BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

TRADUCTIONS NOUVELLES

DES AUTEURS LATINS

PUBLIÉE

PAR

C.-L.-F. PANCKOUCKE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS DES ANTIQUAIRES [illegible],
DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME ET DE NAPLES,
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, ETC.

PARIS

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

RUE DES POITEVINS, 14

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
RUE DES POITEVINS, N° 14.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE

ANNOTÉE

PAR MM. BEUDANT, BRONGNIART, G. CUVIER,
DAUNOU, ÉMERIC DAVID, DESCURET, DOÉ, E. DOLO, DUSGATE,
FÉE, L. FOUCHÉ, FOURIER, GUIBOURT, ÉLOI JOHANNEAU,
LACROIX, LAFOSSE, LEMERCIER, LETRONNE, LOUIS LISKENNE,
L. MARCUS, MONGÈS,
C. L. F. PANCKOUCKE, VALENTIN PARISOT,
QUATREMÈRE DE QUINCY, P. ROBERT, ROBIQUET,
H. THIBAUD, THUROT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE.

TOME TREIZIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXII.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE VINGTIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER XX.

MEDICINÆ EX HIS QUÆ SERUNTUR IN HORTIS.

Cucumere silvestri, XXVI.

I. MAXIMUM hinc opus naturæ ordiemur, et cibos suos homini narrabimus, faterique cogemus ignota esse, per quæ vivat. Nemo id parvum ac modicum existimaverit, nominum vilitate deceptus. Pax secum in his aut bellum naturæ dicetur, odia, amicitiæque rerum surdarum ac sensu carentium: et, quo magis miremur, omnia ea hominum causa, quod Græci sympathiam appellavere: quibus cuncta constant, ignes aquis restinguentibus, aquas sole devorante, luna pariente, altero alterius injuria deficiente sidere. Atque ut a sublimioribus recedamus, ferrum ad se trahente magnete lapide, et alio rursus abigente a sese: adamantem opum gaudium, infragilem omni cetera vi et invictum, sanguine hircino rumpente, quæque alia in suis dicemus locis, paria, vel

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE XX.

REMÈDES TIRÉS DES PLANTES DE JARDINS.

Du concombre sauvage, 26.

I. EXAMINONS maintenant l'œuvre la plus étonnante de la nature : présentons à l'homme ses alimens, et forçons-le d'avouer qu'il ne connaît rien de ce qui le fait vivre. Ce sujet ne paraît ni mesquin, ni frivole, quand on ne se laisse point abuser par la trivialité des expressions. Il s'agit en effet de la paix ou de la guerre entre les différentes parties de la nature, de la haine ou de l'amitié entre les êtres inanimés et insensibles ; enfin, de ce que les Grecs ont appelé sympathie : et ce qu'il y a de plus admirable, tant de merveilles n'ont point d'autre fin que l'homme. L'eau et le feu sont les deux principes des choses : l'eau éteint le feu ; le soleil à son tour dévore l'eau ; la lune la produit : et ces deux astres sont éclipsés l'un par l'autre. En abaissant nos regards d'une sphère si haute, nous verrons une pierre, l'aimant, attirer le fer ; une autre pierre le repousser. Le diamant, de nos richesses la plus précieuse, résiste, sans être en-

majora, mira. Tantum venia sit, a minimis, sed a salutaribus ordienti, primumque ab hortensiis.

II. 1. Cucumim silvestrem esse diximus, multo infra magnitudinem sativi. Ex eo fit medicamentum, quod vocatur elaterium, succo expresso e semine. Cujus causa nisi maturius incidatur, semen exsilit, oculorum etiam periculo. Servatur autem decerptus una nocte : postero die inciditur arundine. Semen quoque cinere conspergitur, ad coercendam succi abundantiam : qui expressus suscipitur aqua cælesti, atque subsidit : deinde sole cogitur in pastillos, ad magnos mortalium usus. Obscuritates et vitia oculorum sanat, genarumque ulcera. Tradunt hoc succo tactis radicibus vitium, non attingi uvas ab avibus. Radix autem ex aceto cocta podagris illinitur, succoque dentium dolori medetur. Arida cum resina impetiginem et scabiem, quæ psoram et lichenas vocant, parotidas et panos sanat, et cicatricibus colorem reddit. Et foliorum succus auribus surdis cum aceto instillatur.

Elaterio, XXVII.

III. Elaterio tempestivus est autumno : nec ullum ex

tamé, aux coups les plus violens; du sang de bouc le brise : et de combien de merveilles semblables, ou plus étonnantes encore, n'aurons-nous pas à traiter? Qu'on nous pardonne seulement de commencer par les objets les plus petits, mais les plus salutaires, je veux dire par les plantes de jardins.

II. 1. Nous avons dit que le concombre sauvage était beaucoup plus petit que le concombre cultivé. On tire du fruit, par expression, un suc appelé *elaterium*, qui est d'usage en médecine. Pour l'obtenir, on coupe le fruit avant qu'il soit mûr; autrement la graine s'échapperait avec élasticité, et pourrait blesser les yeux. Le fruit cueilli se garde une nuit, et le lendemain on le fend avec un roseau. Quelquefois on le saupoudre de cendres, pour retenir une plus grande quantité de suc. En l'exprimant, on le reçoit dans de l'eau de pluie, et il va au fond; épaissi au soleil, il donne des trochisques excellens dans un grand nombre de maladies; il guérit la faiblesse de la vue, les autres maux d'yeux, et les ulcères des paupières. On prétend que si l'on touche les racines des vignes avec l'elaterium, les oiseaux n'attaqueront pas les raisins. La racine de la plante, cuite dans le vinaigre, s'applique sur les parties malades de la goutte, et son suc apaise le mal de dents. Cette racine, séchée et mêlée à la résine, guérit les éruptions cutanées, la gale, les dartres vives et farineuses, les parotides, les tumeurs inflammatoires, et efface jusqu'à la trace des cicatrices. Le suc des feuilles, versé goutte à goutte dans les oreilles avec du vinaigre, est bon pour la surdité.

De l'elaterium, 27.

III. La saison favorable pour recueillir l'elaterium,

medicamentis longiore ævo durat. Incipit a trimatu. Si quis recentiore uti velit, pastillos in novo fictili igne lento in aceto domet. Melius, quo vetustius : fuitque jam ducentis annis servatum, ut auctor est Theophrastus. Et usque ad quinquagesimum lucernarum lumina extinguit. Hoc enim veri experimentum est, si admotum prius quam extinguat, scintillare sursum ac deorsum cogat. Pallidum ac læve herbaceo ac scabro melius, ac leniter amarum. Putant conceptus adalligato semine adjuvari, si terram non attigerit. Partus vero, si in arietis lana alligatum inscientis lumbis fuerit, ita ut protinus ab enixu rapiatur extra domum.

Ipsum cucumim qui magnificant, nasci præcipuum in Arabia, mox in Arcadia, Cyrenis alii tradunt, similem heliotropio, cujus inter folia et ramos provenire magnitudine nucis juglandis. Semen autem esse ad speciem scorpionum cauda replexa, sed candida. Aliqui etiam ab eo scorpionium cucumim vocant, efficacissimum contra scorpionum ictus et semine et elaterio, et ad purgandum uterum alvosque. Modus portione virium ab dimidio obolo ad solidum. Copiosius necat.

Sic et contra phthiriasin bibitur : et hydropises.

est l'automne : aucun médicament ne se conserve plus long-temps; il n'est bon qu'au bout de trois ans. Si l'on veut en employer de plus frais, on peut adoucir les trochisques, en les faisant macérer dans le vinaigre, sur un feu lent et dans un pot de terre neuf. Plus il est vieux, plus il est efficace : Théophraste dit qu'on a conservé de l'elaterium pendant deux siècles. Jusqu'à cinquante ans, il éteint la lumière des lampes dont on l'approche; mais, avant de l'éteindre, il doit la faire scintiller en haut et en bas; c'est la marque à laquelle on reconnaît le véritable elaterium. Celui qui est pâle, lisse et légèrement amer, vaut mieux que celui qui est vert et raboteux. On croit qu'une femme conçoit plus facilement, en portant sur elle de la graine de concombre sauvage, qui n'ait pas touché la terre ; cette graine facilite aussi l'accouchement, si on l'attache dans de la laine de bélier sur les reins d'une femme en travail, sans qu'elle s'en aperçoive : mais aussitôt après la naissance de l'enfant, il faut emporter l'amulette hors de la maison.

Les auteurs qui vantent les propriétés des concombres sauvages, prétendent que les meilleurs sont ceux d'Arabie, ensuite ceux d'Arcadie ou de Cyrène. La plante est semblable à l'héliotrope; le fruit, de la grosseur d'une noix, naît dans l'aisselle des feuilles. La graine est blanche, et courbée comme la queue du scorpion : aussi, quelques auteurs distinguent-ils cette espèce par le nom de *scorpionienne*. La graine, ainsi que l'elaterium, est excellente contre la piqûre des scorpions, et pour purger le ventre et la matrice. La dose est d'un demi-obole à un obole entier, selon la force du sujet : une plus forte dose serait mortelle.

La décoction se prescrit en breuvage pour l'hydro-

Illitum anginas et arterias cum melle et oleo vetere sanat.

Anguino cucumere, sive erratico, v.

IV. 2. Multi hunc esse apud nos qui anguinus vocetur, ab aliis erraticus, arbitrantur. Quo decocto sparsa mures non attingunt. Iidem podagris cum articuli morbis decoctum in aceto illiniunt, præsentaneo remedio. Lumborum vero dolori semine sole siccato, dein trito, XX X. pondere in hemina dato aquæ. Sanat et tumores subitos illitum cum lacte mulierum. Purgat eas elaterium; sed gravidis abortum facit. Suspiriosis prodest; morbo vero regio in nares conjectum. Lentigines ac maculas e facie tollit in sole illitum.

Cucumere sativo, IX.

V. Multi eadem omnia sativis adtribuunt. Magnum etiam in eis momentum. Namque et eorum semen, quantum tres digiti adprehenderint, cum cumino tritum, potumque in vino, tussientibus auxiliatur. Sed et phreniticis in lacte mulieris; et dysentericis acetabuli mensura. Purulenta autem exspuentibus cum cumino pari pondere, et jocineris vitiis in aqua mulsa. Urinam movet

pisie, et la maladie pédiculaire : la graine, appliquée à l'extérieur, avec de la vieille huile, guérit l'esquinancie et les maux de gorge.

Du concombre serpentin ou erratique, 5.

IV. 2. Plusieurs auteurs confondent l'espèce précédente avec celle que nous appelons *concombre serpentin*, ou *erratique*. Les souris ne touchent jamais à ce qui a été arrosé de sa décoction. Bouilli dans le vinaigre et appliqué sur les pieds ou les mains d'un goutteux, il apaise sur-le-champ les douleurs. La graine, séchée au soleil, ensuite pulvérisée, et prise au poids de vingt deniers, dans une hémine d'eau, guérit les maux de reins : appliquée à l'extérieur avec du lait de femme, elle dissipe les tumeurs qui se forment subitement. L'elaterium provoque les règles, mais fait avorter les femmes enceintes ; il est bon aux asthmatiques; on l'injecte dans les narines, pour la jaunisse. Si l'on s'en frotte le visage au soleil, il fait disparaître les signes de la peau et les taches de rousseur.

Du concombre cultivé, 9.

V. Plusieurs auteurs attribuent au concombre cultivé les mêmes propriétés: il est en effet très-utile en médecine. Trois pincées de sa graine, broyée avec du cumin, et avalée dans du vin, apaisent la toux. Prise avec du lait de femme, elle est bonne contre la frénésie; et à la dose d'un acétabule, contre la dyssenterie; mêlée à poids égal avec du cumin, elle se prescrit dans les crachemens purulens ; et avec de l'hydromel, dans les maladies du foie: avalée dans du vin doux, elle provoque les urines;

ex vino dulci, et in renum dolore clysteribus simul cum cumino infunditur.

Pepone, XI.

VI. Pepones qui vocantur, refrigerant maxime in cibo, et emolliunt alvum. Caro eorum epiphoris oculorum aut doloribus imponitur. Radix sanat ulcera concreta in modum favi, quæ ceria vocant. Eadem contrahit vomitiones: siccatur, et in farinam tusa datur quatuor obolis in aqua mulsa, ita ut qui biberit, quingentos postea passus ambulet. Hæc farina et in smegmata adjicitur. Cortex quoque vomitiones movet, faciem purgat. Hoc et folia cujuscumque sativi illita. Eadem cum melle et epinyctidas sanant: cum vino, canis morsus. Item millepedæ: sepa Græci vocant, oblongam, pilosis pedibus, pecori præcipue nocivam. Morsum tumor insequitur, et putrescit locus. Ipse cucumis odore defectum animi. Coctos deraso cortice, ex oleo, et melle, jucundiores esse certum est.

Cucurbita, XVII.

VII. 3. Cucurbita quoque silvestris invenitur, sponges a Græcis appellata, inanis (unde et nomen), digitali

dans la néphrétique, on l'emploie en lavement avec le cumin.

Du pepon, 11.

VI. Les concombres que nous appelons *pepons*, offrent une nourriture extrêmement rafraîchissante, et qui lâche le ventre. Leur chair s'applique sur les fluxions et les douleurs des yeux; leur racine guérit les ulcères nommés *ceria*, par leur ressemblance avec les gâteaux d'une ruche; séchée, pulvérisée et donnée à la dose de quatre oboles dans de l'hydromel, elle provoque le vomissement; mais il faut, après avoir pris la potion, parcourir un espace de cinq cents pas : cette poudre entre aussi dans les cosmétiques. L'écorce excite de même le vomissement; appliquée sur le visage, elle nettoie la peau : ce dernier effet est produit, au reste, par les feuilles de tous les concombres cultivés. Ces mêmes feuilles, avec du miel, guérissent les épinyctides; avec du vin, les morsures des chiens, et de la chenille appelée par les Latins *millepeda*, ou à mille pieds, et par les Grecs *seps*. C'est un insecte à pieds velus, assez long et très-nuisible au bétail : l'endroit qu'il a mordu s'enfle, et la pourriture l'attaque bientôt. L'odeur de ces concombres fait cesser l'évanouissement. Un moyen de les rendre plus agréables au goût, c'est de les peler, et de les faire cuire dans de l'huile et du miel.

De la courge, 17.

VII. 3. On connaît encore une courge sauvage qui est creuse; d'où vient le nom de *spongos* (éponge), que lui

crassitudine, non nisi in saxosis nascens. Hujus commanducatæ succus stomacho admodum prodest.

Colocynthide, x.

VIII. Colocynthis vocatur alia, ipsa plena, sed minor quam sativa. Utilior pallida, quando ejus sunt medicinæ. Herbacea arefacta per se inanit alvum. Infusa quoque clysteribus, intestinorum omnibus vitiis medetur, et renum, et lumborum, et paralysi : ejecto semine, aqua mulsa in ea decoquitur ad dimidias : tutissimo infunduntur oboli quatuor. Prodest et stomacho, farinæ aridæ pilulis cum decocto melle sumptis. In morbo regio utiliter semina ejus sumuntur, et protinus aqua mulsa. Carnes ejus cum absinthio et sale dentium dolorem tollunt. Succus vero cum aceto calefactus mobiles sistit. Item spinæ, et lumborum, ac coxendicum dolores, cum oleo si infricetur. Præterea, mirum dictu, semina ejus si fuerint pari numero adalligata febribus, sanare dicuntur, quas Græci periodicas vocant. Sativæ quoque rasæ succus tepefactus auribus medetur. Caro ejus interior sine semine, clavis pedum, et suppurationibus, quæ Græci vocant apostemata. Decoctæ autem universæ succus, dentium motus stabilit, et dolores inhibet. Vinum cum ea fervefactum, oculorum etiam impetus. Folia ejus cum recentibus cupressi contusa, et imposita :

ont donné les Grecs : elle ne croît que dans les terrains pierreux : sa chair n'a que l'épaisseur du doigt ; en la mâchant, on en tire un suc très-bon à l'estomac.

De la coloquinte, 10.

VIII. Il y a une autre espèce de courge sauvage, appelée *colocynthis* (coloquinte); elle est massive, mais plus petite que l'espèce cultivée. On préfère en médecine celle qui commence à pâlir; encore verte, mais desséchée, elle purge toute seule par en bas. En lavemens, elle est bonne contre toutes les maladies des intestins, des reins, des lombes, et contre la paralysie : on la fait bouillir dans de l'hydromel, après avoir ôté la graine, jusqu'à ce que le liquide soit réduit de moitié : on l'emploie sans aucun danger, à la dose de quatre oboles. La poudre de coloquinte, sèche, prise en pilules, avec du miel cuit, est excellente pour l'estomac. La graine est bonne pour la jaunisse, mais on doit aussitôt après boire de l'hydromel. La chair, mâchée avec de l'absinthe et du sel, apaise le mal de dents; le suc, chauffé avec du vinaigre, raffermit les dents chancelantes; mêlé avec de l'huile, il s'emploie avantageusement en frictions, pour les douleurs des hanches, des lombes et de l'épine du dos. Mais voici un fait qui tient du merveilleux : les graines de coloquinte, portées en nombre pair, guérissent, dit-on, les fièvres que les Grecs nomment périodiques. Le suc des raclures de la courge cultivée, versé tiède dans les oreilles, en calme la douleur. La chair intérieure, sans la graine, guérit les clous des pieds, et les suppurations nommées par les Grecs *apostèmes.* La décoction de la courge entière affermit les dents et en apaise la dou-

ipsa quoque tosta in argilla, ac trita cum adipe anseris, vulneribus medetur. Nec non ramentis corticis recentes podagras refrigerat, et ardores capitis, infantium maxime. Et ignes sacros, de strigmentis, vel his impositis, vel seminibus. Succus ex strigmentis, illitus cum rosaceo et aceto, febrium ardores refrigerat. Aridæ cinis impositus mire combusta sanat. Chrysippus medicus damnabat eas in cibis. Sed omnium consensu stomacho utilissimæ judicantur, et interaneorum vesicarumque exulcerationibus.

Rapis, IX.

IX. Est et rapo vis medica. Perniones fervens impositum sanat. Item frigus pellit e pedibus. Aqua decocti ejus fervens podagris etiam frigidis medetur : et crudum tusum cum sale, cuicumque vitio pedum. Semen illitum et potum in vino, contra serpentes et toxica salutare esse proditur. A multis vero antidoti vim habere in vino et oleo. Democritus in totum ea abdicavit in cibis, propter inflationes. Diocles magnis laudibus tulit, etiam Venerem stimulari ab eis professus : item Dionysius : magisque, si eruca condirentur. Tosta quoque articulorum dolori cum adipe prodesse.

leur : le vin, où on l'a fait bouillir, arrête les fluxions qui tombent sur les yeux. Les feuilles pilées et appliquées avec des feuilles fraîches de cyprès ; ou bien la chair, cuite dans un vaisseau d'argile, et incorporée avec de la graisse d'oie, sont un fort bon remède pour les plaies. Les râclures de l'écorce, encore fraîches, tempèrent la chaleur de la goutte, et les ardeurs de la tête, surtout celles des enfans ; ces mêmes râclures, ou bien les graines, appliquées sur les érysipèles, produisent un bon effet. Le suc des râclures, en liniment avec de l'huile rosat et du vinaigre, modère les ardeurs de la fièvre : la poudre de la courge sèche, appliquée sur les brûlures, est d'un secours merveilleux. Le médecin Chrysippe condamnait l'usage de la courge comme aliment ; mais tout le monde convient qu'elle est excellente pour l'estomac, et pour les ulcérations des intestins et de la vessie.

Des raves, 9.

IX. La rave a aussi ses vertus médicales : appliquée sur les engelures du talon, elle les guérit ; de plus, elle défend les pieds du froid. Sa décoction chaude est un bon remède pour les gouttes froides. La rave crue et pilée avec du sel guérit tous les maux de pieds ; la graine, appliquée à l'extérieur, et prise dans du vin, est, dit-on, salutaire contre les morsures des serpens, et contre tout venin ; mêlée au vin et à l'huile, elle passe pour un excellent contre-poison. Démocrite défend l'usage des raves comme aliment, parce qu'elles donnent des vents ; Dioclès en fait l'éloge, et vante leurs vertus aphrodisiaques : Denys leur attribue les mêmes vertus, surtout si on les assaisonne avec de la roquette. Il ajoute

Rapo silvestri, I.

X. Silvestre rapum in arvis maxime nascitur, fruticosum, semine candido, duplo majore, quam papaveris. Hoc ad lævigandam cutem in facie, totoque corpore, utuntur, mixta farina, pari mensura, ervi, hordei, tritici, et lupini. Radix ad omnia inutilis.

Napis, sive bunio, sive buniade, V.

XI. 4. Naporum duas differentias et in medicina Græci servant. Angulosis foliorum caulibus florentis, quod bunion vocant, purgationibus feminarum, et vesicæ et urinæ utile decoctum, potum ex aqua mulsa, vel succi drachma. Semen dysentericis tostum, tritumque in aqua calida, e cyathis quatuor. Sed urinam inhibet, si non lini semen una bibatur. Alterum genus buniada appellant, et raphano et rapo simile : seminis præclari contra venena : ob id et in antidotis utuntur illo.

Raphano silvestri et armoracia, I.

XII. Raphanum et silvestrem esse diximus. Laudatissimus in Arcadia : quamquam et alibi nascitur, utilior

que, rôties et incorporées dans la graisse, elles sont bonnes contre la goutte.

De la rave des champs, 1.

X. Cette rave croît principalement dans les champs : elle est ligneuse, et porte une graine blanche, une fois plus grosse que celle du pavot; on l'emploie pour lisser et unir la peau du visage et de tout le reste du corps, en y mêlant pareille quantité de farine d'ers, d'orge, de froment et de lupin. La racine est entièrement inutile.

Des navets appelés bunion, et bunias, 5.

XI. 4. Les Grecs distinguent deux espèces de navets employés en médecine. La première a les tiges anguleuses, et s'appelle *bunion*. La décoction des feuilles de la plante en fleur, prise avec de l'hydromel ou avec une drachme de son propre suc, provoque les règles, pousse les urines, et se prescrit dans les maladies de la vessie; la graine rôtie, pulvérisée et prise dans quatre cyathes d'eau chaude, est bonne pour la dyssenterie; mais elle arrête les urines, si l'on n'y mêle de la graine de lin. La seconde espèce est appelée *bunias*; elle a beaucoup de rapports avec le raifort et la rave : la graine est excellente contre les poisons; aussi, la range-t-on parmi les antidotes.

Du raifort sauvage et de l'armoracia, 1.

XII. Nous avons déjà parlé des raiforts sauvages : les plus estimés sont ceux d'Arcadie; il en vient néanmoins

urinæ dumtaxat ciendæ. Cetero æstivo usus in Italia, et armoraciam vocant.

Raphano sativo, XLIII.

XIII. Et sativi vero, præter ea quæ circa eos dicta sunt, stomachum purgant, pituitam extenuant, urinam concitant, bilem detrahunt. Præterea cortices in vino decocti, mane poti ad ternos cyathos, comminuunt et ejiciunt calculos. Iidem in posca decocti contra serpentium morsus illinuntur. Ad tussim etiam mane jejunis raphanus prodest cum melle: semen eorum tostum, ipsumque commanducatum, ad lagonoponon: aquam foliis ejus decoctis bibere, vel succum ipsius cyathis binis contra phthiriases: phlegmoni ipsos illinere tusos, livori vero recenti corticem cum melle: veternosis autem quam acerrimos mandere: semenque tostum, dein contritum cum melle suspiriosis. Iidem et contra venena prosunt. Cerastis et scorpionibus adversatur: vel ipso, vel semine infectis manibus impune tractabis: impositoque raphano scorpiones moriuntur.

Salutares et contra fungorum aut hyoscyami venena æque, ut Nicander tradit: et contra viscum quoque dari Apollodori duo jubent: sed Citieus semen ex aqua tritum, Tarentinus succum. Lienem item extenuant: je-

en d'autres pays, qui sont plus efficaces pour faire couler les urines. En Italie, on emploie le raifort d'été appelé *armoracia*.

Du raifort cultivé, 43.

XIII. Quant au raifort cultivé, outre les propriétés que nous avons déjà énumérées, il a encore celles de purger l'estomac, d'atténuer la pituite, de pousser les urines, et de détacher la bile : la décoction de l'écorce dans du vin, prise le matin à la dose de trois cyathes, brise et expulse les calculs de la vessie ; cette même écorce, bouillie dans de l'oxycrat, est appliquée avec succès sur la morsure des serpens. Le raifort, pris le matin à jeun avec du miel, est utile pour la toux. La graine, mangée rôtie, soulage les douleurs de côtés. La décoction des feuilles dans de l'eau, le suc même de la plante, à la dose de deux cyathes, sont recommandés dans la maladie pédiculaire. Le raifort pilé s'applique sur les phlegmons, et l'écorce, avec du miel, sur les meurtrissures récentes. Les personnes sujettes aux engourdissemens léthargiques devront manger des raiforts les plus âcres ; et les asthmatiques, la graine rôtie, pilée et incorporée avec du miel. Les raiforts servent de contre-poison : du moins, sont-ils contraires aux cérastes et aux scorpions. En se frottant les mains avec la graine de raifort, ou avec la plante même, on peut manier sans danger ces animaux venimeux : l'attouchement seul du raifort suffit pour tuer le scorpion.

Selon Nicandre, les raiforts sont bons contre les champignons vénéneux et la jusquiame. Les deux Apollodore, de Citia et de Tarente, les recommandent contre le *viscum* (*ixias*); mais le premier prescrit la graine broyée dans

cinori prosunt, et lumborum doloribus. Hydropicis quoque ex aceto aut sinapi sumpti, et lethargicis. Praxagoras et iliosis dandos censet : Plistonicus et cœliacis. Intestinorum ulcera sanant : ac purulenta præcordiorum, si cum melle edantur. Quidam ad hæc coquere eos in luto illitos malunt : sic et feminas purgari. Ex aceto et melle sumpti, intestinorum animalia detrahunt. Item ad tertias decocto eorum poto cum vino. Enterocelis prosunt : sanguinem quoque inutilem sic extrahunt. Medius ad hæc et sanguinem exscreantibus coctos dari jubet : et puerperis ad lactis copiam augendam. Hippocrates capitis mulierum defluvia fricari raphanis : et super umbilicum imponi contra tormenta vulvæ. Reducunt et cicatricem ad colorem. Semen quoque ex aqua impositum, sistit ulcera, quæ phagedænas vocant. Democritus Venerem hoc cibo stimulari putat : ob id fortassis voci nocere aliqui tradiderunt. Folia quæ in oblongis dumtaxat nascuntur, excitare oculorum aciem dicuntur. Ubi vero acrior raphani medicina admota sit, hyssopum dari protinus imperant : hæc antipathia est. Et aurium gravitati succum raphani instillant. Nam vomituris summo cibo esse eos, utilissimum est.

Pastinaca, v. Hibisco, sive moloche agria, sive pistolochia, xi.

XIV. Pastinacæ simile hibiscum, quod molochen

l'eau, et le second, le suc. Le raifort diminue le volume de la rate; il est bon pour le foie, pour les douleurs des lombes, et pris avec du vinaigre ou de la moutarde, pour l'hydropisie et la léthargie. Praxagoras l'ordonne dans la passion iliaque, et Plistonicus dans la diarrhée. Mangé avec du miel, il guérit les ulcères des intestins et les suppurations des viscères; cuit dans de la terre détrempée, il est, selon quelques uns, un bon emménagogue; pris avec du vinaigre et du miel, il chasse les vers des intestins; sa décoction dans de l'eau réduite de deux tiers, et bue dans du vin, produit le même effet. Il est bon pour l'entérocèle, et évacue le sang superflu. Medius le prescrit, cuit, à ceux qui crachent le sang, et aux nouvelles accouchées, pour augmenter leur lait. Hippocrate veut qu'on en frotte la tête des femmes qui perdent leurs cheveux, et qu'on l'applique sur le nombril dans les douleurs de la matrice. Le raifort fait disparaître la trace des cicatrices : sa graine, broyée dans de l'eau, arrête le progrès des ulcères phagédéniques. Démocrite fait du raifort un aphrodisiaque; voilà pourquoi, peut-être, on l'a dit nuisible à la voix. On prétend que les feuilles des raiforts les plus longs éclaircissent la vue. Si les raiforts, employés comme remèdes, agissent trop fortement, il faut prendre aussitôt de l'hyssope, car il y a antipathie entre ces deux plantes. Pour la dureté de l'ouïe, on verse goutte à goutte dans les oreilles du suc de raifort. Ceux qui doivent vomir le matin se trouveront très-bien d'en manger à jeun.

Du panais, 5. De l'hibisque ou mauve sauvage, autrement pistoloche, 11.

XIV. L'hibisque ressemble au panais; on l'appelle aussi

agriam vocant, et aliqui pistolochiam, ulceribus cartilaginis et ossibus fractis medetur. Folia ejus ex aqua pota alvum solvunt, serpentes abigunt. Apum, vesparum, crabronum ictibus illita medentur. Radicem ejus ante solis ortum erutam involvunt lana coloris, quem nativum vocant, præterea ovis quæ feminam peperit, strumisque vel suppuratis alligant. Quidam ad hunc usum auro effodiendam censent: cavendumque ne terram attingat. Celsus et podagris quæ sine tumore sint, radicem ejus ex vino decoctam imponi jubet.

Staphylino, sive pastinaca erratica, XXII.

XV. 5. Alterum genus est staphylinos, quod pastinacam vocant. Ejus semen contritum et in vino potum, tumentem alvum, et suffocationes mulierum, doloresque lenit in tantum, ut vulvas corrigat: illitum quoque e passo ventri earum prosit: viris vero prodest, cum panis portione æqua tritum, ex vino potum contra ventris dolores. Pellit et urinam: et phagedænas ulcerum sistit recens cum melle impositum, vel aridum farina inspersum. Radicem ejus Dieuches contra jecinoris, ac lienis, ilium, lumborum, et renum vitia ex aqua mulsa dari jubet. Cleophantus et dysentericis veteribus. Philistion in lacte coquit, et ad stranguriam dat radicis uncias quatuor: ex aqua hydropicis, similiter et opisthotonicis,

mauve sauvage, ou pistoloche; il est bon pour les ulcères des cartilages, et pour la fracture des os. Ses feuilles, prises dans de l'eau, lâchent le ventre, chassent les serpens; et appliquées à l'extérieur, guérissent la piqûre des abeilles, des guêpes et des frelons; sa racine, enlevée avant le lever du soleil, enveloppée dans de la laine qui ait sa couleur native, et d'une brebis qui ait mis bas une femelle, s'applique sur les écrouelles, même en suppuration. Quelques-uns veulent que, pour cet usage, on tire la racine avec un instrument d'or, et qu'ensuite elle ne touche plus la terre. Celse l'ordonne dans la goutte sans enflure : on l'applique, cuite dans du vin, sur la partie souffrante.

Du staphylinos, ou panais sauvage, 22.

XV. 5. Il est une autre espèce de panais, appelée *staphylinos*. Sa graine, broyée et prise dans du vin, est bonne pour les enflures de ventre et les suffocations hystériques; elle apaise tellement les douleurs, qu'elle fait revenir la matrice dans son état naturel; appliquée avec du vin cuit, elle adoucit les tranchées des femmes; broyée avec une égale quantité de pain, et prise dans du vin, elle soulage la colique des hommes. Elle est diurétique; appliquée fraîche avec du miel, elle arrête les ulcères phagédéniques; ou bien quand elle est sèche, on la saupoudre de farine. Dieuchès prescrit la racine de l'hibisque dans de l'hydromel, pour les maladies du foie, de la rate, des côtés, des lombes, et des reins : Cléophante l'ordonne pour les dyssenteries invétérées. Philistion la fait cuire dans du lait, et en donne quatre onces pour la strangurie: dans de l'eau, pour l'hydropisie, la pleurésie, l'épi-

et pleuriticis, et comitialibus. Habentes eam feriri a serpentibus negantur : aut qui ante gustaverint, non lædi. Percussis imponitur cum axungia. Folia contra cruditates manduntur. Orpheus amatorium inesse staphylino dixit, fortassis quoniam Venerem stimulari hoc cibo certum est : ideo conceptus adjuvari aliqui prodiderunt. Ad reliqua et sativa pollet. Efficacior tamen silvestris, magisque in petrosis nata. Semen sativæ quoque contra scorpionum ictus, ex vino aut posca, salutare est. Radice ejus circumscalpti dentes, dolore liberantur.

Gingidio.

XVI. Syria in hortis operosissima est : indeque proverbium Græcis : « Multa Syrorum olera ». Simillimam staphylino herbam serit, quam alii gingidion vocant, tenuius tantum et amarius, ejusdemque effectus. Estur coctum crudumque stomachi magna utilitate. Siccat enim ex alto omnes ejus humores.

Sisere, XI.

XVII. Siser erraticum sativo simile est, et effectu : stomachum excitat, fastidium absterget, ex aceto laserpitiato sumptum, aut ex pipere et mulso, vel ex garo. Urinam ciet, ut Opion credit, et Venerem. In eadem

lepsie et la rétraction spasmodique de la tête. Cette racine préserve, dit-on, de l'attaque des serpens, ceux qui la portent, ou qui en ont mangé avant de les rencontrer ; aussi, l'applique-t-on, avec de l'axonge, sur les morsures de ces reptiles. Pour les crudités d'estomac, on mâche les feuilles de l'hibisque. Orphée regarde cette plante comme un philtre puissant, peut-être parce qu'elle possède en effet une vertu aphrodisiaque : aussi, quelques auteurs croient-ils qu'elle favorise la conception. Le panais cultivé jouit des mêmes propriétés, mais le staphylinos est plus efficace, surtout s'il croît dans des terrains pierreux. La graine du panais cultivé, prise dans du vin, ou de l'oxycrat, est bonne contre la piqûre du scorpion. On apaise les douleurs de dents, en les frottant avec sa racine.

Du gingidion.

XVI. Les Syriens s'adonnent particulièrement à la culture des jardins; de là le proverbe grec : « Il y a beaucoup de légumes en Syrie. » Ils cultivent une plante, appelée ailleurs *gingidion*, qui ressemble beaucoup au staphylinos : seulement ses feuilles sont plus menues et plus amères; elle a, du reste, les mêmes vertus. Mangée cuite ou crue, elle est excellente pour l'estomac, car elle dessèche entièrement les humeurs dont il est surchargé.

Du siser, 11.

XVII. Le siser sauvage est semblable à celui des jardins, et pour la forme, et pour les propriétés : pris avec du vinaigre au silphium, ou avec du poivre et de l'hydromel, ou avec de la saumure de poisson, il ranime l'estomac

sententia est et Diocles. Præterea cordi convenire convalescentium, aut post multas vomitiones perquam utile. Heraclides contra argentum vivum dedit, et Veneri subinde offensanti, ægrisque se recolligentibus. Hicesius ideo stomacho utile videri dixit, quoniam nemo tres siseres edendo continuaret : esse tamen utile convalescentibus ad vinum transeuntibus. Sativi privatim succus cum lacte caprino potus sistit alvum.

Sile, XII.

XVIII. Et quoniam plerosque similitudo nominum græcorum confundit, conteximus et de sili : sed hoc est vulgatæ notitiæ. Optimum massiliense : lato enim grano et fulvo est. Secundum æthiopicum, nigrius. Creticum odoratissimum omnium. Radix jucundi odoris est. Semen esse et vultures dicuntur. Prodest homini ad tussim veterem, rupta, convulsa, in vino albo potum. Item opisthotonicis, et jocinerum vitiis, et torminibus, et stranguriæ, duarum aut trium ligularum mensura. Sunt et folia utilia, ut quæ partus adjuvent etiam quadrupedum.

Hoc maxime pasci dicuntur cervæ parituræ. Illinuntur et igni sacro. Multumque in summo cibo concoctionibus confert, vel folio, vel semine. Quadrupedum

et excite l'appétit. Suivant Opion, il est diurétique et aphrodisiaque : Dioclès est du même avis, et ajoute qu'il fortifie le cœur des convalescens, et qu'il est excellent après des vomissemens multipliés. Héraclide l'ordonne contre le vif argent, contre l'impuissance, et à ceux qui relèvent de maladie. Hicesius, de son côté, dit qu'en effet le siser est bon à l'estomac, parce qu'on n'en saurait manger trois de suite; que cependant il est utile aux convalescens qui reprennent l'usage du vin. Le suc de siser cultivé, pris avec du lait de chèvre, arrête le cours de ventre.

Du sili (seseli), 12.

XVIII. Comme la similitude des noms grecs du siser et du sili a jeté la confusion dans la plupart des écrits où il en est parlé, je m'occuperai ici de la dernière de ces plantes, qui, du reste, est fort commune. Le meilleur sili est celui de Marseille : sa graine est plate et roussâtre; vient ensuite celui d'Ethiopie : sa graine est plus foncée; celui de la Crête est le plus odorant de tous. La racine du sili a une odeur agréable; on dit que les vautours mangent la graine. Prise dans du vin blanc, elle est bonne contre la toux invétérée, les ruptures, les contractions spasmodiques; à la dose de deux ou trois cuillerées, elle est utile dans l'opisthotone, ou rétraction convulsive de la tête en arrière, dans les maladies du foie, les douleurs de ventre et la strangurie. Les feuilles ne sont pas non plus sans vertus : elles facilitent le part des animaux quadrupèdes.

Les biches prêtes à mettre bas en font, dit-on, leur principale nourriture. On applique le sili sur les érysipèles; ses feuilles ou sa graine, mangées à jeun, aident

quoque alvum sistit, sive tritum potui infusum, sive mandendo commanducatum e sale. Boum morbis tritum infunditur.

Inula, XI.

XIX. Inula quoque a jejunis commanducata, dentes confirmat, si ut eruta est, terram non adtingat : condita tussim emendat. Radicis vero decoctæ succus tineas pellit : siccatæ autem in umbra farina tussi, et convulsis, et inflationibus, et arteriis medetur. Venenatorum morsus abigit. Folia ex vino lumborum dolori illinuntur.

Cæpis, XXVII.

XX. Cæpæ silvestres non sunt. Sativæ olfactu ipso et delacrymatione caligini medentur, magis vero succi inunctione. Somnum etiam facere traduntur, et ulcera oris sanare, commanducatæ cum pane. Et canis morsus, virides ex aceto illitæ, aut siccæ cum melle et vino, ita ut post diem tertium solvantur. Sic et attrita sanant. Coctam in cinere, et epiphoris multi imposuere cum farina hordeacea, et genitalium ulceribus. Succo et cicatrices oculorum, et albugines, et argema inunxere : et serpentium morsus, et omnia vulnera cum melle. Item auricularum cum lacte mulierum : et in iisdem

à la digestion. Il arrête le cours de ventre des bestiaux, qui l'avalent broyé dans leur boisson, ou le mangent avec du sel : on le pile dans le breuvage des bœufs malades.

De l'aunée, 11.

XIX. La racine d'aunée, mâchée à jeun, affermit les dents, pourvu que, du moment où elle a été arrachée, elle n'ait plus touché la terre; confite, elle apaise la toux. Le suc de cette racine, en décoction, chasse les vers plats des intestins. Séchée à l'ombre et réduite en poudre, elle est bonne pour la toux, les contractions spasmodiques, les flatuosités et les maux de gorge : elle guérit les morsures des animaux venimeux. Les feuilles d'aunée, appliquées avec du vin, soulagent les douleurs des lombes.

Des ognons, 27.

XX. On ne voit point d'ognons sauvages; l'ognon ordinaire, flairé seulement, éclaircit la vue en provoquant les larmes; l'effet est plus sûr, si l'on se frotte les yeux avec le suc. Mangé avec du pain, il amène, dit-on, le sommeil, et guérit les ulcères de la bouche; appliqué vert avec du vinaigre, ou sec avec du vin et du miel, il guérit les morsures des chiens, et les meurtrissures : on n'enlève ce topique qu'au bout de trois jours. Cuit sous la cendre, il s'applique, avec de la farine d'orge, sur les fluxions des yeux et les ulcères des parties génitales. On touche avec le suc d'ognon les cicatrices et les taches des yeux; on emploie ce même suc avec du miel, pour les morsures des serpens, et pour toutes sortes de blessures; avec du lait de femme, pour les ulcères des oreil-

sonitum ac gravitatem emendantes, cum adipe anserino, aut cum melle stillavere. Et ex aqua bibendum dedere repente obmutescentibus. In dolore quoque ad dentes colluendos instillavere, et plagis bestiarum omnium, privatim scorpionum. Alopecias fricuere, et psoras, tusis cæpis. Coctas dysentericis vescendas dedere et contra lumborum dolores : purgamenta quoque earum cremata in cinere illinentes ex aceto serpentium morsibus, sepisque multipedæ ex aceto. Reliqua inter medicos mira diversitas. Proximi utiles esse præcordiis et concoctioni, inflationemque, et sitim facere dixerunt. Asclepiadis schola, ad colorem quoque validum profici hoc cibo. Et si jejuni quotidie edant, firmitatem valetudinis custodiri : stomacho utiles esse, spiritus agitatione : ventrem mollire, hæmorrhoidas pellere, subditas pro balanis : succum cum succo feniculi contra incipientes hydropises mire proficere. Item contra anginas, cum ruta et melle. Excitari eisdem lethargicos. Varro, quæ sale, et aceto pista est arefactaque, vermiculis non infestari auctor est.

Porro sectivo, XXXII.

XXI. 6. Porrum sectivum profluvia sanguinis sistit in naribus contrito eo obturatis, vel gallæ mixto, aut mentæ : item ex abortu profluvia, poto succo cum lacte mulierum. Tussi etiam veteri, ac pectoris et pul-

les : on l'introduit aussi dans les oreilles, avec de la graisse d'oie ou du miel, pour guérir le tintement et la surdité. On fait boire ce suc dans l'eau à ceux qui ont perdu tout à coup la parole. On s'en lave les dents pour apaiser la douleur ; on en baigne les morsures de tous les animaux venimeux, et particulièrement du scorpion. On emploie en frictions l'ognon pilé, pour l'alopécie et la gale; on le mange cuit pour la dyssenterie et la douleur des lombes. La cendre des pelures s'applique, avec du vinaigre, sur les morsures des serpens, et du *seps* ou *mille-pieds*. Pour tout le reste, l'opinion des médecins varie d'une étrange manière. Les plus modernes croient que l'ognon fortifie les parties nobles et facilite la digestion, mais qu'il altère et qu'il est venteux. Suivant Asclépiade et ses sectateurs, c'est un aliment qui colore fortement le teint ; il maintient en santé celui qui en mange tous les jours à jeun; il est bon à l'estomac, par le mouvement qu'il donne aux esprits. Employé en suppositoire, il lâche le ventre et pousse les hémorrhoïdes. Le suc, mêlé à celui du fenouil, est excellent contre l'hydropisie naissante; et contre l'esquinancie, s'il est incorporé avec du miel et de la rue ; enfin, il dissipe la léthargie. Selon Varron, l'ognon, broyé avec du sel et du vinaigre, et ensuite desséché, n'est jamais attaqué des vers.

Du porreau taillé, 32.

XXI. 6. Ce porreau arrête les saignemens de nez, si l'on en bouche les narines, après l'avoir mêlé avec de la noix de galle ou de la mente. Son suc, bu dans du lait de femme, arrête les hémorragies de la matrice, à la suite des fausses couches ; il est bon pour la toux invétérée, et pour les

monis vitiis medetur. Illitis foliis sanantur et ambusta, et epinyctides: ita vocatur ulcus, quæ et syce, in angulo oculi perpetuo humore manans. Quidam eodem nomine appellant pusulas liventes, ac noctibus inquietantes. Et alia ulcera cum melle trito: vel bestiarum morsus ex aceto: item serpentium. Aurium vero vitia cum felle caprino, vel pari mensura mulsi: stridores cum lacte mulieris: capitis dolores, si in nares fundatur: dormiturisve, in aurem duobus succi cochlearibus, uno mellis. Succus et ad serpentium scorpionumque ictus bibitur cum mero, et ad lumborum dolores cum vini hemina potus. Sanguinem vero exscreantibus et phthisicis, distillationibus longis, vel succus, vel ex ipso cibus prodest. Item morbo regio, vel hydropicis. Et ad renum dolores, cum ptisanæ succo acetabuli mensura. Idem modus cum melle, vulvas purgat. Estur vero et contra fungorum venena: imponitur et vulneribus. Venerem stimulat: sitim sedat: ebrietates discutit; sed oculorum aciem hebetare traditur: inflationem quoque facere, quæ tamen stomacho non noceat, ventremque molliat. Voci splendorem adfert.

Porro capitato, XXXIX.

XXII. Capitato major est ad eadem effectus. Sangui-

maladies de la poitrine et du poumon. Ses feuilles, appliquées à l'extérieur, guérissent les brûlures et les épinyctides, ou ulcères tuberculeux, autrement dit *syce*, qui viennent au coin des yeux, et fluent continuellement. D'autres donnent ce nom à certaines pustules livides, qui, la nuit, ne permettent aucun repos. Broyées avec du miel, ces mêmes feuilles guérissent les autres ulcères; et avec du vinaigre, les morsures des serpens et des autres animaux. Le suc, mêlé avec du fiel de chèvre, ou avec une égale quantité de vin miellé, calme les maux d'oreille; avec du lait de femme, il fait cesser les tintemens; aspiré par les narines, il apaise les douleurs de tête; ou bien encore versé dans l'oreille, à la quantité de deux cuillerées sur une seule de miel, un peu avant le sommeil. Bu avec du vin pur, il est bon pour la morsure des serpens et la piqûre des scorpions. On le donne, dans une hémine de vin, pour les douleurs des lombes. Pris seul, ou avec des alimens, il est utile à ceux qui crachent le sang, aux phthisiques, dans les rhumes invétérés, la jaunisse, l'hydropisie, et aussi dans les douleurs des reins, à la dose d'un acétabule, dans une décoction d'orge mondé. Pris à la même dose avec du miel, il purge la matrice. On prescrit le porreau contre les champignons vénéneux; on l'applique sur les blessures. Il provoque à l'amour, apaise la soif, dissipe l'ivresse; mais on dit qu'il affaiblit la vue, qu'il cause des flatuosités, que, du reste, il lâche le ventre sans nuire à l'estomac. Il donne de l'éclat à la voix.

Du porreau à tête, 39.

XXII. Le porreau à tête possède les mêmes vertus, mais

nem rejicientibus succus ejus cum gallæ aut thuris farina, vel acacia datur. Hippocrates et sine alia mixtura dari jubet; vulvasque contractas aperire putat: fecunditatem etiam feminarum hoc cibo augeri. Contritum ex melle ulcera purgat. Tussim et distillationes thoracis, pulmonis et arteriæ vitia sanat, datum in sorbitione ptisanæ: vel crudum præter capita, sine pane, ita ut alternis diebus sumatur: vel si pura exscreentur. Sic et voci, vel Veneri, somnoque multum confert. Capita bis aqua mutata cocta, alvum sistunt, et fluxiones veteres. Cortex decoctus illitusque inficit canos.

Allio, LXI.

XXIII. Allio magna vis, magnæ utilitates contra aquarum et locorum mutationes. Serpentes abigit, et scorpiones odore: atque ut aliqui tradidere, et bestiarum omnium ictibus medetur, potu, vel cibo, vel illitu: privatim contra hæmorrhoidas prodest, cum vino redditum vomitu. Ac ne contra araneorum murium venenatum morsum valere miremur, aconitum, quod alio nomine pardalianches vocatur, debellat: item hyoscyamum: canum morsus, in quæ vulnera cum melle imponitur. Ad serpentium quidem ictus potum cum restibus suis efficacissime ex oleo illinitur, adtritisque corporum

à un plus haut degré. Dans les crachemens de sang, on en prescrit le suc, mêlé avec de la noix de galle, ou avec de la poudre d'encens, ou avec de l'acacia. Hippocrate l'ordonne seul et sans addition pour désobstruer la matrice : il croit que les femmes qui mangent du porreau deviennent plus fécondes. Broyé avec du miel, il déterge les ulcères; pris dans une décoction d'orge mondé, il est bon pour la toux, pour les rhumes de poitrine, pour les maladies du poumon et de la gorge; comme aussi, mangé cru, hormis la tête, sans pain, et de deux jours l'un, quand même le malade cracherait le pus. Pris de cette manière, il embellit la voix, excite à l'amour et provoque le sommeil. La tête, cuite en deux eaux, arrête le cours de ventre et les diarrhées chroniques. La pelure cuite et appliquée en liniment noircit les cheveux.

De l'ail, 61.

XXIII. L'ail a beaucoup de force, et il est très-utile quand on change d'air et d'eau. Son odeur chasse les serpens et les scorpions. Selon quelques auteurs, mangé, pris en breuvage, ou appliqué en cataplasme, il est excellent contre la piqûre de tous les animaux venimeux; et particulièrement contre la morsure de l'hémorroïs, si on le prend dans du vin, et qu'on vomisse cette potion. Nous ne serons pas surpris qu'il guérisse la morsure de la musaraigne, puisqu'il neutralise le venin de l'aconit, autrement dit pardalianchès, celui de la jusquiame, et même celui des chiens enragés, quand on l'applique sur la plaie avec du miel. Pris en breuvage, il guérit les morsures des serpens, mais on doit appliquer ses feuilles sur la blessure; il n'est pas moins bon pour les meur-

partibus, vel si in vesicas intumuerint. Quin et suffitu eo secundas partus evocari existimavit Hippocrates: cinere eorum cum oleo, capitis ulcera manantia sanitati restituens. Suspiriosis coctum, aliqui crudum id tritum dedere. Diocles hydropicis cum centaurio, aut in fico duplici ad evacuandam alvum: quod efficacius præstat viride cum coriandro in mero potum. Suspiriosis aliqui et tritum in lacte dederunt. Praxagoras et contra morbum regium vino miscuit: et contra ileum in oleo et pulte: sic illinens strumis quoque. Antiqui et insanientibus dabant crudum. Diocles phreneticis elixum. Contra anginas tritum imponi, et gargarizare prodest. Dentium dolorem tribus capitibus in aceto tritis imminuit, vel si decocti aqua colluantur, addaturque ipsum in cava dentium. Auribus etiam instillatur succus cum adipe anserino: phthiriases et porrigines potum, tusum item cum aceto et nitro compescit: distillationes cum lacte, vel tritum, permixtumve caseo molli: quo genere et raucitatem extenuat: vel phthisin, in fabæ sorbitione. In totum autem coctum utilius est crudo, elixumque tosto: sic et voci confert. Tineas et reliqua animalia interaneorum pellit, in aceto mulso coctum. Tenesmo in pulte medetur. Temporum doloribus illitum elixum: et pusulis coctum cum melle, deinde tritum. Tussi cum adipe vetusto decoctum, vel cum lacte: aut

trissures, quand même des ampoules se seraient formées. Hippocrate dit que le parfum de l'ail fait sortir l'arrière-faix, et que sa cendre, pétrie avec de l'huile, guérit les ulcères humides de la tête. Quelques-uns prescrivent l'ail cuit aux asthmatiques, d'autres l'ail crû et pilé. Dioclès l'ordonne dans l'hydropisie, avec la centaurée ou dans une grosse figue, pour évacuer les eaux; mais un remède plus efficace, c'est de l'ail vert, pris dans du vin pur avec de la coriandre. D'autres prescrivent aux asthmatiques l'ail broyé dans du lait. Praxagoras le fait prendre avec du vin dans la jaunisse, et avec de l'huile et de la bouillie dans la passion iliaque : il l'applique de la même façon sur les écrouelles. Les anciens le donnaient crû à ceux qui avaient le cerveau troublé; Dioclès prescrit l'ail bouilli aux frénétiques. Pilé, et appliqué en cataplasme, ou employé en gargarisme, il est bon pour l'esquinancie. Trois têtes d'ail, broyées dans du vinaigre, soulagent le mal de dents, comme aussi la décoction d'ail dans de l'eau, si l'on s'en frotte la bouche, et qu'on mette la gousse dans le creux de la dent malade. On verse dans les oreilles le suc d'ail, mêlé à la graisse d'oie. L'ail pris en breuvage, ou pilé, et appliqué avec du vinaigre et du nitre, est utile contre la maladie pédiculaire, et fait tomber le son de la tête. Cuit dans du lait, ou broyé et mêlé avec du fromage frais, il est bon pour le rhume et pour l'enrouement; et pour la phthisie, si on le prend dans un bouillon de fèves. Au reste, l'ail est meilleur cuit que crû, et bouilli que rôti; mais de toutes ces manières il éclaircit la voix. Cuit dans de l'oxymel, il expulse les vers plats et les autres animaux qui séjournent dans les intestins. Avec de la bouillie, il fait cesser le tenesme; bouilli et appliqué sur les tempes,

si sanguis etiam exscreetur, vel pura, sub pruna coctum, et cum mellis pari modo sumptum: convulsis, ruptis, cum sale et oleo. Nam cum adipe tumores suspectos sanat. Extrahit fistulis vitia cum sulphure et resina, etiam arundines cum pice. Lepras, lichenas, lentigines exulcerat, sanatque cum origano: vel cinis ejus ex oleo et garo illitus. Sic et sacros ignes. Sugillata aut liventia ad colorem reducit, combustum ex melle. Credunt et comitialem morbum sanari, si quis eo in cibo utatur ac potione. Quartanas quoque excutere potum caput unum cum laserpitii obolo in vino austero. Tussim et alio modo, ac pectorum suppurationes quantaslibet sanat, fractæ incoctum fabæ, atque ita in cibo sumptum, donec sanitatem restituat. Facit et somnos, atque in totum rubicundiora corpora. Venerem quoque stimulat cum coriandro viridi tritum, potumque e mero. Vitia ejus sunt, quod oculos hebetat, inflationes facit, stomachum lædit copiosius sumptum, sitim gignit. Cetero contra pituitam, et gallinis et gallinaceis prodest mixtum farre in cibo. Jumenta urinam reddere, atque non torqueri tradunt, si trito natura tangatur.

il en apaise les douleurs; cuit dans du miel et réduit en cataplasme, il dessèche les pustules; cuit dans de la vieille graisse, ou dans du lait, il guérit la toux; cuit sous la cendre chaude, et pris avec une égale quantité de miel, il est salutaire à ceux qui crachent du sang, et même du pus. On le prescrit avec du sel et de l'huile, pour les ruptures et les contractions spasmodiques; appliqué avec de la graisse, il guérit les tumeurs suspectes; mêlé avec du soufre et de la résine, il attire au dehors l'humeur des fistules, et même les éclats de roseaux, si on le mêle à la poix. Appliqué avec de l'origan, il guérit la lèpre, les dartres, et enlève les taches de rousseur; la cendre, avec de l'huile et du garum, produit le même effet; on l'emploie de même contre les érysipèles. L'ail brûlé, et incorporé avec du miel, rend aux parties meurtries et livides leur couleur naturelle. On croit que, pris en breuvage et comme aliment, il guérit l'épilepsie, et qu'une tête d'ail avec un obole de silphium, dans du vin sec, fait cesser la fièvre quarte. Cuit avec des fèves concassées, et pris ainsi comme aliment, il guérit la toux et les suppurations de la poitrine, à quelque point qu'elles soient parvenues: on doit continuer ce régime jusqu'à parfaite guérison. L'ail provoque au sommeil et donne au corps une couleur plus vive. Broyé avec de la coriandre verte, et avalé dans du vin pur, il excite aux plaisirs de l'amour. Ce que l'ail a de mauvais, c'est que, pris avec trop peu de modération, il affaiblit la vue, cause des flatuosités, nuit à l'estomac et irrite la soif. Du reste, mêlé au grain qu'on donne aux poules, il les préserve de la pépie. On prétend que si l'on frotte d'ail broyé les parties naturelles des chevaux, ils urineront plus facilement, et sans travail.

Lactuca, XLII. Caprina, IV.

XXIV. Lactucæ sponte nascentis primum est genus ejus, quam caprinam vocant, qua pisces in mare dejecta protinus necantur, qui sunt in proximo. Hujus lac spissatum, mox in aceto pondere obolorum duum, adjecto aquæ uno cyatho, hydropicis datur. Caule et foliis contusis, adsperso sale, nervi incisi sanantur. Eadem trita ex aceto, colluta matutinis bis mense, dentium dolorem prohibent.

Cæsapo, I. Isati, I. Lactuca silvatica, VII.

XXV. 7. Alterum est genus quod Græci cæsapon vocant. Hujus folia trita et cum polenta illita ulceribus medentur. Hæc in arvis nascitur. Tertium genus est in silvis nascens, isatin vocant. Hujus folia trita cum polenta vulneribus prosunt. Quarto infectores lanarum utuntur: simile erat lapatho silvestri foliis, nisi plura haberet, et nigriora. Sanguinem sistit. Phagedænas et putrescentia ulcera, quæ serpunt, sanat: item tumores ante suppurationem. Contra ignem sacrum radice vel foliis prodest: vel ad lienes pota. Hæc propria singulis.

De la laitue, 42. De la laitue de chèvre, 4.

XXIV. La première espèce de laitue sauvage est celle que l'on appelle laitue de chèvre: jetée dans la mer, elle fait périr sur-le-champ les poissons qui en approchent. Son lait épaissi, et mêlé avec du vinaigre, au poids de deux oboles dans un cyathe d'eau, est prescrit pour l'hydropisie. Sa tige et ses feuilles, pilées avec du sel, guérissent les nerfs coupés; broyées dans du vinaigre, elles préservent du mal de dents, si on se lave la bouche deux fois par mois, le matin, avec cette composition.

Du cæsapon, 1. De l'isatis, 1. De la laitue sauvage, 7.

XXV. 7. La seconde espèce de laitue sauvage est appelée par les Grecs *cæsapon*. Les feuilles, broyées et appliquées en cataplasme avec du gruau, guérissent les ulcères. Cette plante croît dans les campagnes. La troisième espèce naît dans les bois: on l'appelle *isatis*. Ses feuilles, broyées avec du gruau, sont bonnes pour les plaies. Les teinturiers en laine emploient la quatrième espèce: ses feuilles ressemblent à celles du lapathum sauvage, mais elles sont plus nombreuses et d'un vert plus foncé. Cette plante arrête les hémorragies; elle guérit les phagédaines et les ulcères putrides qui s'étendent en rongeant les parties saines; elle dissipe les tumeurs, sans les amener à suppuration. Sa racine et ses feuilles, appliquées à l'extérieur, sont bonnes pour l'érysipèle; la décoction de la racine est utile dans les maux de rate. Telles sont les vertus propres à chaque espèce de laitue sauvage.

Hieracia, XVII.

XXVI. Communia autem sponte nascentibus, candor, caulis interdum cubitali longitudine, et ipsi, et foliis scabritia. Ex his rotunda folia et brevia habentem sunt qui hieraciam vocent, quoniam accipitres scalpendo eam succoque oculos tinguendo, obscuritatem, quum sensere discutiant. Succus omnibus candidus, viribus quoque papaveri similis : carpitur per messes inciso caule : conditur in fictili novo, ad multa præclarus. Sanat omnia oculorum vitia cum lacte mulierum : argema, nubeculas, cicatrices, adustionesque omnes : præcipue caligines. Imponitur etiam oculis in lana contra epiphoras. Idem succus alvum purgat, in posca potus ad duos obolos. Serpentium ictibus medetur in vino potus. Et folia, thyrsique triti, ex aceto bibuntur. Vulneri illinuntur maxime contra scorpionum ictus. Verum contra phalangia commixto vino ex aceto. Aliis quoque venenis resistunt, exceptis quæ strangulando necant, aut iis quæ vesicæ nocent : item psimmythio excepto. Imponuntur et ventri ex melle atque aceto, ad detrahenda vitia alvi. Urinæ difficultates, succus emendat. Cratevas eum et hydropicis obolis duobus in aceto et cyatho vini dari jubet.

De l'hieracia ou épervière, 17.

XXVI. Ce qui est commun à toutes les laitues, c'est d'être blanches, d'avoir la tige rude, quelquefois d'une coudée de haut, et les feuilles scabres. L'espèce à feuilles courtes et rondes est appelée par quelques auteurs *hieracia*, parce que les éperviers viennent entamer cette plante et se frotter les yeux de son suc, pour s'éclaircir la vue, quand ils sentent qu'elle est trouble. Le suc de toutes ces laitues est blanc : il a les mêmes vertus que celui du pavot. On le recueille dans le temps de la moisson, en incisant la tige de la plante : on le garde dans des pots de terre neufs ; c'est un excellent remède pour plusieurs maux. Mêlé avec du lait de femme, ce suc guérit toutes les maladies des yeux, telles que les taches, les nuages, les cicatrices, les brûlures, et surtout il éclaircit la vue trouble. On l'applique sur les yeux dans de la laine, pour guérir les fluxions. Pris au poids de deux oboles dans de l'oxycrat, il purge le ventre. Avalé dans du vin, il est bon contre la morsure des serpens, comme aussi les feuilles et les têtes de la plante, broyées et prises dans du vinaigre. On les applique sur la plaie, et particulièrement sur la piqûre du scorpion. On les prend dans du vin et du vinaigre pour la morsure de l'araignée phalange. Enfin elles neutralisent les autres poisons, excepté ceux qui tuent par strangulation, ou ceux qui attaquent la vessie. Elles ne peuvent rien contre la céruse. On les applique en cataplasme sur le ventre, avec du vinaigre et du miel, pour évacuer les mauvaises humeurs. Le suc est très-bon contre les rétentions d'urines. Cratevas le prescrit pour l'hydropisie, à la dose de deux oboles, dans un cyathe de vin et un peu de vinaigre.

Quidam et e sativis colligunt succum minus efficacem. Peculiares earum vires partim jam dictæ sunt, somnum faciendi, Veneremque inhibendi, æstum refrigerandi, stomachum purgandi, sanguinem augendi. Non paucæ restant : quoniam et inflationes discutiunt, ructusque lenes faciunt. Nec ulla res in cibis aviditatem incitat, inhibetque eadem : in causa alterutraque modus est. Sic et alvum copiosiores solvunt, modicæ sistunt. Lentitiam pituitæ digerunt, atque, ut aliqui tradiderunt, sensus purgant. Stomachi dissoluti utilissime adjuvantur : in eo usu et oxypori obolis asperitatem addito dulci ad intinctum aceti temperantes : si crassior pituita sit, scillite aut vino absinthite : et si tussis sentiatur, hyssopite admixto. Dantur cœliacis cum intubo erratico, et ad duritiam præcordiorum. Dantur et melancholicis candidæ copiosiores, et ad vesicæ vitia. Praxagoras et dysentericis dedit. Ambustis quoque prosunt recentibus, priusquam pustulæ fiant, cum sale illitæ. Ulcera etiam, quæ serpunt, coercent, initio cum aphronitro, mox in vino. Tritæ igni sacro illinuntur. Convulsa et luxata caulibus tritis cum polenta ex aqua frigida leniunt. Eruptiones papularum, ex vino et polenta. In cholera quoque coctas patinis dederunt : ad quod utilissimæ quam maximi caulis et amaræ. Quidam lacte infundunt. Defervefacti hi caules et stomacho utilissimi traduntur :

On recueille aussi le suc des laitues cultivées, mais il est moins efficace. Nous avons déjà fait connaître quelques-unes de leurs vertus spéciales, par exemple de provoquer au sommeil, d'éteindre les feux de l'amour, de rafraîchir, de purger l'estomac, d'augmenter la masse du sang. Elles en ont beaucoup d'autres encore. Elles dissipent les flatuosités et diminuent les gonflemens d'estomac. Une de leurs propriétés particulières, c'est d'augmenter et de diminuer l'appétit, suivant qu'on les prend en plus ou moins grande quantité. De même, si l'on en mange beaucoup, elles lâchent le ventre; si l'on en mange peu, elles le resserrent. Elles atténuent les viscosités de la pituite, et, selon quelques auteurs, rendent les sens plus nets. Elles fortifient les estomacs relâchés : mais, pour obtenir cet effet, il faut les manger avec un peu de sauce au vinaigre et à la saumure, adoucie avec du vin cuit. Si la pituite est trop épaisse, on les mangera avec du vin de scille, ou du vin d'absinthe; s'il y a de la toux, avec du vin d'hyssope. On les donne pour la diarrhée, avec la chicorée sauvage, et pour désobstruer les viscères. On prescrit les laitues blanches, mais en grande quantité, dans la mélancolie et dans les maladies de la vessie. Praxagoras les ordonnait dans la dysenterie. Appliquées avec du sel, elles sont bonnes pour les brûlures récentes, pourvu qu'il ne soit pas encore survenu d'ampoules. Elles arrêtent les ulcères rongeans, si on les applique d'abord avec de la fleur de nitre, ensuite avec du vin. Broyées, on les met sur les érysipèles. Broyées avec du gruau dans de l'eau froide, leurs tiges sont bonnes pour les luxations et les contractions spasmodiques; appliquées avec du vin et du gruau, elles arrêtent les exanthèmes. On les sert cuites à ceux qui ont

sicut somno æstiva maxime lactuca, et amara lactensque, quam meconidem vocavimus. Hoc lac et oculorum claritati cum muliebri lacte utilissimum esse præcipitur, dum tempestive capiti inunguntur. Oculorum quoque vitiis, quæ frigore in iis facta sunt. Miras et alias invenio laudes: thoracis etiam vitiis prodesse, non secus quam abrotonum, cum melle attico. Purgari et feminas hoc cibo. Semen sativarum contra scorpiones dari. Semine trito ex vino poto et libidinum imaginationes in somno compesci. Tentantes aquas non nocere lactucam edentibus. Quidam tamen frequentiores in cibo officere claritati oculorum tradiderunt.

Beta, xxiv.

XXVII. 8. Nec beta sine remediis est utraque. Sive candidæ, sive nigræ radix recens, et madefacta, suspensa funiculo, contra serpentium morsus efficax esse dicitur. Candida beta cocta, et cum allio crudo sumpta contra tineas: nigræ radices ita in aqua coctæ, porriginem tollunt: atque in totum efficacior esse traditur nigra. Succus ejus capitis dolores veteres, et vertigines: item sonitum aurium sedat, infusus iis: ciet urinam. Medetur

trop de bile; dans ce cas, les laitues amères et à longues tiges sont les meilleures; on les emploie aussi en lavemens avec du lait. On prétend que ces tiges, bouillies, sont fort bonnes pour l'estomac, et que les laitues d'été, et l'espèce amère et laiteuse, qu'on appelle *méconide*, sont les plus propres à provoquer le sommeil. Le lait de ces plantes, mêlé au lait de femme, éclaircit très-bien la vue, pourvu qu'on s'en frotte la tête en temps utile; il est encore excellent pour les maux d'yeux causés par le froid. On attribue à la laitue d'autres propriétés merveilleuses: ainsi, avec du miel attique, elle n'est pas moins bonne que l'abrotonum (aurone), pour les maladies de poitrine; elle purge les femmes qui en mangent. Sa graine est utile contre la piqûre du scorpion; cette même graine, broyée et prise dans du vin, prévient les idées lascives qui se présentent dans le sommeil ; les eaux malfaisantes, qui troublent le cerveau, ne nuisent point à ceux qui mangent de la laitue. Quelques auteurs, toutefois, prétendent que, si l'on en fait un usage trop fréquent, elle affaiblit la vue.

De la bette, 24.

XXVII. 8. Les bettes noire et blanche ont aussi leurs vertus médicinales. Leur racine fraîche et mouillée, suspendue à un cordon, est, dit-on, très-bonne contre la morsure des serpens. La bette blanche, cuite et mangée avec de l'ail crû, tue le ver nommé *ténia*. La racine de la bette noire, cuite à l'eau, enlève les crasses de la tête. Au reste, on croit que cette dernière a plus de vertu que la blanche. Son suc calme les douleurs chroniques de tête et les vertiges; injecté dans les oreilles, il fait cesser le tintement; il provoque les urines. La décoc-

dysentericis injecta, et morbo regio. Dolores quoque dentium sedat illitus succus. Et contra serpentium ictus valet, sed hujus radici dumtaxat expressus. Ipsa vero decocta, pernionibus occurrit. Albæ succus epiphoras sedat, fronte illita : aluminis pauco admixto, ignem sacrum. Sine oleo trita licet, adustis medetur. Et contra eruptiones papularum, coctaque eadem contra ulcera quæ serpunt, illinitur : et alopeciis cruda, et ulceribus quæ in capite manant. Succus ejus cum melle naribus inditus caput purgat. Coquitur et cum lenticula addito aceto, ut ventrem molliat. Validius cocta fluxiones stomachi sistit et ventris.

Limonio, sive neuroide, III.

XXVIII. Est et beta silvestris, quam limonion vocant, alii neuroides, multum minoribus tenuioribusque ac densioribus foliis, undecim sæpe, caule lilii. Hujus folia ambustis utilia, gustantium os adstringunt. Semen acetabuli mensura dysentericis prodest. Aqua et e radice coctæ maculas vestium elui dicunt, itemque membranarum.

Intubo, IV.

XXIX. Intubi quoque non extra remedia sunt. Succus eorum cum rosacco et aceto capitis dolores lenit.

tion de la plante, en lavemens, guérit la dyssenterie et la jaunisse. Le suc, appliqué sur les dents, en apaise la douleur. Il est bon contre la morsure des serpens, pourvu que ce soit le suc de la racine. La décoction empêche les engelures aux talons. Le suc de la bette blanche, en frictions sur le front, arrête les fluxions des yeux; mêlé avec un peu d'alun, il dissipe l'érysipèle. La plante broyée, même sans huile, guérit les brûlures. On l'emploie aussi contre les exanthèmes : on l'applique cuite sur les ulcères qui s'étendent; crue, elle est un bon remède pour l'alopécie et pour les ulcères humides de la tête. Le suc, introduit dans les narines avec du miel, purge le cerveau. Cuite avec des lentilles et un peu de vinaigre, la bette lâche le ventre; mais cuite à un degré plus fort, elle le resserre et arrête les selles trop abondantes.

Du limonion, ou névroïde, 3.

XXVIII. Il y a encore une espèce de bette sauvage, appelée par les uns *limonion*, par les autres *névroïde*. Ses feuilles sont beaucoup plus petites, plus menues, plus ramassées que dans l'espèce cultivée, et souvent au nombre de onze; elle a la tige du lis. Les feuilles sont bonnes pour la brûlure, et ont un goût astringent. La graine, à la dose d'un acétabule, est utile dans la dyssenterie. On dit que la décoction de la plante avec sa racine enlève les taches des habits et même du parchemin.

De la chicorée, 4.

XXIX. La chicorée a aussi ses usages médicinaux. Son suc, appliqué avec de l'huile rosat et du vinaigre, apaise

Idemque cum vino potus, jocineris, et vesicæ: et epiphoris imponitur. Erraticum apud nos quidam ambulam appellavere. In Ægypto cichorium vocant, quod silvestre sit. Sativum autem serin, quod est minus et venosius.

Cichorio, sive chresto, sive pancratio, quæ ambubaia, XII.

XXX. Cichorium refrigerat. In cibo sumptum et illitum collectiones, succusque decocti ventrem solvit. Jocineri, et renibus, et stomacho prodest. Item si in aceto decoquatur, urinæ tormina discutit. Item morbum regium e mulso, si sine febre sit. Vesicam adjuvat. Mulierum quidem purgationibus decoctum in aqua adeo prodest, ut emortuos partus trahat. Adjiciunt Magi, succo totius cum oleo peruntos favorabiliores fieri, et quæ velint, facilius impetrare. Quod quidem propter singularem salubritatem aliqui chreston appellant, alii pancration.

Hedypnoide, IV.

XXXI. Et silvestre genus, alii hedypnoida vocant, latioris folii. Stomachum dissolutum adstringit cocta: crudaque sistit alvum. Et dysentericis prodest, magis cum lente. Rupta et convulsa utroque genere juvantur. Item quibus genitura valetudinis morbo effluat.

les douleurs de tête; avalé dans du vin, il est bon pour le foie et la vessie; on l'applique sur les fluxions des yeux. Quant à la chicorée sauvage, quelques-uns de nos auteurs l'appellent *ambula*, les Égyptiens *cichorium*, et la chicorée cultivée *seris* : cette dernière est plus petite, et ses feuilles ont des nervures plus fortes.

Du cichorium ou chreston, autrement pancration ou ambubaia, 12.

XXX. La chicorée sauvage est rafraîchissante. Appliquée sur les abcès, elle les mûrit; sa décoction lâche le ventre. Elle est bonne pour le foie, les reins et l'estomac. Bouillie dans le vinaigre, elle calme les douleurs de la strangurie. Prise dans du vin miellé, elle dissipe la jaunisse, pourvu qu'il n'y ait pas de fièvre. Elle est bonne pour la vessie. Sa décoction favorise singulièrement l'évacuation des menstrues; elle entraîne jusqu'aux fœtus morts dans le ventre de la mère. Suivant les auteurs de l'école des Mages, en se frottant avec de l'huile et le suc de l'herbe entière, on se rend les personnes plus favorables, et on obtient plus facilement ce qu'on souhaite. Tant de vertus salutaires ont valu à cette chicorée le nom de *chreston*, ou de *pancration*.

De l'hédypnoïs, 4.

XXXI. Il est une sorte de chicorée sauvage à larges feuilles, appelée par les Grecs *Hedypnoïs*; cuite, elle fortifie les estomacs relâchés; crue, elle resserre le ventre. Elle s'emploie dans la dyssenterie, surtout avec des lentilles. Cette espèce, comme la précédente, est bonne pour les ruptures, les contractions spasmodiques, et pour ceux qui sont attaqués de la gonorrhée.

Seris genera, III. Medicinæ, VII.

XXXII. Seris et ipsa lactucæ simillima, duorum generum est: silvestris melior. Nigra ista, et æstiva. Deterior hiberna, et candidior. Utraque amara, stomacho utilissima, præcipue quem humor vexat. Cum aceto in cibo refrigerant vel illitæ: discutiuntque et alios, quam stomachi. Cum polenta silvestrium radices stomachi causa sorbentur: et cardiacis illinuntur super sinistram mammam ex aceto. Omnes hæ et podagricis utiles, et sanguinem rejicientibus: item quibus genitura fluat, alterno dierum potu. Petronius Diodotus, qui anthologoumena scripsit, in totum damnavit serin multis modis arguens. Sed aliorum omnium opinio resistit.

Brassica, LXXXVII. Catonis placita.

XXXIII. 9. Brassicæ laudes longum est exsequi, quum et Chrysippus medicus privatim volumen ei dicaverit, per singula membra hominis digestum, et Dieuches: ante omnes autem Pythagoras et Cato non parcius celebrarint. Cujus sententiam vel eo diligentius persequi par est, ut noscatur qua medicina usus sit annis DC

Espèces de seris, 3 : remèdes, 7.

XXXII. L'espèce nommée *seris* ressemble beaucoup à la laitue. Il y en a deux espèces ; la sauvage est la meilleure : elle est noirâtre et n'existe que pendant l'été ; l'autre, qui se conserve en hiver, est plus blanche, mais de qualité inférieure. Toutes deux sont amères, excellentes pour l'estomac, surtout s'il est chargé d'humeurs. Mangées au vinaigre, ou appliquées extérieurement, elles rafraîchissent, et chassent les humeurs non-seulement de l'estomac, mais des autres parties du corps. Les racines des espèces sauvages, prises avec du gruau, fortifient l'estomac ; réduites en cataplasmes, on les applique, avec du vinaigre, sur la mamelle gauche des cardiaques. Toutes les chicorées, prises en breuvage de deux jours l'un, sont bonnes pour la goutte, le crachement de sang et la gonorrhée. Petronius Diodotus, auteur d'une anthologie médicale, condamne absolument le *seris*, et appuie son opinion d'une foule de motifs ; mais tous les autres médecins sont d'un avis contraire.

Du chou, 87. Recettes adoptées par Caton.

XXXIII. 9. Il serait trop long d'énumérer toutes les qualités du chou. D'ailleurs le médecin Chrysippe a composé à ce sujet un ouvrage spécial, où les vertus de cette plante sont examinées respectivement à chaque partie du corps ; Dieuchès en a fait autant ; mais Pythagore et Caton, avant tous, se sont étendus avec complaisance sur ce sujet. Il est à propos de rapporter les opinions de Caton, ne fût-ce que pour faire apprécier le système mé-

romanus populus. In tres species divisere eam Græci antiquissimi. Crispam, quam selinoidea vocaverunt, a similitudine apii foliorum, stomacho utilem, alvum modice mollientem. Alteram leam, latis foliis e caule exeuntibus. Unde caulodem quidam vocavere, nullius in medicina momenti. Tertia est proprie appellata crambe, tenuioribusque foliis, et simplicibus, densissimisque: amarior, sed efficacissima. Cato crispam maxime probat, dein lævem grandibus foliis, caule magno. Prodesse tradit capitis doloribus, oculorum caligini scintillationique, lieni, stomacho, præcordiis, crudam ex aceto et melle, coriandro, ruta, menta, laseris radicula, sumptam acetabulis duobus matutino: tantamque esse vim, ut qui terat hæc, validiorem fieri se sentiat. Ergo vel cum his tritam, sorbendam, vel ex hoc intinctu sumendam. Podagræ autem morbisque articulariis illini cum rutæ, coriandri, et salis mica, hordei farina. Aqua quoque ejus decocta, nervos articulosque mire juvari. Si foveantur vulnera, et recentia et vetera, etiam carcinomata, quæ nullis aliis medicamentis sanari possint. Foveri prius aqua calida jubet, ac bis die tritam imponi. Sic etiam fistulas, et luxata, et humores evocari, quæque discuti opus sit. Insomnia etiam, vigiliasque tollere decoctam, si jejuni edant quamplurimam ex oleo, et sale. Tormina, si decocta iterum decoquatur,

dical en vogue pendant six cents ans chez les Romains. Les plus anciens auteurs grecs ont établi trois espèces de choux : le chou frisé, qu'ils appellent *selinoïde* à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'ache (sélinon) ; il est bon à l'estomac et lâche doucement le ventre : la seconde espèce est le chou lisse, ou *lea* ; ses feuilles larges partent de la tige, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *caulodes;* il n'est d'aucun usage en médecine : la trosième espèce est le *crambe*, à feuilles minces, simples et très-ramassées. Il est le plus amer de tous, mais le meilleur en médecine. Caton cependant préfère le chou frisé, ensuite le chou lisse, à grandes feuilles et à tige grosse. Pour les douleurs de tête, les nuages de la vue et les éblouissemens, pour les maux de rate, d'estomac, de poumon et de cœur, rien, dit-il, de plus salutaire que le chou crû, broyé avec du miel, du vinaigre, de la rue, de la coriandre, de la menthe, de la racine de laser, et pris tous les matins, au poids de trente drachmes. Cette composition a tant de vertus, que celui qui la broie se sent fortifié. Il faut manger le chou préparé de cette manière, ou du moins avec la sauce indiquée. Réduit en cataplasme, avec de la farine d'orge, et un peu de rue, de coriandre et de sel, il s'applique utilement sur la goutte des pieds et des mains ; les fomentations, avec la décoction de chou, fortifient singulièrement les nerfs et les articulations ; ces fomentations sont excellentes pour les plaies anciennes et nouvelles, et même pour les chancres, qui ne peuvent se guérir par aucun autre moyen. Caton veut qu'on les fomente d'abord avec de l'eau chaude, et que, deux fois par jour, on y applique du chou broyé. On parvient, selon lui, à guérir, par la même méthode, les luxations et les fistules, et à attirer ou à résoudre les humeurs, selon le besoin. Le chou cuit,

addito oleo, sale, cumino, polenta. Si ita sumatur sine pane, magis profuturam. Inter reliqua bilem detrahi per vinum nigrum pota. Quin et urinam ejus qui brassicam esitaverit, adservari, calefactamque nervis remedio esse. Verba ipsius subjiciam, ad exprimendam sententiam : « Pueros pusillos si laves ea urina : numquam debiles fieri ». Auribus quoque ex vino succum brassicæ tepidum instillari suadet. Idque etiam tarditati audientum prodesse adseverat. Et impetigines eadem sanari sine ulcere.

Græcorum placita.

XXXIV. Græcorum quoque opiniones jam et Catonis causa poni convenit, in iis dumtaxat, quæ ille prætermiserit. Biles detrahere non percoctam putant. Item alvum solvere, eamdemque bis coctam sistere. Vino adversari, ut inimicam vitibus. Antecedente in cibis caveri ebrietatem, postea sumpta crapulam discuti. Hunc cibum et oculorum claritati conferre multum : succum vero crudæ vel angulis tantum tactis cum attico melle, plurimum. Facillime concoqui, ciboque eo sensus purgari. Erasistrati schola clamat, nihil esse utilius stomacho nervisque, ideo et paralyticis et tremulis dari jubet, et

mangé à jeun en grande quantité avec de l'huile et du sel, empêche l'insomnie et provoque le sommeil : cuit une seconde fois avec de l'huile, du sel, du cumin et du gruau, il fait cesser les tranchées; si on le mange sans pain, préparé de cette manière, il sera plus efficace. Entre autres propriétés du chou, il purge la bile, si on le prend dans du gros vin. L'urine même d'un homme qui aura mangé des choux, gardée et chauffée, est un bon remède pour les nerfs. Je rapporterai les paroles mêmes de Caton, pour mieux faire entendre sa pensée : « Si on lave les petits enfans avec cette urine, ils ne seront jamais faibles. » Il conseille encore, pour les maux d'oreilles et la dureté de l'ouïe, le suc de chou mêlé avec du vin, et injecté dans les oreilles. De plus, les choux, appliqués sur les dartres vives, les guérissent sans ulcération.

Opinions des Grecs.

XXXIV. Il convient maintenant de rapporter les opinions des Grecs sur les choux, mais seulement pour suppléer à ce que Caton a omis sur cette matière. Ils pensent que les choux, à demi cuits, évacuent la bile et lâchent le ventre, mais qu'étant cuits deux fois, ils le resserrent. Le chou est ennemi du vin, à cause de son antipathie avec la vigne. Si l'on en mange avant de boire, il prévient l'ivresse; si l'on en mange après avoir bu, il la dissipe. Employé comme aliment habituel, il contribue à fortifier la vue ; mais le suc du chou crû, mêlé avec du miel attique et dont on aura seulement touché le coin des yeux, produira encore mieux cet effet. Les choux sont d'une digestion facile, et ceux qui en mangent ont les sens plus nets. L'école d'Érasistrate soutient que rien

sanguinem exscreantibus. Hippocrates cœliacis et dysentericis bis coctam cum sale. Item ad tenesmum, et renum causa : lactis quoque ubertatem puerperis hoc cibo fieri judicans, et purgationem feminis. Crudus quidem caulis si mandatur, partus quoque emortuos pellit. Apollodorus adversus fungorum venena semen aut succum bibendum censet. Philistion opisthotonicis succum ex lacte caprino cum sale et melle. Invenio et a podagra liberatos edendo eam, decoctæque jus bibendo. Hoc et cardiacis datum, et comitialibus morbis, addito sale. Item splenicis in vino albo per dies XL. Ictericis, nec non et phreneticis radicis crudæ succum gargarizandum bibendumque demonstrat. Contra vero singultus cum coriandro et anetho, melle ac pipere, ex aceto.

Illitam quoque prodesse inflationibus stomachi. Item serpentium ictibus, et sordidis ulceribus, ac vetustis, vel ipsam aquam cum hordeacea farina: succum ex aceto, vel cum feno græco. Sic aliqui et articulis, podagrisque imponunt. Epinyctidas, ac quidquid aliud serpit in corpore, imposita levat. Item repentinas caligines : has et si manditur ex aceto. Sugillata vero et alios livores pura illita. Lepras, et psoras cum alumine rotundo ex aceto.

n'est meilleur pour l'estomac et les nerfs, que le chou; aussi, l'ordonne-t-elle dans la paralysie, les tremblemens nerveux et les crachemens de sang. Hippocrate l'ordonne, cuit deux fois avec du sel, pour la diarrhée, la dyssenterie, le tenesme et les douleurs de reins; le chou, suivant lui, fait venir beaucoup de lait aux nouvelles accouchées, et favorise l'évacuation périodique. La tige, mangée crue, expulse le fœtus mort dans la matrice. Apollodore recommande, contre les champignons vénéneux, la graine ou le suc de chou en potion. Philistion prescrit ce même suc dans l'opistothone, avec du lait de chèvre, du sel et du miel. Je trouve des exemples de personnes délivrées de la goutte par l'usage habituel des choux comme aliment, et par le bouillon de ce même légume. On a donné aussi ce bouillon, avec du sel, à des cardiaques et à des épileptiques: on l'a administré dans du vin blanc, pendant quarante jours, contre les obstructions de la rate. Les personnes attaquées de la jaunisse et les frénétiques devront boire le suc de la racine du chou crû, et s'en gargariser. Ce même suc, avec de la coriandre, de l'aneth, du poivre et du miel, fera cesser le hoquet.

Le chou, appliqué sur l'estomac, en dissipe les gonflemens. La décoction avec de la farine d'orge, appliquée à l'extérieur, guérit les morsures des serpens, et les ulcères putrides et invétérés; il en est de même du suc, mêlé avec du vinaigre ou du fenugrec. Ce remède est également employé pour la goutte des pieds et des mains. Le chou, appliqué à l'extérieur, guérit les épinyctides, et tous les ulcères rongeans, comme aussi les éblouissemens soudains; l'effet est le même, si on le mange avec du vinaigre. Appliqué seul, il est bon pour les contusions

Sic et fluentes capillos retinet. Epicharmus testium et genitalium malis hanc utilissime imponi asserit. Efficacius eamdem cum faba trita. Item convulsis cum ruta. Contra ardorem febrium et stomachi vitia cum rutæ semine : et ad secundas. Et muris aranei morsus, foliorum aridorum farina alterutra parte exinanit.

Cyma.

XXXV. Ex omnibus brassicæ generibus suavissima est cyma, etsi inutilis habetur, difficilis in coquendo, et renibus contraria. Illud quoque non est omittendum, aquam decoctæ, ad tot usus laudatam, fœtere humi effusam. Stirpium brassicæ aridorum cinis, inter caustica intelligitur. Ad coxendicum dolores cum adipe vetusto. At cum lasere et aceto in vicem psilothri evulsis illitus pilis, nasci alios prohibet. Bibitur et cum oleo subfervefactus, vel per se elixus, ad convulsa et rupta intus, lapsumque ex alto.

Nulla ergo sunt crimina brassicæ? immo vero apud eosdem animæ gravitatem facere, dentibus et gingi-

et les meurtrissures. Mêlé avec de l'alun en boule et du vinaigre, il guérit la lèpre et la gale; cette composition empêche aussi les cheveux de tomber. Suivant Épicharme, le chou, appliqué en cataplasme, est très-bon pour les maladies des testicules et des parties naturelles; meilleur encore, avec des fèves pilées. Avec de la rue, il est utile pour les contractions spasmodiques; avec la graine de cette plante, pour l'ardeur de la fièvre et les maux d'estomac, et pour faire sortir l'arrière-faix. La poudre des feuilles de chou sèches, guérit les morsures de la musaraigne, en purgeant par haut et par bas.

Des tendrons.

XXXV. Dans toutes les espèces de choux, la partie la plus agréable au goût ce sont les tendrons : mais ils ne sont d'aucun usage en médecine; il sont même d'une digestion difficile, et contraires aux reins. Nous devons remarquer que la décoction de chou, dont l'usage est préconisé pour tant de maladies, répand une fort mauvaise odeur quand on la verse à terre. On a reconnu que la cendre des trognons de choux brûlés secs était un caustique. Mêlée avec de la vieille graisse, elle est employée pour la sciatique. Appliquée avec du laser et du vinaigre, en forme de dépilatoire, sur les endroits dont on a arraché le poil, elle empêche qu'il n'en renaisse d'autres. Bouillie quelques instans dans l'huile, ou dans l'eau pure, on la fait prendre pour les contractions spasmodiques, les ruptures et les chutes faites d'un lieu élevé.

Mais quoi! le chou n'a-t-il donc aucune qualité nuisible? Les auteurs que j'ai cités m'apprennent qu'il rend

vis nocere : et in Ægypto propter amaritudinem non estur.

Brassica silvestris, XXVII.

XXXVI. Silvestris, sive erraticæ immenso plus effectus laudat Cato, adeo ut aridæ quoque farinam in olfactorio collectam, vel odore tantum naribus rapto, vitia earum graveolentiamque sanare adfirmet. Hanc alii petræam vocant, inimicissimam vino, quam præcipue vitis fugiat : aut si non possit fugere, moriatur. Folia habet una, parva, rotunda, lævia, plantis oleris similior, candidior sativa, et hirsutior. Hanc inflationibus mederi, melancholicis quoque, ac vulneribus recentibus, cum melle, ita ne solvantur ante diem septimum : strumis, fistulis, in aqua contritam, Chrysippus auctor est. Et alii vero compescere mala corporis quæ serpant : nomas vocant. Item excrescentia absumere. Cicatrices ad planum redigere. Oris ulcera et tonsillas, manducatam et coctam, succo gargarizato cum melle tollere. Item psoras, et lepras veteres, ipsius tribus partibus cum duabus aluminis in aceto acri illitis. Epicharmus satis esse eam contra canis rabiosi morsum imponi. Melius si cum lasere, et aceto acri. Necari quoque canes ea, si detur ex carne. Semen ejus tostum auxiliatur contra serpentes, fungos, tauri sanguinem. Folia cocta splenicis in cibo data, et

l'haleine mauvaise, qu'il gâte les dents et les gencives : en Égypte il est même si amer, qu'on ne saurait en manger.

Du chou sauvage, 27.

XXXVI. Caton élève les vertus du chou sauvage infiniment au dessus de celles des autres espèces. Ainsi, il affirme qu'après avoir séché et pulvérisé le chou, il suffit d'en aspirer la poudre par les narines, ou de la flairer seulement, pour guérir tous les maux de nez et la mauvaise odeur qui en est la suite. Quelques-uns donnent à cette espèce le nom de *pétrée*. Elle est extrêmement ennemie du vin; aussi, la vigne cherche-t-elle à l'éviter par dessus tout : si elle ne peut y réussir, elle meurt. Le chou sauvage ne varie point dans la forme de ses feuilles, qui sont petites, rondes et lisses. Il ressemble beaucoup au chou cultivé, mais il est plus blanc et plus chargé de poils rudes. Selon Chrysippe, il dissipe les gonflemens et la bile ; appliqué avec le miel, il est bon pour les plaies récentes, pourvu qu'on ne l'ôte pas avant le septième jour; broyé dans l'eau, pour les écrouelles et la fistule. Selon d'autres, il arrête les ulcères rongeans, appelés *nomes*, consume les excroissances et applanit les cicatrices. Si on le mange cuit, ou si l'on se gargarise avec son suc, mêlé avec du miel, il guérit les ulcères de la bouche et les gonflemens des amygdales. Appliquées a l'extérieur, trois parties de ce chou, avec deux d'alun et de fort vinaigre, guérissent la gale et la lèpre invétérée. Épicharme dit qu'il suffit de l'appliquer sur la morsure d'un chien enragé pour la guérir; l'effet sera plus sûr en y ajoutant du laser et de bon vinaigre. Il fait périr les chiens à qui on en donne avec de la chair. Sa graine

cruda illita cum sulphure et nitro prosunt. Item mammarum duritiæ. Radicum cinis uvæ in faucibus tumenti tactu medetur : et parotidas cum melle illitus reprimit : serpentium morsus sanat. Virium brassicæ unum et magnum argumentum addemus, et mirabile. Crustæ si occupent intus vasa omnia, in quibus aquæ fervent in tantum, ut non sit eas avellere, si brassica in iis decoquatur, abscedunt.

Lapsana, I.

XXXVII. Inter silvestres brassicas et lapsana est, pedalis altitudinis, hirsutis foliis, sinapi similis, nisi candidior esset flore. Coquitur in cibo. Alvum lenit et mollit.

Marina brassica, I.

XXXVIII. Marina brassica vehementissime ex omnibus alvum ciet. Coquitur propter acrimoniam cum pingui carne, stomacho inimicissima.

Scilla, XXIII.

XXXIX. Scillarum in medicina alba est quæ masculus, femina nigra. Quæ candidissima fuerit, utilissima erit. Huic aridis tunicis direptis quod reliquum e vivo

rôtie est un bon antidote contre le venin des serpens, les champignons vénéneux, et le sang de taureau. Ses feuilles, mangées cuites, ou appliquées crues avec du soufre et du nitre, sont utiles pour les obstructions de la rate, et la dureté des mamelles. La cendre de ses racines, si l'on en touche la luette, guérit l'enflure de cette partie; appliquée avec du miel, elle dissipe les parotides. Elle guérit les morsures des serpens. Pour preuve de la grande force du chou, je ne citerai plus qu'un seul fait, mais propre à étonner : quand les vaisseaux, dans lesquels on fait bouillir de l'eau, sont incrustés d'une couche terreuse qu'il est impossible d'enlever, on y fait bouillir des choux, et l'enduit tombe sur-le-champ.

De la lapsane, 1.

XXXVII. La lapsane est encore une espèce de chou sauvage; elle a un pied de haut : ses feuilles velues ressemblent parfaitement à celles du navet; mais sa fleur est plus blanche. On la mange cuite; elle amollit et lâche doucement le ventre.

Du chou marin, 1.

XXXVIII. Le chou marin est le plus purgatif de tous les choux : pour corriger son acrimonie, on le fait cuire dans des viandes grasses. Il est fort contraire à l'estomac.

De la scille, 23.

XXXIX. Ce que l'on appelle en médecine scille mâle, est la blanche; la scille femelle, est la noire. Plus une scille est blanche, meilleure elle est. Après avoir enlevé

est, consectum suspenditur lino, modicis intervallis. Postea arida frusta in cadum aceti quam asperrimi pendentia immerguntur, ita ne ulla parte vas contingant. Hoc fit ante solstitium, diebus XLVIII. Gypso deinde oblitus cadus ponitur sub tegulis, totius diei solem accipientibus. Post eum numerum dierum tollitur vas, scilla eximitur, acetum transfunditur. Hoc clariorem oculorum aciem facit. Salutare est stomachi laterumque doloribus, parum sumptum binis diebus. Sed tanta vis est, ut avidius haustum extinctæ animæ momento aliquo speciem præbeat. Prodest et gingivis, et dentibus, vel per se commanducata. Tineas et reliqua ventris animalia pellit ex aceto et melle sumpta. Linguæ quoque recens subjecta præstat, ne hydropici sitiant. Coquitur pluribus modis : in olla, quæ conjiciatur in clibanum aut furnum, vel adipe aut luto illita, aut frustatim in patinis. Et cruda siccatur, deinde conciditur, coquiturque in aceto, tum serpentium ictibus imponitur. Tosta quoque purgatur, et medium ejus iterum in aqua coquitur.

Usus sic coctæ ad hydropicos, ad urinam ciendam tribus obolis cum melle et aceto potæ. Item ad splenicos, et stomachicos (si non sentiant ulcus), quibus innatet cibus. Ad tormina, regios morbos, tussim

les tuniques sèches de la scille, on coupe par morceaux ce qui reste de vif, et l'on suspend ces morceaux enfilés à quelque distance l'un de l'autre. Quand ils sont secs, on les plonge dans un baril du plus fort vinaigre, suspendus au même fil, de manière qu'ils ne touchent aucun côté du vaisseau. Cette opération a lieu quarante-huit jours avant le solstice d'été. Ensuite le baril, fortement luté avec du plâtre, est placé sous des tuiles qui reçoivent le soleil toute la journée. Quarante-huit jours après, on enlève le baril, on ôte la scille, et l'on transvase la liqueur. Le vinaigre scillitique éclaircit la vue. Il est bon pour l'estomac et les douleurs de côtés, si l'on en prend pendant deux jours en petite quantité; mais il est si violent que, pris à trop haute dose, il coupe la respiration, et, pendant quelques instans, semble avoir tué le malade. La scille, mâchée seule, fortifie les dents et les gencives. Prise avec du vin et du miel, elle expulse le *ténia* et tous les vers intestinaux. Placée fraîche sous la langue, elle prévient la soif causée par l'hydropisie. On la fait cuire de plusieurs manières. Les uns la renferment dans un pot luté ou bien enduit de graisse, qu'ils mettent ensuite au four; les autres la coupent par morceaux, et la cuisent entre deux plats. D'autres la font sécher crue, la coupent, et la cuisent dans le vinaigre; ils l'appliquent ensuite sur la morsure des serpens. D'autres, après l'avoir fait rôtir, enlèvent les pelures, et cuisent une seconde fois le reste dans l'eau.

Ainsi préparée, la scille se prend avec de l'oxymel, au poids de trois oboles, pour provoquer les urines dans l'hydropisie. Elle est bonne pour la rate, pour les estomacs débiles qui ne peuvent supporter la nourriture, pourvu qu'il n'y ait point d'ulcères; et aussi pour les tran-

veterem cum suspirio. Discutit et foliis strumas, quadrinis diebus soluta. Furfures capitis, et ulcera manantia illita, ex oleo cocta. Coquitur et in melle cibi gratia, maxime uti coctionem facias. Sic et interiora purgat. Rimas pedum sanat in oleo cocta, et mixta resinæ. Semen ejus lumborum dolori ex melle imponitur. Pythagoras scillam in limine quoque januæ suspensam malorum medicamentorum introitum pellere tradit.

De bulbis, xxx.

XL. Ceterum bulbi ex aceto et sulphure vulneribus in facie medentur. Per se vero triti nervorum contractioni, et ex vino porrigini : cum melle, canum morsibus : Erasistrato placet cum pice. Sanguinem idem eos sistere tradit illitos cum melle. Alii, si e naribus fluat, coriandrum et farinam adjiciunt. Theodorus et lichenas ex aceto bulbis curat : et erumpentia in capite, cum vino austero aut ovo. Et bulbos epiphoris idem illinit, et sic lippitudini medetur. Æque vitia quæ sunt in facie, eorum rubentes maxime, in sole illiti cum melle et nitro emendant : lentiginem cum vino, aut cucumi cocto. Vulneribus quoque mire prosunt per se, aut, ut Damion, ex mulso, si quinto die solvantur. Iisdem et au-

chées, la jaunisse, et pour la toux invétérée avec gêne de la respiration. Appliquée en cataplasme, la scille dissipe les écrouelles, mais il ne faut l'ôter qu'après quatre jours; cuite dans l'huile, elle enlève le son, et guérit les ulcères humides de la tête; cuite dans le miel, on la sert sur les tables, principalement pour aider à la digestion; et, de cette manière encore, elle évacue les humeurs. Cuite dans l'huile et mêlée à la résine, elle est bonne pour les gerçures des pieds. La graine, unie au miel, est prescrite dans les douleurs des lombes. Pythagore assure en outre que la scille, suspendue au linteau de la porte, défend la maison contre toute espèce de maléfices.

Des bulbes, 30.

XL. Les bulbes, employées en cataplasme avec du soufre et du vinaigre, guérissent les plaies du visage. Broyées et appliquées seules, elles sont bonnes pour les contractions de nerfs; avec du vin, pour les crasses de la tête; avec du miel, pour les morsures des chiens; dans ce cas, Érasistrate préfère la poix. Il prétend qu'étant appliquées avec du miel, elles arrêtent les hémorragies; d'autres ajoutent de la coriandre et de la farine, si le sang coule par le nez. Théodore traite les dartres avec les bulbes et le vinaigre; pour les ulcères de la tête, il préfère du vin sec, ou un œuf. Il applique les bulbes pour les fluxions des yeux, et guérit ainsi la chassie. Les bulbes, et particulièrement les rouges, mêlées avec du miel et du nitre, si l'on s'en frotte au soleil, ôtent les boutons du visage; et avec du vin ou du concombre cuit, elles enlèvent les taches de rousseur. Appliquées seules, ou, comme le veut Damion, avec du vin miellé, elles sont

riculas fractas curat, et testium pituitas. In articulorum doloribus miscent farinam. In vino cocti illiti ventri, duritiam præcordiorum emolliunt. Dysentericis in vino ex aqua cælesti temperato dantur. Ad convulsa intus, cum silphio pilulis fabæ magnitudine. Ad sudorem tusi illinuntur. Nervis utiles: ideo et paralyticis dantur. Luxata in pedibus, qui sunt rufi ex his, citissime sanant cum melle et sale. Venerem maxime Megarici stimulant: hortensii, partum cum sapa aut passo sumpti: silvestres, interaneorum plagas et vitia, cum silphio pilulis devoratis sedant. Et sativorum semen contra phalangia bibitur in vino. Ipsi ex aceto illinuntur contra serpentium ictus. Semen antiqui bibendum insanientibus dabant. Flos bulborum tritus crurum maculas varietatesque igne factas emendat. Diocles oculos hebetari ab iis putat. Elixos assis minus utiles esse adjicit, et difficile concoqui ex vi uniuscujusque naturæ.

De bulbine, 1. De bulbo vomitorio.

XLI. Bulbinem Græci vocant herbam porraceis foliis, rubicundo bulbo. Hæc traditur vulneribus mire utilis, dumtaxat recentibus. Bulbus quem vomito-

excellentes pour les plaies, pourvu qu'on n'ôte pas le topique avant le cinquième jour. D'après le même auteur, on les emploie pour les contusions à l'oreille et les engorgemens des testicules. Pour la goutte, on les incorpore avec de la farine. Cuites dans le vin et appliquées sur le ventre, elles ramollissent les duretés des viscères. On les donne dans du vin et de l'eau de pluie pour la dyssenterie, et en pilules de la grosseur d'une fève, avec du silphium, pour les convulsions des parties internes. On les applique pilées pour empêcher la sueur. Elles sont bonnes pour les nerfs; aussi les ordonne-t-on aux paralytiques. Les bulbes rousses, avec du miel et du sel, guérissent très-promptement les luxations des pieds. Les bulbes de Mégare sont très-aphrodisiaques; celles des jardins, prises avec du vin cuit, facilitent l'accouchement. Les bulbes sauvages, en pilules avec du silphium, guérissent les plaies et les ulcères internes. La graine des bulbes cultivées se prend dans du vin, contre la piqûre de l'araignée-phalange; les bulbes mêmes s'appliquent, avec du vinaigre, sur la morsure des serpens. Les anciens composaient, avec la graine, une potion pour ceux dont le cerveau était troublé. La fleur broyée enlève les marques et les taches que le feu fait aux jambes. Dioclès prétend que les bulbes affaiblissent la vue. Il ajoute qu'elles sont meilleures rôties que bouillies, et que, du reste, le défaut commun à toutes les bulbes, c'est d'être de difficile digestion.

De la bulbine, 1. De la bulbe émétique.

XLI. Les Grecs appellent *bulbine* une plante dont les feuilles sont semblables à celles du porreau : l'ognon en est rouge. On la dit excellente pour les plaies récentes.

rium vocant ab effectu, folia habet nigra, ceteris longiora.

De asparagis.

XLII. 10. Utilissimus stomacho cibus asparagi traduntur. Cumino quidem addito inflationes stomachi colique discutiunt : iidem oculis claritatem adferunt. Ventrem leniter molliunt. Pectoris et spinæ doloribus, intestinorumque vitiis prosunt, vino quum coquuntur addito. Ad lumborum et renum dolores, semen trium obolorum pondere, pari cumini bibitur. Venerem stimulant. Urinam cient utilissime, præterquam vesicam exulcerant. Radix quoque, plurimorum prædicatione, trita, et ex vino albo pota, calculos quoque exturbat, lumborum et renum dolores sedat. Quidam et ad vulvæ dolorem radicem cum vino dulci propinant. Eadem in aceto decocta contra elephantiasin proficit. Asparago trito ex oleo perunctum pungi ab apibus negant.

De corruda, sive libyco, sive hormino, XXIV.

XLIII. Silvestrem asparagum aliqui Libycum vocant, Attici hormenum. Hujus ad supra dicta omnia efficacior vis, et candidiori major. Regium morbum extenuat. Veneris causa aquam eorum decoctam bibi jubent ad heminam. Ad idem et semen valet cum anetho, ternis

La bulbe émétique, ainsi appelée parce qu'elle excite le vomissement, a les feuilles noires et plus longues que celles des autres espèces.

Des asperges.

XLII. 10. Les asperges fournissent un mets excellent, dit-on, pour l'estomac. Assaisonnées avec du cumin, elles dissipent les gonflemens de ce viscère et des intestins; elles éclaircissent la vue; elles lâchent doucement le ventre. Cuites dans du vin, elles sont bonnes pour les douleurs de la poitrine, de l'épine du dos et des intestins. Pour les douleurs des lombes et des reins, on prend leur graine en potion, à la dose de trois oboles avec autant de cumin. Les asperges sont aphrodisiaques et très-diurétiques, mais elles ulcèrent la vessie. Plusieurs vantent leur racine, broyée et prise dans du vin blanc, pour expulser le gravier de la vessie, et pour apaiser les douleurs des lombes et des reins. D'autres font prendre cette même racine dans du vin doux, pour les douleurs de la matrice. Cuite dans le vinaigre, elle est bonne contre l'éléphantiasis. On prétend qu'une personne, frottée avec de l'asperge broyée dans de l'huile, n'est pas piquée des abeilles.

De l'asperge sauvage, autrement libyque ou hormène, 24.

XLIII. L'asperge sauvage est appelée par quelques auteurs *libycum*, et par les Athéniens *hormenos*. Dans tous les cas mentionnés plus haut, elle a plus de vertus que l'espèce cultivée, et principalement la variété blanche. Les asperges sauvages dissipent la jaunisse. Pour exciter à l'amour, on fait prendre une hémine de leur dé-

utriusque obolis. Datur et ad serpentium ictus succus decoctus. Radix miscetur radici marathri inter efficacissima auxilia. Si sanguis per urinam reddatur, semen asparagi, et apii, et cumini ternis obolis in vini cyathis duobus, quinis diebus, Chrysippus dari jubet. Sic et hydropicis contrarium esse, quamvis urinam moveat, docet : item Veneri. Vesicæ quoque, nisi decoctum : quæ aqua si canibus detur, occidi eos. In vino decoctæ radicis succum, si ore contineatur, dentibus mederi.

De apio, XVII.

XLIV. 11. Apio gratia in vulgo est. Namque rami largis portionibus per jura innatant, et in condimentis peculiarem gratiam habent. Præterea oculis illitum cum melle, ita ut subinde foveantur ferventi succo decocti, aliisque membrorum epiphoris : per se tritum, aut cum pane, vel polenta impositum, mire auxiliatur. Pisces quoque si ægrotent in piscinis, apio viridi recreantur. Verum apud eruditos non aliud erutum terra in majore sententiarum varietate est. Distinguitur sexu. Chrysippus feminam esse dicit crispioribus foliis et duris, crasso caule, sapore acri et fervido. Dionysius nigriorem, bre-

coction dans de l'eau ; leur graine, à la dose de trois oboles, avec autant d'aneth, produit le même effet. Leur suc, obtenu par décoction, est prescrit contre la morsure des serpens. Leur racine, mêlée avec celle du *marathrum*, est un des meilleurs remèdes que l'on connaisse. Chrysippe ordonne, pour l'hématurie, trois oboles de graine d'asperge, avec pareille quantité de persil et de cumin, à prendre, pendant cinq jours, dans deux cyathes de vin. Néanmoins, il ajoute que cette graine est contraire aux hydropiques, bien qu'elle provoque les urines ; qu'elle est contraire à l'amour, et nuisible à la vessie, à moins qu'elle ne soit bouillie dans de l'eau ; encore cette décoction fait-elle périr les chiens à qui on la donne. Le suc de la racine cuite dans du vin, tenu dans la bouche, apaise le mal de dents.

De l'ache (persil?), 17.

XLIV. 11. L'ache est géneralement estimé ; aussi en met-on largement dans les bouillons et dans les sauces dont il fait le principal assaisonnement. Appliqué sur les yeux avec du miel, pourvu que de temps en temps on les bassine avec sa décoction chaude, il en dissipe l'inflammation ; broyé et appliqué seul, ou bien avec du pain ou du gruau, il est excellent pour les inflammations des autres parties du corps. Quand les poissons sont malades dans les viviers, on les rétablit en leur donnant de l'ache encore vert. Au reste, il n'y a aucune plante sur laquelle les sentimens des savans soient plus partagés. On divise l'ache en mâle et femelle. Suivant Chrysippe, l'ache femelle a les feuilles dures et plus frisées que le mâle ; la tige grosse, la saveur chaude et

vioris radicis, vermiculos gignentem : ambo neutrum ad cibos admittendum, immo omnino nefas : nam id defunctorum epulis feralibus dicatum esse : visus quoque claritati inimicum. Caule feminæ vermiculos gigni. Ideoque eos qui ederint, sterilescere, mares feminasque. In puerperiis vero ab eo cibo comitiales fieri qui ubera hauriunt. Innocentiorem tamen esse marem. Eaque causa est, ne inter nefastos frutices damnetur. Mammarum duritiam impositis foliis emollit. Suaviores aquas potui incoctum præstat. Succo maxime radicis cum vino lumborum dolores mitigat. Eodem jure instillato gravitatem aurium. Semine urinam ciet, menstrua, ac secundas partus. Et, si foveantur semine decocto, sugillata reddit colori. Cum ovi albo illitum, aut ex aqua coctum potumque renibus medetur : in frigida tritum oris ulceribus. Semen cum vino, vel radix cum veteri vino, vesicæ calculos frangunt. Semen datur et arquatis ex vino albo.

De apiastro, sive melissophyllo

XLV. Apiastrum Hyginus quidem melissophyllon appellat. Sed et in confessa damnatione est venenatum in Sardinia. Contexenda enim sunt omnia, ex eodem nomine apud Græcos pendentia.

âcre; suivant Dionysius, il est plus noir, sa racine est plus courte, et il engendre des vers. Ces deux auteurs interdisent l'usage des deux espèces d'ache comme aliment. Ils prétendent même que c'est un sacrilège, car cette plante est spécialement employée dans les festins des funérailles. D'ailleurs, elle nuit à la vue. La tige de l'ache femelle engendre des vers, et voilà pourquoi elle rend stériles les hommes et les femmes qui en mangent. Si les nouvelles accouchées goûtent de l'ache, l'enfant qu'elles allaitent sera sujet à l'épilepsie. Cependant l'ache mâle n'est pas si nuisible; aussi n'est-il pas mis au nombre des plantes néfastes. Ses feuilles en cataplasme ramollissent les duretés des mamelles. Bouilli dans l'eau, l'ache lui donne un goût plus agréable. Le suc de la racine, dans du vin, adoucit la douleur des lombes; injecté dans l'oreille, il diminue la dureté de l'ouïe. La graine pousse les urines, les menstrues et l'arrière-faix. Les parties meurtries, bassinées avec la décoction de cette graine, reprennent leur couleur naturelle. Appliqué avec du blanc d'œuf, ou bouilli dans de l'eau et pris en breuvage, l'ache est bon pour les douleurs des reins; broyé dans de l'eau froide, pour les ulcères de la bouche. La graine, prise avec du vin, ou la racine avec du vin vieux, brise les calculs de la vessie. On prescrit encore la graine dans du vin blanc pour la jaunisse.

De l'apiastrum, ou melissophyllon.

XLV. Hyginus donne le nom d'*apiastrum* au *melissophyllon*. Cependant il est certain que l'*apiastrum* de Sardaigne est condamné comme vénéneux. Distinction essentielle; car je dois rapprocher les uns des autres les objets qui, chez les Grecs, portent le même nom.

De olusatro, sive hipposelino, XI. Oreoselino, II. Heleoselino, I.

XLVI. Olusatrum, quod hipposelinum vocant, adversatur scorpionibus. Poto semine torminibus, et interaneis medetur. Itemque difficultatibus urinæ semen ejus decoctum ex mulso potum. Radix ejus in vino decocta calculos pellit, et lumborum ac lateris dolores. Canis rabiosi morsibus potum et illitum medetur. Succus ejus algentes calefacit potus. Quartum genus ex eodem faciunt aliqui oreoselinon, palmum alto frutice ac recto; semine cumino simili, urinæ et menstruis efficax. Heleoselino vis privata contra araneos. Sed et oreoselino feminæ purgantur e vino.

De petroselino, I. Buselino, I.

XLVII. 12. Alio genere petroselinum quidam appellant in saxis natum, præcipuum ad vomicas, cochlearibus binis succi additis in cyathum marrubii succi, atque ita aquæ calidæ tribus cyathis. Addidere quidam buselinum, differens brevitate caulis a sativo et radicis colore rufo, ejusdem effectus. Prævalere contra serpentes potu et linitu.

De l'olusatrum ou hipposelinon, 11. De l'oreoselinon, 2. De l'heleoselinon, 1.

XLVI. L'*olusatrum*, que les Grecs nomment *hipposelinon*, est contraire aux scorpions. Sa graine, prise en breuvage, apaise les tranchées et les douleurs d'entrailles. Bouillie et prise dans du vin miellé, elle soulage dans les rétentions d'urine. Sa racine, cuite dans du vin, fait sortir la gravelle, et calme les douleurs des lombes et des côtés. Prise en breuvage, ou appliquée à l'extérieur, la plante est un bon remède contre la morsure des chiens enragés. Son suc, pris en breuvage, ranime ceux que le froid a engourdis. Quelques auteurs font de l'*oreoselinon* une quatrième espèce d'ache. C'est une plante droite, haute d'un palme. Sa graine ressemble à celle du cumin, et provoque les urines et les règles. L'*heleoselinon* a une vertu particulière contre les musaraignes. L'oreoselinon, pris dans du vin, pousse les menstrues.

Du petroselinon, 1. Du buselinon, 1.

XLVII. 12. Une autre espèce, nommée par quelques auteurs *petroselinon*, croît dans les rochers. Elle est particulièrement utile pour les abcès de poitrine, si l'on en prend le suc, à la dose de deux cuillerées, avec un cyathe de suc de marrube dans trois cyathes d'eau chaude. Quelques auteurs parlent encore d'une autre espèce: le *buselinon*, qui diffère de l'ache cultivé par sa tige courte, et sa racine rousse; il a du reste les mêmes vertus. Pris en breuvage, ou appliqué extérieurement, il est excellent contre la morsure des serpens.

De ocimo, xxxv.

XLVIII. Ocimum quoque Chrysippus graviter increpuit, inutile stomacho, urinæ, oculorum quoque claritati. Præterea insaniam facere, et lethargos, et jocineris vitia : ideoque capras id aspernari, hominibus quoque fugiendum censet. Addunt quidam tritum si operiatur lapide, scorpionem gignere : commanducatum et in sole positum, vermes afferre. Afri vero, si eo die feriatur quispiam a scorpione, quo ederit ocimum, servari non posse. Quin immo tradunt aliqui manipulo ocimi cum cancris decem marinis vel fluviatilibus trito, convenire ad id scorpiones ex proximo. Diodotus in empiricis, etiam pediculos facere ocimi cibum.

Secuta ætas acriter defendit : nam id esse capras. Nec cuiquam mentem motam, et scorpionum terrestrium ictibus, marinorumque venenis mederi ex vino, addito aceto exiguo. Usu quoque compertum deficientibus ex aceto odoratum salutare esse. Item lethargicis, et inflammatis refrigerationi. Illitum capitis doloribus cum rosaceo, aut myrteo, aut aceto : item oculorum epiphoris impositum ex vino. Stomacho quoque utile, inflationes et ructum ex aceto dissolvere sumptum. Alvum sistere impositum, urinam ciere. Sic et morbo regio et hydropicis prodesse. Choleras eo et distillationes stomachi

De l'ocimum ou basilic, 35.

XLVIII. Chrysippe se déclare fortement contre le basilic; suivant lui, il est contraire à l'estomac, arrête les urines, obscurcit la vue; de plus, il trouble l'esprit, cause la léthargie et attaque le foie; aussi, les chèvres s'en abstiennent, et leur exemple doit être suivi par l'homme. D'autres ajoutent que si l'on met sous une pierre du basilic broyé, il en naît un scorpion; que, mâchée et exposée au soleil, la plante produit des vers. En Afrique, on croit qu'un homme piqué d'un scorpion, le jour où il aura mangé du basilic, ne peut manquer de périr. On prétend même qu'une poignée de basilic, pilée avec dix écrevisses de mer ou de rivière, attire tous les serpens du voisinage. Diodote, dans son livre des recettes (*Empyriques*), assure que le basilic rend sujets à la vermine ceux qui en mangent.

Les modernes défendent le basilic avec chaleur : ils soutiennent que les chèvres en mangent; que jamais il n'a dérangé l'esprit à personne; que, pris avec un filet de vinaigre, il est bon contre la morsure des scorpions terrestres et des scorpions marins. L'expérience a fait voir que, flairé avec du vinaigre, il ranime les personnes évanouies ou tombées en léthargie; qu'il rafraîchit celles qui sont échauffées; qu'on l'applique avec avantage, pour les douleurs de tête, avec de l'huile rosat, ou de l'huile de myrte, ou du vinaigre; et avec du vin, pour les fluxions des yeux. De plus, il est bon à l'estomac; pris avec du vinaigre, il en dissipe les gonflemens et les flatuosités. Appliqué sur le ventre, il le resserre et pousse les urines; de cette manière encore, il est utile

inhiberi. Ergo etiam cœliacis Philistion dedit : et coctum dysentericis, et colicis Plistonicus. Aliqui et in tenesmo, et sanguinem exscreantibus, in vino : duritia quoque præcordiorum. Illinitur mammis, extinguitque lactis proventum. Auribus utilissimum infantium, præcipue cum adipe anserino. Semen tritum et haustum naribus sternutamenta movet, et distillationes quoque capiti illitum : vulvas purgat in cibo, ex aceto. Verrucas mixto atramento sutorio tollit. Venerem stimulat. Ideo etiam equis asinisque, admissuræ tempore ingeritur.

13. Silvestri ocimo vis efficacior ad eadem omnia : peculiaris ad vitia, quæ vomitionibus crebris contrahuntur. Vomicisque vulvæ, contraque bestiarum morsus e vino radice efficacissima.

Eruca, XI.

XLIX. Erucæ semen scorpionum venenis et muris aranei medetur. Bestiolas omnes innascentes corpori arcet : vitia cutis in facie cum melle illitum. Lentigines ex aceto. Cicatrices nigras reducit ad candorem cum felle bubulo. Aiunt verbera subituris potum ex vino duritiam quamdam contra sensum inducere. In condiendis obsoniis tanta est suavitas, ut Græci euzomon appella-

dans la jaunisse et l'hydropisie. Il arrête les flux de bile et les catarrhes d'estomac ; aussi Philistion l'ordonne-t-il pour la diarrhée, et, bouilli, pour la dyssenterie. Plistonicus le prescrit dans la colique. D'autres le font prendre dans du vin pour le tenesme, le crachement de sang et les engorgemens des viscères. On l'applique sur les mamelles, pour dessécher le lait. Il est excellent pour les maux d'oreilles des enfans, surtout avec de la graisse d'oie. La graine pulvérisée est employée comme sternutatoire ; appliquée sur le front, elle provoque l'écoulement des eaux dans les rhumes de cerveau ; mangée avec du vinaigre, elle purge la matrice. Mêlée au vitriol, elle détruit les verrues. De plus, elle est aphrodisiaque, et voilà pourquoi on l'introduit dans la vulve des jumens et des ânesses, à l'époque de la monte.

13. Le basilic sauvage possède les mêmes vertus, mais à un plus haut degré. Il remédie spécialement aux accidens occasionés par les vomissemens trop fréquens. Sa racine, prise dans du vin, est un spécifique pour les abcès de la matrice, et pour la morsure des animaux.

De la roquette, 11.

XLIX. La graine de la roquette neutralise le venin du scorpion et de la musaraigne. Elle préserve le corps de toute la vermine qui s'y engendre. Appliquée avec du miel, elle fait disparaître les boutons du visage, et, avec du vinaigre, enlève les taches de rousseur. Mêlée avec du fiel de bœuf, elle fait prendre aux cicatrices livides la couleur blanche de la peau. On prétend que sa décoction dans du vin, procure à ceux qui doivent subir la bastonnade, une sorte d'insensibilité qui les endurcit

verint. Putant subtrita eruca si foveantur oculi, claritatem restitui: tussim infantium sedari. Radix ejus in aqua decocta fracta ossa extrahit. Nam de Venere stimulanda diximus: tria folia silvestris erucæ sinistra manu decerpta, et trita, in aqua mulsa si bibantur.

Nasturtio, XLII.

L. E contrario nasturtium Venerem inhibet, animum exacuit, ut diximus. Duo ejus genera: alvum purgat, detrahit bilem potum X pondere in aqua. Cum lomento strumis illitum, opertumque brassica, præclare medetur. Alterum est nigrius, quod capitis vitia purgat. Visum compurgat. Commotas mentes sedat ex aceto sumptum. Lienem ex vino potum, vel cum fico. Tussim ex melle, si quotidie jejuni sumant. Semen ex vino omnia intestinorum animalia pellit: efficacius addito mentastro. Prodest et contra suspiria et tussim, cum origano et vino dulci. Pectoris doloribus decoctum in lacte caprino. Panos discutit cum pice, extrahitque corpori aculeos. Et maculas illitum ex aceto. Contra carcinomata adjicitur ovorum album. Et lienibus illinitur ex aceto. Infantibus vero e melle utilissime. Sextius adjicit,

contre la douleur. La roquette, mise dans les sauces, donne aux viandes un goût fort agréable : aussi, les Grecs ne la désignent-ils que par l'épithète de suave (euzomon). Broyée légèrement et appliquée sur les yeux, elle passe pour éclaircir la vue. On croit qu'elle apaise la toux des enfans. La décoction de la racine dans l'eau fait tomber les esquilles des os fracturés. Nous avons parlé ailleurs de sa vertu aphrodisiaque. Trois feuilles de roquette sauvage, cueillies de la main gauche, broyées et prises dans de l'hydromel, produisent des effets analogues.

Du cresson, 42.

L. Au contraire, le cresson éteint le feu de l'amour, et aiguise l'esprit, comme nous l'avons déjà observé. On en distingue deux espèces : l'une est purgative ; prise à la dose d'une drachme dans de l'eau, elle évacue la bile. En cataplasme avec de la farine de fèves, et recouverte d'une feuille de chou, c'est un remède excellent pour les écrouelles. L'autre espèce qui tire davantage sur le noir, purge le cerveau et éclaircit la vue. Prise dans du vinaigre, elle calme les esprits troublés : dans du vin ou avec une figue, elle est bonne pour la rate : à jeun, tous les matins, avec du miel, elle apaise la toux. La décoction de sa graine, chasse toute espèce de vers intestinaux ; l'effet est plus sûr encore, si l'on y joint de la mente sauvage. Elle est bonne encore, avec de l'origan et du vin doux, pour la toux et la difficulté de respirer. Sa décoction dans du lait de chèvre soulage les maux de poitrine. Avec de la poix, elle résout les tumeurs inflammatoires, et fait sortir les épines entrées dans la chair ; appliquée en liniment avec du vinaigre, elle enlève

ustum serpentes fugare, scorpionibus resistere. Capitis dolores contrito, et alopecias emendari addito sinapi : gravitatem aurium trito imposito auribus cum fico. Dentium dolores infuso in aures succo. Porriginem et ulcera capitis cum adipe anserino. Furunculos concoquit cum fermento. Carbunculos ad suppurationem perducit, et rumpit. Phagedænas ulcerum expurgat cum melle. Coxendicibus et lumbis cum polenta ex aceto illinitur : item licheni : item unguibus scabris : quippe natura ejus caustica est. Optimum autem Babylonium. Silvestri vero ad omnia ea effectus major.

Ruta, LXXXIV.

LI. In præcipuis autem medicaminibus ruta est. Latiora sativæ folia, rami fruticosiores. Silvestris horrida ad effectum est, et ad omnia acrior. Succus exprimitur, tusa et aspersa modice, et in pyxide cypria adservatur. Hic copiosior datus veneni noxiam obtinet, in Macedonia maxime juxta flumen Aliacmonem. Mirumque, cicutæ succo extinguitur : adeo etiam venenorum venena sunt, quando cicutæ succus prodest manibus colligen-

les taches de la peau; pour combattre les chancres, on y ajoute du blanc d'œuf. On l'applique avec du vinaigre pour le mal de rate : mais, pour les enfans, elle est excellente avec du miel. Suivant Sextius, le parfum de la plante brûlée chasse les serpens et neutarlise le venin des scorpions. Broyée, elle est bonne pour les maux de tête, et, en y ajoutant de la moutarde, pour l'alopécie; broyée et appliquée avec une figue, elle rend l'ouie moins dure; son suc, introduit dans l'oreille, dissipe le mal de dents; mêlée à la graisse d'oie, elle fait tomber le son de la tête, et guérit les ulcères de cette partie. Avec du levain, elle mûrit les furoncles, amène les charbons à suppuration et les fait ouvrir; avec du miel, elle déterge les ulcères phagédéniques. On l'applique, avec du gruau et du vinaigre, pour les douleurs des lombes, pour la sciatique, pour les dartres et pour les ongles raboteux, car elle est naturellement caustique. Le cresson de la Babylonie est le meilleur de tous. Le cresson sauvage est encore plus efficace dans tous les cas précités.

De la rue, 84.

LI. La rue tient un rang distingué dans la matière médicale. L'espèce cultivée a les feuilles plus larges, et et les jets plus nombreux et plus forts que l'espèce sauvage: celle-ci est plus âcre et agit avec plus de violence. On la pile en l'arrosant légèrement, puis on en exprime le suc, que l'on garde dans une boîte de cuivre. Ce suc, pris à trop haute dose, est un poison, surtout celui de la rue qui croît en Macédoine, sur les bords du fleuve Aliacmon; mais, chose singulière! le suc de ciguë neutralise ce poison; il préserve les mains de ceux qui cueil-

tium rutam. Cetero inter prima miscetur antidotis, præcipueque Galatica. Quæcumque autem ruta et per se pro antidoto valet, foliis tritis, et ex vino sumptis. Contra aconitum maxime, et viscum. Item fungos, sive in potu detur, sive in cibo. Simili modo contra serpentium ictus, utpote quum mustelæ dimicaturæ cum his, rutam prius edendo se muniant. Valent et contra scorpionum, et contra araneorum, apium, crabronum, vesparum aculeos, et cantharidas, ac salamandras, canisve rabiosi morsus: acetabuli mensura succus e vino bibitur, et folia trita vel commanducata imponuntur cum melle et sale, vel cum aceto et pice decocta. Succo vero perunctos aut eam habentes, negant feriri ab his maleficiis: serpentesque, si uratur ruta, nidorem fugere. Efficacissima tamen est silvestris radix cum vino sumpta. Eamdem adjiciunt efficaciorem esse sub dio potam.

Pythagoras et in hac marem minoribus herbaceique coloris foliis a femina discrevit: eam lætioribus foliis et colore. Idem oculis noxiam putavit: falsum, quoniam scalptores et pictores hoc cibo utuntur oculorum causa, cum pane vel nasturtio: capræ quoque silvestres propter

lent la rue, et nous voyons ainsi des substances vénéneuses se neutraliser mutuellement. Au reste, la rue, principalement celle de Galatie, est un des ingrédiens qui font la base des antidotes : et même, toutes les espèces de rue, si l'on en prend les feuilles broyées dans du vin, sont des contre-poisons, spécialement contre l'aconit et l'ixias. La rue, prise en aliment ou en breuvage, n'a pas moins de vertus contre les champignons vénéneux, et aussi contre la morsure des serpens; car les belettes, avant de combattre ces reptiles, ont la précaution de manger de la rue, pour se garantir de leur venin. Cette plante est bonne encore pour la piqûre des scorpions, des araignées, des abeilles, des frelons et des guêpes; contre les cantharides, et contre la morsure des salamandres et des chiens enragés. Dans tous les cas, on prend le suc, à la dose de deux onces, dans du vin, et on applique sur la plaie, avec du miel et du sel, les feuilles broyées ou mâchées, ou bien on les fait cuire et l'on en forme un cataplasme avec du vinaigre et de la poix. On prétend que jamais les animaux malfaisans, dont nous venons de parler, n'attaquent ceux qui se sont frottés de suc de rue, ou qui portent sur eux de la rue. L'odeur de la plante brûlée fait, dit-on, fuir les serpens. Néanmoins, la décoction dans du vin de la racine de rue sauvage, est l'antidote le plus efficace, et l'on prétend qu'elle a encore plus de vertus, prise en plein air.

Pythagore, qui reconnaît dans la rue une différence de sexe, distingue le mâle à ses feuilles plus petites et plus vertes, et la femelle, à ses feuilles mieux nourries et à sa couleur moins prononcée. Il ajoute qu'elle est dangereuse pour les yeux : c'est une erreur, car les peintres et les graveurs en mangent avec du pain et du

visum, ut aiunt. Multi succo ejus cum melle attico inuncti discusserunt caligines, vel cum lacte mulieris puerum enixæ, vel puro succo angulis oculorum tactis. Epiphoras cum polenta imposita lenit. Item capitis dolores pota cum vino, aut cum aceto et rosaceo illita. Si vero sit cephalæa, cum farina hordeacea, et aceto. Eadem cruditates discutit, mox inflationes, dolores stomachi veteres. Vulvas aperit, corrigitque conversas, illita in melle, toto ventre et pectore. Hydropicis cum fico, et decocta ad dimidias partes, potaque ex vino.

Sic bibitur et ad pectoris dolores, laterumque, et lumborum, tusses, suspiria: pulmonum, jocinerum, renum vitia, horrores frigidos. Ad crapulæ gravedines decoquuntur folia poturis. Et in cibo vel cruda, vel decocta conditave prodest. Item torminibus in hyssopo decocta, et cum vino. Sic et sanguinem sistit interiorem, et narium indita: sic et collutis dentibus prodest. Auribus quoque in dolore succus infunditur: custodito, ut diximus, modo, in silvestri. Contra tarditatem vero sonitumque, cum rosaceo, vel cum laureo oleo, aut cumino et melle. Succus et phreneticis ex aceto tritæ instillatur in tem-

cresson pour se fortifier la vue : les chèvres sauvages même la recherchent, à ce qu'on assure, pour la même raison. Beaucoup de personnes ont rétabli leur vue affaiblie en se frottant les yeux avec du suc de rue mêlé au miel attique, ou de lait de femme accouchée d'un enfant mâle ; ou bien en se touchant les angles des yeux avec ce suc pur. En cataplasme avec du gruau d'orge, la rue apaise les inflammations des yeux. Prise dans du vin, ou appliquée avec du vinaigre et de l'huile rosat, elle calme le mal de tête ; si la céphalalgie est chronique, on l'applique avec de la farine d'orge et du vinaigre. Elle dissipe les crudités, les gonflemens et les douleurs habituelles d'estomac. En cataplasme avec du miel, sur le ventre et sur la poitrine, elle remédie à la suppression des règles, et à la suffocation de la matrice. Pour l'hydropisie, on prescrit la rue avec des figues, ou bien sa décoction réduite de moitié, et prise dans du vin.

Cette même décoction se prend aussi pour les maux de la poitrine, des côtés et des lombes ; pour la toux invétérée et la dyspnée ; pour les affections du poumon, du foie et des reins, et enfin pour les frissons glacés de la fièvre. Avant de boire, les buveurs prennent une décoction de feuilles de rue, pour prévenir les pesanteurs de tête. Elle est également bonne mangée crue, cuite ou confite. Sa décoction avec de l'hyssope dissipe les tranchées ; on la prend aussi avec du vin : cette même décoction se prescrit encore dans l'hémoptysie ; respirée par le nez, elle en arrête l'hémorragie ; tenue dans la bouche, elle soulage les maux de dents. Le suc de rue, injecté dans l'oreille, en apaise les douleurs ; mais on devra modérer la dose, si l'on injecte le

pora et cerebrum. Adjecerunt aliqui et serpyllum, et laurum, illinentes capita, et colla. Dederunt et lethargicis ex aceto olfaciendum. Dederunt et comitialibus bibendum decoctæ succum in cyathis quatuor ante accessiones, quarum frigus intolerabile est : alsiosisque crudam in cibo. Urinam quoque vel cruentam pellit. Feminarum etiam purgationes, secundasque, etiam emortuos partus, ut Hippocrati videtur, ex vino dulci nigro pota. Itaque illitam et vulvarum causa etiam suffire jubet.

Diocles et cardiacis imponit ex aceto et melle cum farina hordeacea. Et contra ileum decocta farina in oleo, et velleribus collecta. Multi vero et contra purulentas exscreationes siccæ drachmas duas, sulphuris unam et dimidiam sumi censent : et contra cruentas, ramos tres in vino decoctos. Datur et dysentericis cum caseo in vino contrita. Dederunt et cum bitumine infriatam potioni propter anhelitum. Ex alto lapsis seminis tres uncias. Olei libra vinique sextario illinitur cum oleo coctis foliis, partibus quas frigus adusserit. Si urinam movet (ut Hippocrati videtur) mirum est quosdam dare velut inhibentem potui, contra incontinentiam urinæ. Psoras et lepras cum melle et alumine illita emendat.

suc de l'espèce sauvage. On le mêle avec de l'huile rosat, ou avec de l'huile de laurier, ou bien avec du cumin et du miel, pour la dureté et les tintemens d'oreille. Pour la frénésie, on l'applique, avec du vinaigre, sur les tempes et le cerveau du malade : quelquefois on y ajoute du serpolet et du laurier, et l'on frotte de cette composition la tête et le cou. Dans la léthargie, on fait flairer ce suc, mêlé avec du vinaigre. Dans l'épilepsie, on fait boire la décoction de la plante, à la dose de quatre cyathes, avant les accès qui occasionent un froid insupportable. On fait manger la rue toute crue aux gens frileux. Elle provoque l'urine, même jusqu'au sang. Suivant Hippocrate, sa décoction dans de gros vin doux pousse les règles, fait sortir l'arrière-faix, et même le fœtus mort dans la matrice : aussi ordonne-t-il aux femmes de s'en bassiner les parties naturelles, ou d'en faire des fumigations.

Dioclès recommande la rue en cataplasme, avec du vinaigre, du miel et de la farine d'orge, pour les affections du cœur; pour la passion iliaque, il veut qu'on l'applique cuite dans de l'huile, avec de la farine, et étendue sur de la laine vierge. Pour les exscréations purulentes, beaucoup de médecins prescrivent deux drachmes de rue sèche, avec une drachme et demie de soufre; et pour l'hémoptysie, trois branches de rue bouillies dans du vin. Pour la dysenterie, on fait prendre, avec du fromage, la rue broyée dans du vin; on l'ordonne, concassée menue avec du bitume, pour l'essoufflement habituel. A ceux qui ont fait une chute grave, on donne trois onces de la graine. Sur les parties qui ont été gelées, on applique les feuilles cuites dans une livre d'huile, avec un setier de vin. S'il est vrai, comme le dit Hippocrate, que la rue soit diurétique, il est singulier de voir quel-

Item vitiligines, verrucas, strumas, et similia, cum strychno et adipe suillo ac taurino sevo. Item ignem sacrum ex aceto et oleo, vel psimmythio: carbunculum ex aceto. Nonnulli laserpitium una illini jubent, sine quo epinyctidas pustulas curant. Imponunt et mammis turgentibus decoctam, et pituitæ eruptionibus cum cera. Testium vero epiphoris cum ramis laureæ teneris, adeo peculiari in visceribus his effectu, ut silvestri ruta cum axungia veteri illitos ramices sanari prodant. Fracta quoque membra semine trito cum cera imposito. Radix rutæ sanguinem oculis suffusum, et toto corpore cicatrices aut maculas illita emendat.

Ex reliquis quæ traduntur, mirum est, quum ferventem rutæ naturam esse conveniat, fasciculum ejus in rosaceo decoctum addita uncia aloes, perunctis sudorem reprimere. Itemque generationes impediri hoc cibo: ideo in profluvio genitali datur, et Venerem crebro per somnia imaginantibus. Præcavendum est gravidis abstineant hoc cibo: necari enim partus invenio. Eadem ex omnibus satis quadrupedum quoque morbis in maximo usu

ques médecins en prescrire la décoction comme un bon remède pour l'incontinence d'urine. En liniment avec du miel et de l'alun, la rue guérit la gale et la lèpre; avec de la graisse de porc, du suif de taureau et du strychnos, elle fait disparaître les taches blanches de la peau, les verrues, les écrouelles et les autres affections de ce genre ; avec du vinaigre, de l'huile, ou de la céruse, elle est bonne pour l'érysipèle, et avec du vinaigre seul, pour le charbon ou anthrax. Quelques auteurs recommandent l'application simultanée du laserpitium ; mais cette addition n'est pas nécessaire, du moins pour les pustules nommées épinyctides. On prescrit la rue bouillie en cataplasme, pour l'enflure des mamelles, et avec de la cire, pour les fluxions pituiteuses. Appliquée de même avec des rameaux tendres de laurier, c'est un spécifique admirable pour les engorgemens des testicules et du scrotum : on prétend même qu'un cataplasme de rue sauvage, avec de vieux oing, guérit les hernies. La graine, broyée et appliquée avec de la cire, est bonne pour les fractures. La racine, en cataplasme, fait disparaître le sang extravasé dans les yeux, aussi bien que les cicatrices et les taches de toutes les parties du corps.

Parmi les autres recettes, j'en trouve une assez singulière : on s'accorde à dire que la rue est naturellement très-chaude, et cependant on prescrit des frictions avec une poignée de cette plante cuite dans de l'huile rosat, avec une once d'aloès, pour prévenir la sueur. On prétend que la rue rend inhabiles à la génération les personnes qui en mangent ; en conséquence, on l'ordonne dans les cas de perte de semence, et de pollutions nocturnes fréquentes. Les femmes enceintes doivent prendre le plus grand soin de ne pas manger de la rue, car on

est, sive difficile spirantibus, sive contra maleficorum animalium ictus, infusa per nares ex vino : aut si sanguisugam exhauserint, ex aceto : et quocumque in simili morborum genere, ut in homine, temperata.

Mentastro, xx.

LII. 14. Mentastrum silvestris menta est, differens specie foliorum, quæ sunt figura ocimi, pulegii colore. Propter quod quidam silvestre pulegium vocant. Iis commanducatis et impositis sanari elephantiasin, Magni Pompeii ætate, fortuito cujusdam experimento propter pudorem facie illita compertum est. Eadem illinuntur bibunturque adversus scolopendras, et serpentium ictus, drachmis duabus in vini cyathis duobus. Adversus scorpionum ictus cum sale, oleo, et aceto. Item adversus scolopendras jus decocti : adversus omnia venena servantur folia arida, ad farinæ modum. Substratum vel accensum fugat etiam scorpiones.

Potum feminas purgat a partu : sed partus necat. Ruptis, convulsis, sed parcius : orthopnoicis, torminibus, choleris, efficacissimum : item lumbis, podagris impositum. Succus auribus verminosis instillatur. In

assure que cette plante ferait périr leur fruit. Ajoutons que, de toutes les herbes cultivées, la rue est celle qu'on emploie le plus souvent dans les maladies des bestiaux, soit pour la pousse, soit pour la morsure des animaux venimeux; dans ces cas, on leur en fait prendre la décoction par les narines avec du vin, et avec du vinaigre s'ils ont avalé une sangsue. Dans toutes leurs autres maladies, on emploie la rue préparée comme pour l'homme, dans un cas analogue.

De la menthe sauvage, 20.

LII. 14. Le *mentastrum*, ou menthe sauvage, diffère de l'espèce cultivée par ses feuilles, qui ont la forme de celles du basilic, et la couleur de celles du pouliot; aussi l'appelle-t-on quelquefois pouliot sauvage. Du temps du grand Pompée, le hasard a fait connaître sa vertu contre l'éléphantiasis; un lépreux, honteux de sa difformité, se couvrit le visage des feuilles de cette plante mâchées, et se trouva guéri de sa maladie. On les prescrit en cataplasme pour la morsure des scolopendres et des serpens, et en breuvage, à la dose de deux drachmes, dans deux cyathes de vin. Pour la piqûre des scorpions, on les applique avec du sel, de l'huile et du vinaigre. La décoction est également bonne pour la morsure des scolopendres. On garde les feuilles sèches et pulvérisées, pour servir d'antidote contre toute espèce de poison. La plante, répandue sur le sol ou brûlée, chasse les scorpions.

Prise en breuvage, elle purge les femmes après l'accouchement; avant la délivrance, elle fait périr l'enfant. Donnée à faible dose, elle est excellente pour les ruptures, les spasmes, l'asthme, les tranchées et le flux de bile. En

regio morbo bibitur. Strumis illinitur. Somnia Veneris inhibet. Tineas pellit ex aceto potum. Contra porriginem ex aceto infunditur capiti in sole.

De menta, XLI.

LIII. Mentæ ipsius odor animum excitat, et sapor aviditatem in cibis, ideo embammatum mixturæ familiaris. Ipsa acescere, aut coire, denserique lac non patitur. Quare lactis potionibus additur, ne hujus coagulati potu strangulentur. Datur in aqua aut mulso: eadem vi resistere generationi creditur, cohibendo genitalia denseri. Æque maribus ac feminis sistit sanguinem : et purgationes feminarum inhibet : cum amylo ex aqua pota, cœliacorum impetus. Syriation et vomicas vulvæ curavit illa. Jocinerum vitia ternis obolis ex mulso datis. Item sanguinem exscreantibus in sorbitionem. Ulcera in capite infantium mire sanat. Arterias humidas siccat, siccas adstringit. Pituitas corruptas purgat in mulso et aqua.

Voci succus sub certamine utilis dumtaxat, qui et gargarizatur uva tumente, adjecta ruta et coriandro

cataplasme, elle est bonne pour la goutte et la sciatique. On injecte son suc dans l'oreille, pour en faire sortir les vers; on en fait boire la décoction dans la jaunisse; on l'applique sur les écrouelles. Elle prévient les songes voluptueux. Prise avec du vinaigre, elle chasse les vers. On s'en lave la tête au soleil avec du vinaigre, pour faire tomber le son qui s'amasse dans les cheveux.

De la menthe, 41.

LIII. L'odeur de la menthe cultivée ranime les esprits; sa saveur excite l'appétit : aussi, entre-t-elle ordinairement dans les sauces. Elle empêche le lait de s'aigrir et de se cailler; voilà pourquoi ceux qui boivent du lait y mettent de la menthe : ils ne craignent pas alors que la coagulation les étouffe. On fait prendre la menthe dans de l'eau, ou dans du vin miellé. On prétend qu'elle empêche aussi le sperme de prendre de la consistance, et qu'elle empêche par conséquent la génération. Elle arrête le flux de sang, tant des hommes que des femmes, et même, chez celles-ci, l'écoulement périodique. En breuvage, dans de l'eau avec de l'amidon, elle fait cesser le cours de ventre. Syriation l'employait pour guérir les abcès de la matrice. Il la prescrivait, à la dose de trois oboles, dans du vin miellé, pour les affections du foie, et en bouillon, pour l'hémoptysie. C'est un remède admirable pour les ulcères de la tête des petits enfans. Elle dessèche le gosier quand il est trop humide, et le resserre quand il est sec. Prise dans de l'eau et du vin miellé, elle fait évacuer les phlegmes corrompus.

Le suc de menthe soutient la voix, pris un peu avant que de parler; en gargarisme dans du lait, avec de la

ex lacte. Utilis et contra tonsillas cum alumine : linguæ asperæ cum melle. Ad convulsa intus per se, vitiisque pulmonis. Singultus et vomitiones sistit cum succo granati, ut Democritus monstrat. Recentis succus narium vitia spiritu subductus emendat. Ipsa trita choleras, in aceto quidem pota. Sanguinis fluxiones intus. Ileum etiam imposita cum polenta : et si mammæ tendantur. Illinitur et temporibus in capitis dolore. Sumitur et contra scolopendras, et scorpiones marinos, et ad serpentes. Epiphoris illinitur, et omnibus in capite eruptionibus : item sedis vitiis. Intertrigines quoque, vel si teneatur tantum, prohibet. Auribus cum mulso instillatur. Aiunt et lieni mederi eam in horto gustatam, ita ne vellatur, si is qui mordeat, dicat se lieni mederi, per dies IX. Aridæ quoque farinam tribus digitis adprehensam, et stomachi dolorem sedare in aqua : et similiter aspersam in potionem, ventris animalia expellere.

De pulegio, XXV.

LIV. Magna societas cum hac ad recreandos defectos animo pulegio, cum surculis suis in ampullas vitreas aceti utrisque dejectis. Qua de causa dignior e pulegio corona Varroni, quam e rosis, cubiculis nostris pro-

coriandre et de la rue, il est bon pour l'enflure de la luette; avec de l'alun, pour le gonflement des amygdales; avec du miel, pour l'âpreté de la langue. Pris seul, il est utile dans les spasmes, et dans les maladies du poumon. Mêlé avec du suc de grenade, il arrête, suivant Démocrite, les hoquets et les vomissemens. Le suc de la plante fraîche, aspiré par le nez, guérit les affections de cet organe. La menthe broyée, prise dans du vinaigre, arrête le flux de la bile et du sang ; appliquée avec de la farine d'orge, elle guérit la passion iliaque et l'engorgement des mamelles; en cataplasme sur les tempes, elle calme la douleur de tête. On la prescrit, à l'intérieur, contre le venin des scolopendres, des scorpions de mer et des serpens. On l'applique aussi sur les fluxions des yeux, sur tous les exanthèmes de la tête, et sur les ulcères du fondement. Tenue seulement dans la main, elle prévient les excoriations de la peau, dans une course ou une marche forcée. Son suc s'injecte dans les oreilles avec du vin miellé. Si l'on mord cette plante sur pied, neuf jours de suite, sans l'arracher, et qu'on déclare, en la mordant, qu'on le fait pour se guérir la rate, la guérison, dit-on, ne se fait pas attendre. Une forte pincée de poudre de menthe sèche, avalée dans de l'eau, soulage les douleurs d'estomac; prise dans la boisson habituelle, elle chasse les vers intestinaux.

Du pouliot, 25.

LIV. Le pouliot partage avec la menthe la propriété de ranimer les esprits : c'est pour s'en servir contre les défaillances, que l'on conserve des rameaux de ces deux plantes dans des flacons pleins de vinaigre. Aussi, Var-

nuntiata est. Nam et capitis dolores imposita dicitur levare. Quin et olfactu capita tueri contra frigorum æstusque injuriam, et ab siti traditur : neque æstuare eos, qui duos e pulegio surculos impositos auribus in sole habeant. Illinitur etiam in doloribus cum polenta et aceto. Femina efficacior. Est autem hæc flore purpureo. Mas candidum habet. Nauseas cum sale et polenta in frigida aqua pota inhibet. Sic et pectoris ac ventris dolorem. Stomachi autem ex aqua item rosiones sistit, et vomitiones cum aceto et polenta. Intestinorum vitia melle decocta et nitro sanat. Urinam pellit ex vino : et si ammineum sit, et calculos, et interiores omnes dolores. Ex melle et aceto sedat menstrua, et secundas. Vulvas conversas corrigit. Defunctos partus ejicit. Semen obmutescentibus olfactu admovetur. Comitialibus in aceto cyathi mensura datur. Si aquæ insalubres bibendæ sint, tritum aspergitur. Lassitudines corporis, si cum vino tradatur, minuit.

Nervorum causa, et in contractione, cum sale et aceto, et melle confricatur in opisthotono. Bibitur ad serpentium ictus decoctum : ad scorpionum et in vino tritum, maxime quod in siccis nascitur. Ad oris exul-

ron déclare-t-il les couronnes de pouliot plus dignes d'orner nos appartemens, que les couronnes de roses. On prétend en effet qu'une couronne de cette plante, posée sur la tête, en calme la douleur; que son odeur seule garantit la tête de l'excès du froid ou de la chaleur, et prévient la soif; enfin que deux rameaux de pouliot, portés sur les oreilles, mettent à l'abri du chaud, fût-on même exposé au soleil. En cataplasme, avec de la farine d'orge et du vinaigre, le pouliot est bon pour les douleurs. Le pouliot femelle a plus de vertus que le mâle; il a la feuille purpurine; celle du mâle est blanche. En breuvage dans de l'eau froide, avec du sel et du gruau, il arrête les nausées, et apaise les douleurs de ventre et de poitrine. Avec de l'eau seule, il calme les douleurs aiguës de l'estomac; avec du vinaigre et du gruau, il fait cesser le vomissement. Bouilli dans du miel avec du nitre, il guérit les maladies des intestins. Pris avec du vin, il provoque les urines; avec du vin de raisins amminéens, il expulse les graviers de la vessie, et apaise toutes les douleurs de ce viscère. Avec du miel et du vinaigre, il pousse les règles et l'arrière-faix. Il est bon pour les chutes de la matrice; il fait aussi sortir le fœtus mort. On donne à flairer la graine de pouliot aux femmes qui ont perdu la parole. On la prescrit dans du vinaigre, à la dose d'un cyathe, pour l'épilepsie. Si l'on est forcé de boire d'une eau malsaine, on la corrige avec cette graine pilée. Prise dans du vin, elle dissipe les lassitudes.

En frictions, avec du sel, du vinaigre et du miel, elle fait cesser les contractions de nerfs, les spasmes, et particulièrement celui qu'on nomme opisthotone. On en recommande la décoction pour la morsure des serpens; pour la piqûre des scorpions, on avale la graine même, pilée,

cerationes, ad tussim efficax habetur. Flos recentis incensus, pulices necat odore. Xenocrates pulegii ramum lana involutum, in tertianis ante accessionem olfactandum dari, aut stragulis subjici, et ita collocari ægrum, inter remedia tradit.

De pulegio silvestri, XVIII.

LV. Silvestri ad eadem vis efficacior est, quod simile est origano, minoribus foliis, quam sativum : et a quibusdam dictamnus vocatur. Gustatum a pecore caprisque, balatum concitat. Unde quidam Græci littera mutata blechona vocaverunt.

Natura tam fervens est, ut illitas partes exulceret. Tussi in perfrictione fricari ante balnea convenit : et ante accessionum horrorem, convulsis, et torminibus. Podagris mire prodest.

Hepaticis cum melle et sale bibendum datur : pulmonum vitia exscreabilia facit. Ad lienem cum sale utile est, et vesicæ, et suspiriis, et inflationibus : decoctum succo æqualiter, et vulvas corrigit : et contra scolopendram terrestrem vel marinam : item scorpiones : privatimque valet contra hominis morsum. Radix contra increscentia

dans du vin, surtout celle qui est venue dans les lieux secs. Elle passe encore pour excellente contre les ulcérations de la bouche, et contre la toux. L'odeur de la plante fraîche brûlée tue les puces. Xénocrate écrit qu'un rameau de pouliot, enveloppé dans de la laine, guérit les fièvres tierces, si on le flaire avant l'accès, ou si on le place sous les couvertures du lit où est couché le malade.

Du pouliot sauvage, 18.

LV. Dans tous les cas précités, les effets du pouliot sauvage sont plus marqués. Il ressemble à l'origan, et a les feuilles plus petites que l'espèce cultivée. Quelques auteurs lui donnent le nom de dictamne. Il fait bêler les chèvres et les moutons qui l'ont brouté; voilà pourquoi certains auteurs grecs le nomment *blechon,* au lieu de *glechon.*

Le pouliot sauvage est si chaud, qu'il cause des ulcérations aux parties sur lesquelles on l'applique. Pour la toux causée par le froid, il est bon de s'en frotter, avant d'entrer dans le bain : c'est ce qui est aussi recommandé pour les tranchées et pour les spasmes, avant le frisson qui accompagne les accès. Il est singulièrement utile dans la goutte.

En potion avec du miel et du sel, il est bon pour le foie, et excite une expectoration salutaire au poumon; avec du sel, pour les maux de rate et de vessie, la dyspnée et les gonflemens. Sa décoction a les mêmes vertus, et se prescrit pour les chutes de la matrice, contre le venin des scolopendres de terre ou de mer, contre la piqûre des scorpions, et spécialement contre la morsure de l'homme. La racine, appliquée fraîche, est un spé-

ulcera recens potentissima. Arida vero cicatricibus decorem adfert.

De nepeta, IX.

LVI. Item pulegio est nepetæque societas. Decocta enim in aqua ad tertias discutiunt frigora, mulierumque menstruis prosunt. Et æstate sedant calores. Nepeta quoque vires contra serpentes habet. Fumum ex ea nidoremque fugiunt, quam et substernere in metu obdormituris utile est. Tusa ægilopiis imponitur, et capitis doloribus recens cum tertia parte panis temperata aceto illinitur. Succus ejus instillatus naribus supinis, profluvium sanguinis sistit. Item radix, quæ cum myrti semine in passo tepido gargarizata anginis medetur.

De cumino, XLVIII. De cumino silvestri, XXVI.

LVII. Cuminum silvestre est prætenue, quaternis aut quinis foliis veluti serratis. Sed et sativo magnus usus, in stomachi præcipue remediis. Discutit pituitas, et inflationes, tritum et cum pane sumptum, vel potum ex aqua vinoque: tormina quoque et intestinorum dolores. Verumtamen omne pallorem bibentibus gignit. Ita certe ferunt Porcii Latronis, clari inter magistros dicendi,

cifique excellent contre les ulcères rongeans; appliquée sèche, elle donne aux cicatrices une belle couleur.

Du nepeta, 9.

LVI. Le pouliot et le *nepeta* ont beaucoup de rapport. Ces deux plantes, bouillies dans l'eau, jusqu'à réduction des deux tiers, dissipent les frissons de la fièvre, et provoquent les menstrues. En été, elles tempèrent la trop grande chaleur. Le nepeta, de même, est excellent contre la morsure des serpens: son odeur et sa fumée les chassent; aussi, quand on craint ces reptiles, est-il bon avant de se livrer au sommeil, de répandre cette plante à l'endroit où l'on veut reposer. On l'applique broyée sur les fistules lacrymales; avec un tiers de pain et de vinaigre, on en fait un cataplasme pour les maux de tête. Son suc, versé dans les narines, la tête étant renversée, arrête les hémorrhagies nasales. La racine produit le même effet; en gargarisme, avec de la graine de myrte, dans du vin cuit, tiède, elle guérit l'esquinancie.

Du cumin, 48. Du cumin sauvage, 26.

LVII. Le cumin sauvage est fort menu, garni seulement de quatre à cinq feuilles dentelées en scie. L'espèce cultivée est d'un grand usage en médecine, surtout pour l'estomac. Broyée et prise avec du pain, ou avalée dans de l'eau et du vin, elle évacue la pituite, dissipe les gonflemens, les tranchées et les douleurs des intestins. Mais le cumin, quel qu'il soit, donne une couleur pâle à ceux qui en boivent. Du moins, on assure que les disciples de Porcius Latro, célèbre professeur d'éloquence, imitaient,

adsectatores, similitudinem coloris studiis contracti imitatos; et paulo ante Julium Vindicem adsertorem illum a Nerone libertatis, captatione testamenti sic lenocinatum. Narium sanguinem pastillis inditum vel ex aceto recens sistit. Et oculorum epiphoris per se impositum, tumentibus cum melle prodest. Infantibus imponi in ventre satis est. Morbo regio in vino albo a balineis datur.

15. Æthiopicum maxime in posca, et in ligmate cum melle. Africano paulatim urinæ incontinentiam cohiberi putant. Sativum datur ad jocineris vitia tostum, tritum in aceto. Item ad vertiginem. Iis vero quos acrior urina mordeat, in dulci tritum vino. Ad vulvarum vitia in vino : præterque, impositis vellere foliis : testium tumoribus, tostum tritumque cum melle, aut cum rosaceo et cera.

Silvestre ad omnia eadem efficacius. Præterea ad serpentes cum oleo, ad scorpiones, ad scolopendras. Sistit et vomitionem nauseasque ex vino, quantum adprehenderint tres digiti. Propter colum quoque bibitur illiniturque, vel penicillis fervens adprimitur fasciis. Strangulationes vulvæ potum in vino aperit, tribus drachmis in tribus cyathis vini. Auribus instillatur ad sonitus atque tinnitus cum sebo vitulino, vel melle. Sugillatis

par ce moyen, la pâleur de leur maître; mais, chez lui, c'était le fruit de l'étude. Julius Vindex, cet illustre défenseur de la liberté contre Néron, employa naguère la même ruse, pour tromper l'empereur qui aspirait à sa succession. Le cumin en pastilles, mis dans les narines, en arrête l'hémorrhagie; introduit frais dans cet organe avec du vinaigre, il produit le même effet; appliqué seul, il guérit les fluxions des yeux; et avec du miel, leur inflammation. Pour les enfans, il suffit de l'appliquer sur le ventre. Pour la jaunisse, on le donne dans du vin blanc, au sortir du bain.

15. Le cumin d'Éthiopie se prend surtout dans l'oxycrat, ou en électuaire, avec du miel. On croit que celui d'Afrique arrête peu à peu l'incontinence d'urine. On prescrit le cumin cultivé, rôti et pilé dans du vinaigre, pour les maladies du foie et pour le vertige. Quand l'urine est âcre et mordicante, on le prend pilé avec du vin doux. Pour les maladies de la matrice, on le donne dans du vin; et, en outre, on applique les feuilles, étendues sur de la laine. Rôti et broyé avec du miel, ou bien avec de l'huile rosat et de la cire, il est bon pour les tumeurs des testicules.

Le cumin sauvage est encore plus efficace dans tous les cas que nous venons de citer. De plus, employé avec de l'huile, c'est un remède efficace contre le venin des serpens, des scorpions et des scolopendres. Pris dans du vin, à la dose d'une forte pincée, il arrête les vomissemens et les nausées. On le donne en breuvage, et on l'applique en cataplasme, pour la colique, ou bien on l'étend tout chaud sur le ventre, avec des plumasseaux, que l'on assujettit avec des bandes. A la dose de trois drachmes, dans trois cyathes de vin, il dissipe les

illinitur cum melle, et uva passa, et aceto. Lentigini nigræ ex aceto.

De ammi, x.

LVIII. Est cumino simillimum, quod Græci vocant ammi. Quidam vero Æthiopicum cuminum id esse existimant. Hippocrates regium appellat, videlicet quia efficacius Ægyptio judicavit. Plerique alterius naturæ in totum putant, quoniam sit exilius et candidius. Similis autem et huic usus : namque et panibus Alexandrinis subjicitur, et condimentis interponitur. Inflationes et tormina discutit. Urinas et menstrua ciet. Sugillata et oculorum epiphoras mitigat. Cum lini semine scorpionum ictus in vino potum drachmis duabus, privatimque cerastarum, cum pari portione myrrhæ. Colorem quoque bibentium similiter mutat in pallorem. Suffitum cum uva passa et resina, vulvam purgat. Tradunt facilius concipere eas, quæ odorentur id per coitum.

De cappari, xviii.

LIX. De cappari satis diximus inter peregrinos frutices. Non utendum transmarino : innocentius Italicum

suffocations de la matrice. On l'introduit dans le conduit auditif, avec de la graisse de veau et du miel, pour les bourdonnemens et les tintemens d'oreilles. On l'applique avec du miel, du raisin sec et du vinaigre, sur les meurtrissures; et avec du vinaigre, sur les taches noires de la peau.

De l'ammi, 10.

LVIII. La plante nommée par les Grecs *ammi*, ressemble beaucoup au cumin : quelques auteurs même en font le cumin d'Éthiopie. Hippocrate donne à celui-ci l'épithète de royal, parce qu'il le juge supérieur en vertu à celui d'Égypte. La plupart des auteurs néanmoins font de l'ammi un genre particulier, parce qu'il est plus grêle et plus blanc : du reste, il a les mêmes usages que le cumin. A Alexandrie, on le met sous les pains qu'on fait cuire, et on le mêle dans les sauces. Il dissipe les gonflemens et les tranchées. Il est diurétique et emménagogue. Il efface les traces des meurtrissures, et dissipe les fluxions des yeux. A la dose de deux drachmes, dans du vin, avec de la graine de lin, il guérit la piqûre des scorpions, et spécialement la morsure du céraste, si l'on y mêle pareille quantité de myrrhe. Comme le cumin, il donne une couleur pâle à ceux qui boivent sa décoction. Le parfum de la plante, brûlée avec du raisin sec et de la résine, purge la matrice. On prétend que la conception est plus facile, si la femme flaire de l'ammi, quand son mari l'approche.

Du câprier, 18.

LIX. Nous avons traité assez au long du câprier en parlant des arbrisseaux exotiques. Il ne faut pas faire

est. Ferunt, eos qui quotidie id edunt, paralysi non periclitari, nec lienis doloribus. Radix ejus vitiligines albas tollit, si trita in sole fricentur. Splenicis prodest in vino potus radicis cortex duabus drachmis, dempto balinearum usu. Feruntque xxxv diebus per urinam et alvum totum lienem emitti. Bibitur in lumborum doloribus, ac paralysi. Dentium dolores sedat tritum ex aceto semen decoctum, vel manducata radix. Infunditur et aurium dolori decoctum oleo. Ulcera quæ phagedænas vocant, folia et radix recens cum melle sanant. Sic et strumas discutit radix : parotidas, vermiculosque cocta in aqua. Jocineris quoque malis medetur. Dant et ad tænias in aceto et melle. Oris exulcerationes in aceto decocta tollit : stomacho inutile esse inter auctores convenit.

De ligustico, sive panace, IV.

LX. Ligusticum (aliqui panacem vocant) stomacho utile est. Item convulsionibus et inflationibus. Sunt et qui cunilam bubulam appellaverint, ut diximus, falso.

usage des câpres d'outre-mer : celles d'Italie sont moins dangereuses. On prétend que ceux qui en mangent chaque jour ne sont sujets ni à la paralysie, ni au mal de rate. Les frictions, au soleil, avec la racine de câprier broyée, font disparaître les taches blanches de la peau. L'écorce de la racine, prise à la dose de deux drachmes, dans du vin, est un bon remède pour la rate, pourvu qu'on s'abstienne du bain : on prétend même que, dans l'espace de trente-cinq jours, elle expulse la rate tout entière par les urines et les selles. La décoction de la racine se prescrit encore dans les douleurs des lombes et la paralysie. La graine de câprier, pilée et cuite dans le vinaigre, apaise le mal de dents : la racine mâchée a la même vertu. On injecte dans les oreilles douloureuses de l'huile où l'on a fait bouillir des câpres. Les feuilles et la racine fraîche, appliquées avec du miel, guérissent les ulcères phagédéniques. La racine seule, en cataplasme, résout les écrouelles ; sa décoction dans de l'eau dissipe les parotides, et détruit les vers des oreilles. Elle est bonne aussi pour les affections du foie. On la donne avec du miel et du vinaigre, pour tuer les vers plats des intestins. La décoction de cette même racine, dans le vinaigre, guérit les ulcérations de la bouche. Tous les auteurs conviennent que les câpres sont nuisibles à l'estomac.

Du ligusticum ou panax, 4.

LX. Le *ligusticum*, appelé aussi quelquefois *panax*, est bon à l'estomac, et dissipe les spasmes et les gonflemens. Quelques auteurs le nomment aussi, mais à tort, *cunila bubula* (cunila des bœufs), ainsi que nous l'avons dit précédemment.

De cunila bubula, v.

LXI. 16. Cunilæ præter sativam plura sunt in medicina genera. Quæ bubula appellatur, semen pulegii habet, utile ad vulnera commanducatum impositumque, ut quinto post die solvatur. Et contra serpentes in vino bibitur, ac tritum plagæ imponitur. Vulnera ab iis facta perfricantur. Item testudines cum serpentibus pugnaturæ hac se muniunt : quidamque in hoc usu panaceam vocant. Sedat et tumores, et virilium mala, sicca, vel foliis tritis, in omni usu mire congruens ex vino.

De cunila gallinacea, sive origano, v.

LXII. Est alia cunila, gallinacea appellata nostris, Græcis origanum Heracleoticum. Prodest oculis trita addito sale. Tussim quoque emendat, et jocinerum vitia. Laterum dolores cum farina, oleo et aceto in sorbitionem temperata. Præcipue vero serpentium morsus.

De cunilagine, VIII.

LXIII. Tertium genus est ejus, quæ a Græcis mascula, a nostris cunilago vocatur, odoris fœdi, radicis

Du cunila bubula, 5.

LXI. 16. Outre le cunila cultivé, il en est plusieurs espèces usitées en médecine. Celle que nous appelons cunila des bœufs, a la graine semblable à celle du pouliot. Cette graine, mâchée et appliquée, est bonne pour les plaies; on l'enlève au bout de cinq jours. On la prend dans du vin, contre la morsure des serpens, et en outre, on la broie et on l'applique sur la plaie, ou bien on en fait des frictions. Les tortues, quand elles veulent combattre les serpens, cherchent un préservatif dans cette plante; ce qui lui a valu, de la part de certains auteurs, le nom de panacée. Elle dissipe les tumeurs et les engorgemens des parties naturelles. On l'applique sèche, ou bien l'on fait un cataplasme des feuilles broyées; dans du vin, elle convient parfaitement pour tous les cas.

Du cunila gallinacea, ou origan, 5.

LXII. On connaît une autre espèce de cunila, appelée par les Latins *cunila gallinacea* (des poules), et par les Grecs, origan héracléotique. Broyée et appliquée avec du sel, elle est bonne pour les yeux. Elle soulage la toux et les maladies du foie. Prise sous forme de bouillie avec de la farine, de l'huile et du vinaigre, elle apaise les douleurs de côtés: cependant, c'est contre la morsure des serpens qu'elle est plus spécialement efficace.

Du cunilago, 8.

LXIII. Une troisième espèce, appelée par les Grecs *coniza* (cunila) mâle, et par les Latins *cunilago*, a l'o-

lignosæ, folio aspero. Vires ejus vehementissimas in omnibus generibus earum tradunt. Manipulo quoque ejus abjecto, omnes e tota domo blattas convenire ad eam. Privatim adversus scorpiones ex posca pollere. Tribus foliis ex oleo peruncto homine, fugari serpentes.

De cunila molli, III. De cunila libanotide, III.

LXIV. E contrario quæ mollis vocatur, pilosioribus foliis ac ramis aculeatis, trita mellis odorem habet, digitis tactu ejus cohærescentibus. Altera thuris, quam libanotidem appellamus. Medetur utraque contra serpentes ex vino vel aceto. Pulices etiam contritæ cum aqua sparsæ necant.

De cunila sativa, III. Cunila montana, VII.

LXV. Sativa quoque suos usus habet. Succus ejus cum rosaceo auriculas juvat. Ipsa ad ictus bibitur.

Fit ex ea montana, serpyllo similis, efficax contra serpentes. Urinam movet : purgat et a partu mulieres. Concoctionem mire adjuvat, et ad cibos aviditatem. Utraque vel in cruditate jejunis in potione aspersa. Luxa-

deur forte, la racine ligneuse et les feuilles rudes. On prétend que, de toutes les espèces, c'est celle qui a le plus de vertus. Si l'on jette en quelque endroit quelques poignées de cette herbe, toutes les blattes de la maison viendront s'y rassembler. Avec de l'oxycrat, elle est bonne particulièrement pour la piqûre des scorpions. Il suffit de se frotter avec trois de ses feuilles, trempées dans de l'huile, pour faire fuir les serpens.

Du cunila mollis, 3. Du cunila libanotis, 3.

LXIV. L'espèce de cunila désignée par les Latins sous le nom de *cunila mollis* (molle), a les feuilles plus velues et les tiges piquantes : froissée, elle rend une odeur de miel, et s'attache aux doigts : l'espèce précédente a l'odeur de l'encens, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *libanotis*. L'une et l'autre, prise dans du vin ou du vinaigre, guérissent les morsures des serpens. Si l'on répand en quelque endroit l'eau dans laquelle on les a broyées, on fait périr toutes les puces qui s'y trouvent.

Du cunila cultivé (sarriette), 3. Du cunila de montagne, 7.

LXV. L'espèce cultivée a aussi ses usages en médecine. Son suc, mêlé avec de l'huile rosat, est bon pour les oreilles. On prescrit la plante même, en breuvage, pour les coups violens.

Cette espèce produit le cunila des montagnes, semblable au serpolet, et particulièrement efficace contre les serpens. Elle provoque l'urine et fait sortir les lochies. Elle excite l'appétit, et facilite singulièrement la digestion. Les deux espèces, prises à jeun dans du

tis quoque utilis. Contra vesparum et similes ictus, ex farina hordeacea et posca, utilissima. Libanotidis alia genera suis dicentur locis.

De piperitide, sive siliquastro, v.

LXVI. 17. Piperitis, quam et siliquastrum appellavimus, contra morbos comitiales bibitur. Castor et aliter demonstrabat, caule rubro et longo, densis geniculis, foliis lauri, semine albo, tenui, gustu piperis, utilem gengivis, dentibus, oris suavitati, et ructibus.

De origano oniti, sive prasio, vi.

LXVII. Origanum quod in sapore cunilam æmulatur, ut diximus, plura genera in medicina habet : onitin vel prasion appellant, non dissimile hyssopo. Privatim ejus usus contra rosiones stomachi in tepida aqua, et contra cruditates : contra araneos scorpionesque in vino albo : luxata et incussa in aceto, et oleo, et lana.

De tragorigano, ix.

LXVIII. Tragoriganum similius est serpyllo silvestri. Urinam ciet, tumores discutit, contra viscum potum, viperæque ictum efficacissimum, stomachoque acida

bouillon, sont bonnes pour les crudités d'estomac; elles ne le sont pas moins pour les luxations. Avec de la farine d'orge et de l'oxycrat, elles sont spécifiques pour la piqûre des guêpes, et des autres insectes de ce genre. Nous parlerons en lieu convenable des autres espèces de libanotis.

Du piperitis ou siliquastrum, 5.

LXVI. 17. Le *piperitis*, nommé aussi *siliquastrum*, est prescrit en breuvage pour l'épilepsie. Castor en a décrit une autre espèce, qui a la tige rouge, longue, à nœuds très-rapprochés, les feuilles semblables à celles du laurier, la graine blanche, menue, et un goût de poivre. Cette plante est bonne pour les gencives et les dents; elle donne une haleine agréable, et prévient l'éructation.

De l'origan onitis ou prasium, 6.

LXVII. L'origan qui a le goût de la sarriette, comme nous l'avons observé, compte plusieurs espèces usitées en médecine; et d'abord, l'*onitis* ou *prasium*, qui ressemble à l'hyssope. On le prend seul, dans de l'eau tiède, contre les douleurs rongeantes de l'estomac et les indigestions; dans du vin blanc, contre la piqûre des araignées et des scorpions; on l'applique avec du vinaigre, de l'huile et de la laine, pour les luxations et les meurtrissures.

Du tragorigan, 9.

LXVIII. Le tragorigan ressemble au serpolet sauvage. Il provoque les urines, et résout les tumeurs; en potion, il est excellent contre l'ixias, contre la morsure

ructanti, et præcordiis. Tussientibus quoque cum melle datur, et pleuriticis, et peripneumonicis.

De origano heraclio : genera III. Medicinæ XXX.

LXIX. Heraclium quoque tria genera habet, nigrius, latioribus foliis, glutinosum. Alterum exilioribus, mollius, sampsucho non dissimile, quod aliqui prasion vocare malunt. Tertium est inter hæc medium, minus quam cetera efficax. Optimum autem Creticum; nam et jucunde olet. Proximum Smyrnæum, odorius. Heracleoticum, ad potum utilius, quod onitin vocant.

Communis autem usus serpentes fugare, percussis esui dare decoctum, potu urinam ciere, ruptis, convulsis mederi cum panacis radice, hydropicis cum fico, aut cum hyssopo, acetabuli mensuris decoctum ad sextam. Item ad scabiem, pruriginem, psoras, in descensione balinearum. Succus auribus infunditur cum lacte. Tonsillis quoque et uvis medetur, et capitis ulceribus. Venena opii et gypsi extinguit decoctum, si cum cinere in vino bibatur. Alvum mollit acetabuli mensura. Sugillatis illinitur. Item dentium dolori, quibus etiam et candorem facit, cum melle et nitro. Sanguinem narium sistit. Ad parotidas decoquitur cum hordeacea fa-

de la vipère, et aussi contre les flatuosités acides. Il est fort bon pour l'estomac et la poitrine. On l'administre avec du miel, dans la toux, la pleurésie et la périneumonie.

Des trois espèces d'origan héracléotique, et des trente remèdes qu'il fournit.

LXIX. L'origan héracléotique se partage en trois variétés. La première est brune, visqueuse, et a les feuilles larges; la seconde a les feuilles plus petites : elle est plus molle, et ressemble assez au *sampsuchus*, que d'autres nomment de préférence *prasion*. La troisième tient le milieu entre les deux précédentes, et a moins de vertus. Au reste, l'origan de Crète est le meilleur de tous, car il a une agréable odeur; ensuite vient celui de Smyrne, qui a plus de parfum; pour prendre en breuvage, c'est l'héracléotique ou l'*onitis* qu'on doit préférer.

En général, l'origan a la propriété de chasser les serpens; on le fait manger en potage à ceux qui ont été mordus. En potion, il provoque l'urine; et, si l'on y joint la racine de panax, ce sera un bon remède pour les ruptures et les contractions spasmodiques. Bouilli à la quantité de deux onces, avec autant d'hyssope et de figues, jusqu'à réduction à un sixième de la liqueur, il guérit l'hydropisie. Pris en entrant dans le bain, il est utile pour la gale, la gratelle et les démangeaisons. On injecte son suc dans les oreilles, avec du lait. Il guérit les inflammations des amygdales et de la luette, et les ulcères de la tête. Sa décoction, bue avec du vin et un peu de cendre, est un antidote pour ceux qui ont été empoisonnés par le gypse ou l'opium. Pris à la quantité de deux onces, il lâche le ventre. On l'applique en cata-

rina. Ad arterias asperas cum galla et melle teritur : ad lienem folia cum melle et sale. Crassiores pituitas et nigras extenuat coctum cum aceto et sale, sumptum paulatim. Regio morbo tritum cum oleo in nares infunditur. Lassi perunguntur ex eo, ita ut ne venter attingatur. Epinyctidas cum pice sanat. Furunculos aperit cum fico trita : strumas cum oleo et aceto et farina hordeacea. Lateris dolores cum fico illitum. Fluxiones sanguinis in genitalibus tusum, et aceto illitum. Reliquias purgationum a partu.

De lepidio, III.

LXX. Lepidium inter urentia intelligitur. Sic et in facie cutem emendat exulcerando, ut tamen cera et rosaceo facile sanetur. Sic et lepras, et psoras tollit semper facile, et cicatricum ulcera. Tradunt in dolore dentium adalligatum brachio qua doleat, convertere dolorem.

De gith, sive melanthio, XXIII.

LXXI. Gith ex Græcis, alii melanthium, alii melan-

plasme sur les meurtrissures. Si l'on en frotte les dents avec du miel et du nitre, il en calme la douleur, et de plus il les blanchit. Il arrête les hémorrhagies du nez. Cuit avec de la farine d'orge, il dissipe les parotides. On le broie avec de la noix de galle et du miel, pour amollir les voies aériennes. Ses feuilles, broyées avec du miel et du sel, sont bonnes pour la rate. Cuit avec du vinaigre et du sel, et pris à petites doses, il atténue la pituite épaisse et noire. Broyé avec de l'huile, on l'introduit dans les narines, pour la jaunisse. Dans une extrême fatigue, en s'en frotte le corps, mais sans toucher au ventre. Avec la poix, il guérit les épinyctides; avec une figue broyée, il ouvre les furoncles; avec de l'huile, du vinaigre et de la farine d'orge, il résout les écrouelles. Appliqué avec des figues, il soulage les douleurs de côtés; broyé avec du vinaigre, et appliqué sur les parties naturelles, il en arrête les fluxions sanguines. Enfin, il fait couler les restes des vidanges, après l'accouchement.

Du lepidium, 3.

LXX. Le *lepidium* est une plante caustique. Aussi, est-il propre à enlever les taches du visage, non pas sans l'excorier, il est vrai; mais le mal est bientôt guéri par l'huile rosat et la cire. Il détruit, avec la même facilité, la lèpre, la gale et les cicatrices des ulcères. On dit que cette plante, attachée à un bras, du côté où l'on souffre du mal de dents, attire la douleur sur ce bras.

Du gith (nielle), ou melanthium, 23.

LXXI. Des auteurs grecs donnent au *gith* des Latins

spermon vocant. Optimum, quam excitatissimi odoris, et quam nigerrimum. Medetur serpentium plagis et scorpionum. Illini ex aceto ac melle reperio, incensoque serpentes fugari. Bibitur drachma una et contra araneos. Distillationem narium discutit tusum in linteolo olfactum. Capitis dolores illitum ex aceto et infusum naribus. Cum irino oculorum epiphoras et tumores. Dentium dolores coctum cum aceto. Ulcera oris tritum aut commanducatum. Item lepras et lentigines ex aceto. Difficultates spirandi addito nitro potum. Duritias, tumoresque veteres, et suppurationes, illitum. Lacte mulierum auget continuis diebus sumptum. Colligitur succus ejus, ut hyoscyami. Similiterque largior, venenum est, quod miremur : quum semen gratissime panes etiam condiat. Oculos quoque purgat : urinam et menses ciet. Quinimmo linteolo deligatis tantum granis xxx secundas trahi reperio. Aiunt et clavis in pedibus mederi tritum in urina : culices suffitu necare : item muscas.

De aneso, sive aniceto, LXI.

LXXII. Et anesum adversus scorpiones ex vino bibitur, Pythagoræ inter pauca laudatum, sive crudum,

le nom de *melanthium*, ou de *melanspermon:* on regarde comme le meilleur celui qui est le plus noir, et qui a l'odeur la plus pénétrante. Il est utile contre la morsure des serpens et la piqûre des scorpions. On l'applique, avec du vinaigre et du miel. Brûlé, son odeur chasse les serpens; on le prend en potion, à la dose d'une drachme, contre la morsure des araignées venimeuses. Broyé, lié dans un linge, et flairé, il guérit les rhumes de cerveau; appliqué avec du vinaigre, et introduit dans les narines, il calme les douleurs de tête; avec de l'huile d'iris, il dissipe les inflammations et les enflures des yeux; cuit avec du vinaigre, il apaise le mal de dents; broyé ou mâché, il guérit les ulcères de la bouche; appliqué avec du vinaigre, il détruit la lèpre et les taches de rousseur; pris en breuvage avec du nitre, il convient aux asthmatiques; appliqué à l'extérieur, il résout les duretés, les tumeurs anciennes et les abcès; pris plusieurs jours de suite, il augmente le lait aux femmes qui nourrissent. On recueille le suc du gith, comme celui de la jusquiame. Mais, pris à trop haute dose, il est pareillement un poison; chose étrange, car sa graine donne au pain une saveur agréable. Cette graine nettoie les yeux, et pousse les urines et les règles: nous lisons même que trente grains seulement, liés dans un linge, font sortir l'arrière-faix. On prétend que, broyée dans l'urine, et appliquée sur les cors aux pieds, elle les détruit; que, si on la brûle, son odeur tue les moucherons et les mouches.

De l'anis, ou anicetum, 61.

LXXII. L'anis se prend dans du vin, contre la piqûre des scorpions. Pythagore vante beaucoup cette plante,

sive decoctum. Item viride aridumve, omnibus quæ condiuntur, quæque intinguntur, desideratum. Panis etiam crustis inferioribus subditum. Saccis quoque additur : cum amaris nucibus vina commendat. Quin ipsum oris halitum jucundiorem facit, fœtoremque tollit manducatum matutinis cum smyrnio, et melle exiguo, mox vino collutum. Vultum juniorem præstat. Insomnia levat suspensum in pulvino, ut dormientes olfaciant. Appetentiam ciborum præstat, quando id quoque inter artificia deliciæ fecere, ex quo labor desiit cibos poscere. Ob has causas quidam anicetum id vocavere.

Ubi optimum, et reliquæ medicinæ ex eo.

LXXIII. Laudatissimum est Creticum, proximum Ægyptium. Hoc ligustici vicem præstat in condimentis. Dolores capitis levat suffitum naribus. Epiphoris oculorum Evenor radicem ejus tusam imponit : Iollas ipsum cum croco pari modo et vino, et per se tritum cum polenta ad magnas fluxiones, extrahendisque, si qua in oculos inciderint. Narium quoque carcinodes consumit illitum ex aqua. Sedat anginas cum melle et hyssopo ex aceto gargarizatum. Auribus infunditur cum rosaceo. Thoracis pituitas purgat tostum : cum melle sumptum, melius. Cum acetabulo anesi nuces amaras L purgatas

soit cuite, soit crue. Sèche ou verte, elle entre dans tous les assaisonnemens, dans toutes les sauces; on en saupoudre même la croûte inférieure du pain. On en met aussi dans les chausses où l'on passe le vin; avec des amandes amères, elle donne au vin un goût agréable. Mangé le matin avec du *smyrnion* et un peu de miel, l'anis ôte la mauvaise odeur de la bouche, et rend l'haleine douce, pourvu qu'on se lave ensuite la bouche avec du vin. Il fait paraître le visage plus jeune. Attaché au coussin, de manière qu'étant couché on puisse en respirer l'odeur, il prévient les songes. Il réveille l'appétit, et, dans ce siècle de mollesse, on est obligé de recourir à une plante, pour exciter un besoin que le travail ne fait plus sentir. Voilà pourquoi quelques auteurs l'ont appelé *anicetum* (invincible, sans pareil).

Où se trouve le meilleur anis; autres usages de cette plante.

LXXIII. Le meilleur anis est celui de Crète, ensuite celui d'Égypte; on emploie celui-ci comme assaisonnement, au lieu de ligusticum. Le parfum de la plante brûlée, aspiré par le nez, calme les douleurs de tête. Evenor applique la racine pilée, pour les fluxions des yeux. Iollas applique l'anis avec du safran et du vin, ou bien l'anis pilé avec du gruau, pour les fluxions considérables, et pour extraire les corps étrangers qui pourraient s'être introduits dans les yeux. Appliqué avec de l'eau, il détruit les chancres du nez. En gargarisme, avec de l'hyssope, du miel et du vinaigre, il guérit l'esquinancie; on l'injecte dans les oreilles avec de l'huile rosat. Rôti, il évacue les flegmes de la poitrine; et mieux encore, si on le prend avec du miel. Recette pour la toux :

tere in melle ad tussim. Facillime vero anesi drachmæ tres, papaveris duæ miscentur melle ad fabæ magnitudinem, et ternis diebus sumuntur. Præcipuum autem est ad ructus : ideo inflationibus stomachi, et intestinorum torminibus, et cœliacis medetur. Singultus et olfactum decoctum potumque inhibet. Foliis decoctis digerit cruditates. Succus decocti cum apio olfactus sternutamenta inhibet. Potum somnum concitat : calculos pellit : vomitiones cohibet, et præcordiorum tumores. Et pectorum vitiis, nervis quoque, quibus succinctum est corpus, utilissimum. Prodest et capitis doloribus instillari succum cum oleo decocti. Non aliud utilius ventri et intestinis putant : ideo dysentericis et in tenesmo datur tostum. Aliqui addunt et opium, pilulis in die ternis lupini magnitudine in vini cyatho dilutis. Dieuches et ad lumborum dolores succo usus est. Semen hydropicis, et cœliacis dedit tritum cum menta : Evenor radicem ad renes. Dalion herbarius parturientibus ex eo cataplasma imposuit cum apio : item vulvarum dolori : deditque bibendum cum anetho parturientibus. Phreneticis quoque illinivit recens cum polenta. Sic et infantibus comitiale vitium, aut contractiones sentientibus. Pythagoras quidem negat corripi vitio comitiali in manu habentes : ideoque quamplurimum domi serendum. Parere quoque facilius olfactantes. Et statim a partu dan-

prenez deux onces d'anis, cinquante amandes amères mondées; broyez et incorporez le tout dans du miel. Un autre remède fort simple, c'est de faire, avec trois drachmes de graine de pavot et du miel, des trochisques de la grosseur d'une fève, qu'on prend pendant trois jours. L'anis provoque singulièrement l'éructation; aussi est-il fort bon pour les gonflemens d'estomac, les tranchées et le cours de ventre. Sa décoction, flairée ou bue, arrête le hoquet. La décoction de ses feuilles est un excellent secours dans les digestions laborieuses. Sa décoction, faite avec l'ache, arrête l'éternûment, par sa seule odeur. L'anis, pris en breuvage, provoque le sommeil, expulse les graviers de la vessie, arrête le vomissement, et résout les tumeurs des viscères. Il est excellent pour les maladies de la poitrine, et pour le diaphragme. Sa décoction, dans de l'huile, versée sur la tête, en calme les douleurs. On prétend que rien n'est meilleur que l'anis, pour le ventre et les intestins : aussi, le prescrit-on rôti, dans la dysenterie et le ténesme. Quelques-uns y joignent de l'opium, et en font prendre chaque jour trois pilules, de la grosseur d'un lupin, délayées dans un cyathe de vin. Dieuchès employait le suc d'anis, dans les douleurs des lombes. Il donnait la graine, broyée avec de la mente, pour l'hydropisie et le flux de ventre. Évenor prescrivait la racine, pour les maladies des reins. Dalion, herboriste, appliquait un cataplasme d'anis et d'ache, aux femmes en travail d'enfant, et à celles qui souffraient de la matrice; de plus, il faisait boire aux premières de l'anis et de l'aneth. Il appliquait aux frénétiques de l'anis vert, avec du gruau; et aussi aux enfans sujets à l'épilepsie, ou à des contractions spasmodiques. Suivant Pythagore, quiconque porte de l'anis dans sa

dum potui polenta aspersa. Sosimenes contra omnes duritias ex aceto usus est eo, et contra lassitudines, in oleo decoquens addito nitro. Semine ejus poto, lassitudinis auxilium viatoribus spopondit. Heraclides ad inflationes stomachi semen tribus digitis cum castorei obolis duobus ex mulso dedit. Similiter ad ventris aut intestinorum inflationes. Et orthopnoicis, quod ternis digitis prehenderit seminis, tantumdem hyoscyami cum lacte asinino. Multi vomituris acetabula ejus et folia lauri decem trita in aqua, bibenda inter cœnam suadent. Strangulatus vulvæ, si manducetur et linatur calidum, vel si bibatur cum castoreo in aceto et melle, sedat. Vertigines a partu cum semine cucumeris et lini pari mensura ternum digitorum, vini albi tribus cyathis discutit.

Tlepolemus ad quartanas ternis digitis seminis anesi et feniculi usus est in aceto et mellis cyatho uno. Lenit articulares morbos, cum amaris nucibus illitum. Sunt qui et aspidum venenis adversari naturam ejus putent. Urinam ciet. Sitim cohibet. Venerem stimulat. Cum vino sudorem leniter præstat. Vestes quoque a tineis

main, ne sera point attaqué d'épilepsie : aussi, recommande-t-il d'en semer beaucoup dans les jardins. Il ajoute qu'une femme accouche plus facilement, en respirant l'odeur de l'anis; il veut que, aussitôt après l'accouchement, on lui en fasse boire, avec un peu de gruau. Sosimène l'employait avec le vinaigre, pour résoudre toutes sortes de duretés ; il le faisait cuire dans l'huile, avec un peu de nitre, pour les lassitudes. Il promet même aux voyageurs, s'ils boivent sur la graine d'anis, un préservatif contre la fatigue. Héraclide donnait une forte pincée de cette graine, avec deux oboles de castoreum, dans du vin miellé, pour les gonflemens de l'estomac, du ventre et des intestins. Il prescrivait une forte pincée de graine d'anis, autant de graine de jusquiame, avec du lait d'ânesse, pour l'orthopnée. Plusieurs recommandent à ceux qui doivent vomir, de prendre, broyées dans de l'eau, au milieu du souper, deux onces d'anis et dix feuilles de laurier. L'anis, mâché ou appliqué chaud, ou pris en breuvage avec le castoreum, le vinaigre et le miel, guérit les suffocations de la matrice. Pris à la dose d'une forte pincée, avec autant de graine de lin et de graine de concombre, dans trois cyathes de vin blanc, il dissipe les vertiges qui suivent l'accouchement.

Tlépolème employait, pour les fièvres quartes, une forte pincée de graine d'anis, autant de graine de fenouil, avec du vinaigre et un cyathe de miel. L'anis, appliqué avec des noix amères, soulage les douleurs de la goutte : on croit encore qu'il est bon contre la morsure des aspics. Il est diurétique et aphrodisiaque ; il apaise la soif. Pris avec du vin, il fait suer doucement ; placé dans des étoffes, il les garantit des vers : plus il est frais et noir,

defendit. Efficacius semper recens, et quo nigrius. Stomacho tamen inutile est, præterquam inflato.

De anetho, IX.

LXXIV. 18. Anethum quoque ructus movet, et tormina sedat. Alvum sistit. Epiphoris radices illinuntur ex aqua vel vino. Singultus cohibet semen fervens, olfactum. Sumptum ex aqua, sedat cruditates. Cinis ejus uvam in faucibus levat: oculos et genituram hebetat.

De sacopenio, sive sagapeno, XIII.

LXXV. Sacopenium, quod apud nos gignitur, in totum transmarino alienatur. Illud enim hammoniaci lacrymæ simile, sagapenon vocatur. Prodest laterum et pectoris doloribus, convulsis, tussibus vetustis, exscreationibusque, præcordiorum tumoribus. Sanat et vertigines, tremulos, opisthotonicos, lienes, lumbos, perfrictiones. Datur et olfactandum ex aceto in strangulatu vulvæ. Ceteris et potui datur, et cum oleo infricatur. Prodest et contra mala medicamenta.

De papavere albo, III. De papavere nigro, VIII. De sopore: de opio, I. Contra potiones quas ἀνωδύνους, et ληξιπυρέτους, et πεπτικὰς, et κοιλιακὰς vocant. De meconio, I. Quomodo succus herbarum colligendus.

LXXVI. Papaveris sativi tria diximus genera: et

meilleur il est. Toutefois, il ne saurait être utile pour l'estomac, si ce n'est dans les gonflemens de ce viscère.

De l'aneth, 9.

LXXIV. 18. L'aneth provoque l'éructation et apaise les tranchées; il resserre le ventre. Ses racines, en cataplasme avec de l'eau et du vin, s'appliquent sur les fluxions des yeux. L'odeur de la graine chauffée, aspirée par le nez, arrête le hoquet. Prise en breuvage dans de l'eau, elle est bonne dans les indigestions. La cendre d'aneth relève la luette abaissée. L'aneth affaiblit la vue, et la force génératrice.

Du sacopenium ou sagapenum, 13.

LXXV. Le sacopenium d'Italie diffère totalement de celui d'outre-mer, nommé sagapenon. Ce dernier est semblable à la gomme ammoniaque; il est bon pour les douleurs de côtés et de poitrine, pour les spasmes, pour les toux invétérées, pour les enflures des viscères, enfin pour faciliter l'expectoration. Il guérit les vertiges, les tremblemens, l'opisthotone, les obstructions de la rate, les douleurs des lombes et les frissons. On le fait flairer avec du vinaigre aux femmes qui ont des suffocations de matrice. Dans les autres cas, on le prend en breuvage, et on l'emploie avec de l'huile. Il est encore utile contre les poisons.

Du pavot blanc, 3. Du pavot noir, 8. Du sommeil : de l'opium, 1. Contre les potions calmantes, fébrifuges, digestives et astringentes. Du méconium, 1. Comment on recueille le suc de ces plantes.

LXXVI. Nous avons dit qu'il y avait trois espèces de

sponte nascentis alia promisimus. E sativis, albi calyx ipse teritur, et e vino bibitur somni causa. Semen elephantiasi medetur. E nigro papavere sopor gignitur scapo inciso, ut Diagoras suadet, quum turgescit : ut Iollas, quum deflorescit, hora sereni diei, hoc est, quum ros in eo exaruerit. Incidi jubent sub capite et calyce. Nec in alio genere ipsum inciditur caput.

Succus et hic, et herbæ cujuscumque lana excipitur : aut si exiguus est, ungue pollicis, ut lactucis, et postero die magis quod inaruit. Papaveris vero largus densatur, et in pastillos tritus in umbra siccatur, non vi soporifera modo, verum si copiosior hauriatur, etiam mortifera per somnos : opium vocant. Sic scimus interemptum Postumii Licinii Cæcinæ prætorii viri patrem in Hispania bavili, quum valetudo impatibilis odium vitæ fecisset : item plerosque alios. Qua de causa magna concertatio exstitit. Diagoras et Erasistratus in totum damnavere, ut mortiferum, infundi vetantes. Præterea, quoniam visui noceret. Addidit Andreas, ideo non protinus excæcari eo, quoniam adulteraretur Alexandriæ. Sed postea usus ejus non improbatus est medicamento nobili, quod diacodion vocant. Semine quoque ejus trito in pastillos, e lacte utuntur ad somnum : item ad capitis dolores cum

pavots cultivés, et nous avons promis de faire connaître les différentes espèces de pavots sauvages. Quant aux espèces cultivées, on broie le calice du pavot blanc, et on le prend dans du vin, pour provoquer le sommeil. La graine guérit l'éléphantias. Le pavot noir produit un suc narcotique, que l'on en tire par des incisions faites à la tige, au moment où la plante commence à fleurir, suivant Diagoras; et au contraire, suivant Iollas, lorsqu'elle est défleurie, et à l'heure du jour où il fait sec, c'est-à-dire quand il n'y a plus de rosée sur la plante. Les incisions doivent être faites sous la tête et le calice. C'est la seule plante dans laquelle on fasse l'incision à la tête.

Quant au suc même, on le reçoit sur de la laine, comme celui de toute autre plante; ou bien, s'il n'y en a que fort peu, on le râcle avec l'ongle du pouce, comme on fait aux laitues, et le lendemain on ramasse la partie desséchée. Celui du pavot coule abondamment et s'épaissit. On le broie, et on le réduit en trochisques, qu'on fait sécher à l'ombre : c'est ce que l'on appelle l'*opium*. Il ne provoque pas seulement le sommeil; pris à trop haute dose, il conduit à la mort par le sommeil. C'est ainsi qu'est mort le père de Postumius Licinius Cécina, ex-préteur, trésorier en Espagne, à qui une maladie cruelle rendait la vie insupportable. Nous pourrions citer une foule de semblables exemples. La qualité pernicieuse de l'opium a excité de vifs débats parmi les médecins. Diagoras et Érasistrate le condamnent absolument comme un poison mortel, et comme étant d'ailleurs nuisible à la vue; ils ne veulent pas même qu'on l'emploie en lavemens. Andréas ajoute que s'il ne rend pas de suite aveugle, c'est parce qu'on le falsifie à Alexandrie. Toutefois, l'usage en a été ensuite approuvé dans la fameuse composition appelée

rosaceo : cum hoc et aurium dolori instillatur. Podagris illinitur cum lacte mulierum. Sic et foliis ipsis utuntur. Item ad sacros ignes et vulnera ex aceto. Ego tamen damnaverim collyriis addi : multoque magis quas vocant lexipyretos, quasque pepticas et cœliacas. Nigrum tamen cœliacis in vino datur. Sativum omne majus : rotunda ei capita ; at silvestri longa ac pusilla, et ad omnes effectus valentiora. Decoquitur et bibitur contra vigilias : eademque aqua fovent ora. Optimum in siccis, et ubi raro pluat. Quum capita ipsa et folia decoquuntur, succus meconium vocatur, multum opio ignavior.

Experimentum opii est primum in odore : sincerum enim perpeti non est : mox in lucernis, ut pura luceat flamma, et ut extinctum demum oleat : quæ in fucato non eveniunt. Accenditur quoque difficilius, et crebro extinguitur. Est sinceri experimentum et in aqua, quoniam in nubila innatat : fictum in pustulas coit.

Sed maxime mirum, æstivo sole deprehendi. Sincerum

diacode. On se sert aussi de la graine de pavot pour faire dormir; broyée, elle forme des trochisques qu'on prend dans du lait. Pour les douleurs de tête, on la donne avec l'huile rosat; on l'injecte avec cette même huile dans les oreilles malades. On l'applique, pour la goutte, avec du lait de femme; les feuilles du pavot s'emploient de la même manière, et aussi avec du vinaigre, pour l'érysipèle et les plaies. Pour moi, je n'approuve point qu'on mêle le suc du pavot dans les collyres, moins encore dans les remèdes fébrifuges et dans ceux qui aident à la digestion, ou qui arrêtent le flux de ventre. Néanmoins, dans ce dernier cas, on donne le pavot noir dans du vin. Tous les pavots cultivés sont plus grands, et ils ont la tête ronde; elle est petite et longue dans les pavots sauvages, mais ces derniers agissent avec plus de force. On en boit la décoction pour se procurer le sommeil, et l'on s'en bassine le visage. Les meilleurs pavots sont ceux qui croissent dans les lieux secs et où il pleut rarement. Le suc qu'on tire des têtes et des feuilles de la plante, bouillies ensemble, s'appelle *meconium*; il est beaucoup plus faible que l'opium.

La première marque à laquelle on reconnaît la pureté de l'opium, c'est qu'il a une odeur si pénétrante, qu'on ne peut la supporter. Une seconde, c'est qu'étant allumé il donne une flamme claire et brillante, et qu'il conserve une mauvaise odeur, lorsqu'il est éteint. Or, ces différentes marques ne se rencontrent point dans l'opium falsifié: celui-ci s'enflamme plus difficilement et s'éteint fréquemment. On reconnaît aussi l'opium pur en le mettant dans l'eau, car il nage en forme de nuée; l'opium sophistiqué y forme des grumeaux.

Mais l'épreuve la plus merveilleuse de l'opium con-

enim sudat, et se diluit, donec succo recenti simile fiat. Mnesides optime servari putat hyoscyami semine adjecto: alii in faba.

De papavere rhœa, II.

LXXVII. 19. Inter sativa et silvestria medium genus, quoniam in arvis, sed sponte nasceretur, rhœam vocavimus et erraticum. Quidam id decerptum protinus cum toto calyce mandunt. Alvum exinaniunt capita quinque decocta in vini tribus heminis pota, et somnum faciunt.

De papavere silvestri ceratiti, sive glaucio, sive paralio, VI.

LXXVIII. Silvestrium unum genus, ceratitin vocant, nigrum, cubitali altitudine, radice crassa et corticosa, calyculo inflexo, ut cornicula. Folia minora et tenuiora, quam ceteris silvestribus.

Semen exile, tempestivum est messibus: alvum purgat dimidio acetabulo in mulso. Folia trita cum oleo, argema jumentorum sanant. Radix acetabuli mensura cocta in duobus sextariis ad dimidias, datur ad lumborum vitia et jocineris. Carbunculis medentur ex melle folia.

siste à l'exposer au soleil : alors l'opium véritable sue, se fond, et ressemble à celui qui est nouvellement extrait de la plante. Mnéside dit que l'opium se conserve très-bien, mêlé avec de la graine de jusquiame; d'autres veulent le mettre dans des fèves.

Du pavot rhœa, 2.

LXXVII. 19. Entre les pavots domestiques et les sauvages, est une espèce mitoyenne, puisqu'elle croît, mais d'elle-même, dans les terres cultivées; nous l'avons appelée *rhœas* ou pavot *erratique*. Quelques-uns le cueillent et le mangent aussitôt avec le calice. Cinq têtes de *rhœas*, bouillies dans trois hémines de vin, purgent radicalement par le bas, et procurent le sommeil.

Du pavot champêtre ceratitis, autrement glaucium ou paralium, 6.

LXXVIII. Il y a une espèce de pavot sauvage, appelée *ceratitis;* elle est noire, haute d'une coudée; sa racine est grosse et garnie d'écorce. Sa tête est recourbée en forme de corne. Ses feuilles sont plus petites et plus minces que celles des autres pavots sauvages. Sa graine est fort petite, et mûrit au temps de la moisson.

Prise à la dose d'une once dans du vin miellé, elle purge par le bas. Les feuilles, broyées et appliquées avec de l'huile, guérissent les taches qui se forment sur les yeux des bêtes de somme. Deux onces de la racine, bouillies dans deux setiers d'eau jusqu'à réduction à moitié de la liqueur, se donnent pour les maladies des lombes et du foie. Les feuilles, appliquées avec du miel, guérissent les charbons.

Quidam hoc genus glaucion vocant, alii paralion. Nascitur enim in adflatu maris, aut nitroso loco.

De papavere silvestri heraclio, sive aphro, IV. Diacodion.

LXXIX. Alterum e silvestribus genus heraclion vocatur, ab aliis aphron, foliis (si procul intuearis) speciem passerum præbentibus, radice in summa terræ cute, semine spumeo. Ex hoc lina splendorem trahunt æstate. Tunditur in pila comitialibus morbis, acetabuli mensura in vino albo : vomitionem enim facit. Medicamento, quod diacodion et arteriace vocatur, utilissimum. Fit autem hujus papaveris aut cujuscumque silvestris capitibus CXX in aquæ cælestis sextariis tribus biduo maceratis, in eademque discoctis : deinde saccatis, iterumque cum melle decoctis ad dimidias partes vapore tenui. Addidere postea drachmas senas croci, hypocisthidis, thuris, acaciæ, et passi Cretici sextarium. Hæc ostentatione : simplex quidem et antiqua illa salubritas papavere et melle constat.

Papaver tithymalum, sive paralium, III.

LXXX. Tertium genus est tithymalon : mecona vocant, alii paralion, folio lini, albo, capite magnitudinis

Quelques auteurs nomment ce pavot *glaucion*, d'autres *paralion*. Il croît en effet dans des terrains nitreux, ou exposés aux vents de mer.

Du pavot champêtre heraclium ou aphron, 4. Diacodion.

LXXIX. On connaît une autre espèce de pavot sauvage, appelée *heraclion*, et par d'autres *aphron*. Ses feuilles, vues de loin, ressemblent en quelque façon à des passereaux. Sa racine est à fleur de terre; sa graine, de couleur d'écume, sert à blanchir les toiles en été. Pilée dans un mortier, et prise à la dose de deux onces dans du vin blanc, elle est bonne pour l'épilepsie; en effet, elle excite le vomissement. L'heraclion est extrêmement utile pour cette composition que les Grecs appellent *diacodion* et *arteriace*. Voici, au reste, la manière de la faire: on prend cent vingt têtes d'heraclion, ou de tout autre pavot sauvage, qu'on laisse macérer pendant deux jours dans trois setiers d'eau de pluie, puis on les fait bouillir dans la même eau. On passe la décoction par la chausse, et on fait bouillir la colature avec du miel, à petit feu, jusqu'à diminution de la moitié. On a ajouté dans la suite à cette composition six drachmes de safran, d'hypocisthe, d'encens et d'acacia avec un setier de vin cuit de Corinthe, addition de charlatanisme: car l'ancienne composition, où il n'entre simplement que des pavots et du miel, n'est pas moins salutaire.

Pavot tithymalum ou paralium, 3.

LXXX. La troisième espèce est le *tithymalum*, appelé par les uns *mécon*, par les autres *paralios*. Ses feuilles

fabæ. Colligitur uva florente. Siccatur in umbra. Semen potum purgat alvum, dimidio acetabulo in mulso. Cujuscumque autem papaveris caput viride, vel siccum, illitum epiphoras oculorum lenit. Opium ex vino meraculo si protinus detur, scorpionum ictibus resistit. Aliqui hoc tantum nigro tribuunt, si capita ejus vel folia terantur.

De porcilaca, quæ et peplis, XLV.

LXXXI. 20. Est et porcilaca, quam peplin vocant, non multum sativa efficacior : cujus memorabiles usus traduntur. Sagittarum venena, et serpentium hæmorrhoidum, et presterum restingui : pro cibo sumpta, et plagis imposita, extrahi. Item hyoscyami, pota e passo expresso succo. Quum ipsa non est, semen ejus simili effectu prodest. Resistit et aquarum vitiis, capitis dolori, ulceribusque in vino tusa et imposita. Reliqua ulcera commanducata cum melle sanat. Sic et infantium cerebro imponitur, umbilicoque prociduo. In epiphoris vero omnium, fronti temporibusque cum polenta. Sed ipsis oculis, et lacte et melle. Eadem, si procidant oculi, foliis tritis cum corticibus fabæ. Pustulis cum polenta et sale et aceto. Ulcera oris tumoremque gingivarum

sont blanches et semblables à celles du lin; sa tête est de la grosseur d'une fève. On recueille cette plante lors de la floraison de la vigne. On la fait sécher à l'ombre. La graine, prise en potion à la dose d'une once dans du vin miellé, purge par en bas. Au reste, les têtes de toutes les espèces de pavots, appliquées à l'extérieur, vertes ou sèches, adoucissent les fluxions des yeux. L'opium, pris dans du vin pur, aussitôt qu'on a été piqué d'un scorpion, neutralise le venin. Quelques auteurs n'accordent cette vertu qu'au pavot noir, c'est-à-dire à ses feuilles et à ses têtes broyées.

Du porcilaca (pourpier), autrement peplis, 45.

LXXXI. 20. Le pourpier sauvage, ou *peplis*, n'a guères plus de vertu que le pourpier cultivé, dont on raconte tant d'effets singuliers. On dit qu'il neutralise le venin des flèches empoisonnées, et celui de l'*hæmorrhoïs* et du *prester;* que pris en aliment et appliqué sur les plaies, il fait sortir le venin. On dit de plus que son suc, pris dans du vin cuit, est un bon remède contre la jusquiame. Au défaut de la plante, on emploie la graine qui produit les mêmes effets. Il détruit les mauvaises qualités des eaux. Broyé dans du vin et appliqué, il guérit les douleurs et les ulcères de la tête; mâché avec du miel, tous les autres ulcères. C'est ainsi qu'on l'applique sur la tête des petits enfans, ou pour leurs hernies ombilicales. Pour les fluxions des yeux, on l'applique en général sur le front et les tempes avec du gruau, et avec du lait et du miel, si on le met sur les yeux. Quand les yeux sortent de leur orbite, on applique les feuilles du pourpier broyées avec des cosses

commanducata cruda sedat : item dentium dolores. Tonsillarum ulcera, succus decoctæ. Quidam adjecere paulum myrrhæ. Nam et mobiles dentes stabilit commanducata. Cruditates sedat, vocemque firmat, et sitim arcet. Cervicis dolores, cum galla, et lini semine, et melle, pari mensura sedat. Mammarum vitia, cum melle, aut Cimolia creta. Salutaris est suspiriosis, semine cum melle hausto. Stomachum in acetariis sumpta corroborat. Ardentibus febribus imponitur cum polenta. Et alias manducata refrigerat etiam intestina. Vomitiones sistit. Dysenteriæ et vomicis estur ex aceto, vel bibitur cum cumino. Tenesmis autem cocta, et comitialibus cibo vel potu prodest. Purgationibus mulierum, acetabuli mensura in sapa. Podagris calidis, cum sale illita, et sacro igni. Succus ejus potus renes juvat, ac vesicas. Ventris animalia pellit. Ad vulnerum dolores ex oleo cum polenta imponitur. Nervorum duritias emollit. Metrodorus, qui Ἐπιτομὴν τῶν ῥιζοτομουμένων scripsit, purgationibus a partu dandam censuit. Venerem inhibet, Venerisque somnia. Prætorii viri pater est, Hispaniæ princeps, quem scio propter impatibiles uvæ morbos, radicem ejus filo suspensam e collo gerere, præterquam in balineis : ita liberatum incommodo omni.

de fèves. On les met sur les pustules avec du gruau, du sel et du vinaigre. Le pourpier, mâché cru, guérit les ulcères de la tête, l'enflure des gencives, et les douleurs de dents. Sa décoction guérit les ulcères des amygdales; quelques-uns y ajoutent un peu de myrrhe. Mâché, il affermit les dents. Il dissipe les crudités, fortifie la voix, étanche la soif. Avec la noix de galle, la graine de lin, et le miel, à quantité égale, il apaise les douleurs du cou. Appliqué avec le miel ou avec la craie, il guérit les maux des mamelles. Sa graine, prise avec du miel, est salutaire aux asthmatiques. Le pourpier, mangé en salade, fortifie l'estomac. On l'applique avec du gruau dans les fièvres ardentes. Pris comme aliment, il rafraîchit les parties inférieures, et arrête les vomissemens. Il se mange avec du vinaigre, ou se prend en potion avec du cumin, pour la dyssenterie et les abcès internes. Cuit, il est bon pour le ténesme; mangé ou pris en potion, pour l'épilepsie. A la dose de deux onces, dans du vin cuit, il favorise la menstruation. Appliqué avec du sel, il est utile pour les gouttes aiguës et pour les érysipèles. Son suc, en potion, est bon aux reins et à la vessie. Il est vermifuge. On l'applique, avec de l'huile et du gruau, pour calmer la douleur des plaies. Il ramollit la dureté des nerfs. Métrodore, qui a publié une histoire abrégée des plantes, veut qu'on donne du pourpier aux nouvelles accouchées pour leurs purgations. Il réfroidit la passion de l'amour et écarte les songes lascifs. Je sais qu'un personnage distingué de l'Espagne, dont le fils a été préteur, et qui souffrait extrêmement d'une maladie de la luette, s'en délivra entièrement au moyen d'une racine de pourpier, qu'il portait pendue à son cou, et qu'il ne quittait que dans le bain.

Quin etiam inveni apud auctores, caput illitum ea distillationem anno toto non sentire. Oculos tamen hebetare putatur.

De coriandro, XXI.

LXXXII. Coriandrum inter silvestria non invenitur. Præcipuum tamen esse constat Ægyptium. Valet contra serpentium genus unum, quod amphisbænas vocant, potum impositumque. Sanat et alia vulnera. Epinyctidas, pustulas tritum. Sic et omnes tumores collectionesque cum melle, aut uva passa. Panos vero ex aceto tritum. Seminis grana tria in tertianis devorari jubent aliqui ante accessionem : vel plura illini fronti. Sunt qui et ante solis ortum cervicalibus subjici efficaciter putent. Vis magna ad refrigerandos ardores viridi. Ulcera quoque, quæ serpunt, sanat cum melle vel uva passa : item testes, ambusta, carbunculos, aures : cum lacte mulieris epiphoras oculorum : ventris et intestinorum fluxiones semen ex aqua potum. Bibitur et in choleris cum ruta. Pellit animalia interaneorum, cum mali punici succo et oleo semen potum.

Xenocrates tradit rem miram, si vera est : menstrua contineri uno die, si unum granum biberint feminæ : biduo, si duo : et totidem diebus quot grana sumpserint.

De plus, j'ai trouvé dans quelques auteurs, que si l'on se frotte la tête de cette racine, on n'aura, pendant toute l'année, aucun rhume de cerveau. On croit néanmoins que le pourpier affaiblit la vue.

De la coriandre, 21.

LXXXII. On ne trouve point de coriandre sauvage : mais il est certain que la meilleure est celle d'Égypte. Prise en potion, et appliquée à l'extérieur, elle est bonne contre la morsure des amphisbènes. Elle guérit aussi les autres blessures. Broyée, elle dissipe les pustules appelées épinyctides ; en y ajoutant du miel ou des raisins secs, elle résout toutes sortes de tumeurs et d'abcès. Broyée avec du vinaigre, elle guérit les tumeurs inflammatoires. Quelques médecins recommandent, pour la fièvre tierce, d'avaler trois graines de coriandre avant l'accès, ou d'en appliquer broyées et en plus grand nombre sur le front. D'autres s'imaginent qu'il est très-avantageux de mettre de la coriandre sous le chevet du malade, avant le lever du soleil. La coriandre verte est très-rafraîchissante. Appliquée avec du miel ou des raisins secs, elle guérit les ulcères rongeans, les maladies des testicules, les brûlures, les charbons, les maux d'oreilles, et, avec du lait de femme, les fluxions des yeux. Sa graine, prise dans de l'eau, est bonne pour le cours de ventre et la diarrhée. On la prend en potion avec de la rue, dans les flux de bile. En potion avec le suc de grenade et l'huile, elle chasse les vers intestinaux.

Xénocrate avance un fait bien singulier, s'il est vrai : c'est qu'une femme arrêtera son écoulement périodique, l'espace d'un jour, si elle prend en potion un grain de coriandre ; elle l'arrêtera deux jours, si elle en prend

Marcus Varro, coriandro subtrito cum aceto, carnem incorruptam æstate servari putat.

De atriplice, XIII.

LXXXIII. Atriplex et silvestre et sativum est. Pythagoras tamquam faceret hydropicos, morbosque regios, et pallorem, concoqueretur difficillime : ac ne in hortis quidem juxta id nasci quidquam, nisi languidum, culpavit. Addidere Dionysius et Diocles, plurimos gigni ex eo morbos. Nec nisi mutata sæpe aqua coquendum : stomacho contrarium esse, lentigines et papulas gignere. Miror, quare difficulter in Italia id nasci tradiderit Solon Smyrnæus. Hippocrates vulvarum vitiis id infundit cum beta. Lycus Neapolitanus contra cantharidas bibendum dedit. Panos, furunculos incipientes, duritias omnes, vel cocto vel crudo utiliter illini putavit. Item ignem sacrum, cum melle, aceto nitroque : similiter podagras. Ungues scabros detrahere dicitur sine ulcere. Sunt qui et morbo regio dent semen ejus cum melle, arterias et tonsillas nitro addito perfricent, alvum moveant, cocto vel per se, vel cum malva aut lenticula, concitantes vomitiones. Silvestri capillos tingunt, et ad supra scripta utuntur.

deux grains; enfin elle l'arrêtera autant de jours qu'elle en prendra de grains. Marcus Varron croit qu'au moyen de la coriandre concassée et du vinaigre, on peut garder de la viande en été sans qu'elle se corrompe.

De l'atriplex (arroche), 13.

LXXXIII. L'arroche a des espèces sauvages et des espèces cultivées. Pythagore accuse cette plante de causer l'hydropisie et la jaunisse, de rendre le teint pâle, d'être d'une digestion difficile, enfin d'empêcher de profiter les autres herbes qui croissent auprès d'elle dans les jardins. Dionysius et Dioclès ajoutent qu'elle produit un grand nombre de maladies; qu'on ne doit la manger qu'après l'avoir fait cuire dans plusieurs eaux; qu'elle est contraire à l'estomac; qu'elle cause des taches de rousseur et des exanthèmes. Je m'étonne que Solon de Smyrne ait avancé qu'elle croît difficilement en Italie. Hippocrate prescrit, en injection, l'arroche avec de la poirée, pour les douleurs de la matrice. Lycus de Naples la faisait boire contre les cantharides. Il croit qu'appliquée cuite ou crue, elle est bonne pour les phlegmons, les furoncles naissans, et pour toutes sortes de tumeurs dures; qu'appliquée avec du miel, du vinaigre et du nitre, elle est utile pour l'érysipèle et la goutte. On dit qu'elle fait tomber, sans ulcération, les ongles malades. Quelques médecins prescrivent la graine d'arroche avec du miel contre la jaunisse, et recommandent de s'en frotter le gosier et les amygdales en y ajoutant du nitre. Ils font prendre la décoction de la graine, bouillie seule ou avec des lentilles et des mauves, pour lâcher le ventre et provoquer le vomissement. On se sert de l'arroche

Malva malope, XIII. Malva malache, I. Malva althæa, sive plistolocia, LIX.

LXXXIV. 21. E contrario in magnis laudibus malva est utraque, et sativa et silvestris. Duo genera earum amplitudine folii discernuntur. Majorem Græci malopen vocant in sativis. Alteram ab emolliendo ventre dictam putant malachen. E silvestribus, cui grande folium et radices albæ, althæa vocatur, ab excellentia effectus : a quibusdam plistolocia. Omne solum, in quo serantur, pinguius faciunt. Huic contra omnes aculeatos ictus efficax vis, præcipue scorpionum, vesparum, similiumque, et muris aranei. Quin et trita cum oleo qualibet earum peruncti ante, vel habentes eas non feriuntur. Folium impositum scorpionibus torporem adfert. Valent et contra venena. Aculeos omnes extrahunt illitæ crudæ cum nitro : potæ vero decoctæ cum radice sua, leporis marini venena restinguunt : et ut quidam dicunt, si vomatur.

De eisdem mira et alia traduntur. Sed maxime, si quotidie quis succi ex qualibet earum sorbeat cyathum dimidium, omnibus morbis cariturum. Ulcera manantia

sauvage pour teindre les cheveux; on l'emploie en médecine comme l'espèce cultivée.

De la mauve malope, 13. De la mauve malache, 1. De la mauve althæa ou plistolocia, 59.

LXXXIV. 21. Au contraire, la mauve cultivée et la mauve sauvage sont toutes deux fort estimées en médecine. Elles comprennent chacune deux variétés qu'on distingue par la grandeur de leurs feuilles. Les Grecs appellent *malope* la grande mauve des jardins; ils donnent à l'autre le nom de *malache*, peut-être, dit-on, parce qu'elle lâche le ventre. Parmi les mauves sauvages, celle qui a les feuilles grandes et les racines blanches, s'appelle *althœa*, à cause de ses effets salutaires; d'autres la nomment *plistolocie*. Les mauves engraissent le sol où elles croissent. La mauve sauvage a une vertu particulière contre les piqûres de toute bête venimeuse, surtout contre celles des scorpions, des guêpes et autres insectes de ce genre, et contre la morsure des musaraignes. Il y a plus: si l'on se frotte de cette plante broyée avec de l'huile, ou si on la porte sur soi, on est à l'abri de ces accidens. Une feuille de cette mauve, jetée sur un scorpion, l'engourdit. Les mauves sont un antidote contre les venins. Appliquées crues, avec du nitre, elles font sortir tous les corps acérés, engagés dans la chair. Bouillies avec leurs racines, elles neutralisent le poison du lièvre marin, pourvu, suivant quelques-uns, que l'on vomisse.

On raconte plusieurs autres propriétés merveilleuses des mauves. La principale, c'est qu'en prenant chaque jour cinq drachmes d'une mauve quelconque, on sera exempt de toute maladie. Les mauves macérées dans

in capite sanant in urina putrefactæ, lichenas et ulcera oris cum melle. Radix decocta, furfures capitis et dentium mobilitates. Ejus, quæ unum caulem habet, radice circa dentem qui doleat pungunt, donec desinat dolor. Eadem strumas et parotidas panosque, addita hominis saliva, purgat citra vulnus. Semen in vino nigro potum a pituita et nauseis liberat. Radix mammarum vitiis occurrit, adalligata in lana nigra. Tussim in lacte cocta, et sorbitionis modo sumpta, quinis diebus emendat. Stomacho inutiles Sextius Niger dicit. Olympias Thebana, abortivas esse cum adipe anseris : aliqui purgari feminas, foliis earum manus plenæ mensura in oleo et vino sumptis. Utique constat parturientes foliis substratis celerius solvi : protinus a partu revocandum, ne vulva sequatur.

Dant et succum bibendum parturientibus jejunis, in vino decoctæ hemina. Quin et semen adalligant brachio, genitale non continentium. Adeoque eæ Veneri nascuntur, ut semen unicaulis aspersum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat : itemque tres radices juxta adalligatas :

l'urine guérissent les ulcères humides de la tête; avec du miel, elles guérissent les ulcères de la bouche et les dartres vives. La décoction des racines fait tomber le son de la tête, et affermit les dents ébranlées. La racine de la mauve à une seule tige, est bonne pour le mal de dents, si l'on pique avec cette racine les environs de la dent malade, jusqu'à ce que la douleur cesse. La même racine, appliquée avec de la salive, résout les écrouelles, les parotides et les phlegmons, sans les entamer. La graine de mauve, prise dans du vin noir, chasse la pituite et dissipe les maux de cœur. La racine, appliquée avec de la laine noire sur les mamelles, prévient les maladies auxquelles elles sont sujettes. Cuite dans du lait et prise en guise de potage, pendant cinq jours, elle guérit la toux. Sextius Niger prétend que les mauves sont nuisibles à l'estomac. Olympias de Thèbes assure, qu'appliquées avec de la graisse d'oie, elles causent l'avortement. D'autres disent que si une femme prend une poignée de feuilles de mauves, avec de l'huile et du vin, elle provoquera l'écoulement périodique. Du moins est-il certain que si l'on met de ces feuilles sous une femme en travail, elle sera plus tôt délivrée; mais il faut avoir soin de les ôter aussitôt après l'accouchement, si l'on ne veut pas qu'il soit suivi d'une chute de matrice.

On fait prendre aussi à jeun, aux femmes qui sont en travail, une hémine de décoction de mauves dans du vin. On ordonne aux hommes attaqués de la gonorrhée, de porter de la graine de mauve attachée au bras. Enfin les mauves sont tellement propres à l'amour, que, selon Xénocrate, si une femme se frotte les parties naturelles avec la graine de la mauve à une seule tige, elle sera infiniment plus avide de plaisir. Trois racines, at-

tenesmo et dysentericis utilissime infundi : item sedis vitiis, vel si foveantur. Melancholicis quoque succus datur cyathis ternis tepidus : et insanientibus, quaternis. Decoctæ comitialibus heminæ succi. His et calculosis, et inflatione, et torminibus, aut opisthotonico laborantibus, tepidus illinitur. Et sacris ignibus, et ambustis, decocta in oleum folia imponuntur : et ad vulnerum impetus cruda cum pane. Succus decoctæ nervis prodest, et vesicæ, et intestinorum rosionibus. Vulvas et cibo et infusione emollit in oleo : succus decoctæ pori meatus suaves facit.

Althææ in omnibus supra dictis efficacior radix : præcipue convulsis ruptisque. Cocta in aqua alvum sistit. Ex vino albo strumas, et parotidas, et mammarum inflammationes, et panos in vino folia decocta et illita tollunt. Eadem arida in lacte decocta, quamlibet perniciosæ tussi citissime medentur. Hippocrates vulneratis, sitientibusque defectu sanguinis, radicis decoctæ succum bibendum dedit : et ipsam vulneribus cum melle et resina : item contusis, luxatis, tumentibus, et musculis, nervis, articulis imposuit : et asthmaticis ac dysentericis

tachées auprès des mêmes parties, produisent un effet analogue. Xénocrate ajoute que les lavemens de mauve sont très-bons pour le ténesme et la dysenterie, et aussi pour les maladies du fondement ; dans ce dernier cas, les fomentations seules sont très-salutaires. On donne le suc de la mauve, à la dose de trois cyathes, tiède, aux mélancoliques, et à la dose de quatre cyathes aux maniaques. On prescrit une hémine de la décoction aux épileptiques. On l'emploie tiède et en liniment, pour l'épilepsie, la gravelle, les gonflemens flatueux, les tranchées et l'opisthotone. Les feuilles, bouillies dans l'huile, s'appliquent sur les érysipèles et les brûlures. On les applique, crues avec du pain, pour arrêter les inflammations des plaies. La décoction de mauve est bonne aux nerfs, à la vessie, et pour les tranchées des intestins. Prise en nourriture ou en lavemens, elle ramollit la matrice. La décoction de cette même plante, prise en breuvage, procure une transpiration d'une agréable odeur.

La racine d'*althœa* a encore plus de vertu dans tous les cas précités, et spécialement pour les spasmes et les ruptures. Bouillie dans de l'eau, elle resserre le ventre. Ses feuilles, bouillies dans du vin blanc, et appliquées en cataplasme, dissipent les écrouelles, les parotides, les enflures des mamelles et les phlegmons. Sèches et bouillies dans du lait, elles guérissent très-promptement les toux du plus mauvais caractère. Hippocrate faisait boire la décoction de la racine aux blessés qui éprouvaient cette soif qui suit une perte excessive de sang. Il appliquait la racine même avec du miel et de la résine sur les plaies, les contusions, les luxations, les enflures, et sur les muscles, les nerfs et les articulations. Il la fai-

in vino bibendum dedit. Mirum, aquam radice ea addita addensari sub dio, atque lactescere. Efficacior autem, quo recentior.

De lapatho silvestri, sive oxalide, sive lapatho cantherino, sive rumice, I. De hydrolapatho, II. De hippolapatho, VI. De oxylapatho, IV.

LXXXV. Nec lapathum dissimiles effectus habet. Est autem et silvestre, quod alii oxalidem appellant, sapore proximum, foliis acutis, colore betæ candidæ, radice minima : nostri vero rumicem, alii lapathum cantherinum, ad strumas cum axungia efficacissimum. Est et alterum genus fere, oxylapathon vocant, sativo idem similius, et acutiora habet folia ac rubriora, non nisi in palustribus nascens. Sunt qui hydrolapathon tradunt in aqua natum. Est et aliud hippolapathon, majus sativo, candidiusque, ac spissius. Silvestria scorpionum ictibus medentur, et ferire prohibent habentes. Radix aceto decocta, si colluatur succus, dentibus auxiliatur : si vero bibatur, morbo regio. Semen stomachi inextricabilia vitia sanat.

Hippolapathi radices privatim ungues scabros detrahunt. Dysentericos semen duabus drachmis in vino

sait prendre dans du vin aux asthmatiques et aux dysentériques. Un effet singulier de cette racine, c'est que son infusion dans de l'eau exposée à l'air prend la consistance et la couleur du lait. Au reste, plus cette racine est fraîche, plus elle a de vertu.

Du lapathum sauvage ou oxalide, autrement lapathum cantherinum ou rumex, 1. De l'hydrolapathum, 2. De l'hippolapathum, 6. De l'oxylapathum, 4.

LXXXV. Le *lapathum* a presque les mêmes propriétés. Il y a un lapathum sauvage que quelques auteurs grecs appellent *oxalis* et les Latins *rumex*, ou lapathum *cantherinum*. Son goût approche de celui du lapathum cultivé; ses feuilles sont pointues; sa couleur est celle de la bette blanche; sa racine est fort petite. Cette plante, avec de l'axonge, est excellente pour les écrouelles. Il y a un autre lapathum sauvage, appelé *oxylapathum*, qui ressemble davantage à l'espèce cultivée, mais qui a les feuilles plus aiguës et plus rouges. Il ne croît que dans les endroits marécageux. Quelques-uns font mention de l'*hydrolapathum*, qui croît dans l'eau. Il y a aussi l'*hippolapathum*, qui est plus grand que celui des jardins, et dont les feuilles sont plus blanches et plus serrées. Toutes ces espèces ont une vertu singulière contre les piqûres des scorpions; il suffit d'en porter sur soi pour être à l'abri de ces accidens. La décoction de leur racine dans du vinaigre soulage le mal de dents, si l'on s'en lave la bouche. Prise en potion, elle est bonne pour la jaunisse. La graine guérit les maux d'estomac les plus opiniâtres.

La racine de l'hippolapathum a les propriétés de faire tomber les ongles malades. La graine, prise dans du vin

potum liberat. Oxylapathi semen lotum in aqua cælesti, sanguinem rejicientibus adjecta acacia lentis magnitudine prodest. Præstantissimos pastillos faciunt ex foliis et radice, addito nitro et thure exiguo. In usu aceto diluunt.

De lapatho sativo, XXI. De bulapatho, I.

LXXXVI. Sed sativum in epiphoris oculorum illinunt frontibus. Radice lichenas et lepras curant. In vino vero decocta, strumas, et parotidas, et calculos : pota vino et lienes illita, cœliacos æque, et dysentericos, et tenesmos. Ad eademque omnia efficacius jus lapathi : et ructus facit, et urinam ciet, et caliginem oculorum discutit : item pruritum corporis, in solia balinearum additum, aut prius ipsum illitum sine oleo. Firmat et commanducata radix dentes. Eadem decocta cum vino, sistit alvum : folia solvunt. Adjecit Solon (ne quid omittamus) bulapathon, radicis tantum altitudine differens, et erga dysentericos effectu, potæ ex vino.

De sinapi : genera III. Medicinæ XLIV.

LXXXVII. 22. Sinapi, cujus in sativis tria genera diximus, Pythagoras principatum habere ex his, quorum

à la dose de deux drachmes, guérit la dysenterie. La graine de l'*oxylapathum*, lavée dans l'eau de pluie, est un bon remède contre l'hémoptysie, si on y ajoute de l'acacia, à peu près la grosseur d'une lentille. On fait d'excellens trochisques avec la racine de cette plante, en y ajoutant du nitre et un peu d'encens. Si l'on veut en faire usage, on les délaie dans du vinaigre.

Lapathum cultivé, 21. Du bulapathum, 1.

LXXXVI. Quant au lapathum cultivé, on l'applique sur le front pour les fluxions des yeux. Sa racine guérit les dartres et la lèpre. Bouillie dans du vin, elle est bonne pour les écrouelles, les parotides et la gravelle. Prise dans du vin, comme boisson, elle guérit le flux de ventre, la dysenterie et le ténesme; prise de cette même manière, ou appliquée à l'extérieur, elle dissipe les obstructions de la rate. Dans tous ces cas, le suc de la plante est encore plus efficace. Il provoque l'éructation, il pousse les urines et éclaircit la vue. Si l'on en mêle dans l'eau des bains, ou si l'on s'en frotte sans huile avant d'y entrer, il fait cesser les démangeaisons. La racine mâchée affermit les dents ; sa décoction dans du vin resserre le ventre, et la décoction des feuilles le relâche. Enfin, pour ne rien omettre, Solon parle d'une plante qu'il appelle *bulapathum*, et qui ne diffère des autres espèces que par la longueur de sa racine; elle est utile dans la dyssenterie, si on la prend avec du vin.

Trois espèces de moutarde; remèdes, 44.

LXXXVII. 22. En traitant des plantes potagères, nous avons mentionné trois espèces de moutarde. Cette

sublime vis feratur, judicavit, quoniam non aliud magis in nares et cerebrum penetret. Ad serpentium ictus et scorpionum tritum cum aceto illinitur. Fungorum venena discutit. Contra pituitam tenetur in ore, donec liquescat, aut gargarizatur cum aqua mulsa. Ad dentium dolorem manditur : ad uvam gargarizatur cum aceto et melle. Stomacho utilissimum contra omnia vitia, pulmonibusque. Exscreationes faciles facit in cibo sumptum : datur et suspiriosis. Item comitialibus tædiis cum succo cucumerum. Sensus, atque sternutamentis caput purgat, alvum mollit, menstrua et urinam ciet. Hydropicis imponitur, cum fico et cumino tusum ternis partibus.

Comitiali morbo, et vulvarum conversione suffocatas excitat odore, aceto mixto : item lethargicos. Adjicitur tordylion. Est autem id semen ex seseli. Et si vehementior somnus lethargicos premat, cruribus aut etiam capiti illinitur cum fico ex aceto. Veteres dolores thoracis, lumborum, coxendicum, humerorum, et in quacumque parte corporis ex alto vitia extrahenda sunt, illitum caustica vi emendat, pustulas faciendo. At in magna duritia sine fico impositum : vel si vehementior ustio timeatur, per duplices pannos. Utuntur ad alopecias

graine, selon Pythagore, est la plus subtile de toutes, et la plus pénétrante; il n'y en a point, en effet, qui monte avec autant de force au nez et au cerveau. Broyée et appliquée avec du vinaigre, elle est utile contre la morsure des serpens et la piqûre des scorpions. Elle neutralise le poison des champignons vénéneux. Pour évacuer les flegmes, on la tient dans la bouche jusqu'à ce qu'elle se fonde, ou bien l'on s'en gargarise avec de l'eau miellée. On la mâche pour le mal de dents; on s'en gargarise avec du vinaigre et du miel dans les affections de la luette. Elle est excellente pour toutes les maladies de l'estomac et du poumon. Prise avec la nourriture ordinaire, elle excite l'expectoration; elle est bonne aux asthmatiques. On la donne dans les dégoûts, aux épileptiques, avec du suc de concombre. Elle fait éternuer, et, par ce moyen, purge les sens et le cerveau, lâche le ventre, provoque l'urine et les menstrues. On l'applique sur le ventre des hydropiques avec des figues et du cumin, chaque ingrédient pris à quantité égale.

La moutarde, mêlée au vinaigre, fait revenir par son odeur les épileptiques, les femmes qui ont des suffocations de matrice et les léthargiques. On y ajoute le *tordylion*, c'est-à-dire la graine du *seseli*. Si la léthargie est profonde, on met la moutarde sur les jambes, et même sur la tête, avec des figues et du vinaigre. Appliquée avec des figues, elle est d'un grand secours pour les douleurs chroniques de la poitrine, des lombes, des hanches, des épaules et de toutes les parties où il y a des humeurs qu'il faut attirer au dehors; ce qu'elle fait par sa qualité caustique, en excitant des ampoules sur la peau. Si la peau est trop dure, on applique la moutarde seule; si l'on craint qu'elle opère avec trop de

cum rubrica, psoras, lepras, phthiriases, lichenas, opisthotonicos. Inungunt quoque scabras genas, aut caligantes oculos cum melle. Succusque tribus modis exprimitur in fictili, calescitque in eo sole modice. Exit et e cauliculo succus lacteus, qui ita quum induruit, dentium dolori medetur. Semen ac radix quum immaduere musto, conteruntur, manusque plenæ mensura sorbentur ad firmandas fauces, stomachum, oculos, caput, sensusque omnes: mulierum etiam lassitudines, saluberrimæ genere medicinæ. Calculos quoque discutit potum in aceto. Illinitur et livoribus sugillatisque cum melle et adipe anserino, aut cera cypria. Fit et oleum ex eo semine madefacto in oleo expressoque, quo utuntur ad nervorum rigores, lumborumque et coxendicum perfrictiones.

De adarca, XLVIII.

LXXXVIII. Sinapis naturam effectusque eosdem habere traditur adarca, inter silvas tacta, in cortice calamorum sub ipsa coma nascens.

De marrubio sive prasio, sive linostropho, sive philopæde, sive philochare, XXIX.

LXXXIX. Marrubium plerique inter primas herbas

causticité, on l'enveloppe d'un double linge. On l'emploie, avec de la terre rouge, pour l'alopécie, la gale ,la lèpre, la maladie pédiculaire, les dartres et l'opisthotone. On en frotte avec du miel les efflorescences des paupières et les yeux obscurcis. Le suc de moutarde se recueille de trois manières ; on le reçoit dans un pot de terre, et on l'y laisse ensuite s'échauffer un peu au soleil. On tire aussi de la tige de la plante un suc laiteux, qui, une fois épaissi, est un bon remède contre le mal de dents. On broie ensemble la graine et la racine de moutarde qu'on a laissé tremper dans du moût : cette préparation, si l'on en prend plein le creux de la main, est une excellente recette pour fortifier le gosier, l'estomac, les yeux, la tête et les sens, et pour guérir les lassitudes des femmes. La graine de moutarde, prise en breuvage avec du vinaigre, brise les pierres des reins et de la vessie. On l'applique sur les meurtrissures et les contusions, avec de la graisse d'oie ou de la cire de Cypre. On en fait une huile qu'on tire par expression, après avoir fait tremper la graine de moutarde dans l'huile ordinaire. Cette huile s'emploie pour les raideurs des nerfs et les douleurs des lombes et des hanches.

De l'adarca, 48.

LXXXVIII. L'*adarca*, dont nous n'avons dit qu'un mot en parlant des arbres forestiers, et qui croît sur les roseaux, au dessous de leur tête, est, dit-on, de la nature de la moutarde, et produit les mêmes effets.

Du marrube ou prasion, autrement linostrophon, philopaïs ou philocharès, 29.

LXXXIX. La plupart des médecins vantent le *marrube*

commendavere, quod Græci prasion vocant, alii linostrophon, nonnulli philopæda, aut philochares, notius quam ut indicandum sit. Hujus folia semenque contrita prosunt contra serpentes, pectorum et lateris dolores, tussim veterem. Et iis qui sanguinem rejecerint, eximie utile, scopis ejus cum panico aqua decoctis, ut asperitas succi mitigetur. Imponitur strumis cum adipe. Sunt qui viridis semen, quantum duobus digitis capiant, cum farris pugillo decoctum, addito exiguo olei et salis, sorberi jejunis ad tussim jubeant. Alii nihil comparant in eadem causa marrubii et feniculi succis ad sextarios ternos expressis, decoctisque ad sextarios duos, tum addito mellis sextario, rursus decocto ad sextarios duos, si cochlearii mensura in die sorbeatur in aquæ cyatho. Et virilium vitiis tusum cum melle mire prodest. Lichenas purgat ex aceto. Ruptis, convulsis, spasticis nervis salutare. Potum alvum solvit cum sale et aceto. Item menstrua et secundas mulierum. Arida farina cum melle ad tussim siccam efficacissima est. Item ad gangrænas, et pterygia.

Succus vero auriculis, et naribus, et morbo regio, minuendæque bili cum melle prodest. Item contra venena inter pauca potens. Ipsa herba stomachum et

comme une des plantes les plus utiles; quelques auteurs grecs l'appellent *prasion*, d'autres *linostrophon*, d'autres *philopaïs* ou *philocharès*. Le marrube est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une description. Sa graine et ses feuilles, pilées, sont bonnes contre la morsure des serpens, les douleurs des côtés et de la poitrine, et les toux invétérées. Le marrube est excellent pour l'hémoptysie; dans ce dernier cas, on en fait bouillir les rameaux avec du panis, pour adoucir l'âcreté de son suc. Appliqué avec de la graisse, il guérit les écrouelles. Quelques-uns font prendre à jeun, pour la toux, la décoction d'une pincée de marrube vert, et d'une pincée de froment, avec un peu d'huile et de sel. D'autres prétendent que, pour la toux, rien n'est plus efficace que le marrube et le fenouil; on fait bouillir trois setiers du suc de ces plantes jusqu'à diminution d'un tiers; alors on y ajoute un setier de miel, et l'on fait bouillir de nouveau, jusqu'à réduction des deux tiers de la quantité première. On doit prendre chaque jour une cuillerée de cette décoction dans un verre d'eau. Le marrube broyé, et appliqué avec du miel, est excellent pour les maladies des parties génitales; avec du vinaigre, il guérit les dartres. Il convient pour les ruptures, les spasmes et les contractions nerveuses. En potion avec du sel et du vinaigre, il lâche le ventre, pousse les règles et l'arrière-faix. La poudre de marrube sec, incorporée dans du miel, est singulièrement efficace pour la toux sèche, comme aussi pour la gangrène et les excroissances qui surviennent autour des ongles.

Le suc de marrube est bon avec du miel pour les maladies des oreilles et du nez, pour la jaunisse, et pour atténuer la bile. C'est encore un des meilleurs contre-

exscreationes pectoris purgat, cum iride et melle. Urinam ciet: cavenda tamen exulceratæ vesicæ, et renum vitiis. Dicitur succus et claritatem oculorum adjuvare. Castor marrubii duo genera tradit: nigrum, et quod magis probat, candidum. In ovum inane succum addit is, ipsumque ovum infundit melle æquis portionibus, tepefactum: vomicas rumpere, purgare, persanare promittens: illitis etiam vulneribus a cane factis tuso cum axungia veteri.

De serpyllo, XVIII.

XC. Serpyllum a serpendo putant dictum: quod in silvestri evenit, in petris maxime. Sativum non serpit, sed ad palmæ altitudinem increscit. Pinguius voluntarium, et candidioribus foliis ramisque, adversus serpentes efficax, maxime cenchrin, et scolopendras terrestres ac marinas, et scorpiones, decoctis ex vino ramis foliisque. Fugat et odore omnes, si uratur. Et contra marinorum venena præcipue valet. Capitis doloribus decoctum in aceto illinitur temporibus ac fronti cum rosaceo. Item phreneticis, lethargicis: contra tormina, et urinæ difficultates, anginas, vomitiones, drachmis quatuor datur. Ex aqua bibitur et ad jocinerum desideria. Folia obolis quatuor dantur ad lienem ex aceto.

poisons. La plante même, prise avec de l'iris et du miel, excite l'expectoration, et purge l'estomac et la poitrine. Elle provoque l'urine; mais il faut s'en abstenir, s'il y a ulcération de la vessie, ou si les reins sont attaqués. Le suc de marrube éclaircit, dit-on, la vue. Castor distingue deux espèces de marrube, le noir et le blanc : il préfère le dernier. Il ordonne de remplir une coque d'œuf de suc de marrube, de mêler ce suc avec l'œuf tiré de la coque, et de le faire chauffer légèrement avec égale quantité de miel; ce remède, assure-t-il, fait aboutir, nettoie et guérit parfaitement les abcès internes. Le marrube pilé, et appliqué avec du vieux oing, guérit aussi les morsures des chiens.

Du serpyllum, 18.

XC. Le *serpyllum* a été ainsi nommé, dit-on, parce qu'il rampe à terre : c'est ce qu'on remarque en effet dans l'espèce sauvage, surtout si elle croît dans les terrains pierreux. Le serpolet cultivé n'est pas une plante rampante; il s'élève même à la hauteur d'un palme. Le serpolet sauvage est mieux nourri; il a les feuilles et les rameaux plus blancs; la décoction de ces parties, dans du vin, est salutaire contre la morsure des serpens, en particulier du cenchris, contre les scolopendres terrestres et marines, et contre la piqûre des scorpions. L'odeur seule de la plante brûlée chasse tous ces animaux venimeux : mais le serpolet est surtout excellent contre le venin des animaux marins. Bouilli dans du vinaigre, il s'applique sur les tempes et le front; avec de l'huile rosat, pour les douleurs de tête, et aussi pour la frénésie et la léthargie. On le donne, à la dose de quatre drachmes, contre les tranchées, la strangurie,

Ad cruentas exscreationes teritur in cyathis duobus aceti et mellis.

De sisymbrio, sive thymbræo, XXIII.

XCI. Sisymbrium silvestre a quibusdam thymbræum appellatum, pedali non amplius altitudine. Quod in riguis nascitur, simile nasturtio est. Utrumque efficax adversus aculeata animalia, ut crabrones et similia. Quod in sicco ortum, odoratum est, et inseritur coronis, angustiore folio. Sedant utraque capitis dolorem: item epiphoras, ut Philinus tradit. Alii panem addunt: alii per se decoquunt in vino. Sanat et epinyctidas, cutisque vitia in facie mulierum intra quartum diem noctibus impositum, diebusque detractum. Vomitiones, singultus, tormina, stomachi dissolutiones cohibet, sive in cibo sumptum, sive succo potum. Non edendum gravidis, nisi mortuo conceptu. Quippe etiam impositum ejicit. Movet urinam cum vino potum: silvestre et calculos. Quos vigilare opus sit, excitat infusum capiti cum aceto.

l'esquinancie et le vomissement. On le prend dans de l'eau pour les maladies du foie. On prescrit ses feuilles, à la dose de quatre oboles dans du vinaigre, pour les obstructions de la rate. Broyé et pris dans deux cyathes de vinaigre et de miel, il est bon pour l'hémoptysie.

Du sisymbrium ou thymbræon, 23.

XCI. Le *sisymbrium* sauvage, que quelques auteurs appellent *thymbræum*, n'a pas plus d'un pied de haut. Le sisymbrium aquatique est semblable au cresson. L'un et l'autre sont efficaces contre les piqûres des frelons, et autres insectes de ce genre. Le sisymbrium terrestre a les feuilles plus étroites que l'autre : il est odorant; aussi l'emploie-t-on dans les couronnes. Tous deux apaisent les douleurs de tête, et, suivant Philinus, dissipent les fluxions; quelques-uns y ajoutent du pain, d'autres le font cuire seul dans du vin. Le sisymbrium, appliqué de nuit et ôté le matin, fait disparaître en quatre jours les taches de la peau des femmes et les épinyctides. Cette plante, prise avec les alimens, ou seulement son suc en breuvage, arrête les vomissemens, le cours de ventre, le hoquet, et apaise les tranchées. Toutefois les femmes enceintes doivent s'abstenir d'en manger, à moins que le fœtus ne soit mort dans la matrice; en effet, par sa seule application, elle le fait sortir. Prise dans du vin, elle provoque l'urine; l'espèce sauvage expulse même les graviers de la vessie. En cataplasme sur la tête, avec du vinaigre, elle empêche de dormir ceux qui ont besoin de veiller.

De lini semine, xxx.

XCII. Lini semen cum aliis quidem in usu est : et per se mulierum cutis vitia emendat in facie. Oculorum aciem succo adjuvat. Epiphoras cum thure et aqua, aut cum myrrha ac vino sedat : parotidas cum melle, aut adipe, aut cera : stomachi solutiones inspersum polentæ modo : anginas in aqua et oleo decoctum, et cum aneso illitum. Torretur, ut alvum sistat. Cœliacis, et dysentericis imponitur ex aceto. Ad jocineris dolores estur cum uva passa. Ad phthisin utilissime e semine fiunt ecligmata. Musculorum, nervorum, articulorum, cervicum duritias, cerebri membranas mitigat farina seminis, nitro aut sale, aut cinere additis. Eadem cum fico idem concoquit ac maturat. Cum radice vero cucumeris silvestris extrahit quæcumque corpori inhæreant. Sic et fracta ossa. Serpere ulcus in vino decocta prohibet, eruptiones pituitæ cum melle. Emendat ungues scabros cum pari modo nasturtii : testium vitia et ramices cum resina et myrrha : et gangrænas ex aqua. Stomachi dolores cum feno græco sextariis utriusque decoctis in aqua mulsa. Intestinorum et thoracis perniciosa vitia, clystere in oleo, aut melle.

De la graine de lin, 30.

XCII. La graine de lin s'emploie en médecine avec d'autres médicamens ; seule, elle efface les taches du visage des femmes. Son suc éclaircit la vue. Appliquée avec de l'eau et de l'encens, ou avec de la myrrhe et du vin, elle dissipe les fluxions ; avec du miel, ou de la graisse, ou de la cire, elle résout les parotides ; employée en poudre comme de la farine, elle apaise le flux de ventre; bouillie dans de l'eau et de l'huile, et appliquée avec de l'aneth, elle guérit les esquinancies; rôtie, elle arrête le cours de ventre. Elle s'applique avec du vinaigre pour la diarrhée et la dysenterie. On la mange avec des raisins secs pour les douleurs du foie. On en fait des loochs qui sont très-bons pour la phthisie. La farine de cette graine, en y ajoutant du nitre, du sel ou de la cendre, ramollit les duretés des muscles, des nerfs, des articulations, des vertèbres du cou, et diminue la tension excessive des membranes du cerveau ; avec des figues, elle mûrit et fait aboutir les abcès. Appliquée avec la racine du concombre sauvage, elle fait sortir des plaies les corps étrangers, et même les esquilles des os fracturés. Cuite dans du vin, elle arrête les progrès des ulcères rongeans, et, avec du miel, les éruptions de la pituite. Avec égale quantité de cresson, elle corrige les inégalités des ongles malades ; avec de la résine et de la myrrhe, elle guérit les maux des testicules et les hernies, et, avec de l'eau, les gangrènes. La graine de lin bouillie dans de l'eau miellée, avec quantité égale de fenu-grec, apaise les douleurs d'estomac ; en lavement avec de l'huile et du miel, elle est très-salutaire pour les maladies de la poitrine et des intestins.

De blito, VI.

XCIII. Blitum iners videtur ac sine sapore, aut acrimonia ulla. Unde convicium feminis apud Menandrum faciunt mariti. Stomacho inutile est. Ventrem adeo turbat, ut choleram faciat aliquibus. Dicitur tamen adversus scorpiones potum e vino prodesse, et clavis pedum illini : item lienibus, et temporum dolori, ex oleo. Hippocrates menstrua sisti eo cibo putat.

De meo : de athamantico, VII.

XCIV. 23. Meum in Italia non nisi a medicis seritur, et iis admodum paucis. Duo genera ejus. Nobilius athamanticum vocant, illi tamquam ab Athamante inventum, hi quoniam laudatissimum in Athamante reperiatur ; foliis aneso simile, et caule aliquando bicubitali, radicibus multis, obliquis, nigris, quibusdam altissimis : minus rufum, quam illud alterum. Ciet urinam in aqua potum, radice trita vel decocta. Inflationes stomachi mire discutit. Item tormina, et vesicæ vitia : vulvarumque articulis cum melle, infantibus cum apio illitum imo ventri urinas movet.

De la blette, 6.

XCIII. La blette est une herbe inerte, sans goût et sans force; aussi Ménandre nous fait voir des maris qui, pour se moquer de leurs femmes, les appellent du nom de cette plante. La blette est contraire à l'estomac; elle le dérange même au point de causer quelquefois un flux de bile. On dit cependant que, prise dans du vin, elle est bonne contre la piqûre des scorpions; et que, appliquée à l'extérieur, elle guérit les cors aux pieds, et, avec de l'huile, les obstructions de la rate et les douleurs des tempes. Hippocrate croit qu'elle arrête l'écoulement périodique des femmes qui en mangent.

Du meum; du meum athamantique, 7.

XCIV. 23. Le *meum* n'est cultivé en Italie que par les médecins; encore ne l'est-il que par un très-petit nombre. Il y en a deux espèces : le meilleur est appelé athamantique, soit pour avoir été découvert par Athamas, soit parce que le plus estimé se trouve sur le mont Athamas. Ses feuilles ressemblent à celles de l'aneth; sa tige a quelquefois deux coudées de haut. Ses racines sont nombreuses, noirâtres, et quelques-unes s'enfoncent très-profondément en terre. Cette espèce est moins rousse que l'autre. Sa racine pilée ou bouillie, prise dans de l'eau, provoque les urines. Le *meum* dissipe avec une facilité étonnante les gonflemens d'estomac. Il est très-bon pour les tranchées et les maladies de la vessie. Appliqué sur la matrice avec du miel, et sur le bas-ventre des enfans avec de l'ache, il fait uriner.

De feniculo, XXII.

XCV. Feniculum nobilitavere serpentes gustatu, ut diximus, senectam exuendo, oculorumque aciem succo ejus reficiendo : unde intellectum est, hominum quoque caliginem præcipue eo levari. Colligitur hic caule turgescente, et in sole siccatur, inungiturque ex melle. Ubique hoc est. Laudatissimus in Iberia e lacrymis fit, et e semine recenti. Fit et e radicibus prima germinatione incisis.

De hippomarathro, sive myrsineo, V.

XCVI. Est et in hoc genere silvestre, quod alii hippomarathron, alii myrsineum vocant, foliis majoribus, gustu acriore, procerius, brachiali crassitudine, radice candida. Nascitur in calidis, sed saxosis. Diocles et aliud hippomarathri genus tradit, longo et angusto folio, semine coriandri. Medicinæ in sativo, ad scorpionum ictus et serpentium, semine in vino poto. Succus et auribus instillatur, vermiculosque in his necat. Ipsum condimentis prope omnibus inseritur : oxyporis etiam aptissime. Quin et panis crustis subditur. Semen stomachum dissolutum adstringit, vel in febribus sumptum. Nauseam ex aqua tritum sedat. Pulmonibus et jocineribus laudatissimum. Ventrem sistit, quum modice sumitur, urinam ciet, et tormina mitigat decoctum, la-

Du fenouil, 22.

XCV. Les serpens ont rendu le fenouil célèbre; nous avons dit ailleurs qu'ils mangeaient de cette herbe pour quitter leur vieille peau, et qu'ils s'éclaircissaient la vue avec son suc : d'où l'on a jugé que ce même suc pouvait être aussi utile à la vue de l'homme. On le recueille lorsque la tige commence à pousser des bourgeons. On le fait sécher au soleil, et on l'applique avec du miel. Il se prépare partout, mais le meilleur est celui d'Ibérie, qui sort lui-même de la tige et de la graine fraîche. On en tire aussi de la racine, que l'on incise vers le temps de la germination.

De l'hippomarathron ou myrsineum, 5.

XCVI. Le fenouil sauvage, appelé par quelques-uns *hippomarathron*, et par d'autres *myrsineum*, a les feuilles plus grandes et le goût plus âcre; il est aussi plus haut, de la grosseur du bras, et il a la racine blanche. Il croît dans les endroits chauds et pierreux. Dioclès parle d'une autre espèce d'hippomarathron qui a la feuille longue et étroite, et la graine semblable à celle de la coriandre. Quant aux remèdes que fournit le fenouil des jardins, nous dirons d'abord que sa graine prise dans du vin est bonne contre les piqûres des scorpions et les morsures des serpens. Son suc, injecté dans les oreilles, fait périr les vers qui s'y engendrent. On met du fenouil dans presque tous les ragoûts, et principalement dans les sauces au vinaigre. On en met sous les pains qu'on fait cuire. La graine resserre l'estomac relâché, même étant prise dans la fièvre. Pilée et bue dans de l'eau, elle dissipe les nausées. Elle est très-estimée pour le

ctisque defectu potum mammas replet. Radix cum ptisana sumpta renes purgat, sive decocto succo, sive semine sumpto. Prodest et hydropicis radix ex vino cocta. Item convulsis. Illinuntur folia tumoribus ardentibus ex aceto. Calculos vesicæ pellunt. Genituræ abundantiam quoquo modo haustum facit. Verendis amicissimum, sive ad fovendum radice cum vino cocta, sive contrita in oleo illitum. Multi tumoribus et sugillatis cum cera illinunt. Et radice in succo vel cum melle contra canis morsum utuntur, et contra multipedam ex vino.

Hippomarathron ad omnia vehementius. Calculos præcipue pellit. Prodest vesicæ cum vino leni, et feminarum menstruis hærentibus. Efficacius in eo semen, quam radix. Modus in utroque, quod duobus digitis tritum additur in potionem. Petrichus, qui Ophiaca scripsit, et Micton, qui Rhizotomumena, adversus serpentes nihil hippomarathro efficacius putavere. Sane et Nicander non in novissimis posuit.

poumon et pour le foie. Prise en petite quantité, elle arrête le cours de ventre et provoque l'urine. Sa décoction apaise les tranchées, et fait revenir abondamment le lait aux nourrices qui l'ont perdu. La racine, prise avec de l'orge mondé, débarrasse les reins; on emploie aussi la décoction de la plante, ou bien de la graine. La racine, cuite dans du vin, est bonne pour l'hydropisie et pour les convulsions. Les feuilles s'appliquent avec du vinaigre sur les tumeurs enflammées. Elles font sortir le gravier de la vessie. De quelque manière qu'on prenne le fenouil, il augmente la liqueur séminale; aussi est-il fort bon pour les parties de la génération, soit qu'on les fomente avec la décoction de la racine bouillie dans du vin, soit qu'on y applique cette racine pilée avec de l'huile. Plusieurs appliquent le fenouil avec de la cire sur les tumeurs et les meurtrissures. On emploie la racine avec le suc de la plante, ou avec du miel, contre la morsure des chiens; et, avec du vin, contre celle du mille-pieds.

L'hippomarathron a plus de force, dans tous les cas, que le fenouil des jardins, et principalement pour faire sortir le gravier de la vessie. Pris avec du vin faible, il est utile pour ce viscère, et pour remédier à la suppression du flux menstruel. La graine a plus de vertu que la racine. On prend une pincée de la poudre de l'une ou de l'autre dans la boisson habituelle. Petrichus, qui a écrit sur les serpens, et Micton, qui a écrit sur les plantes, déclarent que rien n'est plus efficace que l'hippomarathron contre la morsure des serpens. Nicandre le regarde aussi comme un remède excellent dans le même cas.

De cannabi, IX.

XCVII. Cannabis in silvis primum nata est, nigrior foliis, et asperior. Semen ejus extinguere genituram virorum dicitur. Succus ex eo vermiculos aurium, et quodcumque animal intraverit, ejicit, sed cum dolore capitis. Tantaque vis ei est, ut, aquæ infusa, coagulare eam dicatur. Et ideo jumentorum alvo succurrit pota in aqua. Radix contractos articulos emollit in aqua cocta: item podagras, et similes impetus. Ambustis cruda illinitur, sed sæpius mutatur priusquam arescat.

De ferula, VIII.

XCVIII. Ferula semen anetho simile habet. Quæ ab uno caule dividitur in cacumine, femina putatur. Caules eduntur decocti, commendanturque musto ac melle, stomacho utiles. Sin plures sumpti, capitis dolorem faciunt. Radix denarii pondere in vini cyathis duobus, bibitur adversus serpentes. Et ipsa radix imponitur. Sic et torminibus medetur. Ex oleo autem et aceto, contra sudores immodicos, vel in febribus proficit. Succus ferulæ alvum solvit fabæ magnitudine devoratus. E viridi medulla vulvis utilis, et ad omnia ea vitia. Ad sangui-

Du chanvre, 9.

XCVII. Le chanvre est originaire des forêts, où il a les feuilles plus noires et plus rudes. On prétend que sa graine détruit toute vertu génératrice dans l'homme. Son suc fait sortir des oreilles les vers ou les insectes qui s'y seraient introduits, mais non sans causer des maux de tête. Le chanvre a, dit-on, tant de vertu pour coaguler l'eau, qu'il suffit de l'y laisser infuser pour produire cet effet; aussi en fait-on prendre dans de l'eau aux bêtes de somme qui ont le flux de ventre. La décoction de la racine de chanvre ramollit les articulations retirées; elle est bonne encore contre la goutte et les autres maladies de ce genre. On l'applique crue sur les brûlures; mais il faut la changer souvent, pour qu'elle ne sèche pas.

De la férule, 8.

XCVIII. La férule a la graine semblable à celle de l'aneth; celle qui n'a qu'une tige, bifurquée au sommet, passe pour la femelle. Les tiges de la férule se mangent bouillies; elles sont très-bonnes accommodées avec du moût et du miel, et elles fortifient l'estomac; mais mangées avec excès, elles causent des douleurs de tête. La racine se prend à la dose d'une drachme dans deux cyathes de vin, contre la morsure des serpens. On l'applique aussi à l'extérieur. Prise de la manière indiquée, elle guérit les tranchées; avec de l'huile et du vinaigre, elle réprime les sueurs excessives, même durant la fièvre. Le suc de la férule, pris à la grosseur d'une fève, lâche le ventre. Celui qu'on tire de

nem sistendum decem grana seminis bibuntur, in vino trita, vel medulla. Sunt qui comitialibus morbis dandum putant luna quarta, sexta, septima, lingulæ mensura. Natura ferularum muræmis infestissima est: tactæ siquidem ea moriuntur. Castor radicis succum et oculorum claritati conferre multum putavit.

De carduo, sive scolymo, VI.

XCIX. Et de carduorum satu inter hortensia diximus: quapropter et medicinam ex iis non differamus. Silvestrium genera sunt duo, unum fruticosius a terra statim : alterum unicaule crassius. Utrique folia pauca, spinosa, muricatis cacuminibus. Sed alter florem purpureum mittit inter medios aculeos, celeriter canescentem, et abeuntem cum aura : scolymon Græci vocant. Hic antequam floreat contusus atque expressus, illito succo alopecias replet. Radix cujuscumque ex aqua decocta potoribus sitim facere narratur. Stomachum corroborat : et vulvis (si credimus) etiam conferre aliquid traditur, ut mares gignantur. Ita enim Chæreas Atheniensis scripsit, et Glaucias, qui circa carduos diligentissimus videtur. Mastiche cardui odorem commendat oris.

la moelle fraîche est utile pour la matrice et pour tous les cas précités. Dix grains de la semence de férule, pilés et pris dans du vin, ou avec de la moelle de la plante, arrêtent les hémorrhagies. Quelques-uns ordonnent, pour l'épilepsie, de prendre une cuillerée de cette graine quand la lune a quatre, ou six, ou sept jours. La férule est si contraire aux murènes, que le seul attouchement de la plante les fait périr. Castor prétend que le suc de la racine est très-bon pour éclaircir la vue.

Du chardon ou scolymos, 6.

XCIX. Nous avons parlé de la culture des chardons en traitant des plantes potagères ; nous indiquerons ici leurs vertus médicales. Il y a deux espèces de chardons sauvages : l'une, immédiatement au sortir de terre, jette plusieurs tiges; l'autre n'en a qu'une, mais elle est plus grosse. L'une et l'autre ont les feuilles piquantes, peu nombreuses, et les têtes garnies de pointes. La dernière espèce, appelée par les Grecs *scolymos*, donne, au milieu de ses piquans, une fleur purpurine, qui bientôt après devient blanche, et se laisse emporter par le vent. Ce chardon, pilé et exprimé avant la floraison, fournit un suc qui est bon pour l'alopécie. On dit que la racine de tous les chardons, bouillie dans l'eau, altère les buveurs. Elle fortifie l'estomac, et même, s'il en faut croire quelques auteurs, dispose les femmes à concevoir des enfans mâles ; du moins c'est le sentiment de Chéreas l'Athénien, et celui de Glaucias, qui paraît avoir le mieux observé les propriétés de ces plantes. Le suc de la racine rend l'haleine agréable.

Theriacæ compositio.

C. 24. Ante discessum ab hortensiis, unam compositionem ex his clarissimam subtexemus, adversus venenata animalia, incisam lapide versibus in limine ædis Æsculapii. Serpylli duum denariorum pondus: opopanacis, et mei, tantumdem singulorum, trifolii pondus denarii: anesi, et feniculi seminis, et ammii, et apii, denariorum senum singulis generibus, ervi farinæ duodecim. Hæc tusa cribrataque vino quam possit excellenti, digeruntur in pastillos, victoriati pondere. Ex his singuli dantur ex vini mixti cyathis ternis. Hac theriaca magnus Antiochus rex adversus omnia venena usus traditur.

Composition de la thériaque.

C. 24. En terminant ce que nous avions à dire sur les plantes des jardins, nous transcrirons ici la formule d'une composition célèbre où elles étaient seules admises. Cette recette, écrite en vers, était gravée sur une pierre à l'entrée du temple d'Esculape. C'est un antidote contre toute espèce de bêtes venimeuses. Prenez du serpolet, de l'opopanax et du meum, deux drachmes de chacun; du trèfle, une drachme; des graines d'anis, de fenouil, d'ammi et d'ache, six drachmes de chacune, et douze drachmes de farine d'orobe. Pilez le tout, passez-le par le tamis, et, avec le meilleur vin que vous pourrez trouver, formez-en des trochisques du poids d'un victoriat. Vous ferez prendre un de ces trochisques après l'avoir délayé dans trois cyathes de vin. On prétend qu'Antiochus-le-Grand se servait de cet antidote contre toutes sortes de poisons.

NOTES

DU LIVRE VINGTIÈME.*

1. — Chap. I, page 2, ligne 6. *Maximum hinc opus naturæ ordiemur, etc.* Le commencement de cet exorde est contraire à la vérité. Pline dit qu'il va parler de la nourriture de l'homme, et que là commence le grand œuvre. Il a donc oublié qu'au livre XVIII il a traité, et d'une manière fort étendue, des céréales (blés et légumes), de l'art de préparer les gruaux, les polentas, le pain, etc.; cette inadvertance est fort singulière. Peut-être Pline avait-il placé le dix-huitième livre après celui-ci, et a-t-il ensuite négligé de corriger cette première phrase, que l'on ne saurait trop s'étonner de voir placée en tête d'un livre dont le sommaire est ainsi conçu : *Continentur medicinæ ex his quæ in hortis servantur.*

2. — Ligne 12. ....*Quod Græci sympathiam (et antipathiam) appellavere.* Pintianus et Poinsinet ajoutent le mot *antipathiam*; mais le père Hardouin n'a pas jugé cette interpolation nécessaire. Nous avons déjà combattu le système des anciens relativement aux antipathies et aux sympathies des corps entre eux.

3. — Ligne 13. *Quibus cuncta constant, etc.* Quelle physique et quelle astronomie! expliquer par l'antipathie l'action de l'eau sur le feu, et l'évaporation de ce fluide par la chaleur du soleil; donner une même cause aux éclipses; attribuer la formation de l'eau à la lune, etc., lorsqu'il eût été si facile de chercher des explications dans les propriétés mêmes de ces corps! Notre auteur n'avait pourtant qu'à se relire pour éviter de tomber si bas, car il a donné ailleurs des explications à peu près raisonnables de quelques-uns de ces phénomènes.

* Toutes les notes des livres XII à XXVII inclusivement sont dues à M. Fée.

4. — Page 2, ligne 16. *Ferrum ad se trahente magnete lapide.* Pline traitera ailleurs de l'aimant. Cf. les livres XXXIV, chap. 42, et XXXVI, chap. 25.

5. — Ligne 17. *Adamantem opum gaudium, infragilem, etc.* Si Pline n'est pas le père de cet absurde préjugé, du moins est-il le seul auteur de l'antiquité qui ait eu la bonhomie de l'adopter.

6. — II, page 4, ligne 3. *Cucumim silvestrem esse diximus, etc.* C'est au livre précédent, chapitre 24, que Pline a fait cette remarque, empruntée à Dioscoride (IV, 154) : Σίκυς ἄγριος τῷ καρπῷ μόνῳ διαφέρει τοῦ ἡμέρου σίκυος· ἐλάσσονα πολλῷ ἔχων, etc. Le concombre sauvage n'est pas un concombre, mais une plante fort différente, qui fait partie du genre *momordica* des botanistes modernes. On peut la ranger dans la synonymie suivante :

קשאור מורד (*cucumis comprimendus*), HEBR. — قثا الحمار (*kitsa alhemâr*), ARAB. ; حنظر, AVICEN., 175. — Σίκυος ἄγριος, THEOPH., *Hist. plant.*, 7, 6, 3, 9 ; Σίκυος ἀγρότερος, NICAND., *Ther.*, v. 867 ; Σίκυς ἄγριος, DIOSC., IV, 154 ; et le suc extrait du fruit, Ἐλατήριον. — *Cucumis silvestris*, PLIN., *loco comm.* ; le suc extractif, et peut-être le fruit[1] lui-même, *Elaterion* ; SCRIBONIUS LARGUS, *Compos.*, 70 ; CELS., V, 12 ; GALEN., *Expl. vox. Hippocr.*, p. 89, etc. ; *Cucumis silvestris asininus*, C. BAUH., *Pin.*, 314 ; *Momordica Elaterium*, L., *Spec. plant.*, 1434. — Le concombre sauvage ou élastique.

7. — Ligne 4. *Ex eo fit medicamentum, etc.* L'*elaterium* n'est pas le suc exprimé de la semence, mais le suc propre du fruit lui-même. Pline, qui nous le dit ailleurs, se contredit ici ; car, d'après le sens de la phrase citée, ce ne serait pas du fruit, mais de la graine qu'on aurait retiré l'*elaterion*. Théophraste est tombé dans la même faute, mais Dioscoride ne l'a pas commise ; et Pline, décrivant le procédé suivi pour obtenir l'*elaterion*, ne parle plus que du fruit. Nous conjecturons que notre auteur doit ce qu'il a dit d'inexact à Théophraste, et ce qu'il dit de vrai à Dioscoride ; il a cette fois encore compilé sans discernement.

[1] Cf. la note 8.

8. — Page 4, ligne 5. *Cujus causa, etc.* Cette brusque déhiscence a valu à l'*elaterion* le nom qu'il porte, de ἐλατήρ, dont le primitif est ἐλάω, je pousse. L'étymologie de ce nom nous fait conjecturer que le fruit du concombre sauvage portait autrefois le nom d'*elaterion*, qui sera seul demeuré au suc extractif; autrement on ne comprendrait pas le rapport nominal.

9. — Page 4, ligne 11. *Obscuritates..... sanat, etc.* C'est Dioscoride (IV, 154) qui a dit cela. Il est à remarquer que, chez les anciens, la plupart des antiophthalmiques étaient des médicamens âcres et presque corrosifs, ce qui est en opposition avec les saines doctrines.

10. — Ligne 14. *Radix autem ex aceto.... medetur.* Les diverses parties de cette plante desséchées n'ont que de faibles propriétés. Au reste, Dioscoride (*loco citato*) dit la même chose que Pline. On lit aussi chez Celse: *Fovere oportet spongia, quæ in aquam calidam demittatur, in qua cucumeris silvestris radix decocta sit* (lib. IV, 24); et chez Apulée: *Ad nervorum dolorem, et podagram. Cucumeris silvatici radices in olei cibarii pondo tribus decoques ad tertias, et exinde perunges, sanabuntur* (c. 113, tit. 1). Cf. Marcellus Empiricus (c. 36), Plinius Valerianus (III, 14).

11. — Ligne 15. *Arida cum resina, etc.* Il faut sous-entendre ici *radix*; *arida* pour *siccata*.

12. — Ligne 17. *Parotidas.* Παρωτίς: *Tumores repentinos sub auribus innatos parotidas vocamus* (THEOD., *Priscian.*, I, 8). On donne le nom de parotide (παρὰ, auprès; οὖς, oreille) à l'une des glandes salivaires, la plus volumineuse de toutes, qui remplit une cavité profonde située entre l'apophyse mastoïde, l'os maxillaire inférieur et le conduit auditif externe.

13. — *Panos sanat.* « *Panus dicitur tumor non altus, latus, in quo quiddam simile pustulæ est.* » HARD. Apulée emploie le mot *tumor*, et Dioscoride le mot φῦμα, qui signifie tumeur inflammatoire.

14. — III, page 4, ligne 20. *Elaterio tempestivus est autumno.* L'apparition des fruits n'a lieu que vers la fin de l'été; ils n'ont acquis leur développement complet que dans le mois de septembre (THÉOPH., IX, 10).

15. — *Nec ullum ex medicamentis, etc.* Tous les médicamens sous

forme concrète conservent long-temps l'intégrité de leurs propriétés, mais l'*elaterion* ne les conserve pas plus long-temps qu'une foule d'autres substances gommo-résineuses. Il n'est pas vrai que plus ce médicament est conservé d'années, et meilleur il devient. Il s'altère, au contraire, plutôt qu'il ne s'améliore. On peut s'en servir avec avantage aussitôt que la préparation est terminée.

16. — Page 6, ligne 5. *Et usque ad quinquagesimum, etc.* Ἀλλ' ἄχρι πεντήκοντα ἐτῶν σβέννυσι προσαγόμενον τοὺς λύχνους· αἰτία δὲ τῆς χρονιότητος ἡ ὑγρότης (THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 10).

17. — Ligne 8. *Pallidum ac læve, etc.* Cette observation est juste. Lorsque l'*elaterion* est verdâtre, on a la preuve qu'il contient beaucoup de fécule, et que le suc propre n'y est pas pur. Les phrases qui suivent celle citée en tête de cette note renferment des préjugés indignes même de la réfutation.

18. — Ligne 14. *Similem (cucumim) heliotropio.* Il n'existe aucune ressemblance véritable entre cet héliotrope et le concombre sauvage. Cf. la note 58, au livre XXII.

19. — Ligne 20. *Modus portione vitium, etc.* Il y a exagération dans l'appréciation de l'activité du suc de concombre sauvage. Il en faudrait une dose considérable pour causer la mort; encore est-il peu probable qu'il puisse agir d'une manière aussi funeste.

20. — IV, page 8, ligne 4. *Multi hunc esse apud nos qui, etc.* Cette épithète d'*anguinus* ne se rapporte pas au concombre-élatérion dont nous venons de parler, mais à une espèce particulière. On a désigné le concombre flexueux, *Cucumis flexuosus*, L., *Spec. plant.*, 1437; mais sur quel indice? Cette cucurbitacée est originaire de l'Inde, et il est douteux qu'elle ait été connue à Rome. On ne la cultive en Europe que par curiosité; ses usages sont nuls. D'ailleurs, l'épithète que Pline donne à son *cucumis anguinus* ne permet pas de chercher une plante exotique, mais bien une plante indigène qui puisse croître spontanément partout, *herba erratica*. Or, toutes les espèces des genres *Cucumis* et *Cucurbita*, à l'exception du concombre-élatérion, sont des plantes qui ne se sèment point seules. Il faut donc renoncer à reconnaître la plante dont il s'agit.

21. — Ligne 10. *Purgat eas elaterion, etc.* Tout ce qui suit,

jusqu'à la fin du paragraphe, est puisé chez Dioscoride (IV, 154): Κινεῖ δὲ τὸ ἐλατήριον καὶ ἔμμηνα, καὶ ἔμβρυα κτείνει ἐν προσθέτῳ : *Menses ciet, et partus necat elaterium in pesso subditum* ; Ἐγχυθὲν δὲ μετὰ γάλακτος εἰς τοὺς ῥώθωνας, ἴκτερον ἀποκαθαίρει, etc. : *Cum lacte naribus infusum, icteron pellit.*

22.—Page 8, ligne 11. *Morbo vero regio.* Voyez, à la fin de ce livre, l'explication des principaux termes de médecine qui y sont employés.

23. — V, page 8, ligne 15. *Multi eadem omnia sativis adtribuunt.* Nous avons donné (livre XIX, note 111) la concordance synonymique du concombre cultivé. L'appréciation qu'en font les modernes est peu avantageuse à cette plante. C'est un aliment sain, mais qui ne contient qu'une très-faible quantité de parties nutritives. Les semences sont émulsives, et conséquemment huileuses ; les émulsions qu'on en fait sont tempérantes. La chair du concombre est douée d'une odeur particulière, peu agréable, qui peut se communiquer aux corps gras. Nos dames croient que la pommade de concombre est un excellent cosmétique ; c'est une erreur. On peut, par ce que nous venons d'écrire, apprécier à sa juste valeur tout ce que vient de dire notre auteur des propriétés de cette cucurbitacée.

24. — Ligne 19. *Et dysentericis....* Voici comment Celse caractérise cette affection : *Inter intestinorum mala, tormina esse consueverunt : δυσεντερία græce vocatur. Intus intestina exhulcerantur : ex his cruor manat : isque modo cum stercore aliquo, semper liquido, modo cum quibusdam quasi mucosis excernitur : interdum simul quædam carnosa descendunt. Frequens dejiciendi cupiditas, dolorque in ano est, etc.* (IV, 15). *Semen cucumeris dysentericis ex lacte muliebri acetabuli mensura datum prodest*, dit Plin. Valerianus (IV, 15).

25. — Ligne 20. *Purulenta autem exspuentibus, etc.* L'alliance des semences du cumin à celles du concombre est entièrement en opposition avec les propriétés médicales de ces semences, dont l'une est tempérante, et l'autre vivement excitante.

26. — VI, page 10, ligne 4. *Pepones qui vocantur, refrigerant maxime in cibo, et emolliunt alvum.* Nous avons donné (livre XIX,

note 125) la concordance synonymique de la citrouille ou potiron. C'est mal à propos que Poinsinet a traduit dans ce passage *pepo* par *melon;* le pepon est bien le *Cucurbita maxima,* Duchesn. *Cucurbita Pepo* de Linné. Ce n'est pas sans raison que Pline dit la citrouille légèrement laxative et tempérante. On ne se sert plus de la chair en médecine, les semences seules étaient admises naguère dans la matière médicale. Plin. Valerianus confirme la plupart des assertions de notre auteur, relatives aux propriétés médicales de la citrouille-pepon; quelques-unes d'entre elles ont été puisées dans Dioscoride (II, 164).

27. — Page 10, ligne 7. *Eadem (radix) contrahit vomitiones.* Il serait bon de vérifier si en effet la racine de citrouille-pepon fait vomir. La loi des analogies dispose assez à le penser. Dans les cucurbitacées, la racine ne participe en rien aux propriétés du fruit ou des tiges, et les fruits eux-mêmes offrent de singulières anomalies; il se pourrait donc que Pline eût raison. Dioscoride a dit la même chose : Ἡ δὲ ῥίζα ξηρὰ ποθεῖσα σὺν ὑδρομέλιτι < ὁλκῇ, ἐμέτους κινεῖ.

28. — Ligne 11. *Cortex quoque vomitiones movet, etc.* Cette assertion est fausse.

29. — Ligne 12. *Eadem cum melle et epinyctidas sanant.* Celsus a défini cette affection au livre V, chap. 28. *Voyez* les dernières notes de ce livre, au mot *Epinyctide.*

30. — Ligne 13. *Item millepedæ, etc.* Cf. sur ce reptile, Pline (XXIX, 29), Lucain (IX, 723), Dioscoride (II, 70). Le mot *sepa* vient du grec σηπεῖν, corrompre. On a cru tantôt que c'était un lézard, et tantôt que c'était un serpent; s'il faut s'en rapporter à Pline, et s'arrêter au mot latin *millepedæ,* on sera tenté de désigner un tout autre animal, quelque aptère de la famille des myriapodes. On aura exagéré sans raison les effets dangereux de la morsure de ces insectes. Peut-être aussi n'est-ce autre chose que quelque grosse espèce de chenille.

31. — Ligne 16. *Ipse cucumis odore defectum animi.* Cette assertion est mensongère : l'odeur du concombre est fade et presque nauséeuse. On aura sans doute remarqué combien il y a de désordre dans le texte des chapitres IV-VI. Après avoir longuement parlé du concombre-élatérion aux chapitres II et III, Pline y

revient encore au chapitre IV, et après avoir traité du concombre cultivé au chapitre V, il donne, vers la fin du chapitre VI, le complément de ce qu'il se proposait d'en dire.

32.—VII, page 10, ligne 20. *Cucurbita quoque silvestris invenitur, spongos, etc.* Quelques auteurs écrivent *somphos*. Ce nom d'éponge, donné à cette cucurbitacée, lui vient sans doute de la légèreté de sa pulpe, dont le tissu est fort lâche et comme alvéolaire. C. Bauhin (*Pin.* 214) a décidé, avec quelques autres doctes savans, que le *Cucurbita silvestris* était le *Colocynthis piriformis*, ou *Pepo amarus*, dont les botanistes modernes ont fait une variété du *Cucurbita Pepo*, L. var. *Pyxidaris*, DUCHESN. C'est le *Colocynthis amara*, C. J. Bauhin (II, 230), vulgairement la cougourdette. Il faut avouer que cette désignation est arbitraire. Les fruits sont ovales ou piriformes, beaucoup plus gros que le doigt. On ne trouve point cette cucurbitacée spontanée en Europe; sa pulpe est amère, et loin d'être bonne à l'estomac, elle pourrait provoquer le vomissement. Trop peu de données nous sont fournies par les anciens sur cette plante pour pouvoir espérer de la ramener jamais à une synonymie moderne. Est-ce bien d'ailleurs une cucurbitacée? l'exiguité du fruit ne permet guère de le penser.

33. — VIII, page 12, ligne 4. *Colocynthis vocatur alia, etc.* C'est bien là la coloquinte dont l'amertume est passée en proverbe.

Voici la synonymie qu'on peut attacher à cette plante :

Κολοκυνθὶς, *κολοκύνθα ἀγρία*, *σικύα πικρὰ*, *κολοκύνθα ἀλεξανδρίνη*, DIOSC., IV, 178, et auct. græcor varior.[1].—حنظل, ARAB., *teste* FORKH, *Fl. arab.*, p. 122. — *Colocynthis, cucurbita silvestris quœ minor sativa*, PLIN., *loc. comm.*, et auct. latinor. varior.; *Cucumis Colocynthis*, L., *Spec. plant.*, 1435. — La coloquinte.

[1] Il règne quelque ambiguité dans les expressions dont les Grecs se servent pour caractériser la coloquinte. Dioscoride est le seul qui, en lui donnant l'épithète de *πικρὰ*, la fasse positivement reconnaître.

34.—Page 12, ligne 6. *Herbacea arefacta per se inanit alvum.* La pulpe de coloquinte est un purgatif drastique qui agit avec une grande violence ; son action est redoutable ; tout ce qui a rapport à cette propriété, dans le texte de notre auteur, peut être admis sans discussion.

35. — Ligne 16. *Prœterea, mirum dictu, etc.* Ce préjugé ridicule est indigne d'une réfutation sérieuse.

36. — Ligne 18. *Sativæ quoque rasæ, etc.* C'est là le Σίκυς ἥμερος de Dioscoride (II, 162), dont nous avons parlé au livre précédent. Cf. la note 111 du livre cité. Dioscoride dit aussi que le suc des courges de jardin calme les otites (douleurs d'oreille). Galien (*de Fac. simpl. med.*, 193) assure la même chose. On lit aussi chez Scribonius Largus (*Compos.*, 39) : *Ad auriculæ et tumorem et dolorem sine hulcere, prodest cucurbitæ ramentorum succus tepens per strigilem in foramen auris dolentis infusus.*

37. — Page 14, ligne 4. *Et ignes sacros....* Les médecins modernes ont donné à cette maladie, *ignes sacri,* le nom d'érysipèle, de ἐρύω, j'attire ; πέλας, peau ; c'est une phlegmasie de la peau, caractérisée par la tuméfaction irrégulièrement circonscrite de ce tissu. *Voyez* au vocabulaire de la fin de ce livre, *Ignes sacri.*

38. — *De strigmentis, vel his impositis, vel seminibus. Strigmentis* est ici pour *ramentis*, des râclures, des ratissures : Ὁ δὲ χυλὸς τῶν ξυσμάτων (DIOSC., II, 162). Cf. Plin. Valerian. (IV, 6).

39. — Ligne 7. *Chrysippus medicus damnabat eas in cibis.* Pline, au livre XXIX, dit que Chrysippe avait eu pour disciple Érasistrate. Le scoliaste de Nicandre cite de lui un livre sur les plantes potagères. Il règne beaucoup d'obscurité sur la distinction à faire entre les divers personnages de l'antiquité qui ont porté le nom de Chrysippus, et l'on se flatterait en vain de la dissiper.

Nous ferons remarquer que la défense de Chrysippe de manger la pulpe de la courge, est superflue ; cette pulpe est coriace, insipide et dépourvue de parties assimilables : c'est donc mal à propos que Pline la dit salutaire.

40. — IX, page 14, ligne 12. *Est et rapo vis medica, etc.*

L'auteur du *Moretum* (Virgile?) décrit, dans un vers fort heureux, les effets des engelures, en latin *perniones*, en grec χίμετλα :

> Continuis rimis calcanea scissa rigebant.

Ce sont des espèces de tumeurs fort incommodes, dont les effets sont connus de tout le monde, et pour lesquelles chacun a un remède tout prêt. Je lis dans un livre de médecine estimé que la décoction de raves ou de navets est un préservatif excellent contre les engelures. La farine de moutarde est préférable. On a essayé avec succès l'électricité, mais c'est un moyen qui n'est pas à la portée de toutes les classes de la société.

La graine de rave, déclare notre crédule auteur, est fort bonne pour résister au venin. Nous verrons, dans le cours de ces commentaires, qu'il dit cela de presque toutes les productions connues.

41. — Page 14, ligne 18. *Democritus in totum ea abdicavit, etc.* Les crucifères (feuilles ou racines) ne conviennent qu'aux estomacs robustes ; elles sont de difficile digestion, et déterminent souvent des éructations :

> Ventum sæpe rapis, si tu vis vivere rapis.

L'école de Salerne a dit :

> Rapa juvat stomachum, novit producere ventum, etc.

Galien (*de Fac. simpl. med.*, p. 168) a dit la même chose en d'autres termes. Bien que Dioclès ait déclaré les raves aphrodisiaques, et que ce jugement soit appuyé de l'autorité de Dioscoride (II, 162) et de celle de Galien (*loc. cit.*), les modernes ne reconnaissent aux raves cuites aucune propriété excitante. Denys assure qu'elle existe réellement surtout si on les assaisonne avec la roquette; mais alors cette plante active ajoutée, agit seule, et même avec assez d'énergie : *Magisque, si eruca condirentur.* Avant le père Hardouin, on lisait dans plusieurs éditions : *Si muria condirentur,* ce qui était une faute grave.

42. — X, page 16, ligne 2. *Silvestre rapum, etc.* C'est là le *rapum silvestre* de Matthiole, qui paraît devoir être rapporté au

Brassica, Napus, var. *α* de Linné; *Brassica asperifolia*, var. *α silvestris*, D. C., *Fl. franç., Spec.*, 4119. On le connaît en français sous le nom de *navette*. Sa semence est assez grosse : *Duplo majore, quam papaveris*, elle sert à l'extraction de l'huile. Dioscoride (II, 135) la nomme γογγύλη ἀγρία.

43. — Page 16, ligne 3. *Semine candido*. Dioscoride (*loc. cit.*) dit avec plus d'exactitude que la semence de rave sauvage est noirâtre extérieurement, et blanchâtre à l'intérieur. Il est rare que, dans les graines, l'épisperme soit de la même couleur que l'amande.

44. — Ligne 4. *Hoc ad lævigandam, etc.* Ce passage est traduit de Dioscoride (II, 135) : Μίγνυται δὲ σμήγμασι προσώπου καὶ τοῦ ἄλλου χρωτὸς, ὅσα δι' ἀλεύρων γίνεται θερμίνων, ἢ πυρίνων, ἢ αἰρίνων, ἢ ὀροβίνων. Quintus Serenus (c. XII) fait servir la rave comme cosmétique :

> Crudaque dulcacido miscebis rapa liquori.

Les plantes énumérées dans la phrase de Pline ont été décrites au livre XVIII. Il dira au livre XXII, en parlant de la farine d'*ers* : *Farina ejus (ervi) maculas toto corpore emendat.*

45. — XI, page 16, ligne 8. *Naporum duas differentias, etc.* Daléchamp fait remarquer avec raison que Pline, dans ce chapitre, confond le *bunium* et le *bunias;* la première de ces plantes est une ombellifère, soit le *Bunium Bulbocastanum*, L., soit le *Peucedanum Silaus*, L.; la deuxième, le *Brassica Napo brassica*, L. : c'est donc seulement sur un rapport nominal que notre auteur s'est guidé.

Le *bunion* est nommé par Dioscoride βούνιον (IV, 124). Les Grecs du moyen âge le nommaient βολβοκαστάνιον; Pline dit que ses tiges sont anguleuses; Dioscoride les décrit comme étant quadrangulaires; la description de l'auteur grec est excellente; tous deux s'accordent sur les propriétés médicales qu'ils attribuent au bunion; mais si cette plante et notre *Bunium Bulbocastanum* sont identiques, il faut convenir que toutes ces propriétés sont illusoires.

46. — Ligne 14. *Alterum genus, etc.* Cette crucifère est rapportée par les commentateurs au *Brassica Napo brassica;* c'est le

γογγυλίς de Nicandre (*apud Athen.*, II, 19), de Théophraste (*Hist. pl.*, VII, 4) et de Galien (*de Fac. alim.*, II, 2), et notre chou-rave. Cf. plus loin, la note 145. Ce *bunion* pourrait fort bien être le ψευδοβούνιον de Dioscoride (IV, 125), qui fructifie en Crète, dont la tige atteint la hauteur d'un palme, et porte des feuilles âcres et semblables à celles du *napus*.

47. — XII, page 16, ligne 19. *Raphanum et silvestrem esse diximus.* Ce *raphanus silvestris* est encore aujourd'hui connu sous le nom de raifort sauvage; les botanistes le nomment *Cochlearia Armoracia*. Cf. sur cette plante, le livre XIX, chap. 26 et la note 141.

48. — XIII, page 18, ligne 4. *Et sativi vero... purgant, etc.* Il a été question des raves au livre précédent, chap. 26. Cf. au livre cité, la note 138. Le type des nombreuses variétés de raves est le *Raphanus sativus*. Les propriétés médicales que les modernes leur reconnaissent sont des propriétés légèrement excitantes quand on les mange crues; cuites et associées au sucre, on les croit béchiques et adoucissantes; on peut donc confirmer cette partie du texte de Pline, ainsi conçue : *Ad tussim etiam mane jejunis raphanus prodest cum melle.* Dioscoride (II, 137) a écrit : Ἑφθὴ δὲ ποιεῖ λαμβανομένη βήσσουσι χρονίως, καὶ τοῖς πάχος γεννῶσιν ἐν θώρακι. Si on enlevait à Pline ce qu'il a emprunté à Dioscoride et à Théophraste, il ne lui resterait que bien peu de chose.

49. — Ligne 11. *Ad lagonoponon, etc.* Pline latinise ici un mot grec, λαγόνων πόνον, douleur d'intestins, entérite; nous négligeons à dessein de discuter l'invalidité des assertions de Pline, relatives aux propriétés du raifort; nous les avons appréciées à leur juste valeur dans la note précédente. Presque toutes sont illusoires. Poinsinet a la bonhomie de prévenir, à propos de cette phrase : *Cerastis et scorpionibus adversatur: vel ipso vel semine infectis manibus impune tractabis*, qu'il faut se méfier de cette assertion puisée par Pline, un peu trop légèrement, dans quelque auteur grec. Cf. Florentinus (*in Geoponic.*, XII, 22).

50. — Ligne 14. *Veternosis, etc.* Ce mot *veternosis* est traduit dans tous les lexiques par *léthargie;* le sens médical rigoureux

voudrait peut-être qu'on le traduisît par *somnolence*. La somnolence est souvent le prélude d'une attaque d'apoplexie ; elle annonce une congestion sanguine. Catulle qualifie de *stolidum* cet assoupissement involontaire :

> Nunc eum volo de tuo ponte mittere pronum,
> Si potes stolidum repente excitare veternum.

Horace le dit plus convenablement, *grave ac funestum*.

51. — Page 18, ligne 20. *Salutares et contra fungorum, etc.* Nicandre a en effet prétendu que les raves avaient cette propriété (*in Alexiph.*, p. 159). Dioscoride a dit la même chose II, 137). Cf. Scribonius Largus (*Comp.*, 198). Il est superflu de prévenir que ces vertus sont illusoires.

52. — Page 20, ligne 3. *Plistonicus et cœliacis*. Celse fait mention d'un système de Plistonicus sur la digestion ; Galien dit que ce médecin avait écrit sur l'anatomie. Le flux céliaque est symptomatique de l'entérite chronique. C'est une espèce de diarrhée dans laquelle on rejette le chyme par les selles sans qu'il ait subi aucun changement en passant par les intestins. Celsus (IV, 12) décrit cette maladie en ces termes : *In ipsius ventriculi porta consistit is, qui et longus esse consuevit κοιλιακὸς a Græcis nominatus. Sub hoc, venter induresctit, dolorque ejus est. Alvus nihil reddit, ac ne spiritum quidem transmittit : extremæ partes frigescunt : difficulter spiritus redditur.*

53. — Ligne 8. *Enterocelis prosunt*. Les modernes nomment encore la hernie des intestins, entérocèle. Celsus (VII, 18) décrit ses effets en termes fort clairs : *Interdum vel ex morbo primum inflammatur, deinde postea pondere abrumpitur : vel ex ictu aliquo protinus rumpitur tunica..., etc.*

54. — Ligne 9. *Medius* (*medicus*). Disciple de Chrysippe, Médicus écrivit sur l'anatomie, ainsi que nous l'apprend Galien (t. III, p. 137, édit. de Chart.) ; il était frère de Crétoxène, mère d'Érasistrate.

55. — Ligne 11. *Hippocrates capitis, etc.* Ἢν δὲ ῥεῶσιν αἱ τρίχες... καὶ ἢν μαδίσῃ, κύμινον ἔμπλασσε ἢ ῥάφανον τριπτὴν, etc. (lib. II, *de Morb. mulier.*, c. 67).

56. — Ligne 15. *Phagedænas, etc.* On donne le nom d'ul-

cères phagédéniques aux ulcères rongeans, de φαγέδαινα, faim dévorante.

57. — Page 20, ligne 17. *Ubi vero acrior raphani, etc.* On sait à quoi s'en tenir sur les prétendues sympathies et antipathies. Hippocrate a dit (*de Diæta*, sect. 25 et 26) que le raifort était de nature froide et l'hyssope, au contraire, de nature chaude.

58. — XIV, page 20, ligne 24. *Pastinacæ, etc.* Cf. sur la *pastinaca*, le chap. 27 du livre précédent, ainsi que la note 151. C'est une variété du panais, *pastinaca latifolia silvestris.* Le nom de μολόχη ἀγρία, signifie mauve sauvage; celui de *pistolachia* a été donné par les modernes à une aristoloche qui se trouve dans le midi de l'Europe; il a le même sens que le mot aristoloche, et signifie bon pour les lochies. Il est inutile de discuter la validité des propriétés médicales du panais, telles que Pline les entend. On ne sait trop ce que Pline veut entendre par ulcères des cartilages, et l'on s'étonne toujours du soin qu'il a mis à accueillir tous les préjugés superstitieux de son temps. La matière médicale en renferme plus à elle seule, peut-être, que la totalité des écrits de médecine de l'antiquité toute entière.

59. — Page 22, ligne 9. *Celsus et podagris..... jubet.* Le panais est une plante excitante, et Celse fait preuve de discernement en l'ordonnant pour les douleurs de goutte qui ne sont pas accompagnées d'inflammation. Voici comment l'illustre médecin latin s'exprime (lib. IV, c. 24): *Ubi dolor vehemens urget, interest sine tumore is sit, an tumor cum calore. Nam si tumor nullus est, calidis fomentis opus est... ac deinde noctu cataplasmata calefacientia imponere, maximeque hibisci radicem in vino coctam.*

60. — XV, Page 22, ligne 12. *Alterum genus est, etc.* Cf. au livre précédent, la note 151. C'est le σταφυλῖνος ἄγριος des auteurs grecs que nous avons rapporté avec doute à un *daucus.* La graine de cette ombellifère est un excitant assez énergique : elle ne convient donc dans aucun des cas spécifiés par Pline. Cet auteur a puisé, au reste, toutes les assertions contenues dans ce chapitre, chez Dioscoride (III, 59), chez Galien (*de Fac. simpl.*,

VIII, page 231), chez Dioclès de Chariste (*de Tuenda valet.*, lib. I) et chez Athénée (liv. IX, chap. 3).

61. — Page 22, ligne 21. *Ex aqua hydropicis, etc.* L'opisthotonos (ὀπισθότονος) est une sorte de tétanos, avec renversement du corps en arrière, de ὄπισθε, en arrière; et de τείνω, je tends. Au livre XXVIII, chapitre 52, Pline qualifie cette affection de *dolor inflexibilis*.

62. — Page 24, ligne 4. *Orpheus amatorium, etc.* Diphile de Siphnos (*apud Athen.*, liv. IX, chap. 3) fait connaître que les anciens employaient cette plante comme philtre : c'est pourquoi, dit-il, quelques auteurs l'appellent φίλτρον.

63. — XVI, page 24, ligne 13. *Multa Syriorum olera.* Cf. sur ce proverbe, Πολλὰ Σύρων λάχανα, C. Rhodiginus (liv. XXV, chap. 5), ainsi qu'Érasme (*Chiliad.*, I, cent. 8, adag. 56).

64. — *Simillimam staphylino, etc.* Voici comment on peut établir la concordance synonymique du *gingidium* :

Γιγγίδιον, GAL., *de Fac. alim.*, c. 35; et CRATEVAS, *apud Anguill.*, part. 7, p. 107; DIOSC., II, 167. — *Gingidium*, PLIN., *loc. comm.*; *Visnagha et Busnagha*, QUORUMD.; *Daucus Visnaga*, L., *Spec. plantar.*, 348. — La carotte sauvage.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 164) désigne le *Daucus Gingidium*, d'après quelques commentateurs.

65. — XXVII, page 24, ligne 19. *Siser erraticum, etc.* Nous avons établi, au livre XIX, chapitre 28, que le *siser* des anciens était notre *Sium Sisarum*. L'espèce cultivée ne diffère pas de l'espèce sauvage. Notre auteur est assez près de la vérité dans ce qu'il dit du chervi. La racine et la semence sont excitantes, et peuvent être employées avec avantage comme un stimulant de l'estomac. Quoique le *siser* n'agisse pas directement sur les organes de la génération, il peut, par son action sympathique, être un léger aphrodisiaque.

66. — Page 26, ligne 3. *Heraclides contra argentum vivum dedit.* On trouve dans une foule de passages de Pline l'indication de remèdes administrés à des personnes qui avaient pris du mercure à

l'état liquide. Cet auteur ne fait pas connaître les circonstances où ce métal aurait été ingéré. Ce ne pouvait être accidentellement, ni à dessein, comme moyen de suicide, puisque le mercure n'est pas un poison actif. Il est raisonnable de penser qu'on avalait ce métal pour combattre certaines affections, et qu'une partie étant absorbée déterminait quelques-uns des accidens parmi lesquels le ptyalisme est, comme on sait, le plus commun.

67. — XVIII, page 26, ligne 10. *Et quoniam plerosque similitudo nominum græcorum confundit, conteximus et de sili.* La plante dont Pline parle ici est une ombellifère connue encore aujourd'hui sous le nom de *seseli* de Marseille. En voici la synonymie :

Σέσελι *μασσαλιωτικόν*, DIOSC., III, 60 ; Σέλι *sive* Σίλι, VETER. GRÆC. ; Σέσελι, GRÆC. RECENT. ; Σίλι κύπριον, HEROD., *in Euterp.* — *Silatum*, ANTIQ. LATIN. ; *Seseli tortuosum*, L., *Spec. plant.*, 373. — Le *seseli* de Marseille.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*) désigne le *seseli elatum* pour le *seseli* de Marseille de Dioscoride (*loc. cit.*). Pline convient qu'il règne une très-grande confusion dans la nomenclature hellénique du *seseli;* nous en convenons avec lui : le *seseli* d'Éthiopie, qui a des feuilles plus petites que celles du lierre, et qui ressemblent à celles du chèvre-feuille; celui du Péloponnèse, qui a les feuilles semblables à celles de la ciguë, mais plus larges et plus épaisses; le *seseli* de Crète ou *tordylium*, petite plante qui émet beaucoup de rejets, sont autant de plantes différentes qu'il est impossible de ramener à une concordance positive. Il est probable toutefois qu'elles n'appartiennent pas au genre *seseli* tel qu'il a été fondé par les modernes. Dodonée fait du *seseli* de Crète un arbrisseau que l'on croit être l'*athamanta.*

Nous n'examinerons pas toutes les opinions médicales de Pline qui ont rapport au *seseli;* il y a presqu'autant d'inexactitudes que de faits avancés. Parmi ceux-ci, les plus curieux sont sans doute ceux qui ont rapport aux animaux. Affirmer que les vautours, oiseaux carnassiers, mangent la graine du *seseli*, montre une ignorance complète des habitudes de ces animaux; prêter aux biches l'intention de faciliter leur délivrance en mangeant les

feuilles de la plante, c'est étendre beaucoup trop loin la portée de leur instinct.

68. — XIX, page 28, ligne 2. *Inula quoque a jejunis, etc.* Cette *inula* est notre aunée, *Inula Helenium*, dont nous avons parlé au livre XIX (*Voyez* note 157). Les modernes ne sont nullement d'accord avec les anciens sur les propriétés de l'aunée. La racine de cette plante doit l'énergie de son action à une assez grande quantité de camphre qu'elle contient.

69.—XX, page 28, ligne 9. *Sativæ (cæpæ).... caligini medentur.* Les liquides irritans, et le suc d'ognon est dans ce cas, n'agissent jamais d'une manière avantageuse sur les yeux : c'est donc une vieille erreur de dire encore aujourd'hui que le suc d'ognon éclaircit la vue. Il est peu de croyances qui se soient perpétuées avec plus de ténacité que celle-ci. Hippocrate est le premier auteur qui ait défendu ce préjugé, et peut-être était-il déjà, de son temps, fort ancien. Dioscoride (II, 141), Galien (VII, *de Fac. simpl. med.*) l'ont répété, et c'est peut-être à ces auteurs que Pline l'a emprunté à son tour. La matière médicale des modernes est fondée sur des inductions tirées de l'organisation humaine, et ne se contente pas d'une tradition populaire. On ne saurait trop s'étonner de la longue durée des préjugés : il en est qui résistent aux raisonnemens les mieux établis, et nous en pourrions citer qui, bien que combattus depuis deux siècles, ne sont pas encore près d'être effacés de la mémoire des hommes.

Nous suivrons, dans l'examen des propriétés de l'ognon, la marche que nous avons adoptée précédemment, et qui consiste à ne pas relever les erreurs trop grossières. Il n'est point vrai que l'ognon jouisse de propriétés hypnotiques; il n'est point vrai non plus qu'il puisse neutraliser le venin des serpens, ni réveiller les léthargiques, etc., etc. Le suc d'ognon est un excitant qui ne manque pas d'énergie. Plusieurs praticiens modernes ont supposé qu'il agissait comme vermifuge, étant pris à jeun; d'autres, avec plus de raison peut-être, l'ont regardé comme un diurétique assez puissant. L'ognon cuit ne participe en rien aux propriétés de l'ognon cru. Le principe âcre disparaît par la cuisson;

le mucilage et le sucre agissent seuls, et l'on a ainsi un médicament adoucissant dont l'emploi est assez avantageux. C'est à cela que se borne ce que l'on peut dire de positif sur l'ognon, le reste rentre dans le domaine de la fable.

70. — Page 30, ligne 5. *Alopecias, etc.* Discoride (II, 141) dit la même chose que Pline, et c'est peut-être d'après lui que l'école de Salerne a donné le précepte suivant :

Contritis cæpis loca denudata capillis
Sæpe fricans, capitis poteris reparare decorem.

71. — Ligne 10. *Asclepiadis schola, etc.* Ce précepte a encore été confirmé par l'école de Salerne :

Non modicum sanas Asclepius asserit illas,
Præsertim stomacho, pulchrumque creare colorem.

72. — XXI, page 30, ligne 21. *Porrum sectivum, etc.* Le *porrum sectivum* a été l'objet d'un examen spécial au livre précédent. Cf. note 188. Les propriétés médicales du porreau diffèrent peu de celles de l'ognon, plante congénère; toutefois le suc en est moins âcre. Quoique Pline exagère ce qu'il dit de ses propriétés béchiques, il est certain que les porreaux cuits peuvent prendre rang parmi les médicamens adoucissans. Appliqués en topiques, ils peuvent remplacer avantageusement les autres émolliens. L'histoire médicale du porreau est, suivant l'usage, entourée par Pline d'une foule de merveilles. L'action de ce légume serait nulle dans les empoisonnemens par les champignons; il est faux qu'il soit aphrodisiaque, et qu'il provoque le sommeil.

73. — Page 32, ligne 1. *Illitis foliis, etc. Voyez* le vocabulaire médical qui termine ce livre, au mot *Épinyctide ;* c'est une éruption de pustules livides, rouges ou blanchâtres, qui se développent sur la peau.

On voit, par le passage de Pline, que les anciens donnaient le nom d'épinyctide à deux affections tout-à-fait différentes.

74. — Ligne 20. *Voci splendorem adfert.* Cette croyance était générale chez les anciens : tous pensaient que le porreau donnait plus de netteté à la voix. *Voyez* Dioscoride (II, 179), Sotion (*Geop.,* liv. XII, 29), Aristote (sect. XI, *Prob.* 39), etc.

75. XXII, page 32, ligne 22. *Capitato major est ad eadem effectus.* Les modernes n'établissent aucune différence entre les propriétés médicales de cette variété du porreau, et le porreau lui-même. Cf. sur l'encens, la note 71 du livre XII, et sur l'acacia, la note 89 du livre XIII. Nous avons traité des galles au livre XVI, note 42 et suiv. L'association de ces différens médicamens avec le suc du porreau à tête, n'est ni convenable ni raisonnée.

76. — Page 34, ligne 2. *Hippocrates.... putat. Voyez* Hippocrate (*de Morb. mul.*, liv. II, text. 89), et Dioscoride (liv. II, ch. 179).

79. — Ligne 10. *Cortex decoctus.* Il n'est pas vrai que la cendre de la pellicule extérieure des ognons puisse teindre les cheveux. Elle contient, et en fort petite quantité, divers sels qui n'ont aucune action sur les cheveux.

80. — XXIII, page 34, ligne 13. *Allio magna vis, etc.* L'*allium* est notre ail cultivé. Nous lui avons consacré la note 194 au livre précédent. Quoique l'ail soit un médicament peu usité, on ne peut néanmoins lui refuser des propriétés actives. Les modernes disent que son suc est un des vermifuges les plus énergiques que nous ayons. Mais il a une action si excitante sur l'estomac, qu'il peut déterminer des accidens plus graves peut-être que ceux causés par la présence des vers. Pline présente ce bulbe comme l'un des prophylactiques dont l'action est la plus heureuse contre les maladies pestilentielles. C'est peut-être l'opinion du naturaliste romain qui a mis pendant si long-temps l'ail en tête des médicamens propres à combattre l'influence des miasmes. On sait que le vinaigre des quatre voleurs est une composition dont l'ail fait la base.

81. — Ligne 17. *Privatim contra hæmorrhoidas prodest.* Lucain a connu ce reptile :

> At non stare suum miseris passura cruorem,
> Squamiferos ingens hæmorrhois explicat orbes.
>
> *Phars.*, lib. IX, v. 708.

82. — Ligne 19. *Aconitum.... pardalianches vocatur.* Les modernes connaissent encore un *Aconitum Pardalianches* (mort aux panthères). Nous traiterons des aconits et donnerons leur synonymie au livre XXVII. Quant à la jusquiame, *hyoscyamus*, nous

en dirons quelque chose au livre XXV. Il est inutile de déclarer ici que le suc de l'ail n'aurait aucune action vraiment efficace pour neutraliser l'action de l'aconit ou de la jusquiame, et qu'on ne pourrait espérer d'arrêter avec lui celle du virus rabique.

Nous négligerons à dessein de discuter les assertions merveilleuses de Pline, qui parle de l'ail comme du médicament le plus énergique que l'on connaisse. Cet auteur les a presque toutes puisées dans son propre fonds; néanmoins Hippocrate (*de Morbis mul.*, liv. I) pensait que le parfum de l'ail facilitait la délivrance des femmes en couche. Ce grand homme payait sa dette à l'ignorance de son siècle. Dioscoride (II, 182) croyait, avec Pline, que le suc de l'ail était odontalgique, et nous avons eu la preuve que ce préjugé existait encore aujourd'hui. Ce même auteur croyait aussi que, mangé cru ou cuit, l'ail était bon contre la toux, et Celse (IV, 4) a dit: *Utilis est cibus : interdum mollis est malva, ut urtica : interdum acer, ut lac cum allio coctum.* C'est d'après ce grave auteur que Quintus Serenus a dit:

> Interdum fauces tussi quatiuntur acerba :
> Allia tum sumes decocta, et melle peruncta.

Dioscoride (*loco cit.*) et Pline attribuaient à l'ail la propriété de guérir la lèpre, et croyaient faussement que l'ail, mangé en excès, déterminait la cécité, etc. Cf. sur diverses autres particularités de ce chapitre, Plinius Valerianus (liv. III, 9 et 51; IV, 17; XX, 2, 59), l'auteur des *Géoponiques* (XII, 30), Marc. Empiricus (chap. 4, p. 42; chap. 28, p. 200, et liv. III, chap. 49), Q. Serenus (chap. 16, p. 128) et Scrib. Largus (*Comp.*, 140).

83. — Page 36, ligne 16. *Phthiriases, etc.* Cette affection est connue des modernes sous le nom de maladie pédiculaire. A voir la grande quantité de médicamens indiqués par les auteurs de l'antiquité pour la combattre, on doit penser qu'elle était fort commune; elle est aujourd'hui très-rare.

84. — Page 38, ligne 4. *Extrahit fistulis, etc.* Pintianus, dans son édition de Pline, au lieu de *arundines* (flèches) a mis *hirudines* (sangsues); mais Plinius Valerianus (chap. 24, p. 235), et Marc. Empiricus (liv. III, chap. 49) ayant compilé ce passage, en mettant *arundines*, cette leçon doit être préférée.

Cf. sur le *laserpitium*, le livre précédent, note 58, et sur la coriandre, qui est également citée vers la fin de ce chapitre, la note 208, au chap. 82 du présent livre.

85. — XXIV, page 40, ligne 2. *Lactucæ sponte, etc.* Si l'on veut bien se rappeler que l'étymologie du mot *lactuca* vient de *lac*, lait, on ne sera point étonné que Pline, ignorant sur quels caractères devaient être établis les genres, ait donné le nom de *lactuca* à quelques euphorbes; car c'est bien d'une euphorbe qu'il est ici question. Celsus (v, 7) écrit: *Lactuca marina quæ a Græcis τιθύμαλος nominatur.* Le père Hardouin conjecture qu'il s'agit ici de l'épurge (*Euphorbia Lathyris*, L.) dont le suc, très-caustique, est un émétique et un drastique très-violens. Pline, au livre XVI, chap. 39, a dit : *Tithymalum nostri herbam lactariam vocant, alii lactucam caprinam.* Quelque violence d'action qu'on puisse supposer aux euphorbes d'Europe, on ne peut croire qu'elles puissent faire périr les poissons qui en approchent.

86.—XXV, page 40, ligne 11. *Alterum est genus... cæsapon, etc.* Daléchamp prétend qu'il faut lire ici *æsopon.* Cette leçon n'a point été adoptée. On ne peut espérer de savoir quel est le nom de la plante nommée *cæsapon* par les Grecs. Peut-être conviendrait-il de la chercher parmi les *sonchus* ou les *hieracium*, genres de plantes qui appartiennent à la même famille que la *lactuca.*

87.—Ligne 13. *Tertium genus est.... isatin vocant.* La lecture du texte de notre auteur peut faire adopter l'opinion du père Hardouin qui a décidé que cet *isatis* était notre *Isatis tinctoria,* mais à l'état sauvage néanmoins. L'*isatis* est une crucifère dont la tige ne contient aucun suc laiteux, et cette circonstance aurait dû être de rigueur aux yeux de Pline pour qu'il lui fît prendre place parmi ses *lactuca.* Galien (*de Fac. simpl.*) compare la feuille de l'*isatis* sauvage avec celle de la laitue. L'*isatis* cultivé, dit-il, est une plante que l'on emploie pour teindre les laines; elle a les feuilles semblables à celles du plantain, mais cependant plus épaisses et plus noires. L'*isatis* sauvage est bien semblable à l'*isatis* cultivé, mais néanmoins, ses feuilles sont plus grandes, et ressemblent à celles de la laitue. Dioscoride (II, 215) compare aussi les feuilles du pastel

sauvage à celles de la laitue : Φύλλα ἔχει μείζονα πρὸς τὰ τῆς θρίδακος. Les rapprochemens faits par ces divers auteurs ont sans doute porté Pline à le regarder comme la même plante que notre *Isatis tinctoria*. On voit, par tout ce que nous venons de dire, quelle grande incertitude règne dans la synonymie des plantes les plus usuelles. La botanique a commencé seulement à l'époque de la formation des genres.

88. — XXVI, page 42, ligne 2. *Communia autem sponte, etc.* On peut regarder cette phrase comme destinée à rappeler les caractères génériques du genre *lactuca*, tels que les entendaient les anciens ; ainsi donc, d'après eux, toute laitue doit être blanche ; celles que nous connaissons sont pourtant plus ou moins vertes. Leur tige doit être rude, et toutes l'ont lisse : enfin leurs feuilles doivent être âpres au toucher, et toutes les laitues, au contraire, ont les feuilles molles et lisses. D'après ces caractères, qui pourrait reconnaître les laitues ? La laitue sauvage (*Lactuca silvestris*) a les feuilles garnies de quelques épines ; mais leur présence sur les nervures ne constitue nullement le caractère de rudesse tel que les botanistes l'entendent.

89. — Ligne 4. *Ex his rotunda folia, etc.* Le genre *Crepis* des modernes, auquel on rapporte la plante dont Pline parle dans ce passage, renferme un très-grand nombre d'espèces que les anciens n'avaient point appris à différencier. Les commentateurs ont désigné pourtant de préférence deux espèces, savoir : le *Crepis virens*, pour l'ἱεράκιον μικρόν (Dιosc., III, 73) ; et le *Crepis biennis*, pour l'ἱεράκιον μέγα (Dιosc., *lib. cit.*, cap. 72). La description que Dioscoride donne de l'ἱεράκιον μέγα tend, en effet, à faire reconnaître le *Crepis biennis*. La tige en est rude, rougeâtre, épineuse et fistuleuse ; les feuilles de la tige ont quelque ressemblance avec celles du *sonchus* ; celles des rameaux sont entières ou à peine divisées ; les fleurs sont jaunes et réunies en capitules allongées. La plante que nous désignons sous le nom de *Crepis biennis* ne semble pas différer du grand ἱεράκιον de Dioscoride ; cependant sa tige n'est point épineuse, mais garnie de poils assez roides. Du reste, les feuilles ont quelque rapport avec celles du *sonchus*, et les fleurs sont en corymbe. Il règne

plus de doute sur la désignation du *Crepis virens*, pour le petit ἱεράκιον de Dioscoride; et, en effet, la description qu'en donne cet auteur est applicable à une foule de plantes des genres *crepis*, *hieracium* et *picris*, etc. La fable rapportée par Pline ne lui a pas été fournie par Dioscoride, auteur plus consciencieux et plus difficile dans l'adoption de ces sortes d'assertions. Il pourrait fort bien être arrivé que Pline, abusé par l'étymologie grecque du mot *hieracium*, qui dérive comme on sait de ἱέραξ, épervier, ait inventé ou adopté inconsidérément ce récit merveilleux qui, depuis lui, a constamment été répété par tous les auteurs de traités de matière médicale et de botanique. Apulée (*Métam.*, chapitre 30) raconte de l'aigle ce que l'auteur romain dit de l'épervier; faisant entendre que le roi des oiseaux, avant de prendre son essor vers les régions supérieures du ciel, se fortifiait la vue avec le suc de l'*hieracium*, afin de pouvoir fixer impunément le soleil.

90. — Page 42, ligne 7. *Succus omnibus candidus, etc.* C'est avec raison que Pline rapproche, sous le rapport des propriétés médicales, le suc propre des laitues sauvages de celui des pavots. Mais si notre auteur rencontre juste cette fois, il erre sur un autre point, car dans l'énumération qu'il a faite des laitues sauvages, il a placé mal à propos des plantes qui n'ont point ce suc propre laiteux qui existe chez toutes les lactucées.

91. — Ligne 8. *Carpitur per messes, etc.* Nous ne doutons pas que ce ne soit ce passage de Pline qui ait donné aux praticiens modernes l'idée d'administrer aux malades le suc propre de la laitue, que l'on connaît aujourd'hui dans nos officines sous le nom de *lactucarium*. C'est un calmant d'un effet certain quand le médicament a été bien préparé, ce qui est rare. Tout ce que Pline dit des propriétés du *lactucarium* est erroné. Cf. Dioscoride (II, 166).

92. — Page 44, ligne 1. *Quidam et e sativis colligunt, etc.* L'assertion de notre auteur est juste, les plantes cultivées perdent presque toutes de leurs propriétés médicales. Pline répète ici ce qu'il a déjà dit au livre précédent, touchant les propriétés calmantes des laitues; il aurait pu se dispenser de dire plus loin qu'elles sont stimulantes. Il a tort d'assurer aussi qu'elles agissent

comme purgatives, et plus encore d'affirmer qu'elles augmentent la quantité du sang. Cette plante contient une trop faible quantité de parties assimilatrices pour pouvoir fournir rien à l'hématose.

93. — Page 46, ligne 1. *Sicut somno æstiva, etc.* Ce nom de *mecon* indique les propriétés de ces laitues, μήκων étant le nom grec de l'opium. La laitue méconide n'est autre chose que notre *Lactuca silvestris*, qui a des propriétés calmantes fort supérieures à celles de la laitue cultivée. Cf. au livre précédent, la note 221. Galien a fait mention de la laitue méconide (*de Fac. simpl.*, lib. VIII, c. 4).

94. — XXVII, page 46, ligne 14. *Nec beta, etc.* Cf. sur ce légume, les notes 230 et suiv. Il est peu de plantes dont les propriétés soient aussi nulles que celles de la bette. Les feuilles, contenant une très-grande quantité d'eau, peuvent être appliquées avec grand avantage sur les parties enflammées. La racine (betterave) contient une certaine quantité de sucre dont l'extraction est devenue, comme on sait, un objet important. C'est un aliment médiocre, et la médecine ne peut en tirer aucun parti. Il faut donc ranger dans les fables tout ce que Pline dit et des feuilles et de la racine, comme moyen de combattre une foule d'affections qui résistent aux médicamens les plus énergiques.

95. — XXVIII, page 48, ligne 14. *Est et beta silvestris, etc.* Ce chapitre est emprunté à Dioscoride, ou plutôt il en est la traduction presque littérale. L'auteur grec compare les feuilles du λειμώνιον avec celles de la bette, mais il ne dit pas que ce soit une bette sauvage. Cette addition, qui met une erreur à la place d'une vérité, est due à Pline. Il n'est pas facile de déterminer avec précision quelle est la plante que Dioscoride avait eue en vue, la description étant incomplète. La particularité qui lui donne un nombre déterminé de feuilles (dix) n'a rien de réel, et d'ailleurs cette spécification se trouve détruite par le texte même de Dioscoride, qui écrit dix et plus. L'*habitat*, exprimé par le nom même de la plante, ne peut nous guider, car une foule de plantes se trouvent dans les prairies. Fuchs, Tragus et Loni-

cère croyaient que le λειμώνιον était le *Pyrola rotundifolia*, mais la description de Dioscoride éloigne de cette opinion ; et d'ailleurs, s'il faut une plante des prés, la pyrole à feuilles rondes ne peut convenir, car on ne la trouve que dans les bois. On allègue, pour fortifier cette opinion, qu'elle était celle de Cordus, qui nommait la pyrole en question *beta silvestris*, et celle de Ruellius, qui donnait au λειμώνιον le même nom ; mais cela veut dire seulement que ces auteurs avaient une opinion erronée. On a désigné, sans plus de vraisemblance, notre ménianthe ou trèfle d'eau, le *Senecio Doria*, la valériane des jardins, et enfin le *Statice Limonium* de Linné, dont la description se rapproche assez de celle de Dioscoride. C'est donc cette plante qu'il convient de désigner de préférence, si pourtant une désignation spéciale est possible.

96. — XXIX, page 48, ligne 22. *Intubi quoque non extra remedia sunt.* L'*intubus* des Latins est notre chicorée, originaire d'Égypte, où l'on en faisait depuis long-temps un grand usage. Maillet (*Description de l'Égypte*, édition de 1735, p. 12) dit que cette plante apporta en Europe son nom copte, qui devint en grec κιχώριον ou κιχώρη, et dont on se servait pour distinguer l'espèce sauvage du genre σέρις ; les Arabes l'ont même adopté sous la forme *chikourieh*, شكوريه. On appelle *cichorium*, dit Pline, l'*intubum erraticum* ; et ailleurs il dit : *Erraticum apud nos quidam ambuleiam appellavere. In Ægypto cichorium vocant, quod silvestre sit* (lib. XX, c. 29). On peut expliquer l'étymologie des mots *erraticum* et *ambuleia* par *errare* et *ambulare*, parce que les racines de la chicorée amère sont traçantes, et c'est là ce que Virgile avait en vue dans ces mots : *Intuba fibris officiunt.* Nous allons réunir dans cette note tout ce qui a rapport aux chicorées. Commençons, suivant notre usage, par donner la concordance synonymique de ces plantes :

I. *Intubus.* — Κιχώριον, THEOPH., VII, 11, *et aliis locis* ; DIOSC., II, 160 ; Πικρίδα καὶ κιχώριον, GALEN., *de Fac. med.*, 227 ; NICAND., *in Alexipharm.*, 429 ; Σέρις πλατύφυλλος, QUORUMD. — *Intubum* ou *Intybum fibris amaris*,

VIRG., *Georg.*, I, 120; *Intubum erraticum*, *seu*[1] *ambuleia*, PLIN., lib. XX, c. 29; *Heliotropium*, VEGET., CXVIII, 42. — شكوريه, *Schikhrieh*, ARAB. — *Cichorium Intybus*, L., *Spec. plant.*, 1142. — La chicorée sauvage non cultivée, la chicorée sauvage cultivée dans les jardins.

II. Σέρις ἀγρία, *seu* Πικρίς, *seu* Κιχώριον, DIOSC., II, 160. —*Intubum* ou *Intybum fibris amaris*, VIRG., *Georg.*, I, 120; *Cichorium*, PLIN., *loco comm.* — Χρηστὸν, *seu* Παγκράτιον, GRÆC., *teste* PLIN., *loco comm.*; *Cichoreum*, HOR., *Carm.*, lib. I, 31, v. 16; *Cichorium Intybus*, L., *Spec. plant.*, 1142. —La chicorée sauvage.

Ces deux synonymies, que nous établissons comme distinctes, ne le sont guère que dans le texte de Pline, la plupart des auteurs ayant confondu la chicorée à l'état sauvage et la chicorée à l'état de culture. Il n'en est pas ainsi de l'espèce suivante, qui, de tout temps, a été distinguée par les écrivains :

III. [2]Σέρις κηπευτὴ στενόφυλλος, DIOSC., II, 160; GALEN., *de Fac. med.*, p. 227.— هندب شكوريه, *Hindeb schikhrieh*, ARAB., *teste* FORSK., *Fl. d'Égypte*, p. 72. — *Intubum* (*olus sativum*), VIRG., *Georg.*, IV, v. 120; *Moretum*, v. 84; *Intubum quod Græci σέριν*, COLUM., lib. VIII, c. 14; *Seris simillima lactucæ*, PLIN., lib. XXI, c. 32; *Intybum sativum*, J. BAUH., II, 1011; *Cichorium Endivia*, L., *Spec. plant.*, 1142. — La chicorée endive.

Endive est venu du mot barbare *endivia*, usité dans le moyen âge; on y trouve une corruption du mot arabe *hindeb*, et du latin classique *intubum;* mais de ces derniers mots, lequel a donné naissance à l'autre? il y a des raisons pour et contre les deux opinions. Une considération doit pourtant faire accorder l'antériorité au terme oriental, c'est qu'on ne trouve point *intubum* en

[1] Quelques manuscrits portent *ambula*.

[2] De même que la chicorée sauvage, la chicorée endive a deux variétés distinctes, l'une cultivée et l'autre sauvage. Dioscoride établit aussi pour l'endive deux variétés, mais il diffère de Pline dans les marques distinctives qu'il leur attribue. *Voyez* les notes suivantes.

grec, et que les traducteurs, employés par les califes à faire passer en arabe les richesses scientifiques de l'Europe, n'empruntèrent presque rien au latin.

IV. *Cichorium silvestre hedypnoida*, PLIN., *loco comm.* — Ἡδύπνοϊς, GRÆC. — *Cichorium luteum*, C. BAUH., *Pin.*, p. 126; *Hedypnois paludosa*, SCOPOLI, *Fl. Carn.*, tom. II, p. 100, tab. 48; *Leontodon palustre*, SMITH., II, p. 823. — Le pissenlit des marais.

Quelques auteurs veulent voir en cette plante l'ἀφάκη de Théophraste; rien ne nous paraît moins probable.

96 *bis*. — XXX, page 50, ligne 7. *Cichorium refrigerat, etc.* Les propriétés médicales de la chicorée sont différentes, suivant qu'on les emploie à l'état sauvage ou à l'état cultivé. Elles diffèrent aussi suivant les parties dont on se sert. Les feuilles sont plus amères que les tiges, mais beaucoup moins que les racines. Le suc propre de toutes les chicorées a des propriétés semblables au suc propre de la laitue; mais les anciens et les modernes n'ont fait aucune expérience à ce sujet, et nous n'avançons ce fait que par analogie.

97. — Ligne 16. *Aliqui chreston appellant, alii pancration.* Le premier nom vient de χρηστόν, à cause des propriétés utiles de cette plante; et le second de παγκράτιον, qui indique son action remarquable et efficace sur le corps humain.

98. — XXXI, page 50, ligne 19. *Et silvestre genus, etc.* Cf. sur cette plante la quatrième synonymie établie dans la note 96 de ce livre. La plante que nous y avons désignée, le *Leontodon palustre*, a, ainsi que ses congénères, les mêmes propriétés médicales que les chicorées; on mange ses feuilles en salade.

99. — XXXII, page 52, ligne 2. *Seris et ipsa lactucæ simillima, etc.* La comparaison des feuilles de l'endive avec celles de la laitue, quoique manquant de justesse, a décidé Plinius Valerianus à qualifier cette plante de *lactuca alba*. Les propriétés médicales de l'endive sont les mêmes que celles de la chicorée sauvage; son amertume est cependant moins prononcée, ce qui la

fait préférer dans les usages culinaires. Il ne paraît pas que les anciens connussent cette variété de chicorée étiolée, que nous cultivons sous le nom de barbe de capucin.

100.—XXXIII, page 52, ligne 15. *Brassicæ laudes longum est exsequi, etc.* Le chou, que les anciens avaient déclaré le premier de tous les légumes, était pour eux aussi l'un des plus précieux médicamens qu'ils pussent employer; et l'on voit par le passage de Pline qu'une foule d'auteurs respectables avaient fait des traités spéciaux pour célébrer l'excellence de ses vertus. Ce légume est tout-à-fait déchu de son ancienne renommée. Les modernes ont établi cette loi philosophique, que plus une substance contient de parties assimilables, moins elle est propre à servir de médicament. Une seule variété du chou, le chou rouge, riche en matière sucrée, a pris place parmi les médicamens béchiques. Le chou pommé fermenté donne l'aliment connu sous le nom de chou-croûte (*sauer-kraut*), qui possède quelques vertus anti-scorbutiques, et dont on tire parti dans les voyages de long cours. Nous ne perdrons pas notre temps à combattre tout ce qu'on lit dans ce long chapitre sur les propriétés médicales des choux. En donnant en peu de mots la juste appréciation de ce que vaut ce légume, considéré sous les rapports de la thérapeutique, nous nous trouvons avoir réfuté d'avance toutes les merveilles consignées dans les écrits des anciens. Ceux qu'on peut consulter avec le plus de fruit, et qui, pour la plupart, ont servi à la compilation de Pline, sont Caton (*de Re rust.*, c. 156 et 157), Dioscoride (II, 145 et 146), Hippocrate (*de Morb. mulier.*, liv. I, text. 74, p. 377 et 461).

101. — Page 54, ligne 1. *In tres species, etc.* Cf. sur les diverses variétés de choux connues des Grecs, et même des Latins, la note 239, au livre précédent. Ces espèces étaient en effet connues d'eux sous le nom de σελινοειδέα, λεῖα καυλώδη, et κράμβη.

102.—XXXIV, page 56, ligne 15. *Vino adversari* (*brassicam*) *ut inimicam vitibus.* Pline a déjà dit ailleurs quelque chose de semblable. On ne saurait trop s'étonner des croyances enfan-

tines particulières aux anciens, croyances qu'il eût été si facile de perdre, pour peu qu'on eût voulu tenter la moindre expérience. L'auteur des *Géoponiques* (liv. V, chap. 11) dit positivement que si l'on jette du vin sur du chou pendant qu'il cuit, la cuisson n'aura pas lieu. Il paraît que cet écrivain, qui est une autorité pour beaucoup de personnes, en savait moins sur ce point que la moindre de nos cuisinières. Quant à l'ivresse que le chou aurait la puissance d'empêcher ou de dissiper, sans doute les modernes auraient fait l'application de cette propriété, si elle était réelle. Pline, au reste, nous répète que c'était l'opinion unanime des anciens, et que tous étaient d'accord sur ce point, témoin Théophraste, Eubule, Apollodore de Charys, Timée, Athénée, Aristote, Caton, etc. Ce dernier auteur s'exprime ainsi (*de Re rust.*, cap. 156) : *Si voles in convivio multum bibere, cœnareque libenter, ante cœnam esto crudam brassicam, quantum voles ex aceto : et item, ubi cœnaveris, comesto aliqua quinque folia : reddent te quasi nihil ederis, biberisque : bibesque quantum voles.*

103.—Page 56, ligne 20. *Facillime concoqui, etc.* L'opinion des modernes diffère tout-à-fait ici de celle des anciens : les choux ne conviennent qu'aux estomacs robustes.

104. — Page 58, ligne 15. *Item serpentium ictibus.* Il n'est presque point de médicamens qui échappent à cette *spécificité.* Ne doit-on pas tirer la conséquence, en voyant toutes ces désignations ridicules, que l'on regardait comme venimeux une foule de serpens qui ne le sont pas, et qu'au lieu de voir cette innocuité, on préférait croire que l'application d'un médicament tout-à-fait inerte avait neutralisé le prétendu venin ?

105. — XXXV, page 62, ligne 1. *Et in Ægypto propter amaritudinem non estur.* Ce chou d'Égypte, que Pline dit tellement amer qu'on ne pouvait le manger, sort peut-être du genre *brassica.* Dioscoride (II, 145) a fourni ce fait à notre auteur.

106. — XXXVI, page 62, ligne 4. *Silvestris, sive erraticæ.* Les auteurs pensent que le *brassica silvestris* des anciens doit être rapporté à ce *brassica* auquel les modernes ont attaché l'épithète d'*arvensis.* On est forcé de convenir néanmoins que la description

donnée par les auteurs anciens éloigne de cette opinion. Dioscoride (II, 147) dit que le *κράμβη ἀγρία* se plaît dans les anfractuosités des roches maritimes ; qu'il est semblable au chou des jardins, mais plus blanc, plus velu et très-amer. Pline (*loco comm.*) déclare que le *brassica silvestris* a toutes ses feuilles semblables, qu'elles sont petites, rondes, lisses, et qu'il est fort analogue au chou des jardins, quoique plus blanc et plus velu. Il semble que Pline, dans cette description, ait eu d'abord en vue le *Brassica arvensis* des modernes, que sans doute il avait sous les yeux, et qu'il ait ensuite accolé à cette description incomplète une traduction du texte grec. Le *κράμβη ἀγρία* de Dioscoride (*quæ in locis maritimis habitat*) paraît devoir être rapporté au *Crambe maritima*, chou marin, et le *brassica marina* du même auteur, *κράμβη θαλασσία*, à notre soldanelle, *Convolvulus Soldanella,* plante étrangère à la famille des crucifères. La description donnée par Pline, dans le passage que nous commentons, est donc vicieuse, puisqu'elle s'applique évidemment à deux plantes diverses.

107. — Page 62, ligne 5. *Adeo ut aridæ, etc.* Les modernes connaissent la maladie décrite imparfaitement ici sous le nom d'ozène. *Voyez*, à la fin de ce livre, la nomenclature des termes de médecine qui y sont employés.

108. — Ligne 7. *Hanc alii petræam vocant.* Dioscoride, en parlant du *κράμβη ἀγρία*, dit qu'il croît dans les fentes des rochers maritimes : *Κράμβη ἀγρία φύεται ὡς ἐπιτοπλεῖστον ἐν παρὰ θαλασσίοις.*

109. — Ligne 14. *Et alii....... nomas vocant.* Cette affection herpétique devait ce nom de *nomas* à la facilité avec laquelle elle se déplace. Cf. le vocabulaire.

110. — Ligne 23. *Semen ejus tostum auxiliatur.... tauri sanguinem.* Dioscoride (*in Alexipharm.*, c. 25) a dit la même chose. C'était un préjugé universel chez les anciens, que de croire à l'action toxique du sang de taureau.

. . . . . .

111. — XXXVII, page 64, ligne 10. *Inter silvestres brassicas et lapsana est.* Cf. sur le *lapsana* des anciens, la note 245 du livre précédent. Nous avons cherché à établir que cette plante

pouvait être attribuée au *Brassica Napo brassica.* Cependant, nous avons fait connaître combien peu de renseignemens nous étaient fournis sur son compte par les anciens. Dioscoride (*loco cit.*) se contente de parler de ses propriétés. Pline n'en dit guère davantage. Il détermine la hauteur de sa tige, dit que ses feuilles sont rudes au toucher, fort semblables à celles du navet, mais que sa fleur est plus blanche. Le vague de cette description, la plus complète pourtant que nous possédions, ne nous permettra jamais d'arriver à une détermination précise.

112. — XXXVIII, page 64, ligne 15. *Marina brassica..... alvum ciet.* Cf. la note 243 du livre précédent. Ce chou marin n'est point une crucifère, mais une convolvulacée, la *Soldanella maritima;* du moins, toutes les probabilités sont en faveur de cette plante. En effet, Dioscoride (II, 148) dit qu'elle est tout-à-fait différente du chou cultivé, que ses feuilles sont rondes comme celles de l'aristoloche, un peu allongées, minces; que ses rameaux sont rougeâtres; qu'elle rampe comme le lierre, et qu'elle est pourvue d'un suc propre blanc, un peu âcre et amer, qui se concrète. Si l'on compare cette description avec celle de la soldanelle, on verra combien le rapprochement est naturel; nous n'hésitons donc pas à adopter la synonymie suivante:

Κράμβη θαλασσία, Diosc., II, 148. — *Brassica marina,* Plin., *loco comm.;* Mathiol.; *Convolvulus Soldanella,* L., *Spec. plant.*, 226.— Le liseron soldanelle.

113. — XXXIX, page 64, ligne 19. *Scillarum in medicina, etc.* Cf. sur la scille, les notes 160 à 164 du livre précédent. Les modernes regardent la scille comme l'un des médicamens les plus énergiques que fournisse le règne végétal. C'est un diurétique puissant qui peut agir comme purgatif, et même comme émétique pris à des doses élevées. On trouve encore dans nos pharmacies un vinaigre scillitique qui, étant associé au miel, constitue l'oxymel scillitique. Plusieurs auteurs anciens ont donné la manière de le faire. Columelle fait connaître le procédé suivant, qu'il est curieux de comparer avec celui donné par Pline. On cueille la scille quarante jours avant la vendange; on la

coupe en très-petits morceaux, que l'on fait sécher à l'ombre. On la met ensuite macérer pendant trente jours, dans du moût amminéen, puis on verse le liquide après l'avoir décanté, et on le conserve pour l'usage. Ce mode de préparation donnait un vin scillitique ou un vinaigre imparfait. Le vinaigre obtenu par la méthode indiquée par Pline devait avoir une grande activité. Les autres manières de préparer la scille, qu'on lit dans le texte de notre auteur, étaient encore usitées naguère dans les pharmacies européennes.

On croit s'apercevoir en lisant ce chapitre de Pline, et celui où Dioscoride traite de la scille (II, 202), que les modernes ont basé, d'après ces auteurs, leurs opinions médicales sur les propriétés de la scille. En effet, on la croyait anthelmintique, fondante, incisive, etc., et de nos jours on l'administre encore fréquemment aux hydropiques et aux asthmatiques. Cf. sur l'opinion des anciens, relativement à la scille, indépendamment de Dioscoride et de Columelle, cités dans cette note, Apulée (chap. 42, tit. 1), Celsus (III, 21, IV, 4 et 9), Galien (IX, 2), Scribonius Largus (*Comp.* 76), Priscianus (I, 22), Marcellus Empiricus (p. 34, chap. 232) et Plinius Valerianus (III, 12).

114.— Page 68, ligne 7. *Pythagoras scillam.... malorum medicamentorum introitum pellere tradit.* Daléchamp pense qu'il faut lire *pollere* au lieu de *pellere,* et il s'appuie de l'autorité de Théophraste, chez qui Pline a puisé l'opinion qu'il émet sur la scille, pour avancer que le texte de l'auteur latin aurait été tronqué, et il propose de le rétablir ainsi : *Pythagoras scillam suspensam diu vivere : in limine quoque januæ satam, contra malorum medicamentorum introitum pollere tradit.*

L'idée que les anciens avaient des propriétés de la scille, pour éloigner les sortiléges et les maléfices, était presque générale ; une foule de passages de différens auteurs, parmi lesquels nous citerons seulement ces vers d'Hipponax, en font foi :

Βάλλοντες ἐν χειμῶνι, καὶ ῥαπίζοντες
Κράδῃσι καὶ σκίλλαισιν, ὥστε φαρμάκοις.

Théocrite (*in Thalys.*, v. 105) dit que la scille mettait

les statues et les tombeaux à l'abri des outrages. Aussi avait-on la coutume de la semer autour des sépulcres, d'où était venu ce proverbe : *Scillas sepulchro evellere*, quand on voulait parler d'un homme insensé et furieux. La scille servait aussi, au rapport de Théophraste, dans les cérémonies expiatoires.

115. — XL, page 68, ligne 10. *Ceterum bulbi ex aceto, etc.* Cf. sur les *bulbi*, la note 165 du livre précédent. Nous avons cherché à y établir que, sous ce nom, les anciens désignaient plusieurs liliacées d'espèces et de genres différens. Le *βολϐὸς ἐδώδιμός* de Dioscoride (II, 200) est peut-être l'*Hyacinthus botryoides*; le *βολϐὸς ἐμετικός*, du même auteur (II, 201), appartinet aussi vraisemblablement au genre *hyacinthus*, à moins qu'on ne préfère voir en lui un *narcissus*, dont les bulbes, comme on sait, agissent comme vomitif. Dans l'incertitude où nous jette le vague des descriptions, il n'est pas facile, au reste, de savoir si les bulbes des Latins étaient bien les mêmes que ceux des Grecs.

Pline, dans ce chapitre, parle de plusieurs bulbes, savoir : des Mégariens, bulbes rouges, roux, cultivés et sauvages. Les bulbes rouges paraissent être cette espèce à laquelle l'auteur grec donne l'épithète de *πυῤῥός* et de *λιϐυκός*. Les bulbes roux ne devaient en être probablement qu'une variété : quant aux bulbes de Mégare, Ovide en fait mention dans ces vers, déjà cités au livre précédent :

Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris : noxius omnis erit.

Athénée (II, chap. 26) attribue aux bulbes royaux la propriété aphrodisiaque que Pline dit exister pour les bulbes de Mégare. Cf. Nicandre (*apud* Athen., *loco cit.*), Erasme (*Chyl.*, IV, *cent.* II, *adag.* 4). C'est, au reste, parmi les espèces du genre *allium* qu'il faudrait espérer de retrouver la plupart des *bulbi*. Les *bulbi silvestres* étaient peut-être des *Allium nigrum*, ou *Moly*, ou *ursinum*. Ceux que nous nommons appétit, *Allium Schœnoprasum*, doivent peut-être se rapporter aux *Bulbi sativi*. La solution de ces diverses questions n'est pas, au reste, d'une grande importance.

116. — *Vulneribus in facie medentur.* En partant de ce système,

à peu près certain, que par *bulbi* les anciens entendaient surtout désigner les plantes connues des botanistes modernes sous le nom d'*allium*, nous saurons facilement apprécier les propriétés médicales de ces plantes ; elles sont excitantes, vermifuges et légèrement vésicantes appliquées en topique, etc.; tout le reste est faux. Cf. pour l'opinion des anciens sur les propriétés des *bulbi*, indépendamment des auteurs nommés dans la précédente note, Dioscoride (II, 200), Marcellus Empiricus (IV, p. 40), Plinius Valerianus (II, 57), Quintus Serenus (c. 12), Diphile de Siphnos (*apud Athen.*, II, c. 25).

117. — XLI, page 70, ligne 19. *Bulbinem Græci vocant herbam porraceis foliis, etc.* Suivant les commentateurs des temps de la renaissance des sciences, ce *bulbine* serait la même plante que notre *Hyacinthus botryoides*, L., et l'on y rattacherait la synonymie de l'*hyacinthus* des Latins, et de l'ὑάκινθος des Grecs, on verrait en lui le πόθος de Théophraste, et même le *Bulbus vomitorius*. Cf. la note 115, au présent livre, et la note 146, au livre XXI. Nous ne refusons pas de voir dans le *bulbine* de Pline, l'*Hyacinthus botryoides*, L., mais nous croyons tout-à-fait impossible de rattacher à cette plante l'*hyacinthus rubens* de Virgile ; ainsi donc, nous établirons la synonymie suivante comme très-satisfaisante :

Ὑάκινθος, DIOSCOR., IV, 63; Βολβίνη, THEOPH., VII, 13; ATHEN., II, c. 25. — *Bulbine*, PLIN., *loc. comm.*; *Hyacinthus botryoides* seu *affinis*. — L'hyacinthe en grappe.

118. — Ligne 21. *Bulbus quem vomitorium vocant ab effectu.* Nous avons laissé entrevoir la possibilité de reconnaître cette plante dans quelque espèce du genre *narcissus*. La circonstance exprimée par Pline en ces termes : *Folia habet nigra, ceteris longiora*, a fait désigner la jonquille, *Narcissus Jonquilla*, L., par le père Hardouin. La bulbe de cette monocotylédone, commune en Espagne, agit comme vomitive. Dioscoride dit qu'elle est recouverte d'une écorce noire : Ῥίζαν ἐοικυῖαν βολβῷ, περὶ ὃν φλοιὸς μέλας, etc. Pline attribue mal à propos cette couleur à l'écorce.

119. — XLII, page 72, ligne 4. *Utilissimus stomacho cibus asparagi traduntur.* Un manuscrit, cité par Chifflet, porte : *Inter utilissimos stomachi cibos asparagi traduntur.* L'asperge figure dans la matière médicale des peuples modernes : tout le monde connaît la manière rapide avec laquelle les turions (rejetons) agissent sur les reins. Le docteur Broussais a prétendu reconnaître qu'ils étaient un sédatif des mouvemens du cœur. Notre propre expérience confirme l'assertion de cet homme célèbre. La racine est encore rangée parmi les diurétiques ; les baies sont inusitées ; on en a retiré une sorte de vin par la fermentation. C'est à cela que se borne tout ce qu'on sait de plus positif sur les propriétés de cette plante. Pline la dit diurétique, ainsi que Quintus Serenus (c. 26).

Aut caput asparagi cum vino sume vetusto,
Seu mavis, appone : modus conducit uterque.

Dioscoride affirme la même chose de la racine. Il n'est point vrai que l'action des asperges sur la vessie soit telle qu'elle ulcère cet organe quand on les mange avec excès. Les modernes n'emploient pas la graine, et rien n'annonce que l'emploi en puisse être avantageux. Cf. sur les propriétés médicales de l'asperge, Dioscoride (II, 152), Plinius Valerianus (II, 36 ; IV, 30 et ailleurs), Marcellus Empiricus (c. 25, p. 173) et Apulée (c. 48 et 84).

120. — XLIII, page 72, ligne 19. *Silvestrem asparagum, etc.* L'asperge sauvage des Français rentre, comme variété, dans le type de l'*Asparagus officinalis*, L. Elle vit à l'état sauvage dans une foule de localités. Decandolle pense que la variété à laquelle on doit l'asperge cultivée, est l'asperge maritime, *Asparagus maritimus*, Clus., *Hist.*, II, p. 179, *icon.* Elle croît surtout dans les sables maritimes de la Belgique, et dans le midi de la France. Il ne faut pas confondre cette asperge sauvage avec l'espèce dont parle ici notre auteur. Apulée, au chap. 48, donne comme il suit la synonymie de cette plante : *Græci myacanthan* [1],

[1] Il y a ici confusion : peut-être Apulée veut-il désigner l'*asparagus aphylla*, plus commune en Libye que l'*asparagus tenuifolius*, qui est européenne. Cf. au précédent livre, la note 218.

alii asparagon agrion, Latini corrudam, alii asparagum agrestem, alii asparagum rusticum, alii asparagum nostrum. Apulée étant de Madaure, ville d'Afrique, par *noster* il faut entendre *libycus.* L'asperge à feuilles aiguës est commune dans tout le midi de l'Europe.

Voici quelle est la synonymie de cette plante :

Ὅρμενον [1], ATTICOR., *teste* PLIN., *loco comm.*; Ἀσπάραγος ἄγριος, GRÆC. — *Corruda*, LATINOR.; *Asparagus agrestis*, seu *rusticus*, QUORUMD.; *Asparagus tenuifolius*, L., *Spec. plant.*, 449; *Asparagus Corruda*, SCOP., *Fl. Carn.*, 417.— Asperge sauvage, et *corruda* dans le midi de la France.

121.—Page 72, ligne 21. *Et candidiori major.* Nous avons dans l'Europe australe une espèce d'asperge nommée *alba* par les botanistes; elle est épineuse. Serait-ce particulièrement d'elle que Pline entendrait parler? au reste, l'asperge ordinaire émet souvent des tiges blanchâtres dans les terrains arides.

122.—Page 74, ligne 2. *Radix miscetur radici marathri, etc.* Tous les commentateurs traduisent μάραθρον par *fœniculum*, le fenouil. Naguère l'association de la racine du fenouil et de la racine d'asperge, était consacrée par l'usage; toutes deux faisaient partie des cinq racines apéritives *majeures.* Le sirop des cinq racines apéritives, encore usité dans la pratique des médecins modernes, se prépare avec les racines de fenouil, d'asperge, d'ache, etc. Les premiers auteurs de matière médicale avaient lu Pline.

123. — Ligne 5. *Sic et hydropicis contrarium, etc.* Chrysippe dit que la décoction de la racine d'asperge rend les femmes stériles; Dioscoride répète la même chose (II, 152); cette opinion fausse était généralement répandue en Grèce. Le mot ὁρμηνίον, qu'Athénée (II, c. 23) écrit ὅρμενος et ὁρμενίον, par un ε, vient de ὁρμή, parce qu'on croyait l'asperge aphrodisiaque. Daléchamp assure que les Avignonais appellent encore aujourd'hui l'asperge *romioconin*, corruption évidente du mot *hormenum.*

124. — Ligne 8. *Quæ aqua si canibus detur, occidi eos, etc.* Pline a emprunté ce fait, entièrement faux, à Dioscoride (II, 152).

[1] Cf. sur le mot ὅρμενον, la note 123.

125. — XLIV, page 74, ligne 11. *Apio gratia in vulgo est.* Cf. sur l'*apium*, la note 215, du livre précédent. C'est notre persil cultivé ; ombellifère à odeur fortement prononcée, et qui prend place parmi les médicamens excitans. On voit, par la première phrase de ce chapitre, que son emploi, comme condiment, remonte très-haut. Le persil est rarement employé dans la médecine moderne ; il a cependant des propriétés marquées. Ce que nous en dit Pline est un tissu de fables. La distinction que notre auteur fait du persil, en mâle et en femelle, ne peut être admise. Le peuple emploie encore fréquemment le persil comme vulnéraire et même comme ophthalmique ; on le croyait bon contre la gravelle, et l'un des meilleurs sudorifiques et diurétiques connus ; plus raisonnablement apprécié, il a perdu de son importance, qu'il devait peut-être tout entière à Pline, et aux auteurs compilés par lui. Dioscoride (II, 74) avait avancé que le persil dissipait très-promptement les duretés des mamelles engorgées par le lait, et cette croyance n'est pas encore tombée dans l'oubli. La matière médicale des anciens se trouve encore tout entière dans les souvenirs du peuple. Ce qu'on nomme des remèdes de commère ne sont autre chose que des traditions de l'antiquité ; nous lui devons heureusement mieux.

126. — XLV, page 76, ligne 20. *Apiastrum Hyginus quidem melissophyllon appellat.* Poinsinet de Sivry cherche l'étymologie d'*apiastrum*, non dans *apis*, abeille, mais dans *apium* [1] ; pour nous, nous retrouvons dans les mots *apiastrum* et *μελισσο φύλλον*, *apis* et *μέλισσα*, abeille ; il n'y a aucun rapport entre les feuilles de l'ache ou du persil, et celles de la mélisse ; quant à l'*apiastrum*, plante vénéneuse de Sardaigne, nous convenons que le rapport entre les feuilles de cette plante et celles de la mélisse est assez marqué, ce qui disposerait à croire qu'ici l'origine du mot serait différente, *apiastrum* voulant dire, dans cette circonstance, faux *apium*. Cet autre *apiastrum* est la même plante que l'*herba sardoa* de Virgile. Pline en reparlera au livre XXV, chap. 27, sous le nom de *Ranunculum alterum ;* au reste, quoi

[1] Tournefort fait dériver *apium* d'*apis ;* cette étymologie n'est pas probable.

qu'il en soit de la vraisemblance de ces deux étymologies, on ne doit y attacher qu'une médiocre importance; la nomenclature des anciens est trop remplie d'incertitude pour qu'on puisse s'en servir pour bâtir des systèmes étymologiques solides.

127. — XLVI, page 78, ligne 2. *Olusatrum, quod hipposelinum vocant.* Cf. sur l'*hipposelinum*, la note 213, au livre précédent. Il s'agit d'une ombellifère connue sous le nom de *Smyrnium Olusatrum.* Les modernes n'en tirent aucun parti sous le rapport médical. Néanmoins cette plante n'est point dépourvue d'activité. Ce que Pline dit ici des propriétés de l'*hipposelinum* est puisé chez Nicandre (V, 599), Théophraste (*Hist. plant.*, VII, 6) et Dioscoride (III, 78); Apulée (106, tit. 1) s'exprime dans des termes peu différens.

128. — Ligne 8. *Quartum genus ex eodem, etc. Voyez* au livre précédent, la note 214. Cette ombellifère est connue des modernes sous le nom de *Selinum Oreoselinum.* Ses propriétés sont les mêmes que celles de la plante précédente. Le mot *oreoselinum* indique qu'elle vit sur les montagnes.

129. — Ligne 10. *Heleoselino vis privata contra areneos. Voyez* au livre précédent, la note 211. Nous avons rapporté cette plante à l'*Apium graveolens,* l'ache à odeur forte. Elle jouit de propriétés énergiques beaucoup plus appréciées par les modernes que par les anciens. Le mot *heleoselinum* veut dire ache de marais.

130. — LXVII, page 78, ligne 14. *Alio genere petroselinum, etc.* Nous appelons aujourd'hui le persil du nom spécifique de *petroselinum*, et nous le rattachons au genre *apium.* Cette plante se plaît dans les lieux bas et ombragés. Elle réussit aussi dans les terrains pierreux, et c'est dans ces sortes de terrains qu'on la trouve en Sicile. C'est donc de quelque variété du persil que Pline veut parler ici (*Voyez* la note suivante).

131. — Ligne 17. *Addidere quidam buselinon.* Ce mot composé signifie grand persil, la particule *bu* étant très-souvent augmentative; le bœuf, βοῦς, étant, avec le cheval, le plus grand des quadrupèdes d'Europe. Écoutons Festus : *Et bulimum Græci*

magnam famem dicunt, assueti magnis et amplis rebus præponere βοῦ, a magnitudine scilicet bovis. Hinc est, quod grandes pueros bupædas appellant, et mariscum ficum, busycon. C. Bauhin (*Pin.*, p. 153) rapporte le *buselinum* de Pline au *Petroselinum creticum*, nommé *agriopastinaca* en Crète, suivant Belli (lettre 5). On ne peut dire avec certitude quelle est l'ombellifère que Bauhin nomme persil de Crète ; c'est probablement le persil ou l'une de ses variétés, plus grande dans ses proportions que les autres. Le *petroselinum*, persil venu dans les lieux pierreux, devait être moins développé que celui-ci.

132. — XLVIII, page 80, ligne 2. *Ocimum quoque Chrysippus graviter increpuit.* Nous avons eu déjà occasion de parler souvent de l'*ocimum*. Nous y reviendrons au livre suivant, Cf. la note 261. Quoique les commentateurs soient presque tous d'accord pour désigner ici l'*Ocimum Basilicum*, nous croyons difficilement que ce soit bien cette labiée. En effet, l'*Ocimum Basilicum* est une plante originaire de l'Inde, et nulle part on ne la trouve à l'état sauvage. Ce que nous lisons ici, touchant les propriétés de l'*ocimum*, est trop contradictoire pour que nous puissions y trouver quelques lumières. Varron (*de Re rust.*, I, 31) dit que c'est un fourrage à siliques, c'est-à-dire à légumes. Nous serions donc disposés à penser que cette plante appartient aux légumineuses. Caton et Columelle en font aussi une plante fourragère ; c'est sans doute quelque *lathyrus*, quelque *hedysarum*, ou bien encore quelque *medicago*. Il est peu de chapitres qui renferment un aussi grand nombre de préjugés ridicules que celui-ci : notre auteur doit être blâmé d'autant plus vivement d'avoir accumulé toutes ces sottises, que les auteurs qui l'ont précédé ne les ont répétées que pour s'en moquer. Cf. Galien (*de Fac. alim.*, liv. II, ch. 55), Dioscoride (II, 171). *Voyez* la note suivante.

133. — Ligne 13. *Sequuta ætas acriter defendit.* Pline cherche à établir les contradictions relatives aux propriétés médicales de l'*ocimum*, et elles sont nombreuses ; d'ailleurs, lors même que toutes les propriétés attribuées à l'*ocimum*, dans ce paragraphe, seraient vraies, on ne pourrait pas en conclure davantage que l'*ocimum* des anciens est la même plante que celle des modernes.

Selon Mathiole (*Comment. sur Dioscoride*, liv. II, chap. 125), *ocimum* et *ocymum* seraient deux plantes tout-à-fait différentes. L'*ocymum*, fourrage, dériverait de ὀξύς, sans doute à cause de la forme aiguë de ses feuilles; et *ocimum*, plante de jardin, viendrait de ὄζω, je sens, à cause de l'excellence de son odeur. Malheureusement les manuscrits ne font pas tous cette distinction, et l'on voit presque partout *ocimum* écrit par un *i* simple. On trouve dans Varron (*de Re rust.*, liv. I, ch. 31) la phrase suivante: *Ocinum dictum a græco verbo, ὠκέως, quod valet cito. Similiter quoque ocimum in horto. Hoc amplius dictum ocinum, quod citat alvum bulbus, et ideo iis datur ut purgentur. Id ex pabuli segete viride sectum antequam gerant siliquas.* Les derniers mots de ce passage font voir clairement que l'*ocimum* est bien une légumineuse et point du tout une labiée.

134. — XLIX, page 82, ligne 16. *Erucæ, etc.* Voici comment nous établissons la concordance synonymique de l'*eruca*:

Εὔζωμον, Theoph, *Hist. pl.*, I, 9; VII, 3; Diosc., II, 170. — *Eruca*, Auct., *Moret.* (Virg.?), Ovid., *Remed. amor.*, 799; Colum., X, 108, 372, etc.; Plin., *loco comm.*; Mart.; *Brassica Eruca*, L., *Spec. pl.*, 932. — La roquette.

La roquette, dit Dioscoride (II, 134), est aphrodisiaque. Pline en parle dans le même sens, ainsi que Columelle, qui s'exprime comme il suit dans son poëme des *Jardins*:

Et, quæ frugifero seritur vicina Priapo,
Excitet ut Veneri tardos eruca maritos.

Ovide a dit aussi (*Remedium amor.*, v. 799):

Ne minus erucas aptum est vitare salaces.

C'est dans le même sens que l'auteur du *Moretum* (Virgile?) a dit, vers 85:

...... Et Venerem revocans eruca morantem.

Sans être aussi fameuse chez les modernes que chez les anciens, la roquette passe encore pour un stimulant assez énergique.

Pline suppose que son nom lui a été donné, *quod erodat*. C'est

encore là une de ces étymologies à la manière des anciens, c'est-à-dire hasardée ; en effet, ils ignoraient jusqu'aux plus simples règles de permutations étymologiques. Dans leur manière de remonter aux origines des mots, ils semblent croire que toute lettre peut indifféremment se changer en toute autre. *Eruca*, tiré d'*erodo*, est un exemple entre mille de cette opinion erronée. Pline ne savait pas que si le *d* peut se changer en *t* et en *s*; le *c* en *g*, et même plus tard en *u* ou en *i*, dans des cas et suivant une marche qu'il serait trop long d'expliquer ici, le changement du *d* en *c* est d'une impossibilité complète et péremptoire. Le passage de la *dentale* à la *gutturale* est une aberration dont on ne trouverait pas un exemple dans quelque langue que ce soit. Pour en revenir à l'étymologie d'*eruca*, de deux choses l'une : ou bien ce mot est un nom primitif, de souche étrusque ou latine, consacré depuis trop long-temps pour subir aujourd'hui l'analyse ; ou c'est un dérivé du verbe grec ἐρεύγειν, et dont le sens est facile à saisir, la roquette ayant des propriétés carminatives ; mais si l'étymologie d'*eruca, quod erodat*, est appuyée sur un mot mal choisi, l'idée pourrait bien être juste ; *eruca* ne viendrait-il point, par hasard, de la racine orientale عرق, ronger ?

135. — Page 82, ligne 18. *Vitia cutis in facie cum melle illitum.* Tous les remèdes indiqués pour enlever les taches de rousseur, et ils sont nombreux, n'atteignent point le but qu'on se propose. Quintus Serenus (XII, p. 131) affirme la même chose :

> Invida si maculat faciem lentigo decoram,
> Nec prodesse valent naturæ dona benignæ,
> Erucam, atque acidum laticem simul illine malis.

136. — L, page 84, ligne 7. *E contrario nasturtium Venerem inhibet.* Voici comment on peut établir la concordance synonymique de cette plante :

Κάρδαμον (quelques copistes écrivent Καρήδαμον), THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 4; NICAND., *Ther.*, v. 93; DIOSC., II, 185; Σμεθ, ÆGYPT. *teste Rosc.*, etymol. ægypt., p. 190; Σκάφος, PERSIC., *teste scol. Arist. in nubil.*, p. 234. — *Nasturtium*, VARR., III, 9; *Nasturtium acre*, Auct., Moreti, v. 84; *Nasturtium*, PLIN., *loco comm.*; PALLAD., *Januar.*,

tit. XIV. — حرق, Arab. — *Lepidium sativum*, L., *Spec. plant.*, 889. — Le cresson alénois, ou *nasitor.*

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 181) décide, sans alléguer aucune preuve à l'appui de cette opinion, que le *κάρδαμον* de Théophraste est le *Lepidium latifolium*, la passerage à larges feuilles : mais il a changé d'avis dans ses *Commentaires sur Dioscoride*, page 74. Pline prétend que ce mot de *nasturtium* vient de *nasus torsus*, par allusion à la grimace que fait faire l'âpreté de cette plante dès qu'on veut l'employer comme aliment. Toute bizarre que soit cette étymologie, les grossières idées du peuple la rendent possible. On la retrouve tout entière dans le nom vulgaire français sous lequel est connu, dans quelques provinces, le cresson alénois. Les effets déterminés par l'âcreté de cette plante sont heureusement exprimés dans le vers 84 du *Moretum* :

Quæque trahunt acri vultus nasturtia morsu.

Pline dit que le cresson de jardin est antiaphrodisiaque. Cette assertion est contredite par Dioscoride (II, 185), et confirmée par l'auteur des *Géoponiques* (XII, 27). La nature de cette plante dispose à donner raison à Dioscoride contre ses adversaires ; elle est excitante et jouit, à un haut degré, des propriétés antiscorbutiques. Tout ce qui ne rentre pas dans cette spécialité peut être justement contredit.

137.—Page 84, ligne 8. *Duo ejus genera.* Les deux variétés, la blanche et la noire, ne sont pas distinguées par les modernes, qui se bornent à reconnaître une variété à feuilles crépues. Dioscoride n'a point cherché à établir deux espèces distinctes dans cette plante.

138. — Ligne 19. *Et maculas illitum ex aceto.* Pline a dit la même chose de l'*eruca.* Cf. la note 135.

139. — Page 86, ligne 10. *Optimum autem Babylonium.* Dioscoride (II, 185) a dit aussi : *Κάρδαμον κάλλιστον μὲν εἶναι δοκεῖ τὸ ἐν τῇ Βαβυλῶνι κάρδαμον.* Le père Hardouin dit que Nicandre paraît préférer celui de Médie : ce savant a mal interprété le vers de l'auteur grec :

Καρδαμίδος, Μῆδόν τε, καὶ ἐμπριόεντα σινήπυ.

Alexiph., v. 531.

que le père Gorrée traduit ainsi :

Cardamaque et Medum malum exurensque sinapi ;

faisant une juste distinction entre le *κάρδαμον*, qui est le cresson alénois, et le *malum medicum*, qui est notre citronnier. Cf. sur les propriétés du *nasturtium*, Plinius Valerianus (IV, 12), l'auteur des *Géoponiques*, et Dioscoride (*loco cit.*), Marcellus Empiricus (chap. 21, p. 215 et ailleurs), Apulée (chap. 20, tit. 4), Priscus (liv. II, tit. 2, chap. 17), Columelle (liv. X), Celsus (liv. V, chap. 28), etc.

140.— Page 86, ligne 11. *Silvestri (nasturtio) vero ad omnia ea effectus major.* Ce cresson alénois sauvage diffère du *Lepidium sativum,* plante dont la patrie est inconnue, mais qui se resème dans les jardins. Il s'agit sans doute de quelque autre crucifère, et probablement du *Lepidium Iberis*, qui ressemble beaucoup au *Lepidium sativum*, et qui porte encore le nom vulgaire de *nasitor* sauvage.

141. — LI, page 86, ligne 13. *In præcipuis autem medicaminibus ruta est.* Nous commencerons par donner la synonymie de cette plante :

Ῥύτη, Nicand., *Alexiph.*, v. 306; Πήγανον, Hipp.; Theoph., *Hist. plant.*, I, 10; Arist., *Prob.*, XX, 18; Diosc., III, 52 et 53; Plutarch., *Symp.* — *Ruta*, Colum., XI, 3; Plin., XIX, et *loco comm.;* Pallad.; Ovid., *Remed. am.*, v. 801; Mart., XI, 18, v. 4, 5 et 8; *Ruta rigens*, Virg.? *Moret.*, v. 89; *Ruta graveolens*, L., *Spec. plant.*, 548. — La rue.

Cette plante, d'un emploi dangereux, prenait place parmi les condimens les plus estimés chez les anciens. Pline nous a déjà appris que Corn. Cethegus, ayant été élu consul l'an de Rome 421, fit au peuple des largesses de vin aromatisé avec la rue. Martial (liv. XI, 52) met au rang de ses moyens de séductions, pour décider Jul. Cerealis à accepter l'invitation qu'il lui fait de venir dîner avec lui, la promesse d'un mets assaisonné de rue. Il y aura, dit-il, la laitue qui tient le ventre libre, avec les filets qui

se détachent des porreaux, enfin une tranche de thon où les feuilles de rue ne seront pas oubliées.

Prima tibi dabitur ventri lactuca movendo
  Utilis, et porris fila resecta suis.
Mox vetus, et tenui major cordyla lacerto,
  Sed quam cum rutæ frondibus ova tegant.

Quoique Linné ait donné à cette plante l'épithète si méritée de *graveolens*, qui ne pourrait être remplacée par celle de *fœtida*, son émanation nidoreuse, si rebutante pour nous, trouve encore grâce dans d'autres climats. A Naples, les dames, qui attribuent à la rue [1] des propriétés antiseptiques, paraissent en aimer l'odeur, et l'on m'a assuré que les Italiens faisaient entrer les feuilles de rue dans leurs salades comme aromate. Nous avons adopté, avec tous les commentateurs, pour la rue des anciens, le *Ruta graveolens*, et nous y persistons, quoique M. le docteur Tenore de Naples nous ait écrit que la rue la plus commune, dans le midi de l'Italie, était le *Ruta chalepensis*, variété à feuilles étroites. L'espèce qui, de temps immémorial, a été cultivée dans les jardins et employée en médecine, est bien l'espèce que nous venons d'indiquer.

Ce n'est point sans raison que Pline dit : *In præcipuis autem medicaminibus ruta est.* Elle agit avec énergie, mais ce n'est pas, à proprement dire, un véritable poison. Notre auteur assure que le suc, conservé dans une boîte de cuivre, a une action toxique très-forte; ce n'est pas la rue qui agit alors, mais le sel de cuivre qui a été formé. Il n'y a aucune vraisemblance dans l'assertion relative à l'action de la rue pour neutraliser le virus de la ciguë, celui de l'aconit ou celui des champignons; loin de combattre ces accidens, elle les rendrait plus graves. La rue est rarement employée de nos jours. Appliquée sur la peau, elle la rubéfie; introduite en grande quantité dans l'estomac, elle peut déterminer une véritable phlogose. Les praticiens modernes ont re-

[1] Tous les anciens auteurs français écrivent *rhue*. Sans doute la manière rigoureuse d'écrire ce mot est d'orthographier *rue*; mais puisque l'usage avait prévalu d'écrire *rhue*, on aurait dû le conserver, à cause de la distinction à faire entre la *rhue*, plante, et la *rue* d'une ville.

connu que la rue avait une action marquée sur le système nerveux; elle est anthelminthique. Boerrhaave dit l'avoir employée avec avantage dans l'hystérie et même dans l'épilepsie. Hippocrate la croyait propre à favoriser la menstruation, et c'est peut-être sur l'autorité de ce grand maître que nos auteurs de matière médicale répètent la même chose. Voilà tout ce qu'on sait de moins hypothétique sur la rue; tout ce qui, dans le texte de notre auteur, s'éloigne de ces spécialités, rentre dans le domaine de l'hypothèse, et ne mérite pas une discussion régulière.

142. — Page 86, ligne 17. *In Macedonia maxime juxta flumen Aliacmonem.* Τὸ δὲ ἐν Μακεδονίᾳ φυόμενον παρὰ τὸν Ἀλιάκμονα ποταμὸν, ἀναιρεῖν φασὶ βρωθέν. Diosc., III, 52. Il n'est pas probable que cette localité dût donner une rue supérieure en action à celle de la rue récoltée ailleurs.

143. — Ligne 18. *Mirumque, cicutæ succo extinguitur.* Cf. Dioscoride (*loco cit.*), Galien (*Antid.*, II, 1). C'est Théopompe de Chio (*apud Athen.*, III, p. 85) qui parle de la rue contre l'empoisonnement par les champignons; on lit chez Scribonius Largus (*Compos.*, 188): *Ad aconitum : sed adjuvantur facile qui id sumpserint, ruta, quam plurima pota cum vino.* C'est ce même auteur qui parle de l'action de cette même plante contre l'empoisonnement produit par l'*ixias* ou *chamæleon* blanc (*Brotera corymbosa*), et contre celui qui est déterminé par les champignons.

144. — Page 88, ligne 7. *Valent et contra scorpionum, et contra araneorum, etc.* Tout ce chapitre renferme un tissu de merveilles que les anciens mettaient au rang des vérités les plus incontestables. C'est Apulée qui a vanté les propriétés de la rue contre les piqûres de scorpion et contre la morsure des chiens enragés : *Ad eos quos scorpio percusserit : rutæ silvaticæ semen contritum ex vino dabis potui : dolorem sedat* (cap. 115, t. 7). *Ad morsum canis rabidi : herbæ rutæ pondus denariorum sex ex vino bibatur : plagæ vero imponantur rutæ folia trita cum melle, sale et pice : liberabitur* (c. 89, tit. 7). Scribonius (*Comp.*, 189) l'a indiquée contre l'empoisonnement par les cantharides : *Ad cantharidas : item oleum irinum ex ruta tritum, et potum.* Siméon Sethi (p. 97, lib. I, cap. 327) écrit, d'après Aetius : Λέγεται δὲ καὶ.... : *Dicitur etiam visum comesta acuere : atque idcirco pictores olim eam assidue de-*

gustabant : adoptant ainsi l'opinion de Pline, exprimée dans cette phrase : *Idem oculis noxiam putavit : falsum, quoniam scalptores et pictores hoc cibo utuntur oculorum causa.* Ovide pensait aussi que la rue éclaircissait la vue; c'est pourquoi il a dit (*Remed. amor.*) en parlant de la rue : *acuentes lumina rutas.* Florentinus, dans ses *Géoponiques* (XII, 25), a donné la même recette que celle qu'on lit dans ce chapitre, et qui consiste à employer en collyre un mélange de suc de rue, de miel attique ou de lait de femme accouchée d'un fils. Dioscoride (III, 52) y ajoute en outre le suc de fenouil. Celsus (IV, 2), Galien (II, 2) vantent, dans les mêmes termes que Pline, la rue contre les céphalalgies; les médecins grecs l'indiquaient aussi pour faciliter la menstruation. Quintus Serenus (c. 35, p. 148) a mis en vers les préceptes qu'ils donnent à ce sujet :

Sed si forte cruor clausa remorabitur alvo,
Aut molles nepetæ, aut rutæ quæcumque bibantur.

Cf. Hippocrate (*de Morb. mul.*, sect. 16 et 33) et Dioscoride (*loco cit.*).

145. — Page 90, ligne 13. *Ad crapulæ gravedines decoquuntur folia, etc.* Apulée (c. 115, t. 6) conseille la rue aux personnes déjà prises de vin : *Ad stertentes vino; rutæ silvaticæ semen cum vino potum mire facit.* Nous ne poursuivrons pas plus loin l'examen comparatif des propriétés de la rue, indiquée comme odontalgique. D'après Dioscoride (III, 52), Apulée (c. 89, t. 9) la croit, ainsi que Pline, excellente pour réveiller les léthargiques; c'est d'après Hippocrate (*de Morb. mul.*, I, sect. 128) que notre auteur assure que la rue est diurétique : assertion contraire au texte de Dioscoride (*loco cit.*) qui prétend, lui, que cette plante arrête l'incontinence d'urine.

146. — Page 94, ligne 16. *Itemque generationes impediri hoc cibo, etc.* Cf. sur cette phrase, Dioscoride (III, 52). C'est cette propriété prétendue qui a fait donner à la rue le nom grec de πήγανον..... ὅτι πηγνύει τὴν γονήν, *quoniam genituram densat et spissat.* Siméon Sethi (p. 97, *de Ruta*) : Τὴν πρὸς τὰ ἀφροδίσια προθυμίαν ἐπέχει, καὶ ξηραίνει γενναίως.

147. *Ideo in profluvio genitali datur, et Venerem crebro per somnia imaginantibus.* Cf. Apulée (c. 89, t. 12).

148.— Page 94, ligne 18. *Præcavendum, etc.* Écoutons Plinius Valerianus (IV, 5): *Stultissime quidam,* inquit, *rutæ vitia dixere, quod ventrem inhibeat, genitale semen extinguat, infantes in utero necet. Facit enim hæc non ipsa, sed qui virtutis ejus obliti, nec modum, nec tempus adspiciunt : ideo temperare prudentis est, ut de auxilio non fiat venenum.*

149. — Ligne 19. *Necari enim partus invenio.* Florentinus, dans ses *Géoponiques* (XII, 25), a dit : *Semen silvestris rutæ, potatum per dies quindecim, fœtus necat, etc.* C'est probablement l'assertion de Pline, confirmée par Florentinus, qui a fait croire long-temps que la rue avait les propriétés spécifiées dans la phrase citée ; ce préjugé, en faveur de la plante qui nous occupe, dure encore.

150. — LII, page 96, ligne 6. *Mentastrum silvestris menta est.* Clusius avait pensé que le *mentastrum* devait être rapporté à la plante connue des botanistes modernes sous le nom de *Nepeta tuberosa*, LINN. ; mais la grande analogie qui existe entre toutes les espèces de menthe ne permet pas de chercher cette plante ailleurs que dans le genre *menta*, et nous rattacherons le *mentastrum* au *Menta silvestris*, L., plante dont on reconnaît plusieurs variétés au milieu desquelles il est assez difficile de déterminer le type qui a servi à établir l'espèce.

Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Ἡδύοσμον[1] ἄγριον, DIOSC., III, 42 ; Σισύμβριον, THEOPH., *Hist. plantar.*, II, 153 ; DIOSC., II, 154 ; Καλαμίνθη, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, c. 10, *teste Hard.*; NICAND., *Ther.*, v. 60 ; DIOSC., III, 43 ; QUORUMD., *teste Plin.* — *Mentastrum* (les Latins auraient dû écrire *menthastrum*, à cause de l'étymologie grecque), COLUM., *de Re rust.*, XI, 3 ; PLIN., *loco comm.*; *Nepeta*, APUL., c. 94 ; PRISC., I, 11 ; *Pulegium silvestre mentastrum*, CORD. *in Diosc.* ; *Menta longifolia*, HUDS., *Angl.*, ed. 1, p. 221 ; *Menta silvestris*, L., *Spec. plant.*, 804. — La menthe sauvage.

[1] Pline dira plus loin que le pouliot et le nepeta ont de grands rapports de ressemblance. Cf. la note 159, au présent livre.

La menthe sauvage, ainsi que ses congénères, est riche en huile essentielle camphrée; c'est une plante énergiquement excitante et stomachique. On la donne, comme un fortifiant puissant du système nerveux, dans l'hypochondrie, l'hystérie et la céphalalgie. Quoique son efficacité contre l'éléphantiasis soit confirmée par une foule d'auteurs, et notamment par Galien, par Plinius Valerianus, par le scoliaste de Nicandre et par Dioscoride, elle n'a aucune action contre cette terrible maladie. Nous ne dirons rien de ses effets sur les reptiles qu'elle met en fuite, propriétés attribuées à presque toutes les plantes indifféremment, ni de l'action exprimée dans cette phrase : *Potum feminas purgat a partu : sed partus necat.* Ses propriétés vermifuges lui sont contestées, et l'on doit penser que, loin de chasser les *somnia Veneris*, elle les provoquerait. Cf. sur les propriétés de la menthe sauvage, Nicandre (*de Ther.*, v. 60), Galien (*de Fac. simpl.*, c. 70, p. 176 et 182), Dioscoride (*loco cit.*), Apulée (c. 90, tit. I), Marcellus Empiricus (XXI, p. 107), Quintus Serenus (c. 13, p. 132).

151.— Page 96, ligne 16. *Substratum vel accensum fugat etiam scorpiones.* Nicandre (*Ther.*, v. 60) attribue à la καλαμίνθη l'effet que Pline attribue au *mentastrum*; c'est aussi à la καλαμίνθη que Galien (*loco cit.*) prête la puissance de guérir l'éléphantiasis. C'est la même plante que Dioscoride (*loco cit.*) indique contre la goutte ou la sciatique, ce que Pline dit aussi, sans doute d'après l'auteur grec. Il résulte de tous ces rapprochemens que la καλαμίνθη des Grecs est bien certainement le *mentastrum* des Latins : Pline a d'ailleurs pris en entier le chapitre où Dioscoride traite de la καλαμίνθη; c'en est même la traduction presque littérale qu'on lit ici. Resterait à savoir si le ἡδύοσμον ἄγριον de Dioscoride doit rentrer dans la synonymie du *mentastrum*; nous n'hésiterons pas à le croire, et le prouverons tout-à-l'heure. Le *Menta silvestris* est une plante polymorphe, et ses variétés nous feront reconnaître, savoir :

I. Le ἡδύοσμον ἄγριον, dans la variété *α longifolia*, quatrième espèce;

II. La καλαμίνθη, *prima species*, dans le type *Menta sil-*

vestris, L. Sprengel indique le *Thymus Barrelieri* (*Melissa Cretica*, L.), *Comment. in Diosc.*, p. 511;

III. La *καλαμίνθη*, *secunda species, pulegio similis*, dans la variété β, *M. nemorosa*. C'est le *Thymus Nepeta*, suivant quelques commentateurs;

IV. La *καλαμίνθη*, *tertia species, nepeta*, ROMANOR.; PLIN., XX, 56, dans la variété α *longifolia*. C'est la même plante que le ἡδύοσμον ἄγριον, dont parle Dioscoride dans un chapitre séparé (le 42), et il nous l'apprend en disant: « La troisième espèce de *calamintha* est connue des Romains sous le nom de *mentastrum;* » pourtant Sibthorp pense que c'est le *Melissa altissima*.

152. — LIII, page 98, ligne 5. *Mentæ ipsius odor animum excitat, etc.* La menthe, connue sous le nom de baume dans beaucoup de provinces, mérite ce nom à cause de l'excellence de l'odeur qu'elle exhale; c'est pourquoi les Grecs l'avaient nommée ἡδύοσμον. Cette plante a attiré de bonne heure l'attention de l'homme. C'est l'une des plus anciennement connues, et rien ne le prouve mieux que le rôle qu'elle joue dans les mystères grecs. Pluton, épris d'amour pour Minthe, fille du Cocyte, devint infidèle à Proserpine, qui, ayant surpris sa rivale avec son époux, la changea en une plante qui porte le nom de μίνθα. Ovide indique brièvement cette métamorphose:

.... An tibi quondam
Femineos artus in olentes vertere mentas,
Persephone, licuit?
Metam., lib. X, v. 729.

La menthe, cultivée sous le nom de μίνθος et de ἡδύοσμον, faisait déjà partie de la matière médicale d'Hippocrate, ainsi que le témoigne la nomenclature suivante:

Μίνθος, HIPP., *Affect.*, 529; Ἡδύοσμον, EJUSD., *de Natura mulier.*, 570; Μίνθος, THEOPH., *Hist. plant.*, II, 5; Ἡδύοσμον ἥμερον, DIOSC., III, 41; Μίνθη, EJUSD., *loco citato;* GALEN., *de Simpl. facult.*, 6. — *Mentæ*, OVID., *Metamorph.*, lib. X, v. 730; COLUM., XI, 3; PLIN., *loco*

comm.; Pallad., *in Febr.*, tit. 24; Apul., xx, tit. 2; *Menta sativa*, L., *Spec. plant.*, 805. — La menthe cultivée.

La menthe cultivée, comme toutes ses congénères, est une plante tonique, et excitante à un haut degré. Elle est stomachique, et convient, disent les médecins, dans l'hystérie, l'hypochondrie, la céphalalgie. Une décoction de menthe très-chargée agit comme antipsorique. Il n'est point vrai, du reste, qu'elle empêche le lait de se coaguler, et la précaution indiquée par Pline, consistant à faire prendre de la menthe aux personnes qui ont pris du lait, de peur qu'étant caillé il ne les étouffe, est chose curieuse : elle démontre que Pline n'avait aucune idée de l'action des sucs gastriques. Parmi la multitude de cas pour lesquels notre auteur conseille la menthe, il n'en est guère que deux sur lesquels les modernes soient d'accord avec lui : *Et stomachi dolorem sedare in aqua : et..... ventris animalia expellere.* Cf. sur les vertus de la menthe, Dioscoride (III, 41), Hippocrate (*loco cit.*), Florentinus (*in Geoponic.*, XII, 24), Apulée (*loco cit.*), etc.

153.— LIV, page 100, ligne 19. *Magna societas cum hac, etc.* Voici comment nous établirons la synonymie du *pulegium* :

Γλήχων, Hipp., *Morb. mulier.*, I, 606; Γλήχων, Nicand., *Ther.*, v. 877; *Alexiph.*, v. 128, 237; Diosc., III, 36; Βλήχων, Ejusd., *loco cit.*; Γλήχωνι ἢ βλήχωνι, Græc. recent. — *Pulegium*, Plin., *loco comm.*; *Puleium viride*, Colum., XII, 57; Pallad., *Novemb.*, tit. 12; *Puleium nigrum*, Mart., XII, 32, v. 19; Apul.; c. 92; Cels., II, 1; *Menta Pulegium*, L., *Spec. plant.*, 807. — La menthe pouliot.

Les propriétés médicales du pouliot rentrent dans les mêmes que celles de la menthe cultivée ; on peut donc faire une juste appréciation des médications fournies par le texte de Pline.

153 *bis*.—Ligne 21. *Qua de causa dignior e pulegio corona Varroni, etc.* Varron estime plus les couronnes de pouliot que celles de roses ; mais son opinion n'a pu prévaloir, et la rose est restée

la reine des fleurs, seule digne de cacher les cheveux blancs d'Anacréon. Par *cubiculum*, il faut entendre les chambres à coucher. L'usage de placer des plantes odorantes dans les appartemens fermés tombe de plus en plus, à cause du danger des émanations. Pétrone a parlé de cet usage :

> .... Mitia sorba
> Inter odoratas pendebant texta coronas,
> Et thymbræ veteres, et passis uva racemis.
>
> *In Satir.*, p. 493.

154.— Page 102, ligne 1. *Nam et capitis dolores imposita dicitur levare, etc.* Les odeurs fortes sont bien rarement avantageuses dans la migraine. Quintus Serenus (c. II, 126) a adopté à ce sujet les idées de Pline :

> .... Vel corno ex arbore sertum,
> Pulegiumque potens una super aure levabis :
> Aut illud mixto coctum clementer aceto
> Cauta nare trahes.

155. — Ligne 2. *Quin et olfactu capita, etc.* Apulée a encore renchéri sur cette idée : *Capiti ne noceat æstus aut frigus : herbam pulegium tecum, aut super aurem, aut sub anulo portato : hoc et hieme tota facies : nec gravedinem senties, nec perfrictionem* (c. XCII, tit. 14).

156. — Ligne 6. *Femina efficacior.* Dioscoride ne distingue point de pouliot mâle ou femelle, et, botaniquement parlant, cette distinction est vicieuse. Apulée dit, sans doute d'après Pline, que le pouliot femelle a une fleur rouge et le pouliot mâle une fleur blanche ; mais il ne donne la préférence, pour l'emploi médical, ni à l'un ni à l'autre : *Utrumque utile est et mirabile*, dit-il (c. XCII).

157. — Ligne 23. *Flos recentis incensus, etc.* C'est dans cette prétendue propriété du pouliot (*pulegium*) que certains commentateurs ont trouvé l'étymologie du mot *pulegium, a pulicibus*.

158. — LV, page 104, ligne 6. *Silvestri* (*pulegio*) *ad eadem vis efficacior est, etc.* Ce pouliot sauvage, plus efficace que le pouliot cultivé, et semblable à l'origan, ne diffère en aucune

manière du pouliot dont il vient d'être parlé; le texte de Dioscoride (III, 36) le prouve jusqu'à l'évidence. Il n'est pas étonnant que le pouliot des jardins ait des feuilles plus larges; la culture, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer, tend à donner à toutes les parties vertes plus de développement. Pline, en disant : *Gustatum a pecore caprisque, balatum concitat. Unde quidam Græci littera mutata blechona vocaverunt*, traduit la fin du chapitre cité de Dioscoride, où cet auteur parle du pouliot, et donne ainsi une preuve de plus qu'il ne faut pas trouver une espèce distincte dans le pouliot sauvage au passage que nous commentons : Καλοῦσι δέ τινες αὐτὴν βλήχωνα, ἐπειδὴ τὰ γευσάμενα κατὰ τὴν ἄνθησιν τῶν ποιμνίων, βληχῆς ὑποπίμπλανθαι. Notre auteur aurait pu se dispenser de puiser chez l'auteur grec ce préjugé populaire, indigne d'être répété par des hommes graves.

159. — LVI, page 106, ligne 4. *Item pulegio est nepetæque societas.* Pour arriver à la détermination de cette plante, il suffira de citer ici le texte de Dioscoride : Ἡ δέ τις γλήχωνι ἔοικε, μείζων δὲ ὅθεν τινὲς ἀγρίαν γλήχωνα ἐκάλεσαν, διότι τῇ ὀσμῇ παρέοικε, ταύτην Ῥωμαῖοι νεπέταν καλοῦσιν (III, 43). Il est donc établi que la deuxième καλαμίνθη de Dioscoride est le *nepeta* des Romains; or nous avons établi précédemment (note 151) que la deuxième *calamintha* paraissait devoir être rapportée, soit à la menthe sauvage, var. *longifolia*, soit au *Melissa altissima* de Sibthorp : nous pensons que c'est la même plante que le ἡδύοσμον ἄγριον, dont nous avons donné la synonymie note 150. Les propriétés médicales de la *nepeta* sont les mêmes que celles des autres menthes. Apulée (c. CXIV) dit sans doute d'après Pline que la *nepeta* guérissait les morsures des serpens : *Morsibus serpentum curandis : herbæ nepitæ montanæ ex vino tritæ succus expressus cum vino potui datur : cujus etiam folia contrita plagæ utiliter imponuntur.* Priscien (I, 11) a donné la même recette que Pline donne ici contre les hémorrhagies nasales : *Naribus vero specialiter sic medeberis. Succum nepitæ, quam Græci calaminthen vocant, frequenter infunde : aut ejusdem siccatæ et contusæ pulverem per canalem exsufflato.* On voit par ce passage que Priscien

croyait aussi à l'identité de la *calamintha* des Grecs et de la *nepeta* des Romains.

160. — LVII, page 106, ligne 15. *Cuminum silvestre est prætenue, etc.* Voici comment nous établissons la concordance synonymique du cumin :

Κύμινον αἰθιοπικόν, Hipp., *de Morb. mul.*, I, 603; Κύμινον βασιλικόν, *teste* Dioscor.; Theoph., *Hist. plant.*, vii, 4; Nicand., *Ther.*, 601, 710 *et alibi;* Κύμινον, Diosc., iii, 68. — *Ciminum*, Carol. Magn., *Capitul.* — Καρνάβαδιν, Simeon. Sethi, *Plant. arab.*—*Cuminum*, Plin., *loco comm.;* Pallad., *April.*, t. 10; *Novemb.*, t. 22; *Cuminum Cyminum*, L., *Spec. plant.*, 305. — Le cumin.

Le cumin est une ombellifère dont la graine seule est aujourd'hui employée ; c'est un carminatif et un excitant assez puissant. On en fait rarement usage dans la médecine moderne. Un assez grand nombre de peuples, les Allemands, les Turcs, et en général presque tous les Orientaux l'estiment comme condiment. On a donné le nom de cumin cornu à l'*hypecoum;* celui de cumin des prés au carvi, *Carum Carvi;* et celui de cumin noir à la nielle cultivée.

161. — Ligne 20. *Verumtamen omne pallorem bibentibus gignit.* Il est inutile de prévenir nos lecteurs que le cumin n'agit point ainsi que le dit Pline. Horace (liv. I, ép. 19) donne au cumin l'épithète d'*exsangue :*

.... Proh! si
Pallerem casu, biberent exsangue cuminum.

Perse (*sat.* v) lui donne l'épithète de *pallens,* ainsi que Quintus Serenus (ch. 14). Dioscoride (iii, 68) a fourni probablement à Pline l'opinion que nous discutons. Voici le texte de l'auteur grec : *Σὺν ὄξει λεῖον προσενεχθὲν, τρέπει δὲ καὶ χρῶτα ἐπὶ τὸ ὠχρότερον πινόμενόν τε καὶ συγχριόμενον.* Confit dans le vinaigre et respiré, il arrête les hémorrhagies ; il donne une couleur pâle à ceux qui le boivent ou qui s'en frictionnent.

162. — Page 108, ligne 5. *Et oculorum epiphoris per se impo-*

situm, etc. Voyez, à la fin de ce livre, la table alphabétique des maladies qui y sont mentionnées. Quintus Serenus (chap. XIV, p. 133) parle de cette sorte d'ophthalmie :

> Si tumor infestat, rufos et gliscit in orbes,
> ....
> Si tumor insolitus typho se tollat inani,
> Turgentes oculos vili circumline cœno.

163. — Ligne 9. *Æthiopicum (cuminum) maxime in posca, etc.* Dioscoride (*loco cit.*) dit que le cumin cultivé a une odeur très-agréable; mais que le cumin d'Éthiopie, qu'Hippocrate appelle royal, a une odeur plus suave encore : Κύμινον τὸ ἥμερον εὔστομον· καὶ τούτου μᾶλλον τὸ αἰθιοπικὸν, ὅπερ Ἱπποκράτης βασιλικὸν ἐκάλεσε. Ce même auteur donne la seconde place dans son estime à celui d'Égypte. Il ajoute qu'on le trouve encore en Galatie, en Asie, en Silicie, etc. Ces diverses localités ne déterminaient aucune différence essentielle dans le cumin, plante que la culture ne change guère. C'est donc toujours au *Cuminum Cyminum* qu'il faut rapporter ces diverses espèces.

164. — Ligne 17. *Silvestre ad omnia eadem efficacius.* Pline traduit encore Dioscoride (III, 79). Ce cumin sauvage doit-il être rapporté au *Cuminum Cyminum?* Nous ne le croyons pas. Cette plante croît naturellement en Éthiopie, en Égypte et dans presque tout le Levant. Voici comment Dioscoride le décrit : « Il a le port d'un petit arbrisseau, une tige de neuf pouces d'élévation, mince, portant quatre ou cinq feuilles délicates, un peu dentées en scie, et marquées de divisions comme celles du *gingidium.* Le sommet porte cinq ou six capitules arrondies, mollasses, dans lesquelles sont renfermées des semences aiguës, d'un goût plus âcre que les semences du cumin cultivé. On le trouve sur les collines. » Il n'est pas possible de reconnaître une ombellifère dans cette description, et nous serions assez disposés à croire, avec Gesner, qu'on doit rapporter le cumin sauvage au *Delphinium Consolida*, L., *Spec. plant.*, 1698. La tige de cette renonculacée est haute d'un pied et plus, ses feuilles sont découpées, et ses fleurs, réunies en panicules, donnent des capsules qui renferment des graines anguleuses et hérissées. Toutefois, en émet-

tant cette opinion, nous ne pouvons nous empêcher de la présenter avec la plus grande réserve.

165. — LVIII, page 110, ligne 4. *Est cumino simillimum, quod Græci vocant ammi.* On doit voir, dans l'*ammi* de Dioscoride (III, 70) et de Pline, l'*Ammi Copticum* des botanistes modernes. Théophraste n'en dit rien. Il paraît, d'après le texte de notre auteur, que les Grecs confondaient souvent le *cuminum* et l'*ammi*, qu'ils regardaient comme une production d'un même pays, leur donnant l'épithète d'*αἰθιοπικόν*. L'*ammi* est une plante qui jouit de toutes les propriétés communes aux ombellifères. La semence est excitante à un haut degré. Les modernes n'en tirent qu'un faible parti. Il pourrait remplacer le cumin dans tous les cas où l'on emploie celui-ci, soit comme condiment, soit comme médicament. Dioscoride (*loco citato*) attribue à l'ammi la propriété de rendre pâles ceux qui en font usage; il avait dit la même chose du cumin. Cf. la note 161.

166. — LIX, page 110, ligne 19. *De cappari satis diximus inter peregrinos frutices.* Cf. sur le câprier, la note 159, au liv. XIII. L'espèce principale de câprier, celle que les anciens ont particulièrement connue, et dont les modernes tirent un condiment, est le *Capparis spinosa.* Probablement, les anciens confondaient, sous le nom de *capparis,* diverses autres espèces moins connues. Il ne faut pas croire, avec Pline, que les câpres d'outre-mer soient dangereuses. Naguère encore, on trouvait, dans la matière médicale, l'écorce de la racine de câprier à laquelle on attribuait des propriétés diurétiques. On n'en tire aucun parti maintenant. Comparez le texte de Pline avec celui de Dioscoride (II, 204), de Galien (*de Fac. simpl. med.,* liv. VII, p. 185) et de Celse (liv. V, chap. 28).

167. — LX, page 112, ligne 17. *Ligusticum (aliqui panacem vocant), etc.* Nous avons attribué le *ligusticum* de Pline à notre livêche, *Ligusticum Levisticum* de Linné. Cette plante est une ombellifère fort connue, qui jouit de propriétés excitantes, comme toutes ses congénères.

168.—Page 112, ligne 18. *Sunt et qui cunilam bubulam appellaverint, etc.* Pline a en effet dit, au livre précédent, chapitre 50, que Cratevas donnait au *ligusticum silvestre*, mais mal à propos, le nom de *cunila bubula.*

169. — LXI, page 114, ligne 2. *Cunilæ præter sativam, etc.* Cf. sur cette plante, la note 270, livre XIX. Nous y avons dit que, faute de renseignemens, il ne nous paraissait pas possible d'arriver à une exacte détermination de cette *cunila*. On doit supposer néanmoins qu'il s'agit d'une labiée.

170. — LXII, page 114, ligne 12. *Est alia cunila, gallinacea, etc.* La plante de la famille des labiées, à laquelle on rapporte l'*Origanum heracleoticum*, porte encore ce même nom chez les modernes. En voici la synonymie :

Ὀρίγανον Ἡρακλεωτικόν, DIOSC., III, 32. — *Cunila gallinacea* (quelques manuscrits portent *gallica*), PLIN., *loco comm.; Cunila gallica; Origanum heracleoticum*, L., *Spec. pl.*, 823. — L'origan héracléotique.

On trouve dans le texte de Pline, relativement aux effets de cette plante, une foule de puérilités que l'on a le regret de reconnaître, en partie, dans le texte de Dioscoride, auquel nous renvoyons.

171. — LXIII, page 114, ligne 18. *Tertium genus est ejus, quæ a Græcis mascula.* La plante dont Pline parle ici n'appartient point au *cunila*, c'est une ombellifère du genre *conyza* des modernes. On soupçonne que c'est la κόνυζα μεγάλη. Cf. la note précédente, et celles que nous donnerons sur le chapitre du livre suivant. Les *conyzes* sont abandonnées des modernes sous le rapport médical.

172. — LXIV, page 116, ligne 7. *E contrario quæ mollis (cunila) vocatur.* Il n'est pas possible d'établir, avec certitude, la concordance synonymique de cette plante que Pline ne décrit point. On a pensé que notre auteur avait confondu, en compi-

lant Dioscoride, la κονίλη et la κόνυζα ; nous avons assez d'exemples des fautes commises par Pline, pour adopter cette opinion qui veut en outre que cette *cunila* soit le κόνυζα μικρὰ de Dioscoride (III, 136), et le κόνυζα θῆλυς de Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 2), rapportés tous deux à l'*Inula pulicaria*, L. Cf. au livre XXII, la note 119. Ce qui tend à fortifier l'opinion que nous venons de faire connaître, c'est que d'une part Pline dit : *Pulices etiam contritæ cum aqua sparsæ necant*; et que de l'autre, Dioscoride écrit : Δύναται καὶ ὁ θάμνος ὑποστρωννύμενος σὺν τοῖς φύλλοις καὶ θυμιώμενος, θηρία διωκεῖν, καὶ κώνωπας ἀπελαύνειν· κλείνας καὶ ψύλλας.... Néanmoins, la conséquence tirée de l'épithète *mollis*, donnée à la *cunila*, ferait choisir plutôt la troisième espèce de κόνυζα, dont l'auteur grec dit, dans le même chapitre : Γίνεται καὶ τρίτον εἶδος κονύζης, ἔστι δὲ καυλῷ παχυτέρα καὶ μαλακωτέρα.... Pline parle plus loin d'une *cunila* à odeur d'encens, et il la nomme, à cause de cette particularité, *libanotis* : *Altera thuris, quam libanotidem appellarunt.* Au livre suivant (c. 32), il dira : *Masculæ* (*conyzæ*) *radix a quibusdam libanotis appellatur....* ce qui est encore une preuve que, dans ce chapitre, Pline a parlé de la *conyza* sous le nom de *cunila*. Doit-on rejeter cette faute sur les copistes? nous serions assez disposés à le penser, s'il ne fallait aussi condamner l'ordination des chapitres. Il est évident que Pline traite des *cunila*, et qu'il a confondu avec ces labiées les *conyzes*, plantes de la famille des corymbifères.

173. — LXV, page 116, ligne 14. *Sativa quoque suos usus habet.* La *cunila sativa* est rapportée par tous les commentateurs à notre sariette cultivée, *Satureia Thymbra.*

Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante :

Θύμβρα, THEOPH., *Hist. plant.*, VI, 11 ; DIOSC., III, 45 ; ARISTOPH., *in Nub.*, v. 420. — *Thymbra graviter spirans*, VIRG., *Georg.* IV, v. 31 ; *Satureia Thymbra*, L., *Spec. pl.*, 794. — La sariette *thymbra*.

La *thymbra* des anciens est généralement regardée comme une sorte de sariette. Cependant Columelle fait mention de la *satureia*

et de la *thymbra* comme de deux plantes différentes, dans le vers suivant :

> Et satureia thymi referens thymbræque saporem.
>
> Lib. x, v. 233.

Peut-être par le premier de ces deux noms, *satureia*, entend-il désigner la plante à l'état de culture. Toutefois Dioscoride (*loco cit.*) a montré que la *thymbra* à l'état de culture différait à peine de celle à l'état sauvage : Γίνεται δὲ καὶ σπαρτὴ θύμβρα, κατὰ πάντα τῆς ἀγρίας ἐλάσσων, ἣν χρηστοτέρα δὲ πρὸς βρῶσιν διὰ τὸ μὴ ἐπιθέσθαι τὴν δριμύτητα. C'est au genre *satureia* que Lyngby rapporte l'hyssope de Salomon. Mais il n'y a pas plus de probabilités pour cette plante qu'il n'y en a pour l'origan, la menthe, le thym, la marjolaine, l'*artemisia*, l'*Adianthum Capillus Veneris*, l'*Asplenium Ruta muraria*, le *Gymnostomum truncatum*, etc., désignés successivement par divers savans. La question restera à jamais insoluble, et, au lieu de se perdre dans de vagues conjectures, il vaudrait bien mieux imiter la modestie de l'Arabe Abenezra qui disait, à propos de l'hyssope de Solomon : *Quænam sit plantarum, ignoro.* La sariette des jardins jouit des propriétés communes à toutes les labiées. On lui préfère néanmoins des succédanés plus énergiques, et ils sont nombreux dans la famille à laquelle elle appartient. Lorsque Pline déclare que la sariette des jardins se convertit en sariette des montagnes, il veut dire seulement que, rendue à l'état sauvage, elle reprend les caractères primitifs que la culture avait légèrement modifiés. Le père Hardouin, qui n'a pu croire à cette métamorphose, a désigné le *Satureia montana*.

174. — Page 118, ligne 2. *Libanotidis, etc.* Cf. sur les *libanotis*, le chapitre 52 du livre XIX.

175. — LXVI, page 118, ligne 5. *Piperitis, etc.* Nous avons déjà parlé longuement du *piper*, et fait connaître les difficultés insurmontables qui s'opposaient à la détermination rigoureuse de cette plante. Le père Hardouin a décidé que le *piper siliquastrum* de Pline devait être rapporté au poivre de Guinée, qui n'appartient plus au genre *piper* des modernes, mais bien à

une solanée du genre *capsicum*, dont l'espèce la plus connue est annuelle, ce qui lui a valu son nom spécifique. Cette plante entre comme condiment dans les usages de différens peuples. On s'en sert aussi parfois comme de médicament, et il en est peu de plus énergiques. L'autre sorte de *piper siliquastrum*, dont Pline devait la connaissance à Castor, est probablement aussi une sorte de *capsicum*. Pourtant, si l'on voulait s'arrêter à la circonstance exprimée dans la description où l'on donne à cette plante des tiges géniculées, on serait forcé de revenir au genre *piper* dont plusieurs espèces offrent cette particularité.

176. — LXVII, page 118, ligne 12. *Onitin vel prasion appellant, etc.* Voici comment on peut établir la concordance synonymique de l'*onitis :*

Ὀνῖτις ὀρείη, Nicand., *Alexiph.*, v. 56; Galen., *de Simpl. fac.*, VII; Ὀνῖτις, Diosc., III, 33. — Orib., XII, f. 209; Marc. Empir., cap. 36, p. 212; *Origanum Onites*, L., *Spec. plant.*, 824. — L'origan *onites*.

Le nom grec de cette plante lui a été donné, si l'on en croit le scoliaste de Nicandre, à cause du goût particulier que les ânes auraient pour elle. Quant à celui de *prasion*, il exprime la couleur verte de la plante. Quoique Pline assure, dans le passage que nous commentons, que l'*onitis* et le πράσιον [1] soient une seule et même plante, il n'en est rien. Le πράσιον d'Hippocrate (*de Ulcerib.*, 878) est rapporté au *Marrubium creticum et peregrinum.* La description que Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 2) donne du πράσιον, fait aisément reconnaître les deux labiées que nous venons de nommer. Quant au πράσιον de Dioscoride (III, 119), Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 180) veut reconnaître en cette labiée le *marrubium vulgare.* Nous dirons en passant que les commentaires destinés à rattacher à la famille des labiées les

[1] Nous verrons bientôt que Pline dira que les Grecs donnaient aussi le nom de πράσιον à sa seconde espèce d'*heracleum* (voyez le chap. 69 du même livre), et le nom d'ὀνῖτις à son *heraclium heracleoticum*. On voit combien ces synonymies sont embrouillées

plantes modernes sont enveloppés d'incertitudes, les plantes de cette famille étant étroitement liées ensemble, et les caractères très-peu distincts.

177. — LXVIII, page 118, ligne 13. *Tragoriganum similius est serpyllo silvestri.* Ce mot *tragoriganum* ne veut dire autre chose que l'origan de bouc. Linné, d'après les botanistes du moyen âge, avait désigné pour cette plante le *Thymus Tragoriganum* (cephalotos?); et, en effet, la description que Dioscoride (III, 35) donne de cette plante permet de reconnaître cette labiée. C'est un petit arbrisseau semblable au serpolet ou à l'origan, par ses feuilles et la disposition de ses rameaux. Il est plus vert dans certaines localités que dans d'autres. Ses feuilles sont larges et couvertes d'une espèce d'enduit glutineux. L'auteur grec en admet une autre espèce à feuilles tenues et à rejetons assez grêles. Si l'on comparait la description du thym avec l'origan, on verrait qu'elle se rapproche en tous points de celle-ci, à la différence près de la viscosité, qui n'existe pas pour le thym.

Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante:

Τραγορίγανος, NICAND., *Alexiph.*, 310. — *Thymus Tragoriganum* (cephalotos?), L., *Spec. plant.*, 826. Le thym tragorigan, ou faux origan.

Quelques commentateurs désignent deux plantes pour le τραγορίγανον de Dioscoride. D'après eux, l'*origanum primum* devrait être rapporté au *Thymus mastichina*, L., *Spec. pl.*, 827; Clusius (*Hist.*, I, p. 355) est de cet avis. Le *tragoriganum secundum* serait le *Stachys glutinosa*, L., *Spec. pl.*, 813. Zanoni (*Hist.*, p. 119, p. 81) est le premier auteur qui ait émis cette opinion peu probable. Le *Stachys glutinosa* a été trouvé sur le Parnasse par Wheler.

178. — LXIX, page 120, ligne 11. *Heraclium quoque tria genera habet.* Sous le nom de ἡράκλιον, Dioscoride (III, 34) entend parler de l'origan sauvage. Cf. plus haut la note 170 du même livre. Dioscoride ne partage pas l'*heraclium* en trois espèces, comme le fait notre auteur, qui confond évidemment

plusieurs plantes différentes, et dont il a parlé en d'autres passages. C'est ainsi que l'*heraclium* proprement dit est l'origan héracléotique. Le *prasion* serait un marrube, et l'*onitis* une espèce particulière d'origan nommée *Origanum onites*. Voyez la note 176, au même livre. On tenterait en vain de débrouiller ce passage, où tout est confusion.

178 *bis*. — Page 120, ligne 16. *Ad potum utilius, quod onitin vocant...... serpentes fugare, etc.* Les propriétés de toutes les espèces d'origan sont les mêmes que celles de la famille des labiées : elles sont excitantes à un haut degré. Elles ne jouissent d'aucune propriété prophylactique, mais elles sont peut-être légèrement sudorifiques et diurétiques. Nous lisons dans le texte de notre auteur (*heraclium*) *ad scabiem, pruriginem, psoras, etc.* Tout récemment un pharmacien du midi de la France a reconnu qu'une forte infusion de menthe poivrée avait la propriété de guérir la gale, et les expériences faites à ce sujet ont été assez satisfaisantes. Il est raisonnable de penser que la plupart des plantes de la famille des labiées, riches en parties aromatiques, jouissent des mêmes propriétés que la menthe. On voit encore, dans le paragraphe que nous commentons, que l'*heraclium* est propre à combattre l'empoisonnement par le gypse (sulfate de chaux). Ce sel insoluble n'agit pas comme poison : introduit dans l'estomac à forte dose, il détermine le vomissement et cause une perturbation momentanée des fonctions digestives. Pour expliquer comment l'empoisonnement par le gypse pouvait avoir lieu chez les Romains, il est nécessaire de se rappeler que la falsification la plus fréquente du vin s'opérait avec cette substance, et même qu'on le mélangeait avec la farine destinée à faire le pain.

179. — LXX, page 122, ligne 12. *Lepidium inter urentia intelligitur, etc.* Poinsinet de Sivry traduit ainsi cette phrase : « Le *lepidium*, ou passerage, est une plante caustique et brûlante. » Ces expressions rendent mal le texte. La crucifère dont Pline parle n'a que l'âcreté qui lui est commune avec les plantes de la même famille. Pline n'est que trop souvent hors de la vérité, et les traducteurs doivent plutôt adoucir que forcer ses expressions.

Voici la concordance synonymique de cette plante:

Λεπίδιον, DIOSC., I, 205; ATHEN., III, 88, et IX, 34.— *Lepidium*, COLUM., XII, 8, *et aliis loc.*, PLIN., *loco comm.*; P. ÆGYN.; *Lepidium latifolium*, L., *Spec. plant.*, 899. — La grande passerage.

Le *lepidium* est, dit Sprengel (*Commentaires sur Dioscoride*, 484), le *Lepidium latifolium* que Pline (XIX, 51) énumère parmi les plantes étrangères naturalisées dans les jardins. Il atteint une coudée de hauteur, et ses feuilles ressemblent à celles du laurier, quoique plus molles. Ce même auteur (Pline) range le *lepidium* parmi les plantes brûlantes. Ses propriétés âcres lui ont valu les noms qu'il porte dans diverses langues, témoin celui de *pfefferkraut* en allemand, *pepperwort* en anglais, *piperella* en italien, et *arva pimenteira maior* en portugais.

Le nom de *lepidium* lui a été donné à cause des propriétés qu'on lui supposait pour enlever les taches du visage. Cf. Dioscoride (*loco cit.*). Les siliques de cette crucifère affectent la forme de petites écailles, λεπίς, et l'on sait que les anciens tiraient souvent des inductions de la forme des plantes pour établir leurs opinions sur leurs propriétés médicinales.

180. — LXXI, page 122, ligne 19. *Gith ex Græcis, alii melanthion, alii melanspermon vocant.* La plupart de ces synonymes sont confirmés par Dioscoride, comme on va le voir par la concordance suivante :

Μελάνθιον, HIPP., *Steril.*, 675; THEOPH., *Hist. pl.*, VII, 9; DIOSC., III, 93; Μελάνσπερμον, μήκων ἄγριος μέλας, Ῥωμαίοις παπάβερ νίγρουμ [1], EJUSD., *in Nothis.*— *Gith.*, COLUM., V, 84 (quelques manuscrits portent *Giddi*); PLIN., *loco cit.*; PALLAD., *in Septemb.*, tit. 13; PLAUT., *in Rudent.*; *Git*, CELS., II, *cap. ultim.*; SCRIBON. LARG., *Com-*

[1] Il est probable que Dioscoride confond ici la nomenclature du pavot noir avec celle de la nielle. On doit se rappeler, au reste, que les *Notha* qui terminent l'ouvrage de l'auteur grec ne sont pas authentiques.

pos., 131; Carol. Magn., *Capitul.; Nigella sativa*, L., *Spec. plant.*, 753. — La nielle cultivée.

Pline nous apprend que le mot *gith* est un des noms grecs de la nielle, et il se trompe. On ne le trouve dans aucun auteur grec; il a un caractère particulier qui semble devoir le faire sortir des langues européennes; nous soupçonnons, mais sans preuves, que *gith* est un des anciens noms égyptiens de la nielle, peut-être la phrase de Pline a-t-elle été mal ponctuée, et doit-on lire : *Gith, ex Græcis melanthion, alii melanspermon vocant.*

La nielle ou nigelle ne sert plus en médecine. Les semences ont une odeur aromatique qu'elles doivent à la présence d'une grande quantité d'huile essentielle. C'est un condiment encore estimé chez les Orientaux. Tout ce que Pline dit des propriétés médicinales de la nielle est erroné. L'action des semences est irritante. Réduites en poudre, elles agissent comme sternutatoires. Ce n'est pas tout-à-fait sans raison que Dioscoride range la nielle au nombre des poisons; mais elle n'agit comme telle qu'à une dose élevée. Cf. sur les propriétés de cette plante, Dioscoride (III, 93), Galien (*de Fac simpl. med.*), Priscien (I, 14), Sérapion, Hippocrate, etc.

181. — LXXII, page 124, ligne 21. *Et anesum adversus scorpiones.* Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante très-anciennement connue :

Ἄννησον, Hipp., *Morb.*, III, 490; Nicand., *Ther.*, v. 650 et 911; Ἄνισον, Diosc., III, 65. — *Anisum et anicetum*, Plin., *loco cit.*; Pallad., *Febr.*, tit. 24; Mart., tit. 9; *Pimpinella Anisum*, L., *spec. plant.*, 379. — L'anis.

Les manuscrits ne portent point *anisum*, qui est la leçon la plus généralement suivie, mais *anesum*. Cette dernière manière d'écrire ce mot paraît autorisée par Nicandre, qui écrit ἄννησον, en doublant la nasale à la manière attique. Dioscoride orthographie à la manière vulgaire *anesum*, d'où nous avons formé *anisum*. Cf. le père Hardouin.

Les propriétés médicinales de l'anis résident en entier dans la semence. C'est un puissant excitant, un stomachique, etc. ; on prétend que l'huile agit comme narcotique. Trew rapporte qu'un homme, ayant bu de l'huile volatile d'anis, entra immédiatement en délire. C'est un condiment estimé, et dont l'emploi se perd dans la nuit des temps. Ce que Pline nous apprend des vertus médicinales de l'anis est mêlé d'un grand nombre de fables, et quelques-unes de ses assertions sont risibles. Telles sont celles par lesquelles il affirme que l'anis rend le visage plus jeune ; qu'il empêche les rêves, qu'il guérit l'épilepsie, qu'il éloigne la lassitude, etc. On s'aperçoit, en lisant attentivement le texte de l'auteur latin, que l'opinion des anciens médecins, sur la valeur médicale de l'anis, était basée sur l'étude de ce passage. En effet, on croyait naguère qu'il dissipait la mauvaise haleine, qu'il était le plus puissant carminatif, et le meilleur des stomachiques, etc. Quant aux usages économiques, ils sont aujourd'hui les mêmes qu'autrefois. On en saupoudre certaines pâtisseries, et même quelquefois le pain. Il fait la base de plusieurs liqueurs. Cf. sur ces divers usages, Dioscoride (*loco cit.*), Celse (VI, *de Polyp.*), Galien (*de Fac. simpl. med.*, cap. 48, p. 156).

182. — Page 126, ligne 11. *Ob has causas quidam anicetum id vocavere.* Ce mot *anicetum* veut dire invincible, et vient de *α* privatif, et de *νικάω*, je vaincs. Il nous semble pourtant que le mot *anicetum* est un diminutif d'*anisum*, malgré le changement de l'*s* en *c*. Les savans, qui s'occupent des langues Sémitiques, font dériver le mot *anisum* de *ânysùn*, qui signifie la même chose en arabe. On trouve, dans les notes de Dioscoride, le mot *anicetum* donné non à l'anis, mais à l'aneth.

183. — LXXIII, page 126, ligne 13. *Laudatissimum* (*anisum*) *est creticum, proximum ægyptium.* Dioscoride (*loco cit.*) dit la même chose : Προτερεῖ δὲ τὸ κρητικὸν, ἔπειτα δὲ καὶ τὸ αἰγύπτιον. L'auteur du *Traité des simples* fait dire à Galien (tom. III, p. 285) : « Le meilleur anis est celui de Crète, vient ensuite celui d'Égypte, et celui des Gaules ne vaut rien. Cette dernière assertion est inexacte aujourd'hui. On estime, à la vérité, beaucoup plus l'anis de Malte et d'Alicante que celui de France,

mais on convient pourtant que celui de Touraine les égale presque en bonté.

184. — Page 126, ligne 16. *Evenor.... Iollas, etc.* Cf. sur ces deux médecins, la notice alphabétique des auteurs cités par Pline, aux pages 392 et 399 du tome I de cet ouvrage.

185. — Page 130, ligne 9. *Multi vomituris acetabula ejus et folia, etc.* Il est faux que l'anis agisse comme vomitif. Pline, en le recommandant dans ce passage, ne le conseille pas aux gens malades, mais aux gens bien portans. On sait par quel excès de gloutonnerie les Romains facilitaient le vomissement, afin de pouvoir de nouveau remplir d'alimens leur estomac. Il est fait mention de cet usage barbare chez Cicéron. Mais ce docte auteur n'en parle toutefois que comme d'une dépravation qu'il condamne.

186. — LXXIV, page 132, ligne 4. *Anethum quoque ructus movet.* Voici comment nous établirons la concordance synonymique de l'aneth.

Ἄνηθον, Theoph., *Hist. plant.*, VII, 6; Diosc., III, 67. — *Anethum*, Plin., *loco comm.; Anethum graveolens*, L., *Spec. plant.*, 377. — L'aneth à odeur forte.

Cette plante est originaire des pays chauds. Elle est commune dans le midi de la France; c'est un succédané du fenouil, dont elle est une congénère. Sprengel pense qu'il faut chercher cette plante parmi les *pastinaca* et non parmi les *anethum*. L'aneth a les mêmes propriétés que l'anis, et quelques auteurs même ont confondu ces deux plantes, sous le rapport médical, attribuant à l'une ce qui devait être rapporté à l'autre. Les vertus médicinales de l'aneth ont été long-temps appréciées d'après ce que nous en avaient appris Dioscoride et Pline. Plinius Valerianus (IV, 27) le recommande comme carminatif et ophthalmique; Marcus Empiricus l'indique contre les tranchées; Quintus Serenus, comme stomachique et fort convenable dans les cas de relâchement de la luette :

At male digestis si crapula sæviet escis,
Aut cubitum pergens succum cape tristis anethi.

Cap. XIX, p. 137.

. . . .
Si vero afflictam languor dejecerit uvam
Tunc horas aliquot pronus recubare memento :
Aut illam pulvis tosti relevabit anethi,
Aut cinis ex cochlea, vel torrida brassica flammis.

Cap. XVI, p. 135.

187. — LXXV, page 132, ligne 10. *Sacopenium, quod apud nos gignitur, in totum transmarino alienatur. Illud enim hammoniaci lacrymæ simile, sagapenon vocatur.* Le *sagapenum* est une gomme-résine qui découle par incision d'une ombellifère que l'on croit être, mais sans preuve suffisante, le *Ferula persica*. Le produit est depuis long-temps connu, mais la plante à laquelle on le doit est restée douteuse. Plusieurs auteurs en font mention. Galien (*de Fac. simpl.*, VIII) a dit qu'il était dû à une *ferula*, et l'on voit, par ce que nous venons de dire, qu'on n'en sait pas beaucoup plus.

Voici la concordance synonymique de cette plante :

Σαγάπηνον, DIOSC., III, 95; GALEN., VIII, *de Fac. simpl.* — *Sagapenum*, PLIN., *loco comm.*; *Gummi resina sagapenum Offic.* — Le *sagapenon* et la plante dont on l'obtient, *Ferula persica?*

Les propriétés médicinales du *sagapenum* sont d'être antispasmodique; il agit aussi comme purgatif, vermifuge, etc. Pris à l'intérieur, il agit comme expectorant; mais il est rare qu'on l'emploie de cette manière. Il entrait naguère dans quelques électuaires. On voit clairement, en lisant le texte de Dioscoride et de Pline, que les anciens auteurs de matière médicale ont adopté sans examen les opinions émises par ces deux écrivains.

Il reste maintenant à savoir ce que Pline entend par le *sacopenium* d'Italie, qui différait tout-à-fait du *sagapenum* dont nous venons de parler. La chose n'est pas facile à décider; car Pline ne donne aucune description ni de la plante, ni du produit. Il est probable qu'il s'agit d'une ombellifère. Quelques auteurs ont voulu établir que ce *sagapenum* d'Italie était le suc épaissi de la *Ferula communis*, L.; mais sur quelles données ont-ils décidé de la sorte? on ne peut le dire.

188. — LXXVI, page 132, ligne 23. *Papaveris sativi tria diximus genera, etc.* Voici la concordance synonymique des différentes espèces de *papaver* :

A. PAPAVERA VERA.

1. *Papavera culta.*

I. *Papaver sativum.* — Μήκων, HOMER., *Iliad.* VIII, v. 306; THEOPH., IX, 13; NICAND., *Ther.*, 851; et *Alexipharm.*, 431; Μήκων ἥμερος, DIOSC., IV, 65; ATHEN., III, 6; Παπαρούνα, GRÆC. RECENT. — *Papaver letheum, vescum, soporiferum, gelidum, etc.*, VIRG., *Georg.*, I, v. 78; IV, v. 131 et 545; *Æneid.*, IV, v. 131; *Moretum*, v. 75; HOR., *Ep.* III, v. 374; OVID., etc.; *Papaver sativum*, COLUM., XI, 3; PALLAD., *Septemb.*, tit. 13; PLIN., *loco comm.*; *Papaver somniferum*, L., *Spec. plant.*, 626; *P. Hortens.*, *Spec.*, I et II; C. BAUH., *Pin.*, 170. — Le pavot cultivé et ses deux variétés, dont il va être question.

II. *Papaver sativum nigrum.* — Μήκων τρίτη, μακροτέρα, etc., *cujus capsulis nomen* κώδεια [1] πιθῖτις; GRÆC. QUOR.? — *Papaver nigrum*, PLIN., *loco comm.*; *Papaver somniferum*, var. *A nigrum*, DEC., *Prods.*, I, 120. — Le pavot cultivé, ou pavot somnifère, variété à semence noire.

III. *Papaver sativum album.* — Μήκων ἥμερος κηπευτὴ καὶ θυλακῖτις, DIOSC., *loco cit.*

2. *Papavera agrestia.*

IV. *Papaver erraticum.* — Μήκων ῥοιὰς καλουμένη, THEOPH., IX, 3; Μήκων ῥοιὰς σπέρματι μέλανι, κ. τ. λ., DIOSCOR.,

[1] Sprengel paraît disposé à croire que le πιθῖτις est le *Papaver Rhœas*, attribuant le μήκων ῥοιάς de Dioscoride au *Papaver dubium*. Voyez la note suivante. En partant de cette base, il attribue le véritable pavot pharmaceutique à la troisième espèce de μήκων, sur laquelle Dioscoride s'exprime ainsi : Τρίτη δὲ ἀγριωτέρα καὶ φαρμακωδεστέρα καὶ μακροτέρα τούτων ἔχουσα τὴν κωδίαν ἐπιμήκη. Nous rejetons la première opinion, mais nous sommes disposés à regarder la troisième espèce de μήκων de Dioscoride comme identique avec la variété *nigrum* du *Papaver somniferum*.

IV, 64; GALEN., *Fac. simpl. med.*, VII, 12. — *Papaver cereale*, VIRG., *Georg.*, I, 212; COLUM., X, 314; *Papaver erraticum*, PLIN., *loco comm.*; *Papaver Rhœas*[1], L., *Spec. plant.*, 720. — Le pavot rouge ou coquelicot.

B. PAPAVERA SPURIA.

V. *Papaver silvestre cornutum.* — Μήκων κερατῖτις, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 13; Μήκων κερατῖτις καὶ παραλία, DIOSC., IV, 66. — *Papaver silvestre nigrum ceratitis a Græcis γλαύκιον vocatur*, PLIN., *loco comm.*; *Glaucium corniculatum*, PERSOON., *Enchiridium*, etc. — La chélidoine, pavot cornu.

VI. *Papaver heraclium.* — Μήκων ἀφρώδης καὶ ἡράκλεια, DIOSC., IV, 67. — *Papaver heraclium a Græcis aphron vocatur*, PLIN., *loco comm.*; *Euphorbia Esula*, L., *Spec. plant.*, 660 ? — L'euphorbe ésule[2].

VII. *Tithymalon μήκων vocatur.* — Τιθύμαλλος παράλιος, DIOSC., IV, 165. — *Tithymalum alii mecona, alii paralion vocant*, PLIN., *loco comm.*; *Euphorbia Paralias*, L., *Spec. plant.*, 657. — L'euphorbe maritime. Nous donnerons la concordance synonymique de cette plante en traitant des tithymales.

[1] Sprengel (*Comment. sur Dioscoride*, p. 600) pense que le μήκων ῥοιάς de Dioscoride (*loco cit.*) doit être rapporté au *Papaver dubium.* Il appuie son opinion sur la circonstance exprimée dans le texte de l'auteur grec, qui déclare que la fleur, ordinairement rouge pourpre, est quelquefois aussi blanche. Nous doutons que les Grecs aient distingué le *Papaver Rhœas* du *Papaver dubium*; et, en effet, la première espèce est beaucoup plus commune et plus remarquable, et le *Papaver dubium* est confondu, par toutes les personnes étrangères à la botanique, sous le nom vulgaire de coquelicot. La couleur de la fleur peut accidentellement passer du rouge au rose pâle, mais cette particularité n'arrive que fort rarement. Nous pensons que Dioscoride a distingué mal à propos le μήκων ῥοιάς et le μήκων ἀγρία πιθῖτις; aussi les réunissons-nous dans notre synonymie.

[2] Nous adoptons avec quelque doute, pour la désignation de l'espèce, l'*Euphorbia Esula*, dont la description se rapproche beaucoup de celle qu'en donne Dioscoride. Il faut en effet chercher parmi les plantes laiteuses ce μήκων ἀφρώδης, ou écumeux. Ici l'analogie n'est pas tirée de la forme de la plante, mais de l'apparence du suc propre, qui est la

189. — Page 132, ligne 23. *Papaveris sativi, etc.* Cette plante importante mérite bien que nous complétions l'histoire que nous en donne Pline. Quelques auteurs assurent qu'elle était en honneur chez les Égyptiens. Cependant M. de Champollion ne l'a point vue parmi les hiéroglyphes. Aujourd'hui elle est cultivée dans toute l'étendue de l'Égypte ; les Arabes lui donnent le nom de *abou-el-noum*, c'est-à-dire le père du sommeil (somnifère)? la Bible n'en parle pas, mais les poètes grecs et romains lui font jouer un grand rôle dans les fictions mythologiques. Homère en parle, comme d'une fleur cultivée dans les jardins, dans une foule de passages comme dans ces vers :

> *Μήκων δ' ὡς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥτ' ἐνὶ κήπῳ,*
> *Καρπῷ βριθομένη, νοτίῃσί τε εἰαρινῇσιν.*
>
> *Iliade*, liv. VIII, v. 306.

Virgile, en imitant son grand modèle, parle aussi du pavot lorsqu'il compare Euryale mourant à cette fleur frappée par le soc de la charrue :

> Purpureus veluti quum flos succisus aratro
> Languescit moriens, lassove papavera collo
> Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.
>
> *Æneid.*, lib. IX, v. 435.

Quoique le pavot fournisse le médicament le plus énergique qu'on connaisse, il mérite néanmoins l'épithète de *vesca*, que lui donne Virgile, et celle de *τρόφιμος* qu'il a reçue des Grecs. En effet, nous avons déjà dit, au livre XIX, note 279, que les graines du pavot étaient mangées avec plaisir par les habitans de quelques-unes de nos provinces. Cette graine torréfiée se servait chez les Romains au dessert, mélangée avec du miel. P. Alpin (*Hist. Ægypt.*) range le pavot parmi les plantes alimentaires.

même dans les *papaver* et dans les *euphorbia*. C'est sans aucune espèce d'apparence que Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 189) désigne le bluet, *Centaurea Cyanus*, L. Il n'y a pas plus de probabilités pour la gratiole, *Gratiola officinalis*, que désigne Anguillara (p. 268), que pour le *Silene inflata*, que Lobel (*Adv.*, p. 143) a indiqué. Le premier de ces auteurs explique la qualification d'écumeuse, donnée à la plante qui nous occupe, par la présence d'excrémens de cigale qui en couvriraient les feuilles et les tiges. Cette explication ne peut être admise.

Chardin (*Voyage en Perse*) dit qu'à Ispahan les boulangers en sèment la graine sur le pain; enfin dans le Nord, et surtout en Pologne, en Hongrie et en Italie, elle fait la base de plusieurs mets fort estimés des habitans. Le pavot est aujourd'hui cultivé dans plusieurs de nos provinces pour l'extraction de l'huile, etc.

190. — Page 134, ligne 1. *E sativis, albi calyx ipse teritur, etc.* Les modernes n'emploient pas le calice du pavot, mais très-fréquemment les têtes ou capsules. Il est probable ici que, par le mot *calyx*, Pline n'entend pas parler du calice tel que le définissent les botanistes modernes, mais bien de la corolle. Le calice du pavot est caduc, et disparaît immédiatement après la floraison.

191. — Ligne 3. *E nigro papavere sopor gignitur, etc.* L'histoire de l'*opium* est assez complète dans ce chapitre, et elle ne renferme qu'un petit nombre d'inexactitudes. Pline commence par donner le mode d'extraction, et les renseignemens qui nous ont été fournis par Kæmpfer ne diffèrent point de ceux qu'on lit ici. On pratique les incisions sur les capsules, et vers la partie supérieure du pédoncule. Le suc s'écoule presqu'aussitôt en grande abondance, surtout pendant la nuit. Il se concrète, puis on le râcle avec un instrument approprié pour le mettre dans un réservoir commun. Quelquefois on se contente de cueillir les capsules et les fleurs lors de leur épanouissement : il découle du pédoncule, ainsi rompu, un suc propre qui se concrète. Tournefort a surtout parlé du mode d'obtention par décoction. Cette sorte d'*opium* est peu estimée; c'est le *meconium* des anciens. Il ne serait point avantageux de recevoir le suc propre du pavot sur de la laine, mais il est utile de pétrir le suc obtenu au soleil, pour le rendre homogène.

192. — Ligne 11. *Non vi soporifera modo, etc.* Ce nom d'*opium*, qui probablement est fort ancien et d'origine orientale, est passé dans toutes les langues de l'Europe.

193. — Ligne 20. *Sed postea usus ejus non improbatus est, etc.* Le *diacodion* était ainsi nommé parce qu'on le faisait avec des têtes de pavots. Les modernes nomment aujourd'hui sirop diacode, le sirop de têtes de pavots. Pline nous apprend que les vertus de l'*opium* étaient controversées par les médecins anciens. Aujour-

d'hui tous les praticiens s'accordent à le regarder comme l'un des médicamens les plus importans. Diagoras et Érasistrate le condamnaient comme étant un poison, mais les médicamens héroïques sont tous dans ce cas, et l'énergie de leur action, loin d'être nuisible, fait leur principal mérite. Les anciens s'accordent à dire que l'*opium* détermine la perte de la vue ; cet effet n'a lieu que par l'abus qu'on en peut faire. Quelques personnes, notamment dans l'Orient, finissent par tomber dans la stupidité et par périr, après avoir éprouvé divers accidens au nombre desquels se trouve la cécité : ce qui pourtant arrive rarement.

194.— Page 134, ligne 22. *Semine quoque ejus trito, etc.* Les semences du pavot ne participent point aux propriétés du reste de la plante ; on a cru jusque vers la dernière moitié du siècle passé qu'elles étaient narcotiques : aussi le gouvernement français interdit-il long-temps la vente de l'huile qu'on extrait de ces semences. Ce fut Rosier qui prouva l'innocuité de l'huile de pavot. Ce préjugé n'a pas encore totalement disparu.

195.— Page 136, ligne 6. *Sativum omne majus.... at silvestri.... valentiora.* Il n'est pas du tout prouvé que le pavot à l'état sauvage soit plus actif que le pavot cultivé ; mais il est certain que ceux qui viennent dans les localités méridionales donnent plus de suc propre que ceux qui croissent dans le Nord. On a pourtant obtenu de *l'opium* de Perse ou de l'Inde.

196. — Ligne 10. *Quum capita ipsa et folia decoquuntur, etc.* Cf. la note 191. Ce *meconium* est un extrait d'*opium* qui agit comme le véritable *opium* à une dose double.

197. — Ligne 12. *Experimentum opii est primum in odore, etc.* Tout ce que Pline dit ici est plein d'exactitude ; l'odeur de l'*opium* est forte, vireuse et fatiguante ; il s'enflamme à l'approche d'une bougie, et brûle d'autant mieux qu'il est plus pur ; le bon *opium* se dissout dans l'eau en partie, et ce qui ne se dissout pas reste en suspension ; si ce médicament est falsifié avec des fécules, on trouvera des grumeaux dans sa dissolution. Exposé au soleil dans l'été, il se ramollit et entre dans un état de demi-fusion. On voit que Pline a connu l'*opium*, à moins qu'on ne pense qu'il a copié le texte de Dioscoride où cet auteur s'exprime en termes semblables à ceux qu'emploie ici l'auteur latin.

198. — LXXVII, page 138, ligne 4. *Inter sativa et silvestria medium genus, etc.* Cf. pour la synonymie du coquelicot, la note 188, §. IV. Nous ne pouvions hésiter sur la désignation de cette espèce. Théophraste, qui distingue plusieurs espèces de pavots sauvages, en décrit une dont les caractères conviennent très-bien au *Papaver Rhœas;* l'auteur grec dit qu'on la trouve dans les champs, ἐν ἀρούραις, et principalement dans les moissons d'orge; c'est, dit-il, cet autre μήκων, appelé ῥοιάς; sa fleur est rouge, ἐρυθρόν, et la plante se mange comme la chicorée sauvage, à laquelle elle ressemble assez: *Inter sativa et silvestria medium genus: quoniam in arvis, sed sponte nasceretur, rhœan vocavimus et erraticum. Quidam id decerptum protinus cum toto calyce mandunt.* Les paysans de Trèves mangent encore les jeunes feuilles du pavot-coquelicot. Dioscoride (IV, 64) a aussi parlé du μήκων ῥοιάς, qui, dit-il, a reçu ce nom διὰ τὸ ταχέως τὸ ἄνθος ἀποβάλλειν (probablement de ῥέω); on voit, dans le passage de Pline que nous commentons, que notre auteur donne au mot *rhœas* une autre origine: *Quoniam in arvis nasceretur....* Il a tort d'ailleurs de former de *rhœas* l'accusatif *rhœan;* l'imitation du grec aurait dû le conduire à *rhœada.*

Mécontent avec raison de ces étymologies, B. de Stapel demande si ῥοιάς n'est pas venu de ῥοία, grenade, *a colore puniceo.* La solution est bonne, à moins qu'on ne dise plutôt que ῥοία et ῥοιάς, aussi anciens l'un que l'autre, viennent du mot celtique *rub*, qui signifiait *rouge.* La lettre *r* est la première consonne de tous les termes qui ont cette valeur: ἐρυθρὸς, *ruber, read, rubor, rubia* (garance), *rubus* (mure sauvage, etc.).

Quant au mot *coquelicot,* il a pour radical *coc,* rouge en celtique; κόκκος, graine d'écarlate; κόκκινος, rouge coq (à cause de la crête pourpre de cet oiseau); *coccolobin*, vin d'un rouge pourpre. Cf. la note 37, au livre XIV.

199.—LXXVIII, page 138, ligne 11. *Silvestrium unum genus, ceratitin vocant, nigrum.* Ce pavot *ceratitis* a conservé chez les modernes le nom de pavot cornu. Ce n'est point un véritable pavot, mais une espèce du genre *chelidonium,* qui a servi de type au nouveau genre *glaucium.* Cf. pour la synonymie de cette

plante, la note 188, au §. v. Les chélidoines *glaucium* n'ont aucune des propriétés des autres papavéracées. Le suc propre est un poison irritant, dont l'emploi est plus nuisible qu'utile. Les semences sont, dit-on, vomitives.

200. — LXXIX, page 140, ligne 4. *Alterum e silvestribus genus heraclion vocatur, etc.* Cette plante n'appartient point au genre *papaver*, ni même au groupe des papavéracées; c'est une euphorbe. Cf. la synonymie VI de la note 188, et la note qui y est jointe.

201. — Ligne 5. *Foliis (si procul intuearis) speciem passerum præbentibus.* Pline confond ici l'oiseau *passer* (le moineau) avec l'herbe στρουθός. Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 31) compare le pavot *heracleion* avec le στρουθίον: Τὰ (*inquit*) μὲν φύλλον ἔχοντα οἷον στρουθός, ᾧ τὰ ὀθόνια λευκαίνουσι. Cf. sur le *struthion*, la note 80, au livre précédent. Le struthion (*gypsophila*, PLIN.) avait reçu ce nom de στρουθός, moineau, à cause d'une prétendue ressemblance entre les fleurs de cette plante et un oiseau dont les ailes sont déployées; c'est ce qui explique pourquoi certains commentateurs ont désigné pour le *struthion*, non le *Gypsophila Struthion*, mais le *Delphinium Ajacis*, dont la fleur, assez irrégulière, a quelque ressemblance éloignée avec un oiseau qui a pris son vol. Les modernes ont un genre *passerina*, qui n'a point de rapport avec le *struthion*. Le nom de *passerina* est justifié, la semence étant garnie d'un appendice qui simule le bec d'un oiseau.

202. — Ligne 7. *Ex hoc lina splendorem trahunt æstate.* Pline, qui a mal compilé Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 31) sur le στρούθιον, attribue à tort au pavot *heracleion*, ce qui doit l'être uniquement à la première de ces plantes.

203. — Ligne 8. *Tunditur in pila comitialibus morbis, etc.* Les propriétés médicinales des euphorbes européennes sont très-actives. On ne les emploie guère aujourd'hui; pourtant elles agissent comme émétiques: *Vomitionem facit,* dit Pline. L'huile extraite des semences est un drastique puissant. On ne conçoit guère comment on pourrait faire entrer ces plantes dans un médicament calmant, comme l'était le diacodion. Si Pline était un auteur sur

l'exactitude duquel on pût compter, on ne pourrait appliquer à une euphorbe ce qu'il dit en donnant la recette du diacodion, car il donne aux fruits du pavot *heracleion* le nom de têtes: *Fit autem hujus papaveris aut cujuscumque silvestris capitibus* CXX....; or les capsules des euphorbes n'ont aucun rapport avec celles du pavot. Mais on voudrait en vain désigner un pavot au lieu d'une euphorbe, la description que donne Dioscoride (IV, 67) ne peut se rapporter qu'à une *euphorbia* : c'est une petite herbe blanche qu'on croirait couverte d'écume ; ses feuilles sont déliées comme des radicules, et fort petites. Il ne dit rien des capsules, et nous apprend seulement que le fruit est blanc. Les graines, suivant lui, agissent comme vomitif. Pline écrit que les semences sont écumeuses; Dioscoride dit que c'est la tige. On s'est donné beaucoup de peine pour expliquer cette particularité; on serait facilement sorti d'embarras, si l'on eût songé que le suc propre des euphorbes est fort abondant, et qu'il découle à la moindre blessure qu'on fait à la plante. Les anciens, malheureux dans la plupart de leurs rapprochemens, auront comparé ce suc propre à de l'écume.

204. — LXXX, page 140, ligne 20. *Tertium genus est tithymalon, etc.* Nous avons cherché à établir, note 188, §. VII, que ce faux *papaver* était l'*Euphorbia Paralias*, euphorbe maritime. Les propriétés médicinales de cette plante sont absolument les mêmes que celles de la plupart de ses congénères, et notamment de l'espèce dont nous avons parlé dans la note précédente. Pline a grand tort de réunir toutes les espèces de *papaver;* elles diffèrent en effet autant par les caractères botaniques que par leur mode d'action sur le corps humain. Si l'on suivait le conseil de notre auteur, et que l'on appliquât les sommités fructifiées des euphorbes sur les yeux atteints de fluxion, il en résulterait les accidens les plus graves.

206. — LXXXI, page 142, ligne 8. *Est et porcilaca, quam peplin vocant, etc.* Quelques manuscrits portent, au lieu de *porcilaca, portulaca.* Quoique nous ayons adopté *peplis*, on lit chez Hippocrate *peplion.* Il est encore une autre version qui

porte *telephion ;* quoi qu'il en soit, voici comment nous établissons la concordance synonymique de cette plante :

Πέπλον καὶ Πέπλιον, HIPP. *teste* DIOSC. ; Παράλιας? THEOPH., Πέπλος καὶ ἀνδράχνη ἀγρία, DIOSC., IV, 168. — *Portulaca agrestis, seu peplion*, PLIN., *loco comm.; Euphorbia Peplis*, L., *Spec. plant.*, 652. L'euphorbe péplide.

Cf. sur le pourpier, *portulaca* des Latins, ἀνδράχνη des Grecs, la note 152, livre XIII, deuxième synonymie. Ce que notre auteur dit des propriétés du *peplion* se rapporte entièrement au pourpier cultivé, ainsi qu'on peut le voir par le texte de Dioscoride (IV, 165). Cette erreur est très-grave, car il n'y a aucune analogie entre les propriétés de l'euphorbe péplide et celles du pourpier : cette dernière plante est légèrement acide et un peu mucilagineuse ; on la croyait naguère vermifuge : elle est très-légèrement laxative, tandis que la péplide est gorgée d'un suc âcre et même corrosif. Tout ce qu'on lit dans le chapitre que nous commentons, relativement aux propriétés du *portulaca*, est erroné, soit qu'on l'applique au pourpier, soit qu'on l'applique à une euphorbe ; leur action serait nulle pour combattre la morsure des serpens et l'empoisonnement par les narcotiques ; loin de donner aucun soulagement aux asthmatiques, ces deux plantes augmenteraient encore leurs souffrances, etc..... Cf. sur les propriétés médicinales du pourpier, Dioscoride (*loco citato*), Celsus (IV, 4), Scribonius Largus (*Compos.*, XXVII), Galien (*de Fac. simp. med.*; c. 43), Aristote (*sect.* 1, *prob.* 38), Marcus Empiricus (c. XX, p. 141).

206. — Page 142, ligne 11. *Venena... presterum restingui.* Lucain parle de ce reptile (*Phars.*, liv. IX, v. 722) :

Oraque distendens avidus spumantia prester.

207. — Ligne 20. *Eadem, si procidant oculi, etc.* Cette inflammation violente de l'œil est ainsi caractérisée par Celsus (VI, 6) : *Nonnunquam*, dit-il, *ingens inflammatio erumpit tanto impetu, ut oculos sua sede propellat :* πρόπτωσιν *id, quoniam oculi procidant, Græci appellant.* Voici ce qu'en dit Scribonius Largus

(*Compos.*, XXVII) : *Vastus tumor, quem, quia a loco interdum videtur propellere oculum, προπτωσιν vocant.* Cette affection est aujourd'hui inconnue.

208. — LXXXII, page 146, ligne 5. *Coriandrum inter silvestria non invenitur.* Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Κορίανον, THEOPH., *Hist. pl.*, VII, 1, *de Causis*, IV, 3; Κόριον, NICAND., *Alexiph.*, v. 157; Κόριον, Κορίαννον, DIOSC., III, 71. — *Coriandum*, VIRG.? *Moret.*, v. 90; COLUM., VI, 33; XI, 3; PLIN., XIX, 8 et *loco comm.*; VEGEC., II, 35, etc.; *Coriandrum sativum*, L., *Sp. plant.*, 367. — La coriandre cultivée.

La coriandre est une ombellifère fort connue; c'est plutôt un condiment qu'un véritable médicament. La meilleure espèce est celle qui vient dans les pays chauds. On doit penser avec Pline que l'égyptienne devait être préférable à toutes les autres. Il est faux néanmoins qu'on ne trouve point de coriandre à l'état sauvage; elle est commune en Italie dans les terrains incultes; peut-être pensera-t-on qu'elle s'est naturalisée dans ce pays; il est du moins certain qu'on la trouve aujourd'hui spontanée dans quelques-unes de nos provinces. La coriandre est un médicament excitant; on la dit carminative, stomachique et diurétique. Aucune des indications qui se trouvent dans ce chapitre ne convient à la coriandre. Nicandre (*in Theriac.*) dit que les graines de coriandre sont bonnes contre la morsure des serpens et des scorpions; Dioscoride affirme que l'herbe verte est rafraîchissante, et vermifuge, etc.; c'est sans doute à ces auteurs que Pline a emprunté les mêmes indications.

209. — LXXXIII, page 148, ligne 4. *Atriplex et silvestre et sativum est.* Voici comment on peut établir la concordance synonymique de l'*atriplex*.

Ἀτράφαξις ἢ Ἀνδράφαξις, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 1; Ἀτράφαξις χρυσολάχανον, DIOSC., II, 145. — *Atriplex*, COLUM., *de Cult. hort.*; PLIN., *loco comm.*; CAROL.

Magn., *Capitul.; Adripia*, Cæs. Aurel., *Chronic.*, v, 11; *Atriplex hortensis*, L., *Spec. pl.*, 1493. — L'arroche des jardins.

Cette plante est originaire d'Asie, et est cultivée depuis fort long-temps dans nos jardins. L'*atriplex silvestre* de Pline est probablement quelque sorte de chenopode dont il n'est pas possible de déterminer l'espèce. L'arroche est moins un médicament qu'un aliment; ses propriétés sont négatives. Ce qu'en dit Pline est assez rationnel, à l'exception de l'assertion qui tend à présenter cette plante comme vomitive. Elle est adoucissante et émolliente, appliquée à l'extérieur; on peut voir en elle un des succédanés de la mauve.

210.—Page 148, ligne 12. *Hippocrates vulvarum vitiis id infundit cum beta, etc.* Voici, en effet, ce que dit Hippocrate (*Morb. mul.*): Μητρέων ὀδύνης ἔγχυτον· ἢν ὀδύνη μοῦνον ᾖ σπερχνὴ καὶ βίαιος, ἀχλὺς ἐν τῇσι μήτρῃσιν ἔνι, καὶ οὐκ ἔξεισι τὸ πνεῦμα, ἀλλ' αὐτόθι μένει· κακόν. Δεῖ οὖν οὕτως θεραπεύειν. Ἀνδραφάξιος ἀγρίης καρπὸν, καὶ τεῦτλα τρίψας ὁμοῦ λεῖα, χλιαίνας τε, ἔγχεον ἐς τὰς μήτρας.

211.—LXXXIV, page 150, ligne 3. *E contrario in magnis laudibus malva est utraque, et sativa et silvestris.* Cf. au livre XIX, la note 104, pour la synonymie de la *malva*, prise dans le sens le plus étendu.

Voici la synonymie des espèces:

I. *Malva sativa.* — Μαλάχη, Græc. — *Malva*, Latinor., dans le sens le plus étendu. Cf. la note citée plus haut.

α *major.* Μαλόπη, Græc. *teste Plin.*, xx, 84. — *Malva sativa major*, Plin., *loco cit.*; *Malva silvestris*, L., *Spec. plant.*, 969. — La mauve sauvage, ou grande mauve.

β *minor.* Μαλάχη, Hipp.; Hesiod., *Oper. et dies*; v. 41; Μαλάχη *sive* Ἄλιμον, Theoph.[1], *Hist. plant.*, 1, 4; IV, 20;

[1] Sprengel (*Hist. Rei herb.*, 1, p. 97) indique pour cette μαλάχη de Théophraste la lavatère en arbre, *Lavatera arborea*, L.; et pour la μαλάχη de Dioscoride, soit la *Malva rotundifolia*, L., soit la *Malva mauritanica*. Il est certain que ces deux espèces offrent très-peu de différences.

Μαλάχη, Diosc., II, 144. — *Malva sativa altera*, Plin., *loco comm.*; *Malva rotundifolia*, L., *Spec. plant.*, 970. — La mauve à feuilles rondes.

II. *Malva silvestris, major et minor.* — Ces deux espèces ne diffèrent pas des espèces cultivées. Les anciens, qui cultivaient la mauve comme légume, établissaient une différence entre les mauves cultivées et les mauves sauvages; ce sont, botaniquement parlant, les mêmes : la culture ne change rien à leurs caractères essentiels.

Les mauves, qui ne sont plus pour nous que des plantes médicinales, étaient des plantes culinaires pour les anciens; on les cultivait dans tous les jardins potagers. En Chine, on mange les feuilles de mauve comme nous mangeons les épinards; dans le midi de la France, on les fait entrer dans les brèdes, sorte de pot-pourri composé de légumes. Quoique alimentaires, les mauves étaient consacrées aux dieux infernaux; les Grecs les semaient, avec les asphodèles, autour des tombeaux.

La juste appréciation des mauves fait reconnaître en elles des plantes émollientes, qui doivent leurs propriétés au principe mucilagineux qu'elles recèlent. Elles sont béchiques, adoucissantes, un peu laxatives, etc. Les feuilles, et surtout les racines de mauves, sont leurs succédanées. En restant dans cette juste mesure des vertus des mauves, on saura à quoi s'en tenir relativement aux assertions de notre auteur, et des auteurs grecs qu'il a compilés. On peut croire à leur efficacité contre les piqûres d'animaux venimeux, non pour neutraliser le venin introduit, mais pour adoucir l'inflammation qui résulte de son introduction dans les plaies; elles seraient d'un bien faible secours contre l'empoisonnement par la céruse (sous-carbonate de plomb). Leur décoction serait plutôt nuisible qu'utile dans le ramollissement des gencives par suite d'une affection scorbutique; elles ne peuvent rien contre les scrofules, rien contre l'épilepsie, rien contre les monomaniaques, etc., tandis qu'elles seraient efficaces dans les colites, dans les péritonites, etc., etc.

212. — Page 150, ligne 6. *Alteram ab emolliendo ventre dictam*

putant malachen, etc. Μαλάχη dérive en effet de μαλάσσω, j'adoucis, j'amollis, verbe qui n'est lui-même que la racine d'un mot oriental, dont le sens [1] primitif est *pétrir*.

213. — Page 150, ligne 7. *E silvestribus, cui grande folium et radices albæ, althæa vocatur.* Cf. plus loin la note 219. L'*althæa* est notre mauve, plante fort célèbre de la famille des malvacées.

214. — Ligne 8. *A quibusdam plistolocia, etc.* Le sommaire du livre porte *pistolocia*. Dioscoride (*in Nothis*) donne à l'*althæa* le nom de *aristalthæa*, et quelques critiques ont invoqué cette autorité pour écrire *aristalthæa* au lieu de *plistolocia* ou *pistolocia;* mais l'authenticité des *Notha* de Dioscoride n'est pas assez prouvée pour appuyer une correction démentie par les manuscrits les plus corrects de Pline.

215. — Ligne 14. *Valent et contra psimmithii venena, etc.* Les manuscrits qui manquent de correction en cet endroit portent *phystim* et *psitim;* le texte de Dioscoride (III, 163) porte Ψιμμιθίου δὲ ποθέντος...... μολόχης ἀφέψημα σὺν ταῖς ῥίζαις. Il n'y a pas à hésiter, il faut écrire *psimmithii;* c'est le nom grec de la céruse (sous-carbonate de plomb).

216. — Ligne 19. *De eisdem mira et alia traduntur, etc.* Tous les hommes ont cherché à prolonger leur existence en employant diverses substances destinées à entretenir une santé inaltérable. Il n'est pas de peuple si barbare qui n'ait sa panacée ; et quiconque fait une recherche rigoureuse de l'étymologie des noms de plantes, trouve bientôt la confirmation de cette vérité. Le genseng est appelé, dans leur langue figurée, *recette d'immortalité*. Le mot *salvia* est syncopé de *salvare vitam;* celui d'*ambrosia* (α privatif, βροτός, mortel) veut dire qui empêche de mourir; une fougère porte encore le nom de sauve-vie, etc., etc. Nous avions dans nos pharmacopées, il n'y a pas encore vingt-cinq ans, un sirop de longue vie, un élixir de longue vie. On doit lire avec indulgence la phrase de Pline dans laquelle on trouve que le suc de mauve est indiqué comme très-propre à

[1] C'est dans ce sens qu'on entend le verbe *malaxer;* en terme de pharmacie, malaxer un emplâtre, c'est le pétrir fortement entre les doigts pour lui donner plus de liant, plus de souplesse.

exempter de toute maladie, puisque les médecins du siècle passé attribuaient les mêmes effets à la mercuriale.

217.—Page 152, ligne 2. *Radix decocta, etc.* Écoutons Quintus Serenus (XIV, p. 227) sur cette prétendue maladie :

> Est insensibilis morbus, sed noxia forma,
> Quum caput immensa pexum porrigine ningit,
> Copia farris uti frendentibus edita saxis :
> Hunc poterit malvæ radix decocta levare.

La certitude acquise, par une foule de passages des écrits qui traitent des maladies chez les anciens, que l'accumulation des squammes furfuracés engendrés du cuir chevelu déterminait une affection grave, donne une idée bien peu avantageuse de leurs soins de propreté dans ce qui concerne la chevelure.

218.— Ligne 3. *Ejus, quæ unum caulem habet, etc.* Sur cette seule indication d'*unicaulis*, les commentateurs ont décidé que Pline voulait ici parler de l'*Alcea rosea*, L., *Spec. plant.*, 966, connu sous le nom de passe-rose et de rose trémière ; c'est à cette espèce que l'on a parfois rapporté la *malva sativa* des anciens, le *malope* de Pline, et l'*ἀναδενδρομαλάχη* de Galien. Si l'on se rappelle la dureté des feuilles de la mauve trémière, dureté que la culture ne fait jamais disparaître, on acquerra bientôt la certitude que l'on ne peut rapporter la rose trémière à la *malva sativa* des anciens ; il est probable seulement que c'est bien là l'*ἀναδενδρομαλάχη* de Galien.

Nous négligeons à dessein de discuter le texte de Pline où cet auteur établit les propriétés des *malva ;* il est tellement hérissé d'absurdités et d'hérésies médicales, qu'il faudrait employer plusieurs pages pour sa réfutation ; elles peuvent être mieux employées. Aujourd'hui une simple garde-malade, ayant du sens et du jugement, sait plus de médecine que Pline et Dioscoride.

219.—Page 154, ligne 12. *Althœæ....* Voici comment on peut établir la concordance synonymique de l'*althœa :*

Ἀλθαία, THEOPH., IX, 19 ; Ἰβίσκος, DIOSC., III, 168 ; Ἐβίσκος et Ἀλθαία, GALEN., *de Fac. simpl.*, VI, 5 ; Ἰβίσκον, SUID.—*Hibiscus*, VIRG., *Ecl.* II, 30 ; X, 71 ; PLIN., XX, 4 ; *Ibischa mismalva*, CAROL. MAGN., *Capit.* ; *Althœa officina-*

lis, L., *Spec. plant.*, 966; *Althœa* ou *Bismalva* des Italiens. — La guimauve.

Apulée (c. 38) donne la synonymie suivante de la guimauve:

Althœa, Althœa rhiza, Clœomoloche, Moloche agria des Grecs; *Ibiscus* des Latins.

Les propriétés médicinales de la guimauve sont les mêmes que celles de la mauve. Les racines sont fortement mucilagineuses. Toute la plante est émolliente, adoucissante, béchique, etc. Pline dit d'après Théophraste et Dioscoride (*loco cit.*), et comme une chose merveilleuse, que la racine de guimauve mise dans l'eau épaissit ce liquide et lui donne l'aspect du lait; cet effet est réel, et s'explique par la présence du mucilage dont la racine est gorgée, et qui se gonfle au fur et à mesure que l'eau la pénètre. Il n'est pas exact de dire que plus la racine est fraîche, et plus elle est efficace: la dessiccation n'enlève que les parties aqueuses, qui sont inertes; le mucilage conserve l'intégrité de ses propriétés chimiques.

220.—Page 154, ligne 12. *Althœæ in omnibus supra dictis efficacior radix.* L'étymologie du nom de la guimauve fait connaître assez en quelle estime la tenaient les anciens. Dioscoride écrit que l'ἀλθαία est ainsi nommée du verbe ἀλθαίνω ou ἄλθω, je guéris.

221. — LXXXV, page 156, ligne 7. *Nec lapathum dissimiles effectus habet.* Voici ce qu'on peut décider de plus positif sur la synonymie des *lapathum*:

Bulapathum. — Βυλάπαθον, Sol. *teste* Plin., *loco comm.* — Peut-être faut-il réunir cette espèce avec l'*hippolapathum.*

Hippolapathum.—Ἱππολάπαθον, Diosc., *loco comm.*; Galen., *de Fac. simpl. med.*, VII, p. 201; Λάπαθον ἄσ7ιχόν, Theoph., *Hist. plant.*, VII, 4. — *Rumex Patientia*, L., *Spec. plant.*, 476. — La patience.

Hydrolapathum.—Ὑδρολάπαθον, Græcor. recent.—*Rumex aquaticus*, L., *Spec. plant.*, 479. — Le rumex aquatique.

Lapathum sativum.— Λάπαθον κηπευτόν, Diosc., *loco cit.*

Lapathum silvestre. — Λάπαθον, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 2; Ὀξαλὶς ἢ ἀναξυρίς, DIOSC., II, 140. — *Lapathum cantherinum, seu silvestre, rumex, oxalis*, PLIN., *loco comm.*; *Rumex Acetosella*, L., *Spec. plant.*, 481. — Le rumex, petite oseille.

Oxylapathum. — Ὀξυλάπαθον, DIOSC., II, 140. — *Lapathum silvestre, Oxylapathum dictum*, PLIN., *loco comm.*; *Parduna*, CAROL. MAGN., *Capit.*; *Menra*, HILDEG., II, 113; *Rumex acutus*, L., *Spec. plant.*, 478.

La première espèce de Pline, le *lapathum silvestre*, est la quatrième de Dioscoride; cet auteur la dit médiocrement élevée, à feuilles petites et semblables à celles du *lapathon*; à semences rougeâtres et aiguës, etc. Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 171) désigne le *Rumex divaricatus*; mais il faut évidemment une espèce à feuilles acides, ainsi que l'exige le nom d'ὀξαλίς qui lui a été donné; or le *Rumex divaricatus* n'est pas dans ce cas.

La deuxième espèce de Pline, l'*oxylapathum*, est ainsi nommée parce que les feuilles sont aiguës, et c'est Dioscoride lui-même qui prend soin de nous l'apprendre : Λάπαθον, τὸ μὲν αὐτοῦ ὀξυλάπαθον λέγεται. Φυόμενον ἐν ἕλεσι, σκληρὸν κατὰ σάρκα, ὕποξυ. Or, l'espèce européenne dont les feuilles sont plus aiguës que dans tous les autres, est bien l'espèce indiquée.

La troisième espèce de Pline est rapportée par Sprengel (*loco cit.*) à la plante nommée par Dioscoride βρεταννικὴ ἢ βεττονική; mais cette détermination est hasardée. Suivant l'auteur grec, la βρεταννική a les feuilles semblables à celles du *lapathum* sauvage, mais plus noires, plus poilues et d'une saveur astringente; la racine est petite et mince; la tige est également courte : or, le *rumex* aquatique a des feuilles très-grandes et glabres, une tige droite, cannelée, qui s'élève à plus d'une toise, et une racine de la plus grosse dimension. Nous examinerons ailleurs ce qu'on peut, avec le plus de vraisemblance, rapporter au βρεταννική. Nous ne reconnaissons dans les écrits des Grecs anciens aucune plante qui porte le nom d'ὑδρολάπαθον.

La quatrième espèce, *hippolapathon* ou *rumex* de cheval, est probablement la même espèce que le *bulapathon* ou *rumex* de

bœuf. Le père Hardouin fait remarquer avec raison, et déjà nous en avons fait l'observation, que les Grecs, dans leurs mots composés, employaient les mots ἵππος et βοῦς comme synonymes de l'adjectif *grand.* Il faut donc chercher une grande espèce de *rumex;* la patience, l'une des plantes les plus communes d'Europe, réunit toutes les conditions voulues par les descriptions des auteurs anciens.

La troisième espèce est, sans nul doute, notre oseille. Sprengel désigne, pour le *lapathon sativum*, le *Rumex Patientia*, L.; cette opinion est inadmissible. Il est bien vrai pourtant que l'on cultive la patience comme légume dans quelques pays, sous le nom d'épinards immortels; cet usage est peu répandu, et cette plante ne peut entrer en comparaison avec l'oseille, dont l'agréable acidité plaît à tous les peuples. Rappelons-nous que Pline, en parlant du *lapathum* cultivé, dit que la saveur est peu différente de celle du *lapathum oxalis,* c'est-à-dire acide; or, les feuilles de la patience n'ont aucune acidité prononcée; il faut donc s'arrêter à la désignation donnée dans la synonymie.

La sixième et dernière espèce est la même que la quatrième, et nous renvoyons au paragraphe où nous en avons dit quelque chose.

222.—Page 156, ligne 10. *Alii lapathum cantherinum.* Le père Hardouin conjecture que ce nom de *cantherinum* vient de ce qu'on le donnait comme fourrage aux chevaux hongres. C'est de la même manière qu'on explique l'épithète de *cantherinum* donnée à l'orge par Columelle (*de Re rust.*, II, 9).

223. — Ligne 16. *Silvestria scorpionum ictibus medentur, etc.* Les propriétés médicinales du *lapathon* diffèrent suivant les parties qu'on emploie. Les feuilles et les tiges des *rumex* acides sont rafraîchissantes, tempérantes, légèrement diurétiques et laxatives à un faible degré. Les racines des *rumex* non acides contiennent du soufre, leur action est dépurative, sudorifique et antiherpétique : on peut maintenant apprécier ce que dit Pline dans ce chapitre, d'après Dioscoride et Galien (*loco cit.*). La racine n'est ni odontalgique, ni stomachique; la graine n'a aucune astringence et ne peut servir à combattre l'hémoptysie. Les spécialités médicales fournies par les divers *lapathum* sont illu-

soires en ce qui ne se rapporte pas aux espèces acides et non acides.

224.— LXXXVII, page 158, ligne 20. *Sinapi, cujus in sativis tria genera diximus.* Pline a établi, au livre précédent, chap. 54, trois espèces de *sinapis* que nous allons nous efforcer de ramener à une nomenclature moderne.

Sinapi gracile, PLIN., *loco comm.; Sinapi apii folio sive album*, C. BAUH., *Pin.*, 99; *Sinapis alba*, L., *Spec. plant.*, 933.—La moutarde à semences blanches.

Sinapi rapi foliis, PLIN., *loco comm.; Sinapi rapifolio*, C. BAUH., *Pin.*, loco cit.; *Sinapi*, DIOSC. et THEOPH.; *Sinapi alterum*, PLIN.; *Sinapis nigra*, L., *Spec. plant.*, 933.— La moutarde à semences noires.

Sinapi erucæ foliis, PLIN., *loco comm.; Sinapi erucæ folio*, C. BAUH., *Pin.*, loco cit.; *Eruca silvestris*, GESSN., *Hort.; Sinapis erucoides*, L., *Amœn. acad.*, IV, p. 322. — La moutarde à feuilles de roquette.

Il nous reste maintenant à donner la concordance synonymique du *sinapi*, pris dans un sens étendu. Hippocrate, Théophraste et Dioscoride ne parlent que d'une seule espèce; on ne sait trop à laquelle il convient de la rapporter. Les commentateurs désignent plus particulièrement le *sinapis alba*, L.; mais pourquoi ils ont adopté cette espèce au lieu du *sinapis nigra*, L., c'est ce qu'on ne peut dire.

Νάπυ, HIPPOC.; THEOPH., VII, 3; Σίνηπι, NICAND., *Ther.*, v. 878; *Alexiph.*, v. 531; DIOSCOR., II, 184; Νάπυ, ATHEN., *Deipn.*, IX, 1. — *Napi*, MART., XIII, 20; (*in titul.*) *Sinapi omne genus*, *napy* ATHENIENS. *Alii thapsi*, *alii saurion*, PLIN., *loco comm.;* PLAUT., *in Pseud.*, sc. 2, act. 3; COLUM., X, v. 124; PALLAD., *Februar.*, tit. 24; *Octob.*, tit. 11; CELS., III, c. 21 et 22, IV, 20; *Sinapis alba ac nigra* BOTAN. — Les moutardes blanche et noire, vraisemblablement confondues ou indiquées alternativement par les auteurs.

Pline dit, au chapitre cité du livre XIX, que la meilleure moutarde est celle d'Égypte. Les espèces de *sinapis*, citées dans les synonymies, ne s'y trouvent plus; du moins est-il certain qu'elles ne sont point nommées dans la *Flore d'Égypte* de Delille.

225. — Page 158, ligne 21. *Pythagoras principatum habere ex his, etc.* L'odeur vive et pénétrante des semences de moutarde est passée en proverbe. L'espèce qui convient le mieux, comme médicament, est la moutarde noire; celle qu'on doit préférer, comme aliment, est la moutarde blanche. Lorsque les semences sont entières, leur odeur est presque nulle; elle devient assez prononcée quand on les réduit en poudre; très-vive, et détermine le larmoiement, quand on les met en contact avec l'eau, le vin ou le vinaigre. Il y a, dans ce dernier cas, une réaction chimique encore peu connue. Les propriétés irritantes de la moutarde sont dues à la présence d'une huile essentielle, dont la saveur est âcre et brûlante, et qui agirait sur l'estomac en déterminant une phlogose. La farine des semences de moutarde agit comme vésicatoire, ou simplement comme rubéfiante, suivant le temps qu'on la laisse en contact sur la peau. La graine de moutarde blanche agit, dit-on, comme stomachique; les deux espèces sont anti-scorbutiques. Si nous passions rapidement en revue ce que notre auteur dit des propriétés médicinales des moutardes, nous aurions à signaler beaucoup d'erreurs. Il indique la moutarde contre une foule d'affections qu'elle aggraverait au lieu de les guérir. Elle est nuisible dans les affections de poitrine, dans celles de la gorge et de la vessie. Employée en sinapisme sur la tête, dans les congestions cérébrales, elle donnerait très-promptement la mort. Indépendamment de ces erreurs médicales, il en est d'autres tout aussi palpables. La graine de moutarde, mise dans la bouche, ne s'y fond point. La tige de la plante ne laisse écouler aucun suc propre capable de se concréter, etc. Pline l'indique d'après Dioscoride (II, 184) contre les affections herpétiques. La graine de moutarde contient du soufre, et peut-être agirait-elle efficacement dans le cas spécifié.

226. — LXXXVIII, page 162, ligne 17. *Sinapis naturam effectusque, etc.* Pline a dit, au chapitre 66 du livre XVI : *Est et*

in Italia nascens adarca nomine, palustribus, ex cortice tantum sub ipsa coma, utilissima dentibus, quoniam vis eadem est quæ sinapi. Notre auteur a mal interprété Dioscoride (v, 137). L'auteur grec déclare que l'*adarca* croît en Cappadoce, et fait clairement entendre que c'est une sorte de concrétion salée qui s'attache aux roseaux dans les temps de sécheresse. Au livre XXXII, chap. 52, Pline nommera *calamochnus* ce qu'il appelle ici *adarca*, et s'exprimera en termes plus convenables; à l'entendre, l'*adarca* serait une concrétion qui se fixerait sous l'épiderme et près de la panicule des roseaux. On ne connaît en Europe aucune concrétion de cette espèce. Le *tabasheer* ou *tabaxir* est une production siliceuse ou saccharine qu'on trouve sur les bambous indiens, mais elle n'a aucun rapport avec l'*adarca*. Cf. la note 44, au livre XII, où nous parlons du *tabaxir*. L'*adarca* de Dioscoride était vraisemblablement une production accidentelle, simplement terreuse quand elle adhérait aux roseaux des marais d'eau douce, salée quand on la trouvait attachée aux plantes marines. Quelles que fussent, au reste, les propriétés de cette substance, elle n'avait aucun rapport avec la moutarde.

227. — LXXXIX, page 162, ligne 22. *Marrubium....... quod Græci prasion vocant.* Plusieurs plantes portent le nom de *prasion*. Nous avons donné plus haut, note 176, la concordance synonymique du *prasion non dissimile hyssopo*, et l'avons attribué à l'*Origanum Onites* de Linné: il s'agit ici d'une autre labiée. Voici maintenant celle du *marrubium*:

I. Πράσιον πρῶτον, THEOPH., *loco cit.* (*vide infra*); GALEN., I, *de Ther. ad Pison.*, c. 7, p. 939; Βαλλωτὴ ἢ μέλαν πράσιον, DIOSCOR., III, 117. — *Marrubium nigrum*, CAST. *teste* PLIN., *loco citato*; *Ballota nigra*, L., *Spec. plant.*, 814. — Le ballote fétide.

II. Πράσιον ἕτερον (*herba benedicta*), HIPP., *de Ulcer.*, 878; THEOPH., VI, 1 et 2; NICAND., *de Ther.*, v. 550; EJUSD., *Alexiph.*, v. 47; Πράσιον, DIOSC., III, 119. — *Marrubium*, PLIN., *loco commentato;* CATO *apud.* PRISCIAN., lib. IX; CELS., IV, 4; APUL., c. 45, tit. I; MARC.

EMPIR., XV, p. 109 *et aliis locis; Marrubium vulgare*, L., *Spec. plant.*, 816. — Le marrube blanc.

La première espèce a une synonymie fort étendue, indépendamment des noms *linostrophon* (gros lin), *philopœde* (qui aime la jeunesse), *philochares* (qui excite la gaîté). Le faux Dioscoride (*in Nothis*) lui donne encore ceux de *Tripedilion* (à triple chaussure), de *camelopodion* (pied de chameau), d'*eupatorion* (plante de bonne race), etc. Il écrit, au lieu de *philochares*, *phyllophares* (plante à feuilles rameuses), et nous apprend que les Égyptiens le nommaient *asterops*, mot évidemment grec (œil étoilé), les mages *sanguis tauris*, et les Africains *atierberzia*. Cette longue nomenclature montre que cette plante a joué un grand rôle dans la médecine, les arts ou l'économie domestique des peuples. Bochart conjecture que le mot marrube a une origine punique; mais, suivant Linné, c'est le nom d'une ville d'Italie, *Maria urbs*, ville des marais, située au lac Fucin. Les Romains nommaient *maria* les terrains marécageux après leur complet dessèchement.

Quoique nous ayons rattaché au *Marrubium vulgare* et à la *Ballota nigra* les deux *πράσιον* de Théophraste et d'Hippocrate, nous devons faire connaître l'opinion des commentateurs qui nous ont précédé. Théophraste (*Hist. pl.*, VI, 1 et 2) dit que l'un des *πράσιον* a des feuilles de couleur herbacée, à incisions profondes, et qu'il est employé par les parfumeurs (*μυροποῖοι*), tandis que l'autre, plus pâle, a des feuilles plus arrondies et des incisures plus obscures. Cette description incomplète a pourtant suffi aux commentateurs pour décider que la première espèce de *πράσιον*, celle que nous rapportons au *Ballota fœtida*, L., était notre *cardiaque*, *Leonurus Cardiaca*, L., ou notre *Marrubium creticum* ou *peregrinum* (*auct. var.*); mais d'autres auteurs ont proposé le *Marrubium catarifolium*, DESROUSS., commun dans toute l'Asie Mineure. C'est au *Marrubium creticum* ou *peregrinum* que l'on rapporte aussi le *πράσιον* d'Hippocrate (*loc. cit.*). Néanmoins, pour adopter ces diverses opinions, il faudrait des descriptions plus complètes, et elles nous manquent totalement; il y a donc impossibilité matérielle de décider la question, et nous avons essayé de la démontrer, sans ajouter

de nouvelles hypothèses aux hypothèses proposées. Quant à l'autre πράσιον de Théophraste, il y a moins de doutes sur sa détermination : c'est bien le marrube blanc, *Marrubium vulgare.*

Les propriétés médicinales du marrube blanc, tel que Pline les expose, sont différentes de celles que les modernes reconnaissent à cette plante. Notre auteur l'indique, comme la presque totalité des productions végétales, contre les morsures des serpens, et contre la plupart des poisons. Il le conseille dans les affections de poitrine au dernier degré, dans les morsures de chiens enragés, etc. La médecine moderne emploie bien rarement le marrube; c'est une plante aromatique, mais qui est plus amère que la plupart des autres labiées; elle mérite de jouer un rôle dans la matière médicale des Européens.

228. — Page 164, ligne 7. *Sunt qui viridis, etc.* Ce *marrubium viride* est l'espèce que Théophraste dit être de couleur herbacée (*Voyez* la première synonymie, note précédente). Galien (*de Theriaca ad Pis.*, I, c. VII) fait entrer ce *marrubium viride* dans la composition de la thériaque d'Andromaque.

229. — XC, page 166, ligne 11. *Serpyllum a serpendo putant dictum.* Établissons avant toutes choses la concordance synonymique du serpolet :

Ἕρπυλλος, THEOPH., *Hist. plant.*, V, I ; Ἕρπυλλος, NICAND., *de Ther.*, v. 67 ; DIOSCOR., III, 46. — *Serpyllum*, CAT., 73 ; VIRG., *Ecl.*, II, v. 11 ; *Georg.*, IV, 31 ; VARR., I, 25 ; COLUM., XI, 3 ; PLIN., *loco comm.* ; PALLAD., *Mart.*, IX, 17 ; *Thymus Serpyllum*, L., *Sp. pl.*, 825. — Le serpolet.

Les anciens mentionnent deux espèces de serpolet (*Voyez* la note suivante), l'un sauvage, l'autre qui croît dans les jardins; c'est du premier qu'il est particulièrement question dans le chapitre que nous commentons. On le trouve abondamment dans toute l'Europe. Virgile le fait entrer dans quelques alimens rustiques, associé à l'ail :

Allia serpyllumque, herbas contundit olentes.

Ecl. II, v. 11.

Il dit encore qu'il plaît beaucoup aux abeilles :

> Hæc circum casiæ virides, et olentia late
> Serpylla, etc. . . . . .
>
> *Georg.*, lib. IV, v. 31.

et ce n'est pas sans raison. On a remarqué que les abeilles dont les ruches étaient près des coteaux couverts de serpolet ou de thym donnaient un miel bien supérieur à tous les autres.

Le serpolet est une labiée dont l'odeur est très-agréable ; ses propriétés médicinales ne diffèrent pas essentiellement de celles du thym, de l'origan et des autres labiées aromatiques qui toutes sont excitantes et toniques.

230.— Page 166, ligne 12. *Sativum* (*serpyllum*) *non serpit.* Dioscoride a donné la même étymologie du mot *serpyllum* que Pline, ἀπὸ τοῦ ἕρπειν. L'auteur grec reconnaît deux sortes de ἕρπυλλος, l'un sauvage, nommé ζυγίς, qui ne rampe point, mais au contraire a des tiges redressées; l'autre, qui est ajouté au couronnes, croît dans les jardins ; il a la même odeur que le *sampsuchus ;* il rampe sur la terre, ce qui lui a valu son nom. On voit que Pline est en opposition avec Dioscoride, puisque, suivant l'auteur grec, ce n'est pas le serpolet sauvage qui rampe, mais, au contraire, celui des jardins. Nicandre donne à son ἕρπυλλος κεροειδής, le nom de serpolet cornu ; les scoliastes ont justifié cette épithète par κεραΐοειδῆ κατὰ τὰ φύλλα ; mais ni la feuille, ni aucune partie du serpolet ne sont cornues, et l'explication n'est point admissible. Néanmoins les rameaux du serpolet sont ligneux et assez raides. Le rapport de forme n'existe pas, et l'épithète κεροειδής reste encore à expliquer. Dodonée, et avec lui d'autres commentateurs, prétendent que le serpolet des jardins, à odeur de *sampsuchus* (marjolaine), est notre thym ordinaire, *Thymus vulgaris,* L., et que le serpolet sauvage ou *zygis* est le *Thymus Zygis* des botanistes. Sprengel, dans son *Histoire de la botanique,* p. 181, a adopté cette dernière opinion : nous sommes donc conduits à fixer comme il suit la synonymie de cette espèce.

I. *Serpyllum non repens.*—Ἕρπυλλος ἄγριος, ὃς καὶ ζυγὶς καλεῖται, DIOSCOR., III, 46. —*Serpyllum silvestre,* PLIN., *loco comm.;*

Serpyllum folio thymi, C. BAUH., *Pin.*, 220; *Thymus Zygis*, L., *Spec. plant.*, 826. — Le thym *zygis*.

II. *Serpyllum repens.* — Ἕρπυλλος κηπευτός, DIOSCOR., *loco cit.* — *Serpyllum sativum*, PLIN., *loco cit.*; *Thymus Serpyllum*, L., *Spec. plant.*, *loco citato.* — Le serpolet. *Voyez* la note précédente, pour compléter la synonymie de cette espèce. Lorsque les anciens, Grecs ou Romains, poètes ou prosateurs, parlent de l'ἕρπυλλος, ou du serpolet, sans désignation d'espèce, c'est toujours du thym-serpolet qu'ils veulent parler.

231. — XCI, page 168, ligne 4. *Sisymbrium silvestre, etc.* Dioscoride (II, 155 et 156) fait connaître deux *sisymbrium* : l'un nommé σισύμβριον, avec le synonyme ἕρπυλλος ἄγριος; l'autre avec les synonymes καρδαμίνη et σίον. Ces deux plantes sont fort différentes : la première appartient à la famille des labiées; la seconde à celle des crucifères.

Voici comment on peut établir la concordance synonymique de ces deux *sisymbryum* :

I. Σισύμβριον ἢ ἕρπυλλος ἄγριος, DIOSC., II, 155; Σισύμβριον, THEOPH., *Hist. plant.*, II; *de Caus.*, II, 22; GALEN., *de Fac. med.*, VIII, p. 229. — *Sisymbrium gratum dominæ*, OVID., *Fast.*, IV, v. 869; *Sisymbrion silvestre a quibusdam thymbræum*, PLIN., *loco comm.*; APUL., cap. 105; *Sisymbrion agreste aquaticum*, GESSN., *Hort.*; *Sisymbrion Menta*, GERARD., tit. I; *Menta hirsuta*, D.C., *Fl. franc.*, *Spec.*, 2535; *Sesembro*, ITAL. *teste* ANGUILL.; *Sosembro matto*, ITAL., C. POLLIN., *Fl. Veron.*, 2, p. 250. — La menthe à feuilles hérissées.

II. Σισύμβριον ἕτερον ἢ σίον ἢ καρδαμίνη, DIOSC., II, 156. — *Sisymbrion aquaticum nasturtio simile*, PLIN., *loco comm.*; *Brunnecrassum*, CAROL. MAGN., *Capitul.*; *Sisymbrion Nasturtium*, L., *Spec. plantar.*, 916. *Cressione*, ITALORUM (ANGUILL.). — Le sisymbre-cresson.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 95 et 179) désigne pour le *sisymbrium thymbræum* la *Menta silvestris*; nous adoptons de

préférence la *menta hirsuta*, var. *aquatica*, parce qu'elle ressemble beaucoup plus à la menthe des jardins que l'autre. On la trouve dans les lieux aquatiques, mais très-fréquemment aussi dans les lieux secs.

Les propriétés médicinales de ces deux plantes sont tout-à-fait différentes. Le sisymbre, plante labiée, est excitante, tonique et aromatique ; on le disait naguère céphalique, sudorifique, etc. Le sisymbre, plante crucifère, est antiscorbutique ; on le croyait dépuratif, rafraîchissant, etc. Ce que Pline dit de l'une et de l'autre, d'après Dioscoride, n'a rien qui soit fondé en raison.

232. — Page 168, ligne 8. *Quod in sicco ortum, odoratum est, et inseritur coronis.* Les menthes méritaient toutes de figurer dans les couronnes. Ovide fait connaître que leur odeur était fort agréable aux dames romaines.

> Cumque sua dominæ date grata sisymbria myrto.
>
> *Fast.*, lib. IV, v. 869.

233.— XCII, page 170, ligne 2. *Lini semen cum aliis quidem in usu est.* Nous avons établi la concordance synonymique du lin au livre précédent. Cf. les notes 2, 3, 4 et suivantes. Tout le monde connaît les propriétés de la graine de lin ; on sait que cette graine est riche en mucilage, et qu'il existe surtout dans le périsperme, tandis que l'amande contient une huile fixe, précieuse dans une foule de procédés des arts. Les anciens, en parlant des propriétés médicinales de la graine de lin, commettent moins d'erreurs qu'en traitant de la plupart des autres substances médicamenteuses, et l'on conviendra sans peine avec eux qu'elle ramollit les tumeurs et les fluxions, qu'elle est bonne dans la diarrhée et la dysenterie ; que sa décoction peut procurer quelque soulagement aux phthisiques, etc. ; on la dira encore maturative et résolutive appliquée en topique, mais on sait aussi qu'on ne pourra rien obtenir de son usage pour faire sortir les esquilles des os fracturés, ni pour combattre la gangrène, et que son action sera nulle pour guérir les hernies ; pourtant, dans les cas d'étranglement, les cataplasmes de farine de lin facilitent leur réduction.

234. — XCIII, page 172, ligne 2. *Blitum iners videtur, etc.*

La blite est une plante fort connue, cultivée dans nos jardins depuis un temps immémorial. Voici quelle en est la synonymie :

Βλίτον, HIPP., *Affect.*, 526 ; THEOPH., *Hist. plant.*, I, 9 ; DIOSC., II, 143 ; APOLLONIUS *apud* GALEN., lib. II, c. I ; Βλίτον μωρὸν εἶναι δοκεῖ λάχανον, ARISTOPH., *Scholiast.* — *Blitum*, MENAND. *teste* PLIN. ; *Blitum insipidum*, PLIN., *loco cit.* ; *Blitea lutea*, PLAUT., *in Trucul.*, act. IV, sc. 4 ; *Blitus*, PALLAD., *Mart.*, tit. 9 ; *Blitum capitatum*, L., *Spec. plant.*, 7. — La blite en tête, ou l'épinard-fraisier.

Cette plante, ainsi que Pline l'annonce, est tout-à-fait insipide ; ses propriétés médicinales sont absolument nulles : il est faux toutefois que son usage fasse naître le choléra, et qu'elle arrête les menstrues. Appliquées en topique, les feuilles sont émollientes.

235. — Page 172, ligne 3. *Unde convicium feminis, etc.* L'insipidité de la blite est consacrée par l'adjectif latin *bliteus*, sot, insipide, vil, homme de rien. Cette plante a souvent servi de terme de comparaison pour exprimer ce qu'il y a de plus méprisable dans la société. Plaute (*in Trucul.*, act. IV, sc. 4) : *Blitea et lutea est meretrix, nisi quæ sapit in vino ad rem suam. Viles, abjectas, fatuasque mulieres* βλιτάδας *antiqui vocabant.* Suidas : Βλιτάδας οἱ παλαιοὶ τὰς εὐτελεῖς γυναῖκας ἔλεγον. *Quod nomen adhuc in nostrum vulgus manavit, socordes ignavosque homines beliteros græca imitatione nominans*, inquit Ruellius (lib. I, p. 75). Festus : *Blitum, genus oleris a saporis stupore appellatum esse e græco putatur, quod ab his* βλάξ *dicatur stupidus. At Græcis quoque* βλίτον *est.* Hesychius : Βλίτον, λαχάνου εἶδος. Scoliaste d'Aristophane : Βλίτον μωρὸν εἶναι δοκεῖ λάχανον. Hardouin : *Blitum videtur olus esse insipidum.* Il ne paraît pas que la blette ou blite fût généralement cultivée en Italie ; Caton, Varron et Columelle n'en parlent pas, Palladius (*de Re rust.*, *Mart.*, tit. 9) est le seul des auteurs rustiques qui en dise quelque chose.

236. — XCIV, page 172, ligne 10. *Meum in Italia non nisi a medicis seritur, etc.* Pline établit deux sortes de *meum* ; l'un qualifié d'*athamanticum*, soit parce que le meilleur était récolté

sur le mont Athamas, soit parce que le prince Athamas lui avait donné son nom, dernière version, la moins probable des deux; l'autre n'en diffère que par une couleur plus rousse, et n'est ni décrit ni caractérisé par aucune épithète. Dioscoride (1, 3) dit que le *μῆον ἀθαμαντικόν* croît en Macédoine et en Espagne, mais il ne cherche à établir aucune différence entre eux, et il a raison. Nous ne nous efforcerons donc que d'établir la synonymie du *meum*, sans distinction d'espèce :

Μῆον ἀθαμαντικόν, DIOSC., I, 3; GALEN., *de Antid.*, I; *de Fac. simpl. med.*, VII, p. 205.— *Meu et Meum athamanticum unum et alterum*, PLIN., *loco cit.* — *Imperatrice et spicura*, ITALOR. *teste* ANGUILL. — *Athamanta Matthioli*, WULF., JACQ., *Coll.*, I, p. 211.— L'athamante de Matthiole.

Ce que notre auteur dit des propriétés médicinales du *meum* est emprunté à Dioscoride (*loco cit.*). C'est une ombellifère fortement aromatique, dont les propriétés sont excitantes. On la croyait stomachique, carminative, céphalique, etc. Elle est tombée en désuétude.

227.— XCV, page 174, ligne 2. *Feniculum nobilitavere serpentes gustatu, etc.* C'est au livre VIII, chap. 41, que Pline a parlé des propriétés du fenouil pour mettre les serpens en fuite. Nous donnerons comme il suit la concordance synonymique de cette ombellifère :

Μάραθρον, HIPP., *de Morb. mulier.*, I, 597; NICAND., *de Theriac.*, v. 391 et 893; DIOSC., III, 81; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VII, p. 206. — *Feniculum*, PLIN., *loco comm.*; *Fœniculum*, PALLAD., *Februar.*, tit. 24; APUL., c. 104; *Anethum Feniculum*, L., *Spec. plant.*, 377. — Le fenouil.

Feniculum est le mot qui a fourni le nom de la plante à tous les peuples européens. Il est dérivé de *fenum*, foin, à cause de l'odeur qu'exhale cette plante, et qui est analogue, quoique bien plus forte, à celle du foin.

Le fenouil est une plante ombellifère riche en huile essentielle; ses graines et ses racines sont encore usitées de nos jours en médecine : elles sont, dit-on, sudorifiques, diurétiques, apéritives, etc. L'huile volatile de fenouil est vermifuge. L'assertion de notre auteur, relative aux serpens, est risible : il est curieux de lire, chez un auteur grave, que les reptiles changent de peau après avoir mangé du fenouil. Pline a soin de répéter deux fois cette absurdité ; il ajoute ici que le suc de fenouil leur éclaircit la vue : c'est peut-être ce qui a fait dire à Galien que c'était pour l'homme un ophthalmique puissant. Quintus Serenus a pris la peine d'écrire à ce sujet les vers suivans :

Si tenebras oculis obducit pigra senectus,
Expressæ marathro guttæ cum melle liquenti
Detergere malum poterunt : vel vulturis atri
Fella, chelidoniæ fuerint queis gramina mixta.

Cap. 14, p. 133.

Nous avons déjà parlé de l'*hieracium* et de la chélidoine, plantes sur lesquelles reposent des préjugés semblables.

Le suc propre de fenouil, épaissi, n'est point usité en médecine, il n'est même pas connu des curieux ; c'est une gomme-résine qui est sans doute analogue aux gommes-résines fournies par le reste de la famille des ombellifères. Les semences sont riches en huile essentielle, mais on ne pourrait en obtenir un suc propre analogue à celui qu'on pourrait extraire de la tige et du collet de la racine.

238. — XCVI, page 174, ligne 11. *Est et in hoc genere silvestre, etc.* Avant de nous occuper de donner la synonymie de cette plante, faisons remarquer que les manuscrits portent tous *myrsineum*. Le père Hardouin a proposé d'écrire *smyrneum*, et cette correction a été adoptée. En effet, Anacréon dans son livre perdu, mais cité par le scoliaste de Nicandre, appelle ce même fenouil *smyrneion*, nom probablement donné à cette plante parce que la racine exhale l'odeur de la myrrhe, *myrrha*. Dioscoride, sans chercher à comparer son odeur avec la myrrhe, dit seulement qu'elle est agréable.

Passons à la concordance synonymique des deux *hippomarathron*, puis nous discuterons le texte de notre auteur :

I. Ἱππομάραθρον, HIPP., *de Morb. mulier.*, I, 603; DIOSC., III, 87; Ἵππου μάραθρον, NICAND., *de Ther.*, v. 596. — *Hippomarathron sive Smyrneum*, PLIN., *loco cit.*; *Cachrys Libanotis*, L., *Spec. plant.*, 355. — Le *cachrys* à odeur d'encens.

II. Ἱππομάραθρον ἕτερον, DIOSC., *loco citato*, c. 87, *ad finem*; DIOCL. *teste* PLIN.; GALEN., *de Facult. simpl. med.*, VII, p. 206; STRAB., lib. XVII, p. 645. — *Hippomarathron semine coriandri*, PLIN., *loco comm.*; *Seseli tortuosum*, L., *Spec. plant.*, 373. — Le *seseli* tortueux.

La détermination de ces deux plantes n'est rien moins que certaine. Linné désignait pour l'*hippomarathron* à semences de coriandre, le *Seseli Hippomarathon,* d'après Olivinus; Honorius Belli et Anguillara pensent avoir reconnu l'*hippomarathrum* à semences de *cachrys* dans le *Cachrys Morisonii*, WAHL. Ces divergences d'opinion prouvent, plus que tous les raisonnemens, combien la question est difficile à résoudre. Ce que les anciens ont fourni de renseignemens sur les *hippomarathrum* ne peut suffire pour la résoudre. *Voyez* la note 240, sur les propriétés médicinales de l'*hippomarathrum*.

239.—Page 174, ligne 16. *Medicinæ in sativo, etc.* Cf. sur les propriétés médicinales du fenouil ordinaire, la note 237; la partie du texte de notre auteur qui commence par les mots cités en tête de cette note est hérissée d'erreurs : néanmoins, on s'aperçoit que l'opinion des modernes, avant la réforme médicale proposée par Broussais, était fondée sur les assertions de Pline et sur celles de Dioscoride, qu'il copie. C'est ainsi qu'on le disait diurétique, sudorifique, et fort utile dans l'hydropisie. Quant aux usages économiques, ils sont encore les mêmes dans quelques parties de l'Europe; il remplace l'anis dans les usages culinaires.

240. — Page 176, ligne 11. *Hippomarathron ad omnia vehementius.* Les propriétés médicinales du fenouil-aneth sont tout

aussi actives que celles des deux ombellifères désignées dans notre note 238 ; ces deux plantes agissent de même. Pline invoque dans ce paragraphe le témoignage de Nicandre sur l'efficacité de l'*hippomarathron* dans la morsure des serpens; cet auteur a dit en effet en parlant de cette plante, vers 596 :

Ἠὲ καὶ ἱππείου μαράθρου πολυαυξέα ῥίζαν.

241.— Page 176, ligne 15. *Petrichus, qui Ophiaca scripsit.* Le scoliaste de Nicandre cite les ὀφιακά de Petrichus ; c'est d'après cette citation qu'on a corrigé quelques manuscrits de Pline qui portaient *Petridius.* Pline nous apprendra, au livre XXII, que le traité sur les serpens avait été écrit en vers.

242.— Ligne 16. *Et Micton, qui Rhizotomumena* (*scripsit*). Pintianus, qui avait rétabli le nom du médecin Petrichus, dont il est parlé dans la note précédente, a corrigé aussi le nom de *Micton*, que l'on trouve souvent écrit *Myction*, *Miccon*, et même *Murceion.* Le scoliaste de Nicandre cite aussi les *Rhizotomiques* de Micton.

243. — XCVII, page 178, ligne 2. *Cannabis in silvis, etc.* Donnons la concordance synonymique du *cannabis :*

Κάνναβις ἥμερος, Diosc., III, 165 ; Galen., *de Fac. simpl. med.*, lib. VII, p. 184.—*Cannabis,* Pers., *Sat.* [1] v, v. 146, *et aliis locis*; *Cannabum seu Cannabis,* Colum., *de Re rust.*, II, 1; Varr., II, 8; Pallad., *Februar.*, tit. 5; *Canape,* Carol. Magn., *Capitul.; Cannabis sativa*, L., *Spec. plant.*, 1457.— Le chanvre cultivé.

Κάνναβις ἀγρία, Diosc, III, 166. — *Cannabis in silva nata*, Plin., *loco comm.; Althœa cannabina,* L. — La guimauve chanvrine.

Nous n'avons rien dit du chanvre au chapitre 56 du livre précédent, nous réservant d'en parler ici ; nous le ferons d'une

[1] Tun' mare transilias ? tibi torta cannabe fulto
Cœna sit in transtro ?

manière succincte. L'usage du chanvre pour la fabrication des cordages remonte très-haut. Perse parle des cordages de chanvre, et avant lui une foule d'autres auteurs. Nous ne cultivons le chanvre en Europe que pour la semence, et surtout pour la tige. En Égypte, en Arabie, en Perse et dans l'Inde, on ne le cultive que pour les feuilles, avec lesquelles on prépare une boisson fort enivrante, dont l'usage est sujet à une multitude d'inconvéniens. L'abus de cette boisson rend hébété. Les sommités du chanvre, roulées comme le thé et avalées, déterminent la même ivresse que celle de l'opium. Suivant Linné, cette plante est originaire de Perse; on peut maintenant la regarder comme indigène en Europe, où elle est depuis long-temps naturalisée. Divers voyageurs qui l'ont vue dans son lieu natal assurent qu'elle acquiert les plus grandes proportions. Cf. au livre précédent, la note 292. Les Romains ne cultivaient le chanvre que près de Vienne en Dauphiné, et à Ravenne en Italie. Quelques secours que les Romains tirassent de la culture du chanvre, elle le cède néanmoins à ceux que nous y trouvons aujourd'hui: en effet, nous lui devons le linge qui nous vêtit, celui qui couvre nos tables ou nos lits; l'art de guérir lui doit le linge à pansement, l'imprimerie le papier, etc., etc.

Ce n'est point du véritable chanvre qu'il est question ici, mais d'une guimauve dont les rameaux sont effilés comme ceux du *cannabis*, et dont les feuilles ont quelque ressemblance avec cette plante. On ne s'étonnera donc plus de lire que la racine du *cannabis silvatica* épaissit l'eau avec laquelle on la met en contact, et qu'elle est émolliente. Dans ce très-court paragraphe, emprunté à Dioscoride (III, 166), Pline a mêlé plusieurs faits qui appartiennent au véritable chanvre, dont l'auteur grec parle au chapitre 165 du livre cité: la comparaison du texte des deux écrivains permet de reconnaître ces erreurs.

244. — XCVIII, page 178, ligne 12. *Ferula semen anetho simile habet.* Nous avons donné la concordance synonymique de la férule des anciens (*Ferula communis*, L.) à la note 155 du livre XIII. La bifurcation de la tige de cette belle ombellifère est accidentelle, et ne peut en aucune manière servir à distin-

guer même une simple variété. En disant que les tiges de la férule sont mangées étant bouillies, notre auteur veut dire que c'est uniquement à l'état de condit, comme on mange, par exemple, les tiges d'angélique et celles d'ache. Les propriétés stomachiques que Pline lui reconnaît sont réelles. Une foule d'indications médicales, fournies par le texte que nous commentons, sont fausses ; on trouve parmi elles l'éternelle recommandation faite pour la presque totalité des végétaux, d'après laquelle la férule serait bonne contre la morsure des serpens. Quintus Serenus, qui croit toujours Pline sur parole, a dit :

Aut ferulæ radix potatur in imbre Lyæi.

Nicandre a conseillé la *medulla* (*Ther.*, v. 595) avec moins de raison encore, si cela est possible, car la moelle des ombellifères est absolument insipide et inerte ; c'est donc mal à propos que notre auteur la conseille dans les hémorrhagies. La férule est une plante active, mais qui ne convient dans aucun des cas spécifiés par les anciens. Il faut croire pourtant, avec eux, que le suc de la férule est purgatif.

245. — XCIX, page 180, ligne 8. *Et de carduorum satu inter hortensia diximus.* Cf. au livre précédent la note 152. Nous avons renvoyé ici pour déterminer s'il s'y agissait de l'artichaut ou du cardon d'Espagne. Le texte de ce chapitre peut aider à résoudre la question. Il y a, dit Pline, deux *carduus* : l'un qui émet ses tiges en sortant de terre, l'autre qui a une seule tige, mais qui est plus gros : tous deux ont des feuilles piquantes et en petit nombre, et des têtes (des fleurs) garnies de pointes. Cette dernière espèce donne une fleur purpurine qui devient blanche, et se convertit en bourre que le vent emporte. A travers tout ce que ces descriptions renferment d'inexact, il est facile de voir qu'il s'agit de deux cynarocéphales, l'une acaule, l'autre à une seule tige, ayant des feuilles épineuses, un réceptacle garni d'écailles épineuses, et une fleur purpurine qui disparaît pour laisser voir des semences à aigrettes, qui deviennent le jouet des vents. Il est facile dans tout cela de reconnaître notre cardon, *Cinara Carduncellus*, DC., *Fl. franç.*, 3068, qui

est vraisemblablement le type de l'artichaut, *Cinara Scolymus*, L., *Spec. plant.*, 1159. En effet, ce sont des plantes à feuilles épineuses, du centre desquelles sort une tige florale à peine ramifiée, portant de gros réceptacles à écailles calicinales épineuses. Les fleurs sont d'un bleu violet; elles disparaissent, et le réceptacle est occupé par des semences à aigrettes, nombreuses, blanches, qui semblent être de nouvelles fleurs succédant aux fleurs qui viennent de se faner : *Flos purpureus celeriter canescens*.

Nous croyons pouvoir établir comme il suit la concordance synonymique de ces plantes :

Carduus silvestris primus, PLIN., *loco comm.*; *Carduus agrestis*, MARC. EMPIR., c. 6, p. 46; *Cinara Carduncellus*, D.C., *Fl. franc.*, *spec.* 3068. — Cardonnette ou Cardonnetta en Provence. — L'artichaut-cardon.

Carduus silvestris alter. — Κάκτος, THEOPH., *Hist. plantar.*, VI, 4; ATHEN., II, 28; Σκόλυμος, DIOSC., III, 16; Κύναρα, GALEN., *de Facult. aliment.*; Ἀρτυτικά, TRALL. — *Cinara hispida*, COLUM., *Hort.*, X, v. 237; XI, 3; PALLAD. (C. BAUH., *Pin.*, 383); *Carduus silvestris flore purpureo a Græcis dictus scolymos*, PLIN., *loco comm.*; *Cinara Scolymus*, L., *Spec. plant.*, 1159. — L'artichaut.

Quelques auteurs écrivent *cynara* par un *y*, et font alors dériver ce mot de κύων, génitif κυνός, chien, à cause des pointes du calice dures et piquantes, comparées, par métaphore, à la dent du chien. C'est ainsi que M. de Théis orthographie ce mot; mais cet auteur a tort. Columelle et Palladius écrivent *cinara* par un *i*, et ce dernier auteur fait dériver ce nom de *cinis*, génitif *cineris*, parce que l'engrais qui réussit le mieux dans la culture de ce légume est la cendre. Quant à notre mot *artichaut*, Bullet le fait dériver de *art*, pointe, en celtique, et de *chaulx*, chou, c'est-à-dire chou épineux; néanmoins ce mot *artichaut* ne diffère pas sensiblement du nom arabe *kharkiof*, qu'on retrouve altéré dans le nom espagnol *alcachofas* : l'étymologie tirée du celtique est donc douteuse.

Il ne paraît pas probable que les anciens mangeassent, comme

nous le faisons, le réceptacle de l'artichaut; cette circonstance disposerait à croire que le *cinara* cultivé par eux était le cardon, *Cinara Carduncellus*. En adoptant cette hypothèse, il faudrait voir une variété de ce *cinara*. Les botanistes reconnaissent une variété sauvage et une variété cultivée. Si l'on se rappelle, au reste, que les deux *cinara*, *carduncellus* et *scolymus*, viennent d'un type commun, on verra que cette objection n'a que bien peu d'importance. Columelle a parlé en termes fort poétiques de ce légume :

> Hispida ponatur cinara, quæ dulcis Iaccho
> Potanti veniat, nec Phœbo grata canenti.
> Hæc modo purpureo surgit glomerata corymbo,
> Myrtiolo modo crine viret, deflexaque collo
> Nunc adoperta manet, nunc pinea vertice panget,
> Nunc similis calatho, spinisque minantibus horret,
> Pallida quæ nunquam tortos imitatur acanthos.
>
> *De Re rust.*, x, v. 237 et suiv.

Le cardon et l'artichaut sont inusités en médecine; c'est un aliment sain.

246. — Page 180, ligne 19. *Ita enim Chæreas Atheniensis scripsit, etc.* Varron (*de Re rust.*, I, 1) cite Chéreas parmi les auteurs grecs qui ont écrit sur l'agronomie. Columelle (I, 1) le met en tête des Athéniens qui ont cherché à perfectionner les procédés d'agriculture.

247. — Ligne 20. *Et Glaucias, qui circa carduos diligentissimus videtur.* Cf. la table alphabétique des auteurs, au tome Ier de cette édition. On croit que ce médecin a vécu avant Apollonius et après Héraclide de Tarente. Il s'était occupé surtout de la propriété des plantes. On lui devait un commentaire sur les œuvres d'Hippocrate. Le père Hardouin conjecture que c'est le même personnage que Glaucon, cité par Pline au livre XXII.

248. — C, page 182, ligne 1. *Compositio theriacæ.* La recette donnée par Pline dans ce chapitre est différente de celle donnée pour la thériaque d'Andromaque. On sait que Nicandre a composé un poëme entier à la louange de cette monstrueuse com-

position, destinée à rendre les plus forts poisons inoffensifs. Les modernes ont conservé encore aujourd'hui, dans les formulaires, la composition de la thériaque, dans laquelle il n'entre pas moins de soixante-douze substances. Les vers sur la thériaque d'Antiochus, qu'on lisait à la porte du temple d'Esculape, sont au nombre de seize. On peut les lire dans Galien (*de Antidot.*, II, c. 14); cet auteur donne en outre une recette qui diffère de celle contenue dans les vers dont on vient de parler; la voici :

♃ Racines de meum (*Athamanta Matthioli*, Wolf.) Serpolet (*Thymus Serpyllum*, L.)	ãa ʒij.
Opopanax (*Gummi resina*) Semences de trèfle (*Trifolium*)	ãa ʒj.
d'anis (*Pimpinella Anisum*, L.) de fenouil (*Anethum Feniculum*, L.) d'ammi (*Ammi copticum?*)	ãa ʒxv.
d'ache (*Apium graveolens*, L.) Farine de semences d'orobe très-fine	ãa ℥iij ʒvj.
Vin généreux vieux	q. s.

Faites des trochisques que vous ferez sécher à l'ombre; la dose sera d'un scrupule et demi dans quatre onces de vin.

Cette recette diffère peu de celle donnée par Pline; nous allons la présenter ici sous une forme régulière :

♃ Serpolet (*Thymus Serpyllum*) Gummi resina Opopanax Meum (*Athamanta Matthioli*)	ãa ʒij.
Semences de trèfle	ʒj.
d'anis de fenouil d'ammi d'ache	ãa ʒvj.
Farine de semences d'orobe	℥jß.

Faites une poudre, que vous délayerez dans le meilleur vin que vous trouverez, puis faites-en des trochisques du poids d'un victoriat [1]. La dose est la même que celle indiquée par Galien.

[1] Le victoriat était une pièce de monnaie qui portait l'image de la Victoire; sa valeur était de cinq as romains.

249.— Page 182, ligne 11. *Hæc theriaca magnus, etc.* Le mot *thériaque* rend compte des propriétés attribuées à cette composition; il dérive de θήρ, bête féroce, et de ἀκέομαι, je guéris. L'Antiochus dont il est ici question était père d'Antiochus Épiphane. Eudème, cité par Galien (*loco cit.*, note précédente), lui donne l'épithète de Philomator, dans un des vers gravés sur la porte du temple d'Esculape :

Ἴησιν μάθε τήνδε πρὸς ἑρπετὰ, ἣν Φιλομήτωρ
Νικήσας πεῖρα κέκρικεν Ἀντίοχος.

On croyait encore aux vertus antidotiques de la thériaque vers la dernière moitié du siècle passé. On ne manquait guère de la prescrire dans toutes les maladies contagieuses.

VOCABULAIRE *des principaux Termes de médecine employés dans le texte de ce livre.*

Alopecia. Alopécie, chute des cheveux.

Angina. Inflammation de la membrane muqueuse des premières voies digestives; esquinancie.

Apostema, de ἀφίσταμαι, s'abcéder, d'où nous avons tiré *apostume*. Il paraît être question ici des abcès.

Arteria. Trachée-artère; artère.

Calculus. Gravelle ou gravier; petits calculs graniformes qui se développent dans les reins, et sortent avec les urines; pierre.

Caligo oculorum. Obscurcissement de la vue.

Carbunculus. Charbon ou anthrax; tumeur produite par une inflammation du tissu cellulaire sous-cutané.

Carcinoma. Chancre, ulcère qui ronge la chair; carcinome.

Cardiacus morbus. Faiblesse de l'estomac; cardialgie.

Cephalæa. Céphalée; mal de tête violent et opiniâtre, quelquefois périodique; migraine.

Cholera, de χολή et ῥέω, je coule. Maladie dans laquelle la bile, sécrétée en quantité extraordinaire, donne lieu à des vomissemens et à des évacuations alvines abondantes.

Comitialis morbus. Il est question de l'épilepsie, affection cérébrale qui se manifeste par accès plus ou moins rapprochés, pendant lesquels il y a perte de connaissance et mouvemens convulsifs.

Convulsio. Convulsion, spasme, contraction involontaire des muscles locomoteurs.

Coxendicis morbus. Goutte sciatique, dont le principal caractère est une vive douleur s'étendant depuis la sortie du bassin du nerf sciatique, jusqu'à la partie postérieure et inférieure de la peau.

Cruditas. Indigestion ; rapports d'estomac.

Dysenteria, de δύς, avec peine, et ἔντερον, intestin. Dysenterie, phlegmasie de la membrane muqueuse du gros intestin, accompagnée de fièvre, déjections, colique, ténesme, etc.

Elephantiasis. Phlegmasie chronique de la peau qui devient dure, squammeuse, ridée, et finit par s'ulcérer. Son nom lui vient de la ressemblance qu'on a cru trouver qu'elle donnait à la peau avec celle de l'éléphant.

Epinyctis, de ἐπί, sur, et νύξ, nuit ; épinyctide. Éruption de pustules livides, rouges ou blanchâtres, accompagnées de douleurs aiguës, se terminant par suppuration, qui se développent sur la peau pendant la nuit, et disparaissent avec le jour.

Epiphora oculorum, d'ἐπιφορά, fluxion. Inflammation de la conjonctive, connue sous le nom vulgaire de mal d'yeux.

Eruptio papularum. On a traduit ces mots par celui d'*exanthème*, ou éruption de pustules à la peau.

Exscreatio purulenta. Exscréation purulente, crachement de pus ; n'est pas une maladie particulière, mais un symptôme d'autres maladies.

Fistula. Fistule ; solution de continuité plus ou moins sinueuse, dont le fond est plus grand que l'entrée, entretenue par une altération locale et permanente des tissus.

Furunculus. Furoncle ou froncle ; tumeur phlegmoneuse, dont la partie centrale, gangrenée, est portée en dehors par la suppuration, sous forme de filamens blancs, et s'appelle bourbillon.

Hydropisia, de ὕδωρ, eau, et ὤψ, aspect. Hydropisie, épanchement de sérosité dans une cavité quelconque du corps, et plus ordinairement dans le tissu cellulaire ; maladie trop connue pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus longs détails. Pline emploie presque toujours le pluriel grec *hydropes ;* rarement se sert-il de l'expression *aqua intercus*, familière aux écrivains du siècle d'Auguste.

Ignis sacer. C'est l'érysipèle, phlegmasie aiguë de la peau, avec tuméfaction irrégulièrement circonscrite, rougeur disparaissant sous la pression, chaleur âcre et douleur brûlante.

Ileus, de εἰλέω, j'entortille. Passion iliaque, ileus des modernes, douleur aiguë ressentie dans l'abdomen, et résultant de l'étranglement d'un intestin, ou de l'entérite primitive.

Impetigo. Affection psorique, ou espèce de dartre.

Inflatio. Gonflement ; enflure ou tuméfaction de l'estomac ou des intestins, paraissant, dans Pline, résulter de l'usage des alimens flatueux, ou pris avec excès.

Lagonoponon, de λαγών, flanc, entraille, et πόνος, travail. Pline désigne sans doute, par ce mot latinisé, les affections connues sous le nom de douleurs de côtés.

Lentigo. Ce mot est traduit chez les modernes par l'expression vulgaire, *tache de rousseur.*

Lepra. Lèpre; maladie connue des derniers siècles, et qu'on ne rencontre plus aujourd'hui. Elle avait pour siège la peau, qui, devenue épaisse, se ridait et se couvrait d'écailles, en grec λεπίς, symptôme d'où l'affection a tiré son nom. Bientôt ces espèces de croûtes dégénéraient en tubercules, puis en ulcères, dont les progrès étaient rapides et promptement funestes.

Lethargia, de λήθη, oubli, et d'ἀργία, paresse. Léthargie, assoupissement, sommeil profond où le malade, réveillé, parle, ne sait ce qu'il dit, oublie ce qu'il a dit, et retombe promptement dans son premier état. Cette affection comateuse est plutôt un symptôme qu'une maladie particulière.

Lexipyreti, de λήγω, faire cesser, et πυρετός, fièvre. Médicamens fébrifuges.

Lichen. Espèce de dartre qui donne à la peau l'aspect d'un lichen, d'où elle a tiré son nom.

Lienis dolores. Expression générale qu'on ne saurait rendre en français que par le mot *obstruction*, *affection.* Nous prévenons ici nos lecteurs que nous ne jugeons pas à propos d'expliquer les mots *aurium dolores*, *gravitas aurium*, *dentium dolores*, *singultus*, *tussis*, *laterum dolores*, *etc.*, *etc.*; les personnes un peu instruites en médecine nous reprocheraient de ne donner que des conjectures. Notre auteur, qui ne fait ici que compiler des recettes, n'est pas assez précis pour nous permettre de hasarder une opinion bien déterminée.

Mala virilium. Affections des parties viriles.

Melancholia, de μέλας, noir, et χολή, bile, parce que les anciens attribuaient la tristesse profonde qui poursuit les mélancoliques à la prédominance d'une humeur imaginaire qu'ils appelaient atrabile.

Morbus regius. C'est l'ictère, vulgairement la jaunisse des modernes, maladie caractérisée par la coloration de la peau et de la conjonctive en jaune, ayant son principe dans une irritation des organes biliaires.

Opisthotonos, de ὄπισθεν, en arrière, et τείνω, je tends. Tétanos, ou contraction invincible des muscles, dans laquelle la tête est fortement renversée en arrière.

Pallor faciei. Pline met au nombre des maladie la pâleur, qui n'en est qu'un symptôme.

Panus. Les anciens désignaient ainsi toute tumeur inflammatoire.

Paralysis, de παραλύω, résoudre, relâcher. Paralysie, maladie trop con-

nue pour qu'il soit nécessaire d'y arrêter le lecteur. Les passages de Pline sont clairs.

Parotida. Engorgement inflammatoire, soit de la glande parotide même, soit des parties environnantes.

Pepticæ (compositiones). Médicamens stimulant l'action de l'estomac pour aider à la digestion.

Pernio. Engelure ; inflammation de la peau et du tissu cellulaire, qui se développe sous l'influence du froid.

Phagedæna. Ulcère dont l'étymologie, φαγέδαινα, faim dévorante, indique le principal caractère de ronger les chairs.

Phrenitis, de φρήν, esprit ; frénésie. Nom sous lequel on a désigné l'arachnoïde et l'encéphalite, ou inflammation des membranes du cerveau, avec délire continu, intense, et fièvre aiguë.

Phthiriasis. Maladie encore connue des modernes sous ce nom, vulgairement maladie pédiculaire ; de φθείρ, pou, à cause de son principal symptôme, une multiplication extraordinaire de poux, qui semblent naître au milieu des chairs, malgré tous les soins de propreté.

Pituita. Pituite, mucus, phlegme, glaire. Cette expression, beaucoup trop vague, a été avec raison bannie de la médecine moderne. Dans la plupart des cas il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer la signification précise qu'il a dans Pline.

Podagra, de ποῦς, pied, et ἄγρα, prise. Maladie connue aujourd'hui sous le nom de goutte, ou arthritis.

Porrigo. Peut-être la teigne des modernes, phlegmasie chronique de la peau du crâne, qui se manifeste sous la forme de pustules ou vésicules remplies d'une humeur visqueuse qui, s'échappant, s'agglutine, se sèche et donne lieu à des croûtes sous lesquelles séjourne une sanie infecte qui détruit la peau ; le plus souvent, dans Pline, son ou crasse de la tête.

Psora, de ψώρα. Les anciens nommaient ainsi une espèce de maladie de la peau, caractérisée par une légère élévation du derme, qui se couvre d'écailles furfuracées. Les modernes emploient souvent ce mot, comme terme générique, pour désigner toutes les affections cutanées, et surtout celles qui rentrent dans les nombreuses variétés de dartres, telles que l'impetigo ; le lichen, la gale, etc.

Pterygium, de πτερόν, aile. Tache triangulaire dont la base est à la sclérotique, et le sommet rapproché du centre de la cornée : maladie qui est le résultat de la dilatation variqueuse des vaisseaux de la conjonctive. Les Grecs ont aussi désigné, sous le nom de *pterygion*, ces petits filtes, ou extrémités fibreuses qui se détachent de la peau autour des ongles. C'est dans ce dernier sens que notre auteur l'a ici employé.

Ramex. Hernie, tumeur formée par le déplacement d'un viscère qui fait saillie au dehors.

Rosio stomachi. Expression vague, qui n'indique pas une maladie, mais un symptôme, ou une suite d'affection gastrique, chronique.

Sanguinis exscreatio. Pline indique ici les malades affectés d'hémorrhagie des voies aériennes ou pulmonaires, connue sous le nom d'hémoptysie.

Spasticus, de σπάω, tirer. Qui est sujet aux spasmes, aux convulsions nerveuses.

Strangulatio vulvæ. Strangulation utérine; suffocation de la matrice, un des symptômes de l'hystérie.

Stranguria, de σλράγξ, goutte, et οὖρον, urine. Strangurie, difficulté d'uriner, dans laquelle l'urine tombe goutte à goutte.

Struma. Écrouelles, scrofules; inflammation chronique, dégénérescence tuberculeuse des ganglions et vaisseaux lymphatiques sous-cutanés.

Suspiriosus. Pline semble parler ici des personnes en général dont la respiration est gênée; symptômes particuliers à l'asthme, mais qu'on rencontre cependant dans une foule d'autres cas pathologiques.

Tenesmus. Τείνω, je tends. Envie fréquente d'aller à la selle, avec douleur et tension à la région anale.

Testium pituita. Pline voulait-il parler de la maladie appelée aujourd'hui hydrocèle, dont le principal caractère est un amas de sérosité dans le tissu cellulaire du scrotum ou de quelques-unes des enveloppes des testicules? Cela est très-probable.

Tumores præcordiorum. Il est impossible de désigner ici une affection particulière.

Verruca. Verrue, excroissance charnue, dont les racines s'implantent dans le tissu cutané.

Veternosus. Léthargie, assoupissement profond et continuel.

Vitia jocinerum. Maladie du foie, aujourd'hui connue sous le nom d'hépatite.

Vitiligo, Morphée, espèce de lèpre squammeuse, désignée aussi sous le nom d'ἀλφός; on en distingue trois variétés. Peu connue des modernes.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER XXI.

NATURA FLORUM ET CORONAMENTORUM.

De strophiolis : serta.

I. 1. In hortis seri et coronamenta jussit Cato, inenarrabili florum maxime subtilitate : quando nulli potest facilius esse loqui, quam rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, et in magno gaudio fertilitatis tam variæ ludenti. Quippe reliqua usus alimentique gratia genuit : ideoque sæcula annosque tribuit iis. Flores vero odoresque in diem gignit : magna, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissime floreant, celerrime marcescere.

Sed ne pictura quidem sufficiente imagini colorum reddendæ, mixturarumque varietati, sive alterni atque multiplices inter se nectantur, sive privatis generum

HISTOIRE NATURELLE

DE PLINE.

LIVRE XXI.

DES FLEURS ET DES COURONNES.

Des guirlandes de fleurs; des couronnes entrelacées.

I. 1. CATON veut qu'on sème dans les jardins les fleurs qui servent à faire des couronnes; mais, dans ces mêmes fleurs, quelle variété, quelle délicatesse indicible! il n'est donné à personne de s'exprimer avec la même facilité que la nature a peint; admirable surtout lorsqu'elle s'égaie, et que, déployant son heureuse fécondité, elle se fait un jeu de tant de productions diverses. A toutes celles qui ont pour objet les besoins ou la nourriture de l'homme, elle donne des années, et même des siècles de durée; elle n'accorde qu'un jour d'existence aux fleurs et à leurs parfums: grand avertissement pour l'homme, que ce qui brille avec le plus d'éclat est aussi ce qui se flétrit le plus vite.

La peinture elle-même serait impuissante pour reproduire la vivacité et le mélange de tant de couleurs, soit qu'on attache ses regards sur ces tresses de fleurs qui se succèdent tour-à-tour, soit qu'on les porte sur ces guir-

funiculis in orbem, in obliquum, in ambitum, quædam coronæ per coronas currunt.

II. 2. Tenuioribus utebantur antiqui, stroppos appellantes : unde nata strophiola. Quin et vocabulum ipsum tarde communicatum est, inter sacra tantum et bellicos honores coronis suum nomen vindicantibus. Quum vero e floribus fierent serta, a serendo serieve appellabantur : quod apud Græcos quoque non adeo antiquitus placuit.

Qui invenerint miscere flores, et quando primum corollæ appellatæ, et quare.

III. Arborum enim ramis coronari in sacris certaminibus, mos erat primum. Postea variari cœptum mixtura versicolori florum, quæ invicem odores coloresque accenderet, Sicyone, ex ingenio Pausiæ pictoris atque Glyceræ coronariæ, dilectæ admodum illi, quum opera ejus pictura imitaretur, et illa provocans variaret, essetque certamen artis ac naturæ.

Quales etiam nunc exstant artificis illius tabellæ, atque in primis appellata Stephaneplocos, qua pinxit ipsam. Idque factum est post olympiadem centesimam. Sic

landes composées d'une seule espèce, disposées en arc, en cercle, en ceinture, de manière à former des chaînons de couronnes entrelacées.

II. 2. Les anciens se servaient de couronnes fort minces, qu'ils appelaient *stroppes*, d'où l'ornement de tête nommé *strophiola*. Ce ne fut qu'après bien du temps qu'elles prirent le nom de couronnes, jusque-là réservé spécialement à celles qu'on employait dans les sacrifices, ou qu'on accordait comme récompense à la valeur guerrière. Quant aux guirlandes, ou bandelettes de fleurs nommées *serta*, du mot latin *serere*, on les appela longtemps *coronæ insertitiæ* (couronnes entrelacées), et l'usage n'en est pas même fort ancien chez les Grecs.

Quel est l'inventeur de l'art de faire des couronnes ; date et étymologie de ce mot.

III. Dans les commencemens, une branche d'arbre tenait lieu de couronne à celui qui avait remporté le prix dans les jeux sacrés. Dans la suite, on décerna aux vainqueurs des couronnes de fleurs diverses, qui, par leur mélange même, ajoutaient à l'agrément du parfum, et relevaient l'éclat des couleurs. Cet usage commença à Sicyone, et dut sa naissance à l'imagination féconde du peintre Pausias et de la bouquetière Glycère, que ce peintre aimait beaucoup, et dont il se plaisait à peindre les ouvrages. Elle, de son côté, comme pour le défier, faisait toujours quelque chose de nouveau, de sorte qu'il y avait entre eux un combat de la nature et de l'art.

On voit encore aujourd'hui des tableaux de cet artiste, et l'on remarque particulièrement celui qu'on appelle la *Stephaneplocos*, où il peignit Glycère elle-même. Ainsi.

coronis e floribus receptis, paulo mox subiere, quæ vocantur Ægyptiæ, ac deinde hibernæ, quum terra flores negat, ramento e cornibus tincto. Paulatimque et Romæ subrepsit appellatio, corollis inter initia propter gracilitatem nominatis : mox et corollariis, postquam e lamina ærea tenui inaurata aut inargentata dabantur.

Quis primus coronas foliis argenteis et aureis dederit. Quare corollaria dicta. De lemniscis. Quis primum cælaverit eos.

IV. 3. Crassus dives, primus argento auroque folia imitatus, ludis suis coronas dedit. Accesseruntque et lemnisci, quos adjici ipsarum coronarum honos erat, propter Etruscas, quibus jungi nisi aurei non debebant. Puri diu fuere ii. Cælare eos primus instituit P. Claudius Pulcher, bracteasque etiam philyræ dedit.

Quantus honor coronarum apud antiquos fuerit.

V. Semper tamen auctoritas vel ludicro quæsitarum fuit. Namque ad certamina in Circum per ludos et ipsi descendebant, et servos suos quique mittebant. Inde

cette invention remonte à la centième olympiade. L'usage des couronnes de fleurs s'étant introduit de cette manière, on inventa peu de temps après les couronnes égyptiennes, et ensuite celles d'hiver, dont on se servait lorsque la terre ne donne point de fleurs : elles étaient faites de lames de corne, teintes de diverses couleurs. Insensiblement s'établirent à Rome les *corolles*, mot nouveau inventé pour exprimer combien ces couronnes étaient délicates. On en fit aussi avec des lames minces de cuivre, dorées ou argentées : ces dernières se nommaient corollaires.

Des couronnes à feuilles d'or et d'argent. Quel en est l'inventeur. Pourquoi on les nomme corollaires. Des lemnisques. Qui en cisela le premier.

IV. 3. Crassus, si fameux par ses richesses, fut le premier qui, dans les jeux qu'il célébra dans Rome, donna des couronnes de feuilles artificielles en or et en argent ; ensuite, pour les rendre plus honorables, on y ajouta des rubans de même matière, à l'instar des couronnes étrusques, qui ne devaient avoir que des rubans d'or. Ces espèces de rubans restèrent long-temps tout unies ; P. Claudius Pulcher imagina le premier de les graver, et d'enrichir de ciselures l'écorce mince des tilleuls qui servaient de support.

Combien les anciens faisaient cas des couronnes.

V. Les couronnes furent toujours en honneur dans Rome, même celles qui avaient été obtenues dans les jeux du Cirque. Les citoyens ne faisaient pas difficulté d'aller eux-mêmes disputer le prix, ou bien ils y en-

illa XII tabularum lex : « Qui coronam parit ipse, pecuniave ejus virtutis ergo duitor ei. » Quam servi equive meruissent, pecunia partam lege dici, nemo dubitavit. Quis ergo honos? ut ipsi mortuo, parentibusque ejus, dum intus positus esset, forisve ferretur, sine fraude esset imposita. Alias in usu promiscuo ne ludicræ quidem erant.

Severitas antiquorum in coronis.

VI. Ingensque et hinc severitas. L. Fulvius argentarius, bello punico secundo, cum corona rosacea interdiu e pergula sua in forum prospexisse dictus, ex auctoritate senatus in carcerem abductus, non ante finem belli emissus est. P. Munatius, quum demptam Marsyæ coronam e floribus capiti suo imposuisset, atque ob id duci eum in vincula triumviri jussissent, appellavit tribunos plebis. Nec intercessere illi : aliter quam Athenis, ubi comessabundi juvenes ante meridiem conventus sapientium quoque doctrinæ frequentabant. Apud nos exemplum licentiæ hujus non est aliud quam filia divi Augusti, cujus luxuria noctibus coronatum Marsyam, litteræ illius dei gemunt.

voyaient leurs esclaves; de là cette loi des Douze-Tables: « Si quelqu'un a mérité une couronne par lui-même ou de ses deniers, qu'elle lui soit donnée. » Il n'est pas douteux que par ces mots, *mérité de ses deniers,* la loi entendait, mérité par ses esclaves ou par ses chevaux. Quelles étaient donc les prérogatives du vainqueur? après sa mort, on lui plaçait cette couronne sur la tête pendant qu'il était exposé dans sa maison, et durant toute la cérémonie des funérailles; son père et sa mère avaient droit aux mêmes honneurs. Au reste, il n'était pas permis à tout le monde indifféremment de porter des couronnes, pas même celles qui avaient été gagnées dans les jeux.

Sévérité des anciens dans le choix des hommes couronnés.

VI. On était même, à cet égard, d'une extrême sévérité. Dans la seconde guerre punique, un banquier nommé Lucius Fulvius, convaincu d'avoir regardé de son balcon sur la place publique avec une couronne de roses sur la tête, fut conduit en prison par ordre du sénat, et n'en sortit qu'à la fin de la guerre. P. Munatius, ayant ôté une couronne de fleurs posée sur la tête du dieu Marsyas pour la placer sur la sienne, fut condamné à la prison. Il appela de cette sentence aux tribuns du peuple; aucun n'intervint. Quel contraste entre ces mœurs et celles d'Athènes, où l'on voyait avant midi de jeunes débauchés, au sortir d'un festin, la tête couronnée de fleurs, entrer dans les écoles des philosophes! On ne trouve dans nos annales d'autre exemple avoué d'une semblable licence, que celui de Julie, fille d'Auguste, qui, dans une débauche nocturne, plaça une

Quem floribus coronaverit populus romanus.

VII. Florum quidem populus romanus honorem Scipioni tantum habuit. Serapio cognominabatur, propter similitudinem suarii cujusdam negotiatoris. Ob id erat in tribunatu plebi admodum gratus, dignusque Africanorum familia. Nec erat in bonis funeris impensa. Asses ergo contulit populus, ac funus elocavit, quaque præferebatur, flores e prospectu omni sparsit.

Pactiles coronæ. De sutilibus coronis : de nardinis : de sericis.

VIII. Et jam tunc coronæ deorum honos erant, et larium publicorum privatorumque, ac sepulcrorum, et manium : summaque auctoritas pactili coronæ. Sutiles Saliorum sacris invenimus, et sollemnes cœnis. Transiere deinde ad rosaria : eoque luxuria processit, ut non esset gratia nisi mero folio : sutilibus mox petitis ab India, aut ultra Indos.

Lautissimum quippe habetur e nardi folio eas dari,

couronne sur la tête de Marsyas, comme ce dieu le déplore dans une de ses lettres.

Quel citoyen fut couronné par le peuple romain.

VII. Le peuple romain n'a honoré de fleurs que les funérailles du seul Scipion surnommé Sérapion, à cause de sa ressemblance avec un nommé Sérapion, vendeur de porcs; cette circonstance le rendit encore plus agréable au peuple pendant son tribunat. Il était digne, au reste, de la famille des Africains. Après sa mort, on ne lui trouva pas de quoi subvenir aux frais des funérailles; les citoyens se cotisèrent pour en fournir la dépense, et quand le corps passait, le peuple, de tous côtés, faisait pleuvoir les fleurs sur son passage.

Couronnes tressées; couronnes à sutures; de nard, de soie.

VIII. Dès cette époque, on honorait, par des couronnes, les dieux, les lares domestiques et ceux des carrefours, comme aussi les tombeaux et les mânes. Les couronnes de fleurs ou de feuilles entrelacées étaient les plus estimées. Je lis que les Saliens, dans leurs sacrifices ou leurs festins solennels, portaient des couronnes de fleurs cousues ensemble. Dans la suite, les couronnes de roses furent en vogue; et le luxe fut poussé si loin, qu'on n'estimait point une couronne de roses, si elle n'était faite uniquement des feuilles de cette fleur. Quant aux couronnes faites à l'aiguille, il fallut en aller chercher la matière dans l'Inde, ou même au delà de l'Inde.

De nos jours encore, les couronnes les plus magnifiques sont celles qui se font avec les feuilles du nard,

aut veste serica versicolores unguentis madidas. Hunc habet novissime exitum luxuria feminarum.

De floribus qui scripserint. Cleopatræ reginæ factum in coronis.

IX. Et apud Græcos quidem de coronis privatim scripsere Mnesitheus atque Callimachus medici, quæ nocerent capiti : quoniam et in hoc est aliqua valetudinis portio, in potu atque hilaritate præcipue odorum vi subrepente fallaciter, scelerata Cleopatræ solertia. Namque in apparatu belli actiaci gratificationem ipsius reginæ Antonio timente, nec nisi prægustatos cibos sumente, fertur pavore ejus lusisse, extremis coronæ floribus veneno illitis, ipsaque capiti imposita, mox procedente hilaritate invitavit Antonium, ut coronas biberent. Quis ita timeret insidias? Ergo concerpta in scyphum incipienti haurire opposita manu : « En ego sum, inquit, illa, Marce Antoni, quam tu nova prægustantium diligentia caves : adeo mihi, si possim sine te vivere, occasio aut ratio deest. » Inde eductum custodia bibere jussit, illico exspirantem. De floribus supra dictos scripsit Theophrastus apud Græcos. Ex nostris autem inscripsere aliqui libros Anthologicon : flores vero persecutus est nemo, quod equidem inveniam. Nec nos nunc scilicet coronas nectemus : id enim

ou avec une étoffe de soie bigarrée, et qu'on humecte de parfums. Voilà où s'est arrêté, jusqu'à présent, la mollesse et le luxe des femmes.

Auteurs qui ont écrit sur les fleurs. Ce que fit Cléopâtre relativement à des couronnes.

IX. Chez les Grecs, deux médecins, Mnésithée et Callimaque, ont écrit des traités particuliers sur les couronnes, qui attaquent le cerveau, car les parfums ne sont pas indifférens pour la santé. C'est surtout dans la joie et la gaîté des festins que les odeurs s'insinuent sans qu'on s'en aperçoive. Cléopâtre a donné en ce genre une preuve de sa criminelle adresse. Lors des préparatifs de la guerre d'Actium, Antoine, devenu défiant, redoutait jusqu'aux présens de la reine, et ne mangeait rien dont on n'eût fait l'essai. Cléopâtre, voulant s'amuser de ses frayeurs, lui mit sur la tête une couronne de fleurs dont le bord était empoisonné; et bientôt, profitant de la gaîté des convives, elle invita Antoine à boire les couronnes. Qui aurait pu craindre une trahison dans ce moment? Antoine arrache sa couronne, et jette les fleurs dans sa coupe; déjà il va boire, elle l'arrête: « Antoine, lui dit-elle, la voilà donc, cette femme contre laquelle tu prends des précautions si extraordinaires; comme si l'occasion ou les moyens me manqueraient, si je pouvais vivre sans toi! » Un criminel, amené en sa présence, but la coupe par son ordre, et expira sur-le-champ. Outre les auteurs cités plus haut, Théophraste, parmi les Grecs, a écrit sur les fleurs. Quelques auteurs latins ont donné à leurs livres le titre d'Anthologie; mais aucun, que je sache, n'a traité expressément des

frivolum est : sed de floribus, quæ videbuntur digna, memorabimus.

De rosa : genera ejus XII.

X. 4. Paucissima nostri genera coronamentorum inter hortensia novere, ac pæne violas rosasque tantum. Rosa nascitur spina verius, quam frutice, in rubo quoque proveniens, illic etiam jucundi odoris, quamvis angusti. Germinat omnis primo inclusa granoso cortice. Quo mox intumescente, et in virides alabastros fastigato, paulatim rubescens dehiscit, ac sese pandit, in calycis medio sui stantis complexa luteos apices. Usus ejus in coronis prope minimus est. Oleo maceratur, idque jam a trojanis temporibus, Homero teste. Præterea in unguenta transit, ut diximus. Per se medicas artes præbet. Emplastris atque collyriis inseritur mordaci subtilitate. Mensarum etiam deliciis perungendis minime noxia.

Genera ejus nostri fecere celeberrima, Prænestinam et Campanam. Addidere alii Milesiam, cui sit ardentissimus colos, non excedenti duodena folia. Proximam ei Trachiniam minus rubentem. Mox Alabandicam viliorem, albicantibus foliis. Vilissimam vero plurimis,

fleurs. Pour moi, sans m'arrêter à décrire la manière de tresser des couronnes, ce qui serait trop frivole, je dirai sur les fleurs ce qui me paraîtra digne de remarque.

Roses : douze espèces de roses.

X. 4. Les Romains n'ont eu dans leurs jardins qu'un petit nombre de fleurs, et presque uniquement des violettes et des roses. La plante qui produit la rose appartient à la classe des épines plutôt qu'à celle des arbrisseaux; des roses croissent même sur une espèce de ronce : elles sont petites à la vérité, mais leur odeur est encore agréable. Toutes les roses, au moment de la floraison, sont enfermées dans un bouton, qui bientôt s'enfle et s'élève en pointe pour former le calice de la fleur; celle-ci s'ouvre peu à peu et se colore, puis enfin s'épanouit, se dresse, et laisse voir au centre des pétales de petits grains jaunes. On emploie rarement la rose pour les couronnes. On la fait infuser dans l'huile; et cet usage était connu même du temps de la guerre de Troie, suivant le témoignage d'Homère. Elle s'emploie aussi dans les parfums, comme nous l'avons dit. Elle est utile en médecine. On la met dans les emplâtres et les collyres, à cause de sa vertu pénétrante et subtile. Elle rend plus délicieux les plaisirs de la table, où jamais on ne l'a trouvée malfaisante.

Les roses les plus estimées des Romains sont celles de Préneste et celles de Campanie; quelques-uns ajoutent celles de Milet, qui sont d'un rouge très-vif, et n'ont pas plus de douze feuilles. Après les roses de Milet, on estime celles d'Héraclée-Trachine; ensuite celles d'Alabande, qui ont les feuilles blanchâtres. Au dernier

sed minutissimis, spineolam. Differunt enim multitudine foliorum, asperitate, lævore, colore, odore. Paucissima quina folia, ac deinde numerosiora : quum sit genus ejus, quam centifoliam vocant : quæ est in Campania Italiæ, Græciæ vero circa Philippos : sed ibi non suæ terræ proventu. Pangæus mons in vicino fert, numerosis foliis ac parvis : unde accolæ transferentes conserunt, ipsaque plantatione proficiunt. Non autem talis odoratissima est, nec cui latissimum maximumque folium. Breviterque indicium est odoris, scabritia corticis. Cæpio Tiberii Cæsaris principatu, negavit centifoliam in coronas addi, præterquam extremos velut ad cardines. Nec odore, nec specie probabilis est, quæ Græca appellatur a nostris, a Græcis lychnis, non nisi in humidis locis proveniens, nec umquam excedens quinque folia, violæque magnitudine, odore nullo. Est et alia Græcula appellata, convolutis foliorum paniculis, nec dehiscens nisi manu coacta, semperque nascenti similis, latissimis foliis.

Alia funditur e caule malvaceo, folia oleæ habente, mosceuton vocant. Atque inter has media magnitudine autumnalis, quam coroneolam vocant. Omnes sine odore,

rang est la rose appelée *spinéole ;* ses feuilles sont plus nombreuses que dans les autres roses, mais aussi beaucoup plus petites. Les roses, en effet, diffèrent par le nombre de leurs feuilles, par la couleur, par l'odeur, et en ce que les unes sont plus âpres ou plus lisses que les autres. Toutes ont au moins cinq feuilles ou pétales ; ce nombre ensuite va toujours en augmentant, car dans la Campanie, en Italie, et autour de Philippes en Grèce, on trouve des roses à cent feuilles ; mais elles ne croissent pas naturellement autour de Philippes : on y apporte des rosiers du mont Pangée, qui est voisin, et qui produit des roses à feuilles fort nombreuses, mais très-petites ; ces rosiers, replantés, donnent des fleurs plus belles : toutefois, cette espèce n'est pas la plus odorante, non plus que celle qui a les plus grands et les plus larges pétales. Pour tout dire en un mot, plus l'écorce du rosier est hérissée, plus l'odeur de la rose est suave. Suivant Cépion, qui vivait sous l'empire de Tibère, la rose à cent feuilles ne s'employait que pour la bordure des couronnes. Celle que nous appelons rose grecque, et que les Grecs nomment *lychnis,* n'est recommandable ni par son odeur, ni par sa beauté ; elle ne croît que dans les lieux humides, n'est pas plus grosse qu'une violette, et n'a jamais plus de cinq feuilles : elle est inodore. On en connaît une autre espèce appelée *græcula ;* ses feuilles, quoique très-grandes, demeurent toujours roulées sur elles-mêmes comme dans le bouton, et ne s'épanouissent que lorsqu'on les serre avec la main.

Une autre espèce croît sur une tige semblable à celle de la mauve, et dont les feuilles sont semblables à celles de l'olivier ; on l'appelle *mosceuton.* La rose d'automne, qu'on nomme *coroneola*, est d'une grandeur moyenne

præter coroneolam et in rubo natam : tot modis adulterantur. Et alias vera quoque plurimum solo prævalet. Cyrenis odoratissima est : ideoque ibi unguentum pulcherrimum. Carthagine Hispaniæ, hieme tota præcox. Refert et cæli temperies. Quibusdam enim annis minus odorata provenit. Præterea omnis siccis quam humidis odoratior. Seri nec pinguibus vult, nec argillosis locis, nec riguis, contenta raris, proprieque ruderatum agrum amat.

Præcox Campana est, sera Milesia. Novissime tamen desinit Prænestina. Fodiuntur altius quam fruges, levius quam vites. Tardissime proveniunt semine, quod in ipso cortice est, sub ipso flore, opertum lanugine : ob id potius caule conciso inseruntur : et ocellis radicis, ut arundo, unum genus inseritur pallidæ, spinosæ, longissimis virgis, quinquefoliæ, quæ e Græcis altera est. Omnis autem recisione atque ustione proficit : translatione quoque, ut vitis, optime ocissimeque provenit, surculis quaternum digitorum longitudine, aut ampliore, post Vergiliarum occasum sata : dein per Favonium translata, pedalibus intervallis crebroque circumfossa.

entre les deux précédentes. Toutes ces roses, excepté la dernière et celle qui croît sur la ronce, sont inodores ; mais que de moyens de leur procurer une odeur factice ! La qualité du terroir influe sur leur odeur. Celles de Cyrène sont les plus suaves, aussi le parfum qu'on en tire est-il le plus délicieux. A Carthagène, en Espagne, on trouve des roses précoces pendant tout l'hiver. La température est aussi d'une grande importance, car il y a des années où elles ont moins d'odeur; elles sont plus odorantes dans les lieux secs que dans les lieux humides. Le rosier n'aime pas les terrains gras, argilleux ou détrempés ; il se contente d'une terre légère, et se plaît surtout dans un sol riche en décombres.

Les roses sont hâtives dans la Campanie, et tardives à Milet, mais celles de Préneste finissent les dernières. On plante les rosiers à une profondeur plus grande que les blés, et moindre que la vigne. La graine est dans le bouton, sous la fleur, et enveloppée dans une espèce de duvet : mais ceux que l'on sème sont extrêmement tardifs ; aussi aime-t-on mieux planter des provins. On plante aussi, comme on le fait pour les roseaux, les yeux des racines du rosier à branches très-longues ; ils donnent une rose pâle, épineuse et à cinq feuilles : c'est la seconde espèce de rose grecque. Il est utile, au reste, de tailler tous les rosiers, ou d'y appliquer le feu. Transplantés, ils n'en viennent que mieux et plus vite, comme la vigne : les scions doivent avoir au moins quatre doigts de longueur. On les plante après le coucher des Pléiades ; et lorsque le vent d'occident souffle, on les replante à un pied de distance l'un de l'autre, en prenant soin de remuer souvent la terre à l'entour.

Qui præcocem faciunt, pedali circa radicem scrobe aquam calidam infundunt, germinare incipiente calyce.

Lilii genera IV.

XI. 5. Lilium rosæ nobilitate proximum est, et quadam cognatione unguenti oleique, quod lirinon appellatur. Et impositum etiam maxime rosas decet, medio proventu earum incipiens. Nec ulli florum excelsitas major, interdum cubitorum trium, languido semper collo, et non sufficiente capitis oneri. Candor ejus eximius, foris striati, et ab angustiis in latitudinem paulatim sese laxantis effigie calathi, resupinis per ambitum labris, tenuique filo, et semine, stantibus in medio crocis. Ita odor, colorque duplex, et alius calycis, alius staminis, differentia angusta. In unguenti vero oleique usu, et folia non spernuntur.

Est flos non dissimilis illi in herbâ, quam convolvulum vocant, nascens per frutecta, nullo odore, nec crocis intus : candorem tantum referens, ac veluti naturæ rudimentum lilia facere condiscentis. Alba lilia iisdem omnibus modis seruntur, quibus rosa : et hoc amplius lacryma sua, ut hipposelinum : nihilque est

Ceux qui veulent avoir des roses hâtives font une fosse d'un pied de profondeur auprès de chaque plant, et la remplissent d'eau chaude, lorsque les boutons commencent à pousser.

Quatre espèces de lis.

XI. 5. Le lis approche de la rose par sa beauté, et lui ressemble par le parfum et par l'huile, que l'on appelle *lirinon* (huile de lis). Mêlé parmi les roses, le lis produit l'effet le plus gracieux; il est en fleur lorsque les roses sont à la moitié de leur saison. Il n'y a point de fleur plus haute, car il s'élève quelquefois jusqu'à trois coudées, mais sa tige est toujours languissamment penchée, et ne peut soutenir le poids de la tête. La fleur est d'une blancheur admirable; ses pétales sont striés à l'extérieur. Étroite par le bas, elle va peu à peu en s'élargissant comme une coupe jusqu'à ses bords, qui se recourbent extérieurement. Au centre de la fleur sont des filamens jaunes, droits, surmontés d'une espèce de graine. Ainsi le lis a deux odeurs, comme il a deux couleurs, car l'odeur des pétales n'est pas la même que celle des étamines; la différence, toutefois, n'est pas fort grande. Dans la composition du parfum et de l'huile de lis, on ne rejette point les feuilles.

L'herbe appelée *convolvulus* (liseron) croît dans les buissons; sa fleur n'a point d'odeur ni de filamens jaunes, mais elle ressemble tellement au lis par sa forme et sa blancheur, qu'on la prendrait pour un essai de la nature, qui s'exerce à faire des lis. Les lis blancs se sèment comme les roses, et, de plus, ils naissent d'une gomme qui leur est particulière, comme l'*hipposelinum*. Nulle plante n'est plus féconde, car souvent une seule

fecundius, una radice quinquagenos sæpe emittente bulbos. Est et rubens lilium, quod Græci crinon vocant. Alii florem ejus cynorrhodon. Laudatissimum in Antiochia, et Laodicea Syriæ, mox in Phaselide. Quartum locum obtinet in Italia nascens.

Narcissi genera III.

XII. Sunt et purpurea lilia, aliquando gemino caule, carnosiore tantum radice, majorisque bulbi, sed unius: narcissum vocant. Hujus alterum genus flore candido, calyce purpureo. Differentia a liliis est et hæc, quod narcissis folia in radice sunt, probatissimis in Lyciæ montibus. Tertio generi cetera eadem, calyx herbaceus. Omnes serotini. Post Arcturum enim florent, ac per æquinoctium autumnum.

Quantum semen tinguatur, ut infecta nascantur.

XIII. Inventa est et in his ratio inserendi, monstrificis hominum ingeniis. Colliguntur namque mense julio scapi arescentes, liliaque suspenduntur in fumo. Dein nudantibus se nodulis, in fæce nigri vini, vel græci, mense martio macerantur, ut colorem percipiant, atque ita in scrobiculis seruntur, heminis fæcis circumfusis.

racine produit jusqu'à cinquante bulbes. Il y a aussi le lis rouge, que les Grecs appellent *crinon;* d'autres nomment sa fleur *cynorrhodon.* Les plus beaux sont ceux d'Antioche, de Laodicée en Syrie, et ensuite ceux de la Phasélide; ceux d'Italie sont au quatrième rang.

Trois espèces de narcisses.

XII. Les lis purpurins ont quelquefois deux tiges; ils diffèrent des autres lis par leur racine plus charnue. Ils n'ont qu'un ognon, mais il est plus gros : on les appelle narcisses. Il y en a une espèce dont les pétales sont blancs et le calice pourpre. Une autre différence entre les narcisses et les lis, c'est que les feuilles des premiers ne partent que de la racine. Les plus beaux narcisses croissent sur les montagnes de Lycie. Une troisième espèce ne se distingue des précédentes que par son calice de couleur verte. Tous ces narcisses sont tardifs, car ils ne fleurissent qu'après le coucher de l'Arcture, et vers l'équinoxe d'automne.

Quelles graines il faut teindre pour produire des fleurs colorées.

XIII. Quelques hommes, amateurs de productions monstrueuses, ont su trouver un nouveau moyen de se procurer des lis purpurins par la voie de la plantation. On ramasse au mois de juillet des tiges sèches de lis blancs, et on les suspend à la fumée. Au mois de mars suivant, lorsqu'elles commencent à pousser des nœuds, on les met tremper dans de la lie de gros vin, ou de vin grec, pour leur faire prendre couleur.

Sic fiunt purpurea lilia : mirumque, tingui aliquid, ut nascatur infectum.

Quemadmodum quæque nascantur, serantur, colantur, sub singulis generibus. Violæ colores III. Luteæ genera V.

XIV. 6. Violis honos proximus. Earumque plura genera. Purpureæ, luteæ, albæ : plantis omnes, ut olus, satæ. Ex iis vero, quæ sponte apricis et macris locis proveniunt, purpureæ, latiore folio, statim ab radice carnoso, exeunt : solæque græco nomine a ceteris discernuntur, appellatæ ia, et ab his ianthina vestis. E sativis maxima auctoritas luteis. Genera iis Tusculana, et quæ marina appellatur, folio aliquanto latiore, sed minus odorato. In totum vero sine odore, minutoque folio calathiana, munus autumni, ceteræ veris.

De caltha : regius flos.

XV. Proxima ei caltha est concolori amplitudine. Vincit numero foliorum marinam, quinque non excedentem. Eadem odore superatur : est enim gravis calthæ.

On les plante ensuite dans de petites fosses, où l'on verse aussi quelques hémines de lie; on obtient par ce moyen des lis purpurins : chose étonnante, qu'en teignant une tige, on en fasse naître des fleurs colorées.

Comment naissent, se sèment et se cultivent les diverses espèces de violettes : il y en a de trois couleurs différentes ; cinq espèces de violette jaune.

XIV. 6. Après les roses et les lis, on estime particulièrement les violettes. Il y en a de plusieurs espèces, les purpurines, les jaunes et les blanches, qui toutes se replantent comme les herbes potagères. Les violettes purpurines, qui croissent d'elles-mêmes dans les terrains maigres et exposés au soleil, ont les pétales larges, et sortent immédiatement de la racine, qui est charnue. Ce sont les seules que les Grecs appellent *ïa*, pour les distinguer des autres ; elles ont donné leur nom à la couleur *ianthine* des étoffes. Parmi les violettes cultivées, les plus estimées sont jaunes. On distingue celles de Tusculum et celles qu'on appelle violettes marines; ces dernières ont les pétales plus larges, mais moins odorans. Les violettes appelées *calathianes* ont les pétales fort petits et tout-à-fait inodores. C'est un présent de l'automne; nous devons les autres espèces au printemps.

Caltha; la fleur royale.

XV. Le *caltha* ressemble à la violette calathiane; sa fleur est grande et d'une seule couleur. Il a un plus grand nombre de pétales que la violette marine, qui n'en a jamais plus de cinq ; mais il a une odeur forte

Non levior ei, quam scopam regiam appellant: quamquam folia ejus olent, non flores.

De bacchare. De combreto. De asaro.

XVI. Bacchar quoque radicis tantum odoratæ est, a quibusdam nardum rusticum appellatum. Unguenta ex ea radice fieri solita apud antiquos, Aristophanes priscæ comœdiæ poeta testis est. Unde quidam errore falso barbaricam eam appellabant. Odor est ei cinnamomo proximus. Gracili solo nec humido provenit. Simillimum ei, combretum appellatur, foliorum exilitate usque in fila attenuata, et procerius quam bacchar: hæc sunt tantum. Sed eorum quoque error corrigendus est, qui bacchar rusticum nardum appellavere. Est enim alia herba sic cognominata, quam Græci asaron vocant, cujus speciem figuramque diximus in nardi generibus. Quin immo asaron invenio vocitari, quoniam in coronas non addatur.

De croco: ubi optime floret: qui flores trojanis temporibus.

XVII. Crocum silvestre optimum: serere in Italia minime expedit, ad scripula usque singula areis decoquentibus. Seritur radicis bulbo. Sativum latius, majusque, et nitidius, sed multo lenius, degenerans ubique, nec fecundum etiam Cyrenis, ubi semper flores

et moins agréable. Celle de la fleur appelée *scopa regia* n'est pas moins forte ; toutefois, l'odeur est dans les feuilles, et non dans la fleur.

Du bacchar. Du combretum. De l'asaron.

XVI. Le *bacchar,* que quelques auteurs appellent nard des champs, n'a d'odorant que la racine. Aristophane, poète de l'ancienne comédie, nous atteste qu'autrefois cette racine entrait dans les parfums. Quelques-uns ont pris mal à propos le *bacchar* pour une plante étrangère. Son odeur approche de celle du *cinnamomum.* Il aime les terrains secs et maigres. Une autre espèce, appelée *combretum* , ressemble beaucoup au *bacchar,* mais elle est plus haute, et ses feuilles se terminent en pointe aussi menue qu'un fil. Il n'y a point d'autre espèce de *bacchar,* et nous devons relever la méprise de ceux qui ont fait de cette plante le nard des champs. Ce dernier nom appartient proprement à l'herbe appelée par les Grecs *asaron,* et dont nous avons donné la description détaillée en parlant des diverses espèces de nard : je trouve même que l'*asaron* a été ainsi nommé, parce qu'il n'entre point dans les couronnes.

Du safran : en quels lieux il fleurit le mieux ; quelles fleurs étaient connues du temps de la guerre de Troie.

XVII. Le safran sauvage est le meilleur. Sa culture ne serait pas avantageuse en Italie , où un carreau de terrain en produirait à peine le poids d'un scrupule. On le multiplie par les caïeux. Le safran cultivé est plus grand, plus large et plus luisant que l'autre , mais aussi il a moins de force. Cette plante dégénère

laudatissimi. Prima nobilitas Cilicio, et ibi in Coryco monte: dein Lyciæ monte Olympo: mox Centuripino Siciliæ. Aliqui Phlegræo secundum locum dedere. Adulteratur nihil æque. Probatio sinceri, si imposita manu crepat, veluti fragile. Humidum enim, quod evenit adulteratione, cedit. Altera probatio: si manu prolata ad ora leniter faciem oculosque mordeat. Est per se genus sativi blandissimum vulgo, quum sit mediocre, dialeucon vocant. Contra Cyrenaico vitium, quod omni croco nigrius est, et celerrime marcescit. Optimum ubicumque quod pinguissimum, et brevis capilli: pessimum vero, quod situm redolet. Mucianus auctor est, in Lycia anno septimo aut octavo transferri in locum subactum, atque ita degenerans renovari. Usus ejus in coronis nusquam. Herba enim est folio angusto pæne in capillamenti modum. Sed vino mire congruit, præcipue dulci: tritum ad theatra replenda.

Floret Vergiliarum occasu paucis diebus, folioque florem expellit. Viret bruma, et colligitur; siccatur umbra, melius etiam hiberna. Carnosa et illi radix, vivaciorque

aisément dans tous les pays. Elle ne croît abondamment nulle part, pas même à Cyrène, où les autres fleurs sont toujours plus belles. Le safran le plus estimé est celui du mont Coryce, en Cilicie ; ensuite celui du mont Olympe, en Lycie ; puis celui de Centuripinum, en Sicile. Quelques-uns assignent le second rang à celui de Phlégra. Au reste, il n'est aucune drogue aussi sujette à être falsifiée. On connaît qu'il est pur, lorsqu'en mettant la main dessus, il craque comme s'il allait se casser, car celui qu'on a falsifié est humide et cède à la pression de la main. Une autre épreuve, c'est de porter la main à la figure après avoir manié le safran : il devra picoter le visage et les yeux. Le safran est très-suave de sa nature : comme sa couleur n'a qu'une intensité médiocre, on l'appelle *dialeucon*. Celui de Cyrène a un défaut tout opposé : sa couleur approche du noir plus que celle d'aucune autre espèce, et il se gâte très-promptement. Le meilleur safran, quelque part qu'il croisse, est celui qui est le plus gras, et dont les feuilles sont les plus courtes ; le moins bon est celui qui sent la moisissure. Mucien dit qu'en Lycie, lorsque cette plante a sept ou huit ans et s'abâtardit, on la renouvelle en la replantant dans un terrain bien cultivé. On n'emploie jamais le safran dans les couronnes, car ses feuilles sont presque aussi menues que des cheveux, mais il est excellent dans le vin, surtout dans le vin doux ; en poudre, il parfume les théâtres.

Il fleurit au coucher des Pléiades ; la floraison ne dure que peu de jours : la feuille chasse la fleur. Il est verdoyant au commencement de l'hiver ; c'est alors qu'on le cueille. On le fait sécher à l'ombre ; il est même bon de

quam ceteris. Gaudet calcari et atteri pede, quo melius provenit. Ideo juxta semitas ac fontes lætissimum. Trojanis temporibus jam erat honos ei. Hos certe flores Homerus tres laudat, loton, crocon, hyacinthum.

De natura odorum.

XVIII. 7. Omnium autem odoramentorum, atque adeo herbarum differentia est in colore, et odore, et succo. Odorato sapor raro ulli non amarus : e contrario dulcia raro odorata. Itaque et vina mustis odoratiora, et silvestria magis omnia sativis. Quorumdam odor suavior e longinquo, propius admotus hebetatur, ut violæ. Rosa recens a longinquo olet, sicca propius. Omnis autem verno tempore acrior, et matutinis : quidquid ad meridianas horas diei vergit, hebetatur. Novella quoque vetustis minus odorata. Acerrimus tamen odor omnium æstate media. Rosa et crocum odoratiora, quum serenis diebus leguntur : et omnia in calidis, quam in frigidis. In Ægypto tamen minime odorati flores, quia nebulosus et roscidus aer est a Nilo flumine. Quorumdam suavitati gravitas inest. Quædam, dum virent, non olent, propter humorem nimium : ut buceros, quod est fenum græcum. Acutus odor non omnium sine succo est, ut

l'exposer en même temps au froid. Sa racine est charnue et plus vivace que celle d'aucune autre plante. Le safran aime à être battu et foulé aux pieds : cette pratique, qui semblerait devoir le détruire, l'améliore; aussi réussit-il parfaitement sur les bords des chemins et à la proximité des fontaines. Le safran était déjà en honneur du temps de la guerre de Troie; du moins Homère fait-il mention de trois espèces de plantes, le lotos, le safran et l'hyacinthe.

De la nature des odeurs.

XVIII. 7. Toutes les productions odorantes, et par conséquent les herbes, diffèrent entre elles par la couleur, l'odeur et le suc. Tout ce qui est odorant a presque toujours un goût amer; au contraire, tout ce qui a une saveur douce a rarement de l'odeur : ainsi le vin fait est plus odorant que le vin doux, et les plantes sauvages ont plus d'odeur que les plantes cultivées. Certaines fleurs de loin sentent très-bon, et de près ne sentent presque rien : telles sont les violettes. Les roses fraîches ont plus d'odeur de loin, et les sèches de près. Toute fleur est plus odorante au printemps et le matin, car vers midi la chaleur affaiblit leur parfum. Les fleurs des jeunes plants sont moins odorantes que celles des vieux; mais c'est en général au milieu de l'été que le parfum des fleurs est plus exalté. La rose et le safran en ont davantage lorsqu'on les cueille dans un jour serein. Les fleurs des pays chauds sont aussi plus odorantes que celles des pays froids; néanmoins, les fleurs en Égypte n'ont presque point d'odeur, parce que le Nil, dans ce pays, rend l'air humide et nébuleux. Des fleurs ont une odeur agréable, mais forte

*

violæ, rosæ, croco. Quæ vero ex acutis succo carent, eorum omnium odor gravis, ut in lilio utriusque generis. Abrotonum et amaracus acres habent odores. Quorumdam flos tantum jucundus, reliquæ partes ignavæ, ut violæ, ac rosæ. Hortensiorum odoratissima quæ sicca, ut ruta, menta, apium, et quæ in siccis nascantur. Quædam vetustate odoratiora, ut cotonea : eademque decerpta, quam in suis radicibus. Quædam non nisi defracta, aut ex attritu olent : alia non nisi detracto cortice : quædam vero non nisi usta : sicut thura myrrhæque.

Flores triti omnes amariores, quam intacti. Aliqua arida diutius odorem continent, ut melilotos. Quædam locum ipsum odoratiorem faciunt, ut iris : quin et arborem totam, cujuscumque radices attingit. Hesperis noctu magis olet, inde nomine invento. Animalium nullum odoratum, nisi si de pantheris, quod dictum est, credimus.

en même temps ; d'autres ne sentent rien tant qu'elles sont vertes, à cause de la surabondance des sucs dont elles sont remplies ; tel est le *buceros*, ou fenugrec ; d'autres encore, sans manquer de suc, ont une odeur pénétrante, comme la violette, la rose, le safran ; mais dans toutes les plantes à odeur pénétrante qui manquent de suc, cette odeur est en même temps forte, comme on en peut juger par les deux genres de lis. L'*abrotonum* et l'*amaracus* ont une odeur âcre. Certaines plantes n'ont d'odorant que la fleur, les autres parties ne sentent rien ; telles sont les violettes et les roses. Parmi les herbes des jardins, celles qui sont sèches, comme la rue, la menthe, l'ache, et celles qui croissent dans les lieux secs, ont le plus d'odeur. Il y a des fruits qui, étant gardés, deviennent plus odorans, par exemple les coings, et qui, étant cueillis, acquièrent plus de parfum que s'ils restaient sur l'arbre. D'autres ne rendent aucune odeur sans être froissés ou concassés ; d'autres, s'ils ne sont dépouillés de leur écorce. Certaines productions ne développent leur odeur que par l'action du feu ; tels sont l'encens et la myrrhe.

Toutes les fleurs sont plus amères étant broyées qu'auparavant. Quelques herbes conservent plus long-temps leur odeur quand elles sont sèches, comme le mélilot. Il en est qui parfument le lieu où elles croissent, par exemple, l'iris, qui même aromatise l'arbre entier dont elle touche les racines. L'*hesperis* a plus d'odeur la nuit que le jour, ce qui lui a valu son nom. Quant aux animaux, nul d'entre eux n'a d'odeur, à moins qu'on n'ajoute foi à ce qu'on dit de la panthère.

Iris.

XIX. Illa quoque non omittenda differentia est, odoramentorum multa nihil pertinere ad coronamenta, ut irin, atque saliuncam, quamquam nobilissimi odoris utramque. Sed iris radice tantum commendatur, unguentis et medicinæ nascens. Laudatissima in Illyrico, et ibi quoque non in maritimis, sed in silvestribus Drilonis, et Naronæ. Proxima in Macedonia, longissima hæc et candicans, et exilis. Tertium locum habet Africana, amplissima inter omnes, gustuque amarissima. Illyrica quoque duorum generum est : raphanitis a similitudine : et quæ melior, rhizotomos subrufa. Optima, quæ sternutamenta tactu movet. Caulem habet cubitalem, erectum. Floret diversi coloris specie, sicut arcus cælestis, unde et nomen. Non improbatur et Pisidica. Et fossuri tribus ante mensibus mulsa aqua circumfusa, hoc veluti placamento terræ blandiuntur, circumscripta mucrone gladii orbe triplici : et quum legerint eam, protinus in cælum adtollunt. Natura est fervens, tractataque pustulas ambusti modo facit.

Præcipitur ante omnia, ut casti legant. Teredines non sicca modo, verum et in terra celerrime sentit. Optimum antea irinum Leucade et Elide ferebatur :

Iris.

XIX. Nous ne devons pas oublier qu'il y a plusieurs plantes odorantes qui n'entrent jamais dans les couronnes, comme l'iris et le *saliunca*, quoique toutes deux aient une odeur fort agréable; mais l'iris n'est recommandable que par sa racine, employée uniquement en médecine et pour les parfums. La plus estimée croît en Illyrie, non pas sur les côtes maritimes, mais dans les forêts, sur les bords du Drilon et de la Narone. Vient ensuite l'iris de Macédoine; elle est très-mince et blanchâtre. Celle d'Afrique a le troisième rang; c'est la plus grosse de toutes, et la plus amère. L'iris d'Illyrie se divise en deux espèces: l'une est nommée *raphanitis*, à cause de sa ressemblance avec le raifort; l'autre, appelée *rhizotomos*, est roussâtre et d'une qualité supérieure. Mais la meilleure de toutes est celle qu'on ne peut manier sans éternuer. La tige de l'iris est droite et haute d'une coudée; sa fleur est de diverses couleurs, comme l'arc-en-ciel, qui lui a donné son nom. L'iris de Pisidie est assez estimée. Trois mois auparavant, ceux qui doivent cueillir l'iris tracent sur la terre, avec la pointe d'une épée, trois cercles autour de la plante; ils y répandent de l'eau miellée, comme pour apaiser la terre par cette espèce de sacrifice: aussitôt après avoir cueilli la plante, ils l'élèvent vers le ciel. La racine d'iris est si caustique, que son contact seul fait élever des ampoules, comme la brûlure.

On recommande avant tout que ceux qui la recueillent aient auparavant gardé la continence pendant quelque temps. Elle est fort sujette aux vers, non-seu-

jampridem enim et seritur : nunc e Pamphylia : sed Cilicium maxime laudatur, atque e septemtrionalibus.

De saliunca.

XX. Saliunca folio quidem subbrevi, et quod necti non possit, radici numerosæ cohæret, herba verius quam flos, densa veluti manu pressa, breviterque cespes sui generis. Pannonia hanc gignit et Norici, Alpiumque aprica : urbium, Eporedia : tantæ suavitatis, ut metallum esse cœperit. Vestibus interponi eam gratissimum.

Polium, sive teuthrion.

XXI. Sic et apud Græcos polion herbam, inclytam Musæi et Hesiodi laudibus, ad omnia utilem prædicantium, superque cetera ad famam etiam ac dignitates, prorsusque miram, si modo (ut tradunt) folia ejus mane candida, meridie purpurea, sole occidente cærulea aspiciuntur.

Duo genera ejus : campestre, majus : silvestre, quod minus est. Quidam teuthrion vocant. Folia canis homi-

lement lorsqu'elle est sèche, mais même lorsqu'elle est encore en terre. La meilleure huile d'iris s'apportait autrefois de Leucade et d'Élis, où depuis long-temps on cultive cette plante : maintenant elle vient de la Pamphylie; mais celle de la Cilicie et des contrées septentrionales est aussi fort estimée.

Saliunca.

XX. Le *saliunca* a des racines nombreuses, et la feuille si courte, qu'il est impossible d'en faire des couronnes : c'est moins une fleur qu'une herbe, tellement serrée, qu'elle semble avoir été pressée avec la main : c'est, en un mot, un gazon d'un genre particulier. Il croît dans la Pannonie, la Norique et sur les Alpes, dans les endroits exposés au soleil. Celui qui croît près d'Éporédia a l'odeur si suave, que le produit de la vente égale le revenu d'une mine. Le saliunca, placé parmi les vêtemens, leur communique une odeur fort agréable.

Polium ou teuthrion.

XXI. Le *polion* sert au même usage chez les Grecs. Les vers de Musée et d'Hésiode l'ont rendu fameux ; ils l'ont célébré comme utile à tout, et particulièrement pour acquérir de la gloire et parvenir aux dignités : plante vraiment admirable, s'il est vrai, comme on le dit, que ses feuilles soient blanches le matin, pourpres à midi, et bleues au coucher du soleil!

Il y a deux espèces de *polion* : l'un, plus grand, naît dans les champs; l'autre, plus petit, croît dans les fo-

nis similia, a radice protinus, numquam palmo altiora.

Vestium æmulatio cum floribus.

XXII. 8. Et de odoratis floribus satis dictum : in quibus unguento vicisse naturam gaudens luxuria, vestibus quoque provocavit eos flores qui colore commendantur. Hos animadverto tres esse principales. Rubentem, in cocco, qui a rosis migrante gratia, idem trahitur suspectu et in purpuras tyrias, dibaphasque, ac laconicas. Alium in amethysto, qui a viola, et ipse in purpureum, quemque ianthinum appellavimus. Genera enim tractamus, in species multas sese spargentia. Tertius est, qui, proprie conchylii intelligitur, multis modis : unus in heliotropio, et in aliquo ex his plerumque saturatior : alius in malva, ad purpuram inclinans : alius in viola serotina, conchyliorum vegetissimus. Paria nunc componuntur, et natura atque luxuria depugnant.

Lutei video honorem antiquissimum, in nuptialibus flammeis totum feminis concessum : et fortassis ideo

rêts. On l'appelle aussi *teuthrion*. Les feuilles de cette plante ressemblent aux cheveux blancs d'un vieillard ; elles partent immédiatement de la racine, et n'ont jamais plus d'un palme de hauteur.

Tissus qui rivalisent avec les fleurs.

XXII. 8. Voilà ce que nous avions à dire sur les fleurs odorantes. Le luxe, satisfait d'avoir triomphé de la nature par la composition des parfums, a voulu encore faire rivaliser la teinture avec les fleurs les plus recherchées pour l'éclat des couleurs. On en distingue trois principales : la première est le rouge de coccus, qui imite le vermillon de la rose, et qui, vu par reflet, se fait reconnaître dans la pourpre tyrienne, dans celle qui a reçu une double teinture, et dans celle de Laconie. La seconde couleur principale est celle d'améthyste, ou le violet, qu'on retrouve dans la pourpre, et que nous appelons couleur *ianthine*. Nous ne traitons ici que des genres principaux, qui se divisent eux-mêmes en un grand nombre d'espèces. La troisième couleur principale est celle que fournissent les *murex*, et l'on en distingue plusieurs sortes : l'une, qui ressemble à la couleur de l'héliotrope, et qui est ordinairement un peu foncée; l'autre, qui ressemble à la couleur des mauves, et qui tire sur le pourpre. Enfin une autre qui ressemble à la couleur de la violette tardive ; c'est celle qui a le plus d'éclat et de vivacité. Voilà les rivaux en présence : c'est ici que commence le combat du luxe et de la nature.

Le jaune était estimé dès les plus anciens temps, mais réservé exclusivement pour le voile nuptial des

non numerari inter principales, hoc est, communes maribus ac feminis, quoniam societas principatum dedit.

Amaranthus.

XXIII. Amarantho non dubie vincimur. Est autem spica purpurea verius, quam flos aliquis, et ipse sine odore. Mirum in eo, gaudere decerpi et lætius renasci. Provenit augusto mense: durat in autumnum. Alexandrino palma, qui decerptus adservatur. Mireque, postquam defecere cuncti flores, madefactus aqua revivescit, et hibernas coronas facit. Summa ejus natura in nomine est, appellato, quoniam non marcescat.

Cyanos: holochrysos.

XXIV. In nomine et cyani colos: item holochrysi. Omnes autem hi flores non fuere in usu Alexandri Magni ætate, quoniam proximi a morte ejus auctores siluere de illis: quo manifestum est postea placuisse. A Græcis tamen repertos quis dubitet: non aliter Italia usurpante nomina illorum?

Petilium: bellio.

XXV. At Hercules petilio ipsa nomen imposuit, au-

femmes : peut-être est-ce pour cette raison que le jaune n'est pas au nombre des couleurs principales, c'est-à-dire communes aux hommes et aux femmes, car cette communauté peut seule donner le premier rang.

Amaranthe.

XXIII. Tous les efforts de l'art sont vaincus incontestablement par l'amaranthe : c'est un épi de pourpre plutôt qu'une fleur. L'amaranthe est inodore ; et ce qui doit étonner, c'est que plus on la cueille, mieux elle repousse. Elle commence au mois d'août, et dure jusqu'en automne. Celle d'Alexandrie est la plus estimée, et se garde cueillie. Une propriété singulière de l'amaranthe, c'est de reverdir dans l'eau à l'époque où l'on ne trouve plus aucune fleur ; aussi l'emploie-t-on en hiver pour faire des couronnes. Son nom indique sa principale qualité, celle de ne jamais se flétrir.

Cyanos ; holochrysum.

XXIV. Les noms mêmes du *cyanos* et de l'*holochrysum* désignent leurs couleurs. Toutes ces fleurs n'étaient point en usage du temps d'Alexandre-le-Grand, car les auteurs qui ont écrit peu de temps après sa mort n'en font aucune mention : ce qui prouve qu'elles n'ont été en vogue que postérieurement. Qui pourrait douter cependant que les Grecs les aient observées les premiers, puisque, aujourd'hui même, elles conservent leurs noms grecs en Italie ?

Petilium ; bellio.

XXV. Mais c'est l'Italie, sans contredit, qui a donné

tumnali, circaque vepres nascenti, et tantum colore commendato, qui est rosæ silvestris. Folia parva, quina. Mirumque in eo flore, inflecti cacumen, et non nisi retorto folia nasci, parvo calyce, ac versicolori, luteum semen includente.

Luteus et bellio pastillicantibus quinquagenis quinis barbulis coronatur. Pratenses hi flores, ac sine usu plerique, et ideo sine nominibus. Quin et his ipsis alia alii vocabula imponunt.

Chrysocome, sive chrysitis.

XXVI. Chrysocome, sive chrysitis, non habet latinam appellationem. Palmi altitudine est, comantibus fulgore auri corymbis, radice nigra, ex austero dulci, in petrosis opacisque nascens.

Qui frutices flore coronent.

XXVII. 9. Et fere peractis colorum quoque celeberrimis, transeat ratio ad eas coronas, quæ varietate sola placent. Duo earum genera, quando aliæ flore constant, aliæ folio. Florem esse dixerim genistas (namque et iis decerpitur luteus): item rhododendron: item zizipha, quæ et Cappadocia vocantur: his odoratus, similis

le nom au *petilium*. C'est une plante d'automne qui croît auprès des buissons, et n'est recommandable que par sa fleur, dont la couleur ressemble à celle de la rose sauvage. Ses pétales sont petits, et au nombre de cinq. Ce qu'il y a de singulier dans cette plante, c'est que le sommet s'incline en bas, et que les pétales ne paraissent qu'au moment où ce même sommet s'est recourbé en haut. Ses graines sont jaunes et renfermées dans une petite capsule de diverses couleurs.

Le *bellio* est aussi de couleur jaune; il se compose de cinquante-cinq languettes disposées en couronnes. Il croît dans les prés. La plupart des fleurs de ce genre n'ont point d'usage, et par conséquent point de nom fixe, les uns les appelant d'une façon, les autres d'une autre.

Chrysocome, ou chrysitis.

XXVI. La *chrysocome*, ou *chrysitis*, n'a point de nom en latin. Cette plante s'élève à la hauteur d'un palme; les bouquets de ses fleurs ont l'éclat de l'or; sa racine est noire et d'une saveur âpre-douce. Elle croît dans les lieux pierreux et ombragés.

Arbustes à couronnes de fleurs.

XXVII. 9. Après avoir passé en revue les couleurs les plus estimées, examinons les couronnes qui ne plaisent que par leur variété. Il y a deux espèces de couronnes: les unes sont faites de fleurs, les autres de feuilles. Je mets au rang des fleurs à couronne celles du genêt, qui sont jaunes, celles du *rhododendron*, et celles du *ziziphus*, qu'on appelle aussi fleurs de Cappadoce: ces dernières ressemblent à celles de l'olivier,

olearum floribus. In vepribus nascitur cyclaminum, de quo plura alias. Flos ejus colossinus in coronas admittitur.

Qui folio.

XXVIII. Folia in coronamentis smilacis et ederæ, corymbique earum obtinent principatum, de quibus in fruticum loco abunde diximus. Sunt et alia genera nominibus græcis indicanda, quia nostris majore ex parte hujus nomenclaturæ defuit cura. Et pleraque eorum in exteris terris nascuntur, nobis tamen consectanda, quoniam de natura sermo, non de Italia est.

Melothron, spiræa, origanum: cneorum sive casia, genera duo: melissophyllum sive melittæna. Melilotos, quæ sertula Campana.

XXIX. Ergo in coronamenta folio venere melothron, spiræa, origanon, cneoron, quod casiam Hyginus vocat: et quod cunilaginem, quæ conyza: melissophyllon, quod apiastrum: meliloton, quod sertulam Campanam vocamus. Est enim in Campania Italiæ laudatissima, Græcis in Sunio: mox Chalcidica et Cretica: ubicumque vero asperis et silvestribus nata.

Coronas ex ea antiquitus factitatas, indicio est nomen sertulæ, quod occupavit. Odor ejus croco vicinus

et elles en ont l'odeur. Le *cyclaminum* naît dans les buissons : nous en parlerons ailleurs avec plus de détails. Ses fleurs, de couleur pourpre, s'emploient dans les couronnes.

Arbustes à couronnes de feuilles.

XXVIII. Quant aux couronnes de feuilles, celles qui sont faites avec les feuilles du *smilax* et du lierre sont placées au premier rang. Nous avons parlé assez au long de ces deux plantes en traitant des arbrisseaux. On emploie encore les feuilles d'autres plantes que je désignerai par leurs noms grecs, les Latins n'en ayant point donné d'autres à la plupart. Presque toutes sont exotiques; mais nous devons les indiquer ici, puisque notre ouvrage embrasse la nature entière, et non pas l'Italie seulement.

Melothron, spirée, origan : cneorum ou casia; ses deux espèces : melissophyllon ou mélittène. Mélilot, autrement sertula Campana (tresse de Campanie).

XXIX. Ainsi l'on fait des couronnes avec les feuilles du *melothron*, du *spiræa*, de l'*origanum*, du *cneorum*, qu'Hygin appelle *casia;* du *conyza*, qu'il appelle *cunilago;* du *melissophyllon*, qu'il nomme *apiastrum;* du mélilot, que nous appelons *sertula Campana :* car le meilleur mélilot de l'Italie croît dans la Campanie, comme le meilleur mélilot de la Grèce est celui du cap Sunium, puis celui de Chalcis et de l'île de Crète. Dans tout pays il préfère les terrains âpres et les forêts.

Son nom de *sertula* montre assez qu'anciennement on en faisait des couronnes. Il est blanc ; son odeur

est, et flos, ipsa cana. Placet maxime foliis brevissimis atque pinguissimis.

Trifolii genera III. Myophonum.

XXX. Folio coronat et trifolium. Tria ejus genera. Minyanthes vocant Græci, alii asphaltion, majore folio, quo utuntur coronarii. Alterum acuto, oxytriphyllon. Tertium ex omnibus minutissimum. Inter hæc nervosi cauliculi quibusdam, ut marathro, hippomarathro, myophono. Utuntur e ferulis et corymbis, et ederæ flore purpureo. Est et in alio genere earum silvestribus rosis similis. Et in iis quoque colos tantum delectat, odor autem abest.

10. Et cneori duo genera, nigri atque candidi. Hoc et odoratum: ramosa ambo. Florent post æquinoctium autumnum. Totidem et origani in coronamentis species. Alterius enim nullum semen. Id, cui odor est, Creticum vocatur.

Thymi genera II. Flore nascentia, non semine.

XXXI. Totidem et thymi: candidum, ac nigricans. Floret autem circa solstitia, quum et apes decerpunt, et augurium mellis est. Proventum enim sperant apiarii

et celle de sa fleur approchent de celle du safran. Le mélilot qui a les feuilles les plus petites et les mieux nourries est le plus estimé.

Trèfle : trois espèces. Myophonum.

XXX. Les feuilles de trèfle entrent aussi dans les couronnes. Il y a trois sortes de trèfles : l'un, appelé par les Grecs *minyanthès* et *asphaltion*, a les feuilles assez grandes, et s'emploie pour les couronnes ; l'autre a les feuilles pointues : c'est l'*oxytriphyllon ;* le troisième est celui qui a les feuilles les plus petites de toutes. Parmi ces plantes, il en est qui ont les tiges fortes et solides ; tels sont le *marathrum*, l'*hippomarathrum* et le *myophonum*. Les ombelles de la férule, et les fleurs purpurines du lierre, entrent aussi dans les couronnes. Il y a encore une espèce différente de lierre dont les fleurs sont semblables à celles du rosier sauvage : on ne les recherche que pour leur couleur, car elles sont inodores.

10. On connaît deux espèces de *cneorum*, le noir et le blanc ; ce dernier est odorant : tous deux sont branchus, et fleurissent après l'équinoxe d'automne. Il y a aussi deux sortes d'origan employées pour les couronnes ; l'un qui n'a ni graine ni odeur, l'autre qui est odorant, et qu'on appelle origan de Crète.

Thym : deux espèces. Plantes produites par des fleurs, et non par des graines.

XXXI. Il y a pareillement deux espèces de thym, un blanc et un noirâtre. Le thym fleurit vers le solstice d'été ; alors les abeilles viennent le cueillir, et l'on peut

large florescente eo. Læditur imbribus, amittitque florem. Semen thymi non potest deprehendi, quum origani perquam minutum, non tamen fallat. Sed quid interest occultasse id naturam? In flore ipso intelligitur, satoque eo nascitur. Quid non tentavere homines? Mellis attici in toto orbe summa laus existimatur. Ergo translatum est ex Attica thymum, et vix flore (uti docemus) satum. Sed alia ratio naturæ obstitit, non durante attico thymo, nisi in adflatu maris. Erat quidem hæc opinio antiqua in omni thymo, ideoque non nasci in Arcadia. Tunc oleam non putabant gigni, nisi intra ccc stadia a mari. Thymis quidem nunc etiam lapideos campos in provincia narbonensi refertos scimus : hoc pæne solo reditu, e longinquis regionibus pecudum millibus convenientibus, ut thymo vescantur.

Conyza.

XXXII. Et conyzæ duo genera in coronamentis, mas ac femina. Differentia in folio. Tenuius feminæ, et constrictius, angustiusque : imbricatum maris, et ramosius. Flos quoque magis splendet ejus, serotinus utrique post Arcturum. Mas odore gravior, femina

conjecturer quel sera le produit du miel. On s'en promet une abondante récolte quand le thym donne beaucoup de fleurs. La pluie lui est nuisible et fait tomber la fleur. On ne peut apercevoir la graine du thym ; celle de l'origan, néanmoins, n'échappe pas à la vue, malgré sa petitesse. Mais qu'importe que la nature ait dérobé à nos regards la graine du thym? on sait qu'elle existe dans la fleur, puisque celle-ci, étant semée, produit du thym. Que n'a point tenté l'industrie humaine? Le miel attique est le plus estimé de l'univers. On a essayé de transporter ailleurs du thym de l'Attique, en semant les fleurs comme nous venons de le dire; mais la nature du climat a rendu tous les efforts infructueux, car le thym de l'Attique ne peut se maintenir qu'à la proximité de la mer. On croyait anciennement qu'il en était ainsi de toutes les espèces de thym, et que, pour cette raison, il n'en croissait pas en Arcadie. On pensait aussi qu'à plus de trois cents stades des côtes, on ne trouvait plus d'oliviers; mais nous savons aujourd'hui que, dans la Narbonaise, la partie nommée *campagne pierreuse* est couverte de thym, et qu'on y fait paître des milliers de moutons amenés de cantons fort éloignés, ce qui fait presque tout le revenu de la province.

Conyza.

XXXII. Deux sortes de *conyza* servent pour les couronnes, le *conyza* mâle et le *conyza* femelle. Leur différence consiste dans les feuilles ; celles de la femelle sont plus menues, plus étroites et plus effilées ; celles du mâle sont partagées en plusieurs segmens. Les fleurs du mâle ont aussi plus d'éclat. Les deux espèces, au

large florescente eo. Læditur imbribus, amittitque florem. Semen thymi non potest deprehendi, quum origani perquam minutum, non tamen fallat. Sed quid interest occultasse id naturam? In flore ipso intelligitur, satoque eo nascitur. Quid non tentavere homines? Mellis attici in toto orbe summa laus existimatur. Ergo translatum est ex Attica thymum, et vix flore (uti docemus) satum. Sed alia ratio naturæ obstitit, non durante attico thymo, nisi in adflatu maris. Erat quidem hæc opinio antiqua in omni thymo, ideoque non nasci in Arcadia. Tunc oleam non putabant gigni, nisi intra ccc stadia a mari. Thymis quidem nunc etiam lapideos campos in provincia narbonensi refertos scimus : hoc pæne solo reditu, e longinquis regionibus pecudum millibus convenientibus, ut thymo vescantur.

Conyza.

XXXII. Et conyzæ duo genera in coronamentis, mas ac femina. Differentia in folio. Tenuius feminæ, et constrictius, angustiusque : imbricatum maris, et ramosius. Flos quoque magis splendet ejus, serotinus utrique post Arcturum. Mas odore gravior, femina

conjecturer quel sera le produit du miel. On s'en promet une abondante récolte quand le thym donne beaucoup de fleurs. La pluie lui est nuisible et fait tomber la fleur. On ne peut apercevoir la graine du thym ; celle de l'origan, néanmoins, n'échappe pas à la vue, malgré sa petitesse. Mais qu'importe que la nature ait dérobé à nos regards la graine du thym? on sait qu'elle existe dans la fleur, puisque celle-ci, étant semée, produit du thym. Que n'a point tenté l'industrie humaine? Le miel attique est le plus estimé de l'univers. On a essayé de transporter ailleurs du thym de l'Attique, en semant les fleurs comme nous venons de le dire; mais la nature du climat a rendu tous les efforts infructueux, car le thym de l'Attique ne peut se maintenir qu'à la proximité de la mer. On croyait anciennement qu'il en était ainsi de toutes les espèces de thym, et que, pour cette raison, il n'en croissait pas en Arcadie. On pensait aussi qu'à plus de trois cents stades des côtes, on ne trouvait plus d'oliviers; mais nous savons aujourd'hui que, dans la Narbonaise, la partie nommée *campagne pierreuse* est couverte de thym, et qu'on y fait paître des milliers de moutons amenés de cantons fort éloignés, ce qui fait presque tout le revenu de la province.

Conyza.

XXXII. Deux sortes de *conyza* servent pour les couronnes, le *conyza* mâle et le *conyza* femelle. Leur différence consiste dans les feuilles ; celles de la femelle sont plus menues, plus étroites et plus effilées ; celles du mâle sont partagées en plusieurs segmens. Les fleurs du mâle ont aussi plus d'éclat. Les deux espèces, au

quam radice aut surculo : semine quoque non sine negotio : plantaria transferuntur. Sic et Adonium. Utrumque æstate. Alsiosa enim admodum sunt : et sole tamen nimio læduntur. Sed ubi convaluere, rutæ vice fruticant. Abrotono simile odore leucanthemum est, flore albo foliosum.

Amaraci genera duo.

XXXV. 11. Amaracum Diocles medicus et Sicula gens appellavere, quod Ægyptus et Syria sampsuchum. Seritur utroque genere, et semine et ramo, vivacius supradictis, et odore melius. Copiosum amaraco æque, quam abrotono, semen. Sed abrotono radix una et alte descendens : ceteris in summa terra leviter hærens. Reliquorum satio autumno fere incipiente, nec non et vere quibusdam locis, quæ umbra gaudent, et aqua, ac fimo.

Nyctegretum, sive chenomychos, sive nyctalops.

XXXVI. Nyctegreton inter pauca miratus est Democritus, coloris hysgini, folio spinæ; nec a terra se adtollentem, præcipuam in Gedrosia narrat. Erui post æquinoctium vernum radicitus, siccarique ad lunam triginta diebus, ita lucere noctibus. Magos Parthorumque reges uti hac herba ad vota suscipienda. Eamdem

de rejetons ; encore vient-elle difficilement de graine. On la transplante, ainsi que l'*adonium*. Cette opération a lieu l'été, car ces plantes craignent le froid; néanmoins un soleil trop ardent leur serait nuisible. Devenues plus fortes, elles poussent des rameaux à la manière de la rue. Le *leucanthemum* a l'odeur de l'aurone, les feuilles nombreuses et la fleur blanche.

Deux espèces d'amaracus.

XXXV. 11. Le médecin Dioclès et les Siciliens appellent *amaracus* la plante nommée en Égypte et en Syrie *sampsuchus*. Elle vient de graine et de provins; elle est plus vivace que les précédentes, et son odeur est plus agréable. L'amaracus n'a pas moins de graine que l'aurone; mais celle-ci n'a qu'une racine implantée profondément, tandis que les autres l'ont presque à fleur de terre. Celles d'entre ces plantes qui aiment l'ombre, l'eau et l'engrais, se sèment d'ordinaire au commencement de l'automne, et en quelques endroits au printemps.

Nyctegretum ou chenomychos, autrement nyctalops.

XXXVI. Démocrite regardait le *nyctegreton* comme une des plantes les plus singulières : elle est bleue, rampante, et a les feuilles semblables à celles de l'épine. Suivant le même auteur, le meilleur nyctegreton se trouve en Gédrosie. On l'arrache de terre après l'équinoxe de printemps; on le fait sécher à la lune durant trente jours, et alors il éclaire pendant la nuit. Les mages et les rois des Parthes se servent de cette

vocari chenomychon, quoniam anseres a primo conspectu ejus expavescant : ab aliis nyctalopa, quoniam e longinquo noctibus fulgeat.

Melilotos.

XXXVII. Melilotos ubique nascitur : laudatissima tamen in Attica : ubicumque vero recens nec candicans, et croco quam simillima : quamquam in Italia odoratior candida.

Quo ordine temporum flores nascantur. Verni flores : viola : anemone coronaria : œnanthe herba : melianthum : heliochrysos : gladiolus : hyacinthus.

XXXVIII. Florum prima ver nuntiantium viola alba. Tepidioribus vero locis etiam hieme emicat. Postea quæ ion appellatur, et purpurea. Proxime flammea, quæ et phlox vocatur, silvestris dumtaxat. Cyclaminum bis anno, vere et autumno : æstates hiemesque fugit. Seriores supra dictis aliquando narcissus et lilium trans maria : in Italia quidem, ut diximus, post rosam. Nam in Græcia tardius etiamnum anemone. Est autem hæc silvestrium bulborum flos, aliaque quam quæ dicetur in medicinis. Sequitur œnanthe, melianthum : ex silvestribus heliochrysos. Deinde alterum genus anemones, quæ limonia vocatur. Post hanc gladiolus comitatus hyacinthis. Novissima rosa : eademque prima deficit,

plante quand ils prononcent leurs vœux. On l'appelle aussi *chenomychon*, parce qu'elle épouvante les oies aussitôt que celles-ci l'aperçoivent; d'autres la nomment *nyctalops*, parce qu'elle brille de loin pendant la nuit.

Mélilot.

XXXVII. Le mélilot croît partout, mais on estime particulièrement celui de l'Attique. En quelque pays que ce soit, on préfère celui qui est frais, et dont la couleur approche le plus de celle du safran. Cependant, en Italie, c'est le blanc qui a le plus d'odeur.

Ordre de floraison des plantes. Fleurs de printemps : violette, anémone à couronne, œnanthe (herbe), melianthum, heliochrysos, glaïeul, hyacinthe.

XXXVIII. La violette blanche est la première des fleurs qui annoncent le printemps. Dans les endroits chauds, elle fleurit même en hiver. Ensuite vient la violette pourprée, appelée *ion;* puis la jaune, ou *flammea*, appelée aussi *phlox :* je ne désigne ici que l'espèce sauvage. Le *cyclaminum* fleurit deux fois l'an, au printemps et en automne, car il craint l'hiver et l'été. Le lis et le narcisse sont quelquefois plus tardifs, dans les pays d'outre-mer, que les fleurs précédentes. En Italie, ils fleurissent après la rose, comme nous l'avons dit ailleurs. En Grèce, l'anémone est encore plus tardive : c'est la fleur d'une espèce de bulbes sauvages, et bien différente de l'anémone, dont nous parlerons en traitant des vertus médicinales des plantes. Après les bulbes viennent l'œnanthe et le *melianthum*, et, parmi les plantes sauvages, l'*heliochrysos;* ensuite une autre espèce d'anémone ap-

excepta sativa : e ceteris hyacinthus maxime durat, et viola alba, et œnanthe : sed hæc ita, si divulsa crebro prohibeatur in semen abire. Nascitur locis tepidis. Odor idem ei, qui germinantibus uvis, atque inde nomen.

Hyacinthum comitatur fabula duplex, luctum præferens ejus quem Apollo dilexerat, aut ex Ajacis cruore editi, ita discurrentibus venis, ut græcarum litterarum figura AI legatur inscripta.

Heliochrysos florem habet auro similem, folium tenue, cauliculum quoque gracilem, sed durum. Hoc coronare se magi, si et unguenta sumantur ex auro, quod apyron vocant, ad gratiam quoque vitæ gloriamque pertinere arbitrantur. Et verni quidem flores hi sunt.

Æstivi flores : lychnis : tiphyon : amaracus Phrygius. Pothi genera duo. Orsinæ genera duo. Vincapervinca, sive chamædaphne. Quæ semper vireat herba.

XXXIX. Succedunt illis æstivi, lychnis, et Jovis flos, et alterum genus lilii. Item tiphyon, et amaracus, quem Phrygium cognominant. Sed maxime spectabilis pothos. Duo genera hujus : unum, cui flos hyacinthi est : alterum candidius, qui fere nascitur in tumulis, quoniam

pelée *limonia;* après celle-ci, le glaïeul et l'hyacinthe. La rose est la dernière, et néanmoins finit la première, excepté la rose cultivée. De toutes ces fleurs, l'hyacinthe, la violette blanche et l'œnanthe sont celles qui durent le plus long-temps; mais, pour conserver la dernière, il faut l'empêcher de monter en graine, en la cueillant souvent. Elle croît dans les lieux chauds; elle a l'odeur de la vigne en fleur : c'est ce qui lui a fait donner son nom.

L'hyacinthe a été l'objet de deux fables différentes : suivant l'une, elle porte empreints les signes de la douleur d'Apollon, à la mort du jeune homme qu'il aimait; suivant l'autre, elle naquit du sang d'Ajax, et l'on voit sur sa fleur des lignes qui semblent tracer en grec les deux premières lettres, AI, du nom de ce héros.

L'*heliochrysos* a la fleur de couleur d'or; ses feuilles sont menues, sa tige grêle, mais dure. Les mages prétendent qu'en se couronnant de cette fleur, et en se frottant de parfums pris dans de l'or apyre (qui n'ait pas éprouvé l'action du feu), on acquiert de la faveur et de la gloire. Voilà quelles sont les fleurs du printemps.

Fleurs d'été : lychnis, tiphyon, amaracus de Phrygie; pothos, deux espèces; orsine, deux espèces; vincapervinca ou chamædaphne. Herbe à verdure perpétuelle.

XXXIX. Celles d'été leur succèdent; ce sont le lychnis, la fleur de Jupiter, la seconde espèce de lis, l'amaracus de Phrygie, le *tiphyon*, le *pothos;* ce dernier surtout est remarquable. Il y en a deux espèces : l'une à fleur d'hyacinthe; l'autre croît sur les tombeaux, parce qu'elle dure plus long-temps. L'iris fleurit aussi en été. Toutes

fortius durat. Et iris æstate floret. Abeunt et hi, marcescuntque. Alii rursus subeunt autumno : tertium genus lilii : et crocum in utroque genere : unum hebes, alterum odoratum : primis omnia imbribus emicantia. Coronarii quidem et spinæ flore utuntur : quippe quum spinæ albæ cauliculi inter oblectamenta gulæ quoque condiantur. Hic est trans maria ordo florum. In Italia violis succedit rosa : huic intervenit lilium : rosam cyanus excipit, cyanum amaranthus. Nam vincapervinca semper viret, in modum lineæ foliis geniculatim circumdata, topiaria herba. Inopiam tamen florum aliquando supplet. Hæc a Græcis chamædaphne vocatur.

Quam longa cuique florum vita.

XL. Vita longissima violæ albæ trimatu. Ab eo tempore degenerat. Rosa et quinquennium perfert, nec recisa, nec adusta. Illo enim modo juvenescit. Diximus et terram referre plurimum. Nam et in Ægypto sine odore hæc omnia : tantumque myrtis odor præcipuus. Alicubi etiam binis mensibus antecedit germinatio omnium. Rosaria a Favonio fossa oportet esse, iterumque solstitio. Et id agendum, ut intra id tempus purgata ac pura sint.

ces fleurs se passent et se flétrissent comme les précédentes. D'autres paraissent à leur tour en automne; ce sont : la troisième espèce de lis ; les deux espèces de safran, l'une qui a peu d'odeur, l'autre qui est fort odorante. Ces fleurs se développent dès les premières pluies. On emploie aussi pour les couronnes les fleurs de l'épine, dans le temps où l'on prépare, comme un mets délicat, les jeunes pousses de l'épine blanche. Voilà en quel ordre paraissent les fleurs d'outre-mer. En Italie, les roses succèdent aux violettes ; le lis paraît dans l'intervalle de la durée des roses ; le *cyanus* vient après ces dernières, et l'amaranthe après le cyanus. Quant au *vincapervinca*, il est toujours vert ; ses feuilles sont placées autour de la tige, à chaque nœud. Il se prête à toutes les formes qu'on veut lui donner. On s'en sert quelquefois à défaut d'autres fleurs. Les Grecs l'appellent *chamædaphne*.

Durée des fleurs.

XL. La violette blanche dure au plus trois ans ; passé ce temps, elle s'abâtardit. Le rosier se maintient cinq ans, sans avoir besoin ni de la taille ni du feu, ce qui est le véritable moyen de le rajeunir. Nous avons déjà signalé l'influence du terrain sur les fleurs ; en effet, toutes celles dont nous venons de parler sont inodores en Égypte : on n'y trouve qu'une seule plante odorante, le myrte ; il y a même des pays où la floraison a lieu deux mois plus tôt que dans d'autres. Il faut bêcher les rosiers au premier souffle du vent d'ouest, et leur donner une seconde façon au solstice d'été. On doit avoir soin que, pendant cet intervalle, ils soient exactement nettoyés.

Quæ propter apes serenda inter flores. Cerinthe.

XLI. 12. Verum hortis coronamentisque maxime alvearia et apes conveniunt, res præcipui quæstus compendiique, quum favit. Harum ergo causa oportet serere thymum, apiastrum, rosam, violas, lilium, cytisum, fabam, erviliam, cunilam, papaver, conyzam, casiam, melilotum, melissophyllum, cerinthen. Est autem cerinthe folio candido, incurvo, cubitalis, capite concavo, mellis succum habente. Horum floris avidissimæ sunt, atque etiam sinapis, quod miremur, quum olivæ florem ab his non attingi constet. Ideoque hanc arborem procul esse melius sit : quum aliquas quam proxime seri conveniat, quæ et evolantium examina invitent, nec longius abire patiantur.

De morbis earum, et remediis.

XLII. Cornum quoque arborem caveri oportet : flore ejus degustato, alvo cita moriuntur. Remedium, sorba contusa e melle præbere his, vel urinam hominum, vel boum, aut grana punici mali, ammineo vino conspersa. At genistas circumseri alveariis gratissimum.

Végétaux à semer parmi les herbes pour les abeilles. Cérinthe.

XLI. 12. En traitant des fleurs et des couronnes, nous sommes amenés naturellement à parler des ruches et des abeilles, qui font le produit le plus considérable d'un jardin, lorsqu'elles y réussissent. On doit donc semer, pour les abeilles, le thym, l'*apiastrum*, la rose, les violettes, le lis, le cytise, la fève, les cicerolles, la sarriette, le pavot, la conyze, le *casia*, le mélilot, la mélisse et le cérinthe. Cette dernière plante est de la hauteur d'une coudée; ses feuilles sont blanches et recourbées, et la concavité de ses fleurs est remplie d'une liqueur mielleuse. Les abeilles aiment extrêmement les fleurs dont nous venons de parler, et même celles du séneyé; ce qui est d'autant plus singulier, qu'elles ne touchent point à celles de l'olivier: aussi vaut-il mieux qu'il n'y ait point d'oliviers dans le voisinage des ruches. Il est bon néanmoins de planter quelques arbres tout auprès, pour inviter les essaims à s'y reposer au sortir de la ruche, et les empêcher de s'écarter trop loin.

Maladies des abeilles; comment on les traite.

XLII. Il faut aussi éloigner des ruches le cornouiller, car les abeilles qui en ont sucé les fleurs périssent du flux de ventre. Pour remède, on leur donne des sorbes pilées avec du miel, ou bien de l'urine d'homme ou de bœuf, ou bien encore des grains de grenades détrempés dans du vin amminéen. On plantera autour des ruches des genêts, dont les abeilles aiment beaucoup la fleur.

De pabulo apium.

XLIII. Mirum est dignumque memoratu, de alimentis quod comperi. Hostilia vicus adluitur Pado. Hujus inquilini pabulo circa deficiente imponunt navibus alvos, noctibusque quina millia passuum contrario amne naves subvehunt. Egressæ luce apes pastæque, ad naves quotidie remeant, mutantes locum, donec pondere ipso pressis navibus plenæ alvi intelligantur, revectisque eximantur mella. Et in Hispania mulis provehunt, simili de causa.

De venenato melle, et remediis ejus.

XLIV. 13. Tantumque pabulum refert, ut mella quoque venenata fiant. Heracleæ in Ponto, quibusdam annis perniciosissima exsistunt, ab iisdem apibus facta. Nec dixere auctores, e quibus floribus ea fierent. Nos trademus, quæ comperimus. Herba est ab exitio et jumentorum quidem, sed præcipue caprarum, appellata ægolethron. Hujus flores concipiunt noxium virus, aquoso vere marcescentes. Ita fit, ut non omnibus annis sentiatur hoc malum. Venenati signa sunt, quod omnino non densatur, quod color magis rutilus est, odor alienus, sternutamenta protinus movens, quod ponderosius

De la nourriture des abeilles.

XLIII. Voici une observation digne de remarque, et que j'ai recueillie au sujet de la nourriture des abeilles. Le bourg d'Hostilia est situé sur les bords du Pô; lorsque les habitans s'aperçoivent que les fleurs manquent aux environs pour la nourriture des abeilles, ils mettent leurs ruches sur des bateaux, auxquels ils font remonter le fleuve, chaque nuit, l'espace de cinq milles. Le jour venu, les abeilles sortent des ruches, vont butiner dans la campagne, et reviennent à leurs bateaux; on continue à changer ainsi de lieu jusqu'à ce que les bateaux s'enfoncent davantage par la pesanteur des ruches: on juge alors qu'elles sont pleines, et on les ramène pour en ôter le miel. En Espagne, on fait voyager les ruches sur des mulets, pour la même raison.

Du miel empoisonné; comment on traite ceux qui en ont mangé.

XLIV. 13. La qualité des fleurs dont les abeilles se nourrissent influe tellement sur celle du miel, que ce produit est quelquefois vénéneux. A Héraclée, dans le Pont, le miel de certaines années est très-pernicieux, quoiqu'il ait été composé par les mêmes mouches. Les auteurs ne nous apprennent pas de quelles fleurs ce miel dangereux est le produit : je ne dirai là-dessus que ce que j'ai découvert par moi-même. Il existe dans ce pays une herbe mortelle pour les bêtes de charge, et surtout pour les chèvres, d'où lui est venu son nom, *ægolethron*. Quand le printemps est pluvieux, ses fleurs, se pourrissant à demi, contractent une qualité nuisible : ainsi, il se peut faire que cet accident n'arrive pas tous les ans. On reconnaît le miel vénéneux à ce qu'il ne s'é-

innoxio. Qui edere, abjiciunt se humi, refrigerationem quærentes : nam et sudore diffluunt. Remedia sunt multa, quæ suis locis dicemus. Sed quoniam statim repræsentari aliqua in tantis insidiis oportet, mulsum vetus e melle optimo et ruta : salsamenta etiam, si rejiciantur sumpta crebro. Certumque est id malum per excrementa ad canes etiam pervenire, similiterque torqueri eos. Mulsum tamen ex eo inveteratum, innocuum esse constat : et feminarum cutem nullo melius emendari cum costo, sugillata cum aloe.

De melle insano.

XLV. Aliud genus in eodem Ponti situ, gente Sannorum, mellis, quod ab insania, quam gignit, mænomenon vocant. Id existimatur contrahi flore rhododendri, quo scatent silvæ. Gensque ea, quum ceram in tributa Romanis præstet, mel (quoniam exitiale est) non vendit. Et in Perside, et in Mauretaniæ Cæsariensis Gætulia, contermina Massæsylis, venenati favi gignuntur : quidamque a parte, quo nihil esse fallacius potest, nisi quod livore deprehenduntur. Quid sibi voluisse

paissit jamais, qu'il est plus rouge et plus pesant que le bon miel; enfin, à ce que son odeur, toute particulière, fait éternuer sur-le-champ. Ceux qui en ont goûté se jettent par terre, tourmentés du besoin de se rafraîchir; en effet, ils sont baignés de sueur. Il y a contre ce poison plusieurs remèdes dont nous parlerons plus loin; néanmoins, s'il faut offrir de suite des secours contre un mal si dangereux, j'en indiquerai quelques-uns : ce sont, d'abord, le vin vieux miellé, avec de la rue et du meilleur miel; ensuite les salaisons, qu'on prend à doses réitérées, si on les rejette par le vomissement. Il est certain que les chiens s'empoisonnent de même par les excrémens des malades, et qu'ils éprouvent de semblables douleurs. On est sûr cependant que le vin où l'on a mêlé de ce miel n'est pas dangereux lorsqu'il a vieilli. Du reste, rien n'est meilleur que ce miel, mêlé au *costus*, pour adoucir la peau des femmes; rien n'est plus utile pour les meurtrissures, s'il est mêlé à l'aloès.

Du miel de démence (mænomenon).

XLV. Dans la même partie du Pont, au pays des Sannes, il y a une sorte de miel appelé *mænomenon*, parce qu'il rend insensé : on croit qu'il provient de la fleur du *rhododendron*, dont les forêts sont remplies. Vu la qualité pernicieuse de ce miel, les Sannes n'en vendent pas, et cependant ils paient leur tribut en cire aux Romains. Dans la Perse, et dans la Gétulie qui fait partie de la Mauritanie Césarienne, et qui avoisine le pays des Massésyles, les abeilles font des rayons de miel vénéneux en entier, et d'autres qui ne le sont qu'en partie, ce qui serait extrêmement dangereux si le poison ne se

naturam iis arbitremur insidiis, ut ab iisdem apibus, nec omnibus annis fierent, aut non totis favis? Parum erat genuisse rem, in qua venenum facillime daretur : etiamne hoc ipsa in melle tot animalibus dedit? Quid sibi voluit, nisi ut cautiorem minusque avidum faceret hominem? non enim et ipsis jam apibus cuspides dederat, et quidem venenatas? remedio adversus has utique non differendo. Ergo malvæ succo, aut foliorum ederæ perungi salutare est, vel percussos ea bibere. Mirum tamen est, venena portantes ore, figentesque ipsas non mori : nisi quod illa domina rerum omnium hanc dedit repugnantiam apibus : sicut contra serpentes Psyllis Marsisque inter homines.

De melle quod muscæ non attingunt.

XLVI. 14. Aliud in Creta miraculum mellis. Mons est Carma IX M passuum ambitu : intra quod spatium muscæ non reperiuntur, natumque ibi mel nusquam attingunt. Hoc experimento singulare medicamentis eligitur.

faisait reconnaître à sa couleur livide. Qu'a prétendu la nature en nous dressant ainsi des pièges; en voulant que les mêmes abeilles ne produisent pas tous les ans un miel vénéneux, ou n'empoisonnent qu'une partie de leurs rayons? N'était-ce pas assez d'avoir créé un véhicule commode pour le poison? fallait-il le présenter à tant d'animaux dans la liqueur attrayante du miel? Que s'est-elle proposé, sinon de rendre l'homme plus circonspect et moins avide? Mais n'y avait-elle pas déjà pourvu en donnant à l'abeille un dard empoisonné? Au surplus, il y a contre la piqûre des abeilles un bon remède, que je ne différerai pas plus long-temps d'indiquer: c'est d'appliquer du suc de mauve, ou de feuilles de lierre, sur l'endroit piqué, ou bien de boire ce même suc. Ce qui est vraiment étonnant, c'est que les abeilles, qui portent dans leur bouche, qui composent même des poisons, n'en meurent pas : peut-être la nature, cette maîtresse de toutes choses, a-t-elle donné à ces insectes la vertu de neutraliser leur propre venin, comme, dans l'espèce humaine, elle a donné aux Psylles et aux Marses celle de neutraliser le venin des serpens.

Du miel que les mouches ne touchent jamais.

XLVI. 14. Citons, relativement au miel, un autre fait merveilleux. En Crète, dans toute l'étendue de la montagne Carma, qui a neuf milles de tour, il ne se trouve pas une seule mouche, et, nulle part, ces insectes ne touchent au miel qui se forme sur cette montagne : c'est à cette épreuve qu'on le reconnaît, et on le préfère, en médecine, comme possédant une vertu particulière.

De alveariis, de alvis, et cura eorum.

XLVII. Alvearia orientem æquinoctialem spectare convenit. Aquilonem evitent : nec Favonium minus. Alvos optimas e cortice, secundas ferula, tertias vimine. Multi eas et speculari lapide fecere, ut operantes intus spectarent. Circumlini alvos fimo bubulo utilissimum, operculum a tergo esse ambulatorium, ut proferatur intus, si magna sit alvus, aut sterilis operatio, ne desperatione curam abjiciant : id paulatim reduci, fallente operis incremento. Alvos hieme stramento operiri, crebro suffiri, maxime fimo bubulo. Cognatum hoc iis, innascentes bestiolas necat, araneos, papiliones, teredines : apesque ipsas excitat. Et araneorum quidem exitium facilius est : papilio pestis major. Tollitur vere, quum maturescit malva, noctu, interlunio, cælo sereno, accensis lucernis ante alvos. In eam flammam sese ingerunt.

Si famem apes sentiant.

XLVIII. Si cibus deesse censeatur apibus, uvas passas siccasve, ficosque tusas, ad fores earum posuisse conveniet : item lanas tractas madentes passo, aut defruto,

Des ruches, des cellules; quels soins il faut y apporter.

XLVII. Les ruches doivent regarder le levant équinoxial, et jamais le nord ni le couchant. Les meilleures ruches sont celles d'écorce, ensuite celles de férule, puis celles d'osier. Plusieurs personnes ont fait des ruches de pierre spéculaire, pour voir travailler les abeilles. Il est bon de frotter les ruches avec de la fiente de bœuf. Le couvercle doit être mobile par derrière, pour qu'on puisse l'enfoncer en dedans si la ruche est trop grande, ou si l'ouvrage avance peu; autrement il est à craindre que les abeilles, découragées, ne renoncent à l'ouvrage. On le relève ensuite insensiblement, pour tromper les abeilles sur les progrès de l'ouvrage. En hiver, il faut couvrir les ruches de paille, les parfumer fréquemment, surtout avec la fiente de bœuf: la fumée en est très-avantageuse aux abeilles. Elle tue les petits insectes et les vers qui s'engendrent dans la ruche, comme aussi les araignées et les papillons: de plus, elle ranime les abeilles elles-mêmes. On les débarrasse facilement des araignées, mais le papillon est un ennemi plus difficile à détruire. Pour y parvenir, au printemps, lorsque les mauves mûrissent, pendant une nuit sereine, et quand la lune est en conjonction, on place devant les ruches des flambeaux allumés, et les papillons se précipitent sur la flamme.

Si les abeilles souffrent de la faim.

XLVIII. Si l'on juge que les abeilles manquent de nourriture, il faut mettre à l'entrée de la ruche des raisins secs et des figues pilées, ou bien de la laine cardée,

aut aqua mulsa : gallinarum etiam crudas carnes. Quibusdam etiam æstatibus iidem cibi præstandi, quum siccitas continua florum alimentum abstulit. Alvorum, quum mel eximitur, illini oportet exitus, melissophyllo aut genista tritis : aut medias alba vite præcingere, ne apes diffugiant. Vasa mellaria aut favos lavari aqua præcipiunt : hac decocta, fieri saluberrimum acetum.

De cera facienda. Quæ optima ejus genera. De cera Punica.

XLIX. Cera fit expressis favis, sed ante purificatis aqua, et triduo in tenebris siccatis, quarto die liquatis igni in novo fictili, aqua favos tegente, tunc sporta colatis. Rursus in eadem olla coquitur cera cum eadem aqua, excipiturque alia frigida, vasis melle circumlitis. Optima, quæ Punica vocatur. Proxima quam maxime fulva, odorisque mellei, pura, natione autem Pontica, quam constare equidem miror inter venenata mella : deinde Cretica, plurimum enim ex propoli habet, de qua diximus in natura apum. Post has Corsica, quoniam ex buxo fit, habere quamdam vim medicaminis putatur. Punica fit hoc modo. Ventilatur sub divo sæpius cera fulva. Deinde fervet in aqua marina, ex alto petita,

trempée dans du vin cuit, du raisiné, ou dans de l'eau miellée, ou bien leur donner de la chair de poule crue. Dans certains cas, il est nécessaire, pendant l'été, de fournir aux abeilles ces mêmes alimens; par exemple, lorsqu'une sécheresse prolongée a détruit les fleurs dont elles se nourrissent. Quand on veut faire la récolte du miel, on doit frotter l'entrée des ruches avec de la mélisse et du genêt pilés; on les entoure d'une ceinture de branches de vigne blanche, pour empêcher les abeilles de fuir. On recommande de laver soigneusement avec de l'eau les pots à miel et les rayons; cette eau, étant bouillie, fait, dit-on, de très-bon vinaigre.

Fabrication de la cire; des meilleures cires; cire Punique.

XLIX. Voici la manière de faire la cire. Après avoir lavé soigneusement avec de l'eau les rayons exprimés auparavant, on les laisse sécher pendant trois jours dans un lieu obscur. Le quatrième jour, on les fait fondre sur le feu dans un pot de terre neuf, avec assez d'eau pour qu'ils en soient couverts; alors on passe la cire à travers un panier. On la fait fondre de nouveau dans le même pot et dans la même eau, et on la verse ensuite dans des pots frottés de miel, remplis d'autre eau qui soit froide. La cire appelée Punique est la meilleure de toutes. Celle du Pont, lorsqu'elle est pure, est placée au second rang; elle est la plus jaune, et elle a l'odeur du miel: ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas altérée par le miel vénéneux qu'elle contient. Au troisième rang est la cire de Crète; c'est celle qui a le plus de propolis. Nous avons parlé de cette substance en traitant de la nature des abeilles. La cire de Corse est la der-

addito nitro. Inde lingulis hauriunt florem, id est, candidissima quæque, transfunduntque in vas, quod exiguum frigidæ habeat. Et rursus marina decoquunt separatim : dein vas ipsum refrigerant. Et quum hæc ter fecere, juncea crate sub dio siccant sole, lunaque : hæc enim candorem facit. Sol siccat : et ne liquefaciat, protegunt tenui linteo. Candidissima vero fit, post insolationem etiamnum recocta. Punica medicinis utilissima. Nigrescit cera addito chartarum cinere, sicut anchusa admixta rubet. Variosque in colores pigmentis traditur, ad edendas similitudines, et innumeros mortalium usus, parietumque etiam et armorum tutelam. Cetera de melle apibusque in natura earum dicta sunt. Et hortorum quidem omnis fere ratio peracta est.

Sponte nascentium herbarum in quibusque gentibus usus, naturæ, miracula. Fraga, tamnus, ruscus. Batis : genera duo. Pastinaca pratensis : lupus salictarius.

L. 15. Sequuntur herbæ sponte nascentes, quibus pleræque gentium utuntur in cibis, maximeque Ægyptus, frugum quidem fertilissima, sed ut prope sola iis

nière ; comme elle est tirée du buis, on lui attribue quelque vertu médicinale. Voici la manière de faire la cire punique. Après avoir exposé plusieurs fois à l'air de la cire jaune, on la fait bouillir dans de l'eau marine puisée en haute mer, en y ajoutant du nitre. On enlève avec des cuillers la fleur, ou la partie la plus blanche de la cire, et on la verse dans un vase où il y ait un peu d'eau froide ; on la fait recuire à part avec de l'eau marine, après quoi on laisse refroidir le vaisseau. Cette opération se réitère jusqu'à trois fois ; on expose ensuite cette cire au soleil et à la lune sur une claie de jonc : la lune la blanchit, et le soleil la sèche. De peur qu'elle ne se fonde, on la couvre d'un linge fin. On la recuit encore une fois après qu'elle a été exposée au soleil ; alors elle est parfaitement blanche. Cette cire punique est très-utile en médecine. On noircit la cire en y mêlant de la cendre de papier ; on la rougit en y mêlant de l'*anchusa* (orcanette). On la teint encore en plusieurs autres couleurs. On s'en sert pour modeler les figures, et pour une foule d'autres usages, même pour vernir les murailles et les armes. Quant aux autres détails concernant le miel et les abeilles, nous en avons parlé en traitant de la nature de ces insectes. Voilà à peu près tout ce que nous avions à dire sur les jardins.

Herbes qui naissent spontanément : leur usage chez chaque nation, leur nature, leurs merveilles. Fraises, tamnus, ruscus : batis, deux espèces. Panais des prés ; houblon.

L. 15. Nous parlerons maintenant des plantes sauvages dont presque toutes les nations font usage pour leur nourriture, et particulièrement les Égyptiens. En effet, si l'Égypte est de tous les pays le plus fertile en blé,

carere possit : tanta est ciborum ex herbis abundantia. In Italia paucissimas novimus, fraga, tamnum, ruscum, batin marinam, batin hortensiam, quam aliqui asparagum gallicum vocant. Præter has pastinacam pratensem, lupum salictarium, eaque verius oblectamenta, quam cibos.

Colocasia.

LI. In Ægypto nobilissima est colocasia, quam cyamon aliqui vocant. Hanc e Nilo metunt, caule, quum coctus est, araneoso in mandendo : thyrso autem, qui inter folia emicat, spectabili : foliis latissimis, si arboreis comparentur, ad similitudinem eorum quæ personata in nostris amnibus vocamus. Adeoque Nili sui dotibus gaudent, ut implexis colocasiæ foliis in variam speciem vasorum, potare gratissimum habeant. Seritur jam hæc in Italia.

Cichorium : anthalium, œtum, arachidna, aracos, candryala, hypochœris, caucalis, anthriscum, scandix, parthenium, strychnum, corchorus ; aphace, acynopos, epipetron. Quæ nunquam floreant, quæ semper.

LII. In Ægypto proxima auctoritas cichorio est, quam diximus intubum erraticum. Nascitur post Vergilias. Floret particulatim. Radix ei lenta, quare etiam ad vin-

il est aussi presque le seul qui pourrait s'en passer, grâce à la multitude d'herbes alimentaires qu'il produit. L'Italie n'en connaît qu'un très-petit nombre, les fraises, le *tamnus*, le *ruscus*, le *batis* marin, le *batis* des jardins, appelé par quelques auteurs asperge des Gaules, le panais des prés et le houblon; encore ces différentes espèces sont-elles plutôt d'agréables hors-d'œuvres que des alimens proprement dits.

Colocasia.

LI. Le *colocasia*, appelé *cyamos* par quelques auteurs, est la plus célèbre des plantes égyptiennes de cette classe. Elle croît dans le Nil. Sa tige, mâchée cuite, se divise en fils semblables à ceux de l'araignée. La tête de cette tige est très-remarquable; elle sort d'entre les feuilles, qui sont très-grandes, même par comparaison avec celles des arbres, et analogues aux feuilles dites en masque, que nous voyons dans nos rivières. Les Égyptiens savent si bien profiter des avantages que leur procure le Nil, qu'avec des feuilles de colocasia, entrelacées, ils font différentes sortes de vases où ils prennent grand plaisir à boire. On cultive maintenant cette plante en Italie.

Cichorium : anthalium, œtum, arachidna, aracos, candryala, hypochœris, caucalis, anthriscum, scandix, parthenium, strychnum, corchorus ; aphace, acynopos, epipetron. Plantes qui ne fleurissent jamais ; autres qui fleurissent toujours.

LII. Après le colocasia, les Égyptiens estiment singulièrement le *cichorium*, que nous avons nommé endive sauvage. Cette plante croît après le lever des Pléiades;

cula utuntur illa. Anthalium longius a flumine nascitur, mespili magnitudine et rotunditate, sine nucleo, sine cortice, folio cyperi. Mandunt igni paratum : mandunt et œtum, cui pauca folia minimaque, verum radix magna. Arachidna quidem et aracos, quum habent radices ramosas ac mutiplices, nec folium, nec herbam ullam, aut quidquam aliud supra terram habent. Reliqua vulgarium in cibis apud eos herbarum nomina, candryala, hypochœris, et caucalis, anthriscum, scandix, quæ ab aliis tragopogon vocatur, foliis croco simillimis : parthenium, strychnum, corchorus, et æquinoctio nascens aphace, acinos : epipetron vocant, quæ numquam floret. At e contrario aphace subinde marcescente flore emittit alium, tota hieme, totoque vere, usque in æstatem.

Cneci genera IV.

LIII. Multas præterea ignobiles habent : sed maxime celebrant cnicon Italiæ ignotam, ipsis autem oleo, non cibo gratam. Hoc faciunt e semine ejus. Differentia prima, silvestris et sativæ. Silvestrium duæ species : una mitior est, simili caule, tamen rigido : itaque et colu antiquæ mulieres utebantur ex illis :

ses différentes parties fleurissent successivement. Sa racine est souple et flexible, aussi l'emploie-t-on pour faire des liens. L'*anthalium* croît à quelque distance du fleuve; ses feuilles sont semblables à celles du *cyperus ;* son fruit est rond et de la grosseur d'une nèfle, sans noyau et sans écorce. Les Égyptiens le mangent cuit : ils mangent aussi l'*œton;* cette plante n'a que peu de feuilles, encore sont-elles fort petites; mais sa racine est grosse. L'*arachidna* et l'*aracos* ont des racines nombreuses et partagées en plusieurs rameaux, mais ne produisent hors de terre ni feuilles, ni herbes, ni autre chose quelconque. Les autres plantes dont les Égyptiens usent d'ordinaire comme d'aliment sont, le *candryala*, l'*hypochœris*, le *caucalis*, l'*anthriscum*, le *scandix*, appelé par d'autres *tragopogon;* ses feuilles ressemblent parfaitement à celles du safran; le *parthenium*, le *strychnum*, le *corchorus*, l'*aphace*, qui se montre à l'équinoxe de mars; l'*acinos* et l'*epipetron*, qui ne fleurit jamais; l'aphace, au contraire, fleurit pendant tout l'hiver et tout le printemps, jusqu'à l'été : lorsqu'une fleur se flétrit, une autre lui succède aussitôt.

Cnecos, quatre espèces.

LIII. Les Égyptiens ont encore un grand nombre d'espèces moins connues; ils vantent surtout le *cnicos*, inconnu en Italie. Ils n'en usent point pour aliment, mais ils expriment de sa graine une huile qu'ils trouvent fort bonne. Il y a deux sortes de cnicos, le cultivé et le sauvage : ce dernier se subdivise en deux espèces; l'une est moins hérissée de pointes; sa tige est droite et égale, de sorte qu'anciennement les Égyptiennes en faisaient

quare quidam atractylida vocant. Semen ejus candidum et grande, amarum. Altera hirsutior, torosiore caule, et qui pæne humi serpat, minuto semine. Aculeatarum generis hæc est : quoniam distinguenda sunt et genera.

Aculeati generis herbæ : eryngion, glycyrrhiza, tribulus, ononis, pheos sive stœbe, hippophaes.

LIV. Ergo quædam herbarum spinosæ sunt, quædam sine spinis. Spinosarum multæ species. In totum spina est asparagus, scorpio : nullum enim folium habet. Quædam spinosa, foliata sunt, ut carduus, eryngion, glycyrrhiza, urtica. Iis enim omnibus foliis inest aculeata mordacitas. Aliqua et secundum spinam habent folium, ut tribulus, et ononis. Quædam in folio habent et in caule, ut pheos, quod aliqui stœben appellavere. Hippophaes spinis geniculatum : tribulo proprietas, quod et fructum spinosum habet.

Urticæ genera IV. Lamium, scorpio.

LV. Ex omnibus his generibus urtica maxime noscitur, acetabulis in flore purpuream lanuginem fundentibus, sæpe altior binis cubitis. Plures ejus differentiæ : silvestris, quam et feminam vocant : mitiorque. Et in silvestri, quæ dicitur canina, acrior, caule quoque mordaci, fimbriatis foliis. Quæ vero etiam odorem

des quenouilles : c'est aussi pour cette raison qu'on lui a donné le nom d'*atractylis*. Sa graine est grosse, blanche et amère. L'autre espèce est plus hérissée ; sa tige est plus forte, plus grosse et presque rampante ; sa graine est petite. Ajoutons que le cnicos est du genre des plantes épineuses, car la distinction des genres est nécessaire.

Herbes à aiguillon : eryngion, glycyrrhiza, tribulus, ononis, pheos ou stœbe, hippophaes.

LIV. Il y a des plantes qui sont épineuses, et d'autres qui ne le sont point. Les épineuses comptent un grand nombre d'espèces. L'asperge et le *scorpio* sont totalement épineux, car ils n'ont point de feuilles ; d'autres plantes sont épineuses, quoique pourvues de feuilles, comme le chardon, l'*eryngion*, la *glycyrrhiza*, l'ortie, car elles ont toutes des feuilles piquantes ou mordicantes ; d'autres ont des pointes près des feuilles, comme le *tribulus* et l'*ononis* ; d'autres ont la tige et la feuille épineuses, comme le *pheos*, appelé aussi *stœbe* ; l'*hippophaes* a ses épines sur les nœuds ; le *tribulus* a cela de particulier, que son fruit même est épineux.

Orties, quatre espèces. Lamium, scorpio.

LV. De toutes les herbes épineuses, la plus connue est l'ortie ; du calice de ses fleurs sort une espèce de bourre purpurine. L'ortie a souvent plus de deux coudées de hauteur. On en distingue plusieurs espèces : l'ortie sauvage ou femelle, qui n'est pas si piquante ; l'ortie sauvage, appelée *canina*, pique davantage ; sa tige même est mordicante ; ses feuilles sont dentelées. L'ortie odorante s'appelle *herculanea*. Toutes les orties ont des

fundit, Herculanea vocatur. Semen omnibus copiosum, nigrum. Mirum sine ullis spinarum aculeis lanuginem ipsam esse noxiam, et tactu tantum leni pruritum, pusulasque confestim adusto similes exsistere. Notum est et remedium olei. Sed mordacitas non protinus cum ipsa herba gignitur, nec nisi solibus roborata. Incipiens quidem ipsa nasci vere, non ingrato, multis etiam religioso in cibo est, ad pellendos totius anni morbos. Silvestrium quoque radix omnem carnem teneriorem facit, simulque cocta innoxia est. Morsu carens, lamium vocatur. De scorpione dicemus inter medicas.

Carduus, acorna, sive phonos, leucacanthos. Chalceos, cnecos, polyacanthos, onopyxos, helxine, scolymos. Chamæleon, tetralix, acanthice mastiche.

LVI. 16. Carduus et folia et caules spinosæ lanuginis habet. Item acorna, leucacanthos, chalceos, cnicos, polyacanthos, onopyxos, helxine, scolymos. Chamæleon in foliis non habet aculeos. Est et illa differentia, quod quædam in iis multicaulia ramosaque sunt, ut carduus. Uno autem caule, nec ramosum, cnicos. Quædam cacumine tantum spinosa sunt, ut eryngium. Quædam æstate florent, ut tetralix, et helxine. Scolymus quoque floret sero et diu. Acorna colore tantum rufo distinguitur, et pinguiore succo. Idem erat atractylis quoque, nisi candidior esset, et nisi sanguineum succum

graines noires et nombreuses. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, sans pointes ni épines, la bourre de ces plantes est si piquante, que, pour peu qu'on la touche, elle excite des démangeaisons, et fait lever aussitôt des ampoules comme dans la brûlure. On sait que l'huile est un remède à ce mal. Toutefois, l'ortie n'est pas piquante lorsqu'elle est jeune; elle ne le devient qu'après s'être fortifiée par la chaleur du soleil. Au printemps, lorsqu'elle commence à pousser, elle forme un mets assez agréable; des gens superstitieux en mangent même, dans la persuasion qu'ils seront exempts de maladies tout le reste de l'année. La racine d'ortie sauvage, cuite avec la viande, la rend plus tendre et ne fait point de mal. L'ortie qui ne pique pas s'appelle *lamium*. Nous parlerons du *scorpio* en traitant des vertus médicinales des plantes.

Chardon, acorna ou phonos, leucacanthos. Chalceos, cnicos, polyacanthos, onopyxos, helxine, scolymos. Chamæleon, tetralix, acanthice mastiche.

LVI. 16. Le chardon a les feuilles et les tiges garnies d'épines enveloppées d'une espèce de bourre; il en est de même de l'*acorna*, du *leucacanthos*, du *chalceos*, du *cnicos*, du *polyacanthos*, de l'*onopyxos*, de l'*helxine* et du *scolymus*. Le *chamæleon* n'a point de piquans sur les feuilles. On distingue encore les espèces à des caractères particuliers: les unes ont plusieurs tiges qui se partagent en rameaux, comme le chardon; les autres n'ont qu'une seule tige et point de rameaux, comme le cnicos; d'autres n'ont d'épines qu'à la cime, comme l'*eryngion;* quelques-unes ne fleurissent qu'en été, comme le *tetralix* et l'helxine; le scolymus a la fleur tardive, mais de longue durée; l'acorna ne s'en distingue que

funderet. Qua de causa phonos vocatur a quibusdam, odore etiam gravis, sero maturescente semine, nec ante autumnum : quamquam id de omnibus spinosis dici potest. Verum omnia hæc et semine et radice nasci possunt. Scolymus carduorum generis ab iis distat, quod radix ejus vescendo est decocta. Mirum, quod sine intervallo tota æstate aliud floret in eo genere, aliud concipit, aliud parturit. Aculei arescente folio desinunt pungere. Helxine rara visu est, neque in omnibus terris : est a radice foliosa, ex qua media veluti malum extuberat, contectum sua fronde. Hujus vertex summus lacrymam continet jucundi saporis, acanthicen mastichen appellatam.

Ectacus, sive cactos, pternix, pappus, ascalia.

LVII. Et cactos quoque in Sicilia tantum nascitur, suæ proprietatis et ipse : in terra serpunt caules, a radice emissi, lato folio et spinoso. Caules vocant cactos : nec fastidiunt in cibis, inveteratos quoque. Unum caulem rectum habent, quem vocant pternica, ejusdem suavitatis, sed vetustatis impatientem. Semen ei lanuginis, quam pappon vocant : quo detracto et cortice, teneritas similis cerebro palmæ est : vocant ascalian.

par sa couleur rousse et son suc plus gras. On prendrait l'*atractylis* pour un acorna, s'il n'était plus blanc, et ne rendait un suc rouge comme du sang : voilà pourquoi on lui a donné le nom de *phonos*. Il a l'odeur forte; ses graines mûrissent tard, et seulement en automne, ce qui, du reste, lui est commun avec toutes les plantes épineuses. Toutes proviennent de graine et de rejeton. Le scolymus, qui appartient au genre des chardons, en diffère, en ce que sa racine cuite est employée pour la table. Ce qui mérite d'être remarqué dans cette espèce, c'est que, pendant tout l'été, elle porte sans discontinuer des fleurs, des bourgeons et des fruits; lorsque sa feuille est sèche, les piquans n'ont plus de force. L'helxine est rare et ne se trouve pas dans tous les pays; ses feuilles partent de la racine, du milieu de laquelle sort une tête en forme de pomme, enveloppée dans des feuilles particulières : au plus haut de sa cime elle contient une sorte de gomme d'un goût agréable, qu'on appelle *acanthice mastiche* (mastic d'épine).

Ectacus ou cactos, pternix, aigrette, ascalia.

LVII. Le *cactos* est une plante d'un genre particulier, et qui ne vient qu'en Sicile. Sa feuille est large et épineuse; ses tiges sont rampantes et prennent le même nom que la plante. Elles ne sont point dédaignées comme aliment, même lorsqu'elles ont été gardées quelque temps. Parmi les tiges, il en est une qu'on appelle *pternix*, et qui demeure droite ; elle est d'aussi bon goût que les autres, mais elle ne se garde pas. Le fruit est garni d'une bourre nommée *pappos* (aigrette). Si l'on ôte cette bourre et l'écorce, on trouve ce fruit aussi tendre que la moelle du palmier : on l'appelle *ascalia*.

Tribulus : ononis.

LVIII. Tribulus non nisi in palustribus nascitur, dira res alibi, juxta Nilum et Strymonem amnes excipitur in cibis, inclinatus in vadum, folio ad effigiem ulmi, pediculo longo. At in reliquo orbe genera duo : uni cicerculæ folia, alteri aculeata. Hic et serius floret, magisque septa obsidet villarum. Semen ei rotundius, nigrum, in siliqua : alteri arenaceum. Spinosorum etiamnum aliud genus ononis. In ramis enim spinas habet, adposito folio rutæ simili, toto caule foliata in modum coronæ : sequitur a frugibus, aratro inimica, vivaxque præcipue.

Herbarum genera per caules. Coronopus : anchusa, anthemis, phyllanthes, crepis, lotos.

LIX. Aculeatarum caules aliquarum per terram serpunt, ut ejus quam coronopum vocant. E diverso stant, anchusa inficiendo ligno cerisque radice apta, et e mitioribus anthemis, et phyllanthes, et anemone, et aphace. Caule foliato est et crepis, et lotos.

Tribulus (macre); ononis (arrête-bœuf).

LVIII. La macre ne croît que dans les lieux marécageux ; ailleurs ce serait un présage funeste. Sur les bords du Strymon et du Nil, on l'emploie comme aliment. Elle penche toujours vers le fond de l'eau. Sa feuille, semblable à celle de l'orme, est attachée à un long pédicule. Dans les autres pays, on en connaît deux espèces ; l'une a les feuilles du *cicercula*, l'autre a les siennes garnies de piquans. Cette dernière fleurit plus tard que l'autre, et se rencontre plus fréquemment dans les haies des métairies. Sa graine est ronde, noire et renfermée dans une gousse. L'*ononis* est une autre espèce de plante épineuse : elle a la tige garnie de piquans ; ses feuilles, placées auprès, sont semblables à celles de la rue, et enveloppent toute la tige comme une couronne. Cette plante vient après les blés. Elle incommode beaucoup les laboureurs, car elle est très-vivace et difficile à extirper.

Des espèces herbacées classées d'après leurs tiges. Coronopus : orcanette, anthémide, phyllanthe, crépide, lotos.

LIX. Il y a des plantes épineuses qui ont la tige rampante ; de ce nombre est le *coronopus*. D'autres, au contraire, ont la tige droite, comme l'orcanette, dont la racine sert à teindre le bois et la cire ; et, parmi les plantes moins rudes, l'*anthemis*, le *phyllanthes*, l'anémone et l'*aphace*. Le *crepis* et le *lotos* ont la tige foliacée.

Differentiæ herbarum per folia. Quæ particulatim floreant: quibus folia non decidant: heliotropium, adiantum.

LX. Differentia foliorum et hic quæ in arboribus, brevitate pediculi ac longitudine, angustiis ipsius folii, amplitudine, angulis, incisuris, odore, flore. Diuturnior hic quibusdam per partes florentibus, ut ocimo, heliotropio, aphacæ, onochili. Multis inter hæc æterna folia, sicut quibusdam arborum, in primisque heliotropio, adianto, polio.

Spicatarum genera. Stanyopos, alopecuros, stelephuros, sive ortyx, sive plantago. Thryallis.

LXI. 17. Aliud rursus spicatarum genus, ex quo est cynops, alopecuros, stelephuros (quam quidam ortygem vocant, alii plantaginem, de qua plura dicemus inter medicas), thryallis. Ex iis alopecuros spicam habet mollem, et lanuginem densam, non dissimilem vulpium caudis, unde ei et nomen. Proxima est ei et stelephuros, nisi quod illa particulatim floret. Cichorion, et similia, circa terram folia habent, germinantibus ab radice post Vergilias.

Perdicium. Ornithogale.

LXII. Perdicium et aliæ gentes, quam Ægyptii, edunt :

Différence des herbes d'après leurs feuilles. Herbes qui fleurissent par portion ; autres dont les feuilles ne tombent point ; héliotrope, adiantum.

LX. Les feuilles des herbes, comme celles des arbres, diffèrent entre elles par le plus ou moins de longueur du pédicule, par la largeur, la grandeur, les angles et les découpures. Les herbes diffèrent encore par l'odeur et par la fleur ; celles dont la floraison n'est pas simultanée restent fleuries plus long-temps ; tels sont l'*ocimum*, l'héliotrope, l'*aphaca* et l'*onochili*. Plusieurs herbes, de même que certains arbres, gardent perpétuellement leurs feuilles ; par exemple, l'héliotrope, l'*adiantum*, le polium.

Plantes en épis, leurs espèces. Stanyopos, alopecuros, stelephuros ou ortyx, autrement plantago. Thryallis.

LXI. 17. Les plantes à épis forment un autre genre, dans lequel on range le *cynops*, l'*alopecuros*, le *stelephuros*, appelé aussi *ortyx* ou *plantago* (nous en parlerons en traitant des plantes médicinales), et le *thryallis*. L'alopecuros a un épi mou et garni d'un duvet serré. Sa ressemblance avec une queue de renard lui en a fait donner le nom. Le stelephuros est semblable à l'espèce précédente, excepté qu'il ne fleurit pas successivement comme elle. Dans la chicorée et les herbes congénères, les feuilles sont près de terre, et sortent de la racine après le lever des Pléiades.

Perdicium. Ornithogale.

LXII. Outre les Égyptiens, d'autres peuples encore

nomen dedit avis, id maxime eruens. Crassas plurimasque habet radices. Item ornithogale, caule tenero, candido, semipedali radice, bulbosa, molli, tribus aut quatuor agnatis. Coquitur in pulte.

Post annum nascentes : a summo florentes : item ab imo.

LXIII. Mirum, loton herbam, et ægilopa, non nisi post annum e semine suo nasci. Mira et anthemidis natura, quod a summo florere incipit, quum ceteræ omnes, quæ particulatim florent, ab ima sui parte incipiant.

Lappa, herba quæ intra se parit. Opuntia, e folio radicem faciens.

LXIV. Notabile et in lappa, quæ adhærescit, quoniam in ipsa flos nascitur, non evidens, sed intus occultus, et intra seminat, velut animalia, quæ in se pariunt. Circa Opuntem opuntia est herba, etiam homini dulcis. Mirumque e folio ejus radicem fieri, ac sic eam nasci.

Jasione, condrylla, picris, quæ toto anno floret.

LXV. Iasione unum folium habet, sed ita implicatum,

mangent le *perdicium ;* la perdrix, qui aime à l'arracher de terre, lui a donné son nom. Il a des racines nombreuses et épaisses. L'*ornithogale* a la tige tendre, blanche, et d'un demi-pied de hauteur. Sa racine est bulbeuse, molle, et accompagnée de trois à quatre autres bulbes. On fait cuire cette plante dans les potages.

Plantes qui naissent au bout de l'an. De celles dont la floraison commence par en haut. De celles dont la floraison commence par en bas.

LXIII. C'est une chose étonnante que le *lotos* et l'*ægilops* ne lèvent qu'un an après qu'ils ont été semés. L'*anthemis* n'est pas moins singulier; il commence à fleurir par la cime, tandis que les autres plantes, qui épanouissent leurs fleurs successivement, commencent toutes à fleurir par le pied.

Lappa, herbe qui produit au dedans d'elle-même. Opuntia, dont la feuille fournit des racines.

LXIV. Le *lappa*, qui s'attache à tout, tient, par une singularité remarquable, ses fleurs toujours cachées et invisibles; ainsi la graine se produit dans l'intérieur de la plante, qui ressemble, sous ce rapport, à ces animaux dont les œufs n'éclosent qu'au dedans du corps. Près de la ville d'Oponte croît l'*opuntia ;* cette plante est un aliment agréable, même pour l'homme. Un fait étonnant, c'est qu'il suffit, pour la multiplier, d'en planter une feuille, qui prend bientôt racine.

Jasione, condrylla, picris, qui fleurit l'année entière.

LXV. L'*iasione* n'a qu'une feuille, mais tellement

ut plura videantur. Condrylla amara est, et acris in radice succi. Amara et aphace, et quæ picris nominatur, et ipsa toto anno florens : nomen ei amaritudo imposuit.

Quibus flos, antequam caules exeant : quibus caulis, antequam flos exeat : quæ ter floreant.

LXVI. Notabilis et scillæ crocique natura, quod quum omnes herbæ folium primum emittant, mox in caulem rotundentur, in iis caulis prior intelligitur, quam folium. Et in croco quidem flos impellitur caule : in scilla vero caulis exit, deinde flos ex eo emergit. Eademque ter floret, ut diximus, tria tempora arationum ostendens.

Cypiros, medicinæ VIII. Thesion.

LXVII. Bulborum generi quidam adnumerant et cypiri, hoc est, gladioli, radicem. Dulcis ea est, et quæ decocta panem etiam gratiorem faciat, ponderosioremque simul subacta. Non dissimilis est et quæ thesion vocatur, gustu aspera.

Asphodelus, sive hastula regia. Anthericon.

LXVIII. Ceteræ ejusdem generis folio differunt. Asphodelus oblongum et angustum habet, scilla latum et

entortillée, qu'il paraît en avoir plusieurs. Le *condrylla* est amer, et le suc de sa racine est âcre. L'aphace est pareillement amer; il en est de même du picris : ce dernier fleurit toute l'année, et doit son nom à son extrême amertume.

Plantes dont les fleurs paraissent avant la tige; autres dont la tige paraît la première; plantes à triple floraison.

LXVI. La scille et le safran présentent une singularité remarquable. Toutes les autres herbes produisent d'abord des feuilles, et ensuite une tige arrondie; ces deux espèces, au contraire, font paraître leur tige avant leurs feuilles, avec cette différence néanmoins que, dans le safran, la fleur se montre avant la tige, et que, dans la scille, la tige paraît d'abord, et produit ensuite la fleur. De plus, la scille fleurit trois fois dans l'année, comme nous l'avons dit, et indique ainsi les trois époques du labourage.

Du cypiros et des huit remèdes qu'il fournit. Thesion.

LXVII. Quelques auteurs rangent parmi les bulbes la racine du *cypirus* ou glaïeul. Cette racine est douce; cuite et pétrie dans la pâte, elle rend le pain plus pesant et d'un meilleur goût. Le *thesion* ressemble assez au glaïeul, mais il est âpre au goût.

Asphodèle ou hastula regia. Anthericon.

LXVIII. Les autres plantes bulbeuses diffèrent entre elles par leurs feuilles. L'asphodèle a la feuille longue

tractabile, gladiolus simile nomini. Asphodelus manditur, et semine tosto, et bulbo : sed hoc in cinere tosto, dein sale et oleo addito : præterea tuso cum ficis, præcipua voluptate, ut videtur Hesiodo. Traditur et ante portas villarum satum, remedio esse contra veneficiorum noxiam. Asphodeli mentionem et Homerus fecit. Radix ejus napis modicis similis est : neque alia numerosior, LXXX simul acervatis sæpe bulbis. Theophrastus, et fere Græci, princepsque Pythagoras, caulem ejus cubitalem, et sæpe duum cubitorum, foliis porri silvestris anthericon vocavere : radicem vero, id est, bulbos, asphodelon. Nostri illud albucum vocant, et asphodelum hastulam regiam, caulis acinosi : ac duo genera faciunt. Albuco est scapus cubitalis, amplus, purus, lævis. De quo Mago præcipit, exitu mensis martii, et initio aprilis, quum floruerit, nondum semine ejus intumescente, demetendum : findendosque scapos, et quarto die in solem proferendos : ita siccatis manipulos faciendos. Idem pistanam dicit a Græcis vocari, quam inter ulvas sagittam appellamus. Hanc ab idibus maii usque ad finem octobris mensis decorticari, atque leni sole siccari jubet. Idem et gladiolum alterum, quem cypiron vocant, et ipsum palustrem, julio mense toto secari jubet ad radicem, tertioque die in sole siccari, donec candidus fiat. Quotidie autem ante solem

et étroite; celle de la scille est large et souple; celle du glaïeul est en forme d'épée, ce qui a valu à la plante son nom latin (*gladiolus*). La graine d'asphodèle se mange rôtie; on mange aussi le bulbe, mais cuit sous la cendre, puis assaisonné avec du sel et de l'huile; broyé avec des figues, il fournit, suivant Hésiode, un mets délicat. Planté devant la porte des métairies, il empêche, dit-on, les mauvais effets des sortilèges. Homère aussi parle de l'asphodèle. Ses bulbes ressemblent à de petits navets, et nulle plante n'en a un aussi grand nombre; on en compte souvent quatre-vingts ramassés ensemble. Les feuilles de l'asphodèle sont semblables à celles du porreau sauvage; sa tige est haute d'une coudée, et souvent de deux: Théophraste, presque tous les auteurs grecs, et Pythagore à leur tête, l'appellent *anthericon*, et la racine, c'est-à-dire les bulbes, *asphodelos*. Les Latins, qui reconnaissent deux sortes d'asphodèles, appellent la tige *albucus*, et la racine *hastula regia*. L'albucus, ou la tige, porte une graine ronde; elle est haute d'une coudée, grosse, lisse et unie. Magon recommande de la cueillir à la fin de mars et au commencement d'avril, après qu'elle a fleuri, et avant que la graine grossisse; de la fendre ensuite, de l'exposer ainsi au soleil le quatrième jour, et de la mettre en petites bottes lorsqu'elle sera sèche. Le même auteur dit que les Grecs appellent *pistana* la plante aquatique que les Latins appellent *sagitta*. Il veut qu'on la cueille depuis les ides de mai jusqu'à la fin d'octobre, et qu'après l'avoir pelée, on la fasse sécher à un soleil doux. Il veut encore que, pendant tout le mois de juillet, on coupe jusqu'à la racine l'autre espèce de glaïeul appelée *cypiros*, qui croît aussi dans les marais; qu'on l'expose

occidentem in tectum referri, quoniam palustribus desectis nocturni rores noceant.

Junci genera VI. Medicinæ IV.

LXIX. 18. Similia præcipit et de junco, quem mariscon appellat, ad texendas tegetes : et ipsum junio mense eximi ad julium medium præcipiens. Cetera de siccando, eadem quæ de ulva suo loco diximus. Alterum genus juncorum facit, quod marinum, et a Græcis oxyschœnon vocari invenio. Tria genera ejus : acuti, sterilis, quem marem, et oxyn Græci vocant : reliqua feminini, ferentis semen nigrum, quem melancranin vocant. Crassior hic et fruticosior : magisque etiamnum tertius, qui vocatur holoschœnos. Ex his melancranis sine aliis generibus nascitur. Oxys autem et holoschœnos eodem cespite. Utilissimus ad vitilia holoschœnos, quia mollis et carnosus est. Fert fructum ovorum cohærentium modo. Nascitur autem is, quem marem appellavimus, ex semetipso, cacumine in terram defixo : melancranis autem suo semine. Alioqui omnium radices omnibus annis intermoriuntur. Usus ad nassas marinas, vitilium elegantiam, lucernarum lumina, præcipua medulla, amplitudine juxta maritimas Alpes tanta, ut inciso ventre impleant pæne unciarum latitudinem : in

au soleil le troisième jour, et jusqu'à ce qu'il devienne blanc. On devra le rentrer tous les jours avant le soleil couché, car la rosée de la nuit fait tort aux herbes des marais, une fois qu'elles sont coupées.

Jonc, six espèces; des quatre remèdes qu'on en tire.

LXIX. 18. Il recommande les mêmes précautions pour le jonc, qu'il appelle *mariscus*, et qui sert à faire des nattes; il veut qu'on le cueille pendant le mois de juin jusqu'au milieu de juillet. Pour la manière de le sécher, elle est la même que celle qui a été déjà prescrite pour l'algue des marais. Il fait un genre particulier du jonc marin, que les Grecs appellent *oxyschœnos*. Il y en a trois espèces: l'une est le jonc aigu, en grec *oxys;* elle est stérile; nous l'appelons jonc mâle: l'autre est un jonc femelle qui porte une graine noire, et que les Grecs appellent *melancranis;* il est plus gros et plus rameux que le précédent, mais moins que la troisième espèce, nommée *holoschœnos*. Le melancranis croît à part; mais l'oxys et l'holoschœnos viennent sur la même motte de terre. L'holoschœnos se prête le mieux aux différens ouvrages pour lesquels on veut l'employer, car il est souple et charnu. Il porte ses graines attachées ensemble comme les œufs de certains animaux aquatiques. On multiplie le jonc mâle en plantant ses sommités. Le melancranis vient de graine. Quant aux racines de toutes les espèces, elles meurent chaque année. Les joncs servent à faire des nasses de pêcheur et de très-jolis ouvrages; leur moelle, surtout, est propre pour les lampes. Les joncs qui croissent au pied des Alpes maritimes sont si gros, qu'ils ont près d'un pouce de diamètre.

Ægypto vero cribrorum longitudinem, non aliis utiliorem.

Quidam etiamnum unum genus faciunt junci trianguli : cyperon vocant. Multi vero non discernunt a cypiro vicinitate nominis. Nos distinguemus utrumque. Cypirus est gladiolus, ut diximus, radice bulbosa, laudatissimus in insulis Creta, dein Naxo, et postea in Phœnice. Cretico candor odorque vicinus nardo, Naxio acrior, Phœnicio exiguum spirans, nullus Ægyptio. Nam et ibi nascitur. Discutit duritias corporum. Jam enim remedia dicemus : quoniam et florum odorumque generi est magnus usus in medicina.

Quod ad cypiron attinet, Apollodorum quidem sequar, qui negabat bibendum : quamquam professus efficacissimum esse adversus calculos, os eo fovet. Feminis quidem abortus facere non dubitat. Mirumque tradit, barbaros suffitum hujus herbæ excipientes ore, lienes consumere : et non egredi domibus, nisi ab hoc suffitu : vegetiores enim firmioresque sic etiam in dies fieri. Intertriginum et alarum vitiis, perfrictionibusque cum oleo illitum, non dubie mederi.

Celui des joncs marins d'Égypte égale la largeur d'un crible, mais cette grosseur démesurée ne rend pas les joncs plus utiles.

Quelques auteurs font une espèce particulière du jonc triangulaire, appelé *cyperus* : plusieurs, trompés par la ressemblance du nom, ne le distinguent pas du *cypirus;* mais nous ne confondrons pas ces deux plantes. Le cypirus, comme nous l'avons dit, n'est autre chose que le glaïeul à racine bulbeuse ; celui de Crète est le meilleur, ensuite celui de Naxos, puis celui de Phénicie. Le cypirus de Crète est blanc, et son odeur approche de celle du nard ; celui de Naxos a l'odeur âcre ; celui de Phénicie est peu odorant ; celui d'Égypte ne l'est pas du tout, car il croît aussi dans cette contrée. Comme les fleurs et les plantes aromatiques sont d'un usage très-fréquent en médecine, nous allons dès ce moment indiquer leurs vertus médicinales.

Le cypirus résout les tumeurs dures. Au surplus, pour ce qui regarde cette plante, je suivrai Apollodore, qui en interdisait l'usage à l'intérieur ; toutefois, comme il lui reconnaît une vertu bien prononcée contre les calculs, il permet qu'on s'en gargarise la bouche. Il ne doute point qu'il ne provoque l'avortement. Il cite un fait singulier, c'est que les barbares se délivrent des maux de rate en recevant par la bouche le parfum de cette plante brûlée ; jamais ils ne sortent sans avoir aspiré ce parfum, qui les rend chaque fois plus forts et plus vigoureux. Il ajoute que le cypirus, appliqué avec de l'huile, est un remède assuré pour les écorchures et la mauvaise odeur des aisselles.

Cyperus, medicinæ xiv. Cyperis, cypira.

LXX. Cyperos juncus est, qualiter diximus, angulosus, juxta terram candidus, cacumine niger, pinguisque. Folia ima porraceis exiliora, in cacumine minuta, inter quæ est semen. Radix olivæ nigræ similis, quam, quum oblonga est, cyperida vocant, magni in medicina usus. Laus cypero prima Ammoniaco, secunda Rhodio, tertia Theræo, novissima Ægyptio: quod et confundit intellectum, quoniam et cypiros ibi nascitur. Sed cypiros durissima, vixque spirans. Ceteris odor et ipsis nardum imitans. Est et per se Indica herba, quæ cypira vocatur, zingiberis effigie: commanducata croci vim reddit. Cypero vis in medicina psilothri. Illinitur pterygiis, ulceribusque genitalium, et quæ in humore sunt omnibus, sicut oris ulceribus. Radix adversus serpentium ictus, et scorpionum, præsenti remedio est. Vulvas aperit pota. Largiori tanta vis, ut expellat eas. Urinam ciet, et calculos, ob id utilissima hydropicis. Illinitur et ulceribus, quæ serpunt, sed his præcipue, quæ in stomacho sunt, ex vino vel aceto illita.

Cyperus, quatorze remèdes. Cyperis, cypira.

LXX. Le *cyperus*, comme nous l'avons dit, est un jonc anguleux, blanc vers le bas, noir et gros au sommet. Les feuilles inférieures sont plus grêles que celles du porreau ; les supérieures sont très-menues, et c'est entre elles qu'est la graine. La racine ressemble à une olive noire ; si elle est un peu longue, on la nomme *cyperis ;* celle-ci est d'un grand usage en médecine. Le cyperus le plus estimé croît aux environs du temple de Jupiter Ammon ; vient ensuite celui de Rhodes, puis celui de Théra, et enfin celui d'Égypte, où croît le *cypirus*. La ressemblance de nom a fait confondre ces deux plantes, mais le cypirus est extrêmement dur et n'a presque pas d'odeur, au lieu que toutes les espèces de cyperus ont une odeur qui approche de celle du nard. Il y a aussi une plante de l'Inde qu'on appelle *cypira :* elle ressemble extérieurement au *zingiber ;* mâchée, elle a le goût du safran. En médecine, le cyperus est employé comme dépilatoire : on l'applique sur les excroissances des ongles, sur les ulcères des parties naturelles, et sur les ulcères humides quelconques, comme ceux de la bouche. La racine du cyperus est un remède infaillible contre la morsure des serpens et la piqûre des scorpions. Prise à l'intérieur, elle dissipe les obstructions de la matrice ; mais prise à trop haute dose, elle cause la chute de la matrice même. Elle provoque l'urine et expulse les graviers de la vessie ; aussi est-elle fort bonne pour l'hydropisie. On l'applique sur les ulcères rongeans, et surtout sur ceux de l'estomac, avec du vin et du vinaigre.

Holoschœnos.

LXXI. Junci radix in tribus heminis aquæ decocta ad tertias, tussi medetur. Semen tostum et in aqua potum, sistit alvum, et feminarum menses. Capitis dolores facit, qui vocatur holoschœnos : ejus quæ proxima sunt radicis, commanducantur adversus araneorum morsus. Invenio etiamnum unum junci genus, quod euripicen vocant. Hujus semine somnum allici, sed modum servandum, ne sopor fiat.

Medicinæ ex junco odorato, sive teuchite, x.

LXXII. Ob id et odorati junci medicinæ dicentur, quoniam et in Syria Cœle (ut suo loco retulimus) nascitur. Laudatissimus ex Nabatæa, cognomine teuchites, proximus Babylonius, pessimus ex Africa, ac sine odore. Est autem rotundus, vinosæ mordacitatis ad linguam. Sincerus in confricando odorem rosæ emittit, rubentibus fragmentis. Discutit inflationes, ob id stomacho utilis, bilemque et sanguinem rejicientibus. Singultus sedat, ructus movet, urinam ciet, vesicæ medetur. Ad muliebres usus decoquitur. Opisthotonicis cum resina arida imponitur excalfactoria.

Holoschœnos.

LXXI. La racine de jonc, bouillie dans trois hémines d'eau jusqu'à réduction des deux tiers, guérit la toux. La graine, rôtie et prise dans l'eau, arrête le cours de ventre et les menstrues. Le jonc appelé *holoschœnos* cause des douleurs de tête; mais on en mange les feuilles les plus proches de la racine, contre la morsure des araignées. Les auteurs parlent d'une autre espèce de jonc, qu'ils appellent *euripice;* sa graine provoque le sommeil, mais il faut en user modérément, car l'assoupissement deviendrait léthargique.

Dix remèdes fournis par le jonc odorant ou teuchites.

LXXII. A cette occasion, nous mentionnerons ici les propriétés médicinales du jonc odorant. Il croît aussi dans la Cœlé-Syrie, comme nous l'avons dit ailleurs. Le meilleur est celui du pays des Nabatéens; on l'appelle *teuchites;* ensuite celui de Babylone; le moins bon est celui d'Afrique : il n'a point d'odeur. Le jonc odorant est rond, et il a une certaine âpreté vineuse qui irrite la langue. On le reconnaît à son odeur de rose lorsqu'on le froisse dans la main : les morceaux doivent être rouges. Il dissipe les flatuosités; sous ce rapport, il est bon à l'estomac, et à ceux qui crachent le sang et la bile. Il apaise le hoquet, facilite l'éructation, provoque les urines et guérit les maladies de la vessie. Les femmes emploient sa décoction. On l'applique, avec de la résine sèche qu'on a fait chauffer, pour l'opisthotone.

Medicinæ ex supradictis floribus : ex rosa, med. XXXII.

LXXIII. Rosa adstringit, refrigerat. Usus ejus dividitur in folia, et flores, et capita. Foliorum partes quæ candidæ, ungues vocantur : in flore aliud est semen, aliud capillus : in capite, aliud cortex, aliud calyx. Folium siccatur, aut tribus modis exprimitur. Per se, quum ungues non detrahuntur : ibi enim humoris plurimum. Aut cum detractis unguibus, reliqua pars aut oleo aut vino macerâtur in sole vasis vitreis. Quidam et salem admiscent, et anchusam nonnulli, aut aspalathum, aut juncum odoratum : quia talis maxime prodest vulvæ ac dysentericis. Exprimuntur eadem folia detractis unguibus, trita per linteum spissum in æreum vas, lenique igni succus coquitur, donec fiat crassitudo mellis. Ad hoc eligi oportet odoratissima quæque folia.

19. Vinum quomodo fieret e rosa, diximus inter genera vini. Usus succi ad aures, oris ulcera, gingivas, tonsillas, gargarizatus, stomachum, vulvas, sedis vitia, capitis dolores. In febre per se, vel cum aceto ad somnos, nauseas. Folia uruntur in calliblepharum. Et siccis femina adsperguntur. Epiphoras quoque arida leniunt. Flos somnum facit. Inhibet fluxiones mulierum, maxime albas, in posca potus : et sanguinis exscreationes. Stomachi quoque dolores, quantum in vini cyathis tribus.

Remèdes tirés des fleurs ci-dessus nommées : de la rose, 32.

LXXIII. La rose est astringente et rafraîchissante. On emploie les pétales, les fleurs et les têtes. La partie blanche des pétales s'appelle l'onglet. Dans la fleur, on distingue la graine et les filamens; dans la tête, le bouton et le calice. On fait sécher les pétales, ou bien l'on en tire le suc; cette opération se fait de trois manières : la première, lorsqu'on les exprime seuls sans ôter l'onglet, car cette partie contient le plus de suc; la seconde, lorsqu'après avoir enlevé l'onglet des pétales, on les fait infuser, dans de l'huile ou du vin, exposés au soleil dans des bocaux de verre. On y ajoute quelquefois du sel, ou de l'orcanette, ou de l'aspalathe, ou du jonc odorant, parce qu'alors c'est un remède excellent pour les maux de la matrice et la dysenterie. Enfin, après avoir enlevé l'onglet des pétales, on les broie, et on exprime le suc à travers un linge épais. Ce suc, reçu dans un vase de cuivre, est cuit ensuite, à feu doux, jusqu'à consistance de miel; mais pour cette préparation on doit choisir les pétales les plus odorans.

19. Nous avons indiqué, en parlant des différentes sortes de vin, la manière de faire du vin à la rose. Le suc de rose est bon pour les oreilles et l'estomac, pour les maux de la matrice et du fondement, et pour les douleurs de tête; on l'emploie en gargarisme pour les ulcères de la bouche, les fluxions des gencives et le gonflement des amygdales. Employé seul dans la fièvre, ou bien avec du vinaigre, il procure le sommeil et dissipe les nausées. La cendre des pétales sert pour embellir les paupières. Ces mêmes pétales pulvérisés s'appliquent contre l'intertrigo; secs, ils adoucissent les fluxions.

Semen his optimum crocinum, nec anniculo vetustius, et in umbra siccatur. Nigrum inutile. Dentium dolori illinitur. Urinam ciet. Stomacho imponitur. Item igni sacro non veteri. Naribus subductum caput purgat. Capita pota ventrem et sanguinem sistunt. Ungues rosæ epiphoris salubres. Ulcera enim oculorum rosa sordescunt, præterquam initiis epiphoræ, ita ut arida cum pane imponatur. Folia quidem vitiis stomachi, rosionibus et vitiis ventris, et intestinorum, et præcordiis utilissima, vel illita. Cibo quoque lapathi modo condiuntur. Cavendus in his situs celeriter insidens.

Et aridis et expressis aliquis usus. Diapasmata inde fiunt ad sudores coercendos, ita ut a balineis inarescant corpori, dein frigida abluantur. Silvestris pilulæ cum adipe ursino alopecias mirifice emendant.

Ex lilio, XXI.

LXXIV. Lilii radices multis modis florem suum nobilitavere, contra serpentium ictus ex vino potæ, et

La fleur provoque le sommeil ; prise dans de l'oxycrat, elle arrête les écoulemens immodérés, surtout les flueurs blanches et les crachemens de sang ; dans quatre onces de vin, elle apaise les douleurs d'estomac. Quant à la graine de rose, la jaune est la meilleure, mais elle ne doit pas avoir plus d'un an, et il faut qu'elle ait été séchée à l'ombre ; celle qui est noire ne vaut rien. Employée en friction sur les dents, elle en calme la douleur : elle pousse les urines ; on l'applique sur l'estomac et sur les érysipèles récens. Flairée, elle purge le cerveau. Les têtes de roses, prises en breuvage, arrêtent le cours de ventre et les hémorrhagies. L'onglet des pétales est bon pour les fluxions. Néanmoins la rose rend sordides les ulcères des yeux, à moins qu'on ne l'applique dès le commencement de la fluxion, sèche et avec du pain. Les pétales, même appliqués seuls, sont très-bons pour les maux d'estomac, pour les douleurs et les tranchées du ventre et des intestins, et pour les affections du diaphragme et des hypochondres. On les mange confits, comme le *lapathum*. On doit les sécher avec soin, autrement ils moisissent bientôt.

Les pétales dont on a exprimé le suc ne sont pas inutiles étant desséchés. On en fait une poudre que l'on répand sur le corps au sortir du bain, pour empêcher la sueur. Quand cette poudre est sèche, on l'ôte avec de l'eau froide. La tête du rosier sauvage, avec de la graisse d'ours, est singulièrement utile pour l'alopécie.

Du lis, 21.

LXXIV. Le lis, célèbre par la beauté de sa fleur, ne l'est pas moins par l'utilité multipliée de ses ognons.

contra fungorum venena. Propter clavos pedum in vino decoquuntur, triduoque non solvuntur. Cum adipe aut oleo decoctæ, pilos quoque adustis reddunt. E mulso potæ inutilem sanguinem cum alvo trahunt. Lienique, et ruptis, vulsis prosunt, et mensibus feminarum. In vino vero decoctæ, impositæque cum melle nervis præcisis medentur. Lichenas, et lepras, et furfures in facie emendant. Erugant corpora. Folia in aceto cocta, vulneribus imponuntur : epiphoris testium, melius cum hyoscyamo et farina tritici. Semen illinitur igni sacro : flos et folia ulcerum vetustati. Succus qui flore expressus est, ab aliis mel vocatur, ab aliis syrium, ad emolliendas vulvas, sudoresque faciendos, et suppurationes concoquendas.

Ex narcisso, XVI.

LXXV. Narcissi duo genera in usu medici recipiunt. Unum purpureo flore, et alterum herbaceum. Hunc stomacho inutilem, et ideo vomitorium, alvosque solventem, nervis inimicum, caput gravantem, et a narce narcissum dictum, non a fabuloso puero. Utriusque radix mulsei saporis est. Ambustis prodest cum exiguo melle. Sic et vulneribus, et luxatis. Panis vero cum melle et avenæ farina. Sic et infixa corpori extrahit. In

Pris dans du vin, ils sont bons contre la morsure des serpens et contre les champignons vénéneux. On les fait cuire dans du vin pour les cors aux pieds, et on les laisse appliqués pendant trois jours. Cuits dans la graisse ou dans l'huile, ils font renaître le poil des parties brûlées. Pris dans du vin miellé, ils évacuent le sang par le bas. Ils sont bons pour la rate, pour les ruptures et les spasmes, et aussi pour provoquer les règles. Cuits dans du vin et appliqués avec du miel, ils guérissent les coupures des nerfs. On les emploie utilement contre les dartres, la gale et les taches farineuses du visage. Ils déridentla peau. Les feuilles du lis, cuites dans le vinaigre, s'appliquent sur les plaies. Pour les fluxions des testicules, il vaut mieux les appliquer avec de la jusquiame et de la farine de froment. On applique la graine sur les érysipèles, la fleur et les feuilles sur les ulcères invétérés. Le suc exprimé de la fleur, appelé miel par quelques-uns, et *syrium* par d'autres, ramollit la matrice, excite la sueur, et mûrit les abcès.

Du narcisse, 16.

LXXV. Deux espèces de narcisses sont usitées en médecine : l'une a la fleur purpurine, l'autre de couleur herbacée. Cette derniere est contraire à l'estomac, car elle excite le vomissement, elle lâche le ventre, attaque les nerfs, et rend la tête pesante; aussi le nom de narcisse vient-il de *narce*, et non du jeune homme dont parle la fable. Les ognons de l'une et de l'autre espèce ont le goût mielleux. Avec un peu de miel, ils sont bons pour les brûlures, les plaies et les luxations : avec du miel et de la farine d'avoine, pour les abcès qui mûris-

polenta tritus oleoque, contusis medetur, et lapide percussis. Purgat vulnera permixtus farinæ. Nigras vitiligines emaculat. Ex hoc flore fit narcissinum oleum ad emolliendas duritias, calfacienda quæ alserint. Auribus utilissimum : sed et capitis dolores facit.

E violis, XXVIII.

LXXVI. Violæ silvestres, et sativæ. Purpureæ refrigerant. Contra inflammationes illinuntur stomacho ardenti. Imponuntur et capiti in fronte. Oculorum privatim epiphoris, et sede procidente, vulvave : et contra suppurationes. Crapulam, et gravedines capitis impositis coronis olfactuque discutiunt. Anginas ex aqua potæ. Id quod purpureum ex iis, comitialibus medetur, maxime pueris, in aqua potum. Semen violæ scorpionibus adversatur. Contra flos albæ suppurata aperit : ipsa discutit. Et alba autem et lutea extenuant menstrua, urinam cient.

Minor vis est recentibus : ideoque aridis post annum utendum. Lutea dimidio cyatho in aquæ tribus, menses trahit. Radices ejus cum aceto illitæ sedant lienem : item podagram : oculorum autem inflammationes cum myrrha et croco. Folia cum melle purgant

sent difficilement, et aussi pour faire sortir les corps acérés engagés dans les chairs. Le narcisse, broyé avec du gruau et de l'huile, guérit les meurtrissures, et spécialement les coups de pierres; mêlé avec de la farine, il nettoie les plaies et efface les taches noires de la peau. Les fleurs donnent l'huile de narcisse, qui sert à ramollir les duretés et à réchauffer les parties gelées. Elle est très-bonne pour les oreilles, mais elle cause des douleurs de tête.

De la violette, 28.

LXXVI. On connaît des violettes sauvages et des violettes cultivées. Les violettes pourpres sont rafraîchissantes: on les applique sur l'estomac pour les inflammations de ce viscère, et sur le front pour les douleurs de tête. On les applique aussi pour les fluxions des yeux, pour la chute du fondement et de la matrice, et contre les abcès. Flairées, ou mises en couronnes sur la tête, elles en dissipent la pesanteur, et particulièrement celle qui suit l'ivresse. Prises dans de l'eau, elles guérissent l'esquinancie. Leur partie purpurine, prise de la même manière, guérit l'épilepsie, surtout celle des enfans. La graine de violette est un remède contre la piqûre des scorpions. La fleur de la violette blanche fait ouvrir les abcès, la feuille les résout. Les violettes blanches et jaunes diminuent les règles et provoquent les urines.

Les violettes fraîches ont moins de vertu; aussi ne doit-on les employer que sèches, et après qu'elles ont été gardées un an. La violette jaune, prise à la dose d'un demi-cyathe dans trois cyathes d'eau, provoque le flux menstruel. Ses racines, appliquées avec du vinaigre, apaisent les douleurs de la rate et de la goutte; avec de

capitis ulcera : cum cerato rimas sedis, et quæ in humidis sunt. Ex aceto vero collectiones sanant.

Ex bacchare, XVII. E combreto, I.

LXXVII. Bacchar in medicinæ usu aliqui ex nostris perpressam vocant. Auxiliatur contra serpentes, capitis dolores fervoresque : item epiphoras. Imponitur mammis tumentibus a partu, et ægilopis incipientibus, et ignibus sacris. Odor somnum gignit. Radicem decoctam bibere spasticis, eversis, convulsis, suspiriosis, salutare est. In tussi vetere radices ejus tres quatuorve decoquuntur ad tertias partes. Hæc potio mulieres ex abortu purgat. Laterum punctiones tollit, et vesicæ calculos. Tunditur et in diapasmata. Vestibus odoris gratia inseritur. Combretum, quod simile ei diximus, tritum cum axungia, vulnera mire sanat.

Ex asaro, VIII.

LXXVIII. Asarum jocinerum vitiis salutare esse traditur, uncia sumptum in hemina mulsi mixti. Alvum purgat ellebori modo. Hydropicis prodest, et præcordiis, vulvisque, ac morbo regio. In mustum si addatur,

la myrrhe et du safran, elles dissipent les inflammations des yeux. Les feuilles, avec du miel, purgent les ulcères de la tête; avec du cérat, les rhagades de l'anus et les autres fissures des parties humides. Avec du vinaigre, elles guérissent les dépôts.

Du bacchar, 17. Du combretum, 1.

LXXVII. Le *bacchar* est employé en médecine; quelques auteurs latins l'appellent *perpressa;* c'est un bon remède contre la morsure des serpens, les douleurs et les ardeurs de tête, et les fluxions. On l'applique sur les mamelles gonflées après l'accouchement, sur les fistules naissantes et sur les érysipèles. Son odeur provoque le sommeil. La décoction de sa racine est salutaire dans les spasmes, les convulsions, l'asthme et les chutes graves. Pour la toux invétérée, on fait bouillir trois ou quatre de ses racines, jusqu'à réduction au tiers de la liqueur; cette boisson purge les femmes après une fausse-couche. Elle dissipe les points de côté et expulse les pierres de la vessie. Le bacchar pulvérisé arrête la sueur. On en met dans les vêtemens pour leur communiquer une bonne odeur. Le *combretum*, que nous avons dit ressembler au bacchar, broyé avec de la graisse de porc, est merveilleux pour la guérison des plaies.

De l'asarum, 8.

LXXVIII. On croit que l'*asarum*, à la dose d'une once dans une hémine de vin miellé et mêlé d'eau, est bon pour les maladies du foie. Il purge par le bas, comme l'ellébore. Il est salutaire aux parties nobles et à la matrice. On l'emploie avec avantage dans l'hydropisie et la

facit vinum urinis ciendis. Effoditur quum folia emittit. Siccatur in umbra. Situm celerrime sentit.

E nardo gallico, VIII.

LXXIX. 20. Et quoniam quidam, ut diximus, nardum rusticum nominavere radicem baccharis, contexemus et Gallici nardi remedia in hunc locum dilata in peregrinis arboribus. Ergo adversus serpentes duabus drachmis in vino succurrit. Inflammationibus coli, vel ex aqua, vel ex vino. Item jocineris, et renum : suffusisque felle. Et hydropicis per se, vel cum absinthio. Sistit purgationum mulierum impetus.

Ex herba, quam phu vocant, IV.

LXXX. Ejus vero quod phu eodem loco appellavimus, radix datur potui trita, vel decocta ad strangulatus, vel pectoris dolores, vel laterum. Menses quoque ciet. Bibitur cum vino.

E croco, XX.

LXXXI. Crocum melle non solvitur, nulloque dulci : facillime autem vino, aut aqua. Utilissimum in medicina. Adservatur cornea pyxide. Discutit inflammationes omnes quidem, sed oculorum maxime ex ovo illitum :

jaunisse. Mêlé au vin doux, il le rend diurétique. On l'arrache de terre dès qu'il jette des feuilles. On le dessèche à l'ombre; il moisit très-promptement.

Du nard gaulois, 8.

LXXIX. 20. Comme des auteurs, ainsi que nous l'avons observé, ont appelé *nard des champs* la racine du *bacchar*, nous indiquerons ici les propriétés du *nard* gaulois, comme nous l'avons promis en traitant des arbres étrangers. Le nard gaulois, à la dose de deux drachmes dans du vin, est un bon remède contre la morsure des serpens. Pris dans de l'eau ou du vin, il est utile pour les inflammations du colon, du foie et des reins, et pour la jaunisse; seul ou avec de l'absinthe, il est recommandé dans l'hydropisie. Il arrête l'écoulement excessif des règles.

De la plante nommée phu, 4.

LXXX. La racine de la plante, qu'au même endroit nous avons appelée *phu*, se prend en breuvage, pilée, ou bien en décoction, pour les suffocations, et pour les douleurs de poitrine et de côté. Dans du vin, elle provoque le flux menstruel.

Du safran, 20.

LXXXI. Le safran ne se mêle pas bien avec le miel, ni avec aucune autre substance douce, mais très-facilement avec le vin ou avec l'eau. Il est fort utile en médecine. On le conserve dans une boîte de corne. Appliqué avec un œuf, il apaise toutes sortes d'inflammations, et spé-

vulvarum quoque strangulatus, stomachi exulcerationes, pectoris, et renum, jocinerum, pulmonum, vesicarumque; peculiariter inflammationi earum vehementer utile. Item tussi et pleuriticis. Tollit et pruritus. Urinas ciet. Qui crocum prius biberint, crapulam non sentient, ebrietati resistent. Coronæ quoque ex eo mulcent ebrietatem. Somnum facit. Caput leniter movet. Venerem stimulat. Flos ejus igni sacro illinitur cum creta Cimolia.

Syrium crocomagma : medicinæ II.

LXXXII. Ipsum plurimis medicaminibus miscetur. Collyrio uni etiam nomen dedit. Fæx quoque expressi unguento crocino, quod crocomagma appellant, habet suas utilitates contra suffusiones oculorum, urinas. Magis excalfacit, quam crocum ipsum. Optimum, quod gustatu salivam dentesque inficit.

Medicinæ ex iride, XLI. E saliunca, III.

LXXXIII. Iris rufa melior quam candida. Infantibus eam circumligari salutare est, dentientibus præcipue, et tussientibus, tinearumve vitio laborantibus instillari. Ceteri effectus ejus non multum a melle differunt. Ulcera purgat capitis, præcipue suppurationes veteres. Alvum solvit duabus drachmis cum melle. Tussim, tor-

cialement celles des yeux. Il est singulièrement utile pour les suffocations de la matrice, les ulcères de l'estomac, de la poitrine, des reins, du foie, du poumon, de la vessie, et particulièrement pour les inflammations de ces parties, comme aussi pour la toux et la pleurésie. Il guérit les démangeaisons et provoque les urines. On en prend en infusion pour prévenir la pesanteur de tête et se garantir de l'ivresse. Une couronne de safran dissipe les fumées du vin. Il procure le sommeil et émeut doucement le cerveau. Il est aphrodisiaque. Sa fleur, en liniment avec la craie de Cimolée, est bonne pour l'érysipèle.

Du crocomagma de Syrie, 2.

LXXXII. Le safran entre encore dans la composition de plusieurs médicamens. Il y a un collyre qui tire son nom du safran, ainsi que le *crocomagma*, qui est le marc de l'onguent appelé *crocinum*, et que l'on emploie utilement dans la cataracte et pour pousser les urines. Ce marc échauffe plus que le safran même. Le meilleur crocomagma est celui qui, mis dans la bouche, laisse aux dents et à la salive le goût du safran.

De l'iris, 41. Du saliunca, 3.

LXXXIII. L'iris roux est meilleur que le blanc. Il est très-bon de le suspendre autour du cou des enfans tourmentés de la toux, et surtout lorsqu'ils font leurs premières dents : on fait prendre quelques gouttes du suc de la plante à ceux qui ont des vers. Ses autres propriétés sont à peu près les mêmes que celles du miel. Il déterge les ulcères de la tête et les abcès invétérés.

mina, inflationes, pota : lienes ex aceto. Contra serpentium et araneorum morsus, ex posca valet. Contra scorpiones, duarum drachmarum pondere in pane vel aqua sumitur. Contra canum morsus, ex oleo imponitur : et contra perfrictiones. Sic et nervorum doloribus. Lumbis vero et coxendicibus cum resina illinitur. Vis ei concalfactoria. Naribus subducta, sternutamenta movet, caputque purgat. Dolori capitis cum cotoneis malis aut strutheis illinitur. Crapulas quoque et orthopnœas discutit. Vomitiones ciet, duobus obolis sumpta. Ossa fracta extrahit, imposita cum melle. Ad paronychias farina ejus utuntur : cum vino, ad clavos, vel verrucas, triduoque non solvitur. Halitus oris commanducata abolet, alarumque vitia. Succo duritias omnes emollit. Somnum conciliat, sed genituram consumit. Sedis rimas, et condylomata, omniaque in corpore excrescentia sanat.

Sunt qui silvestrem, xyrin vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina discutit. Præcipitur, ut sinistra manu ad hos usus eruatur, colligentesque dicant, cujus hominis utique causa eximant. Scelus herbariorum ape-

A la dose de deux drachmes avec du miel, il lâche le ventre; en infusion, il apaise la toux et les tranchées et dissipe les vents: on y ajoute du vinaigre pour les obstructions de la rate. Pris dans de l'oxycrat, il guérit la morsure des serpens et des araignées; à la dose de deux drachmes dans du pain, ou avec de l'eau, il est bon pour la piqûre des scorpions. Appliqué avec de l'huile, il est efficace contre la morsure des chiens, contre les engourdissemens causés par le froid, et contre les douleurs de nerfs. On en compose, avec de la résine, un onguent pour les douleurs des lombes et des hanches. Sa vertu particulière est d'échauffer. Présenté sous les narines, il excite l'éternûment et purge le cerveau. On l'applique en liniment avec le coing ou le *struthea*, pour les douleurs de tête. Il dissipe les fumées du vin, et soulage les asthmatiques. Pris à la dose de deux oboles, il provoque le vomissement. Appliqué avec du miel, il fait sortir les esquilles des os cassés. En poudre, il est bon pour les panaris. On mêle de cette poudre avec du vin pour les cors aux pieds et pour les verrues, mais on ne lève l'emplâtre qu'au bout de trois jours. L'iris mâché corrige la mauvaise haleine et l'odeur désagréable des aisselles. Son suc ramollit toute espèce de duretés et procure le sommeil, mais il détruit et consume la liqueur séminale. Il guérit les fissures et les condylomes de l'anus, et généralement toutes les excroissances.

L'iris sauvage est appelé *xyris* par quelques auteurs. Il guérit les écrouelles, les tumeurs inflammatoires, et particulièrement celles des aines. Pour qu'il produise ces effets, il faut, dit-on, le cueillir avec la main gauche, et nommer la personne pour qui il est destiné.

rietur in hac mentione. Partem ejus servant, et quarumdam aliarum herbarum, sicut plantaginis : et si parum mercedis tulisse se arbitrantur, rursusque opus quærunt, partem eam quam servavere, eodem loco infodiunt : credo, ut vitia, quæ sanaverint, faciant rebellare.

Saliuncæ radix in vino decocta sistit vomitiones, corroborat stomachum.

Ex polio, XIX.

LXXXIV. Polio Musæus et Hesiodus perungi jubent dignationis gloriæque avidos : polium tractari, coli : polium contra serpentes substerni, uri, potari : in vino decoqui recens, vel aridum, illinique. Splenicis propinant ex aceto : morbo regio in vino : et hydropicis incipientibus in vino decoctum. Vulneribus quoque sic illinunt. Secundas mulierum, partusque emortuos pellit : item dolores corporis. Vesicas inanit : et epiphoris illinitur.

Nec magis alia herba convenit medicamento, quod alexipharmacon vocant. Stomacho tamen inutile esse, caputque eo impleri, et abortum fieri poto, aliqui negant. Ad religionem addunt, ubi inventum sit, protinus adalligandum contra oculorum suffusiones, cavendumque ne terram attingat. Hi et folia ejus thymo similia

A ce sujet, nous dévoilerons ici l'artifice coupable des herboristes : ils gardent une partie de cette plante ou de quelques autres herbes, telles que le plantain ; et s'ils ne se croient pas assez bien payés, et qu'ils veuillent être employés une seconde fois, ils enterrent ce qu'ils ont gardé à l'endroit même d'où ils l'ont arraché, dans l'intention sans doute de renouveler le mal qu'ils ont guéri.

La racine du *saliunca*, cuite dans du vin, arrête le vomissement et fortifie l'estomac.

Du polium, 19.

LXXXIV. Quant au *polium*, si l'on en croit Hésiode et Musée, ceux qui aspirent aux honneurs et aux dignités doivent s'en frotter le corps, le manier et le cultiver. On répand dans les maisons, on brûle, on porte sur soi le polium pour se garantir des serpens. Cette même plante fraîche ou sèche, bouillie dans du vin, s'applique sur la morsure de ces reptiles. On prescrit le polium avec le vinaigre dans les obstructions de la rate, et, avec le vin, dans la jaunisse. Cuit dans du vin, il pousse l'arrière-faix, et fait sortir le fœtus mort dans la matrice; il apaise les douleurs du corps, évacue les urines, et s'applique en liniment sur les fluxions des yeux.

Nulle plante ne mérite mieux d'entrer dans les compositions antivénéneuses ou *alexipharmaques*. Toutefois, quelques auteurs prétendent qu'il est nuisible à l'estomac, qu'il rend la tête pesante, et que sa décoction provoque l'avortement; d'autres soutiennent qu'il n'a aucune de ces mauvaises qualités. Au surplus, ils prescrivent comme un point de religion, si l'on veut guérir les

tradunt, nisi quod molliora sunt, et lanatiore canitie. Cum ruta silvestri, et si teratur ex aqua cælesti, aspidas mitigare dicitur : et non secus atque cytinus adstringit et cohibet vulnera, prohibetque serpere.

Ex holochryso, III. E chrysocome, VI.

LXXXV. Holochrysos medetur stranguriæ in vino pota, et oculorum epiphoris illita. Cum fæce vero vini cremata et polenta, lichenas emendat. Chrysocomes radix calfacit, et stringit. Datur potui ad jocinerum vitia : item pulmonum : vulvæ dolores in aqua mulsa decocta. Ciet menstrua : et si cruda detur, hydropicorum aquam.

Ex melissophyllo, XIII.

LXXXVI. Melissophyllo sive melittæna si perungantur alvearia, non fugient apes. Nullo enim magis gaudent flore. Copia istius examina facillime continentur. Idem præsentissimum est contra ictus earum vesparumque, et similium, sicut araneorum : item scorpionum. Item contra vulvarum strangulationes, addito nitro.

fluxions des yeux ou la cataracte, de se l'attacher au cou aussitôt qu'on le trouve, et de prendre garde qu'il ne touche à terre. Ils disent qu'il a les feuilles semblables à celles du thym, si ce n'est qu'elles sont plus molles, plus blanches et plus cotonneuses. On prétend que, broyé avec de la rue sauvage dans de l'eau de pluie, il adoucit la douleur des blessures de l'aspic, qu'il consolide et ferme les plaies, et qu'il arrête les progrès des ulcères avec autant d'efficacité que le *cytinus*.

De l'holochrysos, 3. Du chrysocome, 6.

LXXXV. L'*holochrysos*, pris dans du vin, est un remède pour la strangurie; en liniment, il s'applique sur les fluxions des yeux; avec de la lie de vin brûlée et de la farine d'orge, il guérit les dartres. La racine du *chrysocome* est chaude et astringente : on la prescrit en potion pour les maladies du foie et du poumon, et dans de l'eau miellée pour les douleurs de la matrice. Elle provoque le flux menstruel, et on la donne crue pour évacuer les eaux dans l'hydropisie.

Du mélissophyllon (mélisse), 13.

LXXXVI. La mélisse ou mélittène a la propriété de fixer les abeilles si l'on en frotte les ruches, car il n'est aucune plante dont elles aiment mieux la fleur : aussi est-il aisé de conserver les essaims dans les lieux où elle croît abondamment. C'est un remède excellent contre la piqûre des abeilles, des guêpes, des autres insectes de ce genre, et contre celle des araignées et des scorpions. Avec du nitre, elle est bonne pour les suf-

Contra tormina, e vino. Folia ejus strumis illinuntur, et sedis vitiis, cum sale. Decoctæ succus feminas purgat, et inflammationes discutit, et ulcera sanat. Articularios morbos sedat, canisque morsus. Prodest dysentericis veteribus, et cœliacis, et orthopnoicis, lienibus, ulceribus thoracis. Caligines oculorum succo cum melle inungi eximium habetur.

Ex meliloto, XIII.

LXXXVII. Melilotos quoque oculis medetur cum luteo ovi, aut lini semine. Maxillarum quoque dolores lenit; et capitis cum rosaceo : item aurium e passo, quæque in manibus intumescant, vel erumpant. Stomachi dolores in vino decocta, vel cruda tritaque. Idem effectus et ad vulvas. Testes vero, et sedem prociduam, quæque ibi sint vitia, recens ex aqua decocta, vel ex passo. Adjecto rosaceo illinitur ad carcinomata. Defervescit in vino dulci. Peculiariter et contra meliceridas efficax.

E trifolio, IV.

LXXXVIII. 21. Trifolium scio credi prævalere contra serpentium ictus et scorpionum, ex vino aut posca, seminis granis viginti potis : vel foliis, et tota herba

focations de la matrice, et, avec du vin, pour les tranchées. Ses feuilles s'appliquent avec du sel contre les écrouelles et les ulcères du fondement. Le suc de la plante, en décoction, purge les femmes, dissipe les inflammations, guérit les ulcères et apaise les douleurs de la goutte. Elle n'est pas moins utile contre la morsure des chiens, la dysenterie invétérée, le cours de ventre, les obstructions de la rate, l'asthme et les ulcères de la poitrine. On fait encore, avec ce suc et du miel, un liniment excellent, dit-on, pour éclaircir la vue.

Du mélilot, 13.

LXXXVII. Le mélilot, appliqué avec un jaune d'œuf et de la graine de lin, guérit de même les maux des yeux. Il apaise les douleurs des mâchoires; et celles de la tête, mêlé avec de l'huile rosat. On l'emploie, avec du vin cuit, pour les douleurs d'oreilles, la gale et les enflures des mains; cuit dans du vin, ou broyé cru, il est bon pour les maux d'estomac et pour ceux de la matrice. Fraîchement cueilli et bouilli dans l'eau ou dans le vin cuit, il est utile contre les maladies des testicules, la chute du fondement, et les autres maux du siège. Avec l'huile rosat, il s'applique en liniment sur les chancres. Infusé dans le vin doux, il perd son feu; et alors il est spécialement efficace contre les tumeurs appelées *mélicérides*.

Du trèfle, 4.

LXXXVIII. 21. On croit que le trèfle a une vertu particulière contre le venin des serpens et des scorpions; il suffit, dit-on, pour le neutraliser, d'avaler vingt grains

decocta : serpentesque numquam in trifolio aspici. Præterea celebratis auctoribus, contra omnia venena pro antidoto sufficere xxv grana ejus, quod minyanthes ex eo appellavimus, tradi. Multa alia præterea in remediis ejus adscribi. Sed me contra sententias eorum gravissimi viri auctoritas movet. Sophocles enim poeta venenatum id dicit. Simus quoque e medicis, decocti, aut contriti succum infusum corpori, easdem uredines facere, quas si percussis a serpente imponatur. Ergo non aliter utendum eo, quam contra venena, censuerim. Fortassis enim et his venenis inter se contraria sit natura, sicut multis aliis. Item animadverto, semen ejus, cujus minima sint folia, utile esse ad custodiendam mulierum cutis gratiam, in facie illitum.

Ex thymo, xxix.

LXXXIX. Thymum colligi oportet in flore, et in umbra siccari. Duo autem sunt genera ejus : candidum, radice lignosa, in collibus nascens, quod et præfertur : alterum nigrius, florisque nigri. Utraque oculorum claritati multum conferre existimantur, et in cibo, et in medicamentis. Item diutinæ tussi : in ecligmate faciles exscreationes facere cum aceto et sale. Sanguinem concrescere non pati e melle : longas faucium distillationes

de semence de trèfle dans du vin ou de l'oxycrat, ou bien la décoction des feuilles, et même de la plante entière. On prétend qu'on ne voit jamais de serpens dans les trèfles. Des auteurs célèbres veulent encore que l'espèce appelée *minyanthes* soit un antidote contre tous les poisons, à la dose de vingt-cinq grains seulement, sans compter les autres propriétés particulières qu'on lui attribue; mais une autorité très-grave me ferait pencher vers un sentiment contraire. Le poète Sophocle dit que le trèfle est vénéneux. Le médecin Simus dit que son suc, ou sa décoction en lavemens, produit des démangeaisons brûlantes, comme celles qu'on éprouverait si on les appliquait sur une morsure de serpent. Ainsi, je pense qu'on ne doit l'employer que comme contre-poison; car, peut-être, son venin est-il contraire à celui qu'on veut combattre, comme on l'a observé dans beaucoup d'autres espèces différentes. Je remarque qu'on recommande la graine du trèfle à petites feuilles, réduite en onguent, comme utile aux femmes pour entretenir la fraîcheur de la peau.

Du thym, 29.

LXXXIX. Il faut cueillir le thym quand il est en fleur, et le faire sécher à l'ombre. On en distingue deux espèces : le blanc, qui est le plus estimé, a la racine ligneuse, et croît sur les collines; l'autre, qui est d'une couleur plus foncée, a la fleur noirâtre. L'un et l'autre sont très-bons, dit-on, pour éclaircir la vue. Pris en assaisonnement ou dans quelque médicament, ils sont fort utiles dans la toux invétérée; en looch avec du sel et du vinaigre, ils facilitent l'expectoration; mêlés avec du miel, ils empêchent le sang de s'épaissir; appliqués à

extra illita cum sinapi, extenuare : item stomachi et ventris vitia. Modice his tamen utendum est, quoniam excalfaciunt, quamvis sistunt alvum : quæ si exulcerata sit, denarii pondus in sextarium aceti et mellis addi oportet. Item si lateris dolor sit, aut inter scapulas, aut in thorace. Præcordiis medentur ex aceto cum melle : quæ potio datur et in alienatione mentis, ac melancholicis. Datur et comitialibus, quos correptos olfactus excitat thymi. Aiunt et dormire eos oportere in molli thymo. Prodest et orthopnoicis, et anhelatoribus, mulierumque mensibus retardatis. Vel si emortui sint in utero partus, decoctum in aqua ad tertias. Et viris vero contra inflationes cum melle et aceto. Et si venter turgeat, testesve, aut si vesicæ dolor exigat. E vino tumores et impetus tollit impositum. Item cum aceto callum et verrucas. Coxendicibus imponitur, cum vino : articulariis morbis, et luxatis, tritum ac lanæ inspersum ex oleo. Dant et potionem articulariis morbis trium obolorum pondere in tribus aceti et mellis. Et in fastidio, tritum cum sale.

Hemerocalles, medicinæ IV.

XC. Hemerocalles pallidum e viridi et molle folium

l'extérieur avec de la moutarde, ils atténuent la pituite dans les fluxions anciennes de la gorge, et guérissent les maux de l'estomac et des intestins: il faut toutefois en user avec précaution, car ils échauffent. Ils arrêtent le cours de ventre et la diarrhée. S'il y a ulcération des intestins, on les prescrit à la dose d'un denier dans un setier de miel et de vinaigre. La recette est la même pour les douleurs de côté et de poitrine, et pour celles qu'on ressent entre les épaules. Avec le miel et le vinaigre, ils forment une boisson utile pour les maladies des viscères, l'aliénation mentale et la mélancolie. On les prescrit aussi dans l'épilepsie ; lors de l'accès, l'odeur seule du thym fait revenir les malades; on prétend même qu'il est bon de les laisser dormir sur la plante naissante. Le thym est pareillement recommandé pour l'asthme, les pertes d'haleine, et la suppression des menstrues. Le thym, bouilli dans l'eau jusqu'à réduction à un tiers, fait sortir le fœtus mort dans la matrice. On l'ordonne aux hommes, avec du miel et du vinaigre, pour dissiper les gonflemens, les enflures du ventre et des testicules, et les douleurs de la vessie. Appliqué avec du vin, il guérit les tumeurs et les fluxions; avec du vinaigre, les callosités et les verrues. On l'applique aussi, avec du vin, pour la sciatique. On le broie avec de l'huile, et on l'étend sur de la laine pour la goutte et les luxations. On en fait prendre aux goutteux le poids de trois oboles dans trois oboles de miel et de vinaigre. Broyé avec du sel, il réveille l'appétit.

Hemerocalles, quatre remèdes.

XC. L'*hemerocalles* a la feuille tendre et d'un vert

habet, radice odorata atque bulbosa : quæ cum melle imposita ventri, aquas pellit, et sanguinem etiam inutilem. Folia epiphoris oculorum, mammarumque post partum doloribus illinuntur.

Helenium, medicinæ v.

XCI. Helenium ab Helena, ut diximus, natum, favere creditur formæ : cutem mulierum in facie reliquoque corpore nutrire incorruptam. Præterea putant usu ejus quamdam gratiam iis veneremque conciliari. Adtribuunt et hilaritatis effectum eidem potæ in vino, eumque quem habuerit nepenthes illud prædicatum ab Homero, quo tristitia omnis aboleatur. Est autem succi prædulcis. Prodest et orthopnoicis radix ejus in aqua jejunis pota. Est autem candida intus et dulcis. Bibitur et contra serpentium ictus ex vino. Mures quoque contrita dicitur necare.

Abrotonum, medicinæ xxii.

XCII. Abrotonum duorum traditur generum, campestre ac montanum : hoc feminam, illud marem intelligi volumus. Amaritudo absinthii in utroque. Siculum laudatissimum, dein Galaticum. Usus et foliis, sed major semini ad excalfaciendum : ideo nervis utile, tussi, orthopnœæ, convulsis, ruptis, lumbis, urinæ

pâle, la racine odorante et bulbeuse. Cette racine, appliquée sur le ventre avec du miel, évacue les eaux, et même le sang nuisible. Les feuilles s'appliquent sur les fluxions des yeux, et sur les tumeurs des mamelles après l'accouchement.

Helenium, 5.

XCI. L'*helenium*, né, comme nous l'avons dit, des larmes d'Hélène, a la réputation d'embellir, et d'entretenir, pour les femmes, la fraîcheur et la délicatesse de la peau du visage et de tout le reste du corps. On prétend que cette plante donne des grâces et des attraits à celles qui en font usage. Prise avec du vin, elle excite la joie et la gaîté, et produit le même effet que le fameux *nepenthes* d'Homère, qui faisait oublier toute espèce de chagrins et d'inquiétudes. Le suc d'helenium est fort doux. La racine, également douce et blanche à l'intérieur, prise à jeun dans de l'eau, soulage les asthmatiques; et, dans du vin, guérit la morsure des serpens. Broyée, elle fait, dit-on, périr les rats.

Aurone, 22.

XCII. On connaît deux espèces d'aurone : l'une croît dans les champs, c'est le mâle; l'autre, qui est la femelle, croît sur les montagnes : l'une et l'autre ont l'amertume de l'absinthe. La plus estimée est celle de Sicile, et ensuite celle de Galatie. On fait usage des feuilles, mais la graine est meilleure pour échauffer; aussi s'en sert-on utilement pour les maux de nerfs,

angustiis. Datur bibendum manualibus fasciculis decoctis ad tertias partes. Ex his quaternis cyathis bibitur. Datur et semen tusum in aqua drachmæ pondere. Prodest et vulvæ. Concoquit panos cum farina hordeacea, et oculorum inflammationibus illinitur, cum cotoneo malo cocto. Serpentes fugat. Contra ictus earum bibitur cum vino, illiniturque. Efficacissimum contra ea, quorum veneno tremores et frigus accidunt, ut scorpionum et phalangiorum : et contra venena alia pota prodest, et quoquo modo algentibus, et ad extrahenda ea, quæ inhærent corporibus. Pellit et interaneorum mala. Ramo ejus, si subjiciatur pulvino, Venerem stimulari aiunt : efficacissimamque esse herbam contra omnia veneficia, quibus coitus inhibeatur.

Leucanthemum, I. Amaracum, IX.

XCIII. 22. Leucanthemum suspiriosis medetur, duabus partibus aceti permixtum. Sampsuchum sive amaracum, in Cypro laudatissimum et odoratissimum, scorpionibus adversatur, ex aceto ac sale illitum. Menstruis quoque multum confert impositum. Minor est eidem poto vis. Cohibet et oculorum epiphoras cum polenta. Succus decocti tormina discutit. Et urinis et hydropicis utile. Movet et aridum sternutamenta. Fit ex eo et

la toux, l'asthme, les spasmes, les ruptures, les maux de reins et la strangurie. On fait cuire quelques poignées de cette plante jusqu'à diminution du tiers, et on en fait prendre quatre cyathes. On pile la graine, et l'on en donne une drachme dans de l'eau. Elle est bonne à la matrice. Avec de la farine d'orge, elle mûrit les tumeurs inflammatoires ; en cataplasme avec du coing cuit, elle dissipe les inflammations des yeux. Elle fait fuir les serpens, et guérit leurs morsures étant prise dans du vin, et appliquée ainsi sur la plaie. Elle est d'ailleurs très-efficace contre la piqûre des insectes malfaisans, tels que les scorpions et les araignées-phalanges, dont le venin cause des frissons et des tremblemens. On la donne aussi en breuvage contre tous les autres venins et frissons quelconques, pour faire sortir des plaies les corps étrangers et guérir les maladies des intestins. Un rameau d'aurone, placé sous le chevet du lit, excite, dit-on, à l'amour; et nulle plante n'est aussi efficace contre tous les maléfices qui causent l'impuissance.

Leucanthemum, 1. Amaracum, 9.

XCIII. 22. Le *leucanthemum*, mêlé avec deux parties de vinaigre, est utile dans la difficulté de respirer. Le *sampsuchum* ou *amaracum* de l'île de Cypre est le plus estimé et le plus odorant de tous. Appliqué avec du sel et du vinaigne, il guérit la piqûre des scorpions. En pessaire, il provoque le flux menstruel avec plus de force que s'il était pris en breuvage. On l'applique avec de la farine d'orge pour arrêter les fluxions des yeux. Le suc, extrait par décoction, dissipe les tranchées. Il est diurétique, et bon aux hydropiques. Sec,

oleum, quod sampsuchinum vocatur aut amaracinum, ad excalfaciendos molliendosque nervos : et vulvas calfacit. Folia sugillatis cum melle, et luxatis cum cera prosunt.

Anemone, sive phrenion; medicinæ x.

XCIV. 23. Anemonas coronarias tantum diximus : nunc reddemus et medicas. Sunt qui phrenion vocent. Duo ejus genera : silvestris prima, altera in cultis nascens; utraque sabulosis. Hujus plures species. Aut enim phœniceum florem habet, quæ et copiosissima est : aut purpureum, aut lacteum. Harum trium folia apio similia sunt. Nec temere semipedem altitudine excedunt, cacumine asparagi. Flos numquam se aperit, nisi vento spirante : unde et nomen accepere. Silvestri amplitudo major, latioribusque foliis, flore phœniceo. Hanc, errore ducti, argemonem putant multi : alii rursus papaver, quod rhœan appellavimus. Sed distinctio magna, quod utraque hæc postea floret. Nec aut succum illarum anemonæ reddunt, aut calyces habent, nec nisi asparagi cacumen. Prosunt anemonæ capitis doloribus et inflammationibus, vulvis mulierum, lacti quoque. Et menstrua cient cum ptisana sumptæ, aut vellere adpositæ. Radix commanducata pituitam trahit, dentes sanat : decocta oculorum epiphoras, et cicatrices. Magi multum

le sampsuchum excite l'éternument. On en fait une huile appelée amaracine ou sampsuchine, pour échauffer et amollir les nerfs ; elle échauffe aussi la matrice. Les feuilles, appliquées avec du miel, sont bonnes pour les meurtrissures ; et, avec de la cire, pour les luxations.

Anémone ou phrenion ; remèdes, 10.

XCIV. 23. Nous n'avons parlé que des anémones qui servent à faire des couronnes ; nous allons nous occuper de celles qui sont usitées en médecine. Des auteurs ont appelé l'anémone *phrenion ;* on en distingue deux genres ; l'un est sauvage, l'autre croît dans les lieux cultivés, mais tous deux aiment les terrains sablonneux. L'anémone des jardins se divise en plusieurs espèces ; car les unes, et ce sont les plus communes, portent des fleurs d'un rouge écarlate ; les autres, de couleur de pourpre ; et d'autres enfin, de couleur blanche. Toutes ont des feuilles semblables à celles de l'ache. Elles dépassent rarement un demi-pied de hauteur, et leur sommet se termine comme celui de l'asperge. La fleur ne s'épanouit que quand le vent souffle ; c'est à cette circonstance qu'elles doivent leur nom. L'anémone sauvage est plus grande, a les feuilles plus larges et la fleur écarlate. Plusieurs l'ont prise pour l'*argemone*, d'autres pour le pavot que nous avons appelé *rhœas*. La différence est pourtant bien grande, car ces dernières plantes fleurissent plus tard que l'anémone, et celle-ci ne leur ressemble ni par le suc ni par le calice, et, de plus, se termine toujours en tête d'asperge. Les anémones sont bonnes pour les douleurs et les inflammations de la tête, pour la matrice et pour faire venir

quidem iis tribuere, quamprimum aspiciatur eo anno tolli jubentes : dicique, colligi eam tertianis et quartanis remedio. Postea alligari florem panno roseo, et in umbra adservari, ita quum opus sit adalligari. Quæ ex his phœniceum florem habet, radice contrita, cuicumque animalium imposita, ulcus facit septica vi. Et ideo expurgandis ulceribus adhibetur.

Œnanthe; medicinæ VI.

XCV. 24. Œnanthe herba nascitur in petris, folio pastinacæ, radice magna, numerosa. Caulis ejus et folia cum melle ac vino nigro pota, facilitatem pariendi præstant, secundasque purgant. Tussim e melle tollunt : urinam cient. Radix et vesicæ vitiis medetur.

Heliochrysum; medicinæ XI.

XCVI. 25. Heliochrysum, quod alii chrysanthemon vocant, ramulos habet candidos, folia subalbida, abrotono similia : ad solis repercussum, aureæ lucis in or-

le lait. Prises avec de l'orge mondé, ou en cataplasme avec de la laine, elles provoquent les règles. Leur racine, mâchée, attire la pituite et guérit le mal de dents. Appliquée cuite, elle est bonne pour les fluxions des yeux, et efface les cicatrices. Les magiciens attribuent à cette plante des effets merveilleux : ils recommandent de cueillir de suite la première qu'on aura aperçue de l'année, en déclarant qu'on la destine à guérir la fièvre tierce et la fièvre quarte ; on doit ensuite envelopper la fleur dans une pièce de drap incarnat, et la garder à l'ombre pour s'en servir au besoin, en l'attachant à quelque partie du corps. La racine de l'espèce d'anémone à fleurs écarlates, broyée et appliquée sur la peau d'un animal quelconque, la ronge jusqu'au vif par sa vertu caustique ; aussi l'applique-t-on sur les chairs baveuses des ulcères.

OEnanthe ; remèdes, 6.

XCV. 24. L'*œnanthe* croît dans les lieux pierreux ; sa feuille est semblable à celle du panais ; ses racines sont grosses et nombreuses. Sa tige et ses feuilles, prises dans du vin noir avec du miel, facilitent l'accouchement et la sortie de l'arrière-faix ; avec le miel, elles apaisent la toux et provoquent les urines. Sa racine est bonne encore pour les maux de la vessie.

Heliochrysum ; remèdes, 11.

XCVI. 25. L'*heliochrysum*, que d'autres auteurs nomment *chrysanthemon*, pousse de petits rameaux blancs ; ses feuilles sont blanchâtres et semblables à celles de l'aurone. Il porte des boutons pendans en grappe, dispo-

bem veluti corymbis dependentibus, qui numquam marcescunt : qua de causa deos coronant illo, quod diligentissime servavit Ptolemæus rex Ægypti. Nascitur in frutectis. Ciet urinas e vino pota, et menses. Duritias et inflammationes discutit. Ambustis cum melle imponitur. Contra serpentium ictus, et lumborum vitia bibitur. Sanguinem concretum ventris aut vesicæ absumit cum mulso. Folia ejus trita trium obolorum pondere sistunt profluvia mulierum in vino albo. Vestes tuetur odore non ineleganti.

Hyacinthus; medicinæ VIII.

XCVII. 26. Hyacinthus in Gallia maxime provenit. Hoc ibi fuco hysginum tingunt. Radix est bulbacea, mangonicis venalitiis pulchre nota : quæ e vino dulci illita, pubertatem coercet, et non patitur erumpere. Torminibus et araneorum morsibus resistit. Urinam impellit. Contra serpentes et scorpiones, morbumque regium, semen ejus cum abrotono datur.

Lychnis; medicinæ VII.

XCVIII. Lychnis quoque flammea illa adversus serpentes, scorpiones, crabrones, similiaque bibitur e vino semine trito. Silvestris eadem stomacho inutilis. Alvum

sés en cercle, qui brillent comme l'or aux rayons du soleil, et ne se flétrissent jamais; aussi en couronne-t-on les statues des dieux, et Ptolémée, roi d'Égypte, se montra toujours fidèle à cet usage. Cette plante croît parmi les buissons. Prise dans du vin, elle provoque les urines et le flux menstruel. Elle dissipe les duretés et les inflammations. On l'applique, avec du miel, sur les brûlures. En potion, elle est bonne pour la morsure des serpens et les maux de reins; avec du vin miellé, elle résout le sang caillé dans le ventre ou la vessie. Ses feuilles, broyées et données à la dose de trois oboles dans du vin blanc, arrêtent les pertes de sang chez les femmes. Elle conserve les vêtemens, et leur communique une odeur agréable.

Hyacinthe; remèdes, 8.

XCVII. 26. L'hyacinthe croît principalement dans la Gaule, où elle est employée pour la teinture écarlate appelée *hysgine*. Sa racine est bulbeuse, et fort connue des marchands d'esclaves; en effet, appliquée avec du vin blanc, elle arrête la puberté et en retarde tous les signes. Elle guérit les tranchées et les morsures des araignées. Elle pousse les urines. On donne sa graine avec l'aurone pour les blessures faites par les serpens ou les scorpions, et pour la jaunisse.

Lychnis; remèdes, 7.

XCVIII. Quant au *lychnis* couleur de feu, sa graine, broyée et prise dans du vin, est bonne contre la morsure des serpens, la piqûre des scorpions, des frelons

solvit. Ad detrahendam bilem efficacissima duabus drachmis. Scorpionibus adeo contraria, ut omnino visa ea torpescant. Radicem ejus Asiani boliten vocant : qua alligata oculo, albugines tolli dicuntur.

Vincapervinca ; medicinæ IV.

XCIX. 27. Et vincapervinca, sive chamædaphne, arida tusa hydropicis datur in aqua, cochlearis mensura, celerrimeque reddunt aquam. Eadem decocta in cinere sparsa vino, tumores siccat. Auribus succo medetur. Alvinis imposita multum prodesse dicitur.

Ruscum ; medicinæ III.

C. Rusci radix decocta, bibitur alternis diebus in calculorum valetudine, et tortuosiore urina, vel cruenta. Radicem pridie erui oportet, postero mane decoqui : ex eo sextarium vini cyathis duobus misceri. Sunt qui et crudam radicem tritam ex aqua bibant : et in totum ad virilia, cauliculis ejus ex aceto tritis, nihil utilius putant.

Batis ; medicinæ II.

CI. Batis quoque alvum mollit. Illinitur podagricis

et autres espèces semblables. Le *lychnis* sauvage est contraire à l'estomac; il lâche le ventre, et, donné au poids de deux drachmes, il est très-efficace pour évacuer la bile. Cette plante est tellement contraire aux scorpions, qu'ils restent engourdis à son aspect. Les Asiatiques appellent sa racine *bolite*. On dit qu'appliquée sur l'œil, elle en fait disparaître les taies.

Vincapervinca; remèdes, 4.

XCIX. 27. Le *vincapervinca*, ou *chamædaphne*, est prescrit aux hydropiques. Pulvérisé et pris dans l'eau, à la dose d'une cuillerée, il évacue très-promptement les eaux. Cuit sous la cendre et arrosé de vin, il résout les tumeurs. Son suc guérit les maux d'oreilles. Appliqué sur le ventre, il est, dit-on, fort bon pour la diarrhée.

Ruscum; remèdes, 3.

C. La racine du *ruscum*, en décoction, se prend de deux jours l'un dans la pierre ou la gravelle, dans la strangurie, ou quand les urines sont sanguinolentes. La racine doit être cueillie la veille; le lendemain matin on prépare la décoction, et on en mêle un setier dans deux cyathes de vin. D'autres broient cette racine crue, et la prennent dans de l'eau. Enfin on prétend qu'il n'est point de remède plus souverain pour les parties génitales, que les jeunes tiges de la plante, broyées et prises dans du vinaigre.

Du batis; remèdes, 2.

CI. Le *batis* lâche le ventre: on l'applique crû et

cruda et contusa. Acinon et coronarum causa et ciborum Ægyptii serunt. Eademque erat, quæ ocimum, nisi hirsutior ramis ac foliis esset, et admodum odorata. Ciet menses et urinas.

Colocasia; medicinæ II.

CII. 28. Colocasia Glaucias acria corporis leniri putavit, et stomachum juvari.

Anthyllium, sive anthyllum; medicinæ VI.

CIII. 29. Anthalii, quod Ægyptii edunt, nullum alium reperi usum. Sed est herba anthyllion, quam alii anthyllum vocant, duorum generum, foliis et ramis lenticulæ similis, palmi altitudine, sabulosis apricis nascens, subsalsa gustanti. Altera chamæpityi similis, brevior et hirsutior, purpurei floris, odore gravis, in saxosis nascens. Prior vulvis aptissima, ex rosaceo ac lacte imposita, et vulneribus. Bibitur in stranguria, reniumque arenis, tribus drachmis. Altera bibitur in duritia vulvarum, et in torminibus, et in comitiali morbo, cum melle et aceto, quatuor drachmis.

broyé pour la goutte. Les Égyptiens plantent l'*acinos*, qui leur fournit à la fois un aliment et des couronnes. On la prendrait pour l'*ocimum*, si elle n'avait les rameaux et les feuilles plus chargés de duvet, et une odeur plus pénétrante. Elle provoque l'urine et le flux menstruel.

Colocasia ; remèdes, 2.

CII. 28. Le *colocasia*, suivant Glaucias, adoucit l'acrimonie des humeurs, et fait du bien à l'estomac.

De l'anthyllium ou anthyllum ; remèdes, 6.

CIII. 29. Quant à l'*anthalium*, dont les Égyptiens font un aliment, je n'ai pas trouvé qu'il servît à aucun autre usage. Mais il y a une autre plante nommée *anthyllion* ou *anthyllon*, dont on distingue deux espèces : l'une a les tiges et les feuilles semblables à celles de la lentille; elle est haute d'un palme. Elle aime les terrains sablonneux et exposés au soleil; sa saveur est un peu salée. L'autre ressemble au *chamæpitys;* elle est plus petite et plus chargée de poils. Sa fleur est pourpre, son odeur forte ; elle croît dans les lieux pierreux. La première, appliquée avec de l'huile rosat et du lait, est excellente pour les maux de la matrice et pour les plaies. On la prend en potion, à la dose de quatre drachmes, pour la strangurie et les sables des reins. L'autre se prend aussi à la même dose, avec du miel et du vinaigre, pour les duretés de la matrice, les tranchées et l'épilepsie.

Parthenium, sive leucanthes, sive amnacum; medicinæ VIII.

CIV. 30. Parthenium, alii leucanthes, alii amnacum vocant. Celsus apud nos, perdicium, et muralem. Nascitur in hortorum sepibus, flore albo, odore mali, sapore amaro. Ad insidendum, decoctum in duritia vulvarum, et inflammationibus. Sicca cum melle, et aceto imposita, bilem detrahit atram. Ob hoc contra vertigines utilis, et calculosis. Illinitur et sacro igni: item strumis, cum axungia inveterata. Magi contra tertianas sinistra manu evelli eam jubent, dicique cujus causa vellatur, nec respicere. Dein ejus folium ægri linguæ subjicere, ut mox in cyatho aquæ devoretur.

Trychnon, sive strychnon, sive halicacabum, sive calliada, sive dorycnion, sive manicon, sive peritton, sive neuras, sive morion, sive moly; medicinæ VIII.

CV. 31. Trychno, quam quidam strychnon scripsere, utinam nec coronarii in Ægypto uterentur, quos invitat ederæ foliorum similitudo, in duobus ejus generibus. Quorum alterum, cui acini coccinei, granosi in folliculis, halicacabum vocant, alii callion. Nostri autem vesicariam, quoniam vesicæ et calculis prosit. Frutex

Parthenium, leucanthes ou amnacum; remèdes, 8.

CIV. 30. Le *parthenium* est appelé par les uns *leucanthes*, par les autres *amnacum*. Parmi les Latins, Celse le nomme *perdicium* et *muralis*. Il croît dans les haies. Sa fleur est blanche : il a l'odeur de la pomme et le goût amer. Pour les duretés et les inflammations de la matrice, on reçoit par la partie affectée la vapeur de la plante en décoction. Le parthenium, appliqué en poudre avec le miel et le vinaigre, détache la bile noire; aussi l'emploie-t-on utilement pour les vertiges et le calcul. On l'applique sur les érysipèles et sur les écrouelles avec du vieux-oing. Les mages recommandent, pour les fièvres tierces, de cueillir cette plante de la main gauche, sans tourner la tête, et en nommant la personne pour qui on veut l'employer; il faut ensuite en mettre quelques feuilles sous la langue du malade, et les lui faire avaler un moment après dans un cyathe d'eau.

Du trychnon, strychnon, halicacabum, callias, dorycnion, manicon, peritton, nevras, morion ou moly; remèdes, 8.

CV. 31. Le *trychnon*, que d'autres appellent *strychnon*, est employé par les Égyptiens pour faire des couronnes; et plût aux dieux qu'il ne servît pas même à cet usage. Il y en a deux espèces, et la ressemblance des fleurs produit des méprises funestes. L'une des deux espèces produit des vessies qui renferment des baies rouges remplies de grains; on l'appelle en grec *halicacabon* ou *callion*; les Latins la nomment *vesicaria*,

est surculosus verius, quam herba : folliculis magnis, latisque, et turbinatis, grandi intus acino, qui maturescit novembri mense. Tertio folia sunt ocimi, minime diligenter demonstrando, remedia non venena tractantibus : quippe insaniam facit, parvo quoque succo. Quamquam et græci auctores in jocum vertere. Drachmæ enim pondere lusum pudoris gigni dixerunt, species vanas imaginesque conspicuas obversari demonstrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam insaniam facere. Quidquid vero adjiciatur ponderi, repræsentari mortem. Hoc est venenum, quod innocentissimi auctores simpliciter dorycnion appellavere, ab eo, quod cuspides in prœliis tingerentur illo passim nascente. Qui parcius insectabantur, manicon cognominavere : qui nequiter occultabant, erythron, aut neurada : ut nonnulli, perisson : cavendi causa curiosius dicendum.

Quin et alterum genus, quod halicacabon vocant, soporiferum est, atque etiam opio velocius ad mortem : ab aliis morion, ab aliis moly appellatum. Laudatum vero a Diocle et Evenore, Timaristo quidem etiam carmine, mira oblivione innocentiæ : quippe præsentaneum

parce qu'elle est bonne pour les maladies de la vessie et le calcul. C'est moins une herbe qu'un arbrisseau à plusieurs jets, dont le fruit consiste en une sorte de vessie large, grande, piriforme, renfermant une grosse baie qui mûrit en novembre. Il y en a une troisième espèce qui a les feuilles de l'ocimum. Je n'en donne point une description plus exacte, car je m'adresse aux médecins, et non à ceux qui font un criminel usage de poisons : quelques gouttes du suc de cette plante suffisent pour troubler la raison. Néanmoins les Grecs se font un jeu de tout cela : ils prétendent qu'à la dose d'une drachme, cette plante n'offre que des images voluptueuses et des êtres fantastiques et imaginaires, que l'on croirait sensibles et réels. Ils avouent qu'en doublant la dose, il fait perdre entièrement la raison, et qu'enfin une dose tant soit peu plus forte donne la mort. C'est cette espèce de poison que des auteurs, dont les intentions étaient pures, ont désignée sous le nom de *dorycnion*, parce que les soldats, en allant au combat, empoisonnaient avec cette plante, qui est fort commune, la pointe de leurs armes. Les autres, qui ne la croyaient pas si dangereuse, l'appelaient *manicon*. Ceux qui cachaient perfidement ses propriétés funestes la nommaient *erythron*, ou *neuras*, ou *perisson*. Je n'entre dans ces détails que pour prévenir sur les dangers de cette plante.

Il y a encore une autre espèce nommée aussi *halicacabon*, par d'autres *morion* ou *moly*. Elle est narcotique, et donne la mort plus promptement même que l'opium. Néanmoins, Dioclès et Événor, par une imprudence criminelle, l'ont vantée comme un remède salutaire; Timariste même l'a célébrée dans ses vers. Ils la

remedium, ad dentium mobiles firmandos, si collluerentur halicacabo in vino: exceptionem addidere, ne diutius id fieret : delirationem enim gigni. En demonstranda remedia, quorum medicina majoris mali periculum adferat. Commendatur ergo in cibis tertium genus, licet præferatur hortensium saporibus. Et nihil esse corporis malorum, cui non salutare sit strychnos, Xenocrates prædicat. Non tamen auxilia eorum tanti sunt, ut vel profutura de iis commemorare fas putem, præsertim tanta copia innoxiorum medicaminum. Halicacabi radicem bibunt, qui sunt vaticinandi callentes, quod furere ad confirmandas superstitiones aspici se volunt. Remedio est (id enim libentius retulerim) aqua copiosa mulsa calida potui data. Nec illud præteribo, aspidum naturæ halicacabum in tantum adversam, ut radice ejus propius admota soporetur illa sopore enecans vis earum. Ergo trita ex oleo percussis auxiliatur.

Corchorus; medicinæ VI.

CVI. 32. Corchorum alexandrini cibi herba est, convolutis foliis ad similitudinem mori, præcordiis

proposent comme un remède infaillible pour raffermir les dents ébranlées, si l'on s'en lave les gencives en la mêlant avec du vin. Ils ajoutent cependant que l'opération ne doit pas durer trop long-temps, car elle amènerait le délire. Mais pourquoi enseigner des remèdes capables de produire des effets plus funestes que le mal même? Parlons d'une troisième espèce d'halicacabon; celle-ci est bonne à manger, quoiqu'on lui préfère, pour le goût, celle des jardins. Xénocrate déclare qu'il n'y a point de maladie pour laquelle le strychnos ne soit salutaire. Mais quoi que l'on puisse dire à l'avantage de ces remèdes, je croirai toujours que, fussent-ils même utiles, il serait téméraire de les publier, surtout lorsqu'il en est tant d'autres qui ne sont nullement dangereux. Au reste, ceux qui font le métier de devin boivent la décoction de la racine d'halicacabon, afin de paraître agités d'une fureur prophétique, et de donner plus de poids à leurs impostures. Le remède à cette espèce de mal (car j'indiquerai toujours de préférence ce qui peut être utile) est de boire une grande quantité d'eau chaude miellée. Je ne dois pas omettre que l'halicacabon est tellement contraire à l'aspic, que, si on lui présente de très-près la racine de cette plante, elle assoupit son venin, qui n'est lui-même mortel que par l'assoupissement qu'il produit; aussi cette racine, broyée et appliquée avec de l'huile, est-elle un bon remède contre les morsures de ce serpent.

Du corchorus; remèdes, 6.

CVI. 32. Le *corchorus* se mange à Alexandrie. Ses feuilles sont roulées sur elles-mêmes comme celles du

(ut ferunt) utilis, alopeciisque, et lentigini. Boum quoque scabiem celerrime sanari ea invenio: apud Nicandrum quidem et serpentium morsus, antequam floreat.

Cnecos, medicinæ III.

CVII. Nec de cnico sive atractylide verbosius dici par esset, ægyptia herba, ni magnum contra venenata animalia præberet auxilium: item adversus fungos. Constat a scorpione percussos, quamdiu teneant eam herbam, non sentire cruciatum.

Persoluta, medicina I.

CVIII. 33. Et persolutam Ægyptus in hortis serit, coronarum gratia. Duo genera ejus, femina ac mas. Utraque subdita Venerem inhiberi, virorum maxime, tradunt.

Græcorum nominum in ponderibus et mensuris interpretatio.

CIX. 34. Et quoniam in mensuris quoque ac ponderibus crebro græcis nominibus utendum est, interpretationem eorum semel in hoc loco ponemus. Drachma attica (fere enim attica observatione medici utuntur)

mûrier. On le croit bon pour les viscères, pour l'alopécie, et pour effacer les taches de rousseur. J'ai lu encore qu'il guérissait très-promptement la gale des bestiaux. Nicandre assure qu'avant qu'il soit en fleur, c'est un bon remède contre la morsure des serpens.

Du cnecos ; remèdes, 3.

CVII. Quant au *cnicos* ou *atractylis*, qui est aussi une plante d'Égypte, je ne m'arrêterais pas à en parler, s'il ne nous offrait un remède puissant contre la morsure des animaux venimeux, et contre le poison des champignons. Il est sûr que ceux qui ont été piqués par un scorpion ne sentent aucune douleur tant qu'ils ont cette plante à la main.

De la persoluta ; remède, 1.

CVIII. 33. Les Égyptiens cultivent encore une espèce de plante nommée *persoluta*, qu'ils emploient dans les couronnes. Il y en a de deux sortes, le mâle et la femelle. On prétend que l'une et l'autre, placées sous la couche, sont un obstacle aux plaisirs de l'amour, surtout pour l'homme.

Explication des noms grecs relatifs aux poids et mesures.

CIX. 34. Comme nous sommes souvent obligés d'employer des mots grecs quand il s'agit des poids et mesures, nous allons en donner ici l'explication. La drachme attique (presque toujours les médecins se règlent sur les poids d'Athènes) pèse un denier d'argent, c'est-à-

denarii argentei habet pondus. Eademque sex obolos pondere efficit. Obolus x chalcos. Cyathus pendet drachmas x. Quum acetabuli mensura dicitur, significat heminæ quartam partem, id est, drachmas xv. Mna, quam nostri minam vocant, pendet drachmas atticas centum.



dire six oboles ; l'obole pèse dix chalques ; le cyathe, dix drachmes. Quand on dit, à la mesure d'un acétabule, on entend la quatrième partie d'une hémine, c'est-à-dire quinze drachmes. La mine (en latin *mina*, en grec *mna*) pèse cent drachmes attiques.

NOTES

DU LIVRE VINGT-UNIÈME.*

1. — CHAP. II, page 292, ligne 3. *Tenuioribus utebantur antiqui, stroppos appellantes, etc.* Quelques personnes mettent *strophia* au lieu de *stroppos*. Le *strophium* était une bandelette dont les femmes s'entouraient la tête. On donnait le même nom aux bandelettes dont les prêtres ceignaient leur front. C'était aussi la ceinture que les femmes plaçaient immédiatement au dessous de la gorge pour la soutenir. *Stroppus* et *stroppos* sont synonymes et s'appliquent aux mêmes choses.

2. — III, page 292, ligne 12. *Arborum enim ramis coronari, etc.* L'olivier, le chêne, le myrte et le laurier sont les arbres qui servaient le plus fréquemment à couronner les vainqueurs dans les jeux sacrés.

3. — Page 294, ligne 1. *Sic coronis e floribus receptis... quæ vocantur Ægyptiæ.* On faisait les couronnes égyptiennes de lierre, de narcisse, de fleurs de grenadier, etc. Cf. Athénée (liv. XV, chap. 2 et suiv.).

4. — Ligne 4. *Corollis inter initia, etc.* C'est de ce mot *corolla* que les botanistes ont tiré leur nom de corolle donné à ces parties colorées de la fleur qui entourent l'ovaire, et constituent en quelque sorte sa couronne.

5. — IV, page 294, ligne 10. *Accesseruntque et lemnisci.* Les lemnisques sont des bandelettes avec lesquelles on liait les couronnes : on en ornait même les palmes des athlètes. C'était une parure symétriquement placée, et avec étalage, sur chacune des

* Toutes les notes des livres XII à XXVII inclusivement sont dues à M. Fée.

épaules. On a vu des statues de Jupiter dont la couronne était soutenue par des lemnisques, etc.

6. — Page 294, ligne 13. *P. Claudius Pulcher, etc.* Ce P. C. Pulcher fut consul l'an de Rome 570, avec Lucius Porcius Licinius.

7. — V, page 294, ligne 16. *Namque ad certamina in circum, etc.* Cet usage d'envoyer des esclaves aux jeux du cirque, pour y remporter des couronnes, ressemble assez à celui maintenant reçu en France et en Angleterre, par les élégans des deux pays, et qui consiste à faire courir leurs jockeys pour gagner les paris de la course.

8.—Page 296, ligne 1. *Inde illa* XII *tabularum lex.* Voici le texte de cette loi, suivant Ursinus : QUEI. CORONAM. PARET. IPSIUS. PECUNIÆVE. EIUS. VIRTUTISVE. DIDITOR. IPSEIQUE. MORTUO. PARENTALIBUS. EIUS. QUOM. ENTUS. POSITOS. EST. QUOMQUE. FORIS. EXFERTOR. IMPOSITAD. SE. FRAVDE. ESTOD.

9. — VII, page 298, ligne 3. *Serapio cognominabatur, etc.* Cf. Pline (liv. VII, ch. 10).

10.—VIII, page 298, ligne 11. *Coronæ deorum honos erant et larium.* Plaute et Juvénal ont parlé de la couronne aux dieux lares :

Larem corona nostrum decorari volo.

PLAUT., *in Trinummo*, act. I, sc. 2, v. 1.

O parvi nostrique lares, quos thure minuto
Aut farre, et tenui soleo exornare corona !

JUVEN., *Satir.* IX, v. 137, sq.

11. — Ligne 12. *Ac sepulcrorum, etc.* On fait encore de nos jours hommage d'une couronne de fleurs au tombeau des parens ou des amis que l'on pleure :

Atque aliquis senior veteres veneratus amores,
Annua constructo serta dabit tumulo.

TIBULL., lib. II, *Eleg.* 4.

12. — Ligne 13. *Sutiles Saliorum sacris invenimus, etc.* Martial

a parlé fort souvent de ce genre de couronne; citons un seul passage :

Pinguescat nimio madidus mihi crinis amomo,
Lassenturque rosis tempora sutilibus.

Lib. v, *Epigr.* 64.

13. — IX, page 300, ligne 4. *Et apud Græcos quidem de coronis.... scripsere, etc.* Il arrive si rarement que Pline parle raisonnablement médecine, qu'il ne faut pas laisser échapper l'occasion d'en faire la remarque. Des odeurs pénétrantes et très-douces s'exhalent des pistils et des étamines d'un très-grand nombre de fleurs, telles que les roses, les violettes, le jasmin, les tubéreuses, la jonquille, etc. Les hommes et les femmes, dont le système nerveux est très-exalté, sont très-impressionnables à l'action de ces odeurs qui déterminent des maux de tête violens, des nausées, des vomissemens, des vertiges, etc. On a vu des personnes mourir pour avoir passé la nuit dans une pièce où il se trouvait une grande quantité de fleurs odorantes.

14. — Ligne 19. *Inde eductum custodia bibere jussit, illico exspirantem.* Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer combien étaient puissans les effets des poisons préparés par les anciens; nous n'avons aucune production naturelle ou artificielle qui puisse donner la mort presque instantanément, l'acide hydrocyanique excepté, et il est douteux que les anciens le connussent.

15. — X, page 302, ligne 5. *Rosa nascitur spina verius, etc.* Établissons d'abord la concordance synonymique de cette plante très-célèbre, et occupons-nous auparavant du type :

Ῥόδον, Anacr., *Od.* 43, etc., et Græc.; Βρόδον, *Eol.* — *Rosa*, Apul., *Metam.*, ii; Auson., *Idyll.* 14, et Latinor. — ورد, Arab.; *Rosa*, Ital. Hisp., rose des Français. — *Rosa variarum specierum*, Auctorum; *præcipue Rosa centifolia, damascena, alba, etc.*

Le nom de la rose, dans presque toutes les langues de l'Europe, est absolument le même, à la désinence près. Le mot grec ῥόδον ne s'éloigne pas non plus de cette analogie; car le Δ, chez les Grecs modernes, ressemble au *th* doux des Anglais; et l'on

a lieu de penser que, dès les temps les plus anciens, le son de cette lettre était déjà voisine du *z*. Selon M. de Théis, le nom de la rose vient du celtique *rhood* ou *rhud*, qui signifie rouge, d'où les Grecs auraient formé *ῥόδον*, et les Latins *rosa*.

Il résulte du passage de Pline, que les anciens donnaient le nom de *spina* à tous les arbrisseaux épineux, et que le rosier sauvage ou églantier était compris parmi les ronces (*rubi*). Ce rosier sauvage est, comme on sait, le *κυνόσϐατος* d'Hippocrate et des autres auteurs grecs; c'est aussi le *rubus rosæ similis* de Pline, *Rosa canina* des botanistes modernes. Cf. au livre XVI, la note 376.

16. — Page 302, ligne 12. *Usus ejus in coronis prope minimus est.* On s'étonnera peut-être que Pline déclare que la rose était peu employée à faire des couronnes. Les Romains aimaient passionnément cette fleur, et cherchaient tous les moyens d'en avoir pendant toutes les saisons : ils n'étaient satisfaits dans les festins, dit un vieil auteur, que quand, au milieu de l'hiver, les roses nageaient sur le vin de Falerne. Les couronnes de rose, quoi qu'en dise ici Pline, étaient fréquemment employées ; elles étaient chez eux la marque des plaisirs et de la volupté ; Horace ne les oublie jamais dans ses descriptions de festins agréables.

17. — Ligne 12. *Oleo maceratur, etc.* Homère a en effet parlé de l'huile de rose, *Iliade*, liv. XXIII, v. 186 :

.... Ῥοδόεντι δὲ χρῖεν ἐλαίῳ.

18. — Ligne 14. *Præterea in unguenta transit, etc.* Cf. au livre XIII, les notes 7 et 23, où l'on trouve la composition de l'*unguentum rhodinum*.

19. — Ligne 18. *Genera ejus nostri fecere celeberrima, etc.* Il n'est pas facile d'arriver à la détermination précise de ces différentes variétés de roses ; voici toutefois ce qu'on peut hasarder de plus probable :

R. alabandica. Foliis, qui a été traduit par *feuilles,* doit ici se prendre pour synonyme de *pétales*. L'espèce de rose *alabandica* est une variété de roses à fleurs blanches, dont la détermination est impossible, mais qu'il faut chercher parmi les églantiers.

R. campana. C'est la même rose dont Virgile a dit (*Georg.*, lib. IV, v. 119) :

.... Biferique (canerem) rosaria Pæsti.

On a proposé l'espèce à laquelle Bauhin donne le nom de *Rosa alba vulgaris major*, et que Decandolle, dans sa *Flore française*, a conservée sous le noms pécifique d'*alba* : ce qui doit rendre cette opinion douteuse, c'est que cette rose ne fleurit qu'une fois l'an.

R. carthaginiensis. Cette rose ne peut-être déterminée faute de renseignemens suffisans. Nous nous contenterons de remarquer que la rose qui fleurit la première en Espagne et en France est nommée rose pompon. C'est la *Rosa centifolia, varietas pomponæa.*

R. centifolia. Cette rose a conservé encore aujourd'hui le nom spécifique de *centifolia* qui lui a été donné à cause du nombre des pétales qui, dans quelques cas, surpasse trois cents. C'est la variété la plus estimée par l'odeur suave qu'elle exhale.

R. coroneola. On ne peut arriver à la détermination de cette rose : Pline la dit inodore, ce qui nous disposerait à croire qu'elle appartient à quelque églantier, à la *Rosa canina*, par exemple. Si l'on voulait supposer une incorrection dans le texte, et lire *carneola* au lieu de *coroneola*, cette opinion deviendrait plus probable encore.

R. cyrenaica. Cf. THEOPH., *Hist. plant.*, lib. VI, 6. Εὐοσμόταται δὲ τὰ ἐν Κυρήνῃ· διὸ καὶ τὸ μύρον ἥδιστον. Cette rose, que l'auteur grec dit être très-odorante, est peut-être la même que notre rose de Damas, *Rosa damascena.*

R. græcula. Quelques commentateurs ont désigné pour cette rose, la *Rosa silvestris, odorata, flore albo*, C. BAUH., 483.

R. milesia. D'après ce que dit Pline, la rose de Milet serait une rose simple qui rentrerait peut-être, comme variété, dans la *Rosa gallica* dont il vient d'être parlé.

R. montis Pangæi. Cette rose est mentionnée par Théophraste (*Hist. plant.*, lib. VI, 6); il n'est guère possible d'arriver à

la détermination de cette plante; toutefois Pline, en disant que la fleur a beaucoup de folioles et qu'elles sont fort petites, ferait croire qu'il s'agit de quelque variété de la *Rosa rubrifolia*, qui se plaît aussi dans les montagnes.

R. mosceuton. Il ne s'agit plus ici d'une véritable rose, mais bien de quelque malvacée du genre *alcœa*. Nos horticulteurs ont désigné l'*Alcœa rosea* sous le nom de rose trémière.

R. Prœnestina. Suivant l'opinion de Clusius (*Hist. rar. plant.*, I, 114), cette rose doit être rapportée à la rose de Provins : *Rosa gallica*, L., *Spec. plant.*, 704.

R. spineola. Cette variété, hérissée d'épines, doit se rapprocher des églantiers. On sait que la beauté de la fleur, et le nombre des pétales, est toujours en raison inverse du nombre des épines qui disparaissent successivement par une culture prolongée. Les botanistes connaissent une espèce *Rosa myriacantha*, DECANDOLLE (*Fl. franç.*), qui abonde dans le Midi et dans diverses autres parties de l'Europe.

R. trachinia. J. Bauhin, *Hist. pl.*, a désigné la rose de France, rose pâle, rose couleur de chair. *Rosa rubello flore majore, pleno, incarnata vulgo*, QUORUMD. *Rosa damascena*, MILL., n. 15.

20. — Page 304, ligne 10. *Breviterque indicium est odoris, etc.* Cette indication n'a rien de vrai, c'est Théophraste (*Hist. pl.*, lib. VI, 6) qui l'a fournie à notre auteur. Voici comment s'exprime l'auteur grec : Ἐν δὲ τοῖς μεγάλοις εὐώδη μᾶλλον, ὧν τραχὺ τὸ κάτω.

21. — Ligne 13. *Nec odore, nec specie probabilis est, etc.* C'est à tort que Pline a mis parmi les roses le *lychnis* des Grecs. Dioscoride (III, 114) traite du *lychnis* sous le nom de λυχνὶς στεφανωματική. Tous les commentateurs s'accordent à reconnaître en lui l'*Agrostemma coronaria*, L., que l'on cultive dans les jardins à cause de l'agrément de sa fleur. Toutefois il est nécessaire de prévenir que cette caryophyllée, au lieu de se trouver dans les lieux humides où Pline l'indique, se trouve dans les lieux pierreux et montueux; du reste, elle est inodore.

22. — Ligne 20. *Alia..... mosceuton vocant.* Ce mot *mosceuton* est évidemment grec; quelques manuscrits portent *muceuton*,

d'autres *aceton*. Cf. la note 19. Divers auteurs ont cherché à établir, mais à tort, qu'il s'agissait ici de la rose muscat, *Rosa moschata* des botanistes. Ces commentateurs ont voulu trouver une analogie entre le mot *mosceuton* et le mot *moschus*, musc; ils n'ont pas songé que le musc et le porte-musc n'étaient connus ni des Grecs ni des Latins. Paul d'Égine, auquel on doit un traité *de Re medica*, a parlé le premier du musc; cet auteur vivait au septième siècle. Quelques personnes veulent que ce soit Aëtius qui le premier l'ait fait connaître.

23. — Page 306, ligne 6. *Prœterea omnis siccis quam humidis odoratior.* Cette observation, qui se trouve aussi consignée dans les *Géoponiques* (liv. XI, ch. 19), est conforme à l'expérience des modernes. Les roses de Puteaux, près Paris, sur une hauteur qui domine Neuilly, ont une réputation à laquelle n'ont jamais pu atteindre les roses qui viennent dans les lieux bas.

24. — Ligne 12. *Tardissime proveniunt semine, etc.* C'est Théophraste (*Hist. plant.*, lib. VI, cap. 6) qui en a fait la remarque. Il est fort rare que nos jardiniers cherchent à obtenir les rosiers de semis.

25. — Page 308, ligne 1. *Qui prœcocem faciunt, etc.* Palladius (*in. Februar.*, tit. 20) a dit la même chose en termes peu différens. Nous pensons qu'un pareil moyen amènerait promptement le dépérissement du rosier si l'eau avait une température élevée, et qu'il serait sans effet si l'eau était seulement tiède.

26. — XI, page 308, ligne 4. *Lilium rosæ nobilitate proximum est, etc.* Nous allons donner la concordance synonymique du lis :

שושנה, *Cantique* II, 1. — Κρίνον, THEOPH., VI, 6; Κρίνον βασιλικόν, DIOSC., III, 116. — سوسن? AVICENN., 220; لاله des Persans. — *Lilium* des Latins; VIRG., *Æneid.*, lib. XII, v. 68; *Rosa Junoni*, APUL., *Metamorph.*; *Lilium candidum*, L., *Spec. plant.*, 433. — Le lis blanc.

Le mot persan *laleh* est le nom de toutes les belles liliacées, et principalement de la tulipe que les Romains n'ont pas connue. Ce mot a passé d'une part, dans les langues du Nord, *lili* des Allemands, *lily* des Anglais, et d'une autre, dans le grec et le

latin, car λείριον est pour λείλιον par la mutation usitée de deux lettres liquides. Pline dit que le lis approche de la rose par la nature de l'huile qu'on obtient de ces deux plantes : il veut sans doute parler d'une macération des pétales du lis et de la rose dans l'huile. On retire de la rose une huile essentielle fort connue, tandis que les pétales du lis ne fournissent à la distillation aucun principe odorant. L'arôme du lis n'a pu jusqu'ici être fixé par aucun moyen.

27. — Page 308, ligne 7. *Nec ulli florum excelsitas major, etc.* Nous avons si souvent l'occasion de nous plaindre de l'imperfection de la description des plantes de Pline, que nous devons ici le louer de l'exactitude avec laquelle il a dépeint le lis. Toutefois, nous ferons remarquer que notre auteur donne le nom impropre de *semen* à cette partie de l'étamine connue des botanistes sous le nom d'*anthère*. Les anciens ignoraient tout-à-fait les usages de cette partie importante de la fleur.

28. — Ligne 16. *Est flos non dissimilis..... quam convolvulum vocant.* Le seul rapport qui existe entre le *convolvulus* (le grand liseron) et le lis, est tiré de la couleur. Ces deux plantes sont entièrement distinctes : l'une étant une dicotylédone à tige flexueuse et grimpante, à corolle monopétale non divisée ; l'autre une monocotylédone à tige redressée, et dont le périgone est divisé en six parties, etc. Il faut convenir que si la nature, en faisant des liserons, s'étudie à faire des lis, c'est par des moyens jusqu'ici fort détournés, et qu'il n'est pas possible au naturaliste de saisir. Donnons maintenant la concordance synonymique de cette plante :

Ἰασιώνη, THEOPH., *Hist. plant.*, I, 21, EJUSD., *de Causis*, II, 25 ; Μονόφυλλον ἄνθος, διαγραφὴν ἔχον τῶν πλειόνων (plante rampante comme ses congénères) ; Σμίλαξ λεία, DIOSCOR., IV, 145 ; Μαλακόκισσος, *Geop.*, *Pseudo-Democritus*, XII, 6. — *Convolvulus* des Latins, *Convolvulus sepium* des botanistes modernes ; le grand liseron.

29. — Ligne 19. *Alba lilia, etc.* Le lis se reproduit à l'aide de ses bulbes et de leurs caïeux. Il est absurde de comparer le mode de reproduction de cette plante avec celle des rosiers qui se reproduisent de boutures. Il est plus absurde encore d'attribuer au

suc gommeux du lis blanc la propriété de reproduire la plante. On regrette d'apprendre que Pline ait puisé ces détails chez Théophraste (*Hist. plant.*, lib. II, c. 2; lib. VI, c. 6).

30. — Page 308, ligne 21. *Ut hipposelinum.* Nous avons parlé de cette plante au livre XIX.

31. — *Nihilque est fecundius, etc.* La véritable racine du lis consiste dans quelques fibrilles appendues à la bulbe. Par racine, Pline entend ici probablement la bulbe elle-même, et par bulbe, les bulbines ou caïeux.

32. — Page 310, ligne 2. *Est et rubens lilium, quod Græci crinon vocant, etc.* On croit que le *crinon* des Grecs n'est autre chose que le nom du lis blanc. Du moins, Théocrite (*Idylle* XXIV) précise la couleur de sa fleur en termes qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Le *Lilium rubens* de Pline est rapporté par les commentateurs au *Lilium chalcedonicum* de Linné. C'est de notre lis-oranger que Dioscoride (III, 116) dit : Πορφυρᾶ ἄνθη κρίνου. Il serait peut-être plus naturel encore de désigner le *Lilium Martagon*, si commun dans les lieux montueux de toute l'Europe australe ou tempérée.

Le nom de *cynorrhodon*, donné à la fleur du lis, du *Lilium rubens*, a été plus spécialement appliqué à un rosier. Hesychius adopte ce nom de *cynorrhodon* pour le lis rouge : Κυνόρροδον, *inquit*, κρίνον ὅμοιον ὑακίνθῳ.

33. — XII, page 310, ligne 7. *Sunt et purpurea lilia.* Il est assez remarquable que Pline ait donné au narcisse l'épithète de *purpureus*. Aucune espèce n'a vraiment cette couleur. Cependant Virgile donne au narcisse des poètes (*Narcissus poeticus*) cette même épithète de *purpureus* :

> Pro molli viola, pro purpureo narcisso.
>
> *Ecl.* V, v. 38.

C'est de cette espèce que notre auteur dit : *Flore candido, calice purpureo.* Cette liliacée est l'une des plantes les plus célèbres de l'antiquité : elle a dû l'épithète de *purpureus* à son nectaire coloré en roux et bordé d'un rouge très-vif.

Donnons la concordance synonymique de cette plante :

نرجس ou نرجيس des Arabes ; نرگس des Persans.—Νάρκισσος, HIPP., *de Ulcer.?* THEOPH., VI, 6 ; THEOCR., I, 133 ; DIOSCOR., IV, 161 ; *Λείριον*, ATT. — *Narcissus*, VIRG., *loco cit.* ; COLUM., X, 297 ; PLIN., *loco cit.* et 75 ; *Narcissus poeticus*, L., *Spec. plant.*, 414.— Le narcisse des poètes.

Qu'on nous permette de citer un passage de notre *Flore de Virgile* (page 118), où nous consacrons quelques lignes à cette plante si célèbre dans les écrits des poètes : « Quiconque a vu, en observateur, la plante qui vient de nous occuper, a dû admirer avec quel soin les anciens établissaient leurs fables, et quelle vaste connaissance de la nature elles annoncent. Le beau Narcisse, suivant les mythologues, était un jeune adolescent qui s'éprit de ses propres charmes, et qui sécha d'amour en contemplant son image dans l'onde transparente d'une fontaine. La fleur en laquelle on suppose qu'il fut métamorphosé, aime à s'épanouir sur les bords des ruisseaux, où elle brille un instant dans la saison qui invite aux amours ; sa couleur est celle de la jeunesse et de l'innocence, et le cercle empourpré de son nectaire semble la rehausser encore ; les airs sont embaumés du doux parfum qu'elle exhale. Mais sa beauté n'est qu'éphémère : penchée sur sa tige fragile, comme si elle cherchait son image dans les eaux qui murmurent près d'elle, elle se fane bientôt, et n'est plus digne de parer la couronne de Flore. Le jeune et malheureux Narcisse ne revit-il pas tout entier dans la fleur qui porte son nom, ou plutôt cette fleur n'est-elle pas admirablement personnifiée dans une fable que les poètes ont su rendre si touchante ? »

Le *Narcissus poeticus* est très-commun sur l'Hélicon et sur toutes les montagnes de la Grèce ; il abonde aussi dans les Apennins ; il n'est pas rare non plus dans le midi de la France et en Espagne.

L'étymologie du nom de *Narcisse* se présente, contre l'usage, dans les langues de l'Occident, à qui les langues de l'Orient l'ont empruntée. Cette marche que les scoliastes ont si fréquemment supposée, quoiqu'elle ait lieu si rarement, se trouve vraie une

fois. Il est certain que les Persans tiennent leur mot *narquis* du mot arabe *nardjiis*, tandis que *νάρκισσος* se tire aisément de *νάρκη*, *torpille*, mot dont on a fait *narcotique*. Plusieurs médecins ont en effet reconnu au narcisse des propriétés très-actives qui peuvent le faire ranger parmi les poisons narcotico-âcres. C'est, au reste, Pline qui donne, même livre, chap. 75, l'étymologie de narcisse : *Et a narce narcissum dictum, non a fabuloso puero.*

34. — Page 310, ligne 13. *Omnes serotini* (*narcissi*). Théophraste confirme cette assertion : si elle était vraie, il faudrait renoncer à voir, dans le narcisse des anciens, notre *Narcissus poeticus*; mais il est plus raisonnable de croire qu'il y a ici erreur. Le narcisse des poètes fleurit à la fin d'avril, sous le climat de France, et probablement plus tôt encore en Grèce et en Italie. Pline entendrait-il parler du colchique d'automne? cela n'est guère probable. Virgile a également donné au narcisse l'épithète de *sera comans*.

> .... Nec sera comantem
> Narcissum............ tacuissem.......
>
> *Georg.*, lib. IV, v. 122.

Nous avons cherché à prouver que ce narcisse n'était plus le narcisse des poètes, mais bien le *Narcissus serotinus* de Linné, espèce fort abondante dans les provinces méridionales de Naples, suivant notre honorable ami, M. le docteur Ténore de Naples. On ne peut croire toutefois que l'assertion de Pline, confirmée par Théophraste, ne s'applique pas au *Narcissus poeticus*.

35. — XIII, page 310, ligne 16. *Inventa est et in his ratio inserendi...* Le procédé extravagant indiqué par Pline avec une bonne-foi risible, ne mérite pas d'être discuté. Les tiges des lis ne repoussent plus quand elles ont été détachées du bulbe. Anatolius, dans les *Géoponiques*, II, 21, parle de ce procédé, mais il indique les petites branches qui partent des nœuds de la plante. Il est fâcheux que la hampe du lis n'ait point de nœuds, et plus fâcheux encore qu'elle soit simple. Il y a sans doute ici quelque confusion ou quelque impropriété de termes qu'on tenterait vainement d'expliquer.

36. — XIV, page 312, ligne 5. *Violis honos proximus, etc.* Sprengel (*Antiquit. Botan., spec. prim.*) a rédigé, sur les violettes, un traité immense dont le but est de faire élargir le genre violette des anciens. Il les divise en deux groupes principaux, savoir : Ἴον, *μελάνιον*, *viola purpurea*, et *λευκόϊον*, *viola alba ;* il désigne pour le premier, le *Viola odorata* des modernes, et pour le second, le *Cheiranthus annuus,* et le *Leucoium vernum.* Il semble bien difficile de croire que les Grecs aient pu donner des noms semblables à des plantes aussi différentes que le sont des violettes et des crucifères.

Nous avons essayé (*Flore de Virgile*, pag. 176 et suivantes) de rapporter la presque totalité des violettes des Latins et des Grecs à différentes espèces du genre *viola;* nous suivrons ici le même système qui nous semble le plus raisonnable.

I. De la violette noire, *viola nigra ac purpurea*, *μελάνιον* des Grecs.

Voici la synonymie probable de cette plante :

Ἴον, Hom., *Odyss.*, lib. v, v. 70; Theoph., vi, 6; Diosc., iv, 122. — *Viola nigra*, Virg., *Eclog.* x, v. 39; *Viola mollis*, Ejusd., *Eclog.* v, v. 38; *Viola purpurea,* Plin., *loco comm. ; Viola,* Colum., *de Re rust.*, x, 102? Ejusd., *de Arborib.*, xxx? Pallad., *Januar.*, 37; *Viola odorata*, L., *Spec. pl.*, 1324. — La violette odorante.

Il ne reste aucun doute sur la détermination de cette espèce de violette, et les commentateurs s'accordent sur ce point. Tout ce que Pline dit, dans le livre que nous commentons, sur les violettes pourpres, se rapporte de tout point à notre violette odorante : « Elles croissent d'elles-mêmes dans les terrains maigres exposés au soleil (*locis apricis*); leurs pétales sont larges, leur tige est nulle, etc. » C'est cette espèce qui a donné son nom à la couleur pourpre-violette, *ἴα seu ἰάνθινα.* Le mot *viola* n'est autre chose que le mot grec *ἴον*, précédé du *digamma* éolique, et mis à la forme diminutive. Du nom de la fleur, est venu celui de la couleur violette, comme on a dit couleur olive, rose, etc. C'est avec peu de connaissance du mécanisme de la formation

des langues qu'on a supposé que le nom de la couleur avait servi à désigner la fleur.

II. *Viola pallens* (VIRGILE).

Convient-il de rapporter cette violette au genre *viola* des modernes? Nous le croyons, et ne pouvons admettre l'opinion de M. Paulet, qui désigne, sans motifs valables, le *Primula acaulis* dont la fleur est d'un jaune prononcé. On trouve, dit Mathiole, des violettes blanches qui croissent dans les lieux bas et humides, et tapissent souvent, du côté de Trente, une grande étendue de terrain. Ces violettes blanches, que sont-elles? Probablement le *Viola palustris,* L., qui est d'un violet très-pâle; on peut en dire à peu près autant du *Viola montana.* Le *Viola odorata* même a une variété à fleurs blanches. Ce serait vainement que l'on objecterait que le poète associe dans son vers :

> Pallentes violas et summa papavera carpens,
> *Eclog.* II, v. 38,

les violettes et les pavots, plantes qui toutes deux fleurissent à des époques différentes de l'année. On sait qu'il ne faut jamais prendre les poètes trop au sérieux en histoire naturelle; en effet, ils associent, pour se donner un dactyle ou un spondée, suivant le besoin ou le caprice, des productions fort différentes. Il n'y a donc aucun inconvénient à adopter le système que nous défendons.

III. *Viola flammea.*

Cette espèce de violette rentre sans doute dans notre *Viola tricolor hortensis,* sur les pétales de laquelle le jaune domine, et dont le type, comme on sait, est la violette des champs, *Viola arvensis,* qui porte des fleurs assez petites, et entièrement jaunes. Pline range les violettes jaunes parmi les violettes que l'on cultivait dans les jardins. Cette circonstance avait fait désigner le *Cheiranthus Cheiri* par ceux des commentateurs qui avaient adopté pour le *viola alba* le *Cheiranthus annuus.* Mais pourquoi ne pas chercher dans le genre *viola* des botanistes ces violettes jaunes? Il est peu de plantes plus dignes d'être cultivées que la violette-pensée, et cette jolie fleur est indigène.

IV. *Viola alba*, λευκόϊον.

La détermination précise de cette plante est à peu près impossible. On a désigné sans raison suffisante le *Leucoium vernum* et le *Cheiranthus annuus*. Il n'est pas possible de s'arrêter longtemps à l'examen du système qui désigne le *Leucoium vernum*. Pline dit que le *viola alba* est une plante dont la floraison est durable : *E ceteris hyacinthus maxime durat, et viola alba*..... Or, le *Leucoium vernum*, comme toutes les liliacées, ne dure que peu d'instans : ce qui a sans doute fait croire que le *viola alba* était le *leucoium* des modernes, c'est que Pline déclare qu'elle est la première fleur qui paraît au printemps, et qu'elle fleurit même en hiver dans les climats tempérés. Si le *viola alba* était le *leucoium*, plante bulbeuse, Pline aurait-il pu dire, *Vita longissima violœ albœ est trimatu*? Théophraste (*Hist. pl.*, lib. VII, c. 13) parle d'un λευκόϊον qualifié de βολβῶδες. C'est sans doute une plante différente du *leucoium* de Pline, et les auteurs auraient dû le dire. Le système qui veut reconnaître en elle le *Cheiranthus annuus*, violier à fleurs blanches, n'est guère plus probable, car aucun des passages de Pline que nous venons de citer ne peut se rapporter à cette espèce. En effet, cette crucifère n'est pas une fleur printanière, mais estivale. D'ailleurs le nom spécifique qu'elle porte annonce qu'elle ne dure pas trois ans, et qu'elle périt la première année. Au milieu de toutes ces contradictions, comment espérer de pouvoir arriver à une juste détermination? ne vaut-il pas mieux s'abstenir de prononcer, et laisser cette plante dans l'obscurité, dont il est à peu près impossible de la faire sortir, faute de renseignemens précis? Nous pensons néanmoins qu'il faut la chercher parmi les fleurs cultivées dont l'odeur se rapproche le plus de celle de la violette, et nous arriverons aux *cheiranthus* ou aux *hesperis*, mais sans désignation d'espèce.

V. *Viola marina, flos sine odore.*

Est-ce là le *Cheiranthus tricuspidatus*, plante assez remarquable qui se trouve dans les lieux sablonneux, sur les bords de l'Océan et de la Méditerranée, ou bien le *Cheiranthus incanus*, ou bien encore l'*Hesperis maritima*, L., ou giroflée de Mahon? C'est ce

qu'il est bien difficile d'établir. Nous ne devons pas laisser ignorer toutefois que notre auteur dit, au chapitre suivant, que la violette marine n'a que cinq pétales, *quinque non excedentem;* mais Pline est, en général, si mauvais observateur, qu'on peut supposer facilement qu'il n'a jamais cherché à vérifier cette assertion. Quelques auteurs ont prétendu que le *Viola marina* était le *Campanula Medium*, L.

VI. *Viola calathiana.*

Par cette expression, *calathiana*, Pline veut certainement indiquer une pensée qui se rapproche de la fleur *caltha*. Or, le *caltha* étant probablement le *Caltha officinalis,* le souci des jardins, nous voilà rejeté bien loin du genre *viola*. Quelle sera donc la plante que nous désignerons? Sera-ce le *Digitalis purpurea,* avec Dalechamp, le *Gentiana Pneumonanthe*, avec Gessner, Dodonée et Thalius, ou les *Gentiana ciliata* et *pannonica,* avec d'autres commentateurs, ou bien encore le *Gentiana verna,* L., avec Sprengel? Nous aimons mieux nous abstenir de prononcer, car aucune de ces plantes ne peut satisfaire complètement un esprit exigeant.

37. — XV, page 312, ligne 16. *Proxima ei caltha est concolori amplitudine* (*viola calathiana*). *Vincit numero foliorum marinam, quinque non excedentem. Eadem odore superatur : est enim gravis calthæ.* C'est sur ce peu de données que Sprengel (*Hist. Rei herb.*, II, 3) adopte pour le *caltha* de Virgile une opinion assez répandue, mais qui nous paraît peu certaine : il croit, avec le P. Hardouin et quelques autres savans, que cette plante est le *Calendula officinalis*. Voyons les bases sur lesquelles s'appuie cette décision. Trois auteurs seulement parlent de la fleur *caltha;* Virgile la désigne comme étant de couleur jaune :

> Mollia luteola pingit vaccinia caltha.
>
> *Eclog.* II, v. 50.

Dioscoride donne son nom comme l'un des synonymes du *chrysanthemum* (IV, 58) : Χρυσάνθεμον, ἢ χάλκας, οἱ δὲ βούφθαλμον, κ. τ. λ.; enfin Pline en parle dans les termes que nous avons fait connaître en tête de cette note. Qu'on ajoute à ce peu de données celles qu'on tire de l'étymologie, supposé que *caltha*

dérive réellement de κάλαθος, corbeille, vu la forme de sa corolle, et l'on aura devant les yeux tout ce qui pourrait servir à résoudre la question, s'il était possible d'y parvenir, mais on l'essaierait en vain. Ce que nous venons de dire prouve seulement, 1° que le *caltha* des anciens est une plante qui porte une belle fleur jaune; 2° que sa corolle imite une corbeille; 3° que son odeur est forte, *gravis ;* 4° enfin, qu'elle a quelque ressemblance avec les chrysanthèmes. Une autre circonstance, qui tend à faire écarter encore l'opinion de Sprengel, c'est que le *Calendula officinalis,* qui ne figure point dans la *Flore grecque* de Sibthorp, est une plante rampante, tandis que Dioscoride dit positivement qu'elle est fruticuleuse. La courte description qu'en donne l'auteur grec fait voir en elle une plante à feuilles découpées, tandis que le souci a des feuilles simples. Concluons donc, et bornons-nous à reconnaître dans le *caltha* une plante de la tribu des radiées ; mais comme les radiées à fleurs jaunes, à odeur vive, abondent, là doit s'arrêter toute certitude : une détermination plus précise serait arbitraire. Quant à la plante nommée *caltha* par les modernes, c'est une renonculacée absolument inodore, qui n'a aucun rapport avec le *caltha* des anciens, et l'on doit s'étonner que M. Paulet se soit hasardé à désigner cette renonculacée.

38. — Page 314, ligne 1. *Non levior ei* (*odor*), *quam scopam regiam appellant.* Suivant Sprengel (*Hist. Rei herb.*, p. 1, 202), ce *Scopa regia* n'est autre chose que le *Chenopodium Scoparia ,* plante commune en Grèce et en Italie. Il est probable qu'il s'agit d'une plante à rejets plians, pouvant servir à faire des balais, ainsi que l'indique le nom de *scopa.* Pline lui donne de plus des fleurs odorantes. Le *Chenopodium Scoparia* réunit bien les conditions voulues; mais combien de plantes ont des feuilles odorantes et des rejets plians et flexibles! D'autres auteurs ont désigné un *sideritis ,* d'autres un *achillæa ,* avec moins de vraisemblance encore : reconnaissons que quelques probabilités s'élèvent en faveur de la plante indiquée par Sprengel; mais n'allons pas plus loin.

39. — XVI, page 314, ligne 4. *Bacchar... nardum rusticum appellatum.* Le *bacchar* est, suivant Pline, une plante indigène

et dont la racine a quelque chose de l'odeur du cinnamome ; elle ressemble au *combretum*, mais elle a les feuilles plus larges et s'élève moins. Virgile désigne le bacchar comme une plante propre à faire des couronnes :

> . . . . Baccare frontem
> Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
>
> *Eclog.* VII, v. 27.

Dioscoride (liv. III, ch. 51) dit que le baccharis (βάκχαρις) est une plante frutescente que l'on fait entrer dans les couronnes : ses feuilles sont rudes, de grandeur moyenne, entre celles de la violette de mars et du *verbascum* ; il a une fleur rouge tirant sur le blanc, et des racines noires comme celles de l'ellébore noir. Il ajoute qu'il se plaît sur les lieux élevés et humides, et qu'il a des propriétés énergiques. Pline ajoute qu'il est narcotique, *odor somnum gignit.* Athénée (*Dipnosophist.*, XV, 16) ne parle du baccharis que comme d'une composition onguentacée ; une foule d'auteurs, Anacréon, Sophocle, Eschyle, etc., en ont traité dans le même sens. Théophraste n'en fait nulle mention.

Nous avons cherché à établir, *Flore de Virgile*, p. 24, que cette plante pourrait fort bien être notre digitale, *Digitalis purpurea*, plante fort remarquable, que l'on ne peut reconnaître dans aucune plante des anciens, et qui pourtant n'a pu leur être inconnue. Nous avions, pour fortifier cette opinion, rapproché les principaux caractères du *baccharis* et de la digitale.

Baccharis. Tige anguleuse, haute d'une coudée ; feuilles rudes, de grandeur moyenne, entre celles de la violette de mars et du verbascum ; fleur rouge tirant sur le blanc ; racines comme celles de l'ellébore noir. Le baccharis se plaît sur les lieux élevés et humides ; ses propriétés médicinales sont énergiques.

Digitalis. Tige anguleuse, haute de deux à trois pieds ; feuilles grandes, dentées, presque cotonneuses (assez semblables à celles des verbascum, mais moins grandes) ; fleurs rouges ponctuées de blanc ; racines fibreuses, etc. La digitale se plaît sur les collines et dans les bois couverts un peu humides. Propriétés médicinales énergiques.

Mais cette opinion, qui a été celle de Ruellius (III, 517), a trouvé plusieurs contradicteurs. Toutefois, la seule objection plausible que l'on nous ait faite est tirée de l'odeur de la racine qui est peu agréable et peu marquée dans la digitale, et qui est fort analogue à celle du cinnamome dans le bacchar. On n'a pas pensé que, le cinnamome des anciens n'étant point connu, l'objection tombait naturellement. Sprengel désigne pour le bacchar de Virgile la valériane celtique, *Valeriana celtica;* mais cette valériane est rare, ne vit qu'au milieu des rochers, est peu remarquable, et n'a pu attirer l'attention des anciens qui certes ne l'ont jamais établie en culture régulière pour en faire des couronnes. Le même auteur désigne pour le βάκχαρις des Grecs le *Gnaphalium sanguineum;* mais, avant d'examiner s'il convient de séparer le *bacchar* du *baccharis*, pourquoi aller chercher une plante de l'Égypte et de la Palestine, où elle est rare, et qui n'est connue que depuis vingt-cinq ou trente ans? Dioscoride parle du *baccharis* comme d'un arbrisseau à feuilles larges, tandis que le gnaphale sanguin est une petite plante haute au plus de neuf à dix pouces, etc.; d'ailleurs le βάκχαρις et le bacchar sont certainement la même plante. Pline a copié la description de Dioscoride; on ne peut donc en nier l'identité; ce qu'en dit Virgile ne peut jeter aucune lumière sur la question qui nous occupe. Pline la désigne comme une plante indigène, Galien (*in Interpr. voc. Hipp.*, p. 88) comme une plante de Lydie; mais Pline blâme ouvertement cette dernière opinion : *Unde quidam errore falso barbaricam eam appellabant.* Dioscoride ne parle pas de son lieu natal. Sprengel se trompe donc en allant chercher une plante d'Asie et d'Afrique.

D'autres auteurs ont désigné l'*Asperula odorata*, L.; d'autres le *Geum urbanum*, L., dont la racine a une odeur agréable de girofle; d'autres ont parlé d'une conyze, de l'*Inula Vaillantii*, de la *Salvia Sclarea;* nous ne finirions pas, si nous voulions rapporter toutes les opinions auxquelles les commentateurs ont donné l'appui de leur autorité.

Résumons cette note dont on nous pardonnera la longueur en faveur de l'importance du sujet; et disons que s'il n'est pas certain, malgré les grandes probabilités qui justifient cette opi-

nion, que le *bacchar* des anciens soit bien la digitale des modernes, il n'existe du moins, dans les auteurs, aucune opinion qu'on puisse raisonnablement lui préférer. Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Βάκχαρ ou Βάκχαρις, Diosc., iii, 51 ; Hipp. [1], *de Nat. mul.*, text. 6, p. 362 ; Galen., *in Interp. voc. Hipp.*, p. 88 ; Athen., *Dipnosoph.*, xv, 16 ; Arist., *in fab.* Θεσμοφοριάζουσαι, *loco cit.*, xv, 16. — *Baccaris* ou plutôt *Baccar*, Virg., *Eclog.* iv, v. 19, et vii, v. 27 ; Plin., *loco comm.* ; Ejusd., lib. xxi, cap. 77 ; *Nardum rusticum*, Ejusd., lib. cit., cap. 79 ; *Digitalis purpurea*, L., *Spec. plant.*, 866. — La digitale pourprée, famille des solanées.

Les premiers commentateurs de Théophraste et de Dioscoride ont confondu l'asarum et le baccharis, et ont ainsi introduit dans la langue italienne le mot *baccara*, qui est un des noms de l'*asarum*, nommé aussi par eux *asaro*.

40. — Page 314, ligne 7. *Unde quidam errore falso barbaricam eam appellabant.* Ce mot *barbarica* est ici synonyme d'exotique, étranger ; les Latins nommaient *barbare* tout ce qui était hors du territoire de Rome. Mais ce mot n'emportait aucune idée d'outrage, il indiquait seulement un pays étranger.

41. — Ligne 8. *Odor est ei cinnamomo proximus.* Nous avons déjà dit que tout ce qui avait rapport au baccharis avait été traduit de Dioscoride par Pline.

42. — Ligne 9. *Simillimum ei, combretum appellatur,* etc. Césalpin a décidé que ce *combretum*, que l'on a écrit quelquefois *combetum*, était une joncée nommée en Toscane *herba luziola*, plante rapportée au *Luzula maxima*, Retz. Ce nom de *combretum* est maintenant appliqué à une plante fort différente. Pline est le seul auteur de l'antiquité qui en ait parlé ; il dira plus loin que le *combretum* est peu différent du *bacchar*. Nous sommes forcés de convenir que ce qu'il en dit ne permet pas du tout d'arriver à sa détermination.

[1] Ce n'est pas de la plante que parlent Hippocrate et Galien, mais du parfum qu'on en préparait.

43. — Page 314, ligne 13. *Est enim alia herba... asaron vocant.* Cf. sur l'*asarum*, la note 66, livre XII.

44. — Ligne 16. *Quin immo asaron invenio vocitari*, de α privatif et σαίρω, *ornare*, d'où ἄσαρος, *non ornatus;* mais quelques doctes condamnent cette étymologie. M. de Théis (*Gloss. botan.*, p. 43) le fait venir de α privatif et de σειρά, cordage, parce que, n'ayant pas de jets flexibles, il ne pouvait entrer dans les couronnes.

45. — XVII, page 314, ligne 19. *Crocum silvestre optimum...* Voici comment nous établissons la concordance synonymique du safran :

> כרכום, *Cant. cant.*, IV, 14.—Κρόκος et Κρόκον, HOM., *Iliad.*, lib. XIV, v. 348; *Hymn. in Pana*, v. 25; THEOPH., VI, 6; CALLIM., *in Apoll.;* DIOSC., I, 25; ATHEN., *Dipn.*, XV; PLUT., *Symp.*, *Quest.* III, I. — *Crocus*, VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 182; OVID., *in variis locis;* COLUM., III, 8, IX, 4; *Crocum*, PLIN., *loco comm.;* VEGET., IX, 22; *Crocus sativus*, L., *Spec. plant.*, 50. — Le safran cultivé.

Il ne reste aucun doute sur la détermination précise de la plante qui nous occupe. On trouve le safran spontané à Saint-Jean de Maurienne. Il abonde aussi dans les montagnes près d'Athènes, mais on le chercherait vainement dans le royaume de Naples. On le cultive dans presque toute l'Europe tempérée. Celui qu'on trouve le plus communément dans les Alpes est le *Crocus vernus* qui n'a aucune des propriétés du safran cultivé. Celui-ci est originaire du Levant, et porte encore dans le commerce le nom de safran oriental.

46. — Page 316, ligne 3. *Adulteratur nihil æque.* Si rien n'est plus facile à falsifier que le safran, il faut convenir qu'aucune falsification n'est plus facile à connaître. Pline ne dit rien de la falsification à l'aide du carthame ou safran bâtard. Cet auteur a raison de dire que celui qui n'est pas falsifié se brise facilement. Quand il en arrive autrement, il a été falsifié avec l'eau, falsification la plus commune, mais aussi la plus innocente.

47. — Ligne 13. *Transferri in locum subactum...* Les safraniers

durent ordinairement trois à quatre ans, quelquefois même davantage, après quoi il faut renouveler la plantation. Cela se pratique ainsi, du moins dans nos départemens du Midi, où le safran est cultivé avec succès.

48. — Page 316, ligne 14. *Ujus ejus in coronis nusquam.* Pline est ici en contradiction avec lui-même; même livre, chap. 79, il dit positivement *coronæ quoque ex eo mulcent ebrietatem.*

49. — Ligne 17. *Tritum ac theatra replenda.* Conf. Lucrèce (lib. II, v. 416),

> Et cum scena croco cilici perfusa recens est.

Sénèque (*Epistol.* 92), Théophraste (*de Odorib.*), Martial (*de Spectac.*, epigr. III, v. 8).

50. — Ligne 18. *Floret Vergiliarum occasu paucis diebus, etc.* Le safran a une floraison tellement rapide, qu'il est fort difficile de ne pas perdre une partie de la récolte par l'impossibilité de cueillir en temps opportun. Quant à ce que Pline dit de la grande durée du bulbe du safran, elle n'a rien qui la distingue de celle des autres bulbes des liliacées. Ce paragraphe tout entier est emprunté à Théophraste (VI, 6).

51. — Page 318, ligne 3. *Hos certe flores Homerus tres laudat, loton, crocon, hyacinthum.*

> Λωτόν θ' ἑρσήεντα ἠδὲ κρόκον ἠδ' ὑάκινθον.
>
> *Iliad.*, lib. XIV, v. 348.

Le lotos, qu'Homère fait naître sur l'Ida, rentre comme une espèce dans le genre *melilotus.* Cf. le § 10 de la note 130 du livre XIII. Quant à l'*hyacinthus* que nous avons rapporté dans notre *Flore de Virgile* au lis martagon, *Lilium Martagon,* L., il en sera question plus loin.

52. — XVIII, page 318, ligne 6. *Omnium autem odoramentorum, etc.* Tout ce que Pline va nous dire, touchant l'odeur des corps, est emprunté à Théophraste (*de Causis*, VI, 22).

53. — Ligne 8. *Odorato sapor raro ulli non amarus...* C'est Théophraste, *loco citato,* qui a dit cela. Cette assertion n'est vraie qu'en général, et souffre un grand nombre d'exceptions :

témoin le bois de *quassia* qui est inodore et dont l'amertume est excessive ; et la vanille dont l'odeur est d'une grande suavité, et dont la saveur n'a aucune amertume ; nous pourrions multiplier ces exemples. Les anciens, tout-à-fait étrangers aux connaissances chimiques, ne pouvaient avoir aucune idée juste des principes auxquels les plantes doivent leur odeur : on sait que l'huile essentielle, élaborée dans le tissu des corolles, est la source ordinaire des émanations de la fleur.

54.—Page 318, ligne 10. *Et silvestria magis omnia sativis.* On sait que la culture donne aux plantes une consistance plus molle et plus aqueuse ; ce qui nuit au développement de l'huile essentielle. Il y a pourtant quelques exceptions à cette règle, que Théophraste nous a fait connaître (*de Caus.*, VI, 24).

55.—Ligne 12. *Rosa recens a longinquo olet, sicca propius.* C'est toujours Théophraste qui parle ; il eût été plus juste de dire que certaines roses ont plus d'odeur étant sèches qu'étant récentes ; les roses de Provins sont dans ce cas ; les roses fraîches ont une odeur d'autant plus prononcée, qu'elles sont plus près de celui qui les flaire. Il est étonnant que Théophraste se soit trompé sur un fait aussi naturel.

56. — *Omnis autem verno tempore acrior, etc.* Il ne faut pas regarder cette première loi comme invariable ; il semble au contraire que la plus grande partie des plantes odorantes soit estivale. Pline a raison de dire que la chaleur du jour rend l'odeur des fleurs moins pénétrante. Lorsque la chaleur est très-forte, les huiles volatiles se dissipent plus vite qu'elles ne se régénèrent ; si la chaleur est très-faible, le contraire arrive, et l'huile essentielle reste concentrée dans les cellules qui la recèlent. Lorsque la température est peu élevée, les émanations, au lieu de se dissiper rapidement dans l'air, forment autour des fleurs une atmosphère parfumée ; voilà pourquoi les fleurs ont une odeur plus vive le matin et le soir que vers le milieu du jour.

57. — Ligne 20. *Quædam, dum virent, non olent, etc.* Ici encore, Pline copie textuellement Théophraste (*de Causis*, VI, 22). L'observation est de toute justesse, et peut s'étendre à une foule d'autres plantes ; plusieurs graminées, et notamment l'*Anthoxantum odoratum*, l'*Asperula*, le *Melilotus*, le *Trifolium*, et une foule

de rubiacées indigènes, sont dans ce cas. Nous avons parlé du *fenum græcum*, note 216 du livre XVIII.

58. — Page 320, ligne 2. *Ut in lilio utriusque generis*. Ceci est puisé chez Théophraste, qui distingue le λείριον, qui est le lis blanc des Latins et des modernes, et le κρίνον, ou lis rouge, dont nous avons parlé précédemment, note 32.

59. — Ligne 3. *Abrotonum et amaracus acres habent odores*. L'*abrotonum* que Pline a déjà nommé, au chapitre 2 du livre XIII, et dont il sera question plus loin, au chapitre 34, est une armoise, l'*Artemisia Abrotonum*, dont il sera question plus loin. Quant à l'*amaracus*, on croit que c'est une labiée, *Origanum Majoranoides*, L., dont il sera aussi question : nous en parlerons à la note 108 de ce même livre.

60. — Ligne 10. *Quædam vero non nisi usta : sicut thura myrrhæque*. *Voyez* sur la myrrhe et l'encens, nos notes 77 du liv. XII, et 79 du liv. XIII.

61. — Ligne 14. *Quædam locum ipsum odoratiorem faciunt, etc.* Pline a copié Théophraste (*de Causis*, VI, 25) d'une manière inexacte; ce n'est point à l'iris, mais à l'iris céleste ou arc-en-ciel que l'auteur grec attribue cette propriété.

62. — Ligne 16. *Hesperis noctu magis olet, etc.* C'est encore Théophraste qui a fourni ce fait à notre auteur. *Voyez* ce que nous avons dit relativement à l'expansibilité des odeurs, note 55 de ce livre. La plupart des crucifères des genres *hesperis* et *cheiranthus* développent plus d'odeur le soir et le matin que pendant la journée, mais il est parmi elles une espèce qui semble jouir de cette propriété à un plus haut degré; en conséquence, nous proposons la synonymie suivante :

Ἑσπερὶς, THEOPH., *de Causis*, VI, 25. — *Hesperis*, PLIN., *loco comm.*; *Cheiranthus tristis*, L., *Spec. plant.*, 925. — La giroflée triste.

63. — *Animalium nullum odoratum, etc.* C'est Aristote (sect. XIII, prob. 4) qui a déclaré que les panthères sentaient bon. Théophraste a dit la même chose, et Pline le répète ici. On doit fort s'étonner de voir ces auteurs affirmer qu'il n'existe aucun autre

animal odorant ; la civette, le renard, la fouine, la belette, donnent une odeur de musc très-prononcée, qui est surtout sensible dans leurs excrémens ; l'urine de la panthère et des animaux du genre chat, exhalent une odeur très-forte et très-désagréable, surtout à l'époque du rut ; mais l'animal, par lui-même, n'a aucune odeur. Nous avons dit plus haut, note 22, que les anciens ne connaissaient pas le porte-musc.

64. — XIX, page 322, ligne 2. *Illa quoque non omittenda differentia est.* Poinsinet de Sivry fait remarquer que si l'iris n'était pas employé dans la composition des couronnes, c'était une superstition du genre des présages onomatiques, c'est-à-dire tirés du nom : la dénomination d'iris pouvant être tirée d'*ira* et d'*Isis*, et pouvant s'interprêter la colère d'Isis ou de la Terre. Aussi Pline va-t-il faire observer, quelques lignes plus loin, que l'on répandait une eau miellée sur la terre, au moment de cueillir l'iris, comme pour l'apaiser par cette espèce de sacrifice. Le *saliunca* sera plus loin l'objet d'un examen spécial.

65. — Ligne 5. *Sed iris radice tantum commendatur, etc.* C'est encore de nos jours la racine de l'iris qui est la seule partie importante de cette plante ; l'iris le plus célèbre, chez les anciens, était l'*iris florentina*. Il devient assez difficile d'arriver à une détermination rigoureuse des espèces indiquées plutôt que décrites chez les anciens ; nous allons pourtant essayer de le faire :

1°. *Iris*, dans le sens vague du mot ἶρις, HIPPOC., *Morb. mul.*, II, 676 ; THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 12 [1] ; DIOSCOR., I, 1. — *Iris*, PLIN., *loco comm.* ; *Iris græca*, COLUM., XII, 51 ; *Iris* BOTANIC. : *præcipue Iris florentina*, l'iris, notamment l'iris de Florence.

2°. *Iris africana*, PLIN., *loco comm.* — ἶρις λιϐυκή, DIOSCOR., *loco cit.* ; GALEN., *de Antidot.*, c. 12. Quel est cet iris ? Les espèces les plus communes en Afrique sont les *Iris alata*, LAMRK. ; *mauritanica*, CLUSIUS ; *juncea*, POIR. ; *stylosa*, DESFONT.

[1] Dans quelques autres passages, on peut croire qu'il s'agit d'un iris à feuilles étroites, ou iris graminée ?

3°. *Iris illyrica, laudatissima in silvestribus, Drilonis et Naronæ crescens ; Iris florentina*, L., *Spec. plant.*, *secund. var.* AUCT. Nicandre a parlé de cet iris de Drilon et de Narona :

> Ἶριν θ' ἣν ἔθρεψε Δρίλων καὶ Νάρονος ὄχθη.
>
> NICAND., *Theriac.*, v. 43.

4°. *Iris macedonica.* Pline rentre très-probablement dans l'espèce précédente, dont elle est une simple variété ; c'est l'ἶρις μακεδονική de Dioscoride, *loco cit.*, et de Théophraste, *de Caus.*, VI.

5°. *Iris pisidica.* Voyez *Iris illyrica*, dont cette espèce ne pouvait différer sensiblement.

On pourrait, pour mieux démontrer l'incertitude des synonymies relatives aux iris, rapporter les nombreuses contradictions dans lesquelles sont tombés les auteurs; il doit nous suffire ici d'affirmer qu'elles sont fort nombreuses. Dioscoride, en déterminant la couleur de l'iris, confond évidemment sous ce nom une foule d'espèces différentes. On conçoit que ces plantes n'aient pu être nullement distinguées, puisqu'elles ont été pour les modernes l'objet de plusieurs contradictions; il en a été de même de tous les genres nombreux en espèces, étroitement unis par leurs caractères botaniques.

66. — Page 322, ligne 11. *Raphanitis a similitudine, etc.* Pline dit plus loin : *Iris rufa melior quam candida;* c'est aussi l'opinion de Dioscoride (I, I). Il paraît que les anciens n'enlevaient pas, comme nous faisons, l'épiderme du rhizome de l'iris. C. Bauhin indique l'*iris biflora* pour le *raphanitis* de Pline; quant au *rhizotomos,* mot qui signifie racine coupée, le même auteur désigne l'*iris angustifolia prunum redolens.*

67.—Ligne 12. *Optima, quæ sternutamenta tactu movet.* Aucun iris, sec ou récent, entier ou en poudre, ne détermine les effets que notre auteur signale. Galien, au reste, dit la même chose.

68. — Ligne 21. *Teredines non sicca modo, etc.* Le rhizome de l'iris, ainsi que toutes les racines riches en fécules, deviennent très-promptement la proie des vers, quand on les conserve longtemps sèches.

69. — XX, page 324, ligne 4. *Saliunca folio quidem subbrevi.*

Sprengel prend le *saliunca* de Virgile pour cette valériane, nommée *saliunca* par Allioni, et qui diffère, selon lui, du *Valeriana celtica* par ses feuilles cunéiformes, dentées, qui sont obtuses et entières dans la première espèce. Cette distinction, à peine suffisante aux yeux exercés d'un des premiers botanistes de notre époque (M. Decandolle), n'a pu être appréciée par les auteurs anciens, et encore moins par le vulgaire, dont ils avaient adopté la nomenclature, toujours établie sur des différences fortement tranchées. La *baccharis* et le *saliunca* ne peuvent être des plantes aussi voisines que le pense Sprengel : les deux espèces de valériane qu'il indique n'avaient sans doute qu'un nom chez les Romains, comme elles n'en avaient qu'un chez tous les botanistes avant Allioni. Qu'on nous permette de renvoyer aux détails que nous avons donnés dans notre *Flore de Virgile*, p. 148 et suiv.

Voici, dans notre opinion, la concordance synonymique du *saliunca* :

ברד des Hébreux. — Νάρδος θυλακῖτις, NICAND., *Alex.*, 403; Νάρδος κελτική, Νάρδος ἀγρία des Grecs, DIOSCOR., I, 7. — القليطى, AVICEN., édit. arab. — *Saliunca*, VIRGIL., *Eclog.* V, v. 17; *Nardum gallicum*, COLUM., XII, 20; *Saliunca et Nardus gallicus, et rusticus, et Baccharis*, PLIN., *loco comm.*, et cap. 83; *Nardus celticus*, PALLAD., XIV; *Denemarcha*, HILDEG., I. 416; *Valeriana Saliunca*, ALLIONI, *Flora pedem.*, v. 1, nº 9, tab. 70, fig. 1; et *Valeriana celtica*, L., *Spec. plant.*, 46. — La valériane celtique et la valériane à feuilles de lavande.

70.—XXI, page 324, ligne 12. *Polion herbam.* Ce *polion*, assez imparfaitement décrit dans Pline, est rapporté par les commentateurs au *Teucrium Polium* de Linné, labiée commune en Espagne, en Italie et dans toute la France méridionale.

Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

I. Πόλιον, HIPPOC.; Πόλιον μέγα, GALEN., *de Fac.*, VIII, HESIOD. *et* MUSÆUS, *teste* THEOPH., IX, 21; THEOPH., *Histor. plantar.*, I, 16; DIOSCOR.[1], III, 124. — *Polium*

[1] Ἕτερον πόλιον θαμνωδέστερον οὐχ οὕτως εὔτονον τῇ ὀσμῇ.

campestre majus, PLIN., *loco comment.*; *Herba tinearia*, LATINOR. *teste* SCRIB. LARG., 83; *Teucrium Polium*, L., *Spec. plant.*, 792. — Le *polium*.

II. Πόλιον ὀρεινόν, DIOSCOR.; Πόλιον μικρόν, GALEN., *de Fac.*, VIII, *loco cit.*—*Teucrium silvestre minus, teuthrium*, QUORUMD.; PLIN., *loco comm.*; *Teucrium montanum*, L.[1], *Spec. pl.*, 791.

71. — Page 324, ligne 15. ....*Folia ejus* (*polii*) *mane candida, etc.* Dioscoride attribue cette merveille non pas au *polium*, mais au *tripolium*.

72. — Ligne 19. *Quidam teuthrion vocant.* Ce *teuthrion* n'est autre chose que le πόλιον ὀρεινόν de Dioscoride. Cf. la synonymie de la note 70.

73. — XXII, page 326, ligne 7. *Rubentem in cocco.* Le coccus est connu des modernes sous le nom de kermès animal. On le recueille sur le *Quercus Ilex*. C'est une production granuliforme due au *Coccus Ilicis*. On emploie très-peu le kermès depuis que l'on connaît la cochenille.

74. — Ligne 9. *In purpuras tyrias, etc.* Pline traitera de la pourpre au liv. XXVII, chap. 60. *Voyez* les notes du liv. IX, chap. 60, tom. VII, pag. 190.

75. — Ligne 15. *Alius in viola serotina, conchyliorum vegetissimus.* Cette violette tardive, qui n'a point été énumérée par Pline, en parlant des *viola*, paraît rentrer dans les crucifères des genres *Hesperis* et *Cheiranthus* sans qu'il soit possible d'en préciser l'espèce.

76. — XXIII, page 328, ligne 5. *Est autem spica purpurea verius, quam flos aliquis, etc.* La description que Pline donne de son *amaranthus*, qui est aussi celui de Théophraste, ne permet pas de méconnaître le *Celosia cristata*, plante originaire d'Asie, mais cultivée en Italie long-temps avant l'auteur latin. Bauhin croit que cette plante se trouve dans Théophraste (VI, 6) sous le nom de φλόξ, que Théod. Gaza traduit par *flammea*. L'*amaranthus* de Dioscoride (IV, 57) est une autre plante

[1] Les botanistes reconnaissent une variété du *Teucrium Polium*, qui, se trouvant dans les montagnes, a reçu le nom spécifique de *montanum*.

qu'on a cru reconnaître dans le *Gnaphalium Stœchas* de Linné. Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Φλόξ, Theoph., vi, 6? — *Amaranthus,* Virg., *Culex*, v. 405; Colum., ix, 4, et x, v. 175; Plin., *loco comm.; Amaranthus Plinii major,* Gessn., *Hort.; Celosia cristata*, L., *Spec. plant.*, 297. — L'amaranthe passe-velours, *Amaranto* des Italiens.

Les anciens, beaucoup moins avancés que nous dans l'art de fabriquer les étoffes, n'avaient pu, ainsi que nous l'apprend Pline, imiter l'amaranthe ; les modernes y sont parvenus et ont même surpassé le beau velouté de cette fleur dans la fabrication de leur velours. Le nom vulgaire de passe-velours, qui lui avait été donné dans l'enfance du tissage des étoffes, n'est donc plus convenable, et nous devrions lui donner seulement, comme les Italiens, le nom de *fior di velluto.*

77.—Page 328, ligne 10. *Madefactus aqua reviresci, et hibernas coronas facit.* Il n'est pas exact de dire que, plongées dans l'eau, les fleurs d'amaranthe reverdissent ; mais comme elles sont scarieuses et fort sèches, elles n'ont que peu d'humidité à perdre et peuvent se conserver fort long-temps.

78. — XXIV, page 328, ligne 14. *In nomine et cyani colos.* C'est là la centaurée bluet, si commune dans nos moissons, et avec laquelle on se plaît encore à faire des couronnes. La culture en a varié les couleurs à l'infini. On ne peut reconnaître, dans les écrits des Grecs, rien qui puisse nous faire croire qu'ils aient connu le bluet, car nous ne pouvons nous ranger à l'avis de Sprengel qui veut le voir dans le μῆκων ἀφρώδης καὶ Ἡρακλεία de Dioscoride (iv, 67) et de Théophraste (iv, 13). Nous nous expliquons difficilement que la lecture attentive du texte de cet auteur ait pu conduire Sprengel à une opinion aussi éloignée de la vérité. Le docte professeur allemand a adopté l'opinion de Columna, probablement sans l'examiner.

Le bluet est indiqué par notre auteur comme une fleur esti-

vale qui vient après les roses et avant les amaranthes. *Voyez* plus loin le chap. 29 de ce même livre.

79. — Page 328, ligne 14. *Item holochrysi.* Ce nom, entièrement grec, signifie *tout d'or.* On a cru devoir rapporter l'*holochrysum* au *Gnaphalium Stœchas.* Voici la synonymie probable de cette plante :

Ἑλίχρυσον, Theoph., *Hist. plant.*, vii, 3, et ix, 21; Ἑλίχρυσον, χρυσάνθεμον, ἀμάραντον, Diosc., iv, 57. — *Holochryson*, Plin., *loco cit.*; *Gnaphalium Stœchas*, L., *Spec. plant.*, 1193. — L'immortelle. *Voyez* la note 76.

80. — XXV, page 328, ligne 21. *Petilio ipsa nomen imposuit, autumnali, etc.* Quoique cette plante soit assez bien décrite, il est presque impossible de la déterminer avec certitude.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 204) désigne le *Geum rivale*, L., *Spec. plant.*, 717. Les objections contre ce système sont nombreuses. Le *Geum rivale* ne fleurit point en automne, mais bien au printemps. Il croît près des eaux, ainsi que l'indique son nom spécifique de *rivale.* La couleur de ses fleurs ne le rapproche point de la rose églantier. Le calice est d'un rouge noirâtre, et les pétales sont seulement nuancés de rose, la couleur des graines n'est pas jaune, celles-ci ne sont pas renfermées dans une capsule, etc.; comment, avec si peu de données, se flatter de déterminer cette plante d'une manière précise?

81. — Page 330, ligne 6. *Luteus et bellio.* On a voulu trouver dans cette plante le *Chrysanthemum segetum* ou marguerite dorée; mais si la localité est exactement indiquée par Pline, on sera obligé de chercher une autre radiée; car la marguerite dorée, ainsi que l'indique son nom spécifique, ne se trouve que dans les champs. Quelques commentateurs ont désigné, mais à tort, le *Caltha palustris.* Nous ferons remarquer que, suivant Pline, la plupart des fleurs des prés sont sans usage : si cette assertion était vraie du temps des Romains, elle ne l'est plus de nos jours : l'on a reconnu à une foule de plantes des prés des propriétés médicinales ou économiques. L'auteur latin, en déclarant que les noms d'un grand nombre de ces plantes étaient variables, nous met en garde contre les erreurs nombreuses com-

mises par les auteurs qui ont voulu chercher sans discussion à éclairer cette nomenclature vacillante.

82. — XXVI, page 330, ligne 11. *Chrysocome, sive chrysitis.* Nous ne voyons aucun inconvénient à adopter pour cette plante le *Chrysocoma Linosyris* des modernes; c'est pourquoi nous établirons la synonymie suivante :

> Χρυσοκόμη, DIOSC., IV, 55 ; Χρυσοκόμη, οἱ δὲ Χρυσῖτις, οἱ δὲ Χρυσάνθεμον, EJUSD., *in Nothis ;* Χρυσοκόμη, καλεῖται δὲ καὶ Χρυσίτης.... Ῥωμαῖοι Ἴοβις βάρβα, GALEN., *de Facult. simpl.*, VIII, p. 242 ; *Chrysocoma Linosyris*, L., *Spec. pl.*, 1178. — Le chrysocome à feuilles de lin.

83. — XXVII, page 330, ligne 19. *Florem esse dixerim genistas.* Pline a traité des genêts même livre, chap. 42 ; livre XVI, chap. 69 ; livre XVIII, chap. 65 ; livre XIX, chap. 2 ; et livre XXIV, chap. 40. Toutes les fleurs des *genista* sont jaunes.

84. — Ligne 20. *Item rhododendron.* Conf. la note 176 *bis* du livre XVI, et le chapitre 53 du livre XXIV. Le *rhododendron* est notre *Nerium Oleander*, L.

85. — *Item zizipha, quæ et Cappadocia vocantur.* Conf. sur les *zizipha* (*Ziziphus vulgaris*) la note 102 du liv. XV. Les fleurs du jujubier sont petites, d'une couleur pâle et jaunâtre, ramassées au nombre de deux ou trois sur un même pédoncule. C'est avec raison que notre auteur dit qu'elles ont quelque rapport avec celles de l'olivier. Arbre des régions méridionales de l'Europe, le jujubier ne mérite pas plus le nom d'arbre de Cappadoce que celui d'arbre de Provence ou d'Italie.

86. — Page 332, ligne 1. *Cyclaminum.* Conf. le livre XXV, chapitre 67.

87. — Ligne 2. *Flos ejus colossinus.* Colosse était une ville de la Troade où l'on préparait une sorte de pourpre fort estimée. Les fleurs du *cyclamen* ont une couleur rouge très-agréable. Cf. Strabon (XII, page 378).

88. — XXVIII, page 332, ligne 5. *Smilacis et ederæ.* Nous avons rapporté le *smilax* au *Smilax aspera*, note 326, liv. XVI,

Voyez sur le lierre *Hedera Helix* et ses nombreuses variétés, les notes 318 et suiv. du livre cité.

89.— XXIX, page 332, ligne 15. *Spiræa, origanon.* On n'est pas sans quelque doute sur l'identité de cette plante avec le *Spiræa salicifolia.* Cette plante ne croît naturellement que sur les montagnes élevées en France, en Sibérie, en Tartarie, et dans l'Amérique septentrionale. Il n'est pas sûr qu'elle ait été connue des anciens, et qu'elle ait trouvé place dans leurs jardins. Mathiole a cru que c'était la viorne, *Viburnum Opulus*, L. ; mais il y a bien peu de probabilités pour cette plante. Théophraste (VI, I) nomme la spirée, mais sans la décrire. Dioscoride n'en parle pas. Nous proposerons seulement la concordance synonymique latine et grecque de cette plante :

Σπειραῖα, THEOPH., I, 23. — *Spiræa*, PLIN., *loco comm.* (quelques manuscrits portent *spireon*); *Spiræa salicifolia?* L., *Spec. plant.*, 700.

L'*origanon* sera plus loin l'objet d'un examen particulier.

90. — *Cneoron, quod casiam, etc.* Ce *cneorum* n'est autre chose que le *Daphne Gnidium* des botanistes. Pline en parle plus au long au liv. XXIII, chap. 35. Nous y renvoyons. Cf. sur le *casia* la note 88 au liv. XII, chap. 43.

91. — Ligne 17. *Meliloton, quod sertulam Campanam vocamus.* Dioscoride a décrit cette plante. Les commentateurs ont cru voir le *melilotos* des anciens dans le *Trifolium italicum* ou *creticum* des auteurs. La première de ces deux légumineuses est commune en Italie et dans les environs de Montpellier : ses fleurs, d'un jaune foncé, exhalent une odeur agréable; la seconde s'élève beaucoup moins : ses fleurs sont plus pâles et son odeur est moins suave que dans l'espèce précédente. On a sans doute préféré ces deux plantes de l'Europe australe à notre *Melilotus officinalis* à cause de la localité ; cependant ce dernier n'est pas rare non plus dans le Midi, et il réunit les conditions voulues d'après le peu de renseignemens que nous ont laissés les anciens. Donnons la concordance synonymique de cette plante :

Μελίλωτος, NICAND., *Ther.*, v. 896; DIOSCOR., III, 48;

ATHEN., XV, 3? — *Melilotos*, PLIN., *loco comm.; Melilotus italica*, C. BAUH., *Pin.*, 331; *Trifolium Melilotus officinalis*, L., *Spec. plant.*, 1078. — Le mélilot d'Italie, ou le mélilot officinal.

92.—Page 332, ligne 22. *Odor ejus croco vicinus est, et flos, ipsa cana.* Remarquons que Pline a copié, en le défigurant, le passage de Dioscoride, où cet auteur dit positivement que les fleurs sont jaunes et qu'elles exhalent une odeur de safran: Μελίλωτος, κράτιστος, ὁ Ἀττικὸς, καὶ ὁ ἐν Καλχηδόνι γεννώμενος κροκίζων καὶ εὐώδης· φύεται καὶ ἐν Καμπανίᾳ.

93. — XXX, page 334, ligne 4. *Tria ejus genera* (*trifolii*). Le genre *trifolium* des botanistes est un des plus nombreux du règne végétal. Les espèces sont étroitement liées ensemble par des caractères qui leur sont communs; il y aurait donc témérité à prétendre donner autre chose que des conjectures sur la question que nous allons traiter. Essayons toutefois d'arriver à celles qui sont les plus probables.

Le scoliaste de Nicandre (*in Theriaca*, p. 25) énumère le *minyanthes* parmi les *trifolium*. Les commentateurs ont voulu reconnaître cette plante dans notre ménianthe, trèfle d'eau, qui n'appartient point à la famille des légumineuses, mais bien à celle des gentianées, et qui est connu sous le nom vulgaire de trèfle d'eau. Il est certain que Pline a compilé Dioscoride, et qu'il l'a fait, suivant son usage, d'une manière inexacte. Citons le texte de l'auteur grec: Τρίφυλλον, οἱ δὲ ὀξύφυλλον, οἱ δὲ μινύανθες, οἱ δὲ ἀσφάλτιον, οἱ δὲ κνίκιον καλοῦσι, κ. τ. λ. Il s'agit donc, comme on le voit, d'une seule et même plante, portant trois noms différens. Quelle est cette plante? c'est ce qu'il ne nous semble pas impossible de trouver. On a déjà désigné le *Psoralea bituminosa*, plante dont toutes les parties sont imprégnées d'une forte odeur de bitume, circonstance qui lui aurait fait donner, par les Grecs, le nom d'*asphaltion*. Sa tige droite, cylindrique, s'élève à la hauteur d'un mètre; ses feuilles sont composées de trois folioles lancéolées, munies de stipules; ses fleurs, auxquelles succède une gousse monosperme, ovale, hérissée de poils noirâtres, terminée par une corne saillante presque glabre,

sont bleues, violettes, ou rougeâtres. Dioscoride dit que l'*asphaltion* dépasse une coudée de haut, et qu'il émet des rameaux menus, noirâtres, portant des feuilles trifoliées, dont les pétioles sont stipulacés. Il a d'abord, continue-t-il, une odeur de rue, puis une très-forte odeur de bitume. La fleur est purpurescente, les semences sont un peu élargies, légèrement velues, terminées par un petit prolongement en manière de corne. Ces deux descriptions éprouvent une identité parfaite qui ne permet pas de faire hésiter sur la désignation de cette plante. Si Pline eût apporté dans sa description autant de précision que Dioscoride, les synonymies présenteraient une certitude bien plus grande.

Τρίφυλλον, ὀξύφυλλον, μινύανθες, ἀσφάλτιον, Diosc., lib. III, cap. 123 (non Theoph.); Μινύανθες, Schol. de Nicand., *in Theriac.*, v. 522. — *Trifolium acutum*[1], *seu asphaltium* et *Trifolium simonianum*, Colum., VI, 17; *Minyanthes, asphaltion, oxytriphyllon*, Plin., *loco comm.; Psoralea bituminosa*, L., *Spec. plant.*, 1075. — Le psoralier bitumineux.

Le ménianthe (μηνύανθες) de Théophraste (IV, 11), auquel l'auteur des *Géoponiques* (II, 4) a donné le nom de *triphyllos*, et qui est indiqué comme une plante de marais, paraît être le *menianthes trifoliata*, L., le trèfle aquatique.

94. — Page 334, ligne 8. *Cauliculi quibusdam, ut marathro, hippomarathro.* On s'accorde assez généralement à reconnaître le fenouil, *Anethum Fœniculum,* dans le *marathrum* des anciens. Il faut avouer toutefois que les renseignemens puisés dans les auteurs sont bien insuffisans pour décider la question; aussi, quel-

[1] Columelle s'est bien gardé de séparer son *trifolium acutum* (*oxytriphyllon*) de l'*asphaltion.* Voici comment cet auteur s'exprime : *Simonianum trifolium, quod invenitur confragosis locis, efficacissimum traditur, odoris gravis, neque absimilis bitumini, et idcirco Græci eam ἀσφάλτιον appellant : nostri autem propter figuram vocant acutum trifolium : nam longis et hirsutis foliis viret, caulemque robustiorem facit quam pratense.* Scribonius Largus (*Comp*, 163) désigne positivement le *trifolium acutum* comme l'ὀξυτρίφυλλον des Grecs, dont ce dernier mot n'est, au reste, que la traduction. Nous aurions désiré que Sprengel eût fortifié cette opinion de son autorité.

ques écrivains ont-ils désigné divers autres ombellifères, notamment le *Cachrys Morisonii* et le *Seseli tortuosum*.

Voici la concordance synonymique établie par les auteurs.

I. Μάραθρον, HIPPOC., *de Morb. mul.*; DIOSCOR., III, 81. — *Marathron*, PLIN., VIII, 41, XX, 39, et XXX, 9; *Anethum Fœniculum*, L., *Spec. plant.*, 377. — Le fenouil.

II. Ἱππομάραθρον, HIPPOC., *de Nat. mul.*, 572; DIOSCOR., III, 82. — PLIN., *loco comm.*; *Cachrys sicula*, L., *Spec. plant.*, 355. — La cachrys de Morison, ou la cachrys de Crète.

95. — Page 334, ligne 9. *Myophono.* Il est probable qu'il s'agit d'un aconit, et probablement même de l'*Aconitum Napellus*. La violence de l'action toxique des aconits leur a valu les noms de tue-loup, λυκοκτόνον; de tue-souris, μυοκτόνον; de mort aux ours, ἀρκτοκτόνον; de tue-chiens, κυνοκτόνον; de mort aux belettes, γαληκτόνον; de mort aux lièvres, λαγοκτόνον; et enfin celui de ζωοκτόνον, qui tue tous les animaux indistinctement. Théophraste désigne l'aconit sous le nom de μυοκτόνον (*Hist. plant.*, VI, 1).

96. — *Utuntur e ferulis et corymbis, etc.* La férule, *Ferula communis*, des botanistes a été l'objet d'un examen spécial, note 155 du livre XIII. Nous avons parlé du lierre dans nos notes 318 et suiv. du livre XVI. Il n'en existe aucune espèce dont les fleurs soient semblables à celles des roses sauvages. Dalechamp pense, et nous adoptons son avis, que Pline confond ici le lierre (κισσὸς) et le ciste (κίστος). Les exemples de ces méprises nominales sont malheureusement très-fréquens chez Pline.

97. — Ligne 13. *Et cneori duo genera, nigri atque candidi.* Nous avons traité du *cneorum*, note 141 du livre XIII, où Pline a parlé de cette plante sous le nom de *Granum gnidium*. La distinction faite ici, de deux espèces, est puisée chez Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 2).

Si le lecteur veut bien se rappeler que nous avons désigné pour le *cneorum* deux espèces de daphné : savoir, le *Daph. Gnidium* et le *Daph. Cneorum*, il verra que cette distinction nous amène à pouvoir déterminer les deux variétés de *cneorum* des anciens. Le

blanc serait le *D. Gnidium* dont les fleurs sont blanchâtres, et le noir, le *D. Cneorum*, dont les fleurs sont d'un rouge foncé. Faisons remarquer en passant que Pline précise la floraison de ces plantes après l'équinoxe d'automne, ce qui est inexact, car elles fleurissent en avril et en mai; mais une circonstance particulière vient justifier l'auteur latin; presque toutes refleurissent en automne, et notamment le *Daphne Cneorum*.

98. — XXXI, page 334, ligne 19. *Totidem et thymi : candidum, ac nigricans.* L'importante labiée que les anciens ont connue sous le nom de *thymus*, a joui chez eux d'une grande célébrité. L'examen des expressions qu'a employées Dioscoride dans la description de cette plante avait décidé l'auteur du *Pinax* à ne pas regarder le thym des anciens comme le nôtre, et à donner le nom de *Thymus Dioscoridis* à une labiée dont les fleurs sont rassemblées en tête, et qu'on trouve en abondance dans les climats méridionaux. Martyn, docte commentateur des *Géorgiques*, est également d'avis que le *thymus* de Virgile est la plante indiquée par Bauhin. Sprengel a étayé cette opinion de son autorité (*Hist. Rei herb.*, I, 145). Toutefois, malgré l'accord qui règne parmi les commentateurs sur ce point de botanique des anciens, nous pensons que, sous le nom de *thymus*, ils entendaient parler de plusieurs labiées, et peut-être même du *Thymus vulgaris*, plante commune dans toute l'Europe australe et tempérée, ainsi que du *Thymus Zygis* de Linné. Il conviendrait donc de donner plus d'extension au mot *thymus*. Voici comment nous établissons la concordance synonymique de cette labiée :

Θύμον, THEOPH., VI, 2; ATHEN.; Θύμος, DIOSC., III, 44; GALEN., *Antid.*, I, p. 427; Κονίλη, NICAND., *de Ther.*, v. 626; Τύμβρη, CASS. BASS., *Géopon.* (un petit nombre d'auteurs le nomment *Arum*). — *Thymus*, VIRG., *loco cit.*; COLUM., XII, 57; PLIN., *loco comm.*; *Thymus silvestris*, VEG., III, 27; *Satureia capitata* seu *Thymus vulgaris*, *seu Th. Zygis*, L., *Spec. plant.*, 795 et 826. — La sarriette en tête, et probablement diverses espèces de thym.

Les expressions *candidum* et *nigricans*, appliquées au *thymus*, ne peuvent pas être prises à la rigueur. Aucune labiée n'a la fleur vraiment noire. Les *thymus* indiqués dans la synonymie ont les leurs purpurescentes. Peut-être Pline veut-il les appliquer aux tiges qui sont quelquefois d'un rouge assez prononcé, surtout vers la fin de l'été. Le thym commun a les siennes d'un brun rougeâtre, tandis que le *Thymus Zygis* les a blanches et cotonneuses.

99. — Page 336, ligne 2. *Semen thymi non potest deprehendi, etc.* On lit la même chose dans Théophraste (VI, 2 et *de Causis*, I, 5). C'est à tort que cet auteur et Pline ont pensé que la fleur du thym pouvait remplir l'office de la graine. Celle-ci, cachée au fond du calice, a pu échapper à leurs yeux, et quand ils ne croyaient semer que des fleurs, ils mettaient en même temps des semences en terre.

100. — XXXII, page 336, ligne 17. *Et conyzæ duo genera, etc.* Le *conyza* des Grecs n'est pas rapporté à la même espèce de plante par les commentateurs. Ils s'accordent toutefois à le chercher parmi les synanthérées, et dans le genre *inula*. Suivant eux, le *conyza* d'Hippocrate (*Morb. mul.*, II, 650) serait l'*Inula viscosa*, de même que celui de Théophraste (VI, 2), quoique quelques auteurs préfèrent voir en lui l'*Inula Pulicaria*. Le κόνυζα μικρά de Dioscoride (III, 106) serait ce même *Inula Pulicaria*, tandis que le κόνυζα μεγάλη, du même auteur, serait la *baccharis Dioscoridis*, et le κόνυζα μέση, l'*Inula spiræifolia*. Il est bien difficile de décider ces diverses questions d'une manière satisfaisante, les descriptions que nous ont laissées les auteurs grecs étant tout-à-fait incomplètes.

Nous donnerons la concordance synonymique suivante, mais avec la réserve que commande le sujet :

I. Κόνυζα, HIPP., *Morb. mulier.*, II, 650; Κόνυζα ἄῤῥην, THEOPH., VII, 2; Κόνυζα μεγάλη, DIOSC., III, 136; Κνύζα, THEOCR., *Idyll.*, IV, 25; Κόνυζα, NICAND., *Ther.*, v. 70, 94 et ailleurs. — *Conyza mas*, PLIN., *loco comm.*; *Inula viscosa*, DESFONT. — L'inule visqueuse.

II. Κόνυζα θηλεία, Theoph., *Hist. plant.*, VI, 2; Κόνυζα μικρά? Diosc., *loco citato.* — *Conyza femina*, Plin., *loco comm.; Inula Pulicaria*, L., *Spec. plant.*, 1238. — La pulicaire.

101.—XXXIII, page 338, ligne 6. *Jovis flos.* On a désigné la coquelourde des jardins, *Agrostemma coronaria*, L., comme étant le *flos Jovis.* Nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs. C'est le φλόξ des Grecs.

102. — Ligne 7. *Hemerocalles, etc.* Théophraste écrit ἡμεροκαλές, Dioscoride ἡμεροκαλλίς. Les modernes donnent le nom d'hémérocallis à une liliacée qui se plaît dans les Alpes. Ce n'est point elle que les commentateurs désignent pour l'*hemerocallis* des anciens. Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 87) indique le *Pancratium maritimum*, plante commune, en Grèce, sur le bord de la mer. Cette désignation nous semble un peu arbitraire. Théophraste ne parlant point de la localité où vit ce *pancratium*, et n'en donnant aucune description, nous présenterons avec doute l'opinion de Sprengel.

Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Ἡμεροκαλές, Theoph., VI, 1; Ἡμεροκαλλίς, Diosc., I, 137. —*Hemerocalles*, Plin., *loco comm.; Pancratium maritimum?* L., *Spec. plant.*, 418. — La pancrace maritime.

103. — Ligne 10. *Et ramis autem et folio odorata sunt, excepto serpyllo.* S'il est bien vrai que le serpyllum des Latins soit notre *Thymus Serpyllum*, L., l'exception établie par Pline n'a aucune exactitude.

104. — Ligne 11. *Helenium e lacrymis Helenæ dicitur natum.* Cette fable est rapportée par Nicandre (*in Theriac.*) ainsi que par Élien (*Hist. des anim.*, liv. IX, ch. 21). Cet *helenium* différerait de l'ἑλένιον des Grecs, attribué, comme nous l'avons dit plus haut, à l'*Inula Helenium.* Sprengel décide qu'il s'agit du *Teucrium creticum.* Voici la synonymie de cette plante :

I. Ἑλένιον, Theoph., *Hist. plant.*, VI, 6; Ἑλένιον Αἰγύπτιον, Diosc., I, 28. — *Helenium*, Plin., *loco comm.; Teucrium Creticum*, L., *Spec. pl.*, 1202. — La germandrée de Crète.

II. Ἑλένιον, HIPP., *de Nat. mulier.*, 572; DIOSC., I, 27. — *Helenium*, PLIN., XV, 7; *Inula Helenium*, L., *Spec. pl.*, 1236. — La grande aunée.

105. — XXXV, page 338, ligne 17. *Abrotonum odore jucunde gravi floret.* Les commentateurs s'accordent à voir dans cette plante la santoline petit-cyprès. Voici comment on peut établir la concordance synonymique des deux *abrotonum* :

I. Ἀβρότονον, THEOPH., VI, I, et VII; Ἀβρότονον θῆλυ; DIOSC., III, 29; Ἀβρότονον ἄγριον et Ἀβρότονον οἰκοτικόν, NICAND., *Ther.*, v. 2. — *Abrotonum*, PLIN., *loco comm.*; *Santolina Chamæcyparissus*, L., *Spec. plant.*, 1179. — La santoline petit-cyprès.

II. Ἀβρότονον ἄῤῥεν, DIOSC., III, 29; NICAND.? (Cf. la précédente synonymie) — *Abrotonum mas*, PLIN., *lib. comm.*, c. 92; *Artemisia Abrotonum*, L., *Spec. plant.*, 1185. — L'absinthe aurone.

106. — Ligne 18. *Vacuum sponte provenit. Cacumine suo se propagat.* Ce passage, auquel les traducteurs ont trouvé avec raison de l'obscurité, veut exprimer, suivant nous, la possibilité de reproduire l'aurone par la bouture. Pline dit plus bas que l'aurone se reproduit plus facilement par la graine que par les rejetons.

107. — Page 340, ligne 2. *Sic et Adonium.* Pline, par ce mot *Adonium*, veut parler d'un mode de culture qui consistait à établir des parterres dans des caisses ou dans des vases, afin de pouvoir facilement les transporter d'un lieu dans un autre. On ne cultivait ainsi que les fleurs d'agrément. Les Grecs nommaient ces jardins portatifs jardins d'Adonis.

108. — Ligne 5. *Abrotono simile odore leucanthemum est, flore albo foliosum.* Nous examinerons au livre suivant, chap. 26, si cette plante est bien la même que le *leucanthemum* dont il est question au liv. XXII. P. Hardouin se prononce pour la négative.

109. — Ligne 8. *Amaracum.* Dioscoride nous apprend que le σάμψυχον était nommé ἀμάρακος par les Siciliens et les Cyzicéniens. Ce que Pline nous dit dans ce passage tend à fortifier cette opinion, puisqu'il assure que le médecin Dioclès, à l'exem-

ple des Siciliens, appelait *amaracus* la plante à laquelle les Égyptiens et les Syriens attribuaient le nom de σάμψυχον. Cependant le nom d'ἀμάρακος paraît aussi donné par Dioscoride (III, 155) à la matricaire, et peut-être Galien avait-il en vue cette dernière plante quand il parlait de son ἀμάρακος, qui, suivant lui (*Antid.* I, 431), croissait aussi bon en Asie que dans l'île de Crète, d'où les herboristes avaient coutume de le faire venir.

Voici quelle est la concordance synonymique que nous établirons pour cette plante :

> Ἀμάρακος, THEOPH., XV, 1; NICAND., *de Ther.*, v. 575; GALEN., *Simpl. med.*, VI, 26; *Antid.*, I, 431; Σάμψυχον, DIOSC., III, 47. — *Amaracus*, CATULL., *Carm.*, v. 62; VIRG., *Æneid.*, I, v. 693; PLIN., *loco comm.; Sampsuchum*, COLUM., X, v. 171; *Origanum Majoranoides*, WILD., *Spec. plant.*, III, p. 137. — L'origan, fausse marjolaine.

Cette labiée est vivace; on la cultive dans les jardins. Notre savant ami, M. le docteur Tenore, de Naples, nous a écrit qu'elle ne se trouvait pas dans le royaume de Naples; on ne l'a pas observée en Grèce, mais on suppose qu'elle est originaire de Barbarie. Il est probable qu'elle était cultivée dans les jardins, du temps de Virgile et de Pline. Au reste, ce dernier auteur, en invoquant le témoignage des Égyptiens et des Syriens, semble vouloir faire croire qu'elle était exotique. Nous ignorons si on la rencontre en Sicile. Dioscoride indique le σάμψυχον dans l'île de Chypre. Il dit que c'est une plante rampante. L'*Origanum Majoranoides* est au contraire une plante redressée, ayant le port de l'*Origanum Majorana*.

110. — XXXVI, page 340, ligne 18. *Nyctegreton.* Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 203) décide, mais sans discussion, que le *nyctegretum* (veilleur de nuit) est le *Cæsalpinia pulcherrima*, L., arbrisseau d'un très-bel aspect, qui croît spontanément dans les deux Indes, et qui est cultivé au jardin des plantes. Cet arbrisseau n'est connu en Europe que depuis un très-petit nombre d'années; il est assez rare, même dans l'Inde. Nous regardons comme fort douteux que les anciens aient jamais pu le connaître.

Le *Cæsalpinia pulcherrima*, indiqué dans l'Inde, ne se trouve pas dans le voisinage de la Perse (Gédrosie), mais seulement dans le golfe du Bengale. Son feuillage est d'un vert tendre, ses fleurs sont d'un rouge mêlé de jaune; il ne rampe nullement par terre, puisqu'il s'élève sur une tige droite de la hauteur de douze à quinze pieds; de plus, aucune de ses parties n'est colorée en bleu. Nous le disons à regret, la désignation faite par Sprengel n'est point fondée : cet auteur, qui jouit d'une réputation méritée, devrait motiver, d'après un examen plus approfondi, ses opinions, qui souvent sont admises, sans discussion, sur la foi de son nom.

111. — XXXVIII, page 342, ligne 12. *Florum prima ver nuntiantium viola alba.* Cf. sur le *viola alba*, λευκόϊον, le § 4 de la note 36 de ce même livre. On serait tenté de croire que Pline a confondu, sous le nom de *viola alba*, des plantes fort différentes, et qu'il entend parler ici du *Leucoium vernum* ou du *Galanthus nivalis*, liliacées qui fleurissent au premier printemps.

112. — Ligne 15. *Phlox vocatur.* Ce φλόξ est la même plante que le *flos Jovis* dont nous avons parlé, note 101 de ce même livre, et qu'on a cru reconnaître dans l'*Agrostemma coronaria* de Linné. Cf. Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 6).

113. — *Cyclaminum.* Nous avons déjà dit que le cyclamen des Latins était le *Cyclamen europæum* ou *hederæfolium* qui fleurissent effectivement au printemps et en automne. Nous parlerons plus au long de cette plante au liv. XXV, chap. 67.

114.— Ligne 16. *Seriores... narcissus et lilium.* Nous avons dit, en parlant des narcisses, qu'une espèce portait l'épithète de *serotinus*. On ne connaît aucune espèce du genre *lilium* qui soit dans le même cas. Au reste, Pline n'a fait que traduire Théophraste (*Hist. plant.*, 6, 7).

115.—Ligne 19. *Est autem hæc anemone silvestrium bulborum flos, etc.* Pline traduit encore Théophraste (*Hist. plant.*, XV). L'anémone est, suivant l'opinion des commentateurs, l'*Anemone coronaria* des botanistes. L'anémone à laquelle Pline renvoie, et dont il dit qu'il traitera en parlant des herbes médicinales, est une renonculacée. Cf. plus loin la note 268.

116.—Page 342, ligne 21. *Sequitur œnanthe.* On donne le nom d'*œnanthe* à la fleur de la vigne. Elle jouait un très-grand rôle dans l'économie domestique et dans la médecine des anciens. L'*œnanthe* dont il est ici question est une ombellifère dont la détermination rigoureuse présente quelques difficultés. Les anciens lui avaient donné ce nom parce que les fleurs exhalaient l'odeur de la fleur de vigne. Il en sera question ailleurs.

117. — *Melianthum.* On lit, chez Théophraste, *μελάνιον* (*viola nigra*) (*Hist. plant.*, VI, 7); pourtant on doit laisser dans le texte latin *melianthum*, qui est la seule leçon conforme au manuscrit. La détermination de cette plante est impossible, faute de renseignemens suffisans.

118. — Ligne 22. *Heliochrysos.* Ce nom, d'origine grecque, est écrit dans Théophraste Ἑλειόχρυσος (*Hist. plant.*, VII, 3), et Ἑλίχρυσον dans Dioscoride (IV, 57). Nous pensons que c'est la même plante que Pline a nommée *holochrysum.* Cf. plus haut la note 79.

119. — *Genus anemones, quæ limonia vocatur.* Ce mot *limonia* équivaut au terme latin *pratensis.* Cf. la note 114. On a désigné plusieurs espèces d'anémones, notamment l'*Anemone coronaria*, *Pulsatilla*, *nemorosa*, *apennina*, *etc.* Il est bien difficile d'arriver à une détermination précise sur cette plante.

120. — Page 344, ligne 1. *Et viola alba, et œnanthe.* Pline copie ici Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 7). Les modernes ne rangent pas l'*œnanthe* parmi les fleurs d'agrément. Il en sera parlé plus loin ainsi que de la violette blanche.

121. — Ligne 6. *Hyacinthum comitatur fabula duplex.* Avant d'émettre une opinion définitive sur l'*hyacinthus* des Latins, nous croyons devoir faire connaître celle des différens commentateurs. Linné a désigné un *delphinium* auquel il a donné le nom spécifique d'*Ajacis.* Saumaise et Sprengel ont voulu le voir dans le *Gladiolus communis.* Sibthorp a désigné plus particulièrement une variété du *Gladiolus communis*, à laquelle il donne la qualification de *triphyllos.* Suivant Tragus, l'*Hyacinthus comosus* des botanistes est l'*hyacinthus suave rubens* de Virgile. Dodonée et Porta ont désigné pour l'*hyacinthus* des poètes, le *Lilium bulbiferum.* Paulet croit que l'*hyacinthus languens* est l'*Hyacinthus cernuus*,

plante commune dans le midi de la France ; mais il propose, pour les autres passages, l'*Hyacinthus comosus*. Enfin, Martyn a décidé que l'*hyacinthus* des poètes était probablement le *Lilium Martagon*, et cette opinion est celle que nous avions établie, avant même d'avoir pris connaissance du travail du savant anglais. Qu'on nous permette de renvoyer à la *Flore de Virgile*, pag. 67, pour des développemens que ne comporte point la brièveté de ces notes.

Nous donnerons maintenant, d'après notre opinion, la concordance synonymique de l'*hyacinthus* :

Ὑάκινθος, Hom., *Iliad.*, xiv, v. 348; Moschus, *funer. Bion.*; Theoph., vi, 7; Theoc., *Idyll.* i, 28 et xviii, 2; Nic., *Ther.*, v. 202 (non Dioscor.). — *Hyacinthus rubens*, Virg., *Eclog.* iii, v. 33; vi, v. 53; *Georg.* iv, v. 183, etc.; Ovid., *Metam.* x, v. 212; Colum., x, v. 305; Prud., *Hymn.* x, *à Saint-Romain*, v. 192, etc.; *Lilium Martagon*, L., *Spec. plant.*, 435. — Le lis martagon.

L'ὑάκινθος de Dioscoride (liv. iii, chap. 5) n'est point la plante que nous indiquons. C'est l'*Hyacinthus comosus* des botanistes. Dioscoride dit plus loin (même livre, chap. 85) : « Le deuxième *delphinium*, que d'autres appellent *hyacinthus*, et que les Romains nomment *burinum*, ressemble beaucoup au premier. Il est plus grand, etc. » C'est sans doute ce passage qui a déterminé Linné à choisir, pour l'*hyacinthus* des poètes, ce *Delphinium* qu'il nomme *Ajacis*, quoiqu'il dût choisir de préférence une plante bulbeuse.

122.—Page 344, ligne 11. *Heliochrysos, etc.* Cf. la note 117. Quelques commentateurs ont prétendu à tort qu'il s'agissait ici de la gaude, *Reseda luteola*.

123. — XXXIX, page 344, ligne 19. *Lychnis*. C'est l'*Agrostemma coronaria* de Linné.

124.—Ligne 20. *Et alterum genus lilii.* Cf. Théophraste (vi, 7). On ne sait trop quelle est la sorte de lis dont ces auteurs entendent parler.

125.—*Item tiphyon.* Théophraste écrit ἴφυον, ainsi qu'Athénée.

Bod. de Stapel, dans ses commentaires sur Théophraste, prétend que cette plante est le *Narcissus persicus* de Clusius, mais Sprengel désigne le *Lavandula Spica*, la lavande, sur l'autorité d'Hesychius, qui traduit ἴφυον par λαβανίδα. Le *tiphyon*, au reste, n'est décrit nulle part.

126. — Page 344, ligne 20. *Amaracus, quem Phrygium cognominant.* Cet *amaracus* de Phrygie, énuméré parmi les fleurs d'agrément dans Athénée, est sans doute l'*Origanum majoranoides*, car il n'est pas probable que le nom de localité puisse indiquer une espèce particulière d'*amaracus*.

127. — Ligne 21. *Pothos.* Théophraste (VI, 7) parle de cette plante sous ce nom de πόθος. Le P. Hardouin a décidé que cette plante était le *Lychnis chalcedonica*, connu sous le nom vulgaire de croix de Jérusalem. Cette caryophyllée, dont les fleurs sont d'une couleur brillante, attire les regards, dans les jardins, au milieu des autres plantes. A cette opinion assez vraisemblable, quoique simplement conjecturale, il convient d'ajouter celles de quelques commentateurs moins heureusement inspirés, qui ont désigné le *Jasminum fruticans*, petit arbrisseau commun dans l'Europe australe, mais qui n'a rien de remarquable, si ce n'est la douce odeur de ses fleurs. Le nom de *pothos* a été imposé par les modernes à une monocotylédone exotique, qui n'a aucun rapport avec le *pothos* des anciens. Cf. la note suivante.

128.—Ligne 22. *Duo genera hujus* (*pothos*). Les auteurs qui ont désigné pour le *pothos*, le *Jasminum fruticans*, ont été conduits à cette opinion par la distinction ici faite de deux espèces, dont l'une serait blanche et durable, et l'autre, rouge et passagère. Ainsi, le *pothos flos hyacinthi* pourrait être le *Lychnis chalcedonica*, et le *pothos candidior perennis*, le *Jasminum fruticans*.

129. — Page 346, ligne 1. *Et iris æstate floret.* Nous devons faire remarquer ici que tous les *iris* fleurissent au printemps. Ceux que notre auteur dit fleurir en automne, appartiennent probablement à quelque autre genre.

130. — Ligne 2. *Tertium genus lilii.* Cette troisième espèce de lis est sans doute le lis pourpre.

131. — Ligne 3. *Crocum in utroque genere, etc.* Ces deux sortes de safran n'appartiennent peut-être pas au genre *crocus* des bo-

tanistes; celle qui est inodore est peut-être quelque espèce du genre *colchicum*. Nous ferons encore remarquer qu'il existe une espèce de *scilla* qui, fleurissant en automne, a mérité le nom d'automnale; sa fleur toutefois n'a aucune ressemblance avec celle des colchiques.

132.— Page 346, ligne 5. *Coronarii quidem et spinæ flore utuntur*. Cf. le livre XXII, chap. 34, où nous chercherons à établir qu'il s'agit ici de l'acanthe. Nous ignorons si les jeunes rejetons de l'acanthe sont ou non comestibles. Forskhal rapporte qu'il a observé en Arabie un *acanthus* dont on mange les feuilles crues; c'est pourquoi il lui a donné le nom d'*Acanthus edulis*. La loi des analogies peut faire croire qu'on mangerait sans inconvéniens l'*Acanthus mollis* d'Europe; nous doutons toutefois que ce puisse être un mets friant, ainsi que Pline nous l'assure dans cette phrase : *Quippe quum spinæ albæ cauliculi inter oblectamenta gulæ quoque condiantur*.

133. — Ligne 7. *Hic est trans maria ordo florum*. Nous ignorons par quelle raison Pline, en parlant des fleurs de l'Italie, dit qu'elles viennent d'outre-mer (*trans maria*), car la plupart sont indigènes. D'après ce que nous connaissons des fleurs énumérées dans ce passage, les époques de floraison de chacune d'elles sont exactement précisées. Les roses succèdent aux violettes, et les lis paraissent en effet lorsque les roses sont à moitié de leur temps; après les roses viennent les bluets, et après ceux-ci les amaranthes.

134. — Ligne 9. *Vincapervinca semper viret*. Le père Hardouin et quelques autres commentateurs ont décidé que le *vincapervinca* devait être attribué à la plante connue encore aujourd'hui des modernes sous ce même nom. Linné même, en fondant sa nomenclature, semble avoir adopté cette opinion hasardée; il est difficile pourtant de reconnaître dans la plante des modernes celle dont Pline donne ici la description. Les feuilles de notre pervenche sont opposées et point verticillées, comme semble le faire entendre le passage latin. Enfin, son port la rend tout-à-fait impropre à servir de bordure et à prendre, sous le ciseau, les figures qu'il plairait aux caprices du jardinier de lui donner. Si, d'un autre côté, confiant dans la synonymie que

nous donne Pline, nous nous décidons à regarder le *vincapervinca* des Latins comme identique avec le *chamædaphne* des Grecs, nous serons forcés de nous éloigner encore de l'opinion qui voit en lui la pervenche des modernes. En effet, la plante des Grecs a été rapportée par nous, et avec vraisemblance, au *Ruscus racemosus* de Linné. Cf. liv. XV, note 291. Le *chamædaphne* émet des rejetons de la hauteur d'une coudée, redressés, droits, minces; ses feuilles sont semblables à celles du laurier, beaucoup plus lisses et plus vertes; ses semences sont rondes, rouges et adhérentes aux feuilles. Ajoutons que ce petit arbrisseau pourrait, à la rigueur, remplir l'indication de Pline, et prendre rang parmi les plantes désignées par les Latins sous le nom de topiariées. Résumons-nous donc, et disons que, sans chercher ici une plante nouvelle, il faut regarder le *vincapervinca* comme synonyme latin du *chamædaphne*, ou *Ruscus racemosus* des modernes. *Voyez* la note citée plus haut.

135. — XL, page 346, ligne 16. .... *Adusta.* Ces procédés de culture, indiqués par Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 7), ne sont plus employés par les modernes qui regardent l'application du feu, pour l'émondation, comme tout-à-fait nuisible à la végétation.

136. — XLI, page 348, ligne 3. *Alvearia et apes.... res præcipui quæstus, etc.* Quoique la propagation de la canne à sucre ait fait tomber le prix du miel, il est néanmoins plusieurs cas où celui-ci est préférable au sucre; mais ce qui a concouru à faire multiplier les ruches, c'est le besoin d'avoir la cire employée à une foule d'usages, et dont le luxe et l'économie tirent un égal parti.

137. — Ligne 5. *Apiastrum... melissophyllum.* Pline, dans l'énumération des plantes qui plaisent aux abeilles, a séparé l'*apiastrum* du *melissophyllum*, et c'est à tort. Cet auteur n'a pas vu que le mot latin était à peu près la traduction du mot grec. Si l'on en doutait, Varron (*de Re rustica*, III, 16) lèverait tous les doutes à cet égard, car il dit: *Apiastrum, quod alii meliphyllum, alii melissophyllum, quidam melinum appellant.* Et

Dioscoride (*in Nothis*) : Οἱ δὲ μελίτταιον, οἱ καὶ μελίφυλλον.... Ῥωμαῖοι ὠτιωστροῦν ; ce dernier mot n'est qu'une altération du mot ἀπιαστρον. Nous croyons pouvoir établir comme il suit la synonymie de cette plante :

Μελιτεία, THEOCR., *Idyll.*, IV, 25 ; Μελισσόβοτος, NIC., *Ther.*, v. 677 ; Μελισσόφυλλον et Μελίταινα, DIOSC., III, 118 ; Μελίταινα et Μελίκταινα, HESYCH., *Lexic.*; Μελισσοβότανον et Μελισσόχορτον des Grecs modernes.—*Apiastrum*, VARR., III, 16 ; COLUM., IX, 9 ; PLIN., XXI, 41 ; *Melisphyllum*, VIRG., *Georg.*, IV, v. 63 ; *Melissa officinalis*, L., *Spec. plant.*, 827. — La mélisse officinale.

Il n'y a aucune vraisemblance dans la désignation faite par le père Hardouin pour l'*apiastrum* d'un *apium* sauvage, ἀπιοσέλινον en grec.

138.—Page 348, ligne 7. *Cerinthen, etc.* Ce mot signifie fleur à la cire : la plante est connue des modernes sous le nom de mélinet. Théophraste (VI, 7) l'énumère parmi les fleurs estivales, mais sans la décrire. Les anciens botanistes et Sibthorp (*Flora græca*) ont voulu prouver que le *Cerinthe minor* était la même plante que le τηλέφιον de Dioscoride ; mais on ne peut s'empêcher, en lisant la description de l'auteur grec, de reconnaître que cette opinion est erronée. Voici comment nous établirons la concordance synonymique du *cerinthe*.

Κήρινθον, ARIST., *de Anim.*, IX, 40 ; THEOPH., VI, 7. — *Cerinthe*, VIRG., *Georg.*, IV, v. 63 ; PLIN., *loco comm.*; *Herba leucographis*, EJUSD., XXVII, 78 ; *Cerinthe major*, L., *Spec. plant.*, 195. — Le grand mélinet.

139. — Ligne 11. *Ideoque hanc arborem procul esse melius sit.* Virgile, au contraire, recommande positivement de planter près des ruches à miel un palmier ou quelque olivier sauvage pour les ombrager. Cf. *Géorg.*, liv. IV, v. 20. Varron dit que l'abeille sait extraire le miel de l'olivier (*de Re rustica*, III, 16). Suivant Aristote (*Hist. anim.*, IX, 64), c'est de la feuille, et non de la

fleur de cet arbre que l'abeille tire le suc, connu sous le nom de miel : nous en parlerons plus loin.

140. — XLII, page 348, ligne 16. *Cornum quoque arborem caveri oportet.* Nous avons parlé du cornouiller, note 220 du liv. XV; c'est le *Cornus mas* des botanistes; ce qu'on sait des propriétés de cet arbre dispose à croire fautive l'assertion de Pline.

141. — Ligne 17. *Remedium, sorba contusa.* Columelle (IX, 13) et Palladius (liv. IV, tit. 15) donnent un procédé de guérison analogue à celui indiqué ici par notre auteur. Les modernes emploient des remèdes peu différens; mais ils y ajoutent quelques précautions hygiéniques qui consistent principalement à renouveler l'air.

142. — XLIII, page 350, ligne 3. *Inquilini pabulo circa deficiente imponunt navibus alvos, etc.* Ces voyages, qui étaient destinés à pourvoir à la nourriture des abeilles, sont encore en usage sur les rives du Pô. Cette pratique s'est même introduite en France, notamment dans la Beauce, où le transport a lieu sur des charrettes, la nuit, et au pas. Les Égyptiens, s'il faut en croire M. Savary (*Lettres sur l'Égypte*), rassemblent sur de grands bateaux les abeilles des différens villages, et remontent le Nil, jusque par delà le Saïde et le Faïoum. Cette industrie procure aux Égyptiens un miel délicieux et de la cire en abondance.

143.—XLIV, page 350, ligne 12. *Tantumque pabulum refert, etc.* Cette assertion, que Spielmann a contredite, est pourtant vraie. Les plantes contiennent souvent, comme on sait, un sucre sécrété par des glandes situées sur le nectaire, organe placé dans l'intérieur du périanthe; ce sucre possède des qualités analogues à celles des plantes qui le fournissent. Le miel, qui a été puisé sur les aconits en Suisse, et sur les *kalmia* dans l'Amérique septentrionale, a causé des vertiges et même le délire à ceux qui en ont ingéré. M. Geoffroy-Saint-Hilaire nous apprend qu'ayant mangé au Brésil du miel préparé par une guêpe nommée *lecheguana,* il éprouva des accidens graves qui mirent sa vie en danger

et déterminèrent une véritable frénésie qui fut long-temps à se dissiper.

144. — Page 350, ligne 13. *Heracleæ...... perniciosissima, etc.* Cette assertion, touchant le miel d'Héraclée, est confirmée par Dioscoride (II, 103 et ailleurs). Les rhododendrons et les lauriers-roses, qui sont fort communs dans cette partie de l'Asie Mineure, rendent ce fait très-probable. Cf. plus bas la note 147.

145. — Ligne 20. *Venenati signa sunt, etc.* Les miels vénéneux ne diffèrent en rien de ceux qui ne le sont pas, et c'est à tort que Pline dit le contraire.

146. — Page 352, ligne 10. *Costo.* Cf. au liv. XII la note 56. C'est une production végétale sur la détermination de laquelle il reste bien des doutes.

147. — *Aloe.* Pline traitera de ce suc extractif au liv. XXVII, chap. 5. Il est dû notamment à l'*Aloe perfoliata*, L.

148. — XLV, page 352, ligne 12. *Aliud genus... mellis, etc.* Ce miel *mænomenon* était produit vraisemblablement par la plante *ægolethron*, c'est-à-dire par le *Rhododendrum ponticum*, L. La circonstance d'habitation au milieu des forêts semble prouver que le mot *rhododendrum* s'appliquait à deux plantes, au laurier-rose ou *nerion* (Cf. au livre XVI la note 176 *bis*) et au *Rhododendrum ponticum*, L. Ce serait celui-ci qui habiterait au milieu des forêts. On sait que le *nerion* se plaît au bord des fleuves ou des mers dans l'Europe australe et dans quelques régions de l'Asie.

149. — Ligne 19. *Quidamque* (*venenati favi*) *a parte, etc.* Cette assertion n'a rien de probable; on ne peut raisonnablement supposer que les abeilles fassent des rayons moitié bons, moitié mauvais.

150. — Page 354, ligne 8. *Malvæ succo, aut foliorum ederæ perungi salutare est.* Ces remèdes seraient peu avantageux à employer dans la piqûre des abeilles. Le traitement de ces blessures consiste surtout à chercher à extraire le corps étranger (l'aiguillon) resté dans la plaie. L'eau salée est, dit-on, après l'ammoniaque étendu d'eau, le meilleur des topiques. La glace est aussi fort convenable quand on peut s'en procurer.

151.—XLVI, page 354, ligne 17. *Natumque ibi mel nusquam attingunt.* Le miel fait par d'autres insectes que par des abeilles, et dont Pline parle ici, était probablement celui que divers insectes de la famille des mellites produisent et déposent dans des creux d'arbres ou dans des fentes de rochers.

152. — XLVII, page 356, ligne 2. *Alvearia orientem æquinoctialem spectare convenit.* Pline a ici raison contre Columelle (IX, 7) et contre Palladius (I, 38), qui veulent, au contraire, que les ruches soient situées au nord. Dans les pays méridionaux on les place entre le midi et le levant, et tout-à-fait au midi dans les régions septentrionales. Il est facile de deviner quels seraient les inconvéniens des autres expositions.

153. — Ligne 4. *Alvos optimas e cortice, secundas ferula, tertias vimine.* Il serait trop long de faire connaître tout ce qui a servi à faire des ruches, nous nous bornerons à indiquer les principales matières employées jadis : on a fait des ruches en terre cuite, en osier, en paille tressée, en écorces, en bois, en liège, et même en verre, dans le but d'étudier le travail des abeilles. On s'est contenté long-temps de pratiquer des trous dans les murs; ceux-ci étaient percés d'outre en outre et avaient, du côté opposé à l'entrée des abeilles, un volet pour qu'on pût recueillir le miel et la cire. On s'est servi avec avantage de troncs d'arbres creusés. Columelle a indiqué plusieurs de ces sortes de ruches (*de Re rust.*, IX, 6). Cf. VARRON, III, 16.

154. — Ligne 5. ..... *Speculari lapide, etc.* Les modernes, dans le but d'observer le travail des abeilles, ont substitué le verre au talc; mais leur curiosité a été trompée : le verre se couvre promptement d'humidité, et l'opacité des gâteaux forme un obstacle impénétrable qui empêche d'apercevoir la plus grande partie du travail. Au livre XI, Pline a parlé de ruches de verre et de corne.

155. — Ligne 10. *Alvos hieme stramento operiri, etc.* Columelle (*de Re rust.*, IX, 14) conseille cette pratique qui n'est point adoptée par les modernes. On couvre les ruches de paillassons, et l'on grille l'entrée par laquelle les abeilles entrent, afin d'empêcher les animaux nuisibles d'y pénétrer, et pour forcer les

abeilles à rester sédentaires lors des premiers beaux jours du printemps, trop souvent suivis d'un froid subit qui ferait périr ces insectes. Les fumigations ne sont employées que pour détruire les larves des insectes qui habitent les ruches au moment où on veut les faire servir ; il vaut mieux en prendre de nouvelles.

156. — XLVIII, page 356, ligne 19. *Si cibus deesse censeatur apibus, etc.* C'est au printemps que cela arrive quelquefois. La véritable alimentation qui convient aux abeilles est de leur donner, dans la ruche, des gâteaux de miel et de cire brute ; à leur défaut, le miel, le sirop de sucre, et même des raisins de caisse et des figues leur conviennent assez. Cf. VARRON, *de Re rust.*, III, 16.

157. — Page 358, ligne 1. *Gallinarum etiam crudas carnes, etc.* Si les copistes n'ont pas interpolé ce passage, on ne peut trop savoir à quoi la chair de poule *crue ou cuite* peut servir dans l'alimentation des abeilles.

158. — Ligne 3. *Alvorum.... illini oportet exitus, melissophyllo aut genista tritis, etc.* L'emploi de la mélisse, du genêt ou de la bryone, pour retenir les abeilles au moment de la récolte du miel, est un conte puéril, et l'on ne pourrait en obtenir l'effet annoncé. Le changement de l'eau miellée en vinaigre, par l'ébullition, est une supposition gratuite : cette eau, exposée à une chaleur douce et long-temps continuée, passerait à la fermentation vineuse, puis à la fermentation acéteuse ; mais le vinaigre ainsi obtenu serait très-faible.

159. — XLIX, page 358, ligne 9. *Cera fit expressis favis, etc.* Le mode de fabrication de la cire est peu différent de celui qu'emploient les modernes. Columelle (IX, 16) le décrit en termes fort précis.

160. — Ligne 14. *Proxima... Pontica.* Pline a tort de s'étonner que la cire de Pont ne participe en rien aux propriétés du miel. Cf. plus haut, la note 148. La cire et le miel, bien que produits par le même insecte, ont des propriétés entièrement différentes. On sait de plus que les abeilles ne récoltent pas toujours la cire sur les mêmes végétaux.

161.—Page 358, ligne 17. ....*Plurimum enim ex propoli habet.* Cf. sur la *propolis,* substance résineuse et céreuse, dont les abeilles se servent pour enduire leurs ruches ou boucher les fentes, le liv. XI, ch. 6, et la note de M. G. Cuvier, t. VIII, p. 225, ligne 26.

162. — Ligne 20. *Punica fit hoc modo.* Dioscoride (II, 105) a fourni à Pline tout ce que cet auteur nous dit relativement au blanchiment de la cire. Ce procédé a été long-temps le seul qu'on suivît en Europe. L'emploi de l'eau salée est inutile, ainsi que l'addition du nitre. Les modernes réduisent la cire en rubans, avant de l'exposer à l'air, afin de multiplier les points sur lesquels l'air doit agir. Il suffit pour cela de la faire tomber en filet, lorsqu'elle est en fusion, sur un cylindre placé dans une cuve d'eau. La cire blanche n'a rien qui doive la faire préférer à la cire jaune pour l'emploi médical; mais, comme cosmétique, on lui donne la préférence: elle brûle aussi beaucoup mieux et en donnant moins de fumée, etc.

163. — L, page 362, ligne 2. ..... *Fraga, tamnum, ruscum, batin marinam, batin hortensiam, etc.* Consacrons quelques mots à chacune des plantes énumérées dans ce passage :

Fragum. C'est le *Fragaria vesca,* L. Le fraisier ordinaire. Cf. liv. XV, note 198.

Tamnus. C'est le *Tamus communis,* L. Sceau de Notre-Dame, ou taminier dont Pline parlera livre XXIII, chap. 17, sous le nom de vigne noire, *vitis nigra.*

Ruscus. C'est le *Ruscus aculeatus,* dont il sera encore question au livre XXIII, chap. 83.

Batis marina. On a voulu la reconnaître dans le *Crithmum maritimum,* L. Quelques auteurs ont désigné l'*Atriplex Halymus.* Cf. liv. XXVI, ch. 50.

Asparagus gallicus, ou *Batis hortensis.* Quelques commentateurs décident que c'est le *Portulaca oleracea,* L. Cf. *loc. sup. cit.*

Pastinaca pratensis. Est-ce le *Daucus Carota,* L., ou le *Pastinaca sativa?*

Lupus salictarius. C'est l'*Humulus Lupulus,* L.; le houblon des Français.

164.— Page 362, ligne 5. *Lupum salictarium.* Nous connaissons aujourd'hui cette plante sous le nom spécifique de *lupulus;* elle rentre dans le genre *Humulus;* c'est le houblon qui a acquis une si grande importance dans la fabrication de la bière. Columelle l'a décrit clairement (*de Cult. hort.*, v. 250 sqq.).

Voici la concordance synonymique du houblon :

Bryonia indomita, COLUM., *de Cult. hort.?* v. 250; *Lupus salictarius*, *loco comm.; Humela*, HILDEG., II, 94; SPRENG., *Hist. Rei herb.*, I, 226; *Humulus Lupulus*, L., *Spec. plant.*, 1457. — Le houblon.

165. — LI, page 362, ligne 8. *Colocasia, quam cyamon aliqui vocant.* On a vu que les espèces *Nymphœa Lotus* et l'*Arum Colocasia* étaient souvent confondues par les anciens sous le nom de *colocasia.* Cf. la note 130, où la question est traitée avec quelques détails, et l'article *Colocasia*, *Flore de Virgile*, p. 39.

Voici la concordance synonymique de la colocase :

Ἄρον κυρεναικόν, GALEN., *de Fac. alim.*, II, 147; ATHEN., *Deipnosop.*, III, 1. — *Colocasium*, VIRG., *Eclog.* IV, v. 20; PALLAD., *Februar.*, tit. 24; PLIN., *loco comm.; Niliacum olus*, MART., VIII, *Epigr.* 33, et XIII, *Epigr.* 57; *Arum Colocasia*, L., *Spec. plant.*, 1368. — La colocase.

La colocase est indigène d'Égypte. On la trouve néanmoins en Crète, à Chypre et à Zacinthe. Feu Thomas, qui a demeuré en Calabre en qualité d'inspecteur, prétend l'avoir vue dans les marais de Sainte-Euphème. Palladius (*loco cit.*) donne quelques préceptes relatifs à sa culture. Il dit que les bulbes de la colocase sont mis en terre au mois de février, qu'elle se plaît auprès des fontaines et des rives, qu'elle aime les terrains humides, gras et fréquemment arrosés; enfin, qu'elle peut végéter toute l'année, si l'on a soin de la défendre contre le froid des hivers. Ces préceptes de culture diffèrent peu de ceux qui nous ont été fournis par les voyageurs en Égypte. Toutefois, on plante les tubercules en juillet, dans une terre meuble, susceptible d'être arrosée à volonté. On lui donne deux binages et de très-fréquens arrose-

mens. En octobre les tubercules peuvent être mangés, et l'on en voit au marché jusqu'au mois de mars. Il n'y a aucune raison pour penser que la colocase de Palladius et des Latins ne soit pas la même que celle des Égyptiens.

166.— Page 362, ligne 12. *Personata, etc.* Il est bien difficile de décider quelle est la plante connue par les anciens sous le nom de *personata.* Pline, en la faisant vivre au milieu des rivières, et en annonçant que les feuilles sont semblables à des masques de théâtre, circonstance qui lui aurait valu le nom de *personata,* semble disposé à faire croire qu'il s'agit du nénuphar. Néanmoins Pline, au livre XXV, chap. 58, parle du *nymphæa.* Quelques commentateurs ont cru que le *nymphæa* était l'*Arctium Lappa,* la bardane, et telle est l'opinion du dernier éditeur de Pline, dans la *Bibliothèque classique latine.* Mais comment choisir une plante qui vient dans les bois pour y reconnaître une plante que l'auteur latin dit positivement naître dans les eaux? Regardons donc le problème comme n'étant pas encore résolu.

167. — LII, page 364, ligne 1. *Anthalium longius a flumine nascitur, etc.* Théophraste (IV, 10) fait naître l'*anthalium* dans les terrains sablonneux voisins du fleuve. Il n'en parle que parmi les productions du Nil, et après avoir traité du *lotos* et du *corsion.* Pline a traduit la courte description qu'a donnée l'auteur grec. Ce n'est pas sans quelque apparence de vraisemblance que les commentateurs ont désigné pour cette plante le souchet, *Cyperus esculentus.* Mais on voit ici combien Pline met d'inexactitude dans ses descriptions, puisqu'il donne le nom de fruit au tubercule charnu du souchet comestible. Cette cypéracée, commune dans le midi de la France, en Barbarie, en Égypte et dans tout l'Orient, a le port du *papyrus,* mais des proportions beaucoup moins considérables. Ses tubercules sont oblongs ou arrondis, charnus et d'une saveur assez agréable. Voici comment nous établirons la concordance synonymique de cette plante :

Μαλιναθάλλη[1], THEOPH., IV, 10; Μνάσιον, EJUSD., IV, 9;
Κάλαμος καρποῖς ὀρόβοις λευκοῖς, DIOD. SICUL., II, 57,

[1] Ex *μάλα, valde*, et *ἀναθάλλω, regermino.*

et III, 25. — *Anthalium*, PLIN., *loco cit.; Cyperus esculentus*, L., *Spec. plant.*, 67. — Le souchet comestible.

168. — Page 364, ligne 3. *Mandunt et œtum, etc.* Théophraste (*Hist. pl.,* I, 1) nomme cette plante οὔϊγγον (quelques manuscrits portent οὔϊτόν). Cet auteur assure que cette plante produit un petit fruit qui se cache sous la terre, que sa racine est longue et comestible; enfin, qu'elle croît près d'une île. On conjecture que cette plante est l'arachide ou pistache de terre, légumineuse dont le fruit est souterrain, et qui est établie en culture régulière, depuis un temps immémorial, en Égypte et dans quelques parties méridionales de l'Europe, pour l'extraction de l'huile. Pline et Théophraste lui donnent à tort une grosse racine, mais il serait possible qu'ils eussent confondu cette partie de la plante avec le fruit. Voici quelle est la concordance synonymique de l'*œtum*.

Οὔϊγγον vel Οὔϊτόν, THEOPH., I, I. — *Œtum*, PLIN., *loco comm.; Arachis hypogœa*, L., *Spec. plant.*, 1040. — La pistache de terre.

169. — Ligne 5. *Arachidna quidem et aracos.* Le père Hardouin et Dalechamp avaient déclaré qu'il n'était pas possible de déterminer la plante à laquelle se rapportaient l'*arachidna* et l'*aracos.* Sprengel a cru pouvoir désigner pour la première (*arachidna*) le *Lathyrus amphicarpos,* et cette désignation ne nous semble pas plus probable que celle de Columna (*Ecphras.*, I, 136, p. 301) pour le *Lathyrus tuberosus* ou gesse tubéreuse. Mais le docte auteur allemand a réservé cette dernière légumineuse pour l'*aracos.* Sur quelles données a-t-il pu fonder ces deux opinions? Selon Pline, ces plantes fournissent une grande quantité de racines rameuses, mais ne produisent hors de terre ni feuilles, ni herbes, ni fruits. Théophraste ne nous en apprend pas davantage. Il range l'ἀραχίδνα et l'οὔϊγγον parmi les plantes qui donnent un fruit souterrain (I, I), et l'ἄρακος parmi les légumineuses cultivées en Grèce. Ces renseignemens sont-ils suffisans pour justifier Sprengel? nous ne le croyons pas, et nous pensons qu'il faut regarder la question comme indécise.

170. — Ligne 9. *Candryala, etc.* Dioscoride en parle sous le nom de κονδρίλλη. Cet auteur lui donne aussi le nom de κιχώ-

ριον et de *σέρις*. Cette plante a, dit-il, des feuilles semblables à celles de la chicorée, mais elle est plus petite dans toutes ses parties. Théophraste en parle sous le nom d'*ἀνδρύαλα*. C'est le *Chondrilla juncea*, L., *Spec. plant.*, 1120.

171. — Page 364, ligne 9. *Hypochœris, etc.* Ce mot signifie *subter strumosa.* Théophraste donne à cette plante le même nom (VIII, ch. 11), *ὑποχοιρίς*. On a désigné l'*Hyoseris lucida.* C'est une de ces opinions qu'il est aussi difficile de soutenir que de combattre. Dioscoride n'en fait pas mention.

172. — *Caucalis.* S'il fallait en croire les commentateurs, cette plante devrait être rapportée au *Caucalis orientalis.* Mais pourquoi aller désigner une plante qui ne se trouve point en Grèce, et ne pas s'arrêter à la caucalide à grandes fleurs, si commune dans ce dernier pays? Voici comment on doit établir la concordance synonymique de cette plante :

> Καυκαλίς, NICAND., *Ther.*, v. 843; DIOSC., II, 169; Ἀγριοκαυκαλίδα, GRÆC. RECENT.— *Caucalis,* PLIN., *loco comm.; Caucalis grandiflora,* L., *Spec. plant.*, 346.— La caucalide à grandes fleurs.

173.— *Scandix, quæ ab aliis tragopogon vocatur, etc.* Dioscoride (II, 168) décrit sous ce nom de *σκάνδιξ* une plante qui est évidemment une ombellifère. Nous pensons qu'il y a dans le texte de Pline quelque incorrection, à moins qu'on ne veuille supposer que cet auteur se soit trompé en disant : « le scandix, que quelques-uns appellent tragopogon, » car le tragopogon et le scandix de Théophraste sont deux plantes évidemment différentes. L'une est bien la même ombellifère que celle de Dioscoride. L'autre, le tragopogon à feuilles de safran, serait une chicoracée que l'on aurait cru reconnaître dans le *Tragopogon crocifolius* de Linné. C'est là, suivant nous, la seule manière d'éclaircir le passage de Pline. Cf. au livre suivant le chapitre 38, où il est parlé du *scandix*, et la note qui s'y rapporte.

174.— Ligne 11. *Parthenium.* Cf. Théophraste (VII, 8), que Pline suit ici pas à pas.

175. — *Strychnum.* Cf. les notes sur le chap. 35 de ce même livre.

176.—Page 364, ligne 11. *Corchorus.* On cultive encore de nos jours, en Égypte, une plante presque naturalisée dans nos jardins, où elle est connue sous le nom de *Corchorus olitorius.* Le nom de *corchorus* est grec. On appelait *κόρχορος* ou *κόρκορος* une espèce de plante potagère qu'on vendait à vil prix, d'où était venu, chez les Grecs, le proverbe populaire : *καὶ κόρχορος ἐν λαχάνοις.* Voici la concordance synonymique de cette plante :

מלוח, *Job.*, 34 (Cf. ABDOLLATIF, *Mém. égypt.*, p. 8). — Κόρχορος, THEOPH., VII, 7 [1]; *Corchorus olitorius,* L., *Spec. plant.*, 746. — La corrète cultivée.

177. — Ligne 12. *Aphace.* Ἀφάκη de Théophraste (VII, 8). Il est fort difficile d'arriver à la juste détermination de cette plante. On a désigné notre pissenlit, *Leontodon Taraxacum*, L., sans doute parce que Pline désigne cette plante comme fleurissant la plus grande partie de l'année.

178.—*Acinos : epipetron vocant.* L'ἄκινος de Dioscoride est une labiée connue sous le nom de *Thymus Acinos.* Nous en parlerons plus loin. Pline commet ici la même faute que nous lui avons reprochée note 173. L'*acinos* et l'*epipetron* sont deux plantes entièrement distinctes. Nous venons d'indiquer plus haut le nom de la première ; la seconde, ainsi nommée parce qu'elle se trouve au milieu des pierres, est une crassulacée dont nous allons donner la concordance synonymique :

Ἐπίπετρον, THEOPH., VII, 3.— *Epipetron,* PLIN., *loco comm.; Sedum Anacampseros*, L., *Spec. plant.*, 616. — Le sedon anacampseros.

L'ἐπίπετρον d'Hippocrate (*de Ulcer.*, 875) est attribué par Sprengel (*Hist. rei herb.*, I, 42) au *Sedum acre* et au *Sedum album.* Il est inutile de prévenir que cette plante émet des fleurs, puisqu'elle appartient à la classe des phanérogames.

179. — LIII, page 364, ligne 17. *Sed maxime celebrant cnicon.* Il y a long-temps que les commentateurs ont décidé que ce *cnicos* était notre carthame ou safran bâtard, des semences du-

[1] C'est à tort qu'Anguillara (p. 82) a voulu reconnaître dans cette plante l'ἀναγαλλίς de Dioscoride (II, 209).

quel on peut, en effet, extraire une sorte d'huile. Cette graine offre une particularité assez remarquable : elle purge l'homme avec violence, et n'a aucune action sur les oiseaux, et notamment sur les perroquets : aussi est-elle connue sous le nom de *graine de perroquet*. Voici la synonymie du *cnicos :*

Κνῆκος, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 4; Κνίκος, DIOSCOR., IV, 190? HIPP., ARIST., GALEN., etc. — *Cnicos*, PLIN., *loco comm.; Carthamus tinctorius*, L., *Spec. plant.*, 1162.— Le carthame, ou safran bâtard.

180.— Page 364, ligne 20. *Silvestrium duæ species* (*cnici*). Ces deux espèces de *cnicos* sauvage ne peuvent être rapportées ni l'une ni l'autre au *Carthamus tinctorius*. Celui dont Pline dit qu'il est moins hérissé d'épines (*una mitior est*) paraît être l'ἀτρακτυλίς de Théophraste. En voici la synonymie :

I. Ἀτρακτυλὶς ἢ φόνος, THEOPH., VI, 4; Κνίκος ἀγρία, QUORUMD., *præcipue* GALEN., *de Simpl. facult.*, VI, p. 161. — *Cnicos silvestre, sive cnicos mitius*, PLIN., *loco comm.; Carthamus mitissimus*, L., *Spec. plant.*, 1164; *Carduncellus mitissimus*, DECAND., 3004.— Le carthame doux.

L'ἀτρακτυλίς de Dioscoride (III, 107) peut être rapportée avec plus de vraisemblance au *Centaurea lanata*, DECAND., *Fl. franc.*, 3059, ou au *Centaurea benedicta*, ibid., 3058.

II. Ἄκορνα, THEOPH., *Hist. plant.*, VI, 4; Ἀτρακτυλίς, DIOSC., III, 107.— *Cnicos silvestre et hirsutum*, PLIN., *loco comm.; Centaurea lanata* seu *benedicta*, DECAND., *loco cit.* — Le chardon bénit. Cf. THEOPH., VI, 4.

181. — LIV, page 366, ligne 9. *Spina est asparagus, etc.* On devine sans peine que cet *asparagus* ne peut être notre asperge cultivée qui n'a point d'épines, mais une multitude de petites feuilles que les botanistes regardent, non sans raison, comme des branches avortées. Voici la synonymie de cette espèce :

Ἀσπάραγος, THEOPH., I, 16, VI, I, 3; Ἀσπάραγος πετραῖος ἣν μυάκανθαν καλοῦσι, DIOSC., II, 152; Ἀσπάραγος πετραῖος ἢ μυακάνθινος, GALEN., *de Fac. simp. medic.*,

liv. VI; Ὅρμηνος μυακάνθος, AUCTOR. GRÆC. VARIOR. — *Spina Ravenna*, MART., XIII, *Epigr.* 21; *Asparagus spinosa*, PLIN., *loco comm.; Asparagus aphylla*, L., *Spec. plant.*, 450. — L'asperge sans feuilles.

182. — Page 366, ligne 10. *Scorpio.* On a décidé que cette plante était le *Spartium Scorpius*, L., *Spec. plant.*, 995. C'est le σκόρπιος de Théophraste (*Hist.*, VI, 1, 3).

183. — Ligne 11. *Eryngion.* Il sera traité au livre suivant de cette plante qu'on croit être l'*Eryngium planum*, L.

184. — Ligne 12. *Glycyrrhiza.* Il est faux que la réglisse ait des feuilles épineuses: le *Glycyrrhiza echinata*, L. a seul des fruits hérissés de pointes; c'est sans doute de cette espèce que Pline veut parler. Cf. au livre suivant la note 18.

185. — *Urtica.* Toutes les espèces d'orties ont des feuilles piquantes; mais on aurait tort de vouloir comparer leurs poils piquans, à base bulbeuse remplie d'un suc âcre, avec de véritables épines: les piquans de l'ortie ne sont autre chose que des poils raides, qui proviennent des nervures; tandis que les épines sont de véritables rameaux avortés. Il sera question de l'ortie au livre suivant.

186. — Ligne 14. *Tribulus.* C'est chez Théophraste que Pline puise tout ce qu'il dit dans ce chapitre. Si le *tribulus* des Latins est bien la même plante que notre *Tribulus terrestris*, l'assertion de Pline est fautive; car les feuilles de cette plante ne sont armées à leur base d'aucune production épineuse, ce qui est au contraire fort remarquable dans l'*ononis*. La seule partie épineuse du *tribulus* est le fruit, et Pline lui-même en fait plus bas l'observation. Il sera question du *tribulus* au livre suivant.

187. — *Ononis.* Toutes les espèces d'*ononis* portent à la base de leurs feuilles deux stipules avortées, métamorphosées en épines; il sera question ailleurs de cette plante, que l'on peut rapporter avec certitude à l'*Ononis antiquorum*.

188. — Ligne 15. *Pheos.* Théophraste nomme cette plante Φέως; c'est aussi le nom que lui donne Pline au livre XXII, où cet auteur dit: *Stœbe quam aliqui pheon vocant.* Nous devons faire remarquer toutefois que Théophraste appelle lui-même la

στοίϐη du nom d'ἱππόφεως (*Hist. plant.*, VI, 5). Cf. Dioscoride (IV, 12) et Galien (*Antidot.*, liv. I, 426). Nous traiterons du *stœbe* au livre suivant ; les commentateurs voient en lui le *Poterium spinosum* que Tournefort (*Voyage en Orient*, p. 61) a trouvé fort abondamment dans les îles de l'Archipel ; mais cette opinion est peu probable.

189. — Page 366, ligne 16. *Hippophaes.* Pline donne à cette plante le nom d'*hippophyes* au livre suivant, chap. 14. Quelques commentateurs la rapportent à l'*Euphorbia spinosa*, L. ; d'autres à l'*Hippophae Rhamnoides*, L. Nous discuterons plus tard la validité de ces deux opinions.

190. — LV, page 366, ligne 19. *Urtica maxime noscitur, etc.* Les folioles du calice des fleurs de l'ortie sont arrondies et concaves ; mais il n'est pas exact de les comparer, quant à leur forme, avec un gobelet (*acetabulum*). Pline paraît confondre ici l'ortie dioïque, *Urtica dioica*, et l'ortie brûlante, *Urtica urens*. Toutefois, dans la détermination de la hauteur à laquelle parvient l'ortie, qu'il dit haute de plus de deux coudées, il semble que cet auteur veuille désigner plus particulièrement l'ortie dioïque, qui atteint une élévation plus considérable que l'autre. Cf. livre XXII, chap. 15.

191. — Ligne 23. *Canina... fimbriatis foliis.* Des deux espèces d'orties nommées dans la note précédente, celle dont la feuille est le plus profondément dentée est, en Europe, l'*Urtica urens*; l'*urtica canina* de Pline en est sans doute quelque variété qui n'est pas différenciée du type par les modernes.

192. — Ligne 24. *Quæ vero etiam odorem fundit, Herculanea vocatur.* Il n'est pas possible de préciser de quelle variété de l'ortie Pline entend parler ici ; toutes les espèces sont inodores, ou du moins leur odeur, qui est peu prononcée, n'a rien d'agréable.

193. — Page 368, ligne 8. *Religioso in cibo est.* L'ortie peut servir à la nourriture de l'homme comme à celle des animaux : ses jeunes pousses, préparées à la manière des épinards, forment un mets assez agréable. Il est peu de pays néanmoins où cette plante soit comptée parmi les légumes très-usités.

194.—Page 368, ligne 10. *Lamium vocatur.* Cette labiée, dont les feuilles sont entièrement semblables à celles de l'ortie, a reçu des modernes le nom d'ortie morte, à cause de la nullité de son action sur la peau. Nous en reparlerons au livre suivant.

195. — Ligne 11. *De scorpione dicemus.* Cf. au livre XXII, le chapitre 17.

196. — LVI, page 368, ligne 16. *Item acorna, leucacanthos, etc.* Théophraste (*Hist. plant.*, VI, 3) a fourni la longue énumération que Pline donne ici ; on ne peut guère former autre chose que des conjectures sur la détermination probable de ces diverses composées. Le mot *carduus* paraît être ici générique.

197. — *Acorna, etc.* Nous avons indiqué plus haut, note 179, le *Centaurea lanata* ou *benedicta* comme étant l'*acorna* de Théophraste et l'*atractylis* de Dioscoride (III, 107).

198. — ..... *Leucacanthos*.... Les commentateurs ont rapporté cette plante au *Carduus leucographus*, L. Cette opinion paraît uniquement fondée sur l'étymologie du mot λευκάκανθος, qui semble avoir dû être appliqué à un chardon à feuilles blanchâtres ; or, celui que nous indiquons est dans ce cas. Voici la concordance synonymique probable de cette plante :

Λευκάκανθος, THEOPH., VI, 3 ; Λευκάκανθον πολυγόνατον, GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VII, p. 201 ; Λευκάκανθα, DIOSC., III, 22.—*Leucacanthos*, PLIN., *loco comm.; Carduus leucographus*, L., *Spec. plant.*, 1149.— Le chardon à taches blanchâtres.

199. — *Chalceos, etc.* Dalechamp désigne pour cette plante le *Carduus sphærocephalus latifolius, Echinops Ritro* des botanistes modernes, que l'on a voulu voir aussi dans le κροκοδίλιον de Dioscoride (III, 12), dans le τετράλιξ de Théophraste (VI, 3), dans l'ἄκανθα λευκή de Dioscoride (III, 15), dans le Ῥύτρος de Théophraste (VI, 3), et même dans l'ἄκανθα ἀραβική de Dioscoride (III, 15). On voit, par cette grande divergence d'opinions, combien la matière est difficile.

200. — *Cnicos.* Cf. la note 178. Pline, en disant plus loin que le *cnicos* ne se ramifie point, ajoute une probabilité de plus

32.

à l'opinion qui désigne le *Carthamus tinctorius,* L.; il ne se ramifie que vers le sommet de la tige.

201.—Page 368, ligne 17. *Polyacanthos, etc.* Dalechamp reconnaît ici le *carduus spinosissimus, angustifolius vulgaris,* C. Bauh., *Pin.,* 385; *Cirsium spinosissimum,* D.C., *Fl. franç.,* 3078.

202. — *Onopyxos, etc.* C'est là, suivant Dalechamp, le *carduus tomentosus acanthi folio angustiori* de Tournefort, *Onopordon illyricum* seu *Acanthium* des botanistes modernes. D'autres commentateurs veulent voir en lui l'ἄκανος de Théophraste (I, 16, VI, I, 4, IX, 13) et l'ὀνόγυρον de Nicandre (*Ther.* 71). Ce beau chardon est fort commun en Crète.

203. — *Helxine.* On reconnaît ici l'*Acarna gummifera,* dont les feuilles sont épineuses; il fleurit en été et ne croît pas en Italie; la plante est acaule et pousse des feuilles radicales; la fleur est grosse, environnée de bractées qui la dérobent presque à l'œil; il découle du réceptacle de ses fleurs une gomme d'une odeur agréable.

204. — *Scolymos, etc.* On conjecture que cette plante est le *Scolymus maculatus;* nous examinerons cette opinion au livre suivant.

205. — *Chamæleon, etc.* Le *chamæleon* des Grecs peut être rangé sous la synonymie suivante :

I. Χαμαιλέων μέλας, Hipp., *de Ulcer.,* 879; Theoph., *Hist. plant.,* IX, 13; Diosc., III, 11.— *Chamæleon nigrior,* Plin., *loco cit.,* et lib. XXII, c. 21; *Brotera corymbosa,* Willd., *Spec. plant.,* 1580.— Le brotera à corymbes.

Cette plante est commune dans la Pouille, la Thrace, à Lemnos, etc., où son suc corrosif était autrefois employé. Cf. Anguillara, page 139; Morison, *Hist.,* III, sect. 7, t. 33, f. 17.

II. Χαμαιλέων λευκός, Theoph., *Hist. plant.,* IX, 13; Ἰξίνη, Ejusd., VI, 4, IX, 1; Χαμαιλέων λευκός, Diosc., III, 10; Χαμαιλέων, Græc. recent.— *Chamæleon candidior,* Plin., lib. XXII, 21; *Acarna gummifera,* Willd., *Spec. plant.,* 1439.— L'acarna gommifère.

206. — Ligne 24. *Atractylis, etc.* Nous regardons l'*atractylis,*

l'*acorna* et l'herbe *phonos* comme une seule et même plante qui peut être rapportée au *Centaurea lanata.* Cf. la note 179.

207. — LVII, page 370, ligne 15. *Cactos, etc.* Sous le nom de *cactus*, les modernes désignent une plante grasse dont Pline parlera plus loin sous le nom d'*opuntia.* On croit, non sans vraisemblance, que le *cactos* des Grecs n'est autre chose que notre *Cinara Carduncula*, connu vulgairement sous le nom de cardon. Cf. au livre XX, la note 245.

208. — Ligne 19. *Pternica, etc.* Cf. Théophraste (VI, 4). Voici la concordance synonymique de cette plante :

Πτέρνιξ ? THEOPH., *loco citato.* — *Cactos pternix*, PLIN., *loco comm.*; *Atractylis cancellata?* L., *Spec. plantar.*, 1162. — L'atractylis grillée.

Cette plante, fort curieuse, croît en France, en Espagne, et parmi les rochers de l'île de Crète. Schneider croit que le πτέρνιξ n'est point une plante particulière, et que c'est seulement le nom de la tige des *cactos*; il pourrait bien avoir raison.

209. — Ligne 20. *Semen ei lanuginis, quam pappon vocant.* Les botanistes modernes ont donné le nom d'aigrette (*pappus*) à cette espèce de plumet soyeux qui surmonte la presque totalité des semences dans les fleurs composées.

210. — LVIII, page 372, ligne 2. *Tribulus, etc.* Il est facile de reconnaître ici la macre ou châtaigne d'eau, plante marécageuse qui abonde en Europe et en Asie. Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante dont l'économie tire quelque parti :

I. Τρίβολος, THEOPH., IV, 11; Τρίβολος ἔνυδρος, DIOSC., IV, 15. — *Tribulus palustris*, PLIN., *loco comm.*, et XXII, 12; *Trapa natans*, L., *Spec. plant.*, 175. — La macre ou châtaigne d'eau. (Cf. la note suivante.)

211. — Ligne 5. *Genera duo* (*tribuli*). Ces deux *tribulus* n'ont aucun rapport avec la macre. Celui qui a les feuilles semblables

à celles de la gesse est le *Tribulus terrestris ;* l'autre, le *Fagonia cretica.*

Voici comment on peut établir la concordance synonymique de ces espèces :

II. Τρίβολος, THEOPH., IV, 11; Τρίβολος χερσαῖος, DIOSC., IV, 15. — *Tribulus cicerculæ folio*, PLIN., *loco comm.; Tribulus terrestris*, L., *Spec. plant.*, 554. — La herse.

Pour l'autre *tribulus*, nous désignerons le *Fagonia cretica*, mais avec doute. Cette plante, qui est de la même famille que le *Tribulus terrestris*, a des tiges étalées sur la terre, et des feuilles composées de trois folioles sessiles, étroites et lancéolées. Les stipules, qui sont au nombre de quatre à chaque nœud, sont légèrement épineuses. Ses fruits sont courts, à cinq angles, mucronés et assez semblables ou peu différens de ceux du sésame, auquel Théophraste les compare : les semences sont noirâtres.

Voici comment on peut établir la concordance synonymique de ce *tribulus :*

III. Τρίβολος φυλλάκανθος, THEOPH., VI, 1 et 5. — *Tribulus aculeatus fructu siliquoso*, PLIN., *loco comm.; Fagonia cretica?* L., *Spec. pl.*, 553.—Le fagonia de Crète. Cf. au livre XXII, la note 23.

212. — Page 372, ligne 9. *Ononis.* La légumineuse que les anciens connaissaient sous le nom d'*ononis*, est connue des modernes sous le nom d'*Ononis antiquorum.*

Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante sur laquelle tous les commentateurs sont d'accord :

Ὀνωνίς, THEOPH., *Hist. plant.*, VI, 5; Ὀνωνὶς πολύγονος, NICAND., *de Ther.*, 872; Αἰγίπυρον, THEOC., *Idyll.*, lib. IV, 25? Ἀνωνίς, DIOSCOR., III, 21. — *Ononis*, PLIN., *loco comm.; Ononis antiquorum*, L., *Spec. pl.*, 1006.—L'arrête-bœuf ou ononide des anciens.

213. — LIX, page 372, ligne 16. *Coronopum vocant.* Pline parlera plus au long du *coronopus* au livre XXII, chap. 22; ici

nous préviendrons seulement nos lecteurs qu'il s'agit du *Cochlearia Coronopus*.

214. — Page 372, ligne 17. *Anchusa, etc.* Cf. sur l'orcanette, *Anchusa tinctoria?* le chap. 23 du liv. XXII.

215. — Ligne 18. *Anthemis, etc.* Cf. sur l'*anthemis*, le ch. 26 du livre suivant.

216. — *Et phyllanthes, etc.* On a bien peu de données sur cette plante : les commentateurs ont désigné le *Centaurea nigra;* d'autres, le *Campanula Rapunculus*. Nous ne regardons pas la question comme pouvant être résolue d'une manière satisfaisante.

217. — *Aphace.* Les commentateurs ont désigné pour l'*aphace* tantôt le *Leontodon Taraxacum,* le pissenlit, et tantôt le *Lathyrus Aphaca,* et quelquefois même ces deux plantes. Cf. la note 211, au livre XVII.

218. — Ligne 19. *Crepis.* Les modernes ont donné le nom de *crepis* à un genre de plante de la famille des chicoracées, dans laquelle on s'est efforcé, mais sans succès, de retrouver le *crepis* de Pline. Quelques scoliastes, au lieu de *κρηπίς* ont voulu lire *πικρίς*, et ont désigné une plante remarquable par son amertume prodigieuse. Cette correction une fois admise, on aurait désigné, avec quelque apparence de vraisemblance, l'*Helminthia echioides,* L., synanthérée fort commune en Europe.

219. — *Lotos, etc.* Il s'agit sans doute ici des *lotos* herbacés, dont nous avons parlé note 130 du livre XIII, § 10 ; nous avons désigné le *Melilotus officinalis*.

220. — LX, page 374, ligne 5. *Diuturnior hic quibusdam per partes florentibus, ut ocimo.* L'*ὤκιμον* des Grecs est-il le même que celui des Latins? cela est douteux, quoique la question ait été résolue négativement. Nous avons cherché à prouver, dans nos notes sur le livre XVIII, que par *ocimum* les Latins entendaient parler tantôt d'une plante seule, et tantôt d'un mélange de plantes destinées à faire des prairies artificielles. Néanmoins Tragus, et après lui Sprengel, ont décidé que l'*ocimum* des Latins était le *Polygonum Fagopyrum,* L., *Spec. plant.,* 522, le sarrasin ou blé noir, tandis que l'*ὤκιμον* des Grecs serait notre *Ocymum Basilicum,* le basilic ; c'est là encore une de ces assertions qui

ne reposent sur rien de solide. Toutefois, s'il paraît prouvé que les Latins, sous le nom d'*ocimum*, entendaient parler d'une plante isolée et d'un mélange de plantes fourragères, il est également prouvé que les Grecs, sous celui d'*ὤκιμον*, ne désignent qu'une seule plante. Dans l'état actuel de la question, nous n'osons nous prononcer; nous établirons comme il suit la concordance synonymique de l'*ocimum* :

I. Ὤκιμον, HIPPOC., *Affect.* 529; THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 3 *et aliis locis;* DIOSCOR., II, 171. — *Ocimum*, PLIN., *loco comm.; Ocimum hortense*, COLUM., *de Cult. hort.*, v. 321; VARR., *de Re rustica*, I, 31; *Ocimum Basilicum*?? — Le basilic.

II. *Ocimum pabulum bubus*, CAT., *de Re rust.*, 27 *et aliis locis* (on écrit aussi *ocinum*, EJUSD., 53); *Ocimum planta siliquosa*, VARR., *de Re rust.*, I, 31; COLUM., *de Re rust.*, XI, 3; *Planta leguminosa ignota, una seu plures, præsertim lathyri seu hedysari species.* Cf. au livre XX, les notes 132 et 133.

221. — Page 374, ligne 6. *Heliotropio.* C'est là l'*heliotropium europæum*, dont il sera parlé au chap. 28 du livre suivant.

222. — Ligne 7. *Onochili.* Pline est toujours ici le traducteur de Théophraste. Il n'est pas possible d'arriver à la détermination de cette plante, dont le nom seul nous est parvenu. Dioscoride (IV, 24) fait de cette plante une *anchusa* : Ἄγχουσα ἑτέρα, ἣν ἔνιοι ἀλκιβιάδιον, ἢ ὀνοχειλὲς ἐκάλεσαν. Si donc l'ἄγχουσα ἑτέρα était la même plante que l'*onochili* de Pline, ce qui est probable, il faudrait la chercher parmi les borraginées et l'on arriverait ainsi soit au *Lithospermum fruticosum*, L., soit à l'*Anchusa italica*, L.

223. — Ligne 8. *Heliotropio, adianto, polio.* Pline puise toujours chez Théophraste (VII, 10). S'il est vrai, comme tout porte à le croire, que l'*heliotropium* soit bien notre *Heliotropium europæum*, nous sommes forcé de convenir que l'assertion de Théophraste est fautive; car cette plante est annuelle. Quant à l'*adiantum* (*Adiantum Capillus Veneris*, L., ou *Asplenium Trichomanes*, L.), il conserve en effet ses feuilles pendant toute la durée

de sa vie. Le *polium*, dont il a été question plus haut, est une labiée que l'on a attribuée au *Teucrium Polium*; elle a de nombreuses variétés, et se plaît dans le midi de l'Europe; elle est ligneuse, et ses feuilles persistent long-temps.

224. — LXI, page 374, ligne 13. *Cynops*, *alopecuros*, *stelephuros*....... *thryallis*. Notre auteur traduit encore Théophraste (VII, 10):

1°. *Cynops*. La tradition nominale semble conduire directement au *Plantago Cynops* des modernes. C'est une sorte de plantain fort commune dans toute l'Europe méridionale, et jusque vers les bords du Rhin. Cette détermination cependant laisse encore des doutes.

2°. *Alopecuros*. Les modernes donnent le nom d'*alopecuros*, queue de renard, à un genre de graminée qui renferme plusieurs espèces communes en France. Dalechamp décide que cet ἀλωπέκουρος est le *Saccharum cylindricum*, graminée du midi de la France et de l'Europe. Cette désignation est arbitraire et fondée sur des renseignemens incomplets. La seule circonstance déterminante est tirée de l'inflorescence; l'épi imite assez bien la queue d'un renard, mais le *Lagurus ovatus*, le *Polypogon monspeliense*, et d'autres graminées, offrent cette ressemblance presque à un degré semblable.

3°. *Stelephuros*. Les botanistes de la renaissance des lettres ont cherché à prouver que le στελεφοῦρος (THEOPH., VII, 10) des Grecs était le *Secale villosum*, L. Mais des auteurs, dont les écrits sont plus récens, ont cru reconnaître dans cette plante le *Plantago angustifolia*, L., et cependant cette dernière version est moins probable que la première, car Théophraste dit que le στελεφοῦρος donne un épi semblable au froment, quoique plus velu.

4°. *Thryallis*. Il règne sur la détermination de cette plante les mêmes incertitudes que pour toutes les autres. Le père Hardouin désigne notre pimprenelle, *Sanguisorba officinalis*, L. Sprengel, d'après Dupinet (*Hist. Rei herb.*, I, 129), pensant sans doute que le θρυαλλὶς de Nicandre (*Alexiph.*, v. 846) n'est pas la même plante que le θρυαλλὶς de Théophraste

(*Hist. plant.*, VII, 10), a nommé, mais avec quelque doute, le *Verbascum Lychnitis*, L., à cause de l'épithète ἐρευθήεις, *rubescens*. Pour nous, il nous semble impossible de séparer le θρυαλλὶς de Théophraste et celui de Nicandre, et, faute de renseignemens suffisans, de pouvoir le ramener à une synonymie moderne.

225. — LXII, page 374, ligne 22. *Perdicium et aliæ gentes, quam Ægyptii, edunt.* Voici encore une plante difficile à déterminer. Théophraste (*Hist. plant.*, VII, 10) range le *perdicium*, περδίκιον, parmi les plantes qui tirent toute leur importance de la racine. Pline lui donne pour patrie l'Égypte, et regarde cette plante comme un légume estimé. Il n'est donc point douteux qu'il faille désigner une plante à racine tubéreuse. On ne peut dès-lors indiquer ni le *Polygonum maritimum*, L., ni le *Polygonum divaricatum*, L., dont les semences seules pourraient offrir quelque intérêt sous le rapport alimentaire. Il n'est pas plus juste de désigner la pariétaire, ἑλξίνη, de Dioscoride (IV, 86) et de Galien (*de Fac. simpl.*, VI, p. 173). Il est pourtant une circonstance qui serait favorable à cette dernière plante : c'est que la pariétaire officinale, *Parietaria officinalis*, L., porte en grec moderne le nom de περδικάκι, mot évidemment dérivé de περδίκιον. Néanmoins, ce rapport nominal n'est pas assez déterminant pour qu'on regarde la question comme résolue, plusieurs plantes pouvant porter le même nom. Pline parlera plus loin, vers la fin du livre, d'un autre *perdicium* qui paraît être une syngénèse. Au livre XXII, il sera question d'un troisième *perdicium* différent des deux dont nous venons de parler. Cf. les notes des chap. 104 de ce même livre et celles du chap. 20 au livre suivant, note 40. Le *perdicium* du chap. 104 est le même que celui dont parle Celse.

226. — Page 376, ligne 2. *Item ornithogale.* Il est hors de doute que la plante à laquelle Pline donne le nom d'*ornithogale* est la même que l'ὀρνιθόγαλον de Dioscoride (II, 174) et des auteurs grecs, et l'on peut, avec quelque apparence de probabilité, établir la concordance qui suit :

Ὀρνιθόγαλον, DIOSCOR., II, 174; Βολβίνη, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 13? ATHEN., *Deipnos.*, II, 25. — *Ornithogale*.

PLIN., *loco comm.; Ornithogalum umbellatum*, L., *Spec. pl.*, 441. — L'ornithogale en ombelle.

Sprengel désigne l'*Ornithogalum nutans,* L., espèce moins remarquable et qui ne se trouve pas en Grèce, tandis, au contraire, que l'*Ornithogalum umbellatum* y abonde.

227. — LXIII, page 376, ligne 6. *Mirum, loton herbam, etc.* Ce *lotos* herbacé est un *melilotus*, et vraisemblablement le *Melilotus cœrulea,* L. Cf. notre dissertation sur les *lotos*, au livre XIII, note 130, § 10. C'est le *lotus apibus grata* de Virgile (*Géorg.*, liv. IV, v. 112).

228. — *Ægilopa, etc.* Cf. au livre XVIII, la note 220. L'*αἰγίλωψ*, ou *βρόμος ἄγριος* des Grecs, est notre *Avena fatua*, ou *sterilis;* car il n'est pas certain que les anciens aient distingué nettement ces deux espèces, assez voisines l'une de l'autre. Il n'est pas vrai que les graines du *lotos* herbacé et de l'*œgilops* soient un an à germer.

229. — LXIV, page 376, ligne 12. *Notabile et in lappa, etc.* Cf. sur le *lappa*, la note 238, au livre XVIII; nous avons rapporté cette plante au *Galium Aparine*, L.

230. — Ligne 15. *Opuntia, etc.* Voici la concordance synonymique de cette plante, qui abonde dans le midi de l'Europe, en Grèce et sur le littoral de la Méditerranée :

Ὄπους, THEOPH., I, 12. — *Opuntia*, PLIN., *loco comm.; Pala??* PLIN., lib. XII; *Cactus Opuntia,* L., *Spec. pl.*, 669. — Le cactier, la raquette, la cardasse épineuse, le figuier d'Inde, etc.

231. — LXV, page 376, ligne 19. *Iasione, etc.* Les opinions ne s'accordent pas relativement à la désignation de cette plante. Linné, en donnant le nom de *Jasione montana* à une plante de la famille des dipsacées, semble avoir pensé que c'était là le *ἰασιώνη* des Grecs; mais on ne peut dire de lui que sa fleur est monophylle, ni qu'il grimpe aux arbres voisins. L'attention des commentateurs s'est dirigée principalement sur les *convolvulus*. Au livre XXII, 39, notre auteur nous dira que le *iasione* est une

plante sauvage bonne à manger, rampante et remplie d'un suc laiteux; sa fleur, qui est blanche, porte le nom de *concilium*. Il ajoute qu'elle fait venir le lait aux nourrices, qu'elle convient aux phthisiques, etc. Dans tout cela, on ne peut voir ni le *Convolvulus sepium*, ni le *Convolvulus arvensis*. Ces deux convolvulacées ont un suc laiteux, abondant; mais ce suc agit très-fortement comme purgatif. Ces plantes ne peuvent être rangées parmi les plantes alimentaires. Les auteurs qui défendent le système que nous combattons, veulent rattacher à la synonymie du *iasione* le σμίλαξ λεία de Dioscoride (IV, 145). Nous pensons que cette plante est bien notre *Convolvulus sepium*, L.; mais nous ne croyons pas que ce soit là le *iasione* de Pline et de Théophraste, à moins que Pline n'ait attribué au *iasione* ce qui devait l'être à une tout autre plante; or, on ne peut rien établir de solide sur une pareille base.

232. — Page 378, ligne 1. *Condrylla, etc.* Cf. la note 169 de ce même livre, où nous avons cherché à établir qu'il s'agissait du *Chondrilla juncea*, L.

233. — Ligne 2. *Picris, etc.* Cf. au livre suivant, la note 64. La plupart des chicoracées ont une saveur amère fort intense : elle est plus prononcée dans le genre *picris* des botanistes modernes que dans tout autre.

234. — LXVII, page 378, ligne 15. *Bulborum generi quidam, etc.* Il s'agit ici certainement d'un *gladiolus*, et nous pouvons proposer la concordance synonymique suivante :

Ξίφιον, HOM., *Iliad.*; THEOPH., *Hist. pl.*, VI, 7 et VII, 11, où cet auteur lui donne l'épithète de φάσγανον, comestible; DIOSCOR., IV, 20; Σπαθόχορτον, GRÆC. RECENT. — *Gladiolus et cypirus*, PLIN., *loco comm.*; *Gladiolus communis*, L., *Spec. plant.*, 52. — Le glaïeul.

Quelques auteurs ont pensé que ce *gladiolus* était l'*hyacinthus* de Virgile, auquel ce poète donne les épithètes de *suaveolens* et *ferrugineus*, et sur les fleurs duquel on lit les premières lettres du nom d'Ajax. Nous avons essayé de faire prévaloir une autre opinion. Cf. plus haut, la note 120.

235.—Page 378, ligne 18. *Thesion, etc.* On peut affirmer que ce *thesion* est bien le θησεῖον de Théophraste (*Hist. plant.*, VII, 11), qui servait à faire des couronnes. Les modernes ont imposé le nom de *thesium* à une fort petite plante à feuilles linéaires, dont les fleurs sont à peine visibles, qui n'a aucun rapport avec le θησεῖον des Grecs. On doit donc s'étonner que Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 202) ait désigné le *thesium* des modernes comme étant celui des anciens. Il est impossible d'arriver à une détermination positive, faute de renseignemens plus complets.

236. — LXVIII, page 378, ligne 21. *Asphodelus, etc.* L'*asphodelus* est une plante fort célèbre chez les anciens qui lui faisaient jouer un rôle dans les cérémonies funèbres. Une foule d'auteurs grecs et latins ont parlé de l'asphodèle à laquelle on peut rattacher la synonymie suivante :

Ἀσφόδελος, HESIOD., *Oper. et dies*, v. 40; Ἀσφόδελος, HOM., *Odys.*, XI, v. 539, *et aliis locis;* THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 12; PYTHAG. *in Plin.;* HIPP., *de Ulcer.*, 882; NICAND., *Ther.*, v. 73; *et* Ἀνθερικόν, EJUSD., v. 535; THEOC., *Idyl.*, VI, v. 68 et v. 52; CALLIM., *Hymn.*, v. 493; ATHEN., lib. XI, p. 462; DIOSCOR., II, 199; *non* GALEN.; *Flos* Ἀνθερικόν *vocatur :* *Geop.*, cap. XIX, 5 et 7; PAUSAN., lib. X, cap. 38; Ἀσφόδελος, HESYCH., col. 1325; Ἀσφοδέλω, GRÆC. RECENT. — *Asphodelus*, COLUM., IX, 4; *Asphodelus*, PLIN., *loco comm.*, la tige, *album*, et la racine, *hastula regia; Asphodelus et Heroion*, EJUSD., XXII, 32; *Asphodelus*, PALLAD., lib. I, tit. 37; APUL., cap. 32; SCRIBON. LARG., comp. 154; *Asphodelus ramosus*, L., *Spec. plant.*, 444. — L'asphodèle rameuse.

Sprengel (*Hist. Rei herb.*, I, 88) sépare l'ἀσφόδελος et l'ἀνθερικόν de Théophraste, et fait de cette dernière plante l'*Anthericum græcum* de Sibthorp; cette opinion est inadmissible, puisque le nom d'ἀνθερικόν était donné exclusivement à la tige de l'asphodèle.

237. — Page 380, ligne 1. *Asphodelus manditur, etc.* Les

modernes ne font aucun usage de l'asphodèle sous le rapport alimentaire.

238. — Page 380, ligne 20. .... *Sagittam appellamus*. Voici quelle est la concordance synonymique de cette plante :

Φλέως, THEOPH., *Hist. plant.*, IV, 9 et 11? Πιστάνα, GRÆC. *teste* PLIN. — *Pistana seu sagitta palustris*, PLIN., *loco comm.*; *Sagittaria sagittæfolia*, L., *Spec. plant.*, 1410.

239. — LXIX, page 382, ligne 4. *Similia præcipit et de junco, etc.* Établissons la concordance synonymique des diverses espèces de jonc énumérées par Pline :

I. *Juncus mariscus.* — Ὁλόσχοινος, THEOPH., *Hist. plant.*, IV, 13; DIOSC., IV, 52? — *Juncus mariscus seu holoschœnos*, PLIN., *loco comm.*; *Schœnus Mariscus*, L., *Spec. plant.*, 63. — Le choin marisque, ou grand jonc.

II. *Juncus marinus.* — Ὀξύσχοινος [1], GRÆC. — *Juncus marinus*, PLIN., *loco comm.*; *Schœnus nigricans*, L., *Spec. plant.*, 64. — Le choin noirâtre; ou bien encore le *Juncus acutus*, L., *Spec. plant.*, 64, le jonc aigu.

α. *Juncus acutus.* — Σχοῖνος ὀξύς, THEOPH., *Hist. plant.*, loco cit.; Ὀξύσχοινος, DIOSC., IV, 52 (*qui in mucronem fastigiatur*); *Juncus acutus*, PLIN., *loco comm.*; *Schœnus mucronatus*, L., *Spec. plant.*, 63. — Le choin mucroné.

β. *Juncus fœmineus, semine nigro.* — Μελαγκρανίς, THEOPH., *loco cit.*; Σχοῖνος μέλας, DIOSC., IV, 52. — *Juncus marinus fœmineus*, PLIN., *loco comm.*; *Juncus acumine reflexo major*, C. BAUH., *Pin.*, p. 12. — Quelque variété du *Schœnus nigricans*, L., *loco cit.*

γ. *Juncus holoschœnus.* — On a cru que cette variété devait rentrer dans le *juncus marinus*, mais c'est une erreur; cette espèce est distincte, et nous croyons devoir la rapporter au *Scirpus Holoschœnus*, L., *loco cit.*

[1] L'ὀξύσχοινος ἄκαρπος de Dioscoride est peut-être notre *Scirpus palustris*, L., dont il est rare que les semences mûrissent.

III. *Juncus triangularis.*— Κύπειρος ὁ ἕτερος, THEOPH., *Hist. plant.*; Σχοῖνος, EJUSD., IX, 19; Κύπειρος, DIOSC., I, 4. — *Juncus dictus cyperus*, PLIN., *loco comm.; Cyperus longus*, L., *Spec. plant.*, 67. — Le souchet odorant, ou bien encore le souchet rond, *Cyperus rotundus*, EJUSD., qui en diffère à peine. Des auteurs désignent pour le *κύπειρος* de Théophraste le *Cyperus comosus*, SIBTHORP, *Fl. Græc.*, I, 30, édit. Smith.

IV. *Juncus radice bulbosa seu cypirus.* — Cf. la note 234.

V. *Juncus euripice dictus.* — Εὐριπική, DIOSC., IV, 52. — Quelques éditions portent *αἰθιοπική*; on ne peut dire avec certitude quelle est la plante de la famille des joncées à laquelle il convient de rapporter cette espèce.

VI. *Juncus odoratus.* — Σχοῖνος εὔοσμος, DIOSC., I, 16. — *Juncus odoratus*, PLIN., *loco comm.*, et souvent seulement *juncus*, comme qui dirait le jonc par excellence; *Andropogon Schœnanthus*, L., *Spec. plant.*, 1481. — L'andropogon schœnanthe.

VII. *Calamus aromaticus.* — Κάλαμος μυρεψικός, HIPPOCR., *Morb. mulier.*, II, 651; Κάλαμος εὔοσμος, THEOPH., *Hist. plant.*, IX, 7; Κάλαμος ἀρωματικός, DIOSC., I, 17. — *Calamus aromaticus*, PLIN., XII, 48; CELS., III, 21; *Acorus Calamus*, L., *Spec. plant.*, 462, var. β, *Asiaticus?* — Sur le *calamus verus*, Cf. la note 95, au liv. XII.

VIII. *Acorus.* — Ἄκορον, DIOSC., I, 2. — *Acoron*, PLIN., XXV, 100.—Ἄκορος, GRÆC. RECENT.; *Acorus Calamus*, L., *loco cit.*. — Le roseau aromatique. — Quelques commentateurs veulent voir de préférence dans cet *acoron* l'*Iris Pseudo-Acorus*. Nous examinerons cette question au chapitre 100 du livre XXV. La tradition nominale grecque semble devoir nous éloigner de cette opinion.

240. — Page 382, ligne 10. *Oxyn*, *etc.* Ce mot est ici pour ὀξύσχοινος (*oxyschœnus*).

241. — Ligne 18. *Cacumine in terram defixo.* Aucun jonc n'est

stérile, et, quand on met en terre le sommet de cette plante, on procède à un semis véritable.

242. — Page 384, ligne 4. *Multi vero non discernunt a cypiro vicinitate nominis.* Nous avons rapporté le cypirus au *Gladiolus communis.* Cf. la note 234 au présent livre. Nous devons avouer toutefois qu'il est difficile d'attribuer au glaïeul commun la totalité des propriétés physiques que Pline rapporte à son *cypirus ;* le bulbe du glaïeul est inodore et notre auteur dit que son odeur est voisine de celle du nard; on serait donc disposé à désigner un *cyperus ,* et peut-être le *Cyperus esculentus;* mais cette qualité n'était pas commune à toutes les espèces, puisqu'il assure que le *cyperus* de Naxos a une odeur âcre, que celui de Phénicie n'a que peu d'odeur, et que celui d'Égypte n'en a point du tout. On voit facilement que Pline n'avait pas des idées nettes sur cette plante, et que les différences signalées ne doivent point tirer à conséquence.

243. — Ligne 17. *Barbaros suffitum hujus herbæ excipientes ore , etc.* On voit, par cette phrase, que l'usage de recevoir la fumée des plantes dans la bouche est commun aux peuples de tous les pays et de tous les temps. Ce *cyperus* était pour les peuples barbares (sont-ce les Germains, les Gaulois ou certains peuples d'Asie ou d'Afrique que Pline désigne par cette épithète ?) ce qu'est aujourd'hui le tabac pour les habitans de la terre entière.

244. — LXX, page 386, ligne 2. *Cyperos juncus est, qualiter diximus, angulosus, etc.* Il est bien évident qu'il s'agit d'un *cyperus* (Cf. la note 239) pour la synonymie. Nous croyons que, dans le passage commenté, il est question de deux espèces de souchet; celui qui a une racine noire de la grosseur d'une olive, *radix olivæ nigræ similis ,* est le *Cyperus rotundus;* l'autre, dont la racine est plus allongée et se nomme *cyperis,* est le *Cyperus longus ,* L. Ces deux plantes sont peu différentes et croissent dans toute l'Europe australe et en Égypte ; mais, dans cette dernière région, le *Cyperus longus* est rare ; du moins Delille (*Fl. ægypt.*) ne le mentionne que sur l'autorité de Wahl ; ainsi le *cyperus* qui vient de *prope Ammoniacum* serait le *Cyperus rotundus,* L.

245.—Page 386, ligne 9. *Cypiros ibi nascitur* (*in Ægypto*). On sait qu'il croît en Égypte une foule de *cyperus* qui se rapprochent plus ou moins des *Cyperus longus* et *rotundus ;* tels sont, par exemple, les *Cyperus fastigiatus, dives, melanorrhizus, articulatus, etc.*

246. — Ligne 12. *Zingiberis effigie.* Les éditions antérieures à celle du père Hardouin portent *cyperis*. Quelle est cette plante? est-ce un souchet? nous n'osons l'assurer. Le *cypira* était un roseau aromatique de l'Inde ; mais la nomenclature des monocotylédones de ce pays est si incertaine, qu'on ne peut rien affirmer à ce sujet. On trouve dans cette vaste région un grand nombre de graminées et de cypéracées à racines odorantes : presque toutes les drimyrrhizées ou amomées sont dans ce cas ; le *cypira* était peut-être un produit de cette famille.

247. — LXXI, page 388, ligne 7. *Quod euripicen vocant.* Nous avons déclaré ne pas savoir à quelle plante il fallait rapporter ce *juncus*. C'est chez Dioscoride que notre auteur a pris ce qu'on lit ici de l'*euripice* et de ses propriétés.

248. — LXXII, page 388, ligne 11. *Ob id et odorati junci, etc.* Nous avons cherché à établir, note 95 du livre XII, l'extrême difficulté qui règne relativement à la détermination du *calamus odoratus*, car c'est bien là cette plante à laquelle notre auteur donne le nom de *juncus odoratus*. Sous le nom de *juncus*, et sans épithète, Pline entend parler d'un *andropogon*. *Voyez* la synonymie de la note 239. Mais sous celui de *calamus* il veut désigner certainement l'*acorus*.

249. — Ligne 12. *In Syria Cœle... nascitur* (*juncus odoratus*). Dioscoride (I, IV) vante le jonc odorant des Nabatéens et dit aussi que celui d'Afrique ne vaut rien. Celui qu'il nomme σχοῖνος τευχῖτις venait de la Babylonie. On le nommait ainsi, parce qu'on le renfermait dans des vases, τεῦχος, probablement pour qu'il ne perdît rien de son odeur. Ce que Pline dit des propriétés médicinales du jonc odorant ne peut être discuté à cause de l'incertitude qui règne sur cette plante. Elle devait être fortement excitante et riche en parties aromatiques, puisqu'on l'employait à faire des parfums. Cf. les premières notes du livre XIII.

250. — LXXIII, page 392, ligne 14. *Silvestris pilulæ, etc.* Sous ce nom, Pline veut parler du *bédéguar*. C'est, comme on sait, la production d'un *gallinsecte* du genre *cynips*. Il jouait jadis un rôle en médecine, mais on ne l'emploie plus. C'est un astringent.

251. — LXXIV, page 392, ligne 17. *Lilii radices, etc.* Cf. sur le lis, le chap. 11 du présent livre, et les notes 26 et 29. Les bulbes du lis contiennent une grande quantité de mucilage dont on peut tirer quelque parti. On les applique cuites pour faire des cataplasmes maturatifs. Leur usage interne est nul, et rien, dans leur constitution chimique, n'indique qu'il serait avantageux de les employer dans la plupart des cas indiqués par notre auteur.

252. — LXXV, page 394, ligne 17. *Unum purpureo flore, et alterum herbaceum.* Le *narcissus purpureus* est le *Narcissus poeticus* des botanistes. Cf. au présent livre la note 33; quant au *narcissus herbaceus*, il s'agit sans doute du narcisse des prés, *Narcissus Pseudo-narcissus*, L. L'épithète d'*herbaceus* ne s'applique pas à la fleur, mais aux feuilles, qui sont plus larges et plus vertes que dans les autres especes. Cf. Dioscoride (IV, 160). C'est surtout ce narcisse qu'on emploie en médecine.

253. — LXXVI, page 396, ligne 7. *Violæ silvestres, et sativæ.* Cf. au présent livre la note 36.

254. — LXXVII, page 398, ligne 4. *Bacchar in medicinæ usu aliqui ex nostris perpressam vocant.* Nous avons cherché à établir que le *bacchar* des Grecs et des Latins était la digitale pourprée, *Digitalis purpurea*, L., mais en présentant cette opinion avec réserve. En admettant notre hypothèse, on reconnaîtra que la digitale étant narcotique, Pline a donc pu dire d'elle : *Odor somnum gignit*, et plus loin : *Convulsis salutare est*, elle peut calmer les convulsions et les spasmes. Ces propriétés ont été reconnues par Dioscoride. Jusqu'ici tout est bien ; mais l'auteur grec, en disant que la fleur est odorante et que la racine a l'odeur du *cinnamomum*, Pline, en ajoutant qu'on met du *bacchar* dans les habits pour leur donner une bonne odeur, nous éloignent de

la digitale, dont l'odeur est désagréable. Il est encore un autre obstacle non moins difficile à lever, le voici : la digitale pourprée ne se trouve pas en Grèce, et ne figure point dans la *Flore* de Sibthorp; les seules espèces décrites sont les *Digitalis ferruginea*, *lutea* et *leucophæa*. Dioscoride (*in Nothis*) donne le nom de *bacchar* comme un des synonymes gaulois de l'*asaron*.

255.—LXXVIII, page 398, ligne 17. *Asarum, etc.* Au livre XII, note 66, nous avons décidé que cette plante était notre asaret, *Asarum europæum;* nous donnons ici la synonymie qui manque à la note citée :

Ἄσαρον, CRATŒV., *in Geopon.;* DIOSC., I, 9 : Βάκχαρ et Βάκκαρ, νάρδον ρουστίκουμ, etc., EJUSD., *in Nothis;* Ἄσαρον, GRÆC. RECENT. — *Asarum*, PLIN., *loco comm.; Asarum europæum*, L., *Spec. plant.*, 633. — L'*asarum*, ou asaret.

256. — LXXX, page 400, ligne 13. *Phu.* C'est au livre XII, chap. 26, que Pline a nommé cette plante, généralement rapportée aujourd'hui à une valériane. Voici sa concordance synonymique :

Φοῦ, DIOSC., I, 10. — *Phu*, PLIN., lib. XII, c. 26, et *loco comm.; Valeriana Dioscoridis*, SIBTH., *Fl. Græc.*, 20, ou quelque espèce voisine. — La valériane de Dioscoride.

Divers commentateurs ont désigné une autre valériane qui porte, à cause de cela, le nom de *Valeriana Phu*, L., *Spec. plant.* D'autres ont pensé à la *Valeriana officinalis*, L.; mais ces deux espèces n'ont pas encore été trouvées en Grèce, ce qui rend ces dernières opinions douteuses. Le *Nardus creticus* doit être rapporté à quelques-unes de ces valérianes, à moins qu'on ne préfère voir en lui la *Valeriana italica*.

257. — LXXXII, page 402, ligne 12. ..... *Crocomagma, etc.* On sait que les médicamens auxquels on donne exclusivement le nom de collyre, sont destinés à combattre les maladies des yeux. Les pharmacopées modernes renferment encore quelques formules antiophthalmiques dont le safran fait la base. Par *croco-*

magma, on veut parler du marc de l'*unguentum crocinum*. C'est du moins ainsi que Dioscoride (I, 26) et Celse (V, 18) l'entendent. Les anciens donnaient le nom d'*unguentum* à des huiles médicinales, plus ou moins consistantes, dans lesquelles les substances introduites ne pouvaient rester long-temps en suspension. Le *crocomagma* était un composé formé de toutes les substances insolubles dans l'huile qui entraient dans l'onguent *crocinum*.

258. — LXXXIII, page [illegible], ligne [illegible]. *Silvestrem, xyrin vocant.* Voici la concordance synonymique du *xyris* :

Ξυρίς, Dioscor., IV, 22. *Iris agria*, Theophr., *iris* C. Bauh., *Pin.*, p. 3[illegible]. — *Xyris*, Plin., *auct. comm.*; *Iris foetidissima*, L., *Spec. plant.*, [illegible]. — L'iris fétide.

Cet iris, qui abonde près de Constantinople, dans l'Europe australe et jusque près d'Orléans, est reconnaissable à son odeur, qui se rapproche de celle d'une viande rôtie, et qui lui a valu le nom vulgaire d'iris gigot de mouton. Ses propriétés médicinales sont absolument les mêmes que celles des congénères. Pline termine ce paragraphe en indiquant un préjugé superstitieux auquel il paraît ajouter une foi entière; il en est peu de plus absurdes.

259. — LXXXIV, page [illegible], ligne [illegible]. *Polii*, etc. Cf. sur le *polium*, la note 101 du présent livre, où nous avons cherché à établir qu'il s'agissait des *Teucrium montanum* et *Teucrium Polium*. Aucune des assertions touchant les propriétés de cette plante, et qui sont renfermées dans le texte de notre auteur, ne sont fondées.

260. — LXXXV, page [illegible], ligne 6. *Helichrysos*, etc. L'*helichrysos* a été rapporté par les commentateurs au *Gnaphalium Stoechas*, plante remarquable par la belle couleur jaune de ses fleurs. Cf. pour la synonymie, la note 93, au présent livre. Les propriétés médicinales du *Gnaphalium Stoechas* sont presque nulles. Les écrivains anciens eux-mêmes en parlent comme d'une plante peu importante sous le rapport de ses vertus médicinales.

261. — Ligne 8. *Chrysocome: radix* [illegible], etc. Cf. au présent

livre, la note 81. Si, comme tout porte à le croire, le chrysocome est bien notre *Chrysocoma Linosyris*, ses propriétés n'offrent rien de particulier. Pline continue toujours à puiser chez Dioscoride et à le traduire littéralement.

262. — LXXXVI, page 408, ligne 14. *Melissophylla aut melittaena si perunguantur alvearia, non fugient apes.* Le melissophyllum des Grecs et des Latins est notre mélisse officinale, et nous lui avons consacré la note 136 de ce livre. C'est une plante estimée des modernes, qui diffèrent entièrement des anciens sur l'appréciation médicale qu'ils en font. Ils voient en elle une plante excitante, légèrement diaphorétique, dont l'emploi peut être utile dans les affections nerveuses.

263. — LXXXVII, page 410, ligne 3. *Melilotos*, etc. Légumineuse que nous avons rapportée au *Melilotus officinalis*. Cf. la note 92 du présent livre. Les propriétés médicinales de cette plante sont dépourvues d'une grande énergie. Sa décoction est encore employée aujourd'hui en lotions. On sait que l'odeur des sommités fleuries du mélilot est fort agréable, très-fugace et analogue à celle de la fève tonka (*Baryosma Tongo*, Gaertn.).

264. — LXXXIX, page 412, ligne 16. *Thymum album quoque*, etc. Sous le nom de *thymus*, les anciens comprenaient non-seulement le *Thymus vulgaris*, L., mais encore plusieurs espèces voisines, et même des plantes de quelques genres voisins. Cf. la note 98 du présent livre. Quelle que soit cette plante, l'appréciation des vertus médicinales est facile; car, forcés de la choisir dans la famille des labiées, nous ne pouvons voir en elle qu'une plante riche en huile essentielle, et douée de propriétés excitantes. Le texte de Pline renferme une foule d'assertions mensongères qu'il serait trop long de discuter.

265. — XC, page 414, ligne 22. *Hemerocalles*, etc. L'*hemerocalles* est une liliacée que l'on croit reconnaître dans le *Pancratium maritimum*. C'est une plante peu ou point usitée, mais qui a une action assez marquée sur l'économie vivante. Nous en

avons parlé note 101 de ce même livre ; mais en exprimant nos doutes sur la désignation adoptée par les commentateurs.

266. — XCI, page 416, ligne 6. *Helenium ab Helena, etc.* Pline, en effet, a rapporté cette fable, chapitre 33 de ce livre. Cf. plus haut, la note 103 du même livre. On croit assez généralement que sous le nom d'*helenium* on désignait deux plantes fort différentes, l'*Inula Helenium* et le *Teucrium creticum*. Il s'agit ici de la plante labiée.

267.—Ligne 11. *Nepenthes.... prœdicatum ab Homero.* Homère, en effet, parle du *nepenthes* (*Odyss.*, IV, 220).

Telle est l'obscurité qui entoure l'origine du *nepenthes*, que les auteurs n'ont pu même décider si c'était le nom d'une plante ou celui d'un médicament. L'étymologie du mot *nepenthes* vient de νή, particule négative, et πένθος, qui signifie deuil, tristesse, ce qui ferait supposer que ce nom est plutôt celui d'un composé médicamenteux que celui d'une plante. Mais cette opinion doit être émise avec doute, car nous connaissons une foule de noms qui rendent compte des propriétés des plantes auxquelles on les a appliqués : tels sont *Althœa* (de ἀλθέω), je guéris ; *tussilago* (de *tussim laxans*), calmant la toux ; *alyssum* (de α privatif, et de λύσσα, rage), guérir la rage, etc.

Aucun des auteurs de l'antiquité, postérieurs à Homère, n'émet d'opinion arrêtée sur la désignation du *nepenthes*. Mais plusieurs d'entre eux indiquent diverses plantes qui pouvaient le remplacer. Ainsi Plutarque (*in Sympos.*, liv. I, chap. I) et Galien font mêler la bourrache (βούγλωσσον) au vin dans les festins ; mais cette borraginée ne pouvait avoir aucune action sur le cerveau. Nicandre, dans sa *Thériaque*, v. 500 et suiv., indique le *chironium*. La désignation de cette plante laisse des doutes ; mais soit qu'on veuille voir en elle un panais (*pastinaca*), soit que l'on préfère reconnaître une gentiane (*gentiana*), on ne peut lui accorder aucune des propriétés attribuées par Homère au *nepenthes*; et Apulée, en adoptant l'opinion de Nicandre, ne l'a pas rendue plus vraisemblable. C'est aussi sans plus de vraisemblance que Pline a doté son *helenium* d'Égypte (*Inula Helenium*) des vertus du *nepenthes*. C'est un purgatif assez énergique, mais qui agit seulement comme irritant.

Le nom d'ἑλένιον, donné par Hippocrate, Théophraste et Dioscoride, explique comment on a voulu reconnaître le *nepenthes* d'Homère dans l'une des deux plantes que ces auteurs désignent. Mais on s'aperçoit que les systèmes adoptés reposent uniquement sur le rapport qui existerait entre le mot *helenium*, venu du nom d'Hélène, et le *nepenthes*, dont elle aurait connu la composition. Il est inutile de faire sentir combien cette base, fournie par Pline, est vicieuse. Il faut donc toujours se rappeler le passage d'Homère, et se contenter du peu de renseignemens qu'il renferme.

Passons maintenant à l'examen de l'opinion des auteurs modernes : Rhazès, Amatus Lusitanus, Lemnius, ont cru trouver le *nepenthes* dans le safran ; et, en effet, les stigmates de la fleur ont une action marquée sur le cerveau et peuvent, jusqu'à un certain point, déterminer le narcotisme. Villoison va plus directement au but en désignant l'opium. Sprengel a adopté cette opinion. Fab. Columna a indiqué une solanée connue des botanistes sous le nom de *Hyoscyamus Datura*, et cette opinion a été rajeunie par M. Virey, qui aurait dû citer la source à laquelle il a puisé. D'autres auteurs ont indiqué diverses espèces de *solanum*, la mandragore, *Atropa Mandragora*, et même le thé, qui certainement fut inconnu aux anciens, et le café qu'ils ne connaissaient pas davantage.

A travers tant d'opinions diverses, comment espérer de parvenir à reconnaître le *nepenthes ?* Que ce soit une plante ou un médicament dont elle faisait la base, il est certain qu'il faut les chercher parmi les narcotiques. Or, deux familles se présentent, celle des solanées et celle des papavéracées. Mais, parmi les solanées, les plantes douées d'une véritable activité sont âcres, et déterminent un narcotisme accompagné d'accidens graves. C'est ainsi qu'agiraient la mandragore, les jusquiames et les *solanum.* La famille des papavéracées seule fournit un suc propre, et ce suc, pris à des doses légères, cause une ivresse agréable qui amène après elle de douces rêveries et l'oubli de tous les maux. On pourrait faire remarquer, à l'appui de cette opinion, que les pavots paraissent originaires de l'Asie Mineure, et qu'on les trouve très-abondamment en Grèce. Le *papaver somniferum* est même si abondant dans le Péloponnèse, qu'il a reçu de Dioscoride

le nom de *μήκων ἀγρία*; enfin, l'usage de l'opium pour charmer les maux de la vie, s'est conservé de nos jours, et étendu à la plupart des nations mahométanes : or, cette circonstance pourrait paraître déterminante. On connaît à la vérité, dans certaines parties de l'Asie et de l'Afrique, diverses boissons enivrantes, et la principale d'entre elles est préparée avec un *cannabis;* mais on ne peut s'arrêter à cette plante, dont Homère n'aurait pu dire que la fleur était blanche. D'ailleurs on sait que l'usage de la boisson nommée par les Arabes *bendji,* connu en Europe il y a quelques siècles, était relégué dans l'Inde, ainsi que l'usage de mâcher le bétel. Diodore, qui écrivait du temps d'Auguste, dit que les femmes de Thèbes, en Égypte, se vantaient de savoir composer une boisson qui calmait les accès de fureur et faisait oublier tous les chagrins. Il s'agit certainement d'une boisson enivrante; mais il y en a de tant d'espèces, qu'on ne peut dire quelle est celle dont il s'agit.

Résumons-nous et disons :

1°. Qu'il n'est pas possible de décider si le *nepenthes* d'Homère est le nom d'une plante ou celui d'un médicament;

2°. Qu'il est fort douteux que cette plante ait existé autre part que dans l'imagination du grand poète qui en a parlé;

3°. Que les anciens n'ont point connu le *nepenthes,* et qu'ils n'en ont parlé que d'après Homère;

4°. Que si l'on voulait voir une plante dans le *nepenthes,* ce ne pourrait être ni l'*ἑλένιον* des Grecs, ni l'*helenium* des Latins;

5°. Que si c'est une plante, elle doit se trouver parmi les *papaver* dont les jeunes capsules ont des propriétés calmantes;

6°. Et enfin, que si c'est un médicament ou un suc extractif, ce ne peut être autre chose que l'opium.

268. — XCII, page 416, ligne 18. *Abrotonum duorum traditur generum, campestre ac montanum.* L'*abrotonum* des anciens est, suivant toute vraisemblance, le *Santolina Chamæcyparissus,* L. Cf. pour la synonymie de cette plante, la note 104 de ce même livre. Néanmoins, sous ce nom on réunissait deux plantes d'espèces diverses, celle que nous venons de désigner et l'*Artemisia Abrotanum,* avec les épithètes différentielles de *mas* et *femina.*

Quoique nous ayons désigné pour la première de ces plantes l'*Artemisia Abrotanum*, l'*Artemisia judaica*, connue des Arabes sous le nom de شيح, et des Hébreux sous celui de לַעֲנָה, a été aussi indiquée par quelques commentateurs : mais nous devons déclarer que cette plante ne se trouve pas en Grèce, du moins ne la voit-on pas figurer dans la *Flore grecque* de Sibthorp. L'*Artemisia judaica* est commune en Égypte, en Numidie, en Arabie et dans diverses parties de la Perse, tandis que l'*Artemisia Abrotanum* abonde dans une foule de localités européennes. Quant aux propriétés médicinales des deux aurones, elles rentrent dans celles communes à toutes les absinthes. Ce sont des plantes dont l'amertume est très-développée, ce qui les rend stimulantes, toniques, anthelmintiques et fébrifuges; on les regardait jadis comme de puissans emménagogues. Il serait dangereux de les administrer dans la plupart des cas indiqués par Pline. Elles ne conviennent ni dans la dysurie, ni dans les affections de poitrine, et encore moins dans les affections du système nerveux.

269. — XCIII, page 418, ligne 16. *Leucanthemum suspiriosis medetur.* Ce nom, de formation grecque, signifie fleur blanche, et, d'après cette seule indication, on éprouverait une très-grande difficulté dans la déterminaison de cette plante, si Dioscoride (III, 154) ne l'avait fort soigneusement décrite. Il en fait une plante rameuse, à rameaux ligneux, d'un pied et plus de hauteur, à feuilles finement découpées, petites, nombreuses, à fleurs en corymbe, ayant un disque doré, et des rayons blancs, jaunâtres ou pourpres. Ces caractères ont fait désigner, avec quelque apparence de vraisemblance, trois espèces de plantes : l'*Anthemis Cota* (*radiis candidis*), l'*Anthemis montana* (*radiis flavescentibus*) et le *Chrysanthemum monspeliense* (*radiis purpureis*). Conf. le livre XXVI, pour une synonymie plus complète de ces plantes.

270. — XCIV, page 420, ligne 6. *Anemonas coronarias tantum diximus.* Nous avons dit plus haut (note 114) que l'opinion la plus répandue parmi les savans, sur l'*anemone*, tendait à faire reconnaître en elle l'*Anemone coronaria* des botanistes. Mais

quelques personnes veulent y voir de préférence l'*Adonis æstivalis*. Sprengel adopte cette opinion (*Hist. Rei herb.*, I, 34). Il n'est pas facile de décider la question. Suivant Dioscoride, il existe deux sortes d'anémones, l'une qui croît dans les lieux incultes, et l'autre dans les endroits cultivés. Cet auteur présente les fleurs de l'espèce qui vient dans les cultures comme très-variables dans leur couleur, et fort semblables à celles du pavot; les feuilles sont divisées comme celles de la coriandre, les tiges sont laineuses et délicates. L'espèce sauvage a des feuilles plus larges et plus dures; elle s'élève davantage; sa capsule est oblongue, sa fleur pourpre; ses racines sont munies de nombreux filamens capillacés. Cette description se rapporte beaucoup plus à l'*adonis* qu'à l'anémone. L'*Adonis æstivalis* a en effet une tige pubescente; les feuilles sont découpées en lobes nombreux et linéaires; les fleurs, tantôt d'un rouge pourpre et tantôt couleur de feu, sont quelquefois jaunâtres; la racine, fusiforme et grêle, n'est point remarquable par un grand nombre de fibrilles radicales, tandis que cette circonstance est applicable à l'*Anemone hortensis*. Ajoutons que cette dernière croît dans les endroits stériles; que ses feuilles sont presque digitées, moins divisées conséquemment que celles de l'*Adonis æstivalis* qui n'atteint pas des proportions aussi considérables. Il nous semble donc convenable d'établir la synonymie suivante, où nous reconnaîtrons l'*anemone* des anciens dans deux genres de renonculacées voisins, mais distincts l'un de l'autre:

I. Ἀνεμώνη ἀγρία, DIOSCOR., II, 207; BION [1], I, 66; Παπαρούνα, ZACYNTH. *teste* SIBTHORP, *Fl. græc.*; φρένιον, GRÆC. *teste* PLIN., *loco comm.* — *Anemone silvestris,* PLIN., *loco cit.*; *Anemone coronaria*, L., *Spec. pl.*, 771. — L'anémone coronaire.

II. Ἀνεμώνη ἥμερος, DIOSC., *loco cit.*; Ἀνεμώνη, GALEN., *de Fac. simpl.*, 157; Ἄγριο παπαρούνα, GRÆC. RECENT. — *Adonis*, OVID., *Metam.*, X, v. 725; *Anemone in cultis nascens*, PLIN., *loco comm.*; *Adonis æstivalis*, L., *Spec. pl.*, 761. — L'adonide estivale.

Sibthorp (*Fl. græc.*, édit. de Smith, I, 375) désigne pour

[1] Αἷμα ῥόδον τίκτει, τὰ δὲ δάκρυα τὰν ἀνεμώναν.

l'*ἀνεμώνη ἥμερος,* l'*Anemone coronaria,* L., plante qui croît abondamment sur les collines sèches de la Grèce, et qui varie par des fleurs bleues, violettes, blanches et pourpres; et pour l'*ἀνεμώνη ἀγρία*, l'*Anemone hortensis,* L., qui naît sur les mêmes lieux et fleurit à la même époque que l'espèce précédente. Dioscoride, que Pline a copié, dit positivement que l'*ἀνεμώνη ἀγρία* se trouve dans les cultures, tandis que l'*ἀνεμώνη ἥμερος* est une espèce horticulturale. C'est pourquoi nous avons voulu chercher la première de ces espèces dans la localité indiquée par l'auteur grec. L'*Adonis æstivalis,* jolie plante de la famille des renonculacées, et peu différente des anémones, s'est présentée à nous, et nous avons cru devoir l'adopter de préférence.

Les anémones et les adonides jouissent de propriétés actives; mais, leur emploi médical étant fort rare, on n'est pas bien fixé sur les avantages qu'on pourrait tirer de leur usage. Ce sont des plantes âcres, irritantes, et qui prennent place parmi les poisons. L'*Anemone Pulsatilla* est tellement active, que des personnes ont été empoisonnées en respirant seulement la décoction aqueuse de la plante. Pline dit que les anémones conviennent dans les ophthalmies, en agissant comme topiques. Il serait fort dangereux d'employer un pareil moyen.

271. — XCV, page 422, ligne 9. *Œnanthe herba nascitur in petris, etc.* On sait que les Grecs ont donné le nom d'*œnanthe* à la fleur de la vigne sauvage, et l'origine du mot en est une preuve. On a étendu le nom d'*œnanthe* à diverses plantes dont les fleurs rappellent l'odeur de la fleur de la vigne. Le genre *œnanthe* est dans ce cas; ce sont des ombellifères vireuses à un très-haut degré. On doit s'étonner que Pline ait indiqué l'*œnanthe* à l'intérieur dans une foule d'affections dont la gravité serait accrue par l'emploi de cette plante. Voici comment nous en établissons la concordance synonymique :

Οἰνάνθη, Theoph., vi, 7; Dioscor., iii, 135. — *Œnanthe,* Plin., *loco comm.;* Apul., 54, tit. 1; *Œnanthe pimpinellifolia,* L., *Spec. plant.*, 366. — L'œnanthe à feuilles de pimprenelle.

272. — XCVII, page 424, ligne 12. *Hyacinthus in Gallia maxime provenit.* Nous avons consacré la note 120 de ce même livre à l'*hyacinthus* des anciens, dans lequel nous avons cru reconnaître le *Lilium Martagon.* Nous devons avouer pourtant qu'on ne peut obtenir des pétales de cette liliacée aucune couleur pourpre, non plus que du *Gladiolus communis* désigné de préférence par d'autres auteurs. Sprengel ne pouvant expliquer, suivant le système qu'il a adopté, les mots *radix est bulbacea,* qui s'appliquent si bien à notre *Lilium Martagon,* prétend que Pline a confondu ici sous le même nom deux espèces différentes, le *Gladiolus communis* et le *Gladiolus orientalis.* En admettant, pour l'*hyacinthus* dont parle l'auteur latin, la plante que nous avons indiquée, cette interprétation forcée n'est pas nécessaire. Il est bien entendu que tout ce qui, dans le texte de Pline, se rapporte aux prétendus effets de cette racine bulbeuse, sur l'économie animale, doit être rangé parmi les fables.

273. — XCIX, page 426, ligne 6. *Et vincapervinca, sive chamœdaphne.* Nous avons essayé de démontrer que le *vincapervinca* des Latins n'était probablement pas la même plante que celle qui porte ce nom chez les modernes, et nous avons tiré nos objections du port de la plante, de la disposition des feuilles, etc. Cf. la note 133 de ce livre. Nous pourrions ajouter une autre objection à celles précédemment indiquées : c'est que le *Vinca major* ne se trouve point en Grèce. Ce que Pline dit ici des propriétés médicinales de cette plante ne peut servir ni à combattre ni à fortifier l'opinion émise à la note citée, et qui tend à présenter le mot *pervinca* comme l'un des synonymes du χαμαιδάφνη, *Ruscus racemosus* des modernes. Faisons remarquer que Pline, après avoir parlé du *pervinca,* parle aussitôt du *ruscus.* Cf. la note 291, au livre XV.

274. — C, page 426, ligne 12. *Rusci radix decocta, bibitur, etc.* Cf. au livre XXIII, le chapitre 83, où nous traiterons du *ruscus.* Les vertus médicinales de cette plante sont peu actives ; on croyait naguère que c'était un excellent diurétique. Il est probable que cette opinion n'avait d'autres bases que l'opinion des

anciens. C'est de Dioscoride que Pline a emprunté tout ce qu'il dit sur les propriétés du *ruscus*.

275. — CI, page 426, ligne 20. *Batis quoque alvum mollit.* Cf. au liv. XXVI, le chap. 50, où nous traiterons de cette plante. Quelques auteurs ont désigné le *Crithmum maritimum.* Ce nom de *batis* a été donné par plusieurs écrivains, et notamment par Aristote et Athénée. En grec, il signifie une raie (*Raja-Batis,* L.). Les modernes ont donné le nom de *batis* à une espèce d'arbuste d'Amérique qu'il est difficile de rapporter à une famille connue.

276. — Page 428, ligne 1. *Acinon et coronarum causa et ciborum Ægyptii serunt.* Cet *acinos* est, au témoignage de plusieurs commentateurs, une labiée connue sous le nom de *Thymus Acinos. Voyez* la note 264. Voici comment on peut établir la concordance synonymique de cette plante :

Ἄκινος, Diosc., III, 50. — *Acinon,* Plin., *loco cit.*; *Acinon,* Ejusd., eod. lib. cap. *excl. synon. epipetron. Ocymum monachorum*, Fab. Colum., *Phytob.*, p. 23 ; *Thymus Acinos,* L., *Spec. plant.*, 826? — Le thym acinos.

277. — CII, page 428, ligne 6. *Colocasia, etc.* Nous avons parlé de la colocase note 164 du présent livre, et avons désigné l'*Arum Colocasia.* C'est une plante alimentaire, mais qui, mangée crue, a quelque âcreté. Elle ne figure point dans la matière médicale des Égyptiens.

278. — CIII, page 428, ligne 9. *Anthalii, quod Ægyptii edunt, etc.* On a décidé que l'*anthalium* de Pline était la même chose que notre *Cyperus esculentus;* opinion qui nous conduit à la synonymie suivante :

Μνάσιον, Theoph., *Hist. plant.*, IV, 9, Μαλιναθάλλη, Ægypt. *teste* Theoph., *loco cit.;* Κάλαμος, Diod., Sicul., III, 23 et II, 57. — *Anthalium,* Plin., *loco comm.; Cyperus esculentus,* L., *Spec. pl.*, 67. — Le souchet comestible.

279. — Ligne 10. *Sed est herba anthyllion, quam alii anthyllum*

vocant, duorum generum. Voici quelle est la concordance synonymique de ces deux plantes :

I. Ἀνθυλλίς, *foliis mollibus*, Diosc., iii, 153. — *Anthyllion seu anthyllum, herba foliis et ramis lenticulæ similis*, Plin., *loco comm.; Cressa cretica*, L., *Spec. plant.*, 325. — La cresse de Crète.

II. Ἀνθυλλίς ἑτέρα, Diosc., *loco cit.;* Galen., *de Fac. simpl. med.*, p. 157. — *Anthyllion alterum*, Plin., *loco comm.; Teucrium Iva*, L., *Spec. pl.*, 787. — L'ivette.

Considérée sous le rapport médical, la cresse de Crète est une convolvulacée dont les propriétés sont mal étudiées. L'ivette, labiée légèrement odorante, est douée d'une amertume assez prononcée : les thérapeutistes lui attribuent des propriétés sudorifiques.

280. — CIV, page 430, ligne 2. *Parthenium..... vocant. Celsus apud nos, perdicium, et muralem.* Pline a déjà parlé du *perdicium*. Cf. la note 225. Mais il ne faut pas confondre la plante égyptienne qu'il appelle de ce nom, avec le *parthenium* dont nous donnons la synonymie comme il suit :

Παρθένιον, Hippoc. *teste* Spreng., *Hist. Rei herb.*, i, 47; Diosc., iii, 155; Ἀμάρακος, Ægin.; Χαμόμηλα, Græc. recent. — *Herba muralis, parthenium vel perdicium*, Cels., ii, 33; *Parthenium, leucanthes, etc.*, Plin., *loco comm.; Perdicium et muralis*, Cels. *in Plin., loco cit.; Matricaria Parthenium*, L., *Spec. plant.*, 1255. — La matricaire des jardins.

281. — CV, page 430, ligne 16. *Trychno, quam quidam strychnon scripsere.* On a décidé que ce *trychnum* ou *strychnon* était une plante de la famille des solanées, connue sous le nom de morelle noire, *Solanum nigrum*, L. Mais c'est encore là une de ces opinions plutôt fondées sur le texte de Dioscoride que sur celui de Pline qui décrit fort imparfaitement cette plante.

Nous allons donner successivement la concordance des diverses plantes énumérées dans ce chapitre :

I. *Trychnum vel strychnon.* — Στρύχνος, HIPP., *de Ulcer.*, 875; NICAND., *de Ther.*, v. 74 et 878; Στρύχνος κηπαῖος, DIOSC., IV, 71; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, VIII, p. 237; ORIBAS. *in Manusc.*, *cod.* II; AUREL., II, 7. — *Trychnum seu strychnon*, PLIN., *loco comm.*; *Solanum*, CELS. *teste Plin.*, XXVII, 108; *Solanum nigrum*, L., *Spec. plant.*, 266. — La morelle noire.

II. *Strychnon foliis ocimi.* — Στρύχνον, THEOPH., XI, 12; Στρύχνος μανικός, DIOSC., IV, 74; GALEN., *de Fac. simpl. med.*, X, 3. — *Strychnon manicon erythron*, *neuras*, *perisson*, *dorycnion*, PLIN., *loco comm.*; *Solanum villosum*, LAMRK., *Encycl.*, IV, 188. — La morelle à feuilles velues.

III. *Halicacabon.* — Στρύχνον καρποῖς ἐρυθροτέροις, THEOPH., IX, 12; Ἁλικάκαβον, οἱ δὲ φυσαλίδα, DIOSCOR., IV, 72; Κερασουλία, GRÆC. RECENT. — *Halicacabon*, *seu callion*, *seu vesicaria*, PLIN., *loco comm.*; *Cucubalus*, EJUSD., XXVII, 8? *Physalis Alkekengi*, L., *Spec. plant.*, 261. — Le coqueret ou alkekenge.

IV. *Strychnon edule.* — Στρύχνος ἐδώδιμος, THEOPH., *Hist. plant.*, VII, 7 et 15. — *Strychnon halicacabon edule*, PLIN., *loco comm.*; *Solanum Melongena*, L., *Spec. plant.*, 266. — La melongène.

V. *Halicacabon moly.* — Στρύχνος ὑπνωτικός, THEOPH., IX, 11; Στρύχνος ὑπνωτικὸς, οἱ δὲ ἁλικάκαβον, DIOSC., IV, 13. — *Halicacabon*, *seu morion*, *seu moly*, PLIN., *loco comm.*; *Physalis somnifera*, L., *Spec. plant.*, 261. — L'alkekenge somnifère.

Ces désignations n'ont rien d'absolu. Le *solanum* auquel Dioscoride donne l'épithète de κηπαῖος, n'était pas cultivé dans les jardins; mais il croissait dans les endroits cultivés. Il est douteux que les anciens n'aient pas connu la belladone, solanée qui couvre certaines parties du mont Athos; mais on ne peut la

reconnaître dans les descriptions laissées par les anciens. Plusieurs commentateurs désignent, pour le στρύχνος μανικός de Dioscoride, le *Solanum insanum*, L. Mais cette espèce n'était pas connue en Europe avant la renaissance des lettres. Elle est originaire de l'Inde, tandis que le *Solanum villosum* croît partout, en Grèce et en Italie. Quoique le nom de *dorycnium* figure parmi les synonymies de la troisième espèce, il ne faut pas confondre cette plante avec le δορύκνιον de Dioscoride, dont nous parlerons ailleurs, et qu'on croit être un *convolvulus*.

Pline, et les Grecs qui lui ont fourni le texte que nous venons d'examiner, avaient des idées justes sur les solanées; pourtant ils exagèrent les funestes effets de ces poisons sur l'économie vivante. Convenablement administrées, ce sont des plantes calmantes. On s'en sert assez fréquemment aujourd'hui; c'est au genre *solanum* qu'appartient la pomme de terre, la plus précieuse acquisition qui ait été faite par les modernes depuis la découverte du Nouveau-Monde.

282.—Page 430, ligne 17. *Utinam nec coronarii in Ægypto uterentur, etc.* On trouve en Égypte une foule de variétés du *solanum nigrum,* dont la plus commune est le *Solanum* var. *hirsutum,* Vahl.; *Solanum ægyptiacum,* Forsk.; *e neb el dyb* en arabe, c'est-à-dire *uva lupi.* On a beaucoup exagéré les propriétés narcotiques de cette plante. On mangeait naguère les morelles, comme légume, dans diverses localités. Les brèdes-morelles des Iles de France et de Bourbon font une importante partie de la nourriture des habitans. Néanmoins, ce sont des plantes suspectes qu'on doit bannir de l'usage culinaire.

283. — CVI, page 434, ligne 19. *Corchorum Alexandrini cibi herba est.* Il s'agit ici du *Corchorus olitorius,* et voici quelle synonymie nous lui appliquons :

Κόρχορος, Theoph., *Hist. pl.*, vii, 7. — *Corchorus edulis*, Plin., *loco comm.; Corchorus olitorius,* L., *Spec. pl.*, 746.— La corrète comestible.

Il ne faut pas confondre cette plante avec l'*anagallis*, faute dans laquelle sont tombés plusieurs commentateurs. Cf. le cha-

pitre 92 du livre xxv. C'est une plante émolliente et nulle sous le rapport des propriétés médicinales.

284. — CVII, page 436, ligne 6. *Nec de cnico sive atractylide.* Soit que l'on veuille voir en cette plante le *Carthamus tinctorius*, soit qu'on désigne, avec quelques commentateurs, le *Carthamus lanatus*, on a des plantes également inertes auxquelles il serait ridicule d'appliquer tout ce que Pline dit ici de son *cnicus*. Cf. sur le *Cnicus atractylis*, la note 179 de ce même livre.

285. — CVIII, page 436, ligne 12. *Et persolutam Ægyptus in hortis serit.* Le père Hardouin décide que cette plante est inconnue aux modernes. Dalechamp avait désigné, mais sans preuves, le *Tussilago Petasites*, L. Cf. le livre xxv, chap. 9.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

ERRATA.

Des renvois ont eu lieu, dans les livres précédens, aux notes du livre XXI : ces notes ayant subi quelques changemens, nous donnons ici la concordance entre les chiffres cités et ceux des notes du présent livre.

Livre XVII, note 274, *De ocimo*. Cf. au livre XXI, la note 261. — *Voyez* la note 219.

Livre XVIII, note 52, *De trifolio*. Cf. au livre XXI, la note 109. — *Voyez* la note 92.

Ibid., note 236, *De tribulo*. Cf. au livre XXI, les notes 224, 251, 252. — *Voyez* les notes 185, 209, 210.

Livre XIX, note 157, *De teucrio cretico*. Cf. au livre XXI, la note 126. — *Voyez* la note 103.

Ibid., note 171, *De ocimo*. Cf. au livre XXI, la note 261. — *Voyez* la note 219.

Ibid., note 176, *De croco*. Cf. au livre XXI, la note 48. — *Voyez* la note 45.

Ibid., notes 245, 250, 251, *De asparago*. Cf. au livre XXI, la note 218. — *Voyez* la note 180.

Livre XX, note 117, *De bulbine*. Cf. au livre XXI, la note 146. — *Voyez* la note 120.

ERRATA



PROSATEURS

TACITE, 7 vol., par M. C.-L.-F. Panckoucke.
TITE-LIVE, 17 v., p. MM. Liez, Verger, Dubois et Corpet.
CÉSAR, 3 v., p. M. Artaud; Notice par M. Laya.
SALLUSTE, 2 v., p. M. Du Rozoir.
SUÉTONE, 3 v., p. M. de Golbéry.
JUSTIN, 2 v., p. MM. Pierrot et Boitard; Notice par M. Laya.
QUINTE-CURCE, 3 v., p. MM. Aug. Trognon et Alph. Trognon.
FLORUS, 1 v., p. M. Ragon; Notice par M. Villemain.
VELLEIUS PATERCULUS, 1 v., p. M. Després.
CORNELIUS NEPOS, 1 vol., p. MM. de Calonne et Pommier.
V.-MAXIME, 3 v., p. M. Frémion.
PLINE LE JEUNE, 3 v., p. M. de Sacy, revu par M. J. Pierrot.
PÉTRONE, 2 v., p. C. H. D. G. et M. J.-N.-M. de Guerle.
APULÉE, 4 v., p. M. Bétolaud.
PLINE LE NATURALISTE, 20 v., p. MM. Cuvier, Ajasson, Brongniart, Descuret, Fée, Fouché, Fourier.
CICÉRON, 36 v., p. MM. Ajasson, Andrieux, Champollion-Figeac, Charpentier, de Guerle, Delcasso, de Golbéry, Du Rozoir, Gueroult, Liez, Lucas, Mangeart, Matter, Péricaud, Pierrot, Stiévenart, etc.
QUINTILIEN, 6 v., p. M. Ouizille.
SÉNÈQUE LE PHILOS., 8 v., p. MM. Ajasson, Baillard, Charpentier, Dupaty, Du Rozoir, Héron de Villefosse, Naudet, Ernest Panckoucke, Alph. Trognon, de Vatimesnil, Alfred et Gust. de Wailly.

POÈTES

VIRGILE, 4 v., par MM. Charpentier, Villenave, Amar, Pariset, Fén.
HORACE, 2 v., p. MM. Amar, Andrieux, Arnault, Bignan, Charpentier, Chasles, Daru, Féletz, de Guerle, Halévy, Liez, Naudet, Ouizille, C.-L.-F. et Ernest Panckoucke, de Pongerville, Du Rozoir et Trognon.
JUVÉNAL, 2 v., p. M. Dusaulx, revu par M. J. Pierrot.
PERSE, TURNUS, SULPICIA, 1 v., p. M. A. Perreau.
OVIDE, 10 v., p. MM. Chappuyzi, Mangeart, Héguin de Guerle, Gros, Th. Burette, Vernadé et Caresme.
LUCRÈCE, 2 v., p. M. de Pongerville; Notice et Exposition du système d'Épicure, par M. Ajasson.
LUCAIN, 2 v., p. MM. Ph. Chasles, E. Greslou et Courtaud.
CLAUDIEN, 2 v., p. MM. Héguin de Guerle et Alph. Trognon.
VALERIUS FLACCUS, 1 v., p. M. Caussin de Perceval.
STACE, 4 v., p. MM. Rinn, Achaintre et Boutteville.
SILIUS ITALICUS, 3 vol., par MM. Corpet, Dubois et Greslou.
PLAUTE, 9 v., p. M. Naudet.
TÉRENCE, 3 v., p. M. Amar.
SÉNÈQUE LE TRAGIQUE, 3 v., p. M. E. Greslou.
PHÈDRE, 1 v., p. M. Ernest Panckoucke.
MARTIAL, 4 v., p. MM. V. Verger, N.-A. Dubois, J. Mangeart, etc.
PROPERCE, 1 v., p. M. Genouille.
TIBULLE, par M. Valatour, et **P. SYRUS**, p. M. J. Chenu. 1 v.
CATULLE, p. M. H. de Guerle, et **GALLUS**, p. M. Genouille. 1 v.

ICONOGRAPHIE. — 24 bustes gravés au burin avec médailles et revers coloriés en or, en argent et en bronze. — 6 livraisons de 4 bustes chacune. 5 francs la livraison.

MÉDAILLE en bronze de [illegible] lignes; d'un côté l'Histoire, la Philosophie et la Poésie; au revers les noms des auteurs et [illegible], avec les noms et titres du Souscripteur. — Prix : 18 francs.